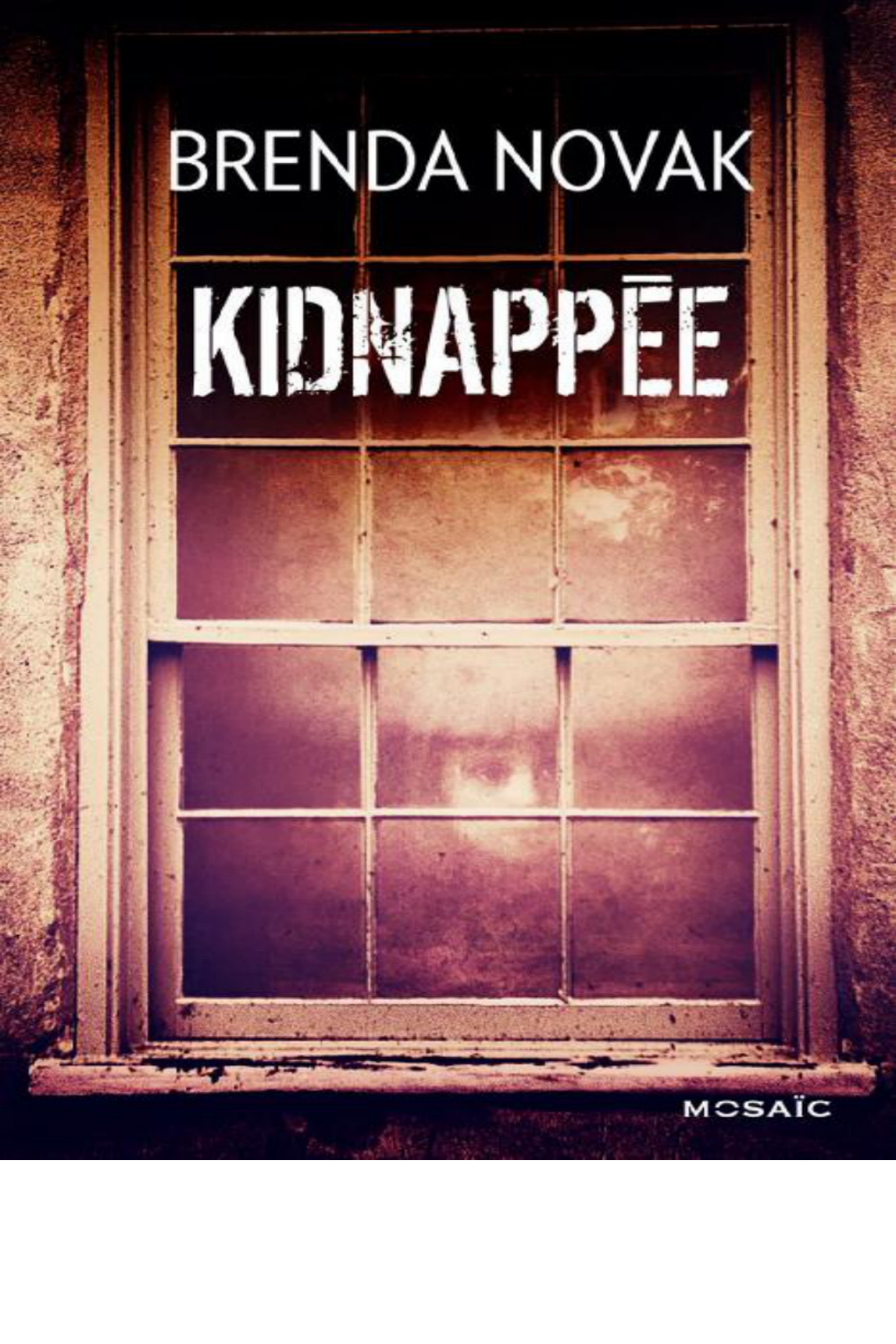


Cher Johnía

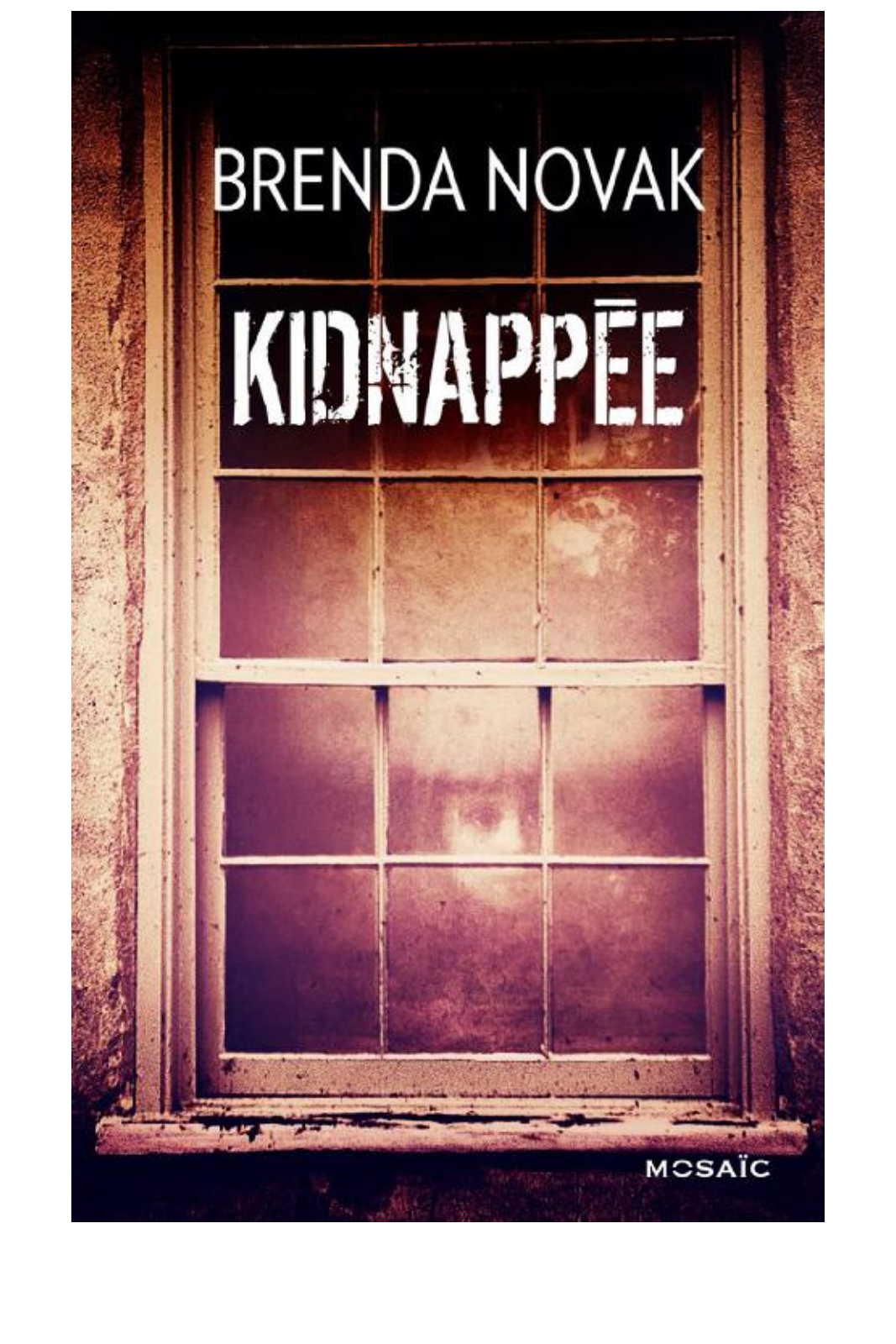
Novak
Nicholas Sparks



BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

MCSAÏC



BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

MCSAÏC

BRENDA NOVAK

Kidnappée

Roman

MCSAÏC

A Channie...
Pour avoir cru en moi.
Merci d'être là, depuis le début.

« L'amour est un démon. Il n'y a pas d'autre mauvais ange que l'amour. »

WILLIAM SHAKESPEARE

Peines d'amour perdues

DÉJÀ PARUS DU MÊME AUTEUR

DANS LA SÉRIE LA CONTRE-ATTAQUE

Face au danger
Les disparues du bayou
Mémoire à vif

Autres publications

Noir secret
Noire révélation
Noirs soupçons

Sacramento, Californie

Un bruit sourd s'échappa du coffre. Horrifiée, Tiffany fit une brutale embardée sur la droite, évitant de justesse une des maisons situées en bord de route. Que se passait-il ? « Rover », comme son mari et elle l'avaient baptisé, était censé être mort. Que ferait-elle, s'il ne l'était pas ?

Elle crispa les mains sur le volant. Il fallait qu'elle s'arrête pour évaluer la situation. Un mort pouvait-il revenir à la vie ? C'était manifestement le cas. Rover venait de reprendre conscience. Il était en proie à la panique, enfermé dans cet espace sombre et confiné. Peut-être cognait-il pour essayer de casser le feu arrière et attirer ainsi l'attention de la voiture qui les suivait ?

Impossible. Il n'avait que quatorze ans, bon sang ! Où aurait-il pêché l'énergie et la lucidité nécessaires pour exécuter un tel plan ? Sans compter qu'il devait être bien trop effrayé pour les défier... Mais il savait désormais que sa vie ne tenait qu'à un fil. N'était-ce pas suffisant pour tenter le tout pour le tout ?

Elle n'arrivait pas à y croire. Les gamins que son mari ramenait à la maison étaient si timides, si malléables ! Elle s'en étonnait toujours, d'ailleurs. Mais Colin avait l'œil pour les choisir. Il repérait ceux qu'il pouvait enlever.

Elle sursauta tandis qu'un autre coup faisait trembler le coffre de la voiture. Ses mains moites glissèrent sur le volant. Bon sang ! Cela n'aurait pas dû se passer comme ça.

Le boucan que faisait Rover finirait pas attirer l'attention des autres conducteurs. Tiffany jeta un coup d'œil nerveux dans son rétroviseur. La berline noire, conduite par une femme d'âge moyen, qui la suivait depuis quelques kilomètres était toujours là. La brise printanière qui s'engouffrait par la vitre ouverte balayait ses cheveux sombres, révélant ses lèvres pleines et l'ovale parfait de son visage. Impossible de voir ses yeux, dissimulés par des lunettes de soleil, mais c'était le genre de femme que Colin trouverait probablement

séduisante, malgré leur différence d'âge. Rien dans son attitude ne laissait supposer qu'elle s'était rendu compte de quoi que ce soit.

Mais elle se rapprochait dangereusement...

Les coups, les bruits accompagnés de cris étouffés reprirent de plus belle et Tiffany sentit ses nerfs se tendre.

Il faut que je m'arrête.

Mais si la conductrice de la berline se doutait de quelque chose, elle s'arrêterait également. Et ne manquerait pas d'entendre les appels au secours de Rover. Comment Tiffany expliquerait-elle la présence d'un garçon dans son coffre ? Salement amoché, en plus !

Réfléchis ! Trouve une idée ! Il était préférable de continuer à rouler. Elle tournerait au prochain feu, en espérant que la berline continuerait tout droit. Peu importait l'itinéraire, du moment qu'elle atteignait l'autoroute 50. Dès qu'elle aurait dépassé Placerville, elle prendrait le premier chemin de terre suffisamment isolé et boisé.

Et après, que ferait-elle ? C'était une chose de se débarrasser d'un corps, c'en était une autre d'ôter la vie à quelqu'un. Les cris et les coups du gamin devenaient de plus en plus forts et soutenus. Elle avait l'impression de n'entendre que ça — un vrai tam-tam. C'était à se demander comment la conductrice de la berline ne l'entendait pas ! En tout cas, il n'échapperait pas au premier piéton qu'elle croiserait à une intersection.

Tiffany prit une profonde inspiration. Si elle ne réglait pas rapidement le problème, Colin serait de très mauvaise humeur. Pire, ils iraient en prison, si elle faisait tout foirer.

Le cœur battant, elle attrapa son sac. D'une main, elle fouilla à la recherche de son téléphone portable et réussit à appuyer sur la touche correspondant au numéro préprogrammé de son mari.

— Allô !

— Colin, il est en vie ! lâcha-t-elle sans réfléchir.

« Je suis désolé de ne pas pouvoir vous répondre... » poursuivit la voix enregistrée de son époux.

Frustrée, elle coupa la communication. Colin trouvait désopilant de faire croire à ses interlocuteurs qu'il était en ligne. Elle-même en riait de bonne grâce quand elle se faisait prendre, mais là... Elle avait besoin de lui parler. *Tout de suite.*

— A l'aide ! Maman ? Papa ? Au secours, aidez-moi ! criait l'enfant.

Tiffany appuya à fond sur l'accélérateur et vira à droite dans un crissement de pneus. Deux hommes, qui sortaient d'une boutique de luminaires, levèrent les yeux d'un air surpris. Quelle idiote ! Si elle cherchait à se faire remarquer, elle ne s'y prendrait pas mieux !

Au moins la berline noire avait continué sur Madison, songea-t-elle, soulagée.

Elle composa le numéro du bureau de Colin d'une main tremblante.

— Allez, vite. Je dois parler à mon mari, marmonnait-elle tandis que les sonneries se succédaient.

— Scovil, Potter & Clay, avocats, énonça une voix féminine.

— Misty ? C'est Tiffany Bell à l'appareil, s'exclama-t-elle tout en visualisant la standardiste aux cheveux roux et frisés. Est-ce que mon mari est là ?

— Une minute, je vais voir.

Il y eut une longue pause, puis de nouveau un bruissement indiquant qu'elle reprenait le combiné.

— Il est en réunion.

— Vous pouvez aller le chercher ?

— Eh bien... Je ne suis pas sûre. Il est avec le patron.

Jeune diplômé, Colin travaillait pour le cabinet depuis moins d'un an. Elle savait combien il était désireux de faire bonne impression sur les autres avocats, et particulièrement sur Walter Scovil, l'associé principal. Son appel tombait mal, mais rien n'était plus important que ce qui était en train de se produire.

— Je suis désolée d'insister, mais c'est vraiment urgent.

— Oh ! Est-ce que tout va bien ?

Tiffany cligna des yeux à plusieurs reprises pour refouler les larmes qui lui piquaient les paupières.

— Pas vraiment. Sa mère... est tombée et... et elle s'est blessée.

Colin haïssait sa mère. Il n'aurait même pas daigné traverser la rue pour aller la secourir s'il l'avait aperçue en train de mourir — mais ça, personne ne s'en doutait. Il n'en parlait jamais, conscient qu'il risquait d'en choquer plus d'un.

— Je suis vraiment navrée de l'apprendre... Je vais le chercher, reprit la standardiste.

Plus loin, le feu passa au rouge et le flot de voitures ralentit devant elle. Elle scruta l'intersection avec angoisse. Pouvait-elle prendre à droite ? Ou tourner à gauche si une flèche verte l'y autorisait ? Tout était préférable à un arrêt total. Malheureusement, trop de véhicules lui bloquaient le passage. Elle n'eut d'autre choix que de piler et d'attendre.

Elle se mordillait la lèvre, essayant de calmer sa respiration, quand elle s'aperçut brusquement que Rover ne faisait plus de bruit. Était-il mort pour de bon, cette fois ?

— Tiffany, qu'est-ce que tu prend de m'appeler ?

En entendant la voix de son mari, elle ne put contenir ses larmes, qui ruisselèrent sur son visage. Tandis qu'elle s'essuyait les yeux, elle surprit le coup d'œil insistant de l'homme installé au volant de la camionnette de la file d'à côté, et se tourna pour se soustraire à son

regard.

— C'est Rover, murmura-t-elle au bout du fil.

— Quoi, Rover ?

— Il est en vie.

— *Quoi ?*

— Il est en vie !

— C'est impossible !

— Si. Il donne des coups dans le coffre et il appelle au secours.

— Alors arrête-toi et fais ce qu'il faut !

— Ici ? Au milieu de Fair Oaks ?

— Bon sang ! Non, bien sûr que non.

Il resta silencieux quelques secondes.

— Tu es dans quelle rue ? reprit-il.

— Je suis sur Hazel et je roule vers le sud pour rejoindre l'autoroute 50.

— Parfait. Dès que tu seras sortie de la ville, tu régleras le problème.

Elle avait effectivement l'intention de sortir de la ville, mais ce qu'il impliquait après la mit mal à l'aise.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « régler le problème » ?

Il baissa la voix pour lui répondre.

— Tu m'as bien entendu : tu finis le travail.

Tuer Rover ? Elle-même ? Elle sentit son estomac se soulever à cette pensée. Le garçon avait été le jouet de Colin. C'était dur d'effacer les traces, à présent.

— Mais... je n'ai pas d'armes, balbutia-t-elle.

— Utilise un bâton ou... une pierre, s'il le faut. Ce n'est quand même pas sorcier !

Tiffany sentit sa mâchoire se contracter. Comment ce qui n'était d'abord qu'un simple amusement avait-il pu dégénérer à ce point ? Parfois, la nuit, elle restait éveillée, parfaitement immobile entre les draps, cherchant à comprendre pourquoi elle était impuissante à mettre un terme à cet engrenage infernal. Quant à Colin... Il était bien trop accroc à la poussée d'adrénaline que lui procuraient l'excitation sexuelle et le sentiment de toute-puissance pour avoir envie d'arrêter. Il lui faisait toujours la même vieille promesse : « Encore une fois. Une toute dernière fois et j'arrête ! » et, chaque fois, elle le croyait et cédait.

Sauf que maintenant elle ne se contentait plus d'être spectatrice. Elle prenait part à ses « jeux », réglant, à sa demande, les détails qui restaient.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Tu sais que je n'ai pas le cran pour... pour faire ça.

— Je ne te demande pas ton avis !

Le feu passa au vert. Le conducteur de la camionnette lui décocha un sourire enjôleur avant d'accélérer. Elle n'y prêta guère attention. Il ne pouvait rien soupçonner : Rover était silencieux depuis de longues minutes.

— Mais...

— Fais-le ou je jure devant Dieu, Tiffany, que...

Il ne prit pas la peine de finir sa phrase. Il n'en avait pas besoin : elle savait ce que cela entraînerait si elle ne réglait pas le problème. Il la punirait sévèrement — d'autant qu'il n'aurait plus son « petit animal de compagnie » à sa disposition.

— D'accord, j'ai compris. Je... il ne bouge plus...

— Pourquoi tu me déranges pour rien, alors ?

Il laissa échapper un long soupir.

— Tu es pathétique.

— Ne dis pas ça, je t'en prie... Est-ce que je ne fais pas tout ce que je peux pour toi ?

— Ne commence pas. Tu ne serais rien sans moi. Tu n'étais qu'une plouc quand je t'ai rencontrée.

Il baissa la voix, chuchotant presque, mais elle comprit qu'il était revenu dans son bureau et qu'il en avait fermé la porte.

— Quel type aurait posé les yeux sur toi avec tes cheveux gras et tes vêtements informes ? Je t'ai appris à t'habiller, à te coiffer, à te maquiller. J'ai fait de toi un sex-symbol ! Et maintenant tous mes amis te dévorent du regard...

C'était vrai et elle en connaissait le prix : il exigeait de sa part des efforts constants, sans cesse renouvelés. Il contrôlait sa nourriture, lui imposait deux heures de sport par jour et la pesait régulièrement pour s'assurer que l'aiguille de la balance ne dépasse pas les cinquante kilos. Une taille fine pour mettre en valeur ses seins refaits, qu'il voulait « de la taille de pastèques ». Heureusement pour elle, sa nouvelles poitrine n'était pas si imposante. Colin était plus soucieux de conserver les apparences que d'assouvir ses fantasmes d'amateur de porno : il avait modéré ses exigences auprès du chirurgien plastique, en optant pour un généreux bonnet D. Une rhinoplastie et une augmentation des pommettes avaient complété la transformation. Il devait encore près de neuf mille dollars à la clinique pour toutes ces opérations esthétiques, mais il ne semblait pas affecté par ces dépenses. Seule comptait l'admiration que son couple suscitait à son travail et dans le quartier.

— Je me moque de ce que pensent les autres hommes, se défendit-elle.

C'était vrai. Il était le seul qui comptait à ses yeux. Le seul qui l'ait jamais aimée. Et c'était cet amour qu'elle ne voulait pas perdre.

— Si je compte autant que tu le prétends, fais ce que tu as à faire !

Le gamin était toujours silencieux. Plus aucun bruit ne s'échappait du coffre. Reprenant courage, Tiffany baissa sa vitre pour laisser entrer un peu d'air frais et tira sur le chemisier mouillé de sueur qui lui collait à la peau.

— Oui. Oui, c'est d'accord !

— Voilà qui est mieux.

L'accès à l'autoroute 50 se profila sur sa droite et elle accéléra pour s'engager sur la bretelle. Personne ne pourrait plus entendre le gamin, une fois qu'elle s'y serait lancée à vive allure.

— J'ai paniqué, mais c'est fini maintenant.

— Je sais, bébé. Tu es plus forte que tu ne le crois. Tu es à moi, tu le sais ? Chacune de tes pensées, chacun de tes gestes sont à moi et c'est comme ça que je veux que ça se passe.

Il était très possessif, mais elle s'estimait chanceuse d'être aimée avec une telle virulence. Avec lui, elle se sentait séduisante, désirable, épanouie. Il lui avait donné tant de preuves de son amour ! Récemment il l'avait même emmenée dans un salon de tatouage pour lui faire tatouer « A Colin » sur chacun de ses seins, chacune de ses fesses et à l'intérieur de ses cuisses... Investirait-il autant de temps et d'argent sur elle si elle n'était pas si importante dans sa vie ? Et puis, pourquoi s'opposer à sa volonté et risquer de s'attirer ses foudres ?

Un frisson la parcourut lorsqu'elle pensa à l'incident qui avait sonné la fin de la présence de Rover chez eux. C'était la faute du gamin, se dit-elle. Il connaissait Colin et savait ce qu'il attendait de lui. S'il avait obéi, comme d'habitude, il aurait peut-être souffert pendant un moment, mais il s'en serait remis. Et il serait encore vivant à l'heure actuelle.

Mais Rover avait voulu jouer au plus malin et... il avait échoué, bien sûr. Maintenant, elle roulait à la recherche d'un coin reculé pour se débarrasser de son corps.

— Qu'aimerais-tu manger ce soir ? demanda-t-elle, espérant l'amadouer en changeant de sujet.

— Je ne sais pas. Il faut que je retourne à ma réunion.

— D'accord.

Elle était donc seule face à cette effroyable tâche. Mais, au moins, elle avait pu parler à Colin, et il lui avait expliqué ce qu'elle devait faire.

— Merci de couvrir mes arrières, Tiff. Je te montrerai combien je t'aime, ce soir, dit-il plus doucement, avant de raccrocher.

Elle sourit en remettant son téléphone dans son sac. Une fois débarrassés de Rover, ils se retrouveraient de nouveau en tête à tête, et c'était le moment qu'elle préférait. Elle savait qu'elle n'avait aucune raison d'être jalouse des jouets de son mari — de « ses animaux de compagnie », comme il les appelait —, mais elle n'aimait pas

beaucoup le plaisir qu'il semblait prendre avec eux. En particulier avec les garçons. Avec ses nouveaux seins, ses tatouages et même les jeux de domination auxquels ils avaient commencé à se livrer, elle le satisfaisait, certes... mais pas autant qu'eux. Parfois, il lui arrivait de penser qu'elle n'était qu'un trophée bon à agiter devant ses voisins, ses amis et ses collègues avocats. Un reflet dans lequel il aimait se contempler, une image qui le flattait.

Mais non... Elle se faisait des idées. Colin partageait tout avec elle, même ses animaux de compagnie. Ainsi, Rover s'occupait des tâches ménagères depuis des semaines.

Elle sécha ses larmes, monta le volume de la radio et se mit à fredonner. Elle se faisait une montagne de rien. Elle pouvait le faire. Elle roulerait jusqu'à la cabane que le père de Colin louait avant d'acheter sa propre maison et dans laquelle ils avaient passé une fois les fêtes de Thanksgiving. Elle s'enfoncerait dans les bois et se débrouillerait pour tirer le corps sur le sol et, quand tout serait terminé, elle irait acheter de quoi préparer un dîner romantique. Elle laisserait Colin l'attacher et la fouetter, et se donnerait à fond pour qu'il atteigne l'orgasme. Avec un peu de chance, il oublierait toute cette histoire et lui pardonnerait de l'avoir dérangé au bureau.

Quand elle coupa le moteur, elle avait repris ses esprits. Elle n'avait plus entendu Rover depuis qu'il avait appelé ses parents à l'aide. Il devait être mort. Ce n'était pas étonnant, après ce que son mari lui avait fait.

Pourtant, quand elle ouvrit le coffre, il en jaillit comme un automate sur son ressort — il ressemblait plus à une sorte de monstre sauvage, tout nu avec son œil gauche tuméfié et fermé, ses lèvres fendues, ses vilaines coupures, les hématomes sombres qui bleuissaient sa peau pâle. Il la bouscula si violemment qu'elle tomba à terre. Le temps qu'elle se redresse, il était déjà loin.

Elle resta pétrifiée en le regardant courir, plus vite qu'elle ne l'aurait cru possible. Il poussait des cris, entrecoupés de sanglots. Il était si bruyant qu'elle prit peur et regagna précipitamment l'habitable. Elle démarra en trombe et reprit à toute allure le chemin de terre cahoteux. La BMW n'était pas faite pour ça, mais Tiffany s'en fichait. Pas question de traîner là une seconde de plus.

Mais comment annoncerait-elle la nouvelle à Colin ?

2

Samantha Duncan s'ennuyait comme un rat mort. Elle avait pourtant cru que ce serait sensas de ne pas aller en cours. Mais rien de très « amusant » n'avait conclu la première semaine. Sa mère travaillant toute la journée, elle se retrouvait seule dans une maison vide et bien trop silencieuse. Cette maison en particulier. Elle était de loin, et sans conteste, la plus belle de toutes celles dans lesquelles elles avaient vécu, mais elle se fichait des « équipements » comme sa mère les appelait. En réalité, elle s'y sentait comme un bagage excédentaire — un bien petit désagrément, somme toute, qu'Anton Lucassi devait accepter pour avoir le privilège de partager le lit de sa mère.

Elle s'empressa de chasser cette pensée désagréable de son esprit. Ça lui donnait mal au ventre... Or elle était censée être en convalescence. Et se « consacrer à une occupation constructive » — encore une phrase que sa mère avait sans cesse à la bouche depuis qu'elle s'était installée avec Lucassi. Ils s'étaient bien gardés de lui dire laquelle, évidemment ! On était lundi et si elle ne trouvait pas une façon de passer les quatre prochains jours, elle ne survivrait pas jusqu'au week-end. La pensée d'une troisième semaine, puis d'une quatrième du même acabit lui donna envie de pleurer. Elle était si désœuvrée qu'elle en arrivait presque à envier ceux qui étaient coincés au collège.

La sonnerie du téléphone rompit le fil de ses pensées. Soulevant sa tête du fauteuil où elle s'était installée, elle plaqua une main en visière pour se protéger de la réverbération du soleil sur la surface de la piscine. Qui cela pouvait-il être, à part le fiancé de sa mère ? *Encore*. Anton était un maniaque psychorigide. Que lui voulait-il cette fois-ci ?

Elle faillit ne pas répondre, mais elle savait que cela ne servirait à rien ; il insisterait jusqu'à ce qu'elle décroche.

— Pourquoi ma mère s'est-elle installée avec toi ? grommela-t-elle en attrapant le combiné. Allô !

Elle prit une voix ensommeillée, pour lui faire penser qu'il la tirait d'une sieste, mais il ne parut pas s'en soucier.

— Sam ?

— Oui ?

— Dis, tu ne laisses pas le vidéoprojecteur allumé toute la journée ?

C'était donc pour ça qu'il appelait ?

— Non.

— Tant mieux. La lampe s'use rapidement et ça coûte plus de trois cents dollars pour la remplacer.

— Ah bon ? J'le savais pas, ironisa-t-elle.

L'ironie était sa seule façon de faire la maligne sans en subir les conséquences : Anton n'avait aucun sens de l'humour. Il ne comprenait donc rien à ses allusions. Elle se moquait pourtant clairement de lui et de sa propension à lui répéter le prix des choses... Comment aurait-elle pu oublier celui du fameux projecteur ? Il le lui avait rabâché des centaines de fois, au point de rendre sa mère tellement nerveuse qu'elle avait fini par lui acheter son propre lecteur DVD afin qu'elle n'utilise pas le vidéoprojecteur. Heureusement qu'elle aimait les films. Et la lecture. Mais regarder une émission télévisée de temps à autre lui aurait changé les idées, tout de même...

— Ce n'est pas un jouet, insista-t-il.

Parce qu'elle avait joué avec, peut-être ?

— J'ai compris.

— Alors, qu'est-ce que tu fais de beau ?

— Je m'amuse à casser tout ce que je touche ! marmonna-t-elle entre ses dents

— Quoi ?

— Je disais que j'étais en train de dormir, reprit-elle.

Elle n'avait aucune envie de lui donner une raison de prolonger son sermon. Il fit une nouvelle fois la sourde oreille, sans manifester la moindre gêne pour l'avoir dérangée.

— Tu n'es pas près de la piscine, au moins ?

Trouvait-il quelque chose à redire à ça aussi ?

— En fait, si. Je pensais que ce serait aussi bien de bronzer en dormant.

— Fais attention à ne pas mettre de la crème solaire sur les coussins. Ils sont chers...

Elle le mima tandis qu'il prononçait ces mots qu'elle connaissait par cœur et se retourna sur son fauteuil sans réprimer une grimace de mépris.

— Je ne mets pas de crème, répliqua-t-elle avec humeur.

— Tu n'es pas fâchée ? J'essaie simplement de te faire comprendre la valeur des choses.

Nul doute qu'il avait perçu son agacement. Elle ferma les yeux, mettant toute son énergie à refouler l'irritation qu'elle sentait monter en elle.

Comme elle aurait aimé lui crier : « Dégage et ne m'adresse plus jamais la parole ! » mais il y avait Zoé, sa mère, si excitée d'avoir enfin *trouvé* un homme susceptible de lui offrir une vie stable et la possibilité de s'élever sur l'échelle sociale. Elle ne voulait pas tout gâcher ; elle lui avait déjà gâché assez de choses en venant au monde, non ?

— Je ne suis pas fâchée, affirma-t-elle platement.

— Tu es gentille. Ta mère t'a appelée ?

Non. C'était dommage, d'ailleurs. Elle aimait quand Zoé l'appelait.

— Elle le fait dès qu'elle le peut. S'ils n'étaient pas aussi nuls à son boulot, on pourrait se parler plus souvent.

Le mardi de la semaine précédente, sa mère était rentrée à la maison pour déjeuner avec elle, et elle avait failli se faire renvoyer parce qu'elle était arrivée un peu plus tard que d'habitude dans l'après-midi.

— Ils ne sont pas nuls, Sam. C'est le vrai monde. Zoé a des obligations. Elle doit se montrer responsable vis-à-vis de ses employeurs, comme tu devras l'être un jour.

Merci pour la leçon de morale. Comment sa mère faisait-elle pour supporter ce type ? C'était incompréhensible.

— Sam ? reprit-il. Tu m'écoutes ?

— Bien sûr, mais là, je... suis vraiment fatiguée.

— D'accord. Je ne te retiens pas plus longtemps.

— Merci. Au fait, j'ai éteint toutes les lumières, lança-t-elle.

Elle n'avait pas pu s'empêcher de prendre un ton moqueur. C'était plus fort qu'elle, mais il ne sembla pas s'en apercevoir.

— Content de savoir que tu écoutes, s'exclama-t-il. On se voit plus tard.

Ce ne serait jamais *assez tard*, songea-t-elle — mais elle termina la conversation sur une note exagérément aimable, parce qu'elle trouvait amusant d'en faire des tonnes.

— Merci d'avoir appelé, Anton.

Elle sourit. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle ressentait réellement pour lui. Et elle était convaincue qu'il ne l'aimait pas davantage, malgré ce qu'il prétendait devant sa mère.

Quand elle raccrocha, un claquement de porte du côté du jardin des voisins attira son attention. Bizarre. Tiffany et Colin Bell n'étaient généralement pas chez eux pendant la journée.

A l'affût du moindre signe de vie, Samantha céda à la curiosité et se leva. Bien que tirée d'affaire, elle n'était pas encore complètement remise de sa mononucléose. Elle traversa lentement la pelouse fraîchement tondue. Encore deux semaines de convalescence, et elle pourrait retourner au collège. C'est ce que le médecin avait affirmé, en tout cas.

Si Anton la voyait marcher sur la platebande que le jardinier avait plantée il y a un mois... ça le rendrait fou, c'est sûr. Elle n'avait aucun mal à imaginer le sermon qu'il lui ferait, mais elle s'en fichait. A cause de ces foutues fleurs et de tout ce qui était planté dans ce foutu jardin, il l'avait obligée à se séparer de son chien. Il lui avait trouvé une famille, mais elle n'arrivait toujours pas à croire que sa mère avait pu accepter ça.

Approchant son œil d'une fente de la palissade, elle aperçut Tiffany Bell. Avec son mari, ils formaient un couple séduisant qu'elle croisait, de temps en temps, devant la maison. Mais, à sa surprise, sa voisine, qui était aide-soignante dans une maison de retraite, n'était pas en tenue de travail. A la place de la blouse fleurie, du pantalon bleu et des sabots blancs qui constituaient son uniforme, elle portait un jean troué, des tennis pas très propres et un T-shirt qui la boudinait tellement que ses seins paraissaient encore plus gros que d'habitude.

— Je parie qu'ils sont faux, murmura Samantha en jetant un coup d'œil dépité à sa poitrine encore plate.

A treize ans, il n'y avait pas de raison de perdre espoir, mais elle n'était pas très précocce. Alors que sa meilleure amie, Marti Seacrest, remplissait un bonnet B, Sam, elle, n'avait pas besoin de soutien-gorge. Sa mère dédramatisait les choses en l'appelant mon « petit bourgeon tardif ». N'empêche que les garçons ne la regardaient pas comme ils regardaient Marti et...

— Qu'est-ce que je vais faire ? gémit Tiffany de l'autre côté de la barrière.

Samantha balaya le jardin du regard, mais ne vit personne d'autre. Est-ce qu'elle s'adressait à elle ?

— Pardon ? intervint-elle.

La tête de sa voisine tourna si vite dans sa direction que Samantha crut presque entendre craquer les os de son cou.

— Qui est-ce ? Qui est là ?

Samantha regretta aussitôt d'être intervenue, mais il était trop tard pour faire machine arrière. Elle se colla à la barrière, les paumes posées contre le bois brut. Elle parvenait à voir la silhouette de Tiffany, mais son visage disparaissait dans l'ombre du patio et se déroba à son regard.

— C'est moi ! Sam. Samantha Duncan. Je ne suis pas au collègue aujourd'hui. En fait, je suis à la maison depuis quelques jours.

— Pourquoi ?

— J'ai été malade.

— Tu n'as pas l'air d'aller mal.

— Je vais mieux, maintenant.

— Qu'est-ce que tu fais, derrière cette haie ?

— Je m'ennuie... Je ne sais pas trop quoi faire.

Ses amies lui manquaient, en fait. Sa mère aussi. Terriblement.

Tiffany resta silencieuse. Samantha remarqua qu'elle faisait distraitemment claquer ses doigts.

— Vous avez un problème ? s'inquiéta-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Ce n'était pas seulement son comportement étrange qui éveillait sa curiosité, mais aussi sa tenue négligée qui contrastait avec les jeans de marque, les talons, les beaux pulls et les jolis chemisiers qu'elle portait habituellement.

— Vous semblez... nerveuse. D'habitude, vous n'êtes pas à la maison à cette heure de la journée.

— Tu connais donc mon emploi du temps ? s'emporta sa voisine.

— Pas vraiment. Je...

— Tu viens juste de dire que je n'étais pas chez moi à cette heure de la journée.

— Parce que... vous ne travaillez pas aujourd'hui ?

— A toi de me le dire, puisque tu sembles connaître mon emploi du temps mieux que moi !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Alors, qu'est-ce qui te fait dire que je suis nerveuse ?

C'était palpable. Mais, comme tout ce qu'elle disait était pris de travers, Sam préféra s'arrêter là.

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger.

— Attends !

Elle n'avait plus envie de parler, mais l'injonction la fit hésiter et elle s'immobilisa.

— Depuis quand tu ne vas plus à l'école ?

La méfiance qui perçait dans la voix de Tiffany Bell la mit mal à l'aise. Les adultes prenaient souvent ce ton — Anton en particulier. Pourtant, elle n'avait rien fait de mal. Elle ferma un œil pour mieux voir par le trou de la palissade.

— Depuis une dizaine de jours, répondit-elle.

Sa voisine sortit de l'ombre du patio et Samantha vit qu'elle avait pleuré. De larges coulures de mascara noircissaient ses yeux rougis et gonflés.

Voilà qui expliquait son agressivité... Personne n'aimait être surpris en train de pleurer.

— Est-ce que je peux vous aider ?

Elle vit Tiffany traverser son jardin pour s'approcher de la palissade. Les Bell ne possédaient pas de piscine, ni même de barbecue.

— Tu fais souvent ça ?

— Faire quoi ?

Elle fit un mouvement de tête en direction de sa maison.

— Nous espionner.

Son alarme intérieure se mit à clignoter.

— Je ne vous... *espionne* pas !

— C'est pourtant ce que tu faisais à l'instant, derrière cette barrière, non ?

— Non. Pas vraiment. Je veux dire que je vous ai entendue sortir et je m'ennuyais, alors...

Elle s'éclaircit la gorge.

— J'ai pensé que ce serait sympa de vous dire un petit bonjour.

Tiffany était proche maintenant, assez proche pour que Samantha remarque une traînée rouge foncé sur son T-shirt. Cela ressemblait à... du *sang*. S'était-elle coupée ? Peut-être... Était-ce pour cette raison qu'elle avait pleuré ?

— Vous êtes blessée ?

Les yeux de Tiffany se rétrécirent.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Samantha se mordilla la lèvre inférieure.

— Ce n'est pas du sang, là, sur votre poitrine ?

Sa voisine baissa les yeux, et vacilla en prenant conscience de l'état de son T-shirt.

— Zut ! Zut ! Zut ! Je... Je n'avais pas vu ! s'emporta-t-elle en se frottant nerveusement le front.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Je ne peux pas... Je ne sais pas quoi faire. J'ai passé une mauvaise journée. Une *très* mauvaise journée.

— Vous voulez que j'appelle un médecin ?

— Non, n'appelle personne !

Ses larmes ruisselèrent de nouveau, maculant ses joues de mascara.

— Dis juste à mon mari que je... qu'il faut qu'il rentre à la maison.

— Où est-il ? A son travail ?

Tiffany ne répondit pas et ôta son T-shirt qu'elle jeta par terre, comme si le simple contact du tissu rougi de sang la répugnait.

Bien que surprise de voir sa voisine en soutien-gorge, Samantha insista :

— Quel est son numéro ?

— Son... quoi ? Je ne peux pas... Je ne me les rappelle pas, là tout de suite.

Elle se plia brusquement en deux, comme si elle cherchait à reprendre son souffle et vomit dans l'herbe.

Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Sam n'en avait pas la moindre idée, mais, manifestement, c'était sérieux. Elle devait joindre son mari au plus vite. Il saurait quoi faire.

— Son numéro est dans le répertoire de votre téléphone ?

— Oui..., haleta Tiffany. Tu peux l'appeler pour moi ?

Le souffle court, elle s'essuya la bouche et renversa la tête en arrière.

— D'accord. Restez ici.

Samantha courut vers le portillon qui menait au jardin de devant, avant de s'immobiliser en entendant les pleurs de la jeune femme redoubler d'intensité.

— Je m'en veux, gémissait-elle dans le vide. Je m'en veux tellement !

Percevant l'angoisse de sa voisine, Sam revint sur ses pas.

— Pourquoi ? Tout va bien aller.

Tiffany se tut et se laissa choir sur le sol.

— Oui, tout ira bien. Ce n'était pas ma faute. Il ne peut pas m'en vouloir, répéta-t-elle en se balançant d'avant en arrière.

— De quoi parlez-vous ?

Tiffany renifla et se frotta les yeux, étalant un peu plus son mascara.

— De rien. Je ne me sens pas bien, c'est tout. Je n'ai pas les idées... très claires.

— Ne vous inquiétez pas. J'arrive, assura Samantha en courant vers le portail.

3

Une vive tension assombrit les traits de Zoé tandis qu'elle décrochait le téléphone. Cela faisait deux heures qu'elle essayait de joindre sa fille, mais les sonneries s'enchaînaient dans le vide et Sammie ne répondait pas. N'entendait-elle pas sonner ? Peut-être s'était-elle endormie avec la radio...

— Zoé ?

Elle tressaillit et leva les yeux vers celle qui venait de l'interpeller. Jan Buppa, sa responsable, se tenait debout devant son bureau. Aux prises avec l'angoisse qui menaçait de la submerger, elle ne l'avait même pas entendue approcher. A force de travailler dans un espace ouvert, qu'elle partageait avec les réceptionnistes, les secrétaires et les assistants de gestion, elle avait appris à faire abstraction des bruits et des allées et venues du personnel pour rester concentrée sur son travail.

— Je ne voudrais pas interrompre votre rêverie, lança Jan, mais vous avez l'intention de finir ces contrats de location avant de rentrer chez vous, n'est-ce pas ?

Sa responsable accompagna ses propos d'un geste emphatique vers la pile de dossiers qui encombrait le bureau. Zoé s'y était attelée dès le début de la journée, mais il y en avait assez pour la tenir occupée jusqu'au milieu de la semaine... Impossible de tout boucler avant 17 heures, en tout cas.

Elle retint un soupir. Anton lui répétait souvent qu'elle avait une chance folle. Sans lui, comment aurait-elle pu décrocher un entretien avec le patron de Tate Commercial, dont il était le conseiller fiscal ? C'était à lui qu'elle devait ce job, et elle lui en était reconnaissante. Ne devait-elle pas se montrer digne de la confiance qu'il lui avait accordée ? Elle força un sourire.

— Bien sûr. Vous avez promis aux agents immobiliers qu'ils les auraient pour demain, et ils les auront.

— Je suis contente de vous l'entendre dire. Je voulais m'assurer que nous nous étions bien comprises, vous et moi.

La mâchoire serrée, Zoé regarda Jan rejoindre son propre bureau.

Si seulement elle n'avait pas autant besoin de ce travail ! Elle allait devoir rester encore plus tard que d'habitude pour finir ces maudits contrats. Or elle détestait l'idée de laisser sa fille seule aussi longtemps.

Pendant un bref instant, elle s'imagina envoyer Jan au diable, mais elle revint très vite à la réalité. Si Anton avait été près d'elle, il n'aurait pas manqué de lui faire la leçon. *« Calme-toi, Zoé, aurait-il déclaré. Jan est un peu remontée contre toi parce que tu as eu le poste à la place de sa belle-fille, mais ça lui passera, je t'assure ! De toute façon, la première année ne sera pas évidente, mais tu dois travailler le temps d'obtenir ta licence. Et tu ne pouvais espérer meilleure agence pour faire tes armes dans l'immobilier. C'est la branche dans laquelle tu souhaites t'investir, n'est-ce pas ? Il faut savoir faire des sacrifices pour réussir. »*

Que savait-il du sacrifice, lui qui avait toujours vécu dans une maison splendide sans manquer de rien ? Zoé n'appréciait pas le ton condescendant qu'il prenait avec elle, bien sûr, mais il lui fallait admettre que, pour le reste, il n'avait pas tout à fait tort. Elle devait se donner les moyens de réussir ! Le mauvais caractère de Jan n'était qu'une petite concession sur le chemin du succès... Et puis elle était heureuse de travailler chez Tate Commercial. C'était une belle opportunité. Le tremplin idéal. Elle voulait donner le meilleur d'elle-même, se prouver qu'elle pouvait faire mieux que son père et qu'elle n'était pas condamnée à une vie d'expédients. Mais elle se faisait tant de souci pour Samantha...

Passant outre la surveillance de Jan, elle attrapa le téléphone et composa le numéro de son compagnon.

— Allô ! répondit-il aussitôt.

— Anton ? Est-ce que tu as parlé à Sammie aujourd'hui ?

— Je l'ai appelée vers midi. Pourquoi ?

— Elle ne décroche pas.

— Elle doit dormir. Je l'ai réveillée quand j'ai appelé.

Zoé jeta un coup d'œil vers la pendule murale. C'était il y a trois heures.

— Elle n'est pas encore remise de sa mononucléose.

— C'est pour ça qu'elle faisait une sieste, argua-t-il. C'est tout à fait normal, tu ne crois pas ?

Au ton de sa voix, elle comprit qu'il trouvait sa réaction excessive. C'était peut-être le cas, mais elle n'arrivait pas à faire taire son inquiétude.

— A quelle heure comptes-tu rentrer ce soir, Anton ?

— 18 ou 19 heures.

— Pourquoi si tard ? La période des déclarations d'impôt est terminée.

— Oui, mais il reste les clients qui ont obtenu des délais.

— S'il te plaît, est-ce que tu peux prendre vingt minutes pour passer à la maison et me dire si tout va bien ?

— *Tu veux que j'aille jusqu'à la maison ?* marmonna-t-il, visiblement déconcerté.

Elle se frotta distraitement la tempe gauche pour soulager le mal de tête dont elle souffrait depuis le début de la journée.

— Oui, je suis vraiment inquiète.

— C'est ridicule. Qu'est-ce qui aurait pu lui arriver ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que je voudrais que tu fasses un rapide aller-retour... Elle aurait pu décider de se baigner... et se cogner la tête.

— On le lui a interdit. De toute façon, l'eau est encore trop froide.

Un rayon de soleil traversa la baie vitrée, inondant son bureau.

— Il fait particulièrement doux pour la saison ces dernières semaines.

— Mais pas assez chaud pour se baigner. Je ne vois pas ce qu'elle irait faire toute seule dans la piscine !

— Anton, j'irais moi-même si je le pouvais, mais je suis coincée ici ! insista-t-elle en haussant le ton. Et je ne sais pas à quelle heure je vais rentrer ce soir.

Après un long silence, il finit par lâcher un soupir.

— Bon, d'accord... Je vais faire un saut à la maison. Mais je ne te rappelle que s'il y a un problème. Ils t'ont dit de passer tes appels personnels pendant ta pause déjeuner.

Zoé se raidit. Que lui importait son travail ou la réputation d'Anton ? A cet instant, seule Sammie comptait.

— Non. Appelle-moi dans tous les cas. Du moment que je termine mon travail avant de rentrer, cela devrait aller.

— Très bien. Je te recontacte dans dix minutes.

Après avoir raccroché, Zoé reporta son attention sur son ordinateur et tenta de se concentrer sur un bail commercial de sept ans, destiné à une galerie marchande, dans le sud de Natomas. Elle inséra quelques clauses particulières, puis elle l'imprima, avant de se plonger dans le suivant. Pourquoi Anton ne rappelait-il pas ? S'était-il replongé dans son travail, malgré ce qu'il lui avait promis, repoussant le moment d'aller vérifier que Sam allait bien ?

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Vingt-cinq minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient parlé.

Il va le faire. Il va appeler d'une seconde à l'autre.

Elle décida de lui accorder dix minutes supplémentaires. Si elle n'avait toujours pas de nouvelles d'ici là, elle le rappellerait. Et tant pis si cela se soldait par une dispute.

Les secondes s'égrenèrent. Lentement. Pesamment. Une angoisse sourde lui comprimait la poitrine.

Encore deux minutes et elle l'appellerait... A cet instant, son téléphone se mit à vibrer sur son bureau. Elle s'en saisit vivement. Le numéro d'appel indiquait celui de la maison. *Enfin*.

— Anton ? Est-ce qu'elle va bien ?

Un silence lourd suivit.

— Anton ? Qu'y a-t-il ?

— Je ne la trouve pas.

Elle aurait tant voulu que ce soit sa façon à lui de se moquer de son inquiétude, mais elle le connaissait assez pour savoir qu'il était trop sérieux pour ça. Ses mots lui firent l'effet d'un coup de poing dans l'estomac, si violent qu'il lui fallut quelques secondes avant de retrouver son souffle.

— Comment ça, tu ne la trouves pas ?

— J'ai regardé partout. La porte du fond était ouverte, j'ai trouvé un livre près de la piscine, mais elle n'est pas là.

Son cœur se mit à battre plus vite et plus fort. Si fort que les battements semblaient résonner tout autour d'elle, étouffant le cliquetis des claviers, le bourdonnement des imprimantes, les voix des deux agents qui discutaient près de la photocopieuse, dans un recoin de la pièce.

— Elle n'a pas laissé un mot ?

— Non. J'ai cherché partout.

— Ça n'a pas de sens. Où peut-elle être ? Elle sait qu'elle ne doit pas quitter la maison ! Le docteur lui a dit qu'elle était encore contagieuse.

— Elle est peut-être allée jusqu'au supermarché pour s'acheter des sucreries. Je vais aller y faire un tour.

— Tu as bien regardé dans la piscine ?

— Oui. C'est ce que j'ai fait, bien sûr.

Grâce à Dieu, le corps de sa fille ne flottait pas sans vie à la surface de l'eau...

— Tu n'as rien remarqué d'inquiétant ? Je ne sais pas, des traces de lutte...

— Non, rien. Ne laisse pas ton imagination s'emballer, Zoé. Tu sais que le quartier est sûr.

Rocklin était l'une des plus belles banlieues de Sacramento, et son taux de criminalité figurait parmi les plus bas de Californie. Rien à voir avec Los Angeles et le camping miteux dans lequel elle avait grandi. Kidnapping, vol et meurtre ne faisaient plus partie de son quotidien.

— Une de ses amies est peut-être passée la voir en sortant du collège, avança Anton. Ne tirons pas de conclusions hâtives.

— Je vais appeler les parents de Marti.

— Ne le fais pas du travail ! s'exclama-t-il.

— Tu plaisantes ? Je crois justement que la situation l'impose.

— Je vais le faire. Inutile de te faire virer pour ce qui n'est sûrement qu'une lubie d'adolescente !

Une lubie ? Non. Ça ne ressemblait pas à Samantha. Mais Zoé savait que si elle s'engageait dans cette discussion, Anton ne manquerait pas d'évoquer le soir où Sam avait prétendu aller à un concert alors qu'elle s'était rendue avec sa meilleure amie à une fête, chez un garçon. « *Bienvenue dans le monde de l'adolescence, Zoé. Tu n'as encore rien vu !* » lui avait-il dit.

Etait-elle trop protectrice ?

— Je ne serais pas si inquiète si elle était rétablie. Mais elle est censée se reposer toute la journée.

C'était un argument raisonnable, qu'Anton pouvait entendre, mais elle savait, au plus profond d'elle, que son inquiétude était fondée. Elle voulait tellement protéger Sam de ce qu'elle avait subi quand elle avait son âge ! A la seule pensée de sa fille entre les mains d'un homme, comme celui qui l'avait violée sur le sol du mobile home de son propre père, elle sentit son corps se glacer et des gouttes de sueur couler le long de son dos. Elle avait quinze ans, à l'époque. Et, quelques semaines plus tard, elle avait découvert qu'elle était enceinte...

Elle prit une profonde inspiration pour se calmer.

En vain.

Et si, en allant au supermarché, Sam avait attiré l'attention d'un pervers ? songea-t-elle brusquement. La trouvant jolie, il aurait pu la suivre jusqu'à la maison...

Elle avait raccroché si distraitemment qu'elle sursauta en entendant de nouveau la voix de Jan l'apostropher.

— Que va-t-il falloir pour vous mettre au travail aujourd'hui, madame Duncan ?

— Je...

La gorge serrée, elle leva les yeux.

— J'ai des problèmes personnels.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment pour les régler.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas faire autrement. Je sais bien que ces... contrats sont importants.

Mais en quoi étaient-ils si importants ? Et surtout plus importants que Samantha ? Cette paperasse semblait si vide de sens comparée à l'angoisse qui l'étreignait ! Allons ! Anton avait peut-être raison. Elle imaginait le pire, mais Samantha était en pleine adolescence, et n'importe quoi pouvait lui être passé par la tête.

— Est-ce que je pourrais... prendre une heure ou deux et revenir terminer dans la soirée ?

— Vous voulez partir en plein après-midi, alors que les dossiers

s'entassent sur votre bureau ?

— Oui, dit-elle d'une voix atone.

Elle n'avait, de toute façon, pas la tête au travail et ne pensait qu'à Sam.

Jan secoua la tête en levant les yeux au ciel.

— Les femmes de votre genre sont toutes les mêmes !

— Les femmes de mon genre ? répéta Zoé, interdite.

— Vous vous présentez à l'entretien d'embauche en battant des cils, en portant une minijupe pour vous mettre en valeur...

Elle se mit à tortiller son derrière plat comme une galette, caricaturant ce qu'elle pensait être la démarche de Zoé et des « femmes de son genre ».

— ... et une fois que vous avez obtenu ce que vous vouliez, vous passez votre temps au téléphone ou à vous faire les ongles.

— Pendant qu'une option plus méritante, mais moins séduisante se languit à la maison, c'est ça, Jan ? la coupa Zoé. Et quand je dis « une option », je pense à une belle-fille obèse !

Elle n'aurait su dire qui fut la plus surprise, de Jan ou des secrétaires assises près d'elle. Toutes trois se figèrent, leur bouche ouverte formant un O parfait.

Jan s'empourpra.

— Qu'avez-vous dit ?

— Vous m'avez bien entendue, lança Zoé. Et pour votre information, je n'ai pas battu des cils, ni passé l'entretien en minijupe. Et je n'ai jamais fait mes ongles au travail.

— Ni fait le travail pour lequel vous avez été engagée. Vous vous cherchez toutes les excuses, depuis le premier jour !

Zoé sortit son sac de son bureau, claqua le tiroir et se dirigea vers la sortie.

— Ne vous avisez pas de sortir, cria Jan dans son dos. Si vous partez maintenant, ne comptez pas remettre les pieds ici !

Arrivée à la porte, Zoé se retourna pour lui répondre :

— Je n'en avais pas l'intention.

Elle sentit peser sur elle le regard des employés qui discutaient dans le coin de la grande salle, puis celui des réceptionnistes à l'accueil. C'était comme une brûlure. La tête haute, elle s'interdit de se retourner et s'efforça d'afficher un calme qu'elle était loin d'éprouver. En fait, elle tremblait comme une feuille. Sa relation avec Anton survivrait-elle à son coup de tête ? S'ils rompaient, elle devrait partir avec Samantha. Elle n'aurait pas les moyens de rester dans ce quartier — d'autant qu'elle n'aurait plus de travail. Samantha devrait encore changer d'établissement scolaire, et le cycle infernal des déménagements, auquel elle essayait de mettre un terme, recommencerait comme autrefois. Elle venait peut-être de tomber de

l'échelle dont elle avait gravi avec obstination quelques échelons.

— Pourquoi ai-je laissé cette garce me pousser à bout ? s'écria-t-elle en marchant vers sa voiture.

Laisser libre cours à sa colère l'empêchait de penser à l'absence de Sam et au silence inquiétant d'Anton. Pourquoi n'appelait-il pas ?

Elle essaya de le joindre à quatre reprises, mais sa ligne était occupée.

A qui parlait-il ?

« C'est simple », songea-t-elle en tentant de reprendre ses esprits. Il avait probablement retrouvé Sam, et il était au téléphone avec un client. Sinon, il lui aurait répondu.

Pourtant, quand elle arriva devant la maison et qu'elle le vit assis sur les marches du perron, la tête baissée, elle sentit son cœur se contracter douloureusement. En se rapprochant, elle comprit qu'il était en pleine conversation téléphonique.

Avec un policier auquel il signalait une disparition.

Elle porta la main à sa gorge.

— Non !

Il leva les yeux vers elle. Deux profondes rides lui barraient son front.

— Je ne la trouve pas, annonça-t-il. Elle n'est nulle part.

Effarée, Zoé sentit ses jambes se dérober.

— J'ai tout de suite signalé sa disparition, insista-t-il.

Il semblait sincèrement désolé d'avoir d'abord pris la situation à la légère.

— C'est pour ça que je n'ai pas essayé de te joindre. Je voulais... avoir quelque chose de positif à te dire. Il fallait avertir la police aussi vite que possible.

— La police ? répéta-t-elle, sous le choc.

— Essaie de ne pas paniquer.

Il demanda à son interlocuteur de patienter quelques secondes, puis il posa le téléphone et se leva pour la prendre dans ses bras. Il la soutint jusqu'à l'intérieur de la maison.

— Tout ira bien, chuchota-t-il en la faisant s'asseoir sur le canapé.

Elle le regarda ressortir pour reprendre l'appel. Il paraissait déterminé à prendre la situation en main et à la régler. Mais s'il n'y parvenait pas, rien n'irait plus jamais bien.

Samantha colla une nouvelle fois son œil à la serrure. Mais qu'espérait-elle apercevoir par ce trou de la taille d'un confetti ? Elle n'entendait aucun bruit non plus. Est-ce que Tiffany était partie ?

Elle espérait bien que non. Elle avait envie de faire pipi. Elle en avait envie depuis que sa voisine l'avait enfermée dans cette pièce, mais cette dernière ne répondait pas à ses appels. Quelle ingrate, tout de même ! Car Sam avait simplement voulu l'aider... Elle était entrée dans la maison, Tiffany sur ses talons, pour aller chercher le téléphone que cette dernière prétendait avoir laissé dans la pièce au-dessus du garage. En découvrant le matelas posé à même le sol, elle s'était retournée sans cacher sa surprise... et c'est à cet instant que Tiffany l'avait poussée à l'intérieur, avant de fermer la porte à clé derrière elle.

Pourquoi avait-elle fait ça ? Mystère. Elle avait visiblement pété un câble. Peut-être même venait-elle de sombrer dans la folie...

Sam soupira. Pour un peu, elle se serait crue en plein thriller. Quand elle raconterait cette histoire rocambolesque au collègue — comment elle s'était retrouvée enfermée par une voisine maboule, que des hommes en blouses blanches avaient ensuite dû emmener de force à l'asile psychiatrique —, personne ne la croirait ! Elle s'y voyait déjà... Au moins cette mésaventure aurait eu le mérite de rompre la monotonie de sa convalescence. Mais tout de même... pourquoi Tiffany ne la laissait pas rentrer chez elle ? Et où était son mari ? Ne devrait-il pas être revenu du boulot à cette heure-ci ?

Il serait bien embarrassé en découvrant ce que sa femme avait fait. En attendant, Sam craignait de ne pas pouvoir se retenir encore longtemps.

Laissant échapper un grognement de dépit, elle se détourna de la porte et fit pour la énième fois le tour de la pièce. Avec leur jardin coquet et bien entretenu, leurs vêtements élégants, et la BMW qui complétait le tableau, ils étaient l'image même du bon goût. Elle ne pouvait pas en dire autant de cette pièce. Mis à part le parquet massif, le même que chez Anton, et le beau ventilateur accroché au plafond,

tout était laid : le matelas maculé d'une tache douteuse en plein milieu et les planches de bois solidement clouées au mur, recouvertes de dessins d'enfants aux couleurs criardes.

Elle s'immobilisa devant, observant les taches, d'un jaune plus citron que doré, qui devaient représenter des bottes de foin et le ciel bleu envahi de nuages joufflus, qui faisaient penser à de la barbe à papa. Elle se rapprocha, essayant de voir si elle pouvait glisser la main entre la planche et le mur. Il devait y avoir une fenêtre dessous ; de l'allée, on la voyait. Si elle atteignait la vitre, il serait possible de la casser et d'appeler au secours. Et bonjour les problèmes pour Tiffany !

Elle déchanta rapidement. Les planches étaient épaisses et trop solidement fixées au mur pour qu'elle espère les détacher. Elle n'y gagnerait qu'un ongle cassé.

— Aïe !

Ou une écharde. Elle donna un coup de poing rageur contre la planche, puis suça son doigt, gagnée par la frustration. Pourquoi condamner ces fenêtres ? Il y avait aussi une pièce au-dessus du garage chez Anton, mais il y avait installé un billard, une table de poker et un minibar.

— A quoi pouvait bien servir celle-ci ? marmonna-t-elle en retirant l'écharde.

Des notes de musique s'échappaient faiblement du rez-de-chaussée. Quelqu'un était à la maison. Était-ce Colin ?

Oubliant son doigt, elle se colla contre la porte.

— Colin ? appela-t-elle.

Elle se mit à tambouriner contre le battant.

— Hé ! J'ai besoin d'aller aux toilettes ! Ça urge... Il faut que je sorte de là !

Elle ne savait pas depuis combien de temps elle était enfermée là, mais il devait être tard. Si elle ne partait pas maintenant, sa mère trouverait la maison vide.

— Ma mère va rentrer d'une minute à l'autre. Il faut que j'y aille ! cria-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse.

— Tiffany ? hurla-t-elle de toutes ses forces.

Elle entendit des pas dans le couloir. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine.

— S'il vous plaît... Il faut que j'aille aux toilettes, s'exclama-t-elle en reprenant courage.

— Samantha ?

C'était la voix de Tiffany... Enfin !

— Oui ?

— Je suis en train de préparer un dîner romantique pour Colin, et tu me tapes sur le système. Tu ne veux pas la fermer ?

Un dîner romantique ? Elle avait dit ça avec un naturel et un calme déconcertants ... Où était passée la femme déboussolée qui pleurerait dans son jardin un peu plus tôt dans l'après-midi ?

— Laissez-moi sortir, comme ça je ne vous gênerai plus. Ma mère va se mettre en boule si elle ne me voit pas en arrivant.

— Je suis désolée, mais c'est impossible.

— Pourquoi ? On voit bien que vous ne la connaissez pas. Elle est hyperprotectrice : je n'ai même pas le droit de regarder la télé quand j'ai cours le lendemain !

— C'est une bonne mère, si je comprends bien.

« Oh ! ça oui ! » songea Sam, soudain assaillie par une sorte de vague à l'âme. Il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis la dernière fois qu'elle avait vu Zoé. Bon sang... Elle avait tellement envie de rentrer chez elle que même l'idée de voir Anton ne lui déplaisait pas !

— Alors, vous ouvrez la porte ?

Il y eut une légère pause.

— Je ne crois pas.

— Mais je vais faire dans ma culotte.

— Oh... *je vois* ! Attends une minute, d'accord ?

Enfin ! Elle patienta, passant d'un pied sur l'autre, et ne put contenir un gros soupir de soulagement en entendant de nouveau du mouvement dans le couloir.

— Vite, je ne tiens plus, insista-t-elle.

— J'arrive, j'arrive.

La serrure cliqueta et la porte s'ouvrit, si vite et si brutalement que Samantha n'eut pas le temps de s'écarter, et qu'elle la prit de plein fouet sur son épaule. Sans comprendre ce qui lui arrivait, elle reçut un récipient en métal sur la tête. Sous le choc, elle tomba au sol et vit, impuissante, la porte se refermer violemment.

Elle frotta sa tempe douloureuse et gémit en entendant le verrou s'enclencher.

— Tiffany ?

La panique faisait vibrer sa voix sans qu'elle puisse la contrôler. Elle se fit l'effet d'un gros bébé.

— Je ne comprends pas. Pourquoi faites-vous ça ? Vous n'allez pas me laisser sortir ?

— Je te l'ai dit, je prépare à dîner, répondit-elle derrière la porte. Nous parlerons du règlement plus tard. Fais pipi dans le récipient que je t'ai donné.

Le règlement ? Mais de quoi parlait-elle ?

Son regard se posa sur la coupe en métal qui continuait à tourner comme une toupie sur le sol. Elle ne l'utiliserait pas. Elle n'en avait plus besoin : elle avait déjà fait dans son maillot de bain.

Tiffany se sentit mieux à l'instant où elle entendit la voiture de son mari remonter l'allée. Elle s'était douchée, changée, puis elle s'était débarrassée du T-shirt taché du sang de Rover, qu'elle avait brûlé dans la cheminée. Juchée sur des talons de quinze centimètres, elle ne portait rien d'autre qu'un soutien-gorge en dentelle noire, trop petit pour sa poitrine, et un string. Elle s'était parfumée, et cette fragrance capiteuse — la préférée de Colin — se mêlait à l'odeur chaude du pain à l'ail qu'elle venait de sortir du four et à celle de la cire des bougies, qu'elle avait allumées sur la cheminée.

Elle jeta un dernier regard à ses préparatifs et esquisça un sourire. Tout était parfait. Elle avait même eu le temps de nettoyer les casseroles et les poêles pour ne pas imposer à Colin la vision d'une pile de vaisselle sale.

Elle désirait tant le satisfaire !

— Tiff ?

Alors qu'il franchissait la porte d'entrée, elle prit une pose suggestive à l'entrée de la cuisine.

— Oui ? fit-elle en prenant sa voix la plus sensuelle.

— Waouh... Quel accueil ! s'exclama-t-il en haussant les sourcils.

Un sourire lascif aux lèvres, il la détailla sans aucune retenue.

— Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ?

— J'ai pensé que tu aimerais faire une autre vidéo.

Il adorait filmer leurs ébats et prétendre qu'il était une star du porno. Elle le soupçonnait de visionner ces films maison avec ses meilleurs amis, et bien que cette idée lui fût très désagréable, elle préférait feindre l'ignorance et ne pas y penser. Poser des questions ou émettre la moindre plainte ne ferait que déclencher une dispute. Et pourquoi se plaindre, après tout ? Il aimait épater ses copains et faire l'étalage de son bonheur conjugal. C'était plutôt flatteur pour elle, non ? D'ailleurs, à la fin de chaque séance, il lui demandait de montrer à la caméra les parties de son corps où son prénom tatoué la marquait dans sa chair. Et, somme toute, elle pouvait bien lui accorder ce plaisir.

Ce soir, elle ferait tout ce que Colin voulait. Tout pour qu'il soit de bonne humeur et bien disposé à son égard quand elle lui parlerait de Rover.

— Je commence par le dessert ? demanda-t-il.

Elle se caressa les seins d'un geste suggestif.

— Tu pourras en prendre deux fois si tu veux...

— C'est ma fête, alors ?

Aussi impatient qu'il semblât être, il prit néanmoins le temps de déposer son attaché-case dans le bureau qui jouxtait l'entrée.

Elle en profita pour s'éclipser dans la cuisine. Ce n'était pas le

moment de faire brûler les pâtes fraîches !

— Tu as faim ? cria-t-elle sans se retourner, tout en remuant la sauce Primavera.

— De toi.

Elle tressaillit. Elle ne l'avait pas entendu se glisser derrière elle. Il plaqua ses mains sur sa poitrine, qu'il se mit à malaxer.

— Tu sens si..., commença-t-il, avant de s'interrompre brutalement.

Son silence mit Tiffany en alerte. Elle sentit son estomac se contracter. Qu'est-ce qui lui avait échappé ? Elle n'avait quand même pas fait l'étourderie d'utiliser la crème qu'il détestait ? Non, bien sûr. Alors, quoi d'autre ?

— Tu ne t'es pas épilée ?

— Ep-épilée ? balbutia-t-elle, abasourdie.

Elle avait été bien trop prise par le temps.

— Si, répondit-elle. Ce matin. Tu étais sous la douche avec moi, tu te souviens ?

— Combien de fois faudra-t-il que je revienne sur ce sujet ? Tu dois le faire matin et soir !

— C'est ce que je fais généralement, mais ça prend du temps... Et je ne sentais pas de repousse. Rien.

Elle se frotta les aisselles pour lui prouver sa bonne foi. Sa peau était douce. Comment s'en était-il rendu compte ? La vue, l'odorat, le goût... tout était exacerbé chez lui ! Rien ne lui échappait.

— Je ne te demanderais pas de le faire si ce n'était pas indispensable.

— Je le sais bien. C'est juste que ... je craignais de ne pas avoir fini de cuisiner avant ton retour.

— Epargne-moi tes jérémiades. J'ai dit : aucun poil sur *tout* le corps. On ne revient pas dessus.

— Je suis épilée là où c'est important.

Elle essaya de se faire pardonner en se frottant contre lui, la main sur la fermeture Eclair de son pantalon, mais il se dégagea de son étreinte.

— Arrête. Tu crois que j'ai envie de caresser un porc-épic ?

Tiffany blêmit. La ferait-il encore dormir par terre pour la punir ?

— Je...

Comment détourner sa colère ? Elle avait bien sa petite idée, persuadée de lui faire plaisir en lui apprenant que Samantha Duncan était en haut, mais elle devait garder cette carte maîtresse pour plus tard. Il lui faudrait quelque chose de bien, de *mieux* que bien, quand elle lui parlerait de Rover et qu'il lui faudrait se faire pardonner pour l'avoir laissé s'échapper.

— Je t'ai préparé ton plat préféré.

Elle lui offrit sa moue la plus aguicheuse.

— Tu es content, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Je l'aurais été si tu t'étais rasée.

Et, sans autre forme de procès, il se dirigea vers le salon, où il alluma la télévision.

Tiffany lui lança un coup d'œil de biais.

— Je te sers un verre de vin ?

— Bien sûr, lâcha-t-il. Et ôte-moi tes nichons de ma vue, ajouta-t-il avec une grimace, alors qu'elle lui tendait son verre. Tu m'as coupé l'envie de te toucher.

Elle se mordit la lèvre. Ils se retrouvaient enfin rien que tous les deux, et elle venait de tout gâcher ! Qu'est-ce qui clochait avec elle ? Pourquoi était-elle incapable de répondre à ses attentes ?

— Je suis désolée. Si... si tu veux, tu pourras me fesser plus tard.

— Pour te voir faire la tête pendant deux jours ? Non merci !

— Je ne ferai pas la tête. Promis.

Il leva son verre ballon et le fit lentement tourner, avant d'avaler une gorgée de vin.

— O.K. Mais seulement si tu me laisses te filmer.

— D'accord.

— ... et montrer le film à mes potes quand ils viendront demain soir. Je veux aussi que tu sois là, ajouta-t-il, après une brève pause pour ménager son effet.

Elle chercha son regard. Jusqu'à présent, il ne lui avait jamais demandé d'être présente quand ils les visionnaient entre eux. Bien sûr, il lui avait laissé entendre que Tommy Tuttle et James Pearson, qu'il connaissait depuis le lycée, ne seraient probablement pas contre une petite sauterie entre adultes. Bien au contraire ! En se les représentant tous les deux, le premier, trop empoté pour oser approcher une femme, et le second, incapable de faire durer son mariage plus de quelques mois, elle sentit un frisson la parcourir.

Non, décidément, elle n'aimait pas cette idée. Cela l'effrayait même. Où cela les mènerait-il ? Mais si elle y mettait du sien, peut-être lui en serait-il assez reconnaissant pour faire preuve de clémence quand elle lui parlerait de Rover.

— Si c'est ce que tu veux..., finit-elle par consentir.

Il lui demanda de la main un dessous-de-verre et, dans sa précipitation à le satisfaire, elle se tordit presque la cheville.

— C'est ce que je veux. Maintenant, sers le dîner, si tu veux te rattraper.

Elle retourna dans la cuisine, le laissant devant les infos.

— C'est prêt ! appela-t-elle fièrement cinq minutes plus tard.

Tandis qu'il s'asseyait à la table, elle le servit, s'appliquant scrupuleusement à ce que la salade ne touche pas les pâtes dans

l'assiette. La fois où il lui avait jeté son verre au visage, lui fracturant la pommette, restait gravée dans sa mémoire.

Puis elle s'assit à son tour et attendit qu'il goûte le plat. Elle ne commençait jamais avant qu'il ne lui en donne la permission. Quelquefois, il mangeait seul jusqu'au dessert sans la laisser toucher un seul morceau de son assiette. Il aimait la tester et voir jusqu'où allait son obéissance.

Ce soir, il lui importait peu qu'il lui donne le signal ou pas : elle était bien trop nerveuse pour avaler quoi que ce soit ! Et même si l'odeur du pain à l'ail donnait l'eau à la bouche, elle n'avait pas l'intention d'y toucher. Elle ne tenait pas à avoir mauvaise haleine.

— Comment ça s'est passé aujourd'hui ? demanda-t-il en portant une fourchette de fettucini à ses lèvres.

Tiffany sentit sa gorge se serrer. L'envie de lui avouer ce qui était arrivé à Rover la submergea, mais elle s'interdit d'y céder. Si elle lui racontait tout maintenant, il lui reprocherait, en plus, de lui avoir gâché son repas.

— Bien, mentit-elle.

— Bien ?

Sa fourchette s'immobilisa en l'air.

— Ce n'est pas l'impression que tu m'as donnée au téléphone. Tu étais complètement paniquée !

— Je me suis calmée.

Elle lui désigna le plat de pâtes.

— Comment sont-elles ?

— Délicieuses. Tu as faim ?

Non seulement elle ne voulait pas le priver du plaisir qu'il prenait à nier ses besoins, mais elle aspirait plus que tout à lui prouver combien elle l'aimait. Aussi se contenta-t-elle de hocher la tête.

— A quel point ? insista-t-il.

— Je suis *affamée*.

— Lève-toi.

Surprise, elle bondit aussitôt sur ses pieds.

— Approche-toi, que je puisse te regarder.

Elle retint son souffle tandis qu'il l'attirait à lui. Il l'examina avec minutie tout en la faisant tourner sur elle-même.

— Quelque chose ne va pas ? finit-elle par demander.

— Tu t'es empâtée.

Dans sa bouche, *empâtée* était pire que *moche*. Sous la violence du mot, elle ne put retenir une grimace.

— Mais je... je fais le même poids qu'hier.

— Ne discute pas ! Personne ne connaît mieux ton corps que moi.

Il balaya du regard la salade Caesar, le pain à l'ail et la sauce Primavera qu'elle avait préparés.

— Cette bouffe est bien trop calorique pour toi. Va chercher un plat protéiné et réchauffe-le au micro-ondes.

Les « menus diététiques » constituaient sa nourriture de base, ces dernières années, et ils lui semblaient tous avoir un goût de carton, mais cela ne la dérangeait pas. Comme son mari aimait qu'elle ne finisse pas son assiette, elle n'aurait aucun mal à le contenter ce soir.

Quand elle revint de la cuisine, il avait fini. Il s'étira, avant de se servir un verre de vin, tout en la regardant picorer dans son assiette.

— Très bien, dit-il. J'aime ça. Délicat. Féminin. Tant de femmes mangent comme des truies de nos jours !

Quand elle lui sourit, il se pencha vers elle.

— Montre-moi de nouveau tes lolos.

Elle marqua une brève hésitation.

— Tu ne préfères pas que je me rase d'abord ?

— Non. J'ai besoin de sentir que ça pique, ou je ne pourrai pas te punir comme j'en ai envie.

Si ça, ce n'était pas la preuve de son amour... Il tenait tellement à elle qu'il avait besoin d'être en colère pour pouvoir la frapper.

— Je comprends, Maître.

Elle dénuda ses seins et se caressa pour l'exciter, puis elle se leva, impatiente. Elle n'avait pas faim. Plus vite elle aurait fait la vaisselle, plus vite elle pourrait le satisfaire, songea-t-elle.

Il l'arrêta alors qu'elle se dirigeait vers la cuisine.

— Laisse tomber ça. C'est maintenant que je veux. Je suis prêt.

Mais il détestait ça, quand la vaisselle sale traînait...

— Il faut que je débarrasse la table, que je range...

— Tu t'en occuperas plus tard.

Il avait quand même envie d'elle. L'espoir la reprit et lui donna la force et le courage de lui révéler l'impensable. Elle reposa les assiettes sur la table.

— Je... Il faut que je te dise quelque chose d'abord, murmura-t-elle.

— Quoi ?

Elle serra les poings, ses faux ongles s'enfonçant dans ses paumes.

— Euh... Tu sais, quand je t'ai dit que tout s'était bien passé aujourd'hui...

Il plissa les yeux, l'air méfiant.

— Oui ?

— En fait, ça ne s'est pas passé si bien que ça.

C'était à peine si elle parvenait à soutenir son regard.

— Comment ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle se laissa tomber à genoux, les mains levées vers lui, suppliante.

— Ce... Ce n'était pas ma faute, Colin. Essaie de comprendre... Il

était encore en vie !

Il l'attrapa par le poignet.

— Tu *savais* qu'il était en vie. Tu m'as appelé pour me le dire.

— Mais je ne m'attendais pas... Je veux dire... il avait cessé de crier. Et... quand j'ai ouvert le coffre...

La tenant toujours par le poignet, il lui pinça un téton de sa main libre, si fort qu'elle ne put retenir un cri de douleur.

— Quoi, Tiffany ? *Qu'as-tu fait ?* demanda-t-il d'une voix rocailleuse. Tu ne l'as pas laissé s'échapper, quand même ? Dis-moi que tu n'as pas fait ça ! Je pourrais tout te pardonner, mais ça...

Il accentua encore sa pression sur son sein. Les larmes ruisselèrent sur les joues de Tiffany, mais elle ne lui opposa aucune résistance et ne laissa plus échapper aucun son. Par expérience, elle savait que cela ne faisait qu'empirer la situation.

— Je n'ai rien pu faire, murmura-t-elle. Il... il a bondi du coffre, m'a sauté dessus et...

Elle ravala un cri tandis qu'il la secouait et la mordait à l'épaule.

— Et puis quoi, sale garce ! Et puis *quoi* ?

La douleur et la peur s'entremêlaient, lui coupant le souffle. Elle haletait, cherchant à garder les pensées claires.

— Et il s'est enfui. Il... m'a fait tomber. Il hurlait. Il...

— Et pourquoi ne lui as-tu pas couru après ? Tu étais dans les bois, bon sang ! Il ne pouvait pas aller bien loin. Tu as vu dans quel état il était. Tu étais là... Tu m'as même aidé !

Seulement parce qu'il l'y avait contrainte, songea-t-elle. Et chaque minute de cet horrible scénario lui avait fait horreur.

— Je ne pouvais pas lui courir après parce que...

Colin attrapa ses cheveux et tira si fort qu'elle bascula en arrière. Elle tenta quand même de s'expliquer, le souffle court, le débit haché.

— Il hurlait au meurtre. J'ai paniqué, Colin. S'il te plaît, s'il te plaît, ne te mets pas en colère. Je ferai *tout* ce que tu veux. Tout. Je suis d'accord pour tes amis demain soir, je te l'ai dit. Si tu veux, nous le ferons en vrai, devant eux.

Il la pinça encore plus fort.

— Et toi, bien sûr, tu n'avais pas prévu qu'il te bondirait dessus...

Elle battit des paupières, à plusieurs reprises, pour refouler les larmes qui lui brouillaient la vision.

— C'est vrai. Je ne m'y attendais pas.

— Et ça ne t'a pas empêchée de m'affirmer sans ciller que tout s'était bien passé !

— Je ne voulais pas gâcher le dîner.

La douleur envahissait toutes les parcelles de son corps. Elle ferma les yeux pour lutter contre le vertige.

— Je savais que cela te contrarierait.

— Tu crois peut-être que tes mensonges ne me contrarient pas ?

Anticipant le coup qui allait venir, elle recula instinctivement, ce qui le mit en rage.

— Tourne-toi, lâcha-t-il en débouclant sa ceinture.

Bien qu'elle sût ce qui l'attendait, elle fut soulagée quand il lui lâcha le sein. Profitant de ce répit, elle rajusta son soutien-gorge et obéit à sa demande. Elle reçut un violent coup de pied qui la fit se recroqueviller. Elle y survivrait, se dit-elle. Il la fouettait, même sans être en colère. Il aimait ça. Elle ne s'en plaignait pas vraiment. Sauf que, ce soir, les coups de ceinture pleuvaient, plus forts que jamais. Il s'acharnait sur elle, incapable de s'arrêter, tirant une profonde jouissance de sa soumission.

Un reflux de bile envahit sa gorge et elle déglutit frénétiquement pour la contenir. Si elle vomissait sur le tapis, il n'hésiterait pas à le lui faire lécher. Comme il avait forcé Rover à le faire.

— Espèce d'idiot !

Chlac ! La lanière de cuir lui cingla le dos. Il n'élevait jamais la voix, soucieux de ne pas attirer l'attention des voisins. Il savait garder son calme en toute situation

— Est-ce que — Chlac — tu veux que j'aille — Chlac — en prison ?

Chlac ! Chlac !

— C'est ce que tu veux, dis ? insista-t-il.

Il s'appliquait à la frapper au même endroit sur son dos. Elle n'était pas sûre de pouvoir résister longtemps à ce traitement. En désespoir de cause, elle se retourna et leva le bras pour l'arrêter. Elle comprit aussitôt son erreur : jetant sa ceinture, il entoura son cou de ses mains.

— Je devrais te tuer ! Tu le sais ça ? Tu ne me mérites pas. Regarde cet endroit ! Regarde tout ce que je t'ai donné ! Tu n'en es pas digne, continua-t-il en serrant sa gorge.

Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux, comme la fois où il avait utilisé sur elle la chaîne d'étranglement de Rover. Son sang cognait à ses oreilles. C'était le moment de lui parler de Samantha Duncan... Oui, elle devait le faire avant de perdre connaissance. C'était la seule façon de l'arrêter ! Encore fallait-il qu'elle puisse respirer...

Elle ne résista pas, se forçant à rester inerte entre ses mains, en dépit de l'instinct de survie qui la poussait à se débattre. Il ne la tuerait pas. Une fois sa colère passée, il pleurerait et se confondrait même en excuses. Demain, plus tendre que jamais, il lui appliquerait du baume sur ses blessures.

Enfin, il ôta ses mains de son cou, mais, à l'expression de son visage, elle sut qu'il n'en avait pas fini pour autant. En le voyant

fermer le poing, elle leva une main pour l'arrêter, ouvrit la bouche, sans parvenir à articuler le moindre mot.

— Attends... Ne me fais pas mal.

Elle aspira une nouvelle bouffée d'air qui lui brûla les poumons.

— J'ai... un... cadeau pour toi.

La curiosité le fit hésiter, mais la lueur dans ses yeux restait glaciale.

— Qu'est-ce que c'est ? Inutile de me proposer ton corps répugnant, il ne m'intéresse plus.

— Ne dis pas ça ! Je t'aime tant...

— Tu m'aimes, mais tu es incapable de suivre mes consignes !

— Rover ne sait *rien*.

En reprenant son souffle, elle retrouvait ses esprits.

— Tu... tu l'as ramené à la maison dans ton coffre. Tu lui avais bandé les yeux. Il ne sait pas qui nous sommes ni où nous vivons.

Il la frappa au visage, ce qu'il s'abstenait habituellement de faire pour ne pas laisser de traces qui l'auraient empêchée d'aller au travail le lendemain.

— Qu'est-ce que tu as pour moi ? Il vaut mieux pour toi que ça en vaille le coup, vociféra-t-il.

Sonnée, elle essaya de rassembler ses idées. Qu'essayait-elle de lui dire, au juste ? C'était quelque chose de bien, quelque chose qui arrêterait tout ça...

Ah oui. Elle avait capturé Sam. Samantha Duncan.

— Tu... tu te souviens de la gamine d'à côté ?

Elle passa une main sur ses joues mouillées.

— La fille de la voisine..., reprit-elle.

Elle avait capté son attention à présent. Tous ses sens étaient en alerte, elle le savait. Zoé Duncan, la mère de Samantha, l'avait intrigué dès son arrivée dans le quartier, probablement parce qu'elle lui manifestait une certaine indifférence.

— Oui ?

— Elle est en haut, dans la pièce de Rover.

Il la lâcha et se releva en vacillant.

— Tu plaisantes !

— Non. Et..., commença-t-elle, la gorge serrée, espérant que cela serait suffisant, elle est toute à toi. C'est ton nouvel animal. Je ne me plaindrai pas... et je... n'essaierai pas de t'empêcher... de lui faire du mal.

— Tu l'as kidnappée ?

Elle passa la langue sur la commissure de ses lèvres et sentit le goût du sang lui envahir la bouche. Elle hocha la tête, heureuse de confirmer son méfait.

— T'es cinglée ou quoi ? glapit-il. Elle habite la porte d'à côté !

Tiffany vacilla. La terreur la paralysa comme un puissant venin. S'était-elle méprise sur les nombreuses allusions qu'il avait faites sur Zoé ? Elle ne comptait plus le nombre de fois où il lui avait dit qu'elle était sexy et que sa fille le serait aussi en grandissant... Pourquoi était-il mécontent ?

— Personne ne sait où elle est, je t'assure, murmura-t-elle.

Se frottant le menton, il marcha jusqu'au canapé, avant de se retourner vers elle.

— On ne peut plus la laisser partir, maintenant.

— La laisser partir ?

Tout son corps lui faisait mal — son épaule, sa tête, son dos, ses jambes — mais elle redoutait tant ce qui allait se passer dans les minutes à venir qu'elle n'y prêtait pas attention.

— Tu m'as toujours dit que c'était trop risqué de les laisser en vie, reprit-elle. C'est bien pour ça que tu m'en veux d'avoir laissé échapper Rover, non ?

Il ne répondit pas.

— Est-ce que quelqu'un t'a vue entrer dans la maison avec elle ? demanda-t-il en articulant lentement.

La prudence donnait à sa voix un calme apparent.

— Personne, assura-t-elle. Je le jure.

— Parfait.

Il l'enjamba et s'élança dans l'escalier, dont il gravit les marches deux par deux.

Samantha se redressa en entendant des bruits de pas résonner dans le couloir. Était-ce Tiffany ? Non, les pas étaient trop lourds. C'était forcément Colin. Il était enfin rentré !

Génial ! Elle allait sortir d'ici et il ferait enfermer sa cinglée de bonne femme... C'est ce qu'elle se répétait depuis une bonne heure, en tout cas. Sans parvenir à s'en persuader, hélas. A force d'être assise dans cette pièce aveugle, à même le sol, dans son maillot de bain trempé d'urine, elle sentait d'affreux doutes s'insinuer en elle. Pourquoi y avait-il un matelas dans cette pièce ? Et pourquoi était-il dans cet état ?

Elle n'était pas sûre de vouloir le savoir et s'en était écartée, préférant rester sur le plancher. Mais sans oreiller, ni couverture pour se couvrir, la fraîcheur de la soirée commençait à la pénétrer. En fait, elle se sentait gelée jusqu'aux os.

Le verrou céda.

Elle vit la porte s'ouvrir et Colin apparaître sur le seuil. Son corps obstruait le passage, lui donnant l'impression d'occuper tout l'espace.

Plus grand qu'Anton, qui prétendait mesurer un mètre quatre-vingts, Colin avait les yeux foncés, d'épais cheveux bruns et bouclés qu'il coiffait en arrière avec du gel. Elle l'avait toujours trouvé beau, surtout quand il était en costume, comme aujourd'hui. Elle l'avait même confié une fois à Marti alors qu'elles discutaient au téléphone : *« Tu verrais mon voisin, il est tellement sexy. J'espère que j'aurai un mari comme lui, un jour... »*

« Tu parles du type dont la femme a de gros seins ? »

« Exactement. Lui et elle, c'est... le couple parfait... le couple idéal... »

Pourtant, en cet instant, elle se demanda ce qu'elle avait bien pu lui trouver. Il ne souriait pas, comme il le faisait habituellement quand ils se croisaient à l'extérieur, et se tenait immobile dans l'embrasure de la porte, la jugeant d'une façon qui la fit instinctivement se recroqueviller.

— Est-ce que je peux, *s'il vous plaît*, rentrer chez moi ?

— Nous en reparlerons plus tard. Debout.

Il n'avait pas élevé la voix, mais il n'y avait aucune équivoque : c'était un ordre. Terrorisée, le corps parcouru de tremblements incontrôlables, et malgré l'odeur piquante d'urine qui l'embarrassait, elle s'exécuta.

Il porta immédiatement le regard à la tache sombre qui ombrait le plancher.

— Tu ne vas pas encore au pot ?

Pourquoi se montrait-il si méchant ? Elle noua ses bras autour d'elle et les frotta vivement pour se réchauffer.

— C'était... c'était un accident. J'étais coincée ici.

Il lui montra le récipient qu'elle avait reçu en pleine tête, un peu plus tôt.

— Et ça, c'est pour faire joli, d'après toi ?

Elle resta silencieuse. A quoi bon répondre ? Il se fichait pas mal de ce qu'elle pensait, apparemment.

— Tu t'en souviendras la prochaine fois ? demanda-t-il.

Elle dut se forcer pour expulser les mots coincés dans sa gorge serrée.

— Je ne veux pas faire pipi ici, comme ça. Je veux juste rentrer chez moi.

— Je suis navré, mais cela ne va pas être possible.

Elle renifla. La panique lui nouait l'estomac et elle avait l'impression de perdre le contrôle de ses émotions. Les nerfs à fleur de peau, elle ne savait si elle allait rire, pleurer ou hurler. Elle passa nerveusement sa langue sur ses lèvres et sentit le goût salé de ses larmes.

— Pourquoi ? parvint-elle à demander.

Il lui décocha un sourire radieux qui la surprit.

— Nous avons besoin d'un animal de compagnie.

— Un... un animal de compagnie ?

— Exactement, confirma-t-il.

— Mais... je ne suis pas un animal ! s'exclama-t-elle, tandis que les larmes inondaient ses joues.

— Oh ! non. Tu vaudrais mieux que ça, d'une certaine façon. Toi, tu peux faire davantage que rapporter un bâton, tendre la patte ou te rouler par terre, n'est-ce pas ?

Il fit la grimace en regardant la marque mouillée sur le sol.

— Mais tu as besoin d'être dressée. Alors je vais te le dire une bonne fois pour toutes : je ne tolérerai plus ce genre de dérapage dans l'avenir. Je ferme les yeux pour cette fois, parce que c'est ton premier jour avec nous, mais, si tu le refais, tu seras privée de nourriture et d'eau jusqu'à ce que j'en décide autrement.

Samantha le dévisagea avec horreur. Était-il sérieux ? Ou nageait-elle en plein cauchemar ?

— Vous ne pouvez pas me garder ici !
— C'est ce qu'ils disent tous.
— Qui ça, tous ?
— Crois-tu vraiment être la première ? Tu penses que je ne sais pas ce que je fais ?

Une terreur indicible la submergea. Que voulait-il dire ?

— Vous ne comprenez pas ! Je suis malade ! cria-t-elle. Je dois rentrer chez moi...

— Toi, malade ? Tu m'as l'air en grande forme, au contraire. Bon... Tu as les genoux un peu cagneux et tu n'es pas encore formée, mais tu as quoi... treize ans ?

Elle acquiesça.

— C'est l'âge parfait.

— Pour...

— Pour s'adapter. J'adore tester la résistance de la psyché humaine. C'est absolument fascinant. D'ici à quelques semaines, tu te seras habituée à tes nouvelles conditions de vie. Tu commenceras même à aimer cet endroit, et à m'aimer, moi, comme un bon petit animal.

Ça, jamais !

— J'ai une mononucléose et je suis encore contagieuse, insista-t-elle, consciente d'avoir une carte à jouer. C'est pour ça que je n'étais pas au collège.

Colin s'assombrit.

— Pardon ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Je n'ai plus aucune énergie, plus aucune force. C'est terrible. Si vous l'attrapez, vous ne pourrez pas aller travailler ou... ou tondre votre pelouse ou...

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je travaille dans un grand cabinet d'avocats, moi ! Je ne peux pas m'arrêter comme ça. Tu crois que ça se paie comment, une maison comme celle-ci ?

— C'est bien ce que je dis... Vous n'avez pas intérêt à l'attraper. Et puis ça dure *longtemps*.

— Cette stupide garce ne peut rien faire correctement, marmonna-t-il.

Samantha fit un pas vers la porte.

— Vous feriez mieux de me laisser partir.

— C'est trop tard, aboya-t-il en se dépêchant de sortir, comme si l'air était soudain devenu irrespirable.

Le battant se referma derrière lui dans un bruit sinistre.

— Attendez ! cria Samantha.

Elle s'apprêtait à lui dire qu'elle voulait se laver, mais elle se ravisa à la dernière seconde. Inutile de lui rappeler qu'elle avait uriné sur le plancher : il risquait de se remettre en colère.

— J'ai froid. Et faim !

— Tu n'en mourras pas !

La réponse avait fusé. Un instant plus tard, elle entendit le bruit de ses pas décroître dans l'escalier. Terrassée par l'angoisse, elle éclata en sanglots.

Maman.

Elle se jeta sur le matelas, sans plus se soucier de sa propreté. Il y avait pire qu'une tache, pire que la mononucléose, pire que de vivre avec un beau-père dirigiste qu'elle n'aimait pas. Elle n'avait jamais été séparée de sa mère. Elles avaient toujours compté l'une sur l'autre pour surmonter les difficultés — quand il fallait déménager, ou payer les cautions du grand-père pour le faire sortir de prison, ou se rendre à la soupe populaire pour avoir quelque chose dans le ventre.

Sa mère était là, tout près... mais Samantha avait le terrible pressentiment qu'elle ne la reverrait plus.

* * *

Colin ne fut pas surpris d'entendre frapper à la porte. Il s'y attendait : la disparition d'une enfant provoquait toujours du remue-ménage. La police ne manquerait pas de quadriller le quartier et d'interroger le voisinage.

— Ils sont là, murmura-t-il.

Tiffany sortit de la cuisine pour se poster derrière lui.

Il posa la télécommande de la télévision sur la table basse et se leva, balayant la pièce du regard. Tout était en ordre. Il avait ordonné à Tiffany de se rhabiller et de se remaquiller. Puis il était allé porter à Samantha un verre de jus de fruits dans lequel il avait mis un somnifère. Le « parc », comme il appelait la pièce où il enfermait ses animaux de compagnie, était insonorisé — il avait fait faire les travaux sous le prétexte de se mettre à la batterie —, mais il tenait à ne prendre aucun risque. Le calmant avait dû faire effet, car elle avait cessé de crier. Il n'entendait plus aucun bruit depuis une trentaine de minutes.

Bientôt, elle n'oserait plus du tout hurler...

— Et s'ils demandent à me voir ? s'inquiéta Tiffany en le regardant s'approcher de la porte d'entrée.

Il lui jeta un coup d'œil. Sa lèvre était tuméfiée et fendue. Mais ça arrive à tout le monde de se cogner, non ? Ce n'était pas comme si on la voyait régulièrement couverte d'ecchymoses et de plaies — en tout cas pas depuis qu'il lui avait fracturé la pommette avec son verre. Et cet incident avait coïncidé avec son opération esthétique, ce qui leur avait fourni une bonne excuse pour expliquer les bandages qui enveloppaient son visage.

— Tu leur diras que tu t'es cognée.

Leur regard se porta sur la porte, alors qu'un nouveau coup venait

d'être frappé.

— Maintenant, va dans la cuisine et termine la vaisselle, lâcha-t-il. N'en sors pas avant que je t'en donne la permission.

Il attendit que l'eau coule dans l'évier, puis il ouvrit la porte. Et se trouva nez à nez avec la mère de Samantha et l'homme avec lequel elle vivait. Ce qui signifiait que la police viendrait plus tard. *C'était reculer pour mieux sauter...* Les prochains jours ne s'annonçaient pas faciles, mais il savait se montrer patient quand c'était nécessaire. Tout ce qu'il fallait maintenant, c'était faire profil bas.

— Oh ! Mais ce sont nos voisins... Bonsoir !

Il plaqua une expression amicale sur ses traits, feignant l'étonnement devant les larmes qui mouillaient le joli visage de Zoé Duncan. Grande et élancée, dotée de seins qui devaient à peine remplir un bonnet C — mais qui étaient vrais, ça il l'aurait juré —, elle était radicalement différente de Tiffany. On devinait à son attitude, à son port de tête élégant, que Zoé n'avait jamais souffert de complexes. Colin avait bien essayé de flirter avec elle, mais elle n'avait cessé de ramener Tiffany dans la conversation, ce qui l'avait profondément agacé. Comme s'il pouvait oublier qu'il avait une femme !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il. Vous semblez bouleversée.

Elle avait tellement pleuré et s'était tellement essuyé les yeux qu'il n'y avait plus aucune trace de maquillage sur son visage.

— Auriez-vous vu ma fille, Samantha ?

Il se gratta la tête.

— Non. Pourquoi ?

— Elle...

Sa voix se brisa et l'homme qui se tenait à son côté — Anton Lucassi, s'il se souvenait bien — lui effleura le coude. Plus âgé que Zoé, plus vieux qu'eux aussi, ce type était certain d'avoir de la classe. Il prenait de grands airs, mais, au fond, ce n'était qu'un sale con prétentieux.

— Elle n'était pas à la maison quand nous sommes rentrés du travail, expliqua-t-elle. Nous l'avons cherchée partout.

— Avez-vous appelé la police ?

— Oui, nous leur avons parlé au téléphone pendant près d'une heure.

— Il faut éviter de paniquer. Elle a disparu depuis cet après-midi, intervint Anton. Ils pensent qu'elle a pu faire une fugue.

— Elle ne s'est pas enfuie, s'obstina Zoé.

— Sam a récemment dit à son grand-père qu'elle voulait quitter la maison... Nous ne pouvons pas éliminer cette possibilité, insista Anton.

Zoé, qui tentait visiblement d'éviter une dispute, ne put contenir son irritation.

— Pour aller où ?

Anton se renfrogna.

— Les fugueurs n'ont généralement pas de plan. C'est pour ça qu'ils finissent dans les rues.

Relevant le menton, Zoé s'adressa à Colin.

— La police a été prévenue. Ils vont inspecter les environs, mais... nous voulions déjà savoir si quelqu'un, dans le voisinage, l'avait aperçue, ou avait une idée... de l'endroit où elle pourrait être.

— Je vois.

Il se frotta le cou, gardant le silence quelques secondes pour donner à sa réaction le plus de crédibilité possible.

— Seigneur... Je suis terriblement désolé. J'aimerais tant pouvoir vous aider ! Serait-il possible qu'elle soit seulement allée au cinéma ? ou sortie avec des amies ?

Zoé secoua la tête.

— Elle n'est pas du genre à partir sans rien dire, sans laisser de mot...

— Ce n'est pas tout à fait vrai, interrompit Anton.

— Elle m'aurait appelée pour me le dire, enchaîna-t-elle fermement.

— Je ne sais pas ce qu'il en est, mais elle semble être une chouette gosse, tempéra Colin pour court-circuiter la dispute qu'il sentait poindre entre eux.

— C'est vrai qu'elle l'est. Et...

La voix de Zoé se brisa de nouveau, mais elle leva une main pour indiquer à son fiancé qu'elle allait finir sa phrase.

— ... et elle se remet à peine d'une mononucléose. Elle est censée ne pas faire d'efforts et... ça m'inquiète aussi beaucoup.

— C'est normal.

Colin fit claquer sa langue pour marquer son empathie.

— Et votre femme ? demanda Zoé en se penchant pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la maison. Pensez-vous qu'elle...

— Tiffany ? la coupa-t-il. Je doute qu'elle ait vu quelque chose. Elle n'était pas très en forme et elle est restée au lit toute la journée. Mais je vais lui en parler et je viendrai vous voir si j'apprends quelque chose.

— Merci, fit Anton en lui tendant sa carte. Appelez-nous, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit.

— Comptez sur moi. C'est inquiétant.

Anton essaya d'entraîner Zoé, mais elle ne bougea pas.

— Je suis désolée d'insister, balbutia-t-elle, les yeux mouillés de larmes. Mais est-ce que cela vous gênerait, si je parlais à votre

femme ? J'ai besoin de l'entendre de sa bouche à elle. Sinon...

Sa voix mourut sur les derniers mots.

Cette insistance irrita Colin, mais il se força à lui sourire comme s'il comprenait sa demande.

— Bien sûr. Il ne faut rien laisser au hasard. C'est moi qui suis désolé. J'aurais dû vous le proposer.

Il appela par-dessus son épaule :

— Tiffany ? Bébé, tu peux venir ici une minute ?

— Oui ? répondit-elle en passant la tête dans la pièce.

Tiffany veilla à rester dans l'ombre du couloir, mais il eut l'impression de ne voir que sa lèvre enflée et fendue. Rien, cependant, dans l'attitude de Zoé ou dans celle de Lucassi ne lui indiqua qu'ils l'avaient remarquée.

— As-tu vu la petite voisine ? Quel est son nom déjà...

Zoé prit la parole, sans lui laisser le temps de répondre :

— Samantha.

— Non, je ne l'ai pas vue aujourd'hui. Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ? répliqua Tiffany.

— Nous espérons bien que non, répondit Anton.

Zoé s'avança sur le seuil.

— Si vous pensiez à quelque chose, un détail, n'importe lequel, cela pourrait nous aider à la trouver...

— Nous appellerons, bien évidemment, acquiesça Tiffany.

D'un sourire, Colin remercia sa femme.

— Qu'est-ce qui se passe, exactement ? reprit-elle.

Surpris de l'entendre engager la conversation, il lui lança un regard réprobateur, avant de se ressaisir. Après tout, c'était une question légitime. N'importe quelle personne dotée d'un minimum de sensibilité l'aurait posée. Tiffany avait raison de le faire... à condition de ne pas jouer avec le feu trop longtemps !

— Je vais t'expliquer, éluda-t-il, comme s'il voulait épargner à ses voisins la douleur d'avoir à répéter toute l'histoire.

— Merci, murmurèrent-ils en s'éloignant.

— Si vous lancez des recherches dans le quartier, faites-le-nous savoir, leur lança Colin. Nous voulons y participer.

Quand ils le remercièrent de nouveau, il les gratifia d'un énième sourire compréhensif et ferma la porte.

— Tu crois qu'ils ont tout avalé ? murmura Tiffany.

Il sourit.

— L'hameçon, la ligne et le bouchon.

— Elle ne sera pas toujours contagieuse, affirma-t-elle, espérant le rassurer.

Certes — mais il devait admettre qu'il avait ressenti une vive déception en apprenant la maladie de Samantha. Il ne pouvait pas se

permettre de tomber malade. Mais la gamine était là ; ils avaient tout le temps.

— Tu as raison. Elle fait partie de la famille maintenant. Je peux attendre.

6

— Salut, toi ! Où étais-tu passé ? Ça fait des siècles que j’essaie de te joindre.

Jonathan Stivers étouffa un juron en reconnaissant la voix qui venait de l’interpeller. Il n’avait vu personne en arrivant dans le hall de réception de La Contre-Attaque, l’association pour laquelle il travaillait depuis quelques années, et s’était penché sur son courrier, l’esprit tranquille. Mais sa solitude avait été de courte durée... et l’instant qu’il redoutait était arrivé. Il se tourna vers la jeune femme qu’il avait mis toute son énergie à éviter. Sheridan Cole — ou plutôt Sheridan Granger depuis trois semaines — se tenait dans l’encadrement de la porte de son bureau, encore plus belle et radieuse que d’habitude, avec ses cheveux noirs ramenés en queue-de-cheval. Pas de doute : le mariage lui seyait bien, songea-t-il avec une pointe d’amertume.

Si seulement il pouvait faire taire ses sentiments ! Hélas, c’était plus facile à dire qu’à faire. Il s’était plongé à corps perdu dans ses enquêtes, passant beaucoup de temps à l’extérieur. Depuis qu’il savait qu’elle était revenue de son voyage de noces, il avait limité sa présence dans les bureaux de La Contre-Attaque à de brefs contacts avec les bénévoles qui le déchargeaient de l’administratif et des tâches courantes. Ce dispositif lui avait permis de garder ses distances — jusqu’à maintenant. En passant au bureau après 17 heures, il avait espéré que Sheridan serait déjà partie.

Il s’était trompé.

— Désolé, j’ai été très occupé, lâcha-t-il platement.

— Tu n’es pas sur une de nos affaires, en ce moment ? C’est à peine si je t’ai aperçu depuis mon retour d’Hawaii.

— J’ai des enquêtes en cours de mon côté.

Comme il travaillait bénévolement pour l’association, il devait gagner sa vie avec sa clientèle privée et s’assurer qu’il prenait assez de dossiers pour couvrir ses frais et ses dépenses. Sheridan le savait.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Une enquête importante ?

Jonathan baissa les yeux sur son courrier pour éviter de la dévisager — et court-circuiter les images sensuelles qui lui venaient à l'esprit.

— Une sœur qui cherche son petit frère adopté à sa naissance. Un créancier qui veut mettre la main sur son débiteur, un tocard qui a mis les voiles. Un chasseur de primes qui veut mon aide pour retrouver un prisonnier, énuméra-t-il.

Il haussa les épaules.

— La routine, en somme.

— J'ai l'impression que tu es victime de ton succès... et j'en suis ravie pour toi. Mais si tu es trop sollicité, tu n'auras bientôt plus de temps à nous consacrer !

« Si cela pouvait être vrai ! » lui cria une petite voix intérieure. Il ne plaçait pas l'argent au-dessus de tout — loin de là : du moment qu'il avait de quoi couvrir ses frais, il s'estimait heureux. Et il n'avait nullement l'intention de mettre un terme à sa participation bénévole auprès de l'association. Mais sa vie serait tellement plus simple s'il n'avait pas à côtoyer Sheridan ou à s'inquiéter à l'idée que Skye Willis ou Ava Bixby, ses deux associées, devinent ses sentiments ! Par chance, elles étaient très occupées par leur travail et n'avaient guère de temps à lui consacrer. En fait, il n'avait jamais rencontré de femmes aussi passionnées que ces trois-là. Elles étaient portées par les combats qu'elles menaient et s'y consacraient corps et âme. Leur énergie et la force de leurs convictions permettaient d'améliorer jour après jour le sort des victimes de violence. Jonathan était fier d'œuvrer à leur côté. Il n'était pas question de les laisser tomber !

— Ouais, je serai bientôt assis sur un tas d'or !

Il reporta son attention sur une note que lui avait laissée Skye. Celle-ci avait également laissé trois messages sur sa boîte vocale, qu'il avait ignorés. C'était pour ça qu'il avait fini par venir au bureau. En espérant éviter Sheridan.

Ou en désirant inconsciemment la croiser, au contraire ?

— J'hésite encore pour la Ferrari...

— Ça m'étonnerait. Même si tu avais la somme nécessaire, tu la distribuerais aux sans-abri croisés dans la rue avant d'arriver chez le concessionnaire.

Il se frappa le front.

— C'est donc *pour ça* que je suis toujours fauché !

— Exactement, répondit-elle en gloussant. Trop de SDF dans ta vie.

— Je ne fais pas exprès de tomber sur eux, marmonna-t-il.

— Non, mais toi, tu les regardes, alors que la plupart des gens passent sans les voir.

Quand elle lui faisait des compliments, il ne doutait pas de l'amitié

qu'elle nourrissait à son égard. Mais il était bien placé pour savoir que cette *amitié* n'avait rien à voir avec de l'amour. Il travaillait avec elle depuis quatre ans, bon sang ! — et elle n'avait jamais eu le moindre geste équivoque envers lui.

— Tu disais que tu avais cherché à me joindre ?

— Tu n'as écouté aucun des messages que j'ai laissés sur ta messagerie ?

Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne réponds-tu pas ? C'était ce qu'elle voulait savoir, mais il ignora ces questions sous-jacentes en feignant d'avoir la tête ailleurs.

— Donc... pourquoi ces appels ? reprit-il.

Elle le dévisagea avec stupeur.

— Mais... tu ne comprends pas ? murmura-t-elle. C'est juste que... tu me manques. C'est difficile de laisser passer tant de temps sans parler à son meilleur ami.

Ami. Cela serait plus facile s'ils étaient ennemis. Au moins, il ne se sentirait pas coupable de désirer la femme d'un autre !

— Oui, mais tu es pas mal occupée de ton côté, toi aussi. Démasquer l'homme qui t'a attaquée il y a seize ans. Trouver l'amour de ta vie. *L'épouser.*

— Ne serait-ce pas une pointe de jalousie que je perçois dans ta voix ? le taquina-t-elle.

Il eut l'impression de manquer d'air... jusqu'à ce qu'elle reprenne la parole, levant ainsi l'ambiguïté qui planait sur ses propos.

— Toi aussi tu trouveras l'amour. Il te tombe dessus au moment où tu t'y attends le moins, crois-moi !

Elle venait de le trouver, en tout cas. Elle était partie dans le Tennessee pour découvrir l'identité de l'homme qui lui avait tiré dessus quand elle était lycéenne, et elle était revenue fiancée à Cain Granger, le demi-frère de l'adolescent qui avait été tué au cours de cette agression.

— Je ne suis pas branché mariage.

Elle esquaissa un sourire, la mine rêveuse.

— Tu le serais, si tu savais comme c'est bien.

Seigneur, allait-il devoir rester là, à l'écouter parler de son bonheur conjugal ?

— Je veux bien te croire. Excuse-moi, il faut que je te laisse. Skye m'attend.

Il passa devant elle et se dirigea vers l'une des quatre portes qui donnaient sur l'accueil. En percevant la voix de Skye, il ressentit un vif soulagement. Il allait pouvoir penser à autre chose.

— Nous avons trouvé un chalet près d'Auburn... et nous pensons l'acheter ! insista Sheridan sans lui laisser le temps de s'esquiver. Ce sera parfait pour Cain. Il y a de la place pour ses chiens. De l'espace.

Les montagnes tout près.

— Ça semble idyllique.

Si seulement elle pouvait retourner dans son bureau et le laisser tranquille !

— Cain et moi y allons ce soir, poursuivit-elle. Ça te dirait de venir avec nous pour le voir ? Nous pourrions dîner ensemble après.

Il faillit éclater de rire.

— J'adorerais voir ton mari, mais je pense que je vais passer mon tour, cette fois-ci.

Il ignora le trouble qui se lisait sur son visage et frappa à la porte de Skye, qui venait manifestement de mettre fin à sa conversation téléphonique. Elle lui cria d'entrer, mais il s'immobilisa quand Sheridan reprit :

— Tu n'acceptes pas Cain, c'est ça ? Tu ne veux pas le rencontrer, avoue-le ! C'est pour ça que tu ne réponds pas à mes appels ?

Jonathan fit la grimace.

— Peu importe que j'accepte Cain ou pas, Sheridan. Tu n'as plus besoin de moi, c'est tout.

Et, sans mot de plus, il pénétra dans le bureau de Skye, fermant la porte sur lui.

— C'est quoi ces messages mystérieux ? lança-t-il, sans préambule dès qu'elle leva les yeux vers lui.

Elle haussa un sourcil en accent circonflexe.

— Bonjour à toi aussi.

Se pinçant l'arête du nez, il prit une profonde inspiration.

— Désolé, je suis pressé.

— Je serai brève, dans ce cas. Réponds-moi par oui ou non : est-ce que tu es sur une affaire qui peut attendre ou que tu peux refuser ?

— *Refuser* ? répéta-t-il sans cacher sa surprise. Tu veux que je refuse une affaire ?

— J'ai besoin du meilleur détective privé. Et c'est toi, expliqua-t-elle.

Il baissa les yeux sur le message écrit qu'elle avait glissé dans son courrier :

« J'ai besoin de te parler. S'il te plaît, s'il te plaît, appelle-moi, aujourd'hui. Skye. »

Il haussa les sourcils. Il y avait urgence, manifestement.

— Je bosse sur quelques affaires en ce moment, mais rien qui ne puisse être remis à plus tard, concéda-t-il en se laissant tomber dans l'un des deux fauteuils rose fuchsia qui faisaient face au bureau. Alors, dis-moi... Quel est le problème ?

Elle repoussa les documents sur lesquels elle travaillait et se carra contre le dossier de son siège.

— J'ai reçu l'appel d'une amie. Une femme que j'ai rencontrée

dans le groupe de soutien aux victimes après mon agression.

Le groupe de parole où elle avait fait la connaissance de Sheridan et de Jasmine, les deux associées avec lesquelles elle avait fondé La Contre-Attaque.

— Qui est-ce ? Je la connais ?

— Je ne pense pas. Elle s'appelle Zoé Duncan. Elle n'a jamais été impliquée dans l'association. Nous nous étions perdues de vue, mais elle m'a appelée ce matin. Elle a trouvé une publicité sur La Contre-Attaque dans un magazine local il y a quelques semaines, et elle a reconnu mon nom. Elle avait prévu de reprendre contact ces temps-ci, mais les événements ont précipité les choses.

Skye glissa ses doigts dans ses cheveux, qu'elle venait de faire couper à hauteur des épaules.

— Sa fille a disparu.

Il l'observa un moment.

— Depuis quand ?

— Hier après-midi.

— Quel âge a-t-elle ?

— Treize ans.

— Elle avait des problèmes ? Est-ce qu'elle pourrait avoir fugué ?

— Je ne crois pas. D'après sa mère, c'est une très bonne élève.

— Les bons élèves fuguent aussi, Skye.

— Pas ceux qui se remettent d'une mononucléose... Sam était encore convalescente et passait ses journées à la maison. Si elle avait voulu partir, elle aurait attendu d'être complètement guérie.

Il acquiesça.

— Elle vivait avec sa mère, alors ?

— Oui.

— Et son père ?

— Il est sorti de prison il y a trois mois.

Jonathan posa ses coudes sur ses genoux.

— C'est une coïncidence troublante. Pourquoi était-il en prison ?

— Pour viol. La fille qu'il a agressée avait quinze ans. Il a été condamné à vingt ans et en a fait treize.

Le doute s'insinua en lui.

— Ne me dis pas...

— Si, Zoé était sa victime. Et elle s'est retrouvée enceinte de Samantha.

Il la regarda bouche bée.

— *Parce qu'elle a gardé l'enfant ?*

— Oui.

L'information était de taille et lui causa un tel choc qu'il en oublia un instant sa conversation avec Sheridan.

— Mince alors !

— Je ne te le fais pas dire !

— Je suppose qu'elle a témoigné contre lui.

— Tu as bien deviné.

— Tu imagines si ce salopard a fait une petite recherche, en sortant de prison, et qu'il a enlevé l'enfant pour se venger.

Skye se saisit du cadre photo qui était posé sur le coin de son bureau et fixa l'image de son mari et de ses deux enfants.

— On ne peut pas écarter cette hypothèse.

— Est-ce que Zoé sait qu'il est en liberté ? demanda-t-il.

— Elle ne me l'a pas signalé, je suppose donc que non. Comme la plupart des victimes, elle évite autant que possible de se retourner sur son passé.

— Cela le place en bonne position dans la liste des suspects.

— En effet. Mais, si c'est le cas, j'espère que c'est le désir de faire connaissance avec sa fille qui l'a poussé à cette mesure extrême... et non un plan nettement plus pervers.

— En tout cas, c'est une piste sérieuse.

Il se leva.

— Je suppose que la police est déjà sur le coup ?

— Oui. Ils prennent cette disparition au sérieux du fait de l'âge de Sam, mais ils ne sont pas complètement convaincus qu'il s'agisse d'un enlèvement.

— Nous avons déjà au moins deux raisons de croire qu'il s'agit plutôt d'un kidnapping que d'une fugue.

— En effet... et je ne t'ai pas encore parlé du grand-père de Samantha ! Il a enchaîné les séjours en prison pour de petits larcins et pour du trafic de drogue, mais comme il est le seul parent de Zoé, elle n'a jamais coupé les ponts avec lui. Le policier de Rocklin affecté à cette disparition est tombé, en fouillant dans les affaires de Sam, sur une lettre qu'elle avait écrite à son grand-père la semaine dernière, et qu'elle n'avait finalement pas envoyée.

— Et...

— Sam confie à son grand-père à quel point elle déteste Anton Lucassi.

— Qui est... ?

Skye prit une inspiration.

— L'homme avec lequel elles vivent. Le fiancé de Zoé.

— Quelqu'un a-t-il parlé au grand-père ? Il a peut-être des nouvelles de la gamine ?

— Zoé n'a pas réussi à le joindre. Elle lui a laissé plusieurs messages, mais il habite Los Angeles, ce qui complique les choses.

Jonathan s'approcha distraitement de la fenêtre et laissa courir son regard sur le parking.

— Qu'est-ce que Zoé a dit au sujet de la lettre ?

— D'après elle, Sam n'a pas sauté au plafond quand Lucassi est entré dans leur vie, mais ils n'ont pas une *mauvaise* relation à proprement parler.

— Donc, pas de mauvais traitements.

— C'est ce que je lui ai demandé. Elle m'a assuré que non.

— Tu l'as rencontré ?

— Non. Mais d'après Zoé, il est très gentil. Il dirige un cabinet d'audit et d'expertise comptable. C'est la première fois qu'un homme la traite correctement, et elle lui en est reconnaissante.

Jonathan fit la moue, peu convaincu.

— Il a un casier judiciaire ?

— Pas même une amende pour excès de vitesse.

Skye s'éclaircit la gorge.

— Alors... qu'est-ce que tu en dis ? Tu peux nous aider ? Nous prendrons en charge tous tes frais sur cette affaire, Jon.

Elles étaient toujours juste côté trésorerie — parfois, il les aidait même à récolter des fonds — mais quand elles le pouvaient, elles le dédommageaient pour le travail qu'il effectuait pour l'association, surtout quand il y consacrait autant d'heures qu'elles.

— Ça va pour le moment. Je t'en reparlerai quand on viendra saisir ma voiture.

Elle lui décocha un sourire amusé, le premier depuis qu'il était entré dans son bureau

— Tu parles de ton épave ? Qui en voudrait ?

— Eh ! Elle marche encore très bien, fit-il d'un air outré. De toute façon, si mes clients me voyaient rouler en grosse cylindrée, ils penseraient que je gonfle mes tarifs.

— Qui pourrait croire une chose pareille ? C'est à peine si tu n'oublies pas de présenter tes factures.

— C'est parce que je n'ai pas de secrétaire.

— Ou plutôt que l'argent n'est pas ta priorité.

Elle redevint sérieuse.

— Donc... tu marches avec nous sur cette affaire ?

Il ajusta les persiennes.

— Pourquoi pas ?

— Merci, Jon.

Se levant à son tour, elle contourna son bureau pour lui tendre un Post-it.

— Voilà le nom et la dernière adresse connue du géniteur.

— Franky Bates, lut-il. Dis donc... Le tueur que joue Anthony Hopkins dans *Psychose* ne s'appelait pas Bates, lui aussi ?

Elle était si préoccupée qu'elle ne releva pas sa tentative pour détendre l'atmosphère.

— J'ai appelé la prison de Lancaster, où Bates a purgé sa peine,

pour savoir quel type de prisonnier il était, ajouta-t-elle.

— Et...

— Il a trouvé Dieu en prison.

Jonathan leva les yeux au ciel.

— C'est le cas pour la plupart d'entre eux. Mais le démon redevient leur ami à la minute où ils sortent.

Skye poussa des dossiers pour s'asseoir sur le bord de son bureau.

— Zoé est à bout. J'espère que nous allons pouvoir l'aider avant...

Elle n'eut pas besoin d'achever sa phrase. *Avant qu'il ne soit trop tard.* C'était ce qu'ils espéraient chaque fois.

— Je vais aller lui parler.

— Merci. Je suis sûre que ça lui fera du bien.

Skye se contorsionna pour attraper son bloc-notes, qu'elle lui tendit.

— Voilà son adresse et son numéro de téléphone.

Il sortit son Smartphone de la poche avant de son jean et y enregistra les coordonnées de Zoé. C'était son unique objet de valeur, et il ne s'en séparait jamais.

— O.K. Je vais voir ce que je peux faire, conclut-il en lui rendant le bloc-notes.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte.

— Que vas-tu dire à Zoé quand vous aborderez les probabilités de retrouver Sam en vie ?

— J'espère ne rien avoir à lui dire.

— J'ai réussi à éluder, mais je sais qu'elle te le demandera.

Il posa la main sur la poignée de la porte, soudain pris d'hésitation.

— Il s'est déjà écoulé plus de vingt-quatre heures, Skye. Si Samantha a été enlevée par un étranger — ce dont on peut qualifier le père, il me semble, malgré ton joli scénario de relation père-fille —, nous savons tous les deux que cela n'augure rien de bon. C'est probablement déjà fini. Mais je te promets de retrouver le kidnappeur.

Skye posa la main sur son avant-bras.

— Zoé a déjà subi tant d'épreuves... Je ne suis pas sûre qu'elle tienne le coup.

— Alors je me contenterai de lui dire que plus vite j'aurai les informations dont j'ai besoin, plus grandes seront les chances de Sam.

— Merci.

Il sortit, gardant ostensiblement la tête baissée, afin d'éviter toute autre rencontre avec Sheridan. Pourtant, une fois installé au volant de sa voiture, il se demanda s'il ne devrait pas revenir sur ses pas et s'excuser. D'accord, Sheridan ne serait jamais amoureuse de lui, mais souhaitait-il pour autant perdre son amitié et la relation qu'il partageait avec elle avant son départ pour le Tennessee ?

— Pas sûr que son mari soit d'accord, marmonna-t-il en collant sur

son rétroviseur le Post-it que Skye venait de lui donner.

La vie d'une adolescente était en jeu. Au cours des prochains jours, ses petits problèmes de cœur passeraient au second plan, non ?

A peine eut-il donné un petit coup sur la porte qu'il se retrouva face à une jeune femme en survêtement bleu et marron, chaussée de pantoufles de velours. Elle était plus jeune qu'il ne s'y était attendu — plus jolie aussi. Grande et élancée, le teint pâle sous ses longs cheveux bruns, elle se tenait dans l'entrebâillement, encore chancelante, comme si elle s'était jetée fébrilement contre le battant au premier signe indiquant la présence d'un visiteur. Nul doute qu'elle avait espéré voir quelqu'un d'autre sur son palier. Quelqu'un qui lui ramenait sa fille.

— Madame Duncan ?

— Oui ?

— Je suis Jonathan Stivers, annonça-t-il en lui tendant sa carte professionnelle. Je travaille avec Skye Willis et je viens pour parler avec vous de Samantha.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, un homme apparut derrière elle.

— Bon sang, Zoé, qu'est-ce que tu fais là ? Je m'en occupe, tu le sais bien. Tu dois te reposer.

Les cernes qui ombrayaient ses yeux — des yeux mordorés qui auraient été envoûtants s'ils n'avaient pas été ternis par un voile de douleur — indiquaient clairement qu'elle avait besoin de se reposer. Mais Jon savait qu'elle ne trouverait plus le sommeil. Le drame, comme une lame de fond, venait de la submerger. Sous le choc, les sens engourdis, elle flottait dans un espace-temps cotonneux où elle continuait d'évoluer, de respirer, mais cessait peu à peu de *vivre*.

Elle résista aux tentatives de l'homme qui voulait la ramener là où elle « se reposait », et ouvrit largement la porte.

— Merci d'être venu si vite. Entrez, s'il vous plaît, dit-elle en ramenant nerveusement une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Laisse-moi faire, je t'en prie, insista l'homme.

Vu leur différence d'âge, Jonathan s'imagina un instant qu'il s'agissait du père ou du frère de Zoé Duncan, mais son empressement suggérait une tout autre relation et il identifia ce « Monsieur-je-gère-

tout » comme l'homme que Samantha n'aimait pas : Anton Lucassi.

— Zoé ? insista celui-ci.

Son visage pâle s'anima brièvement.

— Non, Anton ! *Je veux m'en occuper.*

Il secoua la tête, exprimant ouvertement son mécontentement.

— Tu vas finir à l'hôpital, et tu ne seras plus d'aucune aide à Sam.

— Vous êtes... ? intervint Jonathan.

— Le fiancé de Zoé, répondit l'homme.

Jon lui sourit poliment. Il ne s'était pas trompé.

— Parfait, monsieur Lucassi, reprit-il. Oublions la sieste pour le moment, d'accord ? Nous devons nous concentrer sur la disparition de Samantha. Pouvez-vous m'accorder un peu de votre temps ?

Anton crispa la mâchoire, mais parvint à ravalier sa contrariété. Il acquiesça d'un bref hochement de tête, avant de le guider vers le salon. Jonathan découvrit un vaste espace blanc et noir, décoré de quelques sculptures Arts déco, qui lui fit davantage penser à une salle d'exposition qu'à une pièce à vivre.

— Souhaitez-vous boire quelque chose ? demanda Zoé, le regard absent.

Elle agissait par automatisme, mais il sentit que, sous cette politesse convenue, la jeune femme était à fleur de peau. Tout son être se fissurait et son apparente normalité menaçait à chaque instant de voler en éclats. Il comprit aussi que l'attitude de Lucassi n'arrangeait rien : même s'il semblait évident qu'il faisait de son mieux, il régnait entre eux une tension palpable, aussi destructrice que le désespoir de Zoé.

— Non, merci.

Jonathan prit place sur un luxueux canapé en cuir. Il sortit de sa poche un petit Dictaphone et le posa en évidence sur le plateau de verre de la table basse devant lui.

— Cela ne vous gêne pas si j'enregistre la conversation ?

— Eh bien... si, ça me gêne, déclara Anton.

— Pour quelle raison ? s'étonna Jonathan en haussant les sourcils.

Lucassi s'assit dans un fauteuil, en face du canapé.

— Je me fais énormément de souci pour Sam et pour Zoé. Mais tout le monde sait que, dans une situation comme celle-ci, les proches sont toujours les premiers soupçonnés. J'ai été la dernière personne à lui parler et c'est moi qui ai constaté son absence. Je suppose que cela fait de moi un suspect. Avouez qu'il y a de quoi être un peu nerveux, non ?

— Avez-vous fait du mal à Sam ? répliqua Jonathan du tac au tac.

— Absolument pas ! s'exclama Lucassi en se redressant d'un bond.

— Alors, détendez-vous et laissez-moi faire mon travail. J'ai été policier ici, à Sacramento, pendant six ans, avant de devenir détective

privé. J'ai déjà mené des centaines de conversations comme celle-ci, et je sais par expérience qu'il vaut mieux les enregistrer pour ne pas passer à côté d'une information. Un simple détail peut se révéler d'une importance capitale. Et je suis plus libre pour observer les gens qui parlent, ce qui n'est pas possible quand on prend des notes.

— Au cas où ils mentiraient, commenta Lucassi, visiblement mal à l'aise.

— Oui. Si l'on n'a rien à cacher, il n'y a pas d'inquiétude à avoir.

— Sauf qu'il n'y a pas que des coupables en prison...

— Je ne cherche à piéger personne, affirma Jonathan en soutenant son regard. Tout ce qui m'importe, c'est de retrouver Samantha.

Lucassi cilla, puis hocha la tête.

— Je suis là pour vous aider, d'accord ? conclut-il, enfonçant le clou.

Zoé Duncan se percha sur le bord de son siège, le dos droit, les mains croisées sur ses genoux.

— N'écoutez pas Anton. Il est juste... Nous sommes tous les deux si... paniqués et angoissés.

— Je comprends.

Qu'est-ce qu'une jeune femme aussi belle faisait avec un type aussi déplaisant ? « *C'est le premier homme qui la traite correctement* », avait affirmé Skye. Ses précédentes relations avaient vraiment dû être mauvaises ! songea-t-il en notant l'expression condescendante qui se peignait sur le visage de Lucassi. Sam avait raison : le compagnon de sa mère était imbuvable.

— Bien... Nous allons commencer, dit-il en réglant le Dictaphone. Pouvez-vous tous les deux énoncer vos noms et âge ?

— Zoé Elisabeth Duncan. J'ai trente ans, dit-elle lentement.

Jon avait trente ans, lui aussi. Il se revit au lycée et tenta brièvement d'imaginer l'une de ses camarades de classe, victime d'un viol et enceinte à quinze ou seize ans — puis décidant de garder le bébé. Ils n'étaient que des gosses, à l'époque ! Et d'après ce que Skye lui avait dit du père de Zoé, elle n'avait pas pu compter sur un environnement familial stable pour la soutenir. Comment s'en était-elle sortie ?

Troublé, il reporta son attention sur Lucassi.

— Et vous, monsieur ?

— Anton Kenneth Lucassi. J'ai quarante-cinq ans.

Jon nota mentalement la différence d'âge qui les séparait — quinze années.

— Monsieur Lucassi, vous dites que vous êtes la dernière personne à avoir parlé à Samantha et le premier à être rentré à la maison après sa disparition. Pouvez-vous me dire comment cela s'est passé ?

— J'ai appelé Sam à l'heure du déjeuner pour voir comment elle

allait. Elle m'a dit qu'elle se sentait bien et...

Jonathan l'interrompit en levant une main.

— Attendez une seconde... vous venez de parler du déjeuner ? Hier, nous étions lundi. Pourquoi n'était-elle pas au collège ?

— Elle se remet d'une mononucléose, expliqua Zoé. Le médecin avait prescrit un repos de trois ou quatre semaines, et cela faisait une semaine qu'elle n'allait pas en cours.

— Je vois.

— Alors, chacun de nous l'appelait à tour de rôle, poursuivit Anton. Trois heures environ après mon coup de fil, Zoé m'a téléphoné au bureau, morte d'inquiétude, parce qu'elle n'arrivait pas à la joindre.

— Où étiez-vous ? demanda Jonathan à Zoé.

— Au travail.

— C'était autour de 15 heures ?

— C'est ça, répondit Lucassi. Zoé m'a demandé de faire un aller-retour à la maison pour vérifier.

— Ce que vous avez fait...

— A contrecœur, admit-il. Je ne pouvais pas imaginer que quelque chose de grave ait pu lui arriver. C'est un quartier tranquille, avec un bon voisinage... Mais quand je suis arrivé...

Il secoua la tête, son impuissance se reflétant sur son visage.

— ... elle n'était pas là.

Jonathan croisa ses chevilles et se pencha en arrière. S'il se montrait détendu, cela encouragerait peut-être ses hôtes à lui parler plus librement ? Il l'espérait, en tout cas.

— Et vous, madame Duncan ? Quand avez-vous vu votre fille pour la dernière fois ?

— Hier matin, avant de partir travailler. Je suis allée dans sa chambre pour lui dire au revoir, comme je le fais toujours.

— Où travaillez-vous ?

Elle se mordit la lèvre d'un air dépité.

— Je travaillais chez Tate Commercial, mais plus maintenant. J'ai démissionné hier.

— Au moment où vous avez découvert la disparition de votre fille ?

— Non. Avant. Enfin juste avant, rectifia-t-elle. Je ne parvenais pas à la joindre, j'étais angoissée, et j'ai fini par perdre mon calme.

— Je vois.

Elle était donc impulsive. Ou, du moins, elle l'était avant que la disparition de sa fille ne la transforme en pâle fantôme d'elle-même.

— Est-ce qu'il arrive à votre fille de partir toute seule ?

— Non.

Lucassi se racla la gorge, signalant son désaccord.

— Zoé, dis-lui tout.

Elle enfouit son visage dans ses mains, comme si elle cherchait à se ressaisir. Mais lorsqu'elle releva la tête, ses yeux étaient pleins de larmes.

— Elle était en colère quand j'ai décidé d'emménager avec Anton, parce que cela l'obligeait à se séparer de son chien.

— Elle est partie en courant dans la rue et nous avons dû prendre la voiture pour la rattraper, compléta Lucassi.

— Où avait-elle l'intention d'aller ?

— Nulle part, répliqua Zoé. Elle s'est juste enfuie... parce qu'elle était bouleversée. Comme n'importe quel enfant l'aurait été s'il avait dû se séparer de son chien.

— Elle a quand même dit qu'elle préférerait vivre dans la rue plutôt que de se séparer de Cacahuète ! fit remarquer Lucassi.

Zoé essuya ses larmes.

— Mais nous avons beaucoup parlé ce soir-là. Je lui ai redit à quel point ce déménagement était important pour nous. Elle a compris et elle a fini par se calmer.

— Elle a tout de même évoqué une fugue dans un mot qu'elle a écrit à sa meilleure amie ! insista Lucassi.

Jon haussa les sourcils, intrigué. Skye ne lui avait pas parlé de ce mot : elle avait juste mentionné la lettre écrite au grand-père.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans son sac à dos.

— Ses intentions vous ont-elles paru sérieuses ?

Lucassi haussa les épaules.

— Comment le savoir ? C'est possible. Mais elle était si cachottière... Je n'étais même pas au courant de ses sentiments à mon égard !

S'était-il assez intéressé à la gamine pour le savoir ?

— Et que ressentait-elle pour vous, exactement ?

— Nous avons parlé à Marti Seacrest hier soir. C'est sa meilleure amie, la seule dont elle est proche. Quand elle est arrivée au collège du quartier, Samantha n'a fait aucun effort. Elle refusait de s'intégrer. En fait, elle nous en voulait encore, à cause de son chien. Puis elle est devenue copine avec Marti. Bref... quand nous avons montré ce mot à Marti, elle a fini par admettre que Sam se plaignait beaucoup, me reprochant d'être... maniaque.

— Vous vous trouvez « maniaque » ? lui demanda Jonathan.

— Bien sûr que non.

Il pressa le genou de Zoé.

— Tu penses que je suis maniaque, toi ?

Quand elle le regarda sans répondre, il fronça les sourcils.

— Je ne suis pas maniaque. J'aime que la maison soit en ordre,

c'est tout. Et Sam n'a pas l'habitude d'avoir des règles.

Il se tourna vers Jonathan et baissa la voix, prenant le ton de la confiance.

— Elles ont toujours vécu dans des taudis, alors prendre soin des meubles et des appareils ménagers n'était pas leur priorité...

— Au moins, dans ces *taudis*, Sam pouvait garder son chien avec elle ! rétorqua Zoé.

— Tu m'en veux, toi aussi ? Mais c'est toi qui as tenu à t'installer ici. Tu aimais les écoles, le quartier.

Une lueur de colère passa dans les yeux de Zoé.

— Tu m'as forcée à choisir.

— Et tu as fait ce qu'il fallait. Son éducation est plus importante que de garder un chien à la maison, avec tous ces poils... Sans parler de *l'odeur* !

Il plissa le nez, manifestement incapable de réprimer son dégoût à l'idée qu'un chien puisse s'asseoir sur son canapé.

— Le chien va bien, soit dit en passant, ajouta-t-il. Je me suis assuré de lui trouver une bonne maison.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi on n'aurait pas pu installer Cacahuète au fond du jardin ! insista-t-elle.

— Au fond du jardin ? Mais c'est totalement contraire aux conseils du paysagiste ! Sans compter que cette bête n'aurait pas cessé d'aboyer... Tu as pensé aux voisins ?

Jonathan toussa discrètement.

— Pouvons-nous continuer ?

Ils se turent, mais leurs mines fermées indiquaient que la querelle était loin d'être terminée.

— Dans quel état avez-vous trouvé la maison quand vous êtes rentré hier après-midi, monsieur Lucassi ? poursuivit Jon.

— Tout était normal. La maison était comme vous la voyez aujourd'hui.

Jonathan promena un regard circulaire autour de lui. Tout était impeccable. Rien ne traînait — pas un magazine, pas le moindre papier ou paquet de biscuits ; il y avait une place pour chaque chose et chaque chose était à sa place. Difficile d'imaginer une adolescente vivant dans un tel décor... Et rien d'étonnant à ce qu'un chien n'y ait pas eu sa place ! songea-t-il en retenant un soupir.

— Avez-vous trouvé la porte d'entrée ouverte ? reprit-il. Un robinet ouvert dans la cuisine ou la salle de bains ? La télévision était-elle allumée ? Bref, avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel ? Décrivez-moi la scène.

Lucassi fit distraitemment glisser ses mains le long des accoudoirs de son fauteuil tout en répondant :

— Les portes étaient fermées et verrouillées, à l'exception de celle

qui mène à la piscine. Sam prenait le soleil quand j'ai appelé à l'heure du déjeuner. Je suis donc sorti, m'attendant à la voir endormie sur son transat. Et je n'ai trouvé que le lecteur mp3 que nous lui avons offert pour Noël, une serviette et un livre.

— De la nourriture ?

— Comment ça, de la nourriture ?

— Une bouteille de soda que vous n'auriez pas achetée ? La présence d'un gobelet de café à emporter qui pourrait indiquer qu'elle a eu une visite ?

— Non, rien de tout ça.

Rien n'était pas une réponse satisfaisante. Etouffant un soupir, Jonathan se leva.

— Est-ce que vous pouvez me montrer le reste de la maison ?

Anton Lucassi bondit sur ses pieds, prêt à s'exécuter, mais Zoé l'arrêta.

— Je m'en charge.

Il s'apprêtait à protester, quand la sonnerie du téléphone fit diversion. Après avoir jeté un coup d'œil vers une porte à double battant qui devait probablement ouvrir sur un bureau, il s'excusa et s'éclipsa pour aller prendre l'appel. Zoé le regarda s'éloigner, puis elle entraîna Jonathan vers la cuisine qui ouvrait sur la piscine.

— C'est un joli endroit, apprécia-t-il, tandis qu'ils s'avançaient dans le patio.

— C'est ce que je pensais. J'y ai vu tout ce que je n'ai pas eu, enfant, et que je voulais donner à Sam — toutes les chances de réussir, les meilleures écoles, l'environnement protégé...

Elle laissa échapper un rire lourd d'amertume.

— L'environnement protégé ! répéta-t-elle sur un ton désabusé.

Il lui effleura le bras.

— Ce n'est pas votre faute. Cela aurait pu arriver n'importe où.

Elle se figea, luttant manifestement contre les larmes.

— Mais ici... Ce n'était pas censé arriver ici ! C'est pour ça que j'ai accepté d'abandonner Cacahuète.

— Je sais, assura-t-il.

Elle inspira profondément.

— Je voudrais que vous soyez honnête avec moi.

Jon sentit un frisson d'avertissement courir le long de sa colonne vertébrale. Elle était sur le point de lui poser la question qu'il redoutait, et à laquelle il ne souhaitait pas répondre.

— Si je connais la réponse.

— Cela fait vingt-quatre heures. Quelles sont les chances de retrouver ma fille en vie ?

Il scruta les abords de la piscine, plissant les yeux dans la lumière du soleil couchant. Il avait besoin d'un détail, d'un indice. Si Sam

avait été enlevée, ses chances s'amenuisaient d'heure en heure.

— Cela dépend d'un certain nombre de facteurs.

— Comme...

Ce fut à son tour d'inspirer profondément.

— Pensez-vous possible que l'homme qui vous a violée puisse chercher à se venger ?

Le visage de Zoé se vida du peu de couleurs qu'il avait encore.

— Non ! Il est en prison.

Hésitant à dissiper ses certitudes, Jonathan s'éclaircit la gorge.

— Plus maintenant.

Zoé le regarda, bouche bée, pendant de longues secondes.

— Il est dehors ? *Déjà* ?

— Il y est resté treize ans. C'est déjà plus que la moyenne.

Elle secoua la tête.

— Il n'est même pas au courant pour Samantha.

— Aurait-il pu le découvrir ?

— Non.

— Et votre mère ?

— Elle n'a jamais fait partie de ma vie.

— Où Bates vous a-t-il connue ?

— On ne se connaissait pas. Pas vraiment. De toute façon, je ne tiens pas à parler de ça. Il ne sait pas que Sam existe, d'accord ? S'il vous plaît, n'en parlons plus.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis se mit à chuchoter.

— Anton ne sait rien. Personne ne sait rien, d'ailleurs — à part mon père, et seulement parce que je n'avais que quinze ans et que je vivais avec lui, à l'époque. Sam croit que son père est mort dans un accident de voiture, avant sa naissance. Je... je ne veux pas qu'elle apprenne la vérité. Elle pourrait croire que...

Sa voix se brisa, mais elle se força à continuer.

— ... croire que je ne l'ai jamais voulue.

Elle porta une main à sa gorge, forçant les mots à travers les larmes.

— Elle pourrait douter... de mon amour... ou penser qu'elle n'est pas... aussi bien que...

Jonathan l'observait, bouleversé, tandis qu'elle achevait sa confession.

— ... aussi bien que les autres filles... ou d'autres bêtises du genre... Vous comprenez ?

Quelle audace le poussa à la prendre dans ses bras ? Il n'aurait su le dire. Peut-être avait-il simplement senti qu'elle avait besoin de réconfort. Toujours est-il qu'il l'enlaça et l'attira contre lui comme l'aurait fait un ami ou un proche parent.

— Nous la retrouverons, murmura-t-il tandis qu'elle sanglotait doucement au creux de son épaule. Il faut que vous vous accrochiez à cette pensée... Faites-le pour elle, madame Duncan.

Ils se connaissaient à peine, certes — mais rien ne lui paraissait plus naturel que cette étreinte. Ils seraient sans doute restés ainsi de longues minutes si Lucassi n'avait pas rompu le charme.

— Dites-moi... Vous reconfortez tous vos clients comme ça ?

Jonathan sentit Zoé se raidir. Elle se dégagea en chancelant, et il regretta de ne pas avoir réussi à lui communiquer davantage de force.

— Seulement ceux qui ont besoin de soutien, répondit-il en se dirigeant vers la piscine.

— Demandez-nous ce que vous voulez et restez aussi longtemps que vous le souhaitez, lui lança Zoé.

Il s'apprêtait à la remercier, mais, quand il se retourna, Anton Lucassi était seul au milieu du patio.

Incapable de s'éloigner de la fenêtre, Colin semblait hypnotisé par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Il avait passé une partie de la nuit précédente, tapi derrière les persiennes, à observer l'agitation qui régnait chez les Lucassi, et sa fascination ne faiblissait pas. Il avait eu du mal à aller travailler ce matin, et il était revenu dès qu'il l'avait pu. Jamais il n'avait été au premier plan pour assister au chaos qu'il avait créé.

Enfin, techniquement parlant, il s'agissait plutôt du chaos que *Tiffany* avait créé, mais elle avait enlevé Samantha pour lui et il devait bien avouer qu'il n'en était pas mécontent. Bien au contraire. Il en avait presque oublié la fuite de Rover et la menace qu'il faisait peser sur leur vie. De toute façon, s'il avait parlé, les flics auraient déjà frappé à leur porte. Or, le seul policier qu'il avait vu était l'inspecteur qui s'était arrêté, un peu plus tôt dans la soirée, pour leur poser des questions au sujet de Samantha Duncan.

— Il y a du nouveau ? demanda Tiffany.

Colin haussa la voix pour couvrir le son de la télévision qui résonnait en arrière-fond.

— Oui. Il y a quelqu'un avec eux.

— Un autre flic ?

— Non, je ne crois pas.

— Probablement un ami ou un membre de la famille. Les gens ont défilé toute la journée pour leur apporter des petits plats ou leur témoigner leur soutien.

Elle le gratifia d'un sourire entendu qu'il trouva forcé. Elle voulait lui montrer qu'elle partageait son enthousiasme pour le drame qui se jouait dans la maison voisine, mais il n'était pas dupe : au fond, toute cette histoire l'incommodait. Et alors ? Il se fichait royalement de ce qu'elle pouvait penser, du moment qu'elle se pliait à ses règles.

— Des voisins sont passés les voir ? s'étonna-t-il.

— Quelques-uns. Pourquoi ?

Il prit appui contre le mur, afin de mieux distinguer ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la maison.

— Zoé a emménagé deux mois après nous. Je ne pensais pas qu'elle avait déjà noué des liens avec les voisins. Elle n'a jamais été très chaleureuse avec nous.

— Elle n'a pas été inamicale non plus.

— Tu plaisantes ? Elle s'est comportée comme une sale garce froide et distante ! C'est à peine si j'ai pu lui soutirer deux mots depuis qu'elle habite ici.

Tiffany parut sur le point de lui répondre, mais se ravisa au dernier moment.

— C'est la situation qui veut ça. Ils bénéficient d'un élan de solidarité. Tout le monde veut les aider... Et puis Anton vit ici depuis bien plus longtemps que nous tous, ajouta-t-elle d'une voix atone.

— Qui d'autre est venu les voir ?

— Le pasteur de la paroisse d'Anton, ses parents et sa secrétaire.

— Comment sais-tu que c'était le curé ? A son costume ? railla-t-il.

— J'ai entendu Anton lui parler quand il l'a raccompagné à sa voiture.

Colin se redressa et la toisa avec méfiance.

— Tu étais assez proche pour les entendre ?

— Comme j'étais ici, j'en ai profité pour désherber et jardiner devant la maison.

Il était le premier à penser aux apparences et il est vrai qu'il n'aurait pas été judicieux d'attirer l'attention sur eux à cause d'un jardin mal entretenu... mais il ne tenait pas non plus à ce que les voisins s'aperçoivent qu'il battait sa femme !

— Si j'ai voulu que tu restes ici, c'est pour éviter que ta bande de collègues fasse toute une histoire à propos de ta lèvre abîmée. Et toi tu parades devant les voisins...

L'incertitude voila le regard de sa femme. Comme toujours, l'impuissance et la confusion qu'il lut sur son visage suffirent à l'exciter. Sa mine défaite lui donna presque envie de prendre ce qu'elle avait voulu lui offrir la nuit précédente... Mais, depuis qu'ils avaient kidnappé Samantha, il n'avait la tête à rien, pas même à toucher sa femme.

Plus tard, se promit-il. Il y aurait forcément une séance de rattrapage. C'était l'avantage d'être marié à une fille qui souffrait d'insécurité affective. Elle avait tant manqué d'amour et d'attention qu'elle lui vouait une reconnaissance sans bornes, une gratitude qui la rendait plus soumise qu'un chien. Elle ne le quitterait jamais, quoi qu'il arrive.

— Personne n'a vu mon visage, assura-t-elle. J'ai fait attention à garder la tête baissée tout le temps, et je n'ai parlé à personne.

Elle lâcha un petit rire, avant de poursuivre :

— Je ne crois même pas qu'ils aient remarqué ma présence... Ils se

font bien trop de souci pour Samantha !

Une nouvelle bouffée d'excitation le traversa, et il sentit son sexe se tendre. Néanmoins, l'agitation qui régnait chez les Lucassi demeurait plus attirante que la perspective d'une séance de bondage avec sa femme — et il reporta son attention sur la maison voisine.

— A qui est cette vieille Mercedes garée en face ? C'est une vraie épave, ce truc !

Tiffany s'approcha de la fenêtre située près de la cheminée, et jeta un œil à travers les persiennes.

— Aucune idée. Elle n'était pas là tout à l'heure.

Un grand type émergea brusquement du jardin des voisins et franchit le portail.

— Tiens... J'te parie que c'est le conducteur de la vieille Mercedes, murmura Colin. Viens voir... Bon sang ! Ce mec est bien bâti, mais il a sérieusement besoin d'aller chez le coiffeur !

Tiffany, qui s'était éloignée, revint sur ses pas.

— C'est l'inspecteur ? demanda-t-elle.

Colin laissa échapper un grognement d'exaspération.

— Tu étais là quand il s'est pointé la nuit dernière, Tiff. Tu sais à quoi il ressemble.

— Mais... il pourrait y en avoir d'autres, non ? La police a peut-être mis toute une équipe sur l'affaire !

— Ça m'étonnerait. Je pense qu'ils n'ont pas encore écarté l'hypothèse de la fugue.

Elle haussa les épaules.

— Ils ne vont pas tarder à changer d'avis.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ils comprendront vite qu'elle n'avait aucune raison de fuir une mère qui l'aime autant.

Il perçut sans mal la note mélancolique qui teintait sa voix. Sa mère, tuée d'une balle par le frère de Tiffany, cinq ans plus tôt, était une garce, qui l'avait ignorée et privée d'amour. Et en matière de mauvaise mère, il savait, lui, de quoi il parlait : la sienne le battait comme plâtre. Mais il avait pu constater, tout au long de leur adolescence, lorsqu'ils allaient ensemble au collège de Modesto, les dégâts que l'absence de soins avait causés à Tiffany. Il en était venu à penser que l'indifférence était pire que les sévices corporels. En fin de compte, il s'en était mieux sorti qu'elle. D'autant qu'il n'en avait pas gardé de séquelles physiques.

— Ils ne connaissent pas Zoé, argua-t-il. Et toi non plus. Ma mère veillait à ce que ses coups ne laissent aucune trace. Peut-être qu'elle fait pareil ? Peut-être qu'elle n'est pas aussi gentille que tu voudrais le croire.

— Elle est gentille, j'en suis sûre, insista-t-elle.

La sonnerie du téléphone les interrompit, mais il ne fit aucun mouvement. Tiffany irait répondre. Elle était aux petits soins, prête à tout pour lui rendre la vie agréable. C'était le prix à payer pour être désirée.

— Allô !

Colin l'écouta distraitement, tout en observant le grand type qui inspectait maintenant les abords de la maison de Lucassi. Il leva brusquement les yeux dans sa direction, et Colin fit un bond pour s'écarter de la fenêtre. Le gars ne l'avait sûrement pas vu, mais il devait se montrer plus prudent s'il ne voulait pas attirer l'attention sur eux.

— Colin ? appela Tiffany.

Il serra les dents. Ce n'était pas le moment. Il ne voulait pas être dérangé.

— Quoi ?

— Tommy veut te parler. Tu ne lui as pas dit à quelle heure passer ce soir.

Partagé entre sa curiosité pour l'invité des voisins et la nécessité de répondre à son ami, il hésita quelques secondes, avant de s'avancer vers Tiffany. Continuer à espionner ce type ne lui en apprendrait pas plus sur son identité.

— Allô ! lança-t-il en se saisissant du combiné.

— Salut, vieux. Alors, quoi de neuf ?

— Rien.

— C'est toujours poker, ce soir ?

Il se serait bien amusé avec Tiffany et peut-être même les aurait-il laissés s'amuser avec elle. Il fallait les entendre parler de son corps sensuel, s'extasier sur ce qu'elle était devenue depuis qu'il l'avait épousée. A croire qu'ils fantasmaient tout le temps sur elle. Mais le moment était mal choisi à cause de sa lèvre fendue. En plus, si l'effet des drogues qu'il avait administrées à Samantha s'estompait et qu'elle se mettait à hurler, il aurait du mal à expliquer les cris. Colin ne s'était jamais laissé aller à leur parler de ses animaux de compagnie et il n'avait pas l'intention de commencer.

C'était prendre un trop grand risque, avec tout ce qui se passait à côté.

— Non, je suis débordé. J'ai ramené une tonne de boulot à la maison.

— T'es sûr que tu ne peux pas prendre une heure ? J'ai loué le meilleur porno que t'aies jamais vu, mec.

— Pas possible ce soir.

Tommy eut du mal à cacher sa déception et un silence pesant s'ensuivit, qu'il fut néanmoins le premier à rompre.

— D'accord, on remet ça.

— Vous pourriez venir vendredi, proposa Colin.

D'ici là, les choses seraient revenues à la normale.

— Et j'aurai bien mieux qu'un film, ajouta-t-il.

— Quoi de mieux qu'un porno ? s'esclaffa Tommy.

— Du *porno* pour de vrai. Tu apportes les pizzas et la bière... Dis à James d'apporter de quoi fumer, et je me charge du divertissement.

Il sentit le regard réprobateur de Tiffany peser sur lui lorsqu'il raccrocha. Son appréhension était évidente, mais il n'en avait rien à faire. Elle y prendrait du plaisir. Il ferait en sorte que ses amis se plient à ses moindres désirs, et il la laisserait les dominer. Oui, elle y prendrait du plaisir. Et lorsque ce serait fini, elle en redemanderait !

— Quoi ? fit-il en la défiant du regard.

Elle baissa la tête.

— Rien.

Il retourna vers la fenêtre. Il ne voyait plus l'homme, mais la vieille Mercedes était toujours dans la rue.

Qui était ce type ? Il y avait quelque chose chez lui qui l'agaçait prodigieusement. Il était plus jeune que le policier en civil qu'il avait rencontré et il semblait si... sûr de lui. Si déterminé.

— Il n'y a *aucune* raison pour que quelqu'un remonte la piste de Sam jusqu'à nous, n'est-ce pas ?

Il lui avait déjà posé la question, mais il voulait encore s'assurer qu'elle ne lui avait rien caché.

— Aucune, affirma-t-elle. C'est elle qui est venue.

— Personne ne l'a vue entrer chez nous ?

— Je ne crois pas. Mais même si quelqu'un l'a aperçue, nous n'aurons qu'à dire qu'elle n'a fait que passer. Elle est venue, mais cela ne signifie pas que nous lui avons fait du mal. Nous n'avons pas de casier judiciaire, ni de raison d'être soupçonnés. Tu es un jeune avocat prometteur, spécialisé dans l'immobilier. J'ai un travail tout ce qu'il y a de plus respectable. Nous avons une bonne réputation. Nous ne faisons pas parler de nous. Ils n'ont aucune raison de demander et d'obtenir un mandat de perquisition, n'est-ce pas ?

Elle ne faisait qu'énumérer ce qu'il lui avait maintes fois répété par le passé, mais elle avait raison. Les policiers ne pourraient pas fouiller la maison sans mandat de perquisition. Et ils n'obtiendraient pas de mandat sans mobile. Or quel mobile les flics pourraient-ils leur prêter ?

N'empêche. Ce grand type l'agaçait.

— Quand es-tu montée voir Sam pour la dernière fois ? demanda-t-il.

— Je lui ai apporté à manger avant que tu ne rentres.

Il se retourna, levant un sourcil en accent circonflexe.

— Qu'est-ce que tu lui as donné ?

Elle répondit d'une voix si basse, proche du chuchotement, qu'il dut tendre l'oreille.

— Que lui as-tu donné ? répéta-t-il en haussant le ton.

Son expression penaude et sa lèvre fendue lui donnèrent un air presque enfantin.

— Les restes d'hier soir, répondit-elle lentement.

— Mon repas ? s'indigna-t-il en plaquant ses poings sur ses hanches.

— Tu n'aimes pas manger la même chose deux jours de suite.

— Et alors ? Elle n'est pas dans un hôtel de luxe.

— Je... je ne savais pas si je devais lui donner ce que l'on donnait à Rover ou... ou si elle allait être un animal de compagnie différent.

— C'est les chiens que je préfère, tu le sais bien, lâcha-t-il.

— Donc... tu veux que je la nourrisse avec les croquettes qui restent dans le garage ?

— Evidemment. Pourquoi les gaspiller ?

Il reporta son attention sur la fenêtre. Il commençait à faire sombre, mais la lumière inonda soudain la cuisine de Lucassi, et Colin aperçut ce dernier en train de discuter avec l'homme. Où était la jolie Zoé ?

— Quand il n'y en aura plus, dis-le-moi. J'achèterai un autre sac, ajouta-t-il.

Tiffany se percha sur le bord du canapé.

— D'accord.

— Est-ce qu'elle va mieux ?

— Je ne sais pas. Elle n'a pas dit grand-chose. Quand je lui ai apporté son repas, elle a demandé si elle pouvait rentrer chez elle. C'est tout. Quand j'ai répondu non, elle s'est retournée et a fermé les yeux.

— Elle n'a pas mangé ?

— Non, rien.

— Elle va le regretter, tu peux me croire.

Il ne voyait plus personne dans la cuisine des voisins. Ils avaient quitté la pièce, sortant de son champ de vision.

Abandonnant son poste de surveillance, il décida de monter et de jeter un œil à son nouvel animal de compagnie. Puisqu'il avait annulé sa soirée, il disposait du nécessaire pour commencer le dressage.

* * *

En termes d'ordre et de rangement, la chambre de Samantha était un modèle du genre. Ses vêtements étaient rangés dans sa penderie par couleurs, ses chaussures soigneusement alignées en dessous. Le lit était fait ; les tiroirs de la commode étaient soigneusement fermés, ses bijoux reposaient dans un coffret de bois, posé sur la coiffeuse. Le seul indice qui trahissait la présence d'une adolescente était le cadre posé

en appui contre le miroir de la coiffeuse — un cadre que Lucassi n'avait sans doute pas voulu qu'elle accroche au mur. L'homme était trop maniaque pour accepter de percer un trou à seule fin d'afficher ce qu'il devait considérer comme des « enfantillages ».

Jonathan s'immobilisa devant et examina les nombreuses photographies que Samantha y avait collées : sur l'une, elle posait souriante avec une jeune fille ; sur une autre, elle était à Disneyland entourée de sa mère et d'un homme plus âgé, qui arborait une moustache à la Sam Eliott. Il y en avait aussi plusieurs montrant la mère et la fille, ensemble, avec Lucassi, mais elles avaient été positionnées de telle façon que ce dernier n'apparaissait jamais en entier. Cela aurait pu être involontaire, mais Jon comprit intuitivement que ce n'était pas le cas. Masquer l'image de son beau-père en révélait beaucoup sur l'état d'esprit de la gamine et sur son refus de l'intégrer à sa vie.

— Vous voyez ? Il n'y a rien d'anormal ici, murmura Lucassi.

Il s'était assis derrière le bureau, sur lequel trônaient un manuel scolaire et une feuille de cahier où étaient notés la date de la veille et plusieurs problèmes d'algèbre. Il se demanda si les tiroirs contenaient des affaires plus personnelles — il fallait bien qu'elles soient quelque part. En tout cas, ce livre était le seul objet de la maison qui ne soit pas « à sa place ». Manifestement, Samantha avait pris le temps pour faire ses devoirs, avant d'aller à la piscine.

— Qui est-ce ? demanda Jonathan en montrant l'homme plus âgé qui se tenaient à côté de Sam.

— C'est son grand-père, Ely Duncan. Et si vous ne l'aviez pas deviné, malgré ces moustaches ridicules et tous ces tatouages, il n'est pas ce qu'on appelle un grand-père banal.

— En quoi est-il différent ?

Grâce à Skye, il en savait déjà un peu sur le personnage, mais l'opinion de Lucassi l'intéressait. Qu'avait-il à dire sur le sujet ?

— C'est un ancien motard. Son casier judiciaire est long comme mon bras et il semble incapable de séjourner ailleurs qu'en prison.

— Est-ce qu'il se soucie de Sam ?

— Je ne crois pas qu'il se soucie de quelqu'un d'autre que de lui, sinon il aurait donné à Zoé une meilleure enfance.

— Il s'en soucie.

Jonathan se tourna vers la porte. Zoé se tenait dans l'encadrement. Elle s'était rafraîchi le visage et avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval. Elle semblait plus calme qu'auparavant. Plus maîtresse d'elle-même.

— Mon père est très..., commença-t-elle, cherchant ses mots. Il ne sait pas vivre autrement.

Jonathan scruta de nouveau la photo du grand-père.

— Où est-il maintenant ?

— Il vit à Los Angeles.

— S'il n'est pas en prison quelque part. Elle n'a pas eu de nouvelles de lui depuis qu'elle a emménagé ici, ajouta Lucassi.

— Il n'est pas en prison. L'inspecteur Thomas, qui est chargé de la disparition de Sam, a déjà vérifié. Il a même demandé à un policier de Los Angeles de faire un tour jusqu'au mobile home, mais... jusqu'ici, mon père reste introuvable. Personne ne sait où il est.

Jonathan s'adressa à Zoé.

— A quand remonte votre dernier contact ?

— Neuf mois.

— C'est normal ?

Elle fit un geste indiquant que cela pouvait tout aussi bien être normal qu'anormal.

— La communication entre nous est en pointillé depuis des années. Mais, cette fois, c'est plus long que d'habitude.

Elle s'interrompt.

— Nous nous sommes disputés l'été dernier.

— Au sujet de...

— Il voulait faire venir Sam une semaine chez lui pour l'emmener à Disneyland.

— Elle y est déjà allée avec lui, je vois.

Elle inclina la tête.

— Une fois. Il y a deux ans, mais je l'avais accompagnée.

— Et l'été dernier, vous avez refusé qu'elle y aille ?

— Je ne voulais pas qu'elle voyage seule jusque dans le sud de la Californie. Et..., commença-t-elle, avant de s'interrompre quelques secondes, ... je commençais un nouveau travail. Je ne pouvais pas prendre de congé.

Vu le genre de vie que menait son père, Jon comprenait qu'elle n'ait pas souhaité lui confier Sam.

— Lui avez-vous signalé ce qui vient d'arriver ?

— Je lui ai laissé des messages. Plusieurs, en fait. Je n'ai pas encore... eu de réponses.

— Il est sûrement ivre mort, dans une allée.

Jonathan ne releva pas l'intervention de Lucassi.

— Et ça, c'est Marti, la meilleure amie de Sam ? demanda-t-il en pointant une autre photo.

— Oui, c'est elle.

— Pouvez-vous me donner le téléphone et l'adresse de ses parents ? J'aimerais lui parler et j'ai besoin de leur consentement.

— Bien sûr.

Elle les lui dicta de mémoire, et il les enregistra sur son Smartphone.

— La police l'a déjà questionnée. D'après elle, Samantha n'a pas eu de comportement étrange ces jours-ci, et elle n'a pas non plus fait de nouvelles connaissances. Elle est convaincue qu'elle n'avait pas l'intention de fuguer.

— La police a-t-elle entrepris des recherches dans le quartier ?

Elle hocha la tête.

— Cet après-midi.

— Personne n'a rien vu, intervint Lucassi. Rien entendu. C'est comme si elle s'était... volatilisée.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que le portail était ouvert quand vous avez constaté sa disparition ?

— Oui. C'est exact.

— Elle ne s'est donc pas volatilisée. Soit elle est partie à pied, soit elle connaissait son kidnappeur et l'a fait entrer.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Elle n'a pas été emmenée de force. Aucun meuble n'a été bousculé et il n'y a aucune trace de lutte dans la maison.

— Et elle ne serait pas sortie dans le quartier sans nous prévenir ou nous laisser un mot, fit observer Zoé.

Jonathan acquiesça. C'était ce qui l'inquiétait. Rien de ce qu'avait dit ou fait Sam ne permettait d'imaginer qu'elle ait décidé de fuguer. Il n'y avait pas eu d'événement déclenchant. Elle n'avait pas confié une quelconque intention de partir à sa meilleure amie, et n'avait emporté aucun vêtement. Si elle avait prévu de fuguer, se serait-elle donné la peine de finir ses devoirs de maths ? Sans compter qu'elle était encore souffrante...

Si elle connaissait son agresseur et lui avait fait confiance au point de le suivre, il semblait logique d'orienter les recherches vers le père... ou le fiancé trop parfait de sa mère.

Jonathan en vint presque à espérer que le kidnappeur était Ely Duncan. Si c'était Anton Lucassi — un homme qui pouvait s'asseoir dans la chambre de l'adolescente en affichant la plus vive inquiétude —, il y avait du souci à se faire pour Samantha.

— Alors, qu'en penses-tu ? s'enquit la voix de Skye à l'autre bout de la ligne.

Jonathan était chez lui, dans sa cuisine. Comme il mangeait souvent en travaillant, la pièce lui tenait aussi lieu de bureau — il y passait plus de temps, en tout cas, que dans l'espace aménagé à cet effet dans l'angle de la chambre d'amis. Spacieuse et ensoleillée, dotée de deux salles de bains, la maison située sur Broadway Avenue avait du potentiel, mais, depuis qu'il en était devenu propriétaire, treize mois plus tôt, il n'avait toujours pas trouvé le temps de faire les travaux de rénovation et de rafraîchissement dont elle avait besoin.

— Je pense que le géniteur de Samantha n'est pas mêlé à sa disparition.

— Qu'est-ce qui te permet de le penser ?

Jonathan flatta la tête de son chien, un akita japonais répondant au nom de Kino. Très affectueux, il lui donnait des coups de museau, quémendant son attention et ses caresses. Il n'aimait pas rester seul trop longtemps et c'était généralement la voisine de Jon qui s'occupait de lui pendant qu'il travaillait ; mais Veronica — Ronnie pour ses proches — avait dû se rendre à San Francisco et Kino avait passé la journée enfermé.

Il était presque 23 heures, mais Jon avait prévu de le sortir pour qu'il se dégourdisse les pattes, après avoir mangé un morceau.

— Attends une seconde ! lança-t-il au chien, avant de revenir à sa conversation. Samantha *connaissait* sûrement celui qui l'a emmenée.

— Il n'y a donc aucune trace de lutte ? demanda Skye.

— Aucune.

Jonathan se pencha, inspectant le contenu de son réfrigérateur.

— Comme Samantha croit que son père a été tué dans un accident de voiture, je ne pense pas qu'elle aurait accueilli à bras ouverts un étranger se présentant comme son cher papa, poursuivit-il.

— Ah... Je n'ai jamais interrogé Zoé à ce sujet, mais je me suis toujours demandé ce qu'elle avait raconté à sa fille, au sujet de sa naissance. Seulement, je ne voulais pas paraître indiscreète... Est-ce

qu'elle t'en a dit plus ?

Il jeta dans la poubelle deux des trois boîtes à emporter dont la date de péremption était passée, et prit les restes de lasagnes, qu'il fit réchauffer au micro-ondes. Il n'en avait pas spécialement envie, mais la fraîcheur de ce qui se trouvait dans son frigo ne lui inspirait pas confiance — à moins de se faire un plateau de ketchup, de moutarde et de piments.

— Non. Elle est restée muette sur cet épisode. Seul son père est au courant.

— Anton Lucassi ne sait rien ?

— Non. Et je n'ai pas l'impression que Zoé souhaite le mettre en courant.

— Elle cherche sans doute à protéger sa fille. Si elle informe son entourage des circonstances de sa naissance, Sam finira par découvrir la vérité.

Il se pencha vers la vitre du micro-ondes et regarda le plateau tourner.

— Tout de même... Le fait que Zoé n'ait pas confié ce drame à l'homme qu'elle aime en dit long sur leur relation, tu ne crois pas ?

— Ils ne sont peut-être pas si proches que ça, commenta Skye.

— Ils sont *fiancés*, quand même.

— Et alors ? Ça ne veut plus dire grand-chose, de nos jours !

Il s'adossa au plan de travail et croisa les bras.

— Je crois surtout qu'elle n'a aucune envie de lui parler de ce viol parce qu'elle craint une réaction de mépris ou de pitié de sa part. Elle ne veut pas lui donner trop d'ascendant sur elle.

Il sortit le plat du four et, constatant qu'il était encore froid, le remit à chauffer deux minutes supplémentaires.

— Ou peut-être qu'elle n'a pas voulu en rajouter, tout simplement, compléta-t-il. Lucassi n'a aucun respect pour son père... Ce serait pire s'il apprenait ce qui lui est arrivé quand elle vivait avec lui !

— Sam aurait pu ouvrir la porte à Franky Bates, argumenta Skye. Certains gosses ouvrent la porte à n'importe qui, sans avoir conscience du danger qu'ils courent. On leur apprend à être polis et ils ouvrent avec le sourire.

— La porte de devant était fermée à clé quand Lucassi est rentré. C'est le portail arrière qu'il a trouvé ouvert.

— Alors, tu en penses quoi ? demanda-t-elle de nouveau.

Une vague de fatigue le traversa — pas étonnant après les quinze heures de travail qu'il venait d'effectuer ! Il posa les yeux sur la machine à café. Il aurait du mal à s'endormir s'il succombait à la tentation. Mais, d'ici là, la caféine lui serait bien utile pour retrouver un semblant d'énergie...

— Je penche plus pour Lucassi que pour Bates.

— Il n’a pas de casier judiciaire.

— Ça ne suffit pas à faire de lui un innocent... Si Sam s’était trouvée face à un inconnu, elle aurait crié pour appeler à l’aide. Il est raisonnable de penser que *quelqu’un* l’aurait entendue. La voisine d’à côté est restée chez elle toute la journée.

Ignorant ostensiblement la lumière qui clignotait sur son répondeur — probablement des appels concernant ses autres affaires, dont il n’avait plus le temps de s’occuper —, il s’empara de la photo de Sam que Zoé lui avait donnée.

— Si quelqu’un l’avait emmenée de force, poursuivit-il, ou si elle avait essayé de s’échapper, on aurait trouvé des traces de lutte : une chaise renversée, une table de travers, un objet cassé.

Il regarda plus attentivement la photo, observant l’adolescente avec attention.

— Sa canette de soda n’a même pas été renversée. Son lecteur mp3 posé sur la table, bien en vue, n’a pas intéressé celui qui l’a enlevée.

— Bon, d’accord... J’admets que la piste Lucassi tient la route, mais n’élimine pas Bates de la liste des suspects !

— Si je passe les prochains jours à enquêter sur lui et que je n’arrive à rien, nous aurons perdu un temps précieux. Tu sais ce qu’on dit sur les premières quarante-huit heures...

Il songea à Zoé, si belle, si fragile, et à la manière dont elle s’était apaisée entre ses bras. Cela faisait des années qu’il n’avait pas pensé à une femme de cette façon — abstraction faite de Sheridan — et il sentit un frisson le parcourir de la tête aux pieds tandis qu’une vague d’espoir le submergeait. Que lui arrivait-il ? Zoé Duncan était *fiancée*, bon Dieu !

— Ne laisse pas Bates de côté, insista Skye. C’est trop risqué.

Il posa la photo sur une pile de dossiers.

— Je sais. Mais tout est risqué dans cette affaire. Je dois suivre mon instinct — et agir vite.

— Donc, tu crois que c’est Lucassi ?

— Ou le grand-père. Sam a une bonne relation avec lui, même si sa mère et lui s’étaient brouillés.

— Zoé a rayé son père de sa vie ?

— Non. Rien d’aussi définitif. Elle n’a pas autorisé Sam à aller passer quelques jours chez lui, l’été dernier, et Ely Duncan en a pris ombrage. C’est tout.

La sonnerie du micro-ondes tinta. Il ouvrit la porte pour sortir son dîner — et manqua de lâcher la barquette en se brûlant avec la sauce tomate.

— Merde ! grogna-t-il.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Skye.

Kino inclina la tête, l’air de dire : « Comment peux-tu être aussi

maladroit ? »

— Ça te fait rire ? marmonna-t-il à son chien.

— Pardon ? répéta Skye, avant de s'esclaffer.

— Je parlais à Kino. Je me suis brûlé en sortant un plat du four.

— Jon... Il faut vraiment que tu te dégotes une femme.

L'image de Sheridan dans les bras de son mari lui traversa brutalement l'esprit.

— Je n'ai pas le temps.

— Maintenant que Sher est mariée, reprit-elle plus sérieusement, tu peux peut-être passer à autre chose.

Jonathan étouffa un juron. Skye était bien plus perspicace qu'il ne l'avait cru — et souhaité.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui ne va pas entre vous, alors ?

Il lança un regard de travers à Kino, qui reposa sa tête sur ses pattes de devant.

— Rien.

— Jonathan, ça lui brise le cœur.

Il haussa les épaules. Et lui, alors ? Ne lui avait-elle pas brisé le cœur en épousant Cain ? Il sortit une fourchette d'un tiroir et la planta rageusement dans ses lasagnes.

— Elle est mariée et heureuse. Elle s'en remettra.

— Et toi ? insista Skye.

Il tendit un morceau de pain à son chien.

— Je m'en remettrai aussi.

* * *

En entendant la clé tourner dans la serrure, Sam tenta de se glisser sous le matelas. C'était le seul endroit où se cacher pour éviter que Colin ne promène son regard sur ses jambes et ses bras nus... puisqu'elle était toujours en maillot de bain.

Elle avait entendu parler des prédateurs qui s'en prenaient à des enfants ou à des adolescents de son âge, et elle ne cessait d'y penser depuis que Colin avait fait irruption dans la pièce la veille au soir. Anton les appelait des pédophiles. Sa mère employait un vocabulaire plus dur, les traitant de « rebuts de la société », de « barbares de la pire espèce ». Colin lui paraissait franchement barbare, certes... mais était-il pédophile pour autant ? Est-ce que les pédophiles pouvaient être de jeunes et séduisants avocats ? Étaient-ils mariés à de jolies femmes comme Tiffany ?

Elle n'arrivait pas à se sortir de la tête cette histoire qui était passée aux infos : des filles de son âge s'étaient fait piéger sur internet par de vieux bonshommes. Certains d'entre eux étaient vraiment moches. Elle n'y avait prêté qu'une oreille distraite, à l'époque, certaine qu'un tel drame ne lui arriverait jamais. Elle n'avait même

pas encore envisagé de coucher avec un garçon. D'ailleurs, elle n'avait pas de petit copain... Et puis sa mère refusait qu'elle ait sa propre page sur MySpace ou sur Facebook.

La porte s'ouvrit et la large silhouette de Colin se découpa dans l'embrasure.

— Qu'est-ce que tu cherches à me cacher ? demanda-t-il en appuyant sur l'interrupteur.

Elle cligna des yeux pour s'accoutumer à la lumière qui jaillit brutalement du plafonnier, tandis qu'il entra et fermait la porte à clé derrière lui. Il avait quelque chose à la main...

Son cœur manqua un battement. C'était un fouet !

— C'est... c'est pour quoi faire ? demanda-t-elle en sentant les larmes lui brûler les paupières.

Il caressa la lanière de cuir

— Ça ? C'est pour s'amuser un peu. Tu ne trouves pas que c'est amusant ?

— N-on. Pas si... si vous voulez me frapper avec.

— C'est la bonne nouvelle. Tout va dépendre de toi.

Elle pressa les paumes de ses mains sur ses yeux, essayant d'arrêter les larmes. Elle n'allait pas rester assise là, à pleurer comme un gros bébé... Elle devait trouver les mots pour le convaincre de la libérer !

— Comment... Comment ça peut dépendre de moi ?

— Si tu es obéissante, je ne serai pas obligé de m'en servir.

Elle sentit une énorme boule d'angoisse obstruer sa gorge. Ce type était un pédophile. Elle aurait pu le jurer aux regards qu'il lui jetait, au petit sourire qui plissait ses lèvres.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle, laissez-moi tranquille. Je ne vous ai jamais rien fait. Si vous me laissez partir, je ne dirai pas que c'est vous et Tiffany qui... qui m'avez enfermée, je le jure. Je dirai que c'était quelqu'un d'autre, quelqu'un qui... qui portait un masque.

— Mais bien sûr ! Tu balanceras tout à la minute où tu te sentiras en sécurité.

— Non, je le jure !

— Arrête avec ces fadaises. Tu n'iras nulle part. Lève-toi et laisse-moi te regarder.

Elle ne bougea pas. Elle sentit ses poils se hérissier à la pensée de ce qu'il ferait s'il appréciait ce qu'il voyait.

— Pourquoi... pourquoi est-ce que vous voulez me g-garder ici alors que votre femme est si belle ?

— C'est une bonne question. Je me la suis souvent posée, figure-toi. Et... je n'en sais rien. Je suppose que c'est pour la même raison que j'ai un fouet. Parce que cela m'amuse. Allez, maintenant, debout !

— Je ne peux pas. Je suis m-malade. Et si... si vous vous rapprochez trop...

— Tu m’as déjà prévenu. Laisse-moi te prévenir à mon tour.

Il poussa le matelas d’un coup de pied, et elle se recroquevilla instinctivement, comme si elle voulait disparaître ou se fondre dans le mur.

— Si tu refuses encore d’obéir à un ordre aussi simple, tu n’auras plus à t’inquiéter de ta maladie parce que tu seras morte.

Il fit claquer le fouet contre le mur. Si près qu’elle ne put retenir un cri.

— Silence ! ordonna-t-il. Voilà la première règle que tu vas devoir apprendre. Tu dois te taire, quelle que soit la situation.

Y avait-il la moindre chance pour que quelqu’un l’entende si elle hurlait au secours ?

Il fit claquer son fouet une nouvelle fois — plus près encore. Bien que terrorisée, elle ne laissa échapper qu’un faible gémissement. Mais c’était encore trop pour lui.

— J’ai dit silence total !

L’injonction était menaçante.

La lanière décrivit un arc au-dessus d’elle. Persuadée qu’elle allait l’atteindre, elle se recroquevilla, ramenant ses bras autour de sa tête. *Ne dis rien. Ne fais aucun bruit. Ne fais aucun bruit...*

Elle l’entendit claquer et se raidit, persuadée qu’il l’avait touchée à l’épaule. Mais il l’avait manquée. Lui-même ne cacha pas sa surprise.

— Tu as de la chance. Je ne suis pas en forme, ce soir, lâcha-t-il tout en faisant glisser la lanière entre ses mains pour l’enrouler sur elle-même.

Samantha sentit les larmes ruisseler sans retenue sur son visage. Elle n’aurait pas pu les arrêter même si elle l’avait voulu.

— Pourquoi voulez-vous me faire mal ? murmura-t-elle.

— Tu ne devines pas ?

Elle secoua la tête.

— Non.

— Et dire que je te croyais intelligente !

Un méchant rictus tordit sa bouche comme il reprenait :

— Je te donne un indice : c’est pour la même raison que celle qui me pousse à avoir un fouet.

— P-parce que c’est *amusant* ? demanda-t-elle d’une voix chevrotante.

— Tout juste ! acquiesça-t-il, hilare.

Il coinça le fouet sous son bras pour pouvoir applaudir.

— Excellent. Je sens que nous allons bien nous entendre, toi et moi.

— Colin ? interrompit Tiffany en cognant à la porte.

— Qu’est-ce que tu veux ? brailla-t-il.

— Ton père est au téléphone.

— Dis-lui que je le rappellerai plus tard.

Il y eut un silence.

— Tu es sûr ? Je me disais qu'il valait mieux faire comme d'habitude, comme si ce soir était un soir comme un autre, et que tu lui parles. Tu sais... jusqu'à ce que la situation redevienne normale... et que l'agitation retombe dans le quartier.

Colin croisa les bras et resta immobile quelques secondes, en dévisageant Sam.

— Il lui arrive parfois de me surprendre en me prouvant qu'elle a un cerveau, railla-t-il.

Samantha ne répondit pas.

— Je ne devrais pas être là, de toute façon. Cette petite visite ne fait que me donner envie de ce que je ne peux avoir... pas encore.

— Colin ? insista Tiffany.

— J'arrive.

Ensuite, Sam n'entendit plus Tiffany et supposa qu'elle était partie. Manifestement pressé, Colin se mit alors à débiter une série de règles, terminant sur une promesse qui lui fit froid dans le dos — plus encore que la perspective du fouet.

— Je te donne deux semaines pour te remettre... de ce truc.

— De ma mononucléose ?

— Oui.

— Ou bien quoi ? murmura-t-elle.

Il rit doucement

— Tu veux réellement savoir ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais, conclut-il en fermant la porte derrière lui.

Que lui avait-il dit ? Qu'il vérifierait qu'elle connaissait par cœur chaque règle et qu'elle ferait mieux dans son propre intérêt de n'en oublier aucune ? L'estomac noué de terreur, elle commença à se les réciter pour ne pas lui donner de raisons de « s'amuser » avec son fouet. Plusieurs minutes, puis de longues heures s'écoulèrent. Et, à son grand soulagement, elle ne le vit pas revenir.

* * *

Il était minuit passé, mais Zoé savait qu'elle ne trouverait pas le sommeil. Elle était assise sur le seuil de la maison, le téléphone portable posé sur ses genoux, le regard rivé sur la rue plongée dans le noir. Elle ferma les yeux, prêtant l'oreille. Peut-être allait-elle entendre le bruit des pas de sa fille sur le trottoir ou le son de sa voix dans l'obscurité ?

Son attente fut vaine. Comme la nuit précédente, seul un silence pesant lui répondit.

Anton était allé se coucher — c'était déjà ça. Sa compagnie lui

était de plus en plus pénible à supporter. Malgré toute la bonne volonté dont il faisait preuve, ce qu'il disait ou faisait l'irritait profondément. La disparition de Sam n'avait fait qu'exacerber les rancœurs qu'elle nourrissait contre lui — bien souvent sans s'en rendre compte, d'ailleurs. Elle lui en voulait pour tout, désormais : le chien de Sam, sa manière de ne penser qu'à lui, ou de tout ramener à ses affaires. Le souci maniaque avec lequel il veillait sur cette maison. Même sa façon de parler d'Ely l'agaçait : ce qu'il disait n'était pas faux, mais de quel droit se permettait-il de critiquer aussi ouvertement son père devant un étranger ?

Le drame qui s'était abattu sur eux faisait apparaître des fissures dans leur couple. Des failles dont elle n'avait pas pris conscience, ou qu'elle n'avait pas voulu voir. Était-elle moins amoureuse de lui ? Ou plus susceptible que d'habitude à cause de la disparition de Sam ? Elle n'osait pas s'attarder sur la première possibilité, car cela compliquait tout. Si elle n'aimait plus Anton, elle devrait le quitter. Mettre un terme à cette relation comme à toutes les autres...

Où irait-elle, cette fois ? En venant s'installer ici, elle avait vendu tous ses meubles. Les frais de la maison, auxquels elle participait, étaient bien plus importants que ceux qu'elle avait assumés par le passé, ce qui ne lui laissait aucune possibilité de faire des économies. Elle avait tant voulu voir en lui l'homme idéal et le père dont elle rêvait pour Sam qu'elle n'avait pas pensé à ce qu'elle ferait en cas d'échec.

Occupée à réaliser son rêve, elle avait baissé sa garde, perdant son sens de la combativité, se défaisant de sa capacité à se débrouiller par elle-même. Elle avait même lâché son travail...

Elle poussa un long soupir. Pour l'instant, il était hors de question de partir — ou même d'y songer. Pas sans sa fille. Et si Sam revenait et ne la trouvait pas ? A cette pensée, un frisson la parcourut, et son cœur déjà endolori se contracta douloureusement.

Elle laissa les larmes couler sur ses joues, trop épuisée pour les essuyer, trop épuisée pour lutter contre l'émotion qui la submergeait. L'impuissance et la peur se mêlaient étroitement en elle, lui donnant l'impression de s'enfoncer dans des sables mouvants : si elle partait à la recherche de sa fille, elle risquait de manquer le coup à la porte ou l'appel téléphonique. Mais si elle restait assise là, l'inaction la rendrait folle.

Que faire, alors ?

Elle avait l'impression d'errer dans les limbes, coincée dans un paysage de grisaille, déchirée entre la peur de s'éloigner et celle d'attendre, horrifiée par le tunnel d'angoisse qui menaçait de l'engloutir.

Tout à coup, elle bondit sur ses pieds et se précipita dans la maison

pour prendre ses clés. Si elle ne luttait pas contre la sidération et la panique qui l'étreignaient, elle serait bientôt incapable de faire quoi que ce soit. Le tic-tac de la pendule murale rompait le silence figé de la maison. Si elle roulait au hasard des rues, à cette heure de la nuit, Anton lui reprocherait de ne pas s'en tenir à ce qu'ils avaient décidé. Il lui avait promis d'aller, aux premières lueurs du jour, imprimer des avis de recherche avec la photo de Sam et d'organiser une battue dans le quartier. Il avait insisté sur le fait que la police faisait tout ce qu'elle pouvait, et qu'ils devaient faire confiance à l'inspecteur Thomas. Les médias avaient déjà relayé l'affaire. Une annonce était même passée au journal télévisé, demandant à quiconque ayant aperçu Samantha d'entrer en contact avec la police de Rocklin.

Zoé secoua la tête. Rien ne lui paraissait suffisant face à l'horreur de la situation. Il fallait faire plus, ne rien omettre. Le moindre détail comptait et pouvait la lancer sur une piste.

Pas question de s'éparpiller, songea-t-elle en s'approchant de la balancelle. D'une certaine façon, Anton avait raison : il fallait s'en tenir au plan initial. Ne pas gaspiller inutilement leur énergie. Mais comment survivrait-elle jusqu'au lever du jour ?

Il flottait dans l'air une odeur de cigarette qui attira son attention. Elle tourna la tête vers la maison d'à côté. Il y avait quelqu'un... qui n'était pas là un instant plus tôt.

Les nerfs à vif, elle sonda l'obscurité, cherchant à déterminer d'où pouvait provenir cette odeur, et finit par repérer Colin, son voisin, assis sur les marches de sa maison.

— Je ne savais pas que vous fumiez.

Elle n'eut pas besoin d'élever la voix. Les mots étaient clairs, portés par l'air frais de la nuit.

Colin se leva et s'avança jusqu'à la barrière qui séparait leurs deux jardins. Il portait un jean usé, un sweatshirt qu'il avait enfilé à l'envers et des chaussons fourrés. Elle ne l'avait jamais vu aussi décontracté. Ainsi vêtu, il était totalement différent de l'avocat élégant qu'elle croisait parfois en allant travailler le matin.

— Je ne fume pas d'ordinaire, confia-t-il en tapotant distraitement son index sur sa cigarette pour en faire tomber la cendre. Mais je n'arrive pas à dormir... Tiffany et moi voulons fonder une famille, et avec ce qui vient de se passer... Je n'aurais jamais cru que le quartier n'était pas sûr.

Elle hocha la tête. La disparition de Sam avait provoqué la consternation dans la communauté.

— C'est...

Les mots se pressaient dans sa tête, mais aucun ne lui semblait approprié.

— ... un tel choc, finit-elle par murmurer.

— Ça c'est sûr. Et si moi, je suis bouleversé, je n'ose pas imaginer ce que vous ressentez... Vous devez être effondrée. J'ai vu les infos ce soir.

Ce mouvement de sympathie et la compassion qu'elle perçut dans sa voix agirent comme un baume sur son cœur. Elle en avait besoin — mais pourquoi ne l'acceptait-elle pas d'Anton ? Elle ne supportait même plus qu'il la touche.

— Je suis complètement...

Elle s'interrompit une nouvelle fois, cherchant le mot qui décrivait au mieux ce qu'elle ressentait. Et le trouva.

— ... perdue.

Il contourna la barrière et s'approcha du porche.

— Je suis vraiment désolé de ce qui vous arrive.

Elle fut si touchée par sa sollicitude que les larmes lui montèrent aux yeux.

— Merci. J'apprécie.

Elle voyait le bout rougeoyant de la cigarette flotter dans le noir, éclairant le bas de son visage tandis qu'il la portait à sa bouche.

— Qu'est-ce que je peux faire pour aider ?

— Nous imprimerons des affichettes demain matin. Est-ce que vous pourriez en distribuer autour de vous ?

Elle avait dû fixer sa cigarette en parlant, car il la lui tendit et elle se surprit à la prendre.

La fumée lui brûla les poumons, mais elle inhala profondément, cherchant à faire remonter les sensations de bien-être qu'elle éprouvait autrefois, quand elle fumait encore. Il y avait si longtemps de cela...

Elle avait alors dix-neuf ans et vivait avec Johnny Ruzzo, un fumeur invétéré qui avait l'insulte facile et qu'elle avait quitté pour le bien de Sam.

— Bien sûr, fit-il. Je n'irai pas au boulot s'il le faut.

En le voyant jeter un coup d'œil vers la maison où Anton dormait, elle sentit resurgir la rancœur qu'elle nourrissait à son égard. Comment pouvait-il dormir, quand ce voisin, presque un étranger, ne parvenait pas à trouver le sommeil, trop inquiet pour Sam ? Anton avait-il jamais été un soutien pour elle ? Ou avait-elle fermé les yeux sur ce qu'elle n'aimait pas chez lui pour continuer d'offrir à Sam la vie dont elle rêvait pour elle ?

Difficile à dire. Tout s'embrouillait : ses actions à lui, les siennes... Tout était si confus !

Colin passa une main dans ses cheveux bouclés.

— Pourquoi attendre demain ?

Surprise, Zoé s'immobilisa.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Manifestement, vous ne pouvez pas dormir. Moi non plus, enchaîna-t-il. Allons jusqu'au magasin de photocopies — celui qui se trouve sur Douglas Street — et faisons les avis de recherche. C'est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

— Mais...

— Comme ça, les affichettes seront prêtes à l'heure où les gens partiront travailler. Vous gagnerez un temps précieux.

Si incongrue soit-elle, sa proposition la tentait. Au moins, elle aurait l'impression d'agir... et de se soustraire à la torture de l'attente.

— Vous m'accompagneriez ? s'étonna-t-elle.

— Bien sûr.

— Mais il est tard... Je ne peux pas vous demander de...

— Arrêtez, la coupa-t-il. Cela ne me gêne pas du tout.

Avec un hochement de tête, Zoé lui rendit sa cigarette. Elle appréciait son efficacité, son attitude volontaire. Cette attente interminable, pendant qu'Anton dormait, la rendait folle.

— D'accord. Je vais chercher mes clés de voiture.

— Pas besoin.

Il tira une dernière fois sur sa cigarette, puis jeta le mégot sur l'allée en ciment, l'écrasant du pied. Il sortit ses clés de voiture de sa poche et les fit tinter devant elle.

— Je conduis.

Zoé regarda le mégot de cigarette devant sa porte. Anton serait furieux, c'est sûr.

— Il faut que j'aille chercher mon sac et la photo de Sam...

— Allez-y. Pendant ce temps, je démarre la voiture.

Elle s'élança dans la maison, le cœur gonflé de gratitude.

— Merci, mon Dieu ! Quelle chance d'avoir un voisin pareil ! marmonna-t-elle, un sanglot de soulagement dans la gorge.

* * *

Colin était assis près de Zoé devant un ordinateur, au fond du magasin de photocopies.

— Est-ce qu'on a pensé à tout ? demanda-t-il.

Zoé observa l'affichette qu'ils venaient de créer. Jamais elle n'aurait pensé se retrouver dans cette situation. Ce qu'elle vivait depuis deux jours lui semblait surréaliste, et l'amitié qui avait surgi entre son jeune voisin et elle renforçait cette impression. Avant ces vingt dernières minutes, sa relation à Colin Bell se résumait à un geste de la main et à des banalités sur la météo. Et maintenant elle se sentait plus proche de lui que d'Anton !

— Je crois qu'il ne manque rien.

Ils avaient inséré la photo de Samantha dans le fichier, indiqué sa date de naissance, son poids et sa taille, une description du maillot de bain qu'elle portait, la date de sa disparition et l'endroit où elle avait

été vue pour la dernière fois, ainsi que les coordonnées du service de police à contacter en cas d'information. Zoé avait également ajouté son numéro de téléphone portable.

— Vous êtes sûre de vouloir laisser votre numéro de téléphone ?

— Je suis prête à faire tout ce qu'il faudra pour retrouver sa trace.

— On ne sait pas de quoi sont capables les personnes mentalement instables. J'ai entendu parler d'une mère qui avait reçu des appels téléphoniques. La personne au bout du fil lui assurait que sa fille était encore en vie, alors qu'en fait on a découvert plus tard que le type qui l'avait enlevée l'avait tuée presque tout de suite.

Zoé ne put retenir une grimace.

— Vous voulez dire que la femme qui appelait était liée au *tueur* ?

Elle eut du mal à prononcer ce mot, comme s'il lui écorchait les lèvres. Elle refusait de penser à ce qui arrivait aux enfants qui se faisaient enlever par un inconnu.

— Non. Je ne pense pas qu'ils étaient liés entre eux.

— Comment peut-on harceler une mère dans le chagrin ?

— Vous n'êtes pas seule, heureusement... Vos voisins vous soutiennent — la preuve ! ajouta-t-il en souriant gentiment. Je veux juste dire que ce genre de choses peut arriver. Il faut que vous y soyez préparée.

Pour la première fois, depuis qu'elle avait appris la disparition de sa fille, Zoé sentit sa gorge se dénouer un peu. Elle se laissa aller contre le dossier de son siège. Elle aurait dû imprimer ces affichettes plus tôt dans la soirée, avant même qu'Anton décide d'aller se coucher.

— Cela m'aide... de l'avoir fait, murmura-t-elle.

Il lui décocha un sourire.

— C'est trop bête qu'il faille une tragédie comme celle-ci pour que des voisins fassent plus ample connaissance, hein ?

Elle posa la main sur son avant-bras.

— Je ne pourrai jamais assez vous remercier, Colin.

— Je vous en prie.

Il lui couvrit la main.

— C'était le moins que je pouvais faire.

Zoé sourit, puis retira sa main et jeta un œil à l'horloge murale. Le seul autre client était parti, à présent. Il ne restait plus qu'elle, Colin et l'employée, occupée à remettre du papier dans les imprimantes.

— Le jour se lève, fit-elle.

— Nous ferions mieux de les faire imprimer si nous voulons les distribuer avant que les gens partent au boulot, déclara Colin en se levant.

— Et votre travail ?

Il réprima un bâillement.

— Je voulais appeler pour dire que je serai absent, mais j'ai un rendez-vous important ce matin. Je prendrai le temps de distribuer quelques tracts avant de me rendre au bureau.

— Prendre une demi-journée ne vous causera pas de problèmes au cabinet ?

Il haussa les épaules.

— Vous plaisantez ? Ils ne tiennent pas à me perdre.

— Vous allez être épuisé.

— Ne vous inquiétez pas.

Le manque de sommeil la terrassa brusquement, et elle chancela en voulant se redresser. Colin la retint, une expression inquiète sur le visage.

— Vous allez bien ?

Elle hocha la tête. Elle avait survécu à un viol quand elle avait quinze ans — son agresseur en avait vingt et un. Cette épreuve avait été si traumatisante qu'elle ne pouvait toujours pas y penser sans être prise de nausées — puis Samantha était arrivée, et elle s'était juré de ne jamais la mêler à l'horreur qui avait présidé à sa venue au monde.

— Ça va aller, dit-elle doucement.

— On va la retrouver, vous verrez.

Elle l'arrêta avant qu'il ne s'éloigne.

— Vous le pensez vraiment ?

— Bien sûr.

Il l'étreignit brièvement.

— Et je ferai tout ce que je peux pour vous aider.

D'ordinaire, les regards dont la gratifiait Colin la mettaient mal à l'aise. Elle les trouvait trop suggestifs pour un homme marié. L'avait-elle jugé trop vite, se méprenant sur ses intentions ? Certainement. Il venait de l'aider à traverser la nuit la plus éprouvante de sa vie. Même la nuit précédente n'avait pas été si terrible, parce qu'elle avait réussi à se convaincre que la disparition de Sam serait vite élucidée. Mais le temps passait, et elle ne pouvait continuer à se leurrer.

— Merci encore.

Il se dirigea vers le comptoir.

— Pas de problème. Vous les voulez en noir et blanc ou en couleurs ?

— En couleurs.

Ce serait cher, mais il était important que la photo soit nette et que les gens puissent reconnaître Sam au premier coup d'œil.

Il siffla en penchant la tête sur le côté.

— En couleurs, c'est un dollar la photocopie.

— Tant pis. Cela n'a pas d'importance.

— C'est une fille chanceuse...

Zoé hésita. *Chanceuse ?*

— ... d'avoir une maman qui l'aime autant, précisa-t-il.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle eut soudain envie de lui révéler les circonstances de la conception de Samantha. Elle avait besoin de parler... de raconter ce qu'elle avait ressenti quand c'était arrivé. Des doutes qui l'avaient assaillie jusqu'au jour où elle s'était rendue à la clinique pour se faire avorter. Une fois devant l'équipe médicale, elle avait hésité, puis s'était ravisée au dernier moment. Rongé par la culpabilité, son père avait respecté sa décision. Et Samantha était née, *son* enfant, qu'elle chérissait plus que tout. Il était difficile de croire quand on les voyait si proches qu'elle avait failli mettre un terme à sa grossesse. C'était peut-être pour cela qu'elle voulait en parler. Après les heures qu'ils venaient de passer ensemble, elle avait l'impression de pouvoir faire confiance à ce jeune avocat. Et...

— Que puis-je faire pour vous ? intervint l'employée, rompant le fil de ses pensées.

— Je voudrais mille photocopies de ça, répondit Colin en poussant l'affichette vers elle.

L'employée paramétra une des imprimantes, tandis que Zoé s'approchait de la caisse.

— Comment comptez-vous payer ?

Elle fouilla dans son sac.

— Par carte.

Elle n'avait pas la somme sur son compte en banque, hélas. Et Anton, qui n'approuverait pas son choix de les tirer en couleurs, refuserait probablement de l'aider. Sa première femme l'avait escroqué avant de le quitter pour un autre homme, et cette mésaventure l'avait rendu plus que prudent vis-à-vis de l'argent. Il dirait qu'elle était folle, comme il le lui avait déjà dit quand elle avait acheté de nouveaux vêtements à Sam, dépensant plus qu'elle ne pouvait se le permettre.

Bah ! il serait toujours temps de s'en soucier dans trente jours, quand elle serait débitée !

Une fois Sam revenue, elle trouverait bien une façon d'honorer sa dette. Et si Sam ne revenait pas... qu'est-ce qu'elle en aurait à faire ?

Anton était assis sur le seuil, une tasse de café à la main, quand la BMW de Colin s'engagea dans l'allée. Zoé lui fit un signe de la main auquel il ne répondit pas.

— Oh, oh ! murmura Colin. Je pense qu'il y a un problème.

— Il n'a vraiment pas l'air content, renchérit-elle.

Un vif ressentiment l'envahit, sans qu'elle puisse en donner la raison. Était-elle agacée par la mine reposée d'Anton ? ou par l'irritation qui brillait dans ses yeux ?

Colin posa une main sur son genou.

— Je peux lui expliquer, si vous voulez.

— Non... Vous avez déjà fait beaucoup pour moi. Merci, répondit-elle, un peu gênée par ce geste trop intime.

— Cessez de me remercier. On dirait que vous n'avez jamais eu d'amis.

Il ne croyait pas si bien dire ! Quand elle était enfant, le mode de vie trop instable de son père la séparait des autres ; devenue adulte, elle avait multiplié les déménagements, ne restant jamais assez longtemps au même endroit pour nouer des relations durables. De toute façon, elle refusait de s'attacher réellement à quiconque, pour s'épargner la douleur des séparations. Seules comptaient Sam et la complicité qui les unissait.

A cette pensée, l'image de sa fille s'imprima sur sa rétine, balayant le soulagement passager qu'elle avait éprouvé au cours des heures précédentes.

Elle descendit de voiture et ouvrit la portière arrière pour y prendre un carton d'affichettes. Colin insista pour porter le deuxième et grimpa les marches du perron à son côté. Il le tendit à Anton.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda celui-ci en pinçant les lèvres.

— Des avis de recherche. Nous les avons fait tirer au magasin de photocopies.

Colin se frotta les mains d'un air satisfait.

— Nous sommes tombés l'un sur l'autre au milieu de la nuit. Comme nous n'arrivions pas à dormir, nous avons décidé d'en tirer

profit, expliqua-t-il.

Anton posa les yeux sur le mégot de cigarette écrasé dans l'allée avant de dévisager Zoé.

— Cela ne t'est pas venu à l'idée de me prévenir ? Tu n'as pas pensé que je serais mort d'inquiétude en découvrant que tu n'étais plus là, alors que ta voiture était devant la maison ?

Zoé se troubla, brusquement consciente de la peine qu'elle lui avait infligée. Que cherchait-elle à lui faire payer ? songea-t-elle, prise de remords. Sa peur et son angoisse ? C'était possible.

— Je suis désolée. Je... Je n'ai pas pensé que tu pouvais te réveiller et que tu t'inquièterais en ne me voyant pas.

Deux rides se creusèrent sur son front, révélant le combat intérieur qu'il se livrait pour réprimer ses émotions. Il tendit les bras vers elle et l'attira maladroitement contre lui.

— Ne me refais plus jamais ça.

— Promis, murmura-t-elle.

Colin s'éclaircit la gorge pour leur rappeler sa présence.

— Je vais y aller. J'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui.

Il tourna les talons, avant de s'immobiliser, et de revenir sur ses pas.

— J'allais oublier les avis de recherche. Je m'occuperai des rues que j'emprunte pour aller au bureau, et j'en déposerai aussi dans les boutiques qui se trouvent entre ici et le centre-ville.

— Vous êtes sûr que ça ne vous ennuie pas ?

Réconfortée à l'idée que l'information allait être diffusée rapidement, Zoé sourit. Elle était sincèrement désolée d'avoir fait peur à Anton, mais l'aide de son voisin avait été précieuse.

— Bien sûr. Donnez-m'en la moitié.

— Tant que ça ?

— J'en laisserai aussi à Tiffany ; elle fera les magasins dans lesquels je ne me serai pas arrêté.

Zoé lui tendit sa boîte.

— Vous avez été super, Colin. Merci.

— N'en jetez plus ! fit-il en lui décochant un clin d'œil. Je vous tiens au courant.

Zoé le regarda regagner sa maison. Quand il eut disparu, Anton se baissa pour ramasser le mégot.

— Il fume ?

Elle haussa les épaules.

— Ça lui arrive, apparemment.

Il descendit les marches et se dirigea vers la poubelle sur le côté de la maison pour y jeter le mégot.

— Tu es prêt à commencer la distribution des affichettes ? demanda-t-elle lorsqu'il revint vers elle.

— Oui, bien sûr.

— Alors, allons-y ! lança-t-elle en remontant la lanière de son sac sur son épaule.

Il secoua la tête.

— Je vais m'en charger. Il faut que tu ailles dormir. Tu n'as pas fermé l'œil depuis presque quarante-huit heures et tu n'as pratiquement rien avalé. Je ne sais pas comment tu tiens encore sur tes jambes.

Elle secoua la tête. Lorsqu'elle agissait, elle parvenait tant bien que mal à tenir l'angoisse à distance. En s'arrêtant, elle laisserait la voie libre au doute et à la peur. Anton était bien intentionné, mais il aggravait son malaise en essayant de la retenir.

— C'est impossible. Ne me parle pas d'aller dormir. Je dois faire tout ce que je peux, au contraire... Je me fiche d'être épuisée. Et je me fiche de ce que cela me coûte. Tu comprends ?

Elle s'accrocha à son bras.

— Je dois trouver Sam. C'est tout ce qui compte !

Le visage de son fiancé, qu'une rougeur avait envahi un moment plus tôt, devint livide.

— Et moi, je ne compte pas ?

Elle se força à desserrer sa pression sur son bras. Une fois de plus, elle lui avait fait de la peine sans le vouloir.

— Je... je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle n'était pourtant pas très loin de la vérité. Et elle le savait.

* * *

En arrivant chez lui, Colin trouva Tiffany assise à la table de la cuisine, en peignoir et chaussons. Tout son corps s'affaissa quand elle le vit, témoignant de la tension qui l'avait habitée, mais il n'en éprouva aucun remords. Il avait enfin réussi à attirer l'attention de sa séduisante voisine, passant même plusieurs heures seul en sa compagnie, et il se sentait d'excellente humeur.

— Où étais-tu ? demanda-t-elle.

Un profond désarroi faisait vibrer sa voix. Elle avait si peur de le perdre ! Jamais elle ne parviendrait à surmonter la croyance, profondément enracinée en elle, qu'elle n'était pas digne d'être aimée. Une croyance qu'elle devait à Nancy, l'être haïssable qui lui avait servi de mère, et à Seth, son frère, qui, en tuant Nancy, s'était retrouvé en prison, renforçant le sentiment d'abandon de Tiffany.

Colin ne se faisait pas d'illusions. Il était clair que sa façon de la traiter n'arrangeait rien. Mais elle pouvait s'estimer heureuse d'être avec lui. Il aurait pu choisir une femme plus sûre d'elle-même — mais il aurait alors dû fournir des efforts pour la garder. Le jeu en valait-il la chandelle ? Il avait décidé que non. Et avait épousé Tiffany.

— Je suis allé faire un tour.

Il laissa tomber le carton d'avis de recherche sur le plan de travail.

— Le petit déjeuner est prêt ?

— Je ne savais pas si tu rentrerais, alors je n'ai rien préparé.

Il plaqua ses poings sur ses hanches et la détailla des pieds à la tête.

— Tu veux que je voie combien tu es moche ?

— Non, murmura-t-elle en évitant son regard.

— Alors pourquoi n'es-tu pas encore douchée ?

Il l'avait rarement vue au saut du lit, sans maquillage et les cheveux en bataille. Pourtant, il avait été clair dès le début : il attendait d'elle qu'elle soit séduisante vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce qui obligeait Tiffany à se doucher deux fois par jour— le matin au réveil et le soir, après sa séance de gym. Certains hommes toléraient peut-être que leurs femmes ressemblent à des mégères, mais il tenait, lui, à ce que Tiffany soit à tout instant la bombe sexuelle qu'il avait créée.

— Il n'est que 6 heures, répliqua-t-elle en se renfrognant.

— Et alors ? Allez, ne perds pas de temps !

Elle se leva, mais s'immobilisa devant la porte, tenaillée par la curiosité.

— Pourquoi ne me dis-tu pas où tu étais ?

Il sortit la boîte de céréales du placard et s'en versa un bol.

— D'après toi ? Parce que j'étais avec une autre femme.

Il la vit chanceler, et ne résista pas au plaisir de la torturer davantage. Il esquissa un sourire lascif en ouvrant le réfrigérateur.

— Et c'était *terrible* !

Elle balbutia, cherchant ses mots, le menton tremblant.

— Est-ce que c'est la standardiste de ton cabinet ?

— Tu parles de Misty ?

Qu'elle était crédule ! C'en était risible. Il lutta contre une furieuse envie de rire.

— Cette grosse vache ? Tu es insultante ! Pitié !

— Alors, qui ?

Elle ouvrait grand la bouche, comme si le souffle lui manquait. Bon sang ! S'il faisait durer cette plaisanterie, elle allait finir par s'évanouir. Il ne manquerait plus qu'elle se fasse un traumatisme crânien en s'effondrant sur le carrelage !

— Calme-toi, Tiffany. Je te faisais *marcher*. Tu sais bien que tu es la seule. J'étais avec Zoé !

— La... La voisine ? hoqueta-t-elle.

— Oui. Nous avons fait imprimer des avis de recherche.

Il tapota le carton qu'il venait de rapporter.

— Tu n'es pas curieuse ? Tu ne t'es pas demandé ce que c'était ?

— Je ne comprends pas.

Elle chercha son regard, un voile d'incompréhension assombrissant ses yeux.

Il posa sur la table ses céréales et la brique de lait, puis il s'approcha d'elle, l'entourant de ses bras.

— Tout doux, d'accord ? Je suis là. Je ne te quitterai jamais. Nous sommes allés chez Kinko pour faire des affichettes avec la photo de Sam. Tu ne trouves pas ça drôle ?

— Oh ! si, parvint-elle à dire avec un semblant de rire.

— Tu as de la chance que je t'aime, parce que ton insécurité affective me rend dingue ! Tu t'en rends compte ?

Il lui administra une claque sur les fesses.

— Va prendre une douche, avant que je ne change d'avis et que je ne me mette vraiment en colère.

— D'accord, j'y vais.

— Quoi encore ? aboya-t-il en voyant qu'elle ne bougeait pas.

— Comment as-tu fait pour te retrouver avec Zoé ? Tu étais au lit avec moi quand je me suis endormie.

— Je me suis levé pour aller jeter un coup d'œil à Samantha et je suis sorti fumer une clope. Zoé était dehors.

— Alors tu lui as proposé de l'aider ?

Il s'autorisa un sourire complaisant.

— C'est brillant, hein ?

Elle toucha le carton d'affichettes.

— Pourquoi les as-tu rapportées à la maison ?

— Je lui ai dit que nous l'aiderions à les distribuer.

Elle cligna des yeux, ne sachant quoi penser.

— Et... nous allons le faire ?

Il versa du lait sur ses céréales.

— Je veux, mon neveu ! Pourquoi on ne le ferait pas ? Qu'est-ce qui pourrait être plus convaincant que deux voisins sympathiques faisant tout ce qu'ils peuvent pour rendre service ?

Tiffany lui offrit un sourire tendu. Manifestement, elle ne comprenait rien à ce qu'il venait de faire. Tout ce qu'elle ressentait, c'était un immense soulagement en comprenant que son inquiétude n'était pas fondée — et qu'il ne l'avait pas trompée avec une autre pendant la nuit.

— Tu es tellement intelligent ! s'extasia-t-elle.

— Je ne te le fais pas dire !

— Colin ?

— Hmm ? marmonna-t-il en portant une cuillère de céréales à ses lèvres.

— Cela fait longtemps que...

Elle dénoua sa ceinture et laissa son peignoir s'entrouvrir.

— Je ne te manque pas un peu ?

Après les heures délicieuses qu'il venait de passer auprès de Zoé, il trouva sa tentative de séduction un peu décevante.

— Tu ne vois pas que je mange ? lâcha-t-il en la fusillant du regard.

Elle baissa la tête comme s'il venait de la gifler.

— Mais... tu n'as jamais passé toute une journée sans... encore moins deux.

— Je me réserve.

— Pour quelle raison ?

— Mes potes viennent vendredi soir.

— Tu veux que... je me donne à eux ? s'indigna-t-elle en refermant son peignoir.

— C'est juste du sexe, Tiff. N'en fais pas toute une histoire ! Je veux qu'ils t'admirent, parce que je suis fier de toi.

— Mais je n'ai aucune envie de... de faire ça avec eux.

— Je ne te parle pas de sentiments, mais de partouze. Tu fumeras un joint ou deux et tu trouveras ça génial, tu verras.

Elle ne répondit pas.

— Allez, ne sois pas rabat-joie ! J'ai déjà promis aux gars.

Une expression de détresse altéra ses traits.

— Est-ce qu'il *faut* vraiment que je le fasse, Colin ? gémit-elle.

Il poussa un juron et renversa le bol sur le comptoir, envoyant valser les céréales sur le sol.

— Pourquoi fais-tu ça ? Pourquoi faut-il que tu me gâches toujours tout ?

Face à l'explosion, elle avait instinctivement protégé son visage avec ses bras.

— Il n'y a qu'avec toi que je veux faire l'amour, murmura-t-elle en lui jetant un regard furtif.

— Je te jure que si tu ne fais pas passer un bon moment à mes potes, tu n'en passeras plus aucun avec moi. Maintenant, nettoie ce bordel. Je vais prendre ma douche, sinon je vais être en retard au boulot.

* * *

— Regarde ce que je t'apporte...

Samantha se recroquevilla sur elle-même pour échapper à Tiffany, qui s'avançait vers elle après avoir refermé la porte. Elle tenait à la main une couverture bleue en piteux état, de celle que l'on donne à un chien. Mais, en cet instant, même un vieux chiffon lui aurait fait plaisir. Elle n'avait aucune idée du temps qu'il faisait à l'extérieur. Comment aurait-elle pu le savoir dans cette pièce sans fenêtre ? Et elle était glacée. Tiffany avait refusé de lui donner des vêtements, probablement pour la punir d'avoir mouillé son maillot de bain.

— Quel jour on est ? demanda-t-elle.

Elle avait perdu la notion du temps. Les heures s'écoulaient dans une angoisse interminable. Roulée en boule sur le matelas, elle essayait de résister au froid, à la faim qui lui contractait en permanence le ventre, et à l'angoisse qu'Anton ait pu convaincre sa mère qu'elle serait bien mieux sans elle.

— On est mercredi. Colin vient de partir au travail.

Colin. Elle ne voulait pas en entendre parler, mais elle ressentit tout de même une bouffée de soulagement en apprenant qu'il n'était pas là. Elle avait eu si peur, la veille, quand il était entré avec son fouet !

— Tu n'es pas contente que je t'apporte une couverture ?

Tiffany fronçait les sourcils, manifestement déçue par le manque de réaction de Samantha.

— Colin m'a dit que je pouvais te récompenser si tu me récitais les règles, poursuivit-elle.

La *récompenser* ? Encore ce délire d'animal de compagnie. Si Tiffany était dérangée, Colin, lui, était bon à enfermer.

Samantha rapprocha ses genoux de sa poitrine, autant pour tenter de se réchauffer que pour se soustraire au regard de Tiffany.

— Pourquoi n'êtes-vous pas au travail ?

— Colin préfère que je prenne un jour supplémentaire, le temps que ma lèvre cicatrise, expliqua-t-elle. On ne voit pratiquement plus rien, tu ne trouves pas ?

— Vous devriez le quitter.

Le sourire s'effaça de son visage.

— Ne dis pas ça. C'est mon mari.

— Je m'en fiche. Il n'est pas gentil avec vous. Avec personne, d'ailleurs.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Il m'aime... Il se ferait tuer pour moi.

Samantha releva le menton.

— Et votre lèvre ?

— Nous nous sommes cognés sans le faire exprès, c'est tout.

— Il m'a dit qu'il m'écraouillerait le visage comme il l'avait fait avec vous, si je ne cessais pas de crier.

Tiffany arrangea en minaudant une boucle qui s'était échappée de sa coiffure apprêtée.

— Tu parles trop, tu le sais ? Je viens te voir, je suis gentille avec toi et c'est comme ça que tu me remercies...

Elle roula la couverture sous son bras.

— Colin ne voudrait sûrement plus que je te la donne maintenant.

Regrettant instantanément son attitude, Samantha crispa ses doigts autour de ses genoux.

— Attendez... Je connais les règles !

Elle se détestait de céder si vite. Peut-être ne l'aurait-elle pas fait si elle avait été habillée, mais elle mourait d'envie de se couvrir. Presque plus que de manger.

Tiffany la scruta d'un air soupçonneux.

— Es-tu en train de me demander une seconde chance ?

— Oui.

Les sourcils de Tiffany se relevèrent.

— Oui, *Maîtresse*, articula-t-elle lentement.

— Oui, *Maîtresse*, répéta docilement Samantha.

Tout en elle se raidit tandis qu'une voix intérieure hurlait : « *Je te déteste, je te déteste, je te déteste !* »

— Parfait.

Tiffany avait retrouvé le sourire.

— Alors, vas-y. Récite-les.

Samantha déglutit pour avaler l'afflux de salive. La faim lui soulevait l'estomac — mais il était hors de question qu'elle touche aux croquettes que Tiffany avait versées dans la gamelle posée près de la porte.

— Je dois vous appeler Maître et Maîtresse.

Tiffany se mit à rire.

— Je crois que je t'ai aidée pour celle-là. Et quoi d'autre ?

Samantha scruta le bac à litière installé près de la gamelle.

— Je dois utiliser ça, reprit-elle en le désignant du doigt. Pour mes besoins et... et le nettoyer moi-même tous les deux jours.

— Et ?

— Si je me comporte bien, je serai récompensée.

— Avec quoi ?

— Je serai nourrie normalement, je pourrai me laver et m'habiller. Et j'aurai le droit de voir le soleil.

Plissant le nez, Tiffany éloigna du bout de sa chaussure le bac à litière pour chat.

— Il a dit ça ? Pour le soleil ?

— Il a dit que je devrai m'acquitter de travaux ménagers.

Ce qui signifiait qu'elle pourrait sortir de cette pièce. Elle s'était promis d'y parvenir. De tout faire pour apercevoir le monde extérieur : sa rue, sa maison, sa mère.

— Et si tu essaies de t'échapper ?

— Il me tuera, répliqua Samantha. Si je fais du bruit, il me tuera. Si je ne fais pas exactement ce qu'il me dit de faire, il me tuera. Et si je ne fais pas ce que vous dites, il me tuera aussi.

— Parfait.

Avec un soupir, Tiffany lui tendit la couverture. L'adolescente se rua dessus pour s'envelopper avec.

Elle jeta un coup d'œil à la gamelle.

— Tu ne manges pas ?

Samantha leva son regard brillant vers elle.

— Vous en mangeriez ?

— Il faut que tu te forces. Au moins *un peu*.

Le contact de la couverture lui procura un tel soulagement qu'elle faillit fondre en larmes. Mais elle avait déjà tant pleuré qu'elle n'était pas certaine d'en être encore capable.

— Sam ? Je te parle. Est-ce que tu veux que je te reprenne cette couverture ?

Non ! Elle aurait fait n'importe quoi pour la garder, pour ne plus avoir froid. C'était son seul rempart contre la peur.

— N-non, Maîtresse, bredouilla-t-elle, le corps secoué de tremblements incontrôlables.

— Regarde-toi, murmura Tiffany d'un air réprobateur. Tu te mets dans un tel état... Tu vas encore te faire dessus si tu ne te calmes pas.

Les larmes ruisselaient sur le visage de Samantha, tombaient sur le sol.

— Je ne p-peux p-pas m-m'a-arrêter.

Une lueur de bienveillance s'alluma dans le regard de sa geôlière.

— Je vais te dire... Si tu manges un peu de ces croquettes, juste pour les goûter, je t'apporterai un sandwich.

Etait-ce une autre ruse destinée à l'humilier ? Elle le crut jusqu'à ce que Tiffany reprenne :

— Mais si tu dis à Colin que je t'ai donné autre chose que des croquettes, tu pourras toujours courir pour obtenir quelque chose de moi, tu m'entends ?

Sam sentit une bouffée d'espoir gonfler sa poitrine. Etait-il possible que Tiffany devienne son alliée dans cet endroit infernal ?

— Je ne dirai rien. Je le jure.

— C'est entendu, alors. Et tu dois me promettre autre chose...

— Quoi ?

Tiffany se rapprocha et chuchota :

— Tu n'opposeras aucune résistance à Colin, quoi qu'il veuille faire.

Samantha tortilla la couverture déchirée entre ses doigts.

— Pourquoi ?

Tiffany plongea son regard dans le sien.

— Parce qu'il te *tuera*, sinon, articula-t-elle sans ciller. Et je ne plaisante pas, je t'assure.

Jonathan se réveilla en sursaut.

Il cligna plusieurs fois des yeux pour reprendre pied dans la réalité. La veille au soir, après avoir sorti Kino, il s'était installé à la table de la cuisine, devant son ordinateur portable, pour faire des recherches... et il avait fini par s'assoupir. Il se gratta machinalement le menton et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 9 heures.

— Bon sang, marmonna-t-il, stupéfait.

Quand s'était-il endormi ? Il n'en avait aucun souvenir. Et il avait mal partout, maintenant ! Kino, qui dormait à ses pieds, se redressa en laissant échapper un gémissement. Il était sans doute impatient de sortir, mais c'est Ronnie qui devrait s'en charger. Jon, lui, devait mettre la main sur le père de Zoé Duncan. Et vite. Il était engagé dans une course contre la montre et le compte à rebours avait commencé...

Les heures qu'il avait passées à consulter les bases de données et les moteurs de recherche — à commencer par LexisNexis, le plus performant de tous — pour trouver des informations sur Ely Duncan n'avaient rien donné. Rien de récent, en tout cas, se rappela-t-il en posant les yeux sur son carnet de notes.

Il ne lui restait plus qu'à se rabattre sur le téléphone. S'il contactait un maximum de personnes gravitant autour du père de Zoé, il finirait bien par tomber sur quelqu'un qui savait quelque chose, ou qui lui indiquerait un ami ou un proche à joindre pour en savoir plus.

Il utilisa un annuaire électronique pour se procurer les numéros de téléphone des voisins d'Ely Duncan. Mais ceux qu'il parvint à joindre, méfiants, refusèrent de répondre à ses questions et il ne réussit pas à les convaincre de parler, même après leur avoir dit qu'il travaillait pour sa fille. Il se promit de persévérer, mais cela s'annonçait mal. Même s'il parvenait à dégoter les coordonnées de certains amis d'Ely, il aurait affaire à des gars qui avaient dû passer une bonne partie de leur vie à éviter les conseillers d'éducation et les professeurs, puis les flics et les agents de probation, peut-être même les chasseurs de primes. Garder le silence était devenu chez eux une seconde nature.

Et si Ely ne s'était pas présenté à une convocation du tribunal ?

Cela expliquerait pourquoi ses voisins étaient peu disposés à parler ! Il consulta par internet le calendrier des audiences publiques du tribunal de Los Angeles, mais n'y trouva aucune affaire liée à Ely Duncan.

Il bâilla, puis composa le numéro de Zoé.

Elle décrocha à la première sonnerie.

— Oui ?

Il se contracta en percevant l'espoir qui teintait sa voix. Il n'était pas encore en mesure de répondre à ses attentes.

— Bonjour, Zoé. C'est Jonathan.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-elle sans préambule.

Hélas, rien à se mettre sous la dent concernant Ely, mais une petite enquête, en fin de nuit, sur Franky Bates, le type qui avait violé Zoé autrefois, lui avait permis de dénicher l'adresse de sa mère, à San Diego. Ce qui pouvait constituer un point de départ : il était rare qu'une mère ne sache pas où trouver son fils. Il avait aussi découvert que Bates avait postulé pour une place dans un restaurant dans la même ville que sa mère — travail qu'il n'avait pas décroché — et qu'il avait essayé d'obtenir une carte de crédit chez Macy's, le grand magasin local.

— Je crains que non, dit-il laconiquement.

Il attendit quelques secondes pour lui laisser le temps de surmonter sa déception, avant de poursuivre :

— J'ai contacté une dizaine de voisins de votre père. La plupart d'entre eux n'ont pas décroché.

— Il est trop tôt pour obtenir quoi que ce soit, lui répondit-elle. Ces types-là ne sont jamais levés avant midi.

— J'ai quand même réussi à réveiller un certain R. Butler.

— R ? C'est-à-dire ?

— R pour Rhett, et je vous passerai ses ricanements.

— Rhett Butler. En voilà un qui a le sens de l'humour !

— Oui, il a semblé trouver ça très drôle, lui aussi.

Jonathan se leva et se mit à arpenter la pièce, le téléphone plaqué contre son oreille.

— J'imagine qu'il n'a pas été très coopératif..., reprit-elle.

Elle semblait si découragée qu'il s'en voulut de devoir poursuivre cette conversation, mais il avait besoin de son aide.

— En effet. Il m'a dit qu'il n'avait jamais rencontré votre père. J'ai aussi parlé à une Tilly Smith et à une certaine Heather Hatfield. Ces deux noms vous disent quelque chose ?

— Non. Que vous ont-elles dit ?

— Elles n'ont pas été plus loquaces.

— Ça ne m'étonne pas. Mon père vit dans un parc de mobile homes, ne l'oubliez pas ! Les gens qui habitent là n'aiment pas les

curieux. Ni les questions. Tous ont des choses à cacher.

Il s'immobilisa devant l'évier pour regarder par la fenêtre et prit soudain conscience de l'état du jardin. Depuis quand était-il en friche, envahi par les mauvaises herbes ? Quand avait-il tondu la pelouse pour la dernière fois ?

Il se détourna en grimaçant. Son laisser-aller ne plaisait probablement pas aux voisins, mais ils devraient encore patienter quelques jours.

— C'est l'impression que j'ai eue, confirma-t-il.

— Donc, vous n'avez pas réussi à trouver mon père.

Ni Samantha.

— Pas encore. Mais je n'abandonne pas. Je vais à Los Angeles.

— Vous pensez vraiment que ça va donner quelque chose ?

— Oui, si vous venez avec moi.

Il y eut un silence au bout du fil. Sa surprise était palpable.

— Mais... j'en suis partie depuis des années ! Je ne connais plus personne là-bas.

— Même s'ils ne vous connaissent pas, les gens vous parleront plus facilement qu'à moi ou à la police.

— Ils risquent de me dire la même chose qu'à vous. Il est possible qu'ils ne connaissent pas mon père. Personne ne s'installe jamais longtemps dans ce genre de campement. Les allées et venues des résidents sont rythmées par les descentes de flics qui viennent chercher de la drogue.

Et dire qu'elle avait grandi dans cet environnement ! Il avait du mal à l'imaginer. Impossible de deviner son passé en la voyant aujourd'hui, si posée, si élégante... Une lueur de méfiance voilait parfois son regard et elle semblait tenir le monde à distance — mais n'était-ce pas le cas de beaucoup de femmes victimes d'agression ? Depuis quand avait-elle fui ce camping ? De nombreuses années, manifestement. Elle vivait maintenant dans un quartier respectable, où les mères de famille conduisaient des monospaces et emmenaient leurs enfants à leurs activités extrascolaires — un quartier à l'opposé de celui où elle avait grandi.

— Je comprends, mais je pense qu'il faut tenter le coup. Ce n'est qu'à une heure de vol. Sautons dans un avion, frappons à quelques portes pour tenter d'obtenir des réponses.

— Je ne peux pas quitter Sacramento. Si Sam... Je veux dire qu'elle pourrait rentrer à la maison et...

— Anton et les flics pourront vous joindre à tout instant sur votre portable. Et il dirigera les recherches en votre absence. Vous lui faites confiance, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

— C'est votre fiancé, non ? insista-t-il.

— Mais nous parlons de *ma* fille. Personne ne s'en soucie plus que moi !

— Le temps presse, Zoé. Vous devez faire confiance à Anton ainsi qu'à la police sur ce point. Rejoignez-moi à l'aéroport. Nous prendrons le premier vol en partance pour Los Angeles. Vous êtes la seule à pouvoir m'aider à retrouver votre père.

— D'accord, finit-elle par dire.

— Y a-t-il quelqu'un, un ami ou un proche, qui peut aider Anton ?

— Il y a Colin Bell, je suppose.

— Colin ?

— Mon voisin. Il est vraiment très serviable.

— Parfait. S'ils la retrouvent, ils vous appelleront aussitôt.

— Je sais. C'est juste que... c'est très difficile pour moi de m'éloigner d'ici.

— Ne vous inquiétez pas. Nous reviendrons immédiatement s'il y a du nouveau. Mais je crois que nous devons aller à Los Angeles.

Et peut-être à San Diego aussi. C'est là que vivait Bates et Jon tenait à s'assurer qu'il n'était pas impliqué dans la disparition de Samantha. Mais comme il n'avait pas l'intention d'emmener Zoé dans cet autre périple, il ne jugea pas utile de l'inquiéter en le mentionnant.

— Pouvez-vous être à l'aéroport dans quarante-cinq minutes ?

— Je vais essayer. Que dois-je emporter ?

— Des vêtements. Au cas où nous serions obligés de dormir sur place, selon ce que l'on trouvera et l'horaire des vols de retour.

— Vous comptez dormir sur place ?

— Tout dépend de ce que nous découvrirons, répéta-t-il.

— Espérons que cela ne sera pas nécessaire.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit une voix masculine derrière elle.

Il devina qu'elle couvrait le combiné pour répondre :

— Je vais à Los Angeles avec le détective privé que m'a envoyé Skye.

— Celui qui te serrait dans ses bras, près de la piscine ? répondit son interlocuteur.

Jonathan se raidit. C'était la voix d'Anton.

* * *

Anton gara son 4x4 Cadillac devant l'aéroport, au niveau du nouveau terminal, là où Jonathan leur avait demandé de le retrouver. Il s'était déjà chargé d'acheter les billets, apparemment.

Zoé retint un soupir. Anton, qui n'approuvait pas sa décision de partir, avait à peine ouvert la bouche pendant le trajet. Et voilà qu'il se fermait maintenant comme une huître à la vue de Jonathan ! Seigneur ! Pourquoi fallait-il qu'il complique la situation ? Elle sortit

de la voiture tandis qu'il faisait le tour du véhicule, mâchoire contractée, pour lui tendre son bagage.

Elle dut de nouveau lutter contre l'agacement qu'il lui inspirait. Tout était si confus... Elle n'était même pas certaine d'avoir pris la bonne décision en acceptant d'aller à Los Angeles. Sam était peut-être tout près d'ici... Pourquoi quitter Sacramento ?

Elle scruta la foule. Au cas où. Elle n'était plus capable de penser. Le manque de sommeil lui embrouillait les idées.

Jonathan la dévisagea longuement, notant ses cheveux tirés en arrière et les cernes qui ombrayaient ses yeux lourds de fatigue.

— Vous êtes à bout de force, constata-t-il en fronçant les sourcils.

— Merci de me faire remarquer ma mauvaise mine ! marmonna-t-elle.

Il ne s'excusa pas.

— Avez-vous réussi à dormir un peu cette nuit ?

Elle fit un effort immense pour esquisser un sourire fantomatique.

— J'aurai tout le temps de dormir quand on l'aura retrouvée.

Anton l'étreignit brièvement.

— Nous surmonterons cette épreuve, affirma-t-il en croisant son regard.

Pourquoi avait-elle l'impression qu'il cherchait surtout à s'en convaincre ?

Son étreinte, trop rapide, ne lui apporta aucun réconfort. Il y avait tant de monde, tant de silhouettes autour d'elle, tant de visages à sonder ! Elle ne devait en laisser passer aucun. Malgré son épuisement, elle s'efforçait de les regarder un à un — les hommes d'affaires, les touristes, les mères de famille, les adolescents. Surtout les adolescents.

— Zoé ? l'interpella Anton.

Elle cligna des yeux, reportant son attention sur lui.

— Je t'appelle en arrivant, promet-elle.

Sa réponse lui sembla machinale, dictée par la seule bienséance. Mais qu'y pouvait-elle ? Elle devait tenir ses émotions à distance, s'efforcer de ne rien ressentir pour ne pas s'effondrer. Elle devait tenir à tout prix. Pour Sam.

Il lui pressa le bras et s'éloigna sans même s'adresser au détective. L'affront était si évident que Zoé, embarrassée, feignit d'observer les voyageurs qui se trouvaient derrière elle.

— Allons-y, décréta Jonathan en se mettant en marche.

Elle courut presque pour le rattraper et, lorsqu'elle arriva à sa hauteur, elle fut tentée de glisser sa main dans la sienne. Quelque chose lui disait — peut-être était-ce dû à son manteau usé qu'il ne semblait jamais quitter — qu'il avait vu le désespoir plus souvent qu'à son tour. Il ne la repousserait pas, lui ! Il savait ce qu'elle ressentait. Troublée, elle chassa aussitôt cette pensée de son esprit. Ce n'était ni

le lieu ni l'heure pour analyser l'étrange émotion qui la poussait vers un homme qu'elle venait de rencontrer — alors qu'elle était fiancée à un autre, qui plus est !

— J'espère que nous réussirons à retrouver mon père.

— Nous allons tout faire pour, affirma-t-il en jetant un coup d'œil à la file de voyageurs qui attendaient de franchir les contrôles de sécurité.

— Comment avez-vous fait pour acheter mon billet ? demanda-t-elle soudain. Vous n'avez pas eu besoin d'une pièce d'identité ?

— J'ai parlé à un porteur.

— Et ?

— Je lui ai dit que vous aviez oublié votre pièce d'identité et je lui ai fait imprimer votre carte d'embarquement sur la mienne.

— Ils peuvent faire ça ?

— Tout dépend du degré de motivation.

Et il n'avait pas dû se priver de parler du désespoir d'une mère pour obtenir ce qu'il voulait ! Elle avait déjà dépensé mille dollars pour faire imprimer les avis de recherche... A combien s'élèverait le coût de ce voyage à Los Angeles ?

Elle sentit sa gorge se serrer.

— Combien je vous dois ?

Il tourna la tête vers elle.

— Rien du tout.

En elle, le soulagement le disputa à l'amour-propre.

— C'est La Contre-Attaque qui prend cette dépense à sa charge ?

Elle prit son absence de réponse pour un oui. Après tout, c'était déjà le cas pour les honoraires de Jonathan et ses frais de déplacement. C'était la principale mission de l'association : aider les personnes dans sa situation, se dit-elle en cherchant à faire taire ses scrupules. Elle y parvint — mais en partie seulement. Il lui était difficile d'accepter l'aide de quiconque, en fait. Quelques années auparavant, elle s'était juré de ne plus dépendre de personne, et s'efforçait de s'y tenir.

— Réjouis-toi d'avoir retrouvé Skye Willis et laisse tomber, marmonna-t-elle pour elle-même.

Outre le fait qu'elle ne lui coûtait rien, la présence de Jonathan avait un autre atout : elle permettait à Zoé de s'impliquer personnellement dans l'enquête — même si elle savait par l'inspecteur Thomas, avec qui elle avait parlé à plusieurs reprises le matin même, que la police avait affecté d'autres agents sur son dossier.

Ils empruntèrent un escalier roulant pour rejoindre la file de passagers qui serpentait jusqu'à l'entrée de la salle réservée aux contrôles de sécurité.

— L'homme qui vous a vendu mon billet a-t-il fait une entorse au

règlement ? insista-t-elle, toujours perplexe quant à la façon dont il avait obtenu sa carte d'embarquement.

— Pas vraiment.

Il sortit de la file pour évaluer leur avancée.

— Ils vérifieront votre carte d'embarquement avec votre pièce d'identité ici.

— Vous semblez nerveux.

— Je ne veux pas rater ce vol.

— On pourrait le rater ?

— Ça risque d'être serré, mais on y arrivera.

Avaient-ils vraiment besoin de faire ce déplacement ? Sans doute, mais penser que son père pourrait lui être d'une aide quelconque lui arrachait presque un sourire. Quelle ironie ! Ely n'avait jamais été là pour elle quand elle avait eu besoin de lui. Et la perspective de le voir ne la réjouissait pas — surtout dans l'état où elle se trouvait. Elle n'avait pas oublié la terrible dispute qui les avait opposés, la dernière fois qu'ils s'étaient parlé au téléphone.

— Tu n'as aucun droit d'exiger de voir Sam, lui avait-elle dit.

— C'est ma petite-fille ! avait répliqué Ely.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu ne voulais pas que je la garde !

— Je voulais te protéger.

— C'était un peu tard pour me protéger, tu ne crois pas ? Tu aurais mieux fait de me protéger le jour où Franky Bates est venu, au lieu de me laisser seule avec lui !

Sa pique avait fait mouche, et son père avait aussitôt changé de ton :

— Tu étais trop jeune pour assumer la responsabilité d'un enfant, avait-il argué d'une voix rauque d'émotion.

— Dis la vérité pour une fois, papa, avait-elle rétorqué. Ce n'est pas pour moi que tu t'inquiétais. Tu ne t'es jamais inquiétée pour moi. Tu voulais juste continuer à dépenser l'argent des courses pour t'acheter ta came, sans te sentir coupable de priver un bébé de nourriture !

Ces propos amers résonnaient encore à ses oreilles. Mais pourquoi avait-elle poursuivi cette conversation téléphonique alors qu'elle était en voiture ? Elle le regrettait tant ! Si elle n'avait pas été seule au volant, elle aurait sûrement mesuré ses propos. De plus, le moment ne pouvait pas être plus mal choisi : elle s'apprêtait à commencer un nouveau travail et sa nervosité s'était ajoutée au regret de ne pas autoriser sa fille à se rendre à Disneyland et à la colère de ne pas pouvoir faire assez confiance à son propre père. Résultat : elle avait perdu son sang-froid.

La voix de Jonathan rompit le fil de ses pensées.

— Avez-vous votre pièce d'identité à portée de main ?

Elle ouvrit son sac et présenta son permis de conduire à l'homme de la sécurité. Elle posa sa valise sur le tapis roulant, avec ses chaussures, son sac et son chandail. Serrant le paquet d'avis de recherche contre sa poitrine, elle regarda ses affaires passer aux rayons X, les gens parler et évoluer autour d'elle comme si tout était normal — alors que Samantha avait disparu depuis plus de quarante-huit heures.

Et si l'une de ces personnes avait vu Sam ? songea-t-elle brusquement, tétanisée d'angoisse.

Jonathan venait de récupérer ses chaussures, quand il remarqua qu'elle n'avait pas franchi le portique. Ses yeux se posèrent sur ses mains crispées sur les affichettes, son seul lien à sa fille.

— Nous allons rater l'avion, l'avertit-il.

— Il faut que je montre sa photo.

C'était si important qu'elle avait du mal à respirer. Il dut comprendre qu'elle ne bougerait pas, car il ne chercha pas à la dissuader. Prenant à part un membre de la sécurité, il pencha la tête vers lui et lui murmura quelques mots.

Quelques minutes plus tard, des avis de recherche étaient accrochés dans différents endroits et elle se retrouva au centre de l'attention des voyageurs de la file. Elle entendit certains d'entre eux murmurer : « Est-ce que c'est *son* enfant ? »

— Oui ! cria-t-elle à la ronde. C'est ma fille unique. Je dois la retrouver. Aidez-moi, je vous en *supplie* !

Son appel déclencha diverses réactions — choc, sympathie, franche curiosité — mais personne ne s'avança vers elle.

Quelques minutes plus tard, elle courait vers la porte d'embarquement, sa main dans celle de Jonathan, son sac frappant son épaule à chaque mouvement. Ils atteignirent la passerelle d'embarcation et pénétrèrent dans l'appareil au moment où le steward fermait la porte.

12

Concentré sur la finalisation d'un accord d'achat pour un promoteur immobilier, Colin ne s'interrompt pas quand Misty, la standardiste du cabinet d'avocats, frappa à la porte de son bureau.

— Quoi ? aboya-t-il.

— J'ai un message pour vous, annonça-t-elle en passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

Il tendit la main sans lever les yeux de son écran. Habitée à ses façons de faire, elle posa sans un mot le bout de papier dans sa paume ouverte.

Il le plaqua sur son bureau et continua à travailler. Ça attendrait, songea-t-il. Il devait rattraper le retard qu'il avait accumulé depuis le week-end précédent. Il avait eu la tête ailleurs, à cause de Rover qui avait commencé à lui poser problème, et il s'était montré moins productif. S'il était obligé de ramener du travail à la maison ce soir, il ne serait pas disponible pour consoler Zoé.

— Qu'est-ce que c'est ?

Surpris d'entendre la voix de Misty qu'il croyait sortie, Colin s'arracha enfin à son ordinateur et pivota sur son siège. D'habitude, elle ne s'éternisait jamais plus que nécessaire, mais, là, elle n'avait pas bougé, montrant du doigt la pile d'avis de recherche posés sur le coin de son bureau.

— C'est la fille de ma voisine.

— Elle a disparu ?

— Quelle perspicacité ! se moqua-t-il.

Elle ne parut pas prendre ombrage de son ironie, trop occupée à lire l'affichette. Elle fronça les sourcils, creusant des rides peu attractives sur son visage rond.

— Comme c'est triste ! commenta-t-elle d'un air éploré.

Son ton plaintif lui porta sur les nerfs. L'avis de recherche provoquait la même réaction chez presque tout le monde, et particulièrement chez les femmes. Mais le ton bêtifiant de Misty l'agaça prodigieusement. Elle était toujours célibataire à trente-cinq ans et plutôt enrobée. C'était aussi une incorrigible sentimentale qui

ne pouvait s'empêcher de recueillir tous les chiens et les chats errants de son quartier ou de s'enflammer chaque semaine pour une nouvelle cause. Le lundi, elle essayait de refourguer des cookies pour les jeannettes, le mardi des coupons de réduction pour les joueurs de base-ball de l'équipe de juniors, et le jeudi des magazines au bénéfice de l'école primaire.

La seule manifestation à laquelle il avait accepté de participer, c'était une marche contre le diabète. Pas parce qu'il souhaitait sauver des vies ! Il ne connaissait pas grand monde qui aurait mérité d'être sauvé. Non, il avait juste trouvé amusant d'inciter Misty à participer à la marche, dans l'espoir qu'elle ait une crise cardiaque.

Malheureusement, elle avait tenu le coup. Il avait failli se réjouir quand elle s'était aperçue qu'elle n'avait collecté au final qu'une centaine de dollars — qui n'étaient même pas pour elle, en plus —, mais elle avait éprouvé une telle fierté quand les organisateurs l'avaient félicitée qu'il s'était juré qu'on ne l'y reprendrait plus.

Si cela ne tenait qu'à lui, il la virerait parce qu'elle était grosse et qu'elle lui tapait sur le système. Mais son départ n'aurait pas été du goût des autres avocats du cabinet qui, pour une raison qui lui échappait, l'aimaient bien, elle et son « gros cœur », comme ils disaient. Si son cœur était gros, c'était parce qu'elle était grosse tout court, ce que n'avaient pas dû voir les avocats qui persistaient à lui apporter des gâteaux pour la fête des Secrétaires ou pour Noël. Elle recevait aussi des peluches, qu'elle entassait autour de son bureau — sans parler des bibelots ornés de petits proverbes niais qu'elle achetait à la pelle ! Son favori étant : « Trois choses sont essentielles au vrai bonheur : quelque chose à faire, quelque chose à aimer, quelque chose à espérer. »

Si elle savait ce qu'il lui souhaitait, lui...

— Alors... vous les aidez ? demanda-t-elle.

Il sourit en percevant son changement de ton. Était-ce du respect qu'il percevait dans sa voix ? C'était une date à marquer d'une pierre blanche. Ce n'était un mystère pour personne que Misty et lui ne s'aimaient guère, mais ce qu'elle prit pour une bonne action parut modifier son opinion. Seigneur, quelle idiote !

— Exactement.

— Ah ! s'exclama-t-elle d'un ton approbateur.

Elle pointa le doigt sur le coin de la pile.

— Vous n'êtes peut-être pas aussi froid et insensible que vous voulez le laisser croire...

Il pencha la tête.

— Ne me dites pas que vous portez un jugement sur votre prochain ? Vous, une si bonne chrétienne !

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— Quand j'ai affiché dans la salle de repos l'annonce sur ce chaton abandonné, quelqu'un a écrit dessus : « A mort, le minou, à mort ! » et Marnie m'a dit qu'elle vous soupçonnait de l'avoir fait.

Il eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

— C'était moi. Je reconnais que c'était une plaisanterie de mauvais goût. Qui pourrait être aussi cruel envers un adorable rominet ?

Sa réponse enfantine fit son petit effet. Misty pensait avoir enfin trouvé un point commun entre eux et affichait un vrai soulagement de le voir agir d'une manière qu'elle comprenait. Son monde était si petit, si prévisible...

— Je me disais aussi..., déclara-t-elle.

Colin s'éclaircit la voix. Maintenant qu'il avait impressionné la Mère Teresa du cabinet, il était temps qu'il se remette au travail.

— Vous avez trouvé une maison pour le chaton, n'est-ce pas ?

— Oui, assez vite.

— Tant mieux.

Il sourit aimablement.

— Il y a... autre chose, Misty ?

— Je m'inquiète pour la fille de votre voisine. Si je peux aider... j'en serai heureuse.

Colin faillit lui crier d'aller se faire voir. Il n'avait aucune envie de partager avec elle l'attention de Zoé. En même temps, ce brutal retournement d'opinion à son égard lui donna des idées. Peut-être tenait-il là l'occasion d'améliorer son image au sein du cabinet et de faire fructifier son capital sympathie vis-à-vis des gens du quartier. Et des flics. Qui soupçonnerait un voisin qui se donnait autant de mal pour ramener la petite Sammie chez elle ?

— J'organise une battue ce week-end, si vous avez quelques heures, annonça-t-il, conscient qu'elle ne se ferait pas prier pour y participer.

— Où avez-vous l'intention de concentrer les recherches ?

— Autour de notre quartier et dans le terrain vague qui jouxte la zone pavillonnaire.

D'ailleurs, il veillerait à ce que Misty fasse partie de l'équipe qui irait parcourir ce terrain vague : c'était plein de ronces, là-dedans !

— Vous pensez qu'elle est morte ?

— J'espère que non, mais on fouillera quand même le terrain... au cas où, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Je viendrai, bien sûr. Vous pouvez compter sur moi.

Vraiment ? Quelle surprise...

— Merveilleux !

— Certains de nos collègues accepteraient peut-être de nous donner un coup de main. Cela vous gêne si je leur demande ?

— Pas du tout. Moi, je vais y passer la journée, mais dites-leur

qu'ils peuvent rester le temps qu'ils veulent. Nous serons reconnaissants à tous ceux qui viendront nous aider, ne serait-ce qu'une demi-heure.

La vache ! Il parlait comme un héros ordinaire... Peut-être même que les médias se feraient l'écho de ses efforts !

Il s'imagina passer à la télé, jouer l'émotion. Il en aima soudain Tiffany, qui avait rendu tout cela possible, ajoutant une autre dimension à un jeu déjà excitant.

— Voulez-vous que les gens vous contactent directement ? demanda-t-elle.

Pourquoi être dérangé sans cesse alors qu'il pouvait faire une forte impression en une seule fois ?

— Non. Retrouvons-nous sur le parking du Sierra Collège samedi, à 8 heures.

Elle fronça les sourcils.

— Mais ce n'est que dans deux jours ! Et si elle est retrouvée d'ici là ?

Samantha ne serait pas retrouvée. Pas en vie, en tout cas, songea-t-il. Mais il avait déjà péché par excès de confiance. Il devait se montrer plus prudent à l'avenir et jouer en finesse.

Il poussa un carnet vers elle.

— Que tous ceux qui veulent participer marquent leur nom et leur numéro de téléphone. Je les contacterai si la recherche devait être abandonnée.

— J'espère qu'elle sera de retour dans sa famille avant cela !

Il s'imagina la réaction de Zoé quand elle le verrait arriver avec la grosse cavalerie... Un sourire lui vint aux lèvres. Elle lui avait témoigné tant de reconnaissance la nuit dernière ! Il n'oublierait jamais la décharge électrique qui l'avait traversé quand ils s'étaient touchés.

— Moi aussi, acquiesça-t-il.

* * *

L'épuisement eut raison de Zoé, qui s'endormit avant même que l'avion ait quitté la piste de décollage. Il ne leur fallut qu'une heure pour atteindre Los Angeles et Jonathan regretta d'avoir à la réveiller. Il l'aurait volontiers portée pour descendre de l'avion et lui faire gagner ainsi quelques minutes de sommeil supplémentaires.

— Zoé ? murmura-t-il en lui tapotant doucement l'épaule. Nous sommes arrivés.

Elle ouvrit grand les yeux, révélant deux iris brun sombre, bordés de différentes nuances d'ambre clair. Il s'attendait à ce qu'elle manifeste une certaine confusion en émergeant d'un sommeil profond et trop court — mais ce ne fut pas le cas. Elle grimaça à la pensée de ce qui l'attendait, puis se leva vivement, se mêlant aux passagers qui

descendaient de l'avion.

Jonathan la conduisit directement vers le comptoir des locations de voiture.

— Pourquoi ne prenons-nous pas un taxi ? demanda-t-elle.

— Nous serons plus libres de nos mouvements.

— Vous avez l'intention d'aller ailleurs après notre virée au parc de mobile homes de Mount Vernon ?

— Il le faudra peut-être. Et puisque nous sommes ici... Je ne sais pas si cela sera facile ou compliqué, mais nous devons nous préparer à tout.

Il loua une berline et prit la direction de Mount Vernon sous un ciel uniformément bleu. Il faisait vingt-sept degrés dehors, et il se demanda brusquement pourquoi il ne s'était pas installé là, en Californie du Sud.

La voiture était équipée d'un GPS, qui prévoyait un trajet d'une trentaine de minutes, mais Zoé semblait nerveuse. Comme si le trajet lui semblait trop long. Ou qu'elle appréhendait les moments à venir.

— Ça ne va pas ? demanda-t-il en la voyant se ronger les ongles.

— Pas vraiment, répondit-elle en lui jetant un regard oblique.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? En dehors de ce pour quoi nous sommes ici, ajouta-t-il.

Elle parvint à lâcher un rire.

— Cela fait longtemps que j'ai quitté la région, et pourtant...

Elle s'interrompit et tourna la tête vers la vitre, laissant glisser son regard sur les palmiers qui bordaient la route.

— ... mes souvenirs sont aussi vifs que si j'étais partie hier, acheva-t-elle.

Des souvenirs douloureux, songea-t-il. C'était la mort dans l'âme qu'elle revenait ici, et elle ne le faisait que pour sa fille. Il regretta soudain d'être celui qui lui demandait cet effort, mais il devait poursuivre l'enquête — et elle passait forcément par Ely Duncan.

— D'où est originaire votre mère ? demanda-t-il, espérant détendre l'atmosphère.

— De l'Alabama.

Il jeta un coup d'œil au GPS tandis qu'ils arrivaient à hauteur de l'échangeur.

— Où vos parents se sont-ils rencontrés ?

— Ici, dans une discothèque.

— Quel âge avait-elle ?

— Dix-huit ans.

— Qu'est-ce qui l'avait fait quitter l'Alabama ? Les études ?

Elle eut un petit rire sans joie.

— Non. Le même rêve qui pousse tant de filles à venir à Los Angeles : devenir une star de cinéma.

Il perçut une note de fatalisme dans sa voix, mais si la mère avait le physique de la fille, Jonathan pouvait comprendre pourquoi elle avait cru avoir une chance...

— A-t-elle eu des rôles ?

— Deux fois. Elle a eu deux répliques à dire dans un épisode de « Shérif fais-moi peur » et elle a été figurante dans « La petite maison dans la prairie ».

Pas ce que l'on pouvait qualifier de CV impressionnant.

— Ça n'a pas suffi à lancer sa carrière ?

— Non.

— De quoi vivait-elle, alors ?

— D'après ce que mon père m'a raconté, elle enchaînait les petits boulots et s'acoquinait à n'importe quel homme qui voulait bien l'héberger.

Il sentit sa gorge se nouer. Quelle triste vie ! Il regrettait presque d'avoir posé la question.

— C'est comme ça qu'elle a rencontré votre père ?

— Oui. Il gagnait de l'argent, à l'époque.

— Que faisait-il ?

Elle haussa les épaules.

— Il prétend qu'il exploitait un garage et une affaire de pièces détachées parfaitement légale.

— Mais...

— Je suis sûre que c'était un trafic de voitures volées. De toute façon, il a fait deux ans de prison pour vol qualifié pendant tout mon CM2 et ma sixième, alors... je doute que son histoire de garage ait été si innocente que ça !

— Eh bien dites donc, s'exclama Jonathan avec un sifflement. Alors, avec qui êtes-vous restée pendant toute son incarcération ? Votre mère ?

Zoé remua sur son siège et, tirant sur la ceinture de sécurité, elle l'écarta de sa poitrine comme si elle lui coupait la respiration.

— Non, elle était partie depuis longtemps. Je suis restée avec la petite amie de mon père.

Le GPS les avertit qu'ils n'étaient plus qu'à dix minutes de leur destination.

— Était-elle gentille avec vous ?

— Assez... mais c'est elle qui a entraîné mon père dans la drogue, alors je n'ai pas une grande estime pour elle.

— Elle se camait ?

— Oui. Elle était complètement accro. Je ne serais pas surprise d'apprendre qu'elle est morte d'une overdose.

— Leur relation n'a pas duré, je parie.

— Non. Ils se sont séparés peu de temps après sa sortie de prison.

Jonathan garda le regard fixé sur la route. Au bout de quelques longues secondes, il rompit le silence et demanda :

— Combien de temps vos parents sont-ils restés ensemble ?

— Je doute qu'ils aient été officiellement un couple. C'était un genre d'échange : il lui offrait un endroit où dormir et elle...

Elle baissa la voix.

— Enfin, je ne vais pas vous faire un dessin... C'est comme ça qu'il s'est retrouvé coincé avec moi.

Coincé avec elle ?

— Quand est-elle partie ?

— Avant ma naissance. Mais elle est revenue, juste le temps de me laisser devant sa porte, avec un mot indiquant qu'elle n'était pas prête à laisser une grossesse imprévue ruiner sa carrière.

Apparemment, la mère de Zoé était aussi immature que son père.

— Et que lui est-il arrivé depuis ?

— Aucune idée. Nous n'avons plus jamais entendu parler d'elle.

— Vous n'avez jamais été tentée de la rechercher ? de voir ce qu'elle était devenue ?

C'était le genre d'histoires pour lesquelles on faisait appel à ses services. Il pouvait l'aider, si elle le souhaitait, mais sa réponse fusa, ne lui laissant aucun doute sur son état d'esprit.

— Non.

Sa vie à lui avait été l'exact opposé de la sienne : il avait eu la meilleure grande sœur du monde et des parents aussi aimants qu'un type pouvait rêver d'avoir.

— Et la famille élargie ? s'enquit-il.

Elle glissa ses doigts dans ses cheveux pour tenter de les discipliner.

— Mon père a deux frères avec des enfants, mais nous ne nous sommes jamais fréquentés. Je crois qu'ils n'avaient pas envie de se sentir responsables de moi. Quand je suis née, ils en avaient déjà marre de réparer ses erreurs !

— Vous ne les connaissez pas ?

Zoé reporta son attention sur la route.

— J'ai dû les rencontrer une fois ou deux, mais ils ont quitté la Californie peu de temps après la mort de ma grand-mère. Il y en a un qui s'est installé dans l'Idaho ; l'autre est dans le Kentucky.

— Votre père est de Los Angeles, alors ?

— De Bakersfield, plus précisément.

— Est-ce que vos oncles et vos cousins connaissent Sam ?

— Non. Je pense qu'ils doivent connaître son existence, mais ils ne la connaissent pas, elle.

— Et qu'est-il arrivé aux parents de votre père ?

Elle plongea la main dans son sac et en sortit ses lunettes de soleil.

Il eut l'impression qu'elle se détendait, comme si elle se sentait protégée du monde, de ses propres angoisses, derrière ses verres fumés.

— Le père d'Ely est mort dans un accident de chasse quand il était petit. Sa mère travaillait dans une bibliothèque, et elle a fait de son mieux pour les élever, ses frères et lui. Elle est morte quand j'avais huit ans : un caillot de sang après une opération de la vésicule biliaire.

— Etiez-vous proche d'elle ?

Elle sentit les muscles autour de sa bouche se relâcher.

— Très. Elle ne pouvait pas nous donner beaucoup financièrement. Mais elle m'aimait et elle me gardait chaque fois que mon père avait des ennuis. Ça lui brisait le cœur de voir ce que son aîné était devenu.

Ils étaient à moins d'un kilomètre du parc de mobile homes. Zoé posa ses mains à plat sur son sac — pour s'empêcher de se ronger les ongles, peut-être.

— Cela n'a pas beaucoup changé, fit-elle, tandis qu'il dépassait le panneau de Mount Vernon, tordu et maladroitement accroché au poteau par des fils de fer.

Jonathan quitta la route nationale et prit un chemin cahoteux.

— Depuis quand ce panneau est comme ça ? demanda-t-il.

— Je l'ai toujours connu comme ça.

Il fit encore quelques mètres et s'arrêta devant une rangée de mobile homes délabrés, aux façades métalliques sales et rouillées. Le spectacle était si désolant qu'il secoua la tête.

— Quoi ? souffla-t-elle.

— Je n'arrive pas à imaginer qu'une enfant puisse grandir ici.

— Je ne suis pas restée une enfant très longtemps, murmura-t-elle.

13

— Il n'est pas venu ici depuis un petit moment.

Debout devant le mobile home en mauvais état où elle avait grandi, Zoé laissa son regard courir sur l'espace laissé à l'abandon qui aurait pu passer pour un jardin aux yeux des gens extérieurs au campement. Elle avait déjà frappé à la porte verrouillée et n'avait pas obtenu de réponse.

Elle lança un regard à Jonathan. Elle n'aurait su dire à quoi il pensait derrière ses lunettes de soleil, mais elle le trouva terriblement séduisant ; avec son visage mince aux traits bien marqués, on l'aurait cru sorti d'une affiche de recrutement pour les marines. Avait-il son âge ? Était-il plus jeune ?

Il était probablement plus jeune, décida-t-elle. Elle se sentait si vieille, tout à coup !

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda-t-il.

— Les mauvaises herbes.

Elle désigna le coin où son père avait l'habitude de garer sa camionnette.

— Si Ely était venu récemment, il n'y en aurait plus aucune, elles auraient été écrasées par les pneus.

— C'est un moyen de désherber.

Jonathan retira ses lunettes et jeta un coup d'œil par la vitre, une main en visière pour faire écran à la forte luminosité.

— Dans le coin, je n'en connais pas d'autres.

— Je devrais peut-être faire ça pour mon jardin.

Zoé souleva le paillason, dans l'espoir que son père y ait laissé sa clé, comme il le faisait quand elle était jeune, mais elle ne trouva rien.

— Il ne nous reste plus qu'à forcer la porte, annonça-t-elle sans se démonter.

Il baissa la voix.

— Plutôt expéditif comme solution...

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour rien.

Il laissa échapper un sourire.

— J'aime votre façon de voir les choses. Donnez-moi une seconde.

Il contourna le mobile home. Après quelques minutes de silence, elle entendit un craquement, suivi d'un bruit de pas provenant de l'intérieur — et la porte s'ouvrit en grand sur Jonathan, qui lui fit signe d'entrer.

— Il n'y a qu'à demander...

— Vous avez fait vite ! murmura-t-elle en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne les regardait.

— La porte des toilettes n'était pas très solide.

Elle promena un long regard autour d'elle, s'attardant sur les meubles hétéroclites que son père avait récupérés au fil des années et sur le tapis usé jusqu'à la corde dont elle ne se souvenait que trop bien. Il régnait dans le salon une impression d'ordre et de rangement. Et, surtout, c'était *plus propre*. Bien plus propre que lors de leur dernier séjour avec Sam, quand ils étaient allés à Disneyland. Autrefois, c'était Zoé qui faisait la cuisine, la lessive et le ménage.

— Tu n'aurais pas pu te prendre en charge *plus tôt* ? marmonna-t-elle.

Jonathan surgit derrière elle.

— Que dites-vous ?

— Rien.

Rien d'important, en tout cas. Le sarcasme était sa seule défense face à la vague de nostalgie qu'elle sentait monter en elle. Une nostalgie qui menaçait de la submerger, de l'emporter comme un vulgaire fétu de paille. Ce retour sur les lieux de son passé l'obligeait à affronter une crainte nouvelle, dont elle se serait bien passée dans ces circonstances et qu'elle avait refoulée jusqu'à présent : et si son père n'était plus en vie ? Si cet homme qu'elle prétendait détester gisait quelque part, victime d'une overdose ? S'il avait dérapé avec sa camionnette au bas d'une falaise ?

Les reproches terribles qu'elle lui avait lancés au téléphone lui revinrent à la mémoire. Pourvu que cette conversation n'ait pas été la dernière...

Elle aurait dû le rappeler pour essayer d'arranger les choses. Mais elle désirait tant se fondre dans l'univers d'Anton, à l'époque ! Elle aspirait à la normalité, à la réussite, à une vie de mère de famille dans une banlieue normale. Or elle ne pouvait y parvenir qu'en posant le même regard critique et méprisant qu'Anton sur les faiblesses de son père.

Avait-elle bien agi ? Elle n'était même pas certaine de se reconnaître dans la personne qu'elle était devenue... Voulait-elle vraiment devenir un copié-collé d'Anton, de sa famille ou de ses amis ? Ressembler à ceux qui n'avaient aucune idée du combat quotidien que devaient livrer les gens qui vivaient dans ces mobile homes ? Comment oublier qu'elle venait de ce milieu ?

— Zoé ? l'interpella Jonathan.

Elle cligna des yeux pour se ressaisir et reporta son attention sur Jonathan.

— Hmm ?

— Si votre père était blessé — ou pire —, vous auriez été avertie.

Sa perspicacité lui arracha un sourire. Il était si attentif, si prévenant ! Elle appréciait aussi le fait qu'il ne semblait porter aucun jugement... En fait, il était différent d'Anton à tout point de vue. Il n'avait pas besoin, lui, d'avoir recours à des vérités absolues et d'arborer un air sentencieux pour...

Ça suffit ! Arrête ! Pourquoi s'en prenait-elle systématiquement à Anton, ces jours-ci ? Elle ne pouvait quand même pas lui faire endosser la responsabilité de la disparition de Sam ?

Non, bien sûr. Ce serait terriblement injuste.

Elle avait appris à ne compter que sur elle-même pour régler les problèmes. Mais, cette fois, c'était trop dur. Elle n'y arriverait pas tout seule...

Elle fronça les sourcils, brusquement frappée par une évidence. Le mobile home appartenait à Ely depuis longtemps, mais il ne possédait pas le terrain où il était posé. Il devait s'acquitter d'un loyer mensuel, comme tous les habitants du parc.

— Si mon père avait cessé de payer son loyer, il y aurait des avis d'expulsion sur la porte, s'exclama-t-elle.

Jonathan appuya sur l'interrupteur. La lumière inonda la pièce.

— L'électricité n'a pas été coupée non plus. Où arrive le courrier ? Si nous pouvons déterminer la dernière fois qu'il l'a pris, cela nous donnerait des réponses.

— Il y avait une fente prévue pour ça, à côté de la porte de devant. Mais, il y a deux ans, le bureau de poste a installé des boîtes aux lettres au bord de la route. Je les ai découvertes lors de ma dernière visite.

Quand elle était venue avec Sam, ils avaient passé un si bon moment à Disneyland, tous ensemble — jusqu'à ce fameux soir où Ely était rentré salement alcoolisé, braillant à tue-tête qu'il ne voulait plus les voir. Elle avait tiré Sam du lit et elles étaient parties avant l'aube.

— Il a peut-être chargé un de ses voisins de relever son courrier ?

Elle acquiesça, puis fit quelques pas dans le mobile home. Pourquoi se laisser envahir par la peur ? Après tout, rien ne prouvait qu'il soit arrivé malheur à son père. Hormis le sérieux coup de propre, elle ne nota aucun changement depuis sa dernière visite. Ely n'avait pas touché à sa chambre d'enfant : la pièce demeurait telle que Zoé l'avait laissée quand elle était partie, à dix-sept ans, avec son bébé ; elle observa sa coiffeuse blanche aux tiroirs dépourvus de poignées, ses vieux bijoux encore accrochés au cadre du miroir et le poster de

David Hasselhoff toujours punaisé au-dessus de son lit. Seuls les autocollants qui ornaient la porte des toilettes avaient été enlevés.

Son regard s'attarda sur la parure de lit rose aux motifs de princesse. Dire qu'elle était tombée enceinte deux ans à peine après que son père la lui eut offerte... Guère plus âgée que Sam aujourd'hui. Ça lui paraissait à peine concevable aujourd'hui.

— Votre chambre est joliment décorée, commenta Jonathan en glissant ses lunettes de soleil dans sa poche.

Zoé esquissa un pâle sourire.

— Merci.

Il lui effleura le coude.

— Vous tenez le coup ?

— Oui, assura-t-elle d'une voix blanche.

Il ne parut pas convaincu.

— A quoi pensez-vous ?

Elle se souvenait du jour où son père lui avait acheté ce dessus-de-lit. Elle en avait tellement envie ! Il s'était plié à ses désirs — mais ils avaient mangé des pâtes et du pain sec la semaine suivante.

Peut-être s'était-elle montrée trop intransigente envers lui...

— Rien qui changera la face du monde, répondit-elle d'un ton désabusé.

— Personne n'est tout blanc ni tout noir, Zoé.

— Je le regrette presque...

Elle prit une inspiration.

— La vie serait beaucoup plus simple si nous pouvions classer une bonne fois pour toutes les gens dans des catégories nettes et définitives.

— Cela faciliterait surtout le travail de la police.

Il longea le petit couloir pour jeter un coup d'œil à la chambre de son père. Elle lui emboîta le pas.

— Est-ce que quelque chose d'étrange vous saute aux yeux ? l'interrogea-t-il.

— Les lits sont faits, constata-t-elle.

— C'est tout ?

— Cela ne sent pas l'herbe.

— Votre père en prend ?

— C'est moins cher que le reste, donc... Il en fume par nécessité, je suppose.

Il contourna le lit et s'arrêta pour prendre la photo qui était plaquée contre le miroir.

— C'est vous ?

C'était sa photo de classe de CE1, celle où il lui manquait ses deux dents de devant. Les bords en étaient cornés et déchirés — à l'image de tout ce qui se trouvait dans le mobile home.

— Oui.

— Votre père a peut-être fait du nettoyage dans sa vie.

C'était ce qu'Ely lui affirmait régulièrement, en tout cas. Quand ils s'étaient disputés au sujet de la venue de Sam chez lui, il avait assuré à Zoé qu'il était clean depuis des mois et qu'il avait l'intention de le rester : « Allez, Zoé. Fais-moi confiance, cette fois ! Ton ancienne chambre est prête. J'ai acheté les biscuits préférés de Sammie. J'ai de l'argent et je travaille, figure-toi ! »

Elle avait secoué la tête. Ne savait-elle pas mieux que quiconque que son père n'avait jamais été capable de garder un emploi plus de trois mois d'affilée ?

Jonathan quitta la pièce et Zoé le laissa retourner seul dans le salon. Elle ressentit un pincement au cœur en entendant sa propre voix résonner entre les cloisons : il venait d'appuyer sur le bouton du répondeur.

« *Papa ? Papa, où es-tu ? J'ai besoin de te parler. S'il te plaît, rappelle-moi.* » Bip. « *Quelque chose est arrivé, papa. A Sam. Ne sois plus en colère. Décroche.* » Bip. « *Bon sang, si tu veux un jour me revoir, décroche ce foutu téléphone !* » Dans les messages suivants, la colère avait disparu, remplacée par les larmes. « *Papa ? S'il te plaît. J'ai besoin de toi.* »

Elle se frotta les tempes pour soulager son mal de tête. Elle aurait bien pleuré pour se décharger de cette tension, mais les larmes qu'elle avait mis toute son énergie à refouler, au cours de ces derniers jours, ne venaient pas. Quelle ironie !

— Où es-tu ? marmonna-t-elle dans le vide, s'adressant à son père. Pourquoi n'es-tu jamais là quand j'ai besoin de toi ?

Elle se figea soudain, retenant son souffle. Quelqu'un venait de frapper à la porte. Elle fit volte-face et se précipita vers le salon. Qui était-ce ?

Jonathan tendit une main pour la retenir à l'instant où elle émergeait du couloir. Il se dirigea vers la porte.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix féminine. C'est vous qui avez appelé de bonne heure ce matin ?

Zoé s'avança pour se montrer à son tour.

— *Sharon ?* s'exclama-t-elle sans y croire.

Elle écarquilla les yeux devant la femme d'une cinquantaine d'années qui se tenait sur le seuil, vêtue d'un peignoir usé.

— Zoé ! Tu es plus jolie que jamais, jeune demoiselle. Pas étonnant que ton père soit sacrément fier de toi. Mais... que fais-tu ici ?

— Je pourrais te poser la même question. Aux dernières nouvelles, tu t'étais installée dans le Mississippi pour vivre avec ton fils aîné.

Zoé la dévisagea, notant que la chevelure de Sharon Thornton, qu'elle teignait autrefois en noir corbeau, avait pris une teinte gris argenté. Ses rides s'étaient marquées, mais une gaieté sincère

illuminait ses traits.

— J'y suis restée huit longues années. Mais le climat est pourri — Dieu ! que c'est humide là-bas ! Et il y avait bien trop de monde dans cette maison, si tu veux mon avis. La femme que Danny a épousée, poursuivit-elle en secouant la tête, m'a remise sur le droit chemin, mais je te le dis, quelle peau de vache !

Amusée par l'étrange relation qui semblait unir les deux femmes, Zoé ne put s'empêcher intérieurement de nuancer l'affirmation de Sharon selon laquelle sa belle-fille l'avait « remise sur le droit chemin » par un « pour le moment » dubitatif.

— Alors tu es revenue habiter ici ?

— La porte d'à côté.

Elle désigna le mobile home dégingué, peint rouge et blanc, qui se trouvait à quelques pas de là.

— Sharon habitait au numéro 10 quand j'étais petite, expliqua Zoé à Jonathan. Elle me gardait de temps en temps.

— Quand j'étais moins stone que ton papa, ajouta cette dernière d'un air navré. Pauvre petite ! C'est un miracle que tu aies survécu au milieu de nous deux.

Sharon n'était pas la femme qui avait entraîné son père dans les paradis artificiels — elle se contentait de se shooter avec lui. Et Zoé l'aimait bien, malgré tout.

— Qu'est-ce qui t'a fait revenir ? demanda-t-elle.

Elle resserra son peignoir autour d'elle.

— Ton père ne te l'a pas dit ?

— Dit quoi ?

— C'est lui qui m'a demandé de revenir.

— Parce que vous vous... *fréquentez* tous les deux ?

Le visage de Sharon s'empourpra.

— Oui..., avoua-t-elle. Mais je ne l'épouserai pas avant qu'il ait remis sa vie sur les rails. C'est fini pour moi toutes ces bêtises, et je ne laisserai ni lui ni personne m'entraîner de nouveau vers le fond.

— Tu aurais mieux fait de ne pas revenir, dans ce cas ! ne put s'empêcher de répliquer Zoé.

— Je n'ai pas réellement eu le choix. Il a bousillé sa camionnette, il y a quelques mois, et il ne pouvait plus aller bosser. Il avait le moral à zéro quand il a appelé et je n'ai pas eu le cœur de lui refuser mon aide. A nos âges, c'est maintenant ou jamais, hein ? Et moi, où serais-je si la femme de mon fils, cette peau de vache, ne m'avait pas remis les idées en place ?

Zoé n'avait jamais entendu les mots *peau de vache* prononcés avec autant de respect.

— Depuis quand as-tu décroché ?

— Un an et trois mois.

Au moins, elle tenait ses comptes !

— C'est merveilleux, Sharon.

Celle-ci, les yeux brillants, pencha la tête vers Jonathan.

— Est-ce que c'est Anton ? Ton père m'a dit que tu avais un homme dans ta vie. Quelqu'un qui a sa propre affaire. Eh bien dis donc ! Quelqu'un de *respectable*.

— Non, ce n'est pas Anton.

Son sourire s'élargit.

— Tu en as changé ?

— Ce n'est pas mon petit ami, assura Zoé en sentant le rouge lui monter aux joues.

— Mais j'ai ma propre affaire, si ça peut vous rassurer ! intervint Jonathan, visiblement amusé.

Sharon l'évalua d'un coup d'œil.

— Pas autant que ce qui doit se trouver sous vos vêtements.

— Seigneur, ne la provoquez pas, prévint Zoé à l'intention de Jonathan.

— Que veux-tu dire ? répliqua Sharon. Je ne fais qu'énoncer l'évidence. Quelle fille normale refuserait un homme comme ça dans son lit ?

— Il est détective privé, précisa Zoé en sentant une nouvelle fois la chaleur envahir son visage.

Le sourire équivoque de Sharon s'effaça.

— C'est donc vous qui m'avez appelée.

— Oui.

— Qu'est-ce que tu fais avec un privé ? demanda-t-elle, redevenant méfiante.

— Il faut que nous parlions à papa. C'est urgent. Peux-tu nous dire où il se trouve ?

Sharon ne répondit pas.

— Ça n'a rien à voir avec lui. C'est de Sam qu'il s'agit ; elle a disparu. C'est pour ça que je suis ici.

Le sang quitta le visage couperosé de la femme.

— Disparue ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle était un peu malade et le médecin préférait qu'elle n'aille pas en classe. Elle se reposait sur une chaise longue dans le jardin et on ne... l'a pas retrouvée quand on est rentrés du travail, Anton et moi.

Sharon posa une main sur son cœur.

— C'était quand ?

— Lundi.

Zoé sentit brusquement la tête lui tourner. Depuis quand n'avait-elle rien avalé ? Son corps se rebellait, lui faisant payer le traitement qu'elle lui faisait subir.

— Tu ne crois pas..., reprit-elle. Tu ne crois pas qu'Ely aurait pu...

— Non ! s'exclama Sharon. Il n'aurait jamais pris ta fille sans ta permission.

— A ton avis, est-ce qu'ils se sont parlé récemment ?

— Non.

— Aucun appel ? Aucune lettre ?

— Non. Il est en cure de désintoxication.

Zoé se figea.

— Depuis quand ?

— Presque un mois.

— Alors qui paie ses factures ?

L'absence de réponse de Sharon la conforta dans ce qu'elle avait pensé.

— C'est toi, n'est-ce pas ?

— Pour l'instant...

Zoé secoua la tête, navrée.

— Oh ! Sharon.

— Je le fais pour lui ! Il ne m'a rien demandé.

— Ce n'est pas sa première cure. Qu'est-ce qui te fait croire que ce sera différent, cette fois ?

— Parce que ça l'est. Il a passé des moments difficiles — je ne vais pas te mentir. Même après mon retour, il a fait rechute sur rechute. Du coup, je l'ai menacé de t'appeler pour te dire qu'il avait replongé. Il s'est inscrit à la clinique le lendemain.

— Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? demanda-t-elle en prenant appui contre le mur pour ne pas chanceler.

Elle sentit le regard inquiet de Jonathan posé sur elle. Son étourdissement ne lui avait sans doute pas échappé, mais elle prit sur elle, se concentrant sur la réponse de Sharon.

— Il avait peur que tu ne le croies pas. Il voulait te prouver qu'il était capable de décrocher pour de bon. Il disait qu'il te devait au moins ça.

Un espoir diffus s'insinua en elle.

— Il espérait que tu te laisserais fléchir à l'approche de l'été et que tu accepterais que Sam vienne passer quelques jours avec lui. Il parle tout le temps de vous deux, poursuivit Sharon.

Elle fit un mouvement de la main vers la cuisine.

— Il a même mis de l'argent de côté pour ça. Et je sais qu'il n'y touchera pas. Pour rien au monde. Il n'arrête pas de répéter que c'est « pour le voyage de Sam à Disneyland ».

Zoé sentit sa gorge se nouer. Elle ne pouvait en entendre davantage. C'était au-dessus de ses forces. Combien de fois avait-elle vécu cette scène, alternant espoir et déception ?

— Comment es-tu sûre qu'il est toujours là-bas ?

— Je prends de ses nouvelles presque tous les jours. Et nous nous écrivons. Il n'a pas rompu *une seule* règle. Pas une seule.

Elle afficha un sourire plein de fierté.

— Et surtout il est motivé. Je le sais parce qu'ils ont le droit de recevoir des visites le mardi. Et je suis justement allée le voir hier.

— Il faut qu'on appelle — juste pour être sûrs qu'il est toujours là-bas, la coupa Zoé.

— Ils ne vous donneront aucune information s'ils ne vous connaissent pas. Laissez-moi faire, proposa Sharon à l'adresse de Jonathan quand elle le vit sortir son Smartphone de sa poche.

Elle pianota sur les touches — et ils attendirent, retenant leur souffle.

— Ça va le tuer quand il saura pour Sam, marmonna-t-elle.

Zoé fit claquer ses doigts pour attirer son attention.

— Si tu l'as au bout du fil, ne lui dis rien pour Sam.

Les yeux de la femme se rivèrent aux siens.

— Comment lui cacher que son unique petite-fille a disparu ?

— Comme tu l'as dit, à son âge, c'est maintenant ou jamais. Il est là où il doit être.

Son vertige s'intensifia alors qu'elle tentait de résister aux émotions contradictoires qu'elle éprouvait à l'égard de son père — gratitude pour l'avoir gardée quand sa mère l'avait abandonnée, déception face à ses mauvaises décisions, inquiétude, dégoût, amour. C'était si compliqué !

— Si nous lui disions pour Sam, il...

Zoé n'eut pas le temps de finir sa phrase : quelqu'un venait de décrocher à l'autre bout de la ligne, et Sharon lui adressa un hochement de tête pour lui faire savoir qu'elle avait compris.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

Il y eut un silence.

— Salut, Doug. C'est Sharon Thornton... Bien et vous ?... Comment va Ely aujourd'hui ?... Merveilleux.

Elle baissa les yeux vers ses chaussons, avant de poursuivre :

— Je suis contente de vous l'entendre dire... Non, ne lui dites pas que j'ai appelé — il serait déçu de m'avoir manquée. Je lui écrirai... Merci, nous faisons tout ce que nous pouvons... Vous avez deviné... Je sais, plus très longtemps.

Après quelques échanges du même acabit, Sharon finit par prendre congé, et raccrocha.

— Alors ? demanda Zoé.

Sharon tendit le téléphone à Jonathan.

— Il est bien là-bas. C'est l'heure des consultations médicales — c'est pour ça que le type de la réception ne pouvait pas me le passer. Et il ne sait rien pour Sam, sinon il aurait piqué une crise.

Zoé s'accrocha au bras de Jonathan, mais, au contact de ses muscles fermes, de sa peau chaude, elle laissa retomber sa main comme si elle s'était brûlée.

— Vous entendez ? murmura-t-elle. Sam n'est pas avec lui. Rentrons à Sacramento.

Jonathan ne parut pas aussi décidé qu'elle.

— Nous partirons demain matin.

— Pourquoi demain ? Si nous retournons directement à l'aéroport, nous pourrions attraper un des derniers vols de la journée.

— Nous devons passer par le magasin de bricolage... Il faut que je répare la serrure.

— Un de mes amis s'en occupera, intervint Sharon en les guidant vers la sortie. C'est un menuisier à la retraite... Alors pour lui, une porte cassée, ce n'est rien. Ne perdez pas de temps : allez chercher la petite.

Zoé la serra dans ses bras.

— Merci, Sharon.

— Je garde un œil sur ton père, et je te tiens au courant. J'espère... j'espère de tout cœur que tu vas retrouver ta fille.

— Merci encore pour tout.

Elle suivit Jonathan et lui attrapa de nouveau le bras en arrivant près de la voiture.

— Alors, nous rentrons ?

— Vous rentrez. Je vous ramène à l'aéroport.

— Vous ne venez pas avec moi ?

— Il faut que j'aile encore quelque part.

Que pouvait-il faire de plus ici ? Aller au centre de désintoxication ? Quel intérêt ?

— Où ça ?

— A San Diego, répondit-il lentement en évitant son regard.

Un long frisson la parcourut. L'homme qui l'avait violée était originaire de San Diego.

— Pourquoi voulez-vous aller là-bas ? reprit-elle, tendue.

Jonathan ne répondit pas.

— Pour Franky Bates ? interrogea-t-elle, l'estomac noué.

— Oui, concéda-t-il. Maintenant que nous avons écarté la piste d'Ely, j'aimerais m'assurer que Bates n'a rien à voir avec la disparition de Sam.

C'était parfaitement logique. Mais, à la simple idée que Bates refasse irruption dans sa vie, Zoé sentit ses jambes se dérober. Le sol se mit à tourner autour d'elle et elle perdit connaissance.

* * *

Samantha s'était forcée à avaler quelques croquettes pour chien et Tiffany avait tenu sa promesse : elle lui avait apporté un sandwich au

beurre de cacahuète et à la confiture. Mais cela n'avait pas suffi : elle avait toujours affreusement faim et souffrait de crampes d'estomac de plus en plus fortes et douloureuses.

Où était Tiffany ? Et Colin ? Partis travailler, sans doute. Elle détestait être à moitié nue, mais ce qui était le plus dur, c'était de ne pas voir sa mère. Elle lui manquait tant !

Samantha jeta un coup d'œil au bol de croquettes posé sur le sol. Si elle voulait quitter cet endroit, il fallait qu'elle mange pour reprendre des forces. Prier et résister ne suffirait pas — et personne n'était encore venu la délivrer de cet enfer.

— Je suis vraiment toute seule, murmura-t-elle.

Lâchant la couverture élimée, elle rampa vers la gamelle. Pouvait-elle encore en manger ? N'allait-elle pas tomber malade ?

En même temps, elle ne voyait pas comment les croquettes pouvaient la rendre plus malade qu'elle ne l'était déjà. Mais avoir à lécher son propre vomi si son estomac se révoltait lui ôta toute envie d'essayer. Colin l'avait avertie, et elle ne doutait pas qu'il serait ravi de mettre ses menaces à exécution.

Pressant son oreille contre la porte, elle tenta de percevoir ce qui se passait au rez-de-chaussée. Tiffany et Colin étaient-ils à la maison ? Apparemment non, mais elle ne l'aurait pas juré. Elle ignorait pourquoi, mais aucun son ne franchissait les murs de cette pièce. Les Bell étaient peut-être en train de dîner et, si elle faisait du bruit, Colin monterait pour la punir.

Il te tuera. Crois-moi, il était sérieux quand il te l'a dit... Les paroles de Tiffany résonnaient lugubrement à ses oreilles.

Un flot de larmes roula sur ses joues. Elle se sentait si faible ! C'est à peine si elle parvenait à relever la tête... Elle finit par fermer les yeux, puis elle attrapa les croquettes à pleines mains et les fourra dans sa bouche.

Après avoir mastiqué aussi vite que possible, elle avala cette bouillie compacte avec l'eau de la seconde gamelle. De l'eau qui venait peut-être des toilettes, qui sait ? En tout cas, ça ne la surprendrait pas de la part de son « maître » : il était assez tordu pour faire ça. Mais qu'importe ! Elle devait reprendre des forces, coûte que coûte, si elle voulait tenter de s'échapper...

En rouvrant les yeux, elle aperçut une série de petites marques le long de la plinthe. Elles avaient dû être gravées avec un objet pointu, ou peut-être juste du bout des ongles. Elles n'étaient pas tracées au hasard, mais groupées par petits paquets de cinq. Quatre bâtonnets barrés en travers par un cinquième ; c'était de cette façon que sa mère tenait le compte des affichettes qu'elle emballait pour les agents de son agence immobilière. « L'animal de compagnie » qui avait été enfermé dans cette pièce avant elle, celui qui avait probablement

laissé cette tache sur le matelas, avait voulu compter quelque chose. Et elle était presque sûre de savoir ce dont il s'agissait.

Ces barres représentaient des jours. Les jours passés ici, enfermé et traité de la même manière qu'elle l'était — comme un chien.

Allongée sur le ventre, elle laissa son regard courir de groupe en groupe, les comptant et les recomptant — puis fixant la dernière barre, isolée au bout de la ligne.

Trente-six bâtonnets au total. Sept groupes de cinq et un tout seul.

Que s'était-il passé le trente-sixième jour ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Tiffany.

Colin s'était rendu directement chez Zoé en sortant du travail, impatient de lui faire savoir qu'il avait organisé une battue samedi matin avec des employés du cabinet. Mais Anton Lucassi lui avait répondu qu'elle « n'était pas en ville », sans lui fournir plus de précisions.

— Elle n'est pas en ville, répéta-t-il en arpentant le salon comme un fauve en cage. Elle n'est pas en ville.

C'était absurde. Où pouvait-elle être allée ?

Tiffany finit par murmurer une phrase qu'il entendit à peine.

— *Quoi ?* rugit-il en l'entendant marmonner.

Il l'agrippa par son chemisier et la souleva jusqu'à ce que leurs nez se touchent.

— Si tu as quelque chose à dire, dis-le à voix haute.

— Je disais que... tu semblais plus te soucier de Zoé que de Sam.

Il la lâcha.

— La gamine est malade. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, tant qu'elle est contagieuse ? Tu crois que j'ai envie de choper une mononucléose ?

— Non, bien sûr.

— Alors, ferme-la !

— Mais tu pourrais la dresser. Tu passais des heures à le faire avec Rover, et tu aimais ça.

— Ouais, mais elle est plus maligne que Rover. Ce ne sera pas aussi marrant.

Qui plus est, l'agitation causée par la disparition de Sam finirait par retomber — même chez les voisins. Il voulait profiter de ce moment de tension et d'émotions pour se rapprocher de Zoé.

Il la revit accepter sa cigarette, la porter à ses lèvres...

— Je parie qu'il ment, fit-il en tirant sur son pantalon, devenu soudain trop étroit.

Tiffany cligna des yeux, déstabilisée par l'intérêt manifeste de son mari pour Zoé.

— Qui ?

— Anton. Qui d'autre ?

— Je ne comprends pas... Il n'a aucune raison de mentir au sujet de Zoé.

— Bien sûr que si ! Il veut se débarrasser de moi. Je représente une menace pour lui.

— Pourquoi te verrait-il comme une menace ?

— D'après toi ? Parce que je suis bien plus jeune que lui, tiens, voilà pourquoi ! Je peux satisfaire Zoé, moi, tandis que lui... Je parie qu'il n'arrive à bander qu'un jour sur deux !

Une vive angoisse altéra les traits de Tiffany.

— Pourquoi tu parles comme ça, Colin ? Tu te moques encore de moi ?

Il n'avait jamais été aussi sérieux, au contraire. Mais il n'avait rien à gagner à laisser Tiffany savoir combien Zoé lui plaisait. Il l'avait d'abord jugée prétentieuse et n'avait été tenté que par le défi qu'elle représentait, mais, après avoir passé du temps avec elle, il réalisait que ce qu'il avait pris pour de l'arrogance n'était en fait que de la... prudence.

Qu'est-ce qui l'avait rendue comme ça ? songea-t-il, gagné par la curiosité.

— Colin ? insista Tiffany.

— Bien sûr que je plaisante, aboya-t-il. Qu'est-ce que tu crois ? Tu es d'une telle crédulité.

Elle releva le menton.

— Alors pourquoi es-tu en colère contre Anton ?

— Parce que j'essaie de l'aider et qu'il me rembarre.

— Tu essaies de l'aider ? répéta-t-elle, en écho. Tu es la raison pour laquelle il nage en plein cauchemar !

— Non, c'est toi la responsable, rectifia-t-il avec un sourire narquois. Et il n'en sait strictement rien, de toute façon.

— Il ne fait pas exprès de te tenir à l'écart. Il souffre de la disparition de sa belle-fille et...

— Ce n'est *pas* sa belle-fille !

— Elle le deviendra quand il sera marié avec Zoé.

Colin secoua la tête.

— Eh bien, ça n'est pas encore fait ! Elle n'est pas stupide — elle ne l'a pas encore épousé. Il ne lui arrive pas à la cheville.

Il vit apparaître une lueur familière dans les yeux de Tiffany — celle qu'il avait déjà vue dans les yeux de son frère, qui attendait son exécution depuis plusieurs années. L'angoisse du condamné.

— Pourquoi t'intéresses-tu tant à la voisine ? demanda-t-elle avec une audace qu'il ne lui connaissait pas. Qu'est-ce qui te prend, tout à coup ? Je vais finir par regretter d'avoir enlevé Sam.

Cet acte de défi provoqua en lui une flambée de colère. Il serra les poings, prêt à laisser libre cours à cet accès de tension. Les doigts enfoncés dans ses paumes, il sentit la chaleur familière du plaisir l'envahir, tandis qu'il anticipait le moment où sa main s'abattrait sur le visage de sa femme — quand un petit visage familial apparut à la télévision, derrière elle.

— Monte le son ! cria-t-il en se figeant.

Tiffany s'empressa d'obéir, puis elle fit un pas de côté pour lui permettre de voir l'écran.

— « ... le calvaire effroyable d'un jeune garçon d'Antelope, retrouvé nu et violemment battu. Son histoire ? Il dit avoir été enlevé par un homme qui l'a torturé pendant des semaines. Nous reviendrons sur cette terrible affaire dans notre journal de 23 heures », annonça le présentateur avec un sourire crispé.

* * *

Zoé se tenait près de Jonathan, devant l'accueil d'un hôtel deux étoiles situées dans le centre de San Diego. Après son évanouissement, il n'avait pas voulu la laisser reprendre l'avion toute seule. L'idée de passer la nuit à l'hôtel ne la réjouissait pas, mais ils avaient perdu beaucoup de temps dans les embouteillages, et il était trop tard pour aller voir la mère de Bates. De toute façon, l'inspecteur Thomas, qui l'avait appelée pour la tenir au courant des avancées de l'enquête, ne lui avait pas donné d'informations nouvelles et lui avait assuré que lui et quelques autres policiers continuaient les recherches. Rien ne l'obligeait donc à rentrer ce soir — hormis le désir d'être près de sa fille. Si Sam était encore à Rocklin, bien sûr.

— Voulez-vous des chambres doubles ou simples ? demanda le réceptionniste de l'hôtel.

Jonathan se tourna vers Zoé.

— Nous prenons deux chambres ? s'étonna-t-elle.

Il parut surpris.

— Ce n'est pas ce que vous voulez ?

Absolument pas. Rester seule lui semblait au-dessus de ses forces. L'angoisse et la peur qu'elle avait réussi à tenir à distance dans l'après-midi menaçaient à présent de la consumer entièrement.

— Non.

Elle n'aurait été qu'à moitié surprise qu'il énonce à voix haute la question qu'ils avaient tous deux en tête — que penserait Anton s'il l'apprenait ? —, mais il n'y avait aucune arrière-pensée dans sa démarche, et aucune intention de franchir la ligne blanche. Elle se disait juste qu'il lui serait plus facile d'affronter les longues heures à venir si elle était avec Jonathan.

Il ne chercha pas à la faire changer d'avis et ne fit aucun commentaire. Se tournant vers le réceptionniste, il se chargea de la

réserve comme s'il n'y avait rien d'anormal à partager une chambre. Elle lui en sut gré, convaincue qu'il ne s'était pas mépris sur ses motivations.

L'homme consulta son écran d'ordinateur, les sourcils froncés.

— Nous sommes en pleine saison touristique. Je doute qu'il nous reste une chambre à deux lits, fit-il en faisant défiler un tableau à l'écran.

Son sourire revint quelques secondes plus tard.

— Ah ! Vous avez de la chance. Un client vient d'annuler par internet.

Zoé posa spontanément sa carte de crédit sur le comptoir. Elle avait conscience qu'elle n'était pas la seule à qui l'association venait en aide, et elle ne voulait surtout pas exagérer pour les frais. Elle était déjà si reconnaissante à Skye de lui avoir envoyé Jonathan !

— C'est pour moi, intervint-il en écartant sa carte de crédit pour tendre la sienne au réceptionniste.

— Je ne peux pas continuer...

Il haussa les sourcils.

— Continuer à quoi ?

— A vous laisser payer.

— Et pourquoi pas ?

— Je me sens tellement coupable— au-dessous de tout...

— Je m'apprêtais à dormir ici, de toute façon, l'interrompit-il. Et si, pour changer, vous cessiez de vous mettre la pression ?

Il la gratifia d'un sourire qu'elle lui rendit — son premier vrai sourire depuis que Samantha avait disparu.

— Vous êtes si...

Elle s'interrompit juste avant de dire « charmant ». L'adjectif avait failli lui échapper, sans doute parce qu'elle le pensait. Il lui avait souvent traversé l'esprit au cours de la journée. Mais que lui arrivait-il ? N'avait-elle pas mieux à faire ? Surtout dans cette situation ! C'était l'épuisement qui la faisait déraisonner.

Il chercha son regard.

— Je suis si quoi ?

Zoé se sentit rougir.

— Gentil.

Elle détourna les yeux, embarrassée. Par chance, il ne fit aucun commentaire. Il signa le feuillet que lui tendait le réceptionniste et prit un plan de l'hôtel.

— Restez ici. Je vais chercher les bagages, annonça-t-il en s'éloignant.

Quand il revint avec leurs sacs, la gêne de Zoé s'accrut. L'étrange attirance qu'elle éprouvait pour lui devait se voir comme le nez au milieu de la figure. Où avait-elle la tête, bon sang ?

— Alors, comment ça s'est passé aujourd'hui ? demanda Skye.

— Bien.

En entendant l'eau couler dans la cabine de douche, Jonathan s'efforça de ne pas imaginer Zoé, nue sous le jet. Que lui arrivait-il ? Il se trouvait minable de se laisser aller ainsi à fantasmer sur une cliente — et une cliente qui vivait un drame atroce, qui plus est — mais rien n'y faisait. Il était incapable de chasser les images érotiques qui lui passaient par la tête.

L'instant où elle s'était interrompue au beau milieu d'une phrase avait mis en évidence la forte attirance, impossible à nier, qui les poussait l'un vers l'autre. Ils en avaient été conscients dès le premier regard, mais ils avaient réussi à la laisser en arrière-plan... jusqu'à leur arrivée à l'hôtel.

— Bien ? répéta Skye, manifestement surprise de ne pas l'entendre se lancer dans un compte rendu détaillé des événements de la journée. Est-ce que tu soupçonnes toujours Ely Duncan d'avoir enlevé la petite ?

— Non, Ely est à cent lieues de se douter de ce qui est arrivé. Il est en cure de désintoxication depuis un mois.

— Ah bon ? Te voilà revenu à la case départ, alors ?

— Oui. Je m'étais vraiment imaginé qu'il avait enlevé Sam. Les autres pistes ne me semblaient pas aussi convaincantes...

— Il n'a rien pu vous dire ? Il n'a pas eu de ses nouvelles ?

— D'après la femme qui lui prend son courrier, il n'a pas reçu de lettres de sa petite-fille depuis des semaines.

— Donc, tu ne l'as pas rencontré ?

Il s'empara du radio-réveil, qui avançait de plus de quatre heures, et se mit en devoir de le régler correctement.

— Non. Zoé craignait qu'il abrège sa cure et qu'il replonge dans la dope en apprenant la disparition de sa petite-fille.

— Elle avait sans doute raison... Elle le connaît mieux que personne !

— Je pense que sa décision a plus à voir avec ce qu'elle ressent qu'avec ce qu'il est réellement. Elle n'est pas en état de gérer sa relation avec son père en plus de la disparition de sa fille.

— Tu devrais commencer à enquêter sur le père biologique, Jon.

— Je sais, acquiesça-t-il en reposant le radio-réveil. J'y travaille.

— Tu l'as trouvé ?

Il posa ses coudes sur ses genoux, le regard fixé sur le tapis coloré.

— Pas encore, mais, d'après mes renseignements, je crois savoir qu'il vit à San Diego.

L'eau s'arrêta de couler dans la salle de bains et il se représenta Zoé en train de se sécher. Il leva les yeux au ciel en prenant

conscience de sa réaction. Qu'est-ce qui se passait ? N'était-il pas amoureux de Sheridan depuis des années ?

Pour tout dire, la beauté, la vulnérabilité de Zoé l'attiraient comme un aimant. Et il en avait marre de poursuivre une chimère.

Il se pinça l'arête du nez, cherchant à refouler cette attirance grandissante.

— Dès que nous serons réveillés, je...

— Qui ça, *nous* ? le coupa-t-elle.

— Zoé est ici avec moi.

Il se garda bien de préciser qu'ils dormaient dans la même chambre. Inutile d'éveiller l'attention de Skye sur ce point, jugea-t-il avec embarras.

La voix de la jeune femme grimpa dans les aigus.

— Ne me dis pas que tu l'emmènes voir Franky Bates !

— Bien sûr que non !

— Je préfère ça.

Il y eut un court silence.

— Alors, comment vas-tu t'y prendre ?

D'abord essayer de voir Zoé comme une simple cliente et nier mon attirance pour elle. Puis essayer de me rappeler qu'elle veut seulement partager ma chambre d'hôtel parce qu'elle se sent en sécurité avec moi. Enfin essayer de ne pas interpréter son « vous êtes si... gentil » comme une invitation...

Parce que, même si c'était une invitation, Zoé était bien trop fragile pour se lancer dans une aventure sentimentale. Et il n'était pas du genre à profiter lâchement de la situation.

— Je fais tout ce qui est à faire ici.

La porte de la salle de bains s'ouvrit, laissant échapper un nuage de vapeur, et Zoé apparut. Jonathan ne put s'empêcher de lui lancer un rapide coup d'œil, entr'apercevant ses épaules, ses bras et son décolleté dévoilés par un débardeur, assorti au pantalon de pyjama rose qui lui descendait bas sur les hanches. Elle avait enveloppé ses longs cheveux dans une serviette.

Il prit une profonde inspiration, s'accrochant aux mots qu'il se répéta en boucle : *Elle est fiancée. Elle est fiancée. Elle est fiancée !*

— Je peux réserver un vol pour elle demain matin, mais on perdrait moins de temps — que l'on ne peut se permettre de gaspiller — si elle m'attendait à l'hôtel pendant j'irai voir la mère de Bates.

Il avait parlé à Skye, mais Zoé se tourna pour le regarder.

— Vous ne me laisserez nulle part.

Il ne pouvait se permettre de lui répondre sans révéler sa présence à Skye. A son soulagement, cette dernière continuait de parler et ne l'avait pas entendue.

— Tu crois que la mère de Bates acceptera de te dire où trouver

son fils ?

— Tout est possible.

— Elle risque de chercher à le protéger, au contraire.

— Il faut bien commencer quelque part.

Fronçant les sourcils, Zoé enleva sa serviette et passa un peigne dans ses cheveux mouillés.

Pressé de raccrocher, Jon tenta d'écourter la conversation.

— Je vais te laisser. Je suis claqué.

Mais Skye n'en avait pas fini.

— Attends une seconde, fit-elle. Où est Zoé, en ce moment ? J'aimerais lui parler.

Il hésita sur la réponse à donner — avant de se décider à lui mentir, ce qu'il n'avait jamais fait avec elle. Excepté sur le chapitre de ses sentiments pour Sheridan, bien sûr.

— Elle est dans sa chambre, mentit-il. Essaie de la joindre sur son portable.

— C'est ce que je vais faire. Bonne nuit.

Il raccrocha, soulagé qu'elle n'ait pas insisté, et jeta le téléphone sur son lit. Il lui suffisait maintenant de se diriger vers la salle de bains en faisant mine de ne pas voir Zoé. Simple comme bonjour, n'est-ce pas ? Mais, lorsqu'il passa devant elle, il leva les yeux... et croisa son regard dans le miroir.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que j'étais là ? s'enquit-elle.

Il prit appui contre le mur et s'autorisa à détailler sa silhouette. Elle avait baissé les paupières, mais à ses lèvres entrouvertes et à sa respiration rapide, il sut qu'ils étaient tous deux traversés par la même pensée.

Pour le lui prouver, il se glissa derrière elle et, posant une main sur sa taille fine, il effleura son cou de sa bouche.

Elle ne se tourna pas. Elle ne se laissa pas aller contre lui, — mais elle ne fit rien pour l'arrêter.

— Vous voyez, murmura-t-il en la sentant frissonner sous ses doigts.

La gorge nouée, elle leva vers lui un regard empreint de désir.

— C'est pour cette raison qu'il valait mieux que je ne dise rien.

Elle hocha la tête en silence. Il se dirigea vers la salle de bains et referma la porte derrière lui.

* * *

— Qu'allons-nous faire ? gémit Tiffany.

Colin lui lança un regard exaspéré. Depuis qu'ils avaient compris que la police enquêtait sur l'enlèvement de Rover, ils n'avaient cessé de zapper d'une chaîne à l'autre, à l'affût de la moindre information supplémentaire. Maintenant que le journal de 23 heures venait de s'achever et qu'ils avaient entendu et réentendu toute l'histoire, vu et

revu les photos de Rover, qui avait depuis sombré dans le coma, Tiffany semblait au bord de la crise de nerfs.

— Colin, je ne *veux pas* aller en prison comme mon frère !

— Tu n'iras en prison, O.K. ? Alors, ferme-la, s'emporta-t-il. Rover est dans le coma !

— Il pourrait en sortir.

— C'est impossible. Tu as entendu ce que le médecin a dit ? Le cerveau du gosse est endommagé, son pronostic vital est engagé... Il n'a que vingt pour cent de chances de survie.

Colin étendit les jambes et posa les pieds sur la table basse. Il avait encore des recherches à effectuer sur une affaire de litige qu'il n'avait pas pu finir au bureau, mais il n'avait vraiment pas la tête à ça.

— Et s'il parvient à donner la description de notre voiture ? Je te rappelle que son école se trouve dans la rue où habite ton père !

— Va me chercher une bière.

Elle ne bougea pas, mais, en le voyant plisser les yeux, elle se leva et se précipita dans la cuisine sans demander son reste. Il l'entendit ouvrir le frigo, puis le placard. Quelques secondes plus tard, elle revint avec une bière fraîche. Elle la lui tendit et se mit à lui caresser les cheveux.

— Fous-moi la paix, grogna-t-il en repoussant sa main.

— Je suis ta femme, se plaignit-elle. Tu n'aimes plus quand je te touche ?

— Je ne suis pas d'humeur.

— Tu es inquiet, c'est pour ça.

Pas vraiment. Même si Rover sortait du coma, il y avait peu de risques qu'il puisse donner une description précise de ses agresseurs ou même qu'il se souvienne de son propre nom. En fait, Colin était plus furieux qu'effrayé. Il s'était attendu à voir Zoé ce soir. Il s'en était fait une joie, planifiant jusqu'aux mots qu'il lui dirait. Il s'était imaginé partager une autre cigarette avec elle, une étreinte amicale, un baiser innocent — peut-être même des caresses un peu moins innocentes...

— Colin ? Nous n'allons rien faire ?

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Nous ne sommes pas dans un film où nous pourrions nous faufiler dans sa chambre d'hôpital et l'étouffer. En plus, ce n'est pas nécessaire. Il ne s'en sortira pas. Je l'ai frappé avec une batte. Son cerveau doit être en bouillie.

— Tu devrais quand même envisager la possibilité qu'il s'en sorte !

— Pourquoi ? Il n'y a que le présent qui compte, non ? Et on ne peut pas s'amuser sans prendre de risques...

— Mais je ne veux pas aller en prison, répéta-t-elle d'une voix plaintive.

Tiffany commençait à lui taper sur le système. Rover ne

l'intéressait plus. Rover, c'était de l'histoire ancienne. Il avait Samantha maintenant, ce qui mettait Zoé à genoux — métaphoriquement parlant pour le moment, mais il était impatient de voir le jour où elle le serait vraiment.

— Colin ?

— *Quoi ?* aboya-t-il.

— Tu n'as pas peur de te faire arrêter ?

— Pourquoi tu paniques ? On ne se fera pas arrêter — pas si facilement, en tout cas.

— Rover connaît nos prénoms. Il nous appelait Maître et Maîtresse, mais je suis sûre qu'il nous a entendus quand nous discutons entre nous.

— Il ne s'en souviendra pas. Il était shooté la plupart du temps ! Il peut toujours essayer de nous décrire, mais tu sais comment ça se passe : les flics sont incapables de résoudre ce genre d'enquête. Ils font leur petit boulot de flic et rentrent tranquillement chez eux à la fin de la journée. Ils n'en ont rien à faire de tous les Rover du monde. Il n'y a que leur salaire qui les intéresse.

— Tous les flics ne sont pas comme ça.

— Mais si ! Ils n'arrivent jamais à rien. Combien de fois avons-nous entendu dire que sans un indice trouvé par hasard, tel ou tel tueur s'en serait sorti ? Un indice qui était dans le dossier depuis le début et qui avait été négligé !

Il aspira la mousse de sa bière.

— Ça tient du miracle quand ils arrivent à coincer quelqu'un, Tiff. Et même s'ils sont persuadés de ta culpabilité, ils doivent la prouver. Or ils ne trouveront jamais de preuve formelle pour étayer les accusations de Rover.

Il se renfrogna.

— De toute façon, je ne l'aurais pas frappé s'il n'avait pas refusé de quitter son pantalon. Tu sais ce qui se passe quand je me mets en colère. Quelquefois, c'est plus fort que moi.

Elle se laissa tomber sur le canapé à côté de lui.

— Il a passé beaucoup de temps avec nous. Il a forcément accumulé des renseignements, des indices... Nous ne faisons pas attention, puisque nous ne pensions pas qu'il s'échapperait !

— Même s'il arrivait à mettre la police sur notre piste, ils devraient prouver notre culpabilité.

— Ils pourraient venir ici et fouiller — et s'ils trouvaient Sam ? Nous devons nous en débarrasser !

— Nous le ferons. Mais il n'y a pas d'urgence.

— Comment saurons-nous que le moment est venu ?

— Parce que je le saurai.

Elle mordilla sa lèvre gonflée.

— Je me demande si Rover peut leur fournir la marque et le modèle de la voiture.

— Arrête de t'inquiéter.

— Nous pourrions peut-être la revendre ?

— Et par quoi la remplacerait-on ?

Leur budget était serré. Il gagnait bien sa vie, mais pas aussi bien que les associés principaux. Quant à Tiffany, elle rapportait un salaire de misère.

— Si tu avais fait des études, tu vaudrais plus que dix dollars de l'heure et on pourrait s'en acheter une autre, rétorqua-t-il méchamment.

Il lui attrapa le menton pour examiner sa blessure.

— Puisqu'on parle d'argent... Demain, tu retournes au boulot.

— Mais ma lèvre n'est pas complètement guérie.

— Je m'en fous. C'est nettement moins moche qu'il y a deux jours. Inutile de prolonger ton arrêt maladie.

Elle ne protesta pas.

— Est-ce que tes amis viennent vendredi ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

La question l'agaça, mais elle lui rappela aussi qu'il y avait de meilleures façons de passer une soirée qu'à s'ennuyer sur un canapé.

— Enlève ça, ordonna-t-il en tirant sur son chemisier.

Obéissante, elle le fit passer par-dessus sa tête, laissant apparaître un des soutiens-gorge en dentelle qu'il lui avait choisis dans la boutique de lingerie de la galerie marchande, la dernière fois qu'ils avaient fait les magasins. Il les achetait toujours une taille en dessous pour que sa poitrine déborde sur les côtés.

— Très joli.

Il fit courir un doigt sur le galbe de son décolleté, sur son prénom tatoué sur ses deux seins. Pourquoi ne pas s'offrir un petit plaisir avant d'aller se coucher ? Il pouvait attacher Tiffany au lit et, s'il la retournait sur le ventre, il s'imaginerait qu'il était avec Zoé.

Zoé se glissa dans son lit, encore frémissante d'émotion. Qu'est-ce qui venait de se passer, au juste ? En sortant de la salle de bains, elle pensait à Franky Bates — et son estomac se contractait douloureusement, comme chaque fois qu'elle pensait à lui. L'instant d'après, une onde de bien-être se répandait en elle... comme si Bates n'avait jamais existé ! Quand Jonathan l'avait effleurée avec douceur, elle avait senti son corps vibrer au diapason du sien. Infiniment troublée, elle s'était laissé gagner par un désir puissant, incoercible.

Était-ce seulement l'attrait de l'interdit ? Qu'aurait-elle fait s'il avait continué ? Si cette main, qui s'était posée si légèrement sur sa taille, était remontée vers sa poitrine ?

Étouffant un son rauque, elle tira les couvertures sur sa tête. Elle l'aurait repoussé, évidemment. Et s'il y avait la moindre possibilité qu'elle ne l'ait pas fait, elle ne voulait pas le savoir. La seule pensée d'avoir apprécié sa caresse la rendait malade de culpabilité.

Arrête. De quoi était-elle coupable ? Et quelle importance, face à l'angoisse qui la rongait ? Tout ce qui comptait, c'était de retrouver Sam saine et sauve. Elle n'était pas dans son état normal et ne le serait pas tant qu'elle n'aurait pas retrouvé sa fille.

— Laisse tomber, murmura-t-elle.

Plus facile à dire qu'à faire, hélas... Comment oublier le contact des muscles fermes de Jonathan, quand elle lui avait touché le bras plus tôt dans l'après-midi ? Il lui suffisait de fermer les yeux pour sentir la chaleur de son souffle dans sa nuque, les frissons qui l'avaient traversée de part en part quand ses lèvres avaient glissé sur sa peau...

Elle repoussa les couvertures et prit son portable sur la table de chevet. Il fallait qu'elle appelle Anton. Ils s'étaient échangé de petits messages tout au long de la journée et elle savait qu'il n'aurait pas manqué de l'avertir s'il y avait eu un changement, mais elle avait besoin de lui parler, ne serait-ce que pour se réinscrire dans leur relation. Depuis que Sam avait disparu, elle se sentait si étrangère au monde et aux gens qui l'entouraient ! A la dérive. Mais ce n'était pas

une excuse... N'avait-elle pas décidé de mettre un terme à la spirale des regrets, des ruptures et des déménagements ?

De la stabilité. Voilà ce qu'elle recherchait. Anton était un homme bien, digne de confiance. Elle s'était promis en emménageant avec lui que ce serait pour toujours et elle tiendrait ses engagements.

Il y eut un bip lui indiquant qu'elle avait un appel en attente. Elle n'eut pas besoin de regarder le numéro de l'appelant pour savoir qu'il s'agissait de Skye. Elle la rappellerait dans la matinée. Pour le moment, elle voulait seulement parler à Anton.

Quand son fiancé finit par décrocher, elle devina au ton de sa voix qu'il était aussi fatigué qu'elle.

— Désolé, j'étais sur l'autre ligne avec l'inspecteur Thomas, expliqua-t-il pour justifier le temps qu'il avait mis à répondre.

— Tu veux peut-être me rappeler plus tard ?

— Non, c'est bon. Nous avons fini.

Zoé s'appuya contre la tête de lit.

— Que t'a-t-il dit ?

— Pas grand-chose de plus.

Il soupira bruyamment.

— Il semble aussi dérouté que nous. Il a suivi quelques pistes, mais aucune n'a abouti.

Elle se sentit soudain glacée et se mit à frissonner.

— Je n'en peux plus, murmura-t-elle en s'enveloppant dans la couverture.

— Je comprends, Zoé. Personne ne devrait avoir à vivre un tel cauchemar, mais cela arrive quelquefois... hélas !

On aurait dit un père, pas un amant. Pourquoi ne lui exprimait-il pas un soutien plus chaleureux ? Ne pouvait-il pas lui dire qu'il était là pour elle et qu'il le serait toujours ? Qu'ils traverseraient cette épreuve ensemble ?

Elle regretta soudain d'avoir appelé, et n'eut plus qu'une envie : écourter la conversation.

— Ecoute... Je suis épuisée. Je te rappellerai demain.

— Où es-tu ?

— A Los Angeles.

Elle se crispa en s'entendant mentir, mais elle ne tenait vraiment pas à mentionner San Diego.

— Je le sais bien, mais où es-tu installée ?

Craignant un instant qu'il ait perçu la culpabilité qui la tenaillait, elle se recroquevilla entre les draps.

— Dans un hôtel, finit-elle par avouer du bout des lèvres.

Se souvenant de son manque d'enthousiasme à la voir suivre Jonathan dans le sud de la Californie, elle se préparait déjà à la question suivante, qui allait immanquablement porter sur

l'arrangement de la nuit. Mais, à sa grande surprise, il n'en fut rien.

— Comment vas-tu payer la chambre ? demanda-t-il.

Elle faillit s'esclaffer. Elle allait passer la nuit dans la même chambre qu'un détective privé beau comme un dieu et il s'inquiétait du prix de l'hôtel ? C'était absurde !

— La Contre-Attaque s'occupe de tout, se contenta-t-elle d'affirmer.

C'était du moins ce qu'elle espérait — bien que la carte de crédit que Jonathan avait utilisée semblât être la sienne.

— Heureusement ! Il faut surveiller nos dépenses... au cas où cela durerait plus longtemps que nous le pensons.

— Tu m'en veux parce que j'ai choisi de faire imprimer les avis de recherche en couleurs ?

— Un peu, oui. Je comprends tes raisons, mais ce n'était pas la façon la plus judicieuse d'utiliser nos ressources... D'autant que l'inspecteur est convaincu que nous devrions offrir une récompense.

Une récompense ? L'idée n'était pas mauvaise... Pourquoi n'y avait-elle pas pensé elle-même ?

Parce que tu n'as pas l'argent, Zoé.

— Combien ?

— Dix mille dollars.

Elle frémit. Elle aurait été prête à donner tellement plus pour revoir sa fille, mais elle n'en avait pas le premier centime. Et elle savait parfaitement ce qu'une telle somme représentait pour un homme aussi économe qu'Anton.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle.

— Il se peut que nous ayons à le faire.

Elle crispa les doigts sur la couverture. Il n'hésitait pas à lui offrir l'argent nécessaire pour retrouver Samantha... alors que, dix minutes plus tôt, elle envisageait de le quitter ! Quel genre de femme était-elle donc ?

— Merci, Anton.

Elle déglutit pour essayer de faire passer le nœud qu'elle avait dans la gorge. Si son argent ramenait Sam à la maison, elle serait une épouse parfaite à son côté, aussi longtemps qu'il le souhaiterait.

— Je... je ne te laisserai pas tomber, bredouilla-t-elle.

— Quoi ?

L'eau de la douche cessa de couler et son cœur se mit à battre plus vite.

— Rien, Anton, rien du tout.

— Dors un peu. Tu n'arrives même plus à parler correctement.

— Bonne nuit.

— Je t'aime, dit-il simplement.

— Moi...

Le dernier mot resta coincé dans sa gorge, quand la porte de la salle de bains s'ouvrit et qu'elle vit Jonathan en sortir, une serviette autour de la taille.

— Bonne nuit, reprit-elle avant de raccrocher.

* * *

Zoé était convaincue qu'elle ne pourrait pas trouver le sommeil... et ce fut le cas. Elle était épuisée mais, comme la nuit précédente, l'angoisse ne lui accorda aucun répit, l'entraînant dans une nouvelle nuit blanche.

Bien que Jonathan n'ait pas dit un mot depuis qu'il était sorti de la douche, elle était certaine qu'il ne dormait pas, lui non plus. Allongé dans le lit voisin, il avait remis son jean, n'ayant probablement rien apporté d'autre.

Il était peut-être gêné par leur proximité, et elle aurait dû s'en sentir coupable, mais la peur de rester seule l'emportait sur les remords qu'elle aurait pu éprouver. Les bruits qui s'échappaient des chambres voisines, l'obscurité, les ombres, tout était source d'angoisse — et rien, pas même d'avoir sa propre chambre, n'aurait changé le fait que le détective l'attirait irrésistiblement. L'étincelle avait jailli dès la première rencontre, quand il l'avait prise dans ses bras alors qu'ils se connaissaient à peine. Elle était alors bien trop paniquée pour s'en rendre compte. Mais elle était plus lucide, à présent. Et ne pouvait nier l'alchimie qui existait entre eux.

Après avoir arrangé une nouvelle fois les couvertures, elle rajusta son débardeur et se tourna vers le mur. Anton allait offrir une récompense pour Sam. Elle devait se concentrer sur cet acte généreux et non sur la sollicitude que Jonathan lui témoignait. Anton était celui qui voulait l'épouser et adopter Sam, il était tout ce que son père n'avait jamais été, le genre de père qu'elle voulait pour sa fille.

Zoé tapota son oreiller. Sam... Quand la reverrait-elle ? Franky Bates pouvait-il avoir appris son existence ?

L'homme qui l'avait violée semblait capable de tout, mais...

La voix de Jonathan déchira l'obscurité, rompant le fil de ses pensées.

— Voulez-vous que j'aille à la pharmacie de garde ?

Dans son esprit se matérialisa soudain une boîte de préservatifs.
Oh ! mon Dieu...

— Pour quoi faire ?

— Pour acheter des somnifères.

Elle lâcha le souffle qu'elle retenait. Ce n'était que ça ! Allons... Elle n'allait pas si mal. Elle avait seulement froid et n'arrivait pas à se réchauffer, alors qu'il régnait une douce chaleur dans la pièce.

— Pour moi ? Non, je n'en veux pas.

Elle se retourna une nouvelle fois.

— Je ne peux pas me le permettre : je dois garder les idées claires.

— Il faut que vous dormiez, Zoé. Un peu.

Elle ne répondit pas. Mais, après s'être tournée et retournée dans son lit pendant quelques minutes, elle finit par avouer :

— Jonathan ?

— Quoi ?

— Je ne peux pas dormir. Je n'arrive pas à me réchauffer.

En l'entendant se lever, elle crut qu'il avait finalement décidé d'aller à la pharmacie. Mais il tira sur la couverture et s'allongea contre elle, dans le lit. Stupéfaite, elle voulut le repousser. Il le fallait. Maintenant qu'elle avait pris conscience de l'attraction qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, elle ne pouvait plus permettre ce genre d'attitude. Ce serait déloyal envers Anton.

Mais Jon ne tenta aucun geste ambigu. Il passa ses bras autour d'elle et la serra contre lui.

Très vite, son souffle lent et régulier agit sur elle comme un métronome. Pour la première fois, depuis le jour où elle avait quitté son travail, un sentiment de sécurité l'enveloppa. Dans ce marasme, elle avait enfin trouvé un point fixe et solide auquel elle pouvait s'arrimer. Jonathan ne s'éloignerait pas. Il resterait près d'elle jusqu'à ce qu'ils retrouvent Sam.

Accordant sa respiration sur la sienne, elle se laissa gagner par une douce chaleur, et finit par sombrer dans le sommeil.

* * *

Quand la sonnerie du réveil résonna dans la chambre, au petit matin, Tiffany émergea d'un demi-sommeil avec un mal de tête qui lui martelait les tempes et une douleur terrible au niveau des seins. Colin l'avait laissée attachée toute la nuit. Il avait pris du Viagra et avait voulu faire l'amour à plusieurs reprises — sans jamais parvenir à la jouissance. Quand elle le pensait sur le point d'atteindre l'orgasme, elle gémissait et se débattait, faisant ce qu'elle pouvait pour l'y aider. Mais rien n'y avait fait. Il avait fini par s'affaler à côté d'elle, épuisé, la laissant attachée aux colonnes du lit au cas où il se serait réveillé avec l'envie de recommencer. Il n'avait dormi qu'une heure et devait déjà se préparer pour aller au travail.

— Colin ?

Il souleva les couvertures.

— Quoi ?

— C'est l'heure de se lever.

— Bon sang !

Il parvint difficilement à se mettre debout et tituba jusqu'à la salle de bains sans même lui jeter un seul regard.

— Est-ce que tu peux me détacher ?

— Pourquoi le ferais-je ? demanda-t-il au bout de quelques secondes tout en tirant la chasse d'eau. Tu m'as fait perdre mon temps cette nuit.

Elle se força à ne pas relever. Il était de mauvaise humeur et elle s'y attendait. Il ne pouvait en être autrement.

Il s'approcha du lit, se positionnant au-dessus d'elle, les yeux injectés de sang, la bouche tordue en un rictus mauvais.

— Tu m'as entendu ? grommela-t-il.

— Ce n'est pas ma faute. Je t'ai laissé utiliser tout ce que tu voulais.

Même les pinces, qu'il avait laissées accrochées à ses seins. Il les lui avait rarement infligées aussi longtemps et la douleur intense lui donnait envie de vomir.

— « Tout ce que tu voulais », répéta-t-il en maugréant comme si ce n'était pas vrai. Demain soir, je ferai vraiment ce que je veux.

Elle espéra qu'il lui embrasse la poitrine ou la caresse pour soulager la douleur qu'il avait causée, mais il se contenta de lui enlever les pinces, qu'il jeta sur la table de chevet.

— Je trouve que tu devrais retoucher tes nibards, ajouta-t-il en lui détachant les poignets.

— Ils ne sont pas assez gros ? s'inquiéta-t-elle en frottant sa poitrine endolorie.

— Non, et de loin.

Il plissa le nez avec un air de dégoût tandis que son regard courait sur son corps.

— C'est peut-être le poids que tu as pris. Comme tue-l'amour, on ne peut pas faire pire !

Elle n'avait pas grossi. Elle s'en assurait chaque jour.

— Tu veux que je pèse moins de cinquante-quatre kilos ?

— Je veux pouvoir jouir rien qu'en te voyant.

Sur ce, il haussa les épaules et s'éloigna, la laissant détacher seule ses chevilles encore arrimées aux montants du lit.

— Dépêche-toi d'aller à la gym. Tu feras trente minutes supplémentaires de cardio aujourd'hui.

Elle lâcha ses seins, mais ses mains tremblaient tellement qu'elle eut du mal à défaire les liens.

Trop serrés, ils lui avaient coupé la circulation et elle fut incapable de marcher pendant de longues minutes. Elle n'aurait pas accordé d'importance à ces petits désagréments si la soirée s'était passée normalement. Quand Colin était heureux, personne ne pouvait être plus charmant, et elle aimait le satisfaire. Elle aimait quand il posait sa tête sur son ventre nu et se mettait à pleurer en lui disant combien son amour et sa patience comptaient pour lui.

— Tu n'es pas encore habillée ? cria-t-il de la salle de bains.

— Presque.

— Quand tu seras dehors, achète un collier étrangleur pour Sam, comme celui que nous avons pour Rover.

Tiffany oublia aussitôt ses douleurs. Elle avait espéré que Colin ne remarquerait pas que l'ancien avait disparu.

— Où est celui de Rover ? demanda-t-elle innocemment.

— C'est ce que je cherchais la nuit dernière, mais je ne l'ai pas trouvé. C'est pour ça que je me suis rabattu sur la cire.

Elle avait des marques rouges sur le ventre et entre les cuisses, aux endroits où il avait fait couler la cire chaude, mais elle préférerait encore ça au collier étrangleur. La dernière fois qu'il le lui avait fait porter, elle avait perdu connaissance. Elle en gardait un si mauvais souvenir qu'elle avait profité du chaos qui avait suivi la fuite de Rover pour le cacher. Quand Colin s'excitait, il pouvait perdre tout contrôle.

— Tu as prévu de t'amuser avec elle ? demanda-t-elle soulagée de revenir en terrain familier.

— Ouais. J'ai décidé de vous emmener toutes les deux à la cabane de mon père, samedi soir. Nous y passerons la fête des Mères. Ça nous fera oublier Rover.

— Comment ferons-nous sortir Sam de la maison ?

— Comme on le faisait avec Rover. On lui filera un grosse dose de somnifères et on la transportera dans une malle, comme si c'était un panier de pique-nique.

— Et on en fera quoi, une fois que nous serons là-bas ? On ne peut pas la toucher à cause de sa mononucléose, tu te rappelles ?

— On peut la faire planer. Tu te souviens comme Rover était drôle quand nous lui avons fait fumer du crack ?

Oh ! ça oui ! Qu'est-ce qu'ils avaient pu rire ! Un fou rire mémorable.

— O.K., dit-elle. Ça me semble un bon programme.

Elle finit de lacer ses tennis.

— Je vais à la gym.

— Tiffany ?

Elle s'immobilisa devant la porte.

— Oui ?

— Désolé pour la nuit dernière. Je crois que j'étais plus inquiet au sujet de Rover que j'ai bien voulu l'admettre.

— Je comprends.

— Tu m'aimes ?

Soudain, la douleur qui irradiait sa poitrine s'envola.

— Bien sûr.

— Si tu ne veux pas que les gars viennent demain soir, je comprendrais.

Elle n'aimait pas entrer en compétition avec les copains de Colin

pour capter son attention, mais puisqu'elle était responsable de la fuite de Rover, et que la nuit précédente avait tourné au fiasco, elle devait se rattraper. Et prouver à son mari qu'elle était encore capable de lui donner du plaisir. Peut-être qu'après ce *gros* sacrifice il ne penserait plus à Zoé.

— Ça ira. Je vais leur faire passer un si bon moment qu'ils te remercieront pendant des mois.

— *Vraiment ?*

L'intérêt qu'elle perçut dans sa voix élimina ses dernières réserves. Ça ne durerait qu'une soirée, après tout. Et comme le disait Colin, elle s'amuserait probablement aussi. Elle passait toujours un bon moment quand son mari était au mieux de sa forme.

— Vraiment, confirma-t-elle.

* * *

Une douzaine de roses l'attendaient sur le seuil quand elle revint de la gym.

Et sur la carte qui accompagnait le bouquet, elle lut :

*Comment ferais-je sans toi ? Tu es parfaite. Avec tout mon amour,
Colin.*

— Je viens avec vous, annonça Zoé d'une voix ferme en le voyant prendre les clés de la voiture de location.

Jonathan se tourna vers elle. L'expression déterminée qu'il lut sur le visage de la jeune femme ne laissait aucun doute sur ses intentions. Même Skye, qu'elle venait d'avoir au téléphone, n'avait pas non plus réussi à la dissuader.

— Et si nous tombons sur lui ? demanda-t-il.

La nuit de sommeil lui avait fait du bien : elle avait meilleure mine. Il la trouva plus jolie que jamais dans sa robe d'été, sur laquelle elle avait enfilé un chandail blanc. S'il n'avait pas été si conscient de son charme et de l'attrait qu'elle exerçait sur lui, tout aurait sans doute été plus facile — mais il pouvait d'autant moins les ignorer qu'il venait de passer la nuit près d'elle. Il sentait encore son parfum, la douceur de sa peau sous ses lèvres...

Zoé était la plus jolie femme qu'il ait jamais rencontrée.

Mais aussi hors d'atteinte que Sheridan.

— Mettre la main sur Franky Bates, c'est bien ce que nous voulons, non ?

— Ce sera difficile pour vous de vous retrouver face à lui.

— Depuis trois jours, tout est difficile, de toute façon.

Elle rangea sa trousse de toilette dans son sac de voyage et le ferma.

— Prêt ?

Il fit un pas vers elle et posa une main sur son bras. Ce simple geste, qu'il aurait pu faire pour attirer l'attention de n'importe qui, lui fit un tel effet qu'il se raidit, presque inquiet. Elle représentait *vraiment* bien plus à ses yeux qu'une simple cliente. Il ne pouvait plus faire machine arrière. Mais il ne voulait surtout pas que cette confrontation avec Bates la blesse ou l'effraie plus qu'elle ne l'était déjà.

— Zoé, laissez-moi gérer ça. Faites-moi confiance...

— Ce n'est pas la question. Nous savons tous les deux que ma décision n'a rien à voir avec la confiance.

Il laissa retomber sa main pour ne pas céder à la tentation de la

prendre dans ses bras.

— Vous *tenez réellement* à l'affronter ?

— Il faut que je lui parle. J'ai besoin d'entendre ce qu'il dira, sinon il me restera toujours un doute. Personne ne peut le faire à ma place, vous comprenez ? Il le faut... Je le sens comme ça... C'est... mon instinct de mère qui me le dit. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? répéta-t-elle.

Hélas oui, mais il aurait préféré qu'il en fût autrement ! Pourtant, l'enquête avait tout à gagner à ce qu'elle l'accompagne. Elle connaissait Bates... Enfin, façon de parler !

Il vit son regard s'assombrir et, malgré le sourire dont elle le gratifia, il perçut l'angoisse que cette terrible démarche suscitait en elle.

— Le temps a passé, reprit-elle avec gravité. Le moment est peut-être venu pour moi de poser sur lui un regard adulte... Je dois cesser d'avoir peur de lui et me libérer de son ombre.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Quand j'ai témoigné contre lui au tribunal.

— Vous ne craignez pas de faire resurgir des souvenirs trop pénibles ?

Elle secoua la tête et eut un petit rire bref.

— J'ai eu un bébé. Comment oublier quoi que ce soit ? Les souvenirs sont gravés de façon indélébile dans ma mémoire.

Cet argument acheva de le convaincre. Laissant échapper un soupir, il la laissa passer. Il espérait ne pas regretter sa décision. Elle avait déjà tant souffert ! Il aurait voulu la protéger, mais il n'avait pas la prétention de penser qu'il savait mieux qu'elle ce dont elle avait besoin.

— C'est vous qui décidez.

Ils se dirigèrent en silence vers la voiture. Après avoir mis leurs sacs dans le coffre, Jonathan chaussa ses lunettes de soleil et s'installa derrière le volant.

— Pas de regrets ? lança-t-il, les clés sur le contact.

Elle secoua la tête, cachée, elle aussi, derrière ses verres fumés.

— Non. Allons-y !

Il marqua une hésitation au moment d'enclencher la marche arrière.

— Il y a un risque dont on n'a pas parlé...

— Lequel ?

— Si Bates n'a rien à voir avec la disparition de Samantha et qu'il n'était pas au courant de sa venue au monde, il le sera après notre passage.

Il aurait donné cher pour avoir accès à son regard et savoir ce qu'elle pensait en cet instant — mais son expression demeura

indéchiffrable.

— J'en ai bien conscience, murmura-t-elle.

* * *

Intuitivement, Zoé avait toujours su que le jour viendrait où il lui faudrait affronter l'homme qui l'avait violée. Elle avait vécu toutes ces années dans l'angoisse de le revoir et il figurait dans tous ses cauchemars. Elle n'avait jamais retrouvé la paix, même en se répétant en boucle que son agresseur n'avait pas prémédité son acte, que c'était la faute à « pas de chance » s'il s'en était pris à elle. Il l'avait violée parce qu'elle était seule dans le mobile home et qu'il était sous l'emprise de la drogue. C'est ce qu'avait fait valoir son avocat au cours du procès, insistant sur le fait qu'il n'avait pas suivi Zoé avant l'agression, et qu'il n'avait pas essayé de la contacter après.

Le procureur qui avait inculpé Bates avait, lui aussi, paru sensible aux remords que ce dernier avait exprimés. Mais qu'est-ce qu'elle en avait à faire, elle, de ces remords ? Elle n'avait que quinze ans quand il s'était jeté sur elle, lui arrachant sa jupe avant de l'entraîner dans sa chambre. Après ça, la peur qu'il recommence ou qu'il la harcèle si l'envie le reprenait ne l'avait pas quittée.

Ils arrivèrent devant la maison de la mère de Franky Bates. Jonathan se gara le long du trottoir et coupa le contact. Zoé essuya ses paumes moites sur sa robe et posa la main sur la poignée de la portière.

— Et si j'y allais en premier ? proposa Jonathan en tentant de la retenir.

— C'est gentil de le proposer, mais non, répondit-elle en sortant du véhicule.

Située dans un quartier défavorisé de la ville, la maison jouxtait un pavillon mitoyen délabré. Le jardin était en friche, envahi de mauvaises herbes. Un vieux divan, affaissé au milieu, était installé sous la véranda. Un cendrier trônait sur l'accoudoir.

— Depuis combien de temps sa mère vit-elle ici ? demanda-t-elle en s'engageant dans l'allée.

— D'après l'acte notarié que j'ai déniché sur internet, elle l'a achetée en 1964, donc... ça fait un sacré bail. Qu'est-ce que Bates faisait chez votre père ?

— Sa petite amie habitait le parc — au numéro 5.

— Il s'est introduit chez vous parce qu'il savait que vous y étiez ?

— Non, je ne crois pas. Il était complètement défoncé... Il espérait sans doute trouver de la drogue. Mais, quand il m'a vue, il... il a changé d'idée.

— Votre père dealait, à cette époque ?

— Il n'avait pas de boulot fixe, en tout cas.

— Je vois...

Quand il tendit la main vers la sonnette, elle faillit tourner les talons. Elle ne se sentait pas prête. Encore une minute... Une petite minute...

Non ! Elle était venue pour sauver Samantha. Et chaque minute comptait.

Une petite femme, vêtue d'un T-shirt violet en polyester et d'un pantalon assorti, leur ouvrit la porte. La bouche soudain sèche, Zoé fut incapable d'émettre le moindre mot. Elle se contenta d'observer la mère de son agresseur, notant la paire de verres à double foyer, les chaussures orthopédiques, le visage parcheminé... Elle devait avoir au moins quatre-vingts ans.

— Mme Bates ? s'enquit Jonathan d'un ton aimable.

La vieille femme secoua la tête.

— Je suis Eva Norris, la mère de Sandra Bates.

— Nous cherchons Franky.

Ses yeux, de la couleur d'un lavis japonais, s'assombrirent sous le coup de l'inquiétude.

— Mon petit-fils ? Que lui voulez-vous ?

— Nous aimerions lui poser quelques questions. Une adolescente a disparu et...

— Il n'a rien à voir avec ça, interrompit-elle. Il ne risquerait pas sa liberté conditionnelle... Il veut vraiment se réinsérer.

— Nous voulons juste lui parler, insista Jonathan. Pouvez-vous nous dire où le trouver ?

Comme elle demeurait silencieuse, il reprit :

— La vie d'une enfant est en jeu, madame Norris !

La vieille dame réfléchit un instant, puis elle tourna la tête par-dessus son épaule et cria :

— Franky !

La réponse de ce dernier fusa aussitôt :

— Quoi, mamy ?

— Viens ici.

Zoé sentit tous ses muscles se tendre. Le moment était venu. Elle ne pouvait plus reculer. Elle allait se retrouver face au père de Samantha. A l'homme qui l'avait violée.

Submergée par la panique, elle faillit glisser sa main dans celle de Jonathan. Sans doute l'aurait-elle fait si elle n'avait pas été fiancée.

Il lui jeta un regard plein de sollicitude, mais, avant qu'ils aient pu échanger le moindre mot, l'homme qu'ils étaient venus voir apparut derrière la vieille dame. Zoé sentit le souffle lui manquer. Il était si différent de celui de son souvenir — il était plus grand, plus costaud, mieux habillé aussi. Cette bouche, ce menton... C'était Sam !

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en regardant Jonathan.

Il prit distraitemment la carte que ce dernier lui tendait et reporta

son attention sur Zoé. Il écarquilla les yeux.

— Toi ? Que fais-tu ici ? souffla-t-il, incrédule.

Jonathan prit la parole.

— Je suis un détective privé de Sacramento. Je suis là pour...

— Est-ce que tu l'as enlevée ? le coupa Zoé, n'y tenant plus.

Bates haussa les sourcils.

— Enlevé qui ?

— Ma fille.

Malgré leur ressemblance troublante, il ne lui vint pas à l'idée de préciser que cette enfant était aussi la sienne.

Il leva les mains comme si elle l'avait menacé d'un revolver.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. Oui, je t'ai fait du mal il y a treize ans. J'ai... j'ai souvent espéré te voir pour pouvoir m'excuser et te dire mes regrets. *Vraiment*, insista-t-il.

Un peu rassurée par la tournure que prenait leur rencontre, elle s'efforçait de rassembler ses idées pour lui répondre, mais il poursuivit :

— Je ne m'attends pas à ce que tu me pardonnes, mais... je veux que tu saches que je n'ai pas passé un seul jour en prison sans regretter ce que je t'ai fait. C'est la dope qui m'avait tourné la tête... Sans ça, je ne t'aurais jamais agressée, tu peux me croire !

Sensible à la contrition qui perçait dans la voix de son petit-fils, Eva Norris passa un bras autour de sa taille. Il répondit à son geste par un sourire triste.

— Je ne me cherche pas d'excuses... J'ai purgé ma peine et... et j'espère juste avoir une seconde chance.

— Vous êtes-vous rendu dans le nord de la Californie depuis votre sortie ? lui demanda Jonathan.

— Non, affirma-t-il en secouant énergiquement la tête. Je n'ai pas bougé d'ici. Demandez à Eva. Mon grand-père est mort il y a dix jours. On l'a enterré la semaine dernière. Depuis, je cherche du travail.

Il désigna le pick-up Ford, relativement récent, garé dans l'allée.

— Papy m'a donné sa voiture pour que je puisse me présenter à des entretiens d'embauche. Il voulait m'offrir toutes les chances de prendre un nouveau départ.

Un vif soulagement éclaira le visage de la vieille dame.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle, manifestement convaincue de la sincérité de son petit-fils.

Franky semblait extrêmement anxieux. Son débit était rapide et haché, et il voulait tellement les convaincre qu'il en devenait maladroit. De le voir ainsi conforta Zoé dans l'idée qu'il n'avait rien à voir dans la disparition de Sam.

— Je n'éprouve aucune colère, insista-t-il en cherchant timidement à croiser son regard. Je ne te veux aucun mal. Jamais je ne m'en

prendrais à toi. Je ne savais même pas que tu avais une fille...

Soudain pris d'un doute, il fit quelques pas en chancelant, comme si une idée venait de s'insinuer dans son esprit.

— Attendez... Ce n'est pas la mienne, n'est-ce pas ? s'exclama-t-il. Je veux dire : est-ce la raison pour laquelle vous êtes là ?

Pivotant sur elle-même, Zoé s'éloigna vivement, avant que les larmes qui lui piquaient les paupières ne se mettent à couler. Il n'avait pas enlevé Samantha. D'ailleurs, il n'était même pas au courant de son existence. Ce voyage n'avait servi à rien ! Sa poitrine se contracta violemment, bloquant sa respiration. Cela faisait trois jours que sa fille avait disparu. Où était-elle ?

— Madame... ? cria Franky. Ecoute, je ne sais même pas comment tu t'appelles aujourd'hui... Je ne veux pas te manquer de respect en t'appelant par ton prénom, mais je suis désolé. Vraiment désolé.

Zoé ne répondit pas. Jonathan échangea quelques mots avec Bates, avant de se diriger à son tour vers leur véhicule.

— Est-ce que c'est ma fille ? l'interpella encore Franky au moment où Jonathan atteignait la berline de location.

— Bien sûr que non, répondit-elle sans le regarder.

Elle ne voulait plus le voir et ne lui devait aucune explication.

— J'ai deviné juste, c'est ça ? insista-t-il.

— Non ! cria-t-elle en s'asseyant sur le siège passager.

— Alors pourquoi êtes-vous venus jusqu'ici ?

— Parce que nous explorons toutes les pistes possibles, répondit calmement Jonathan.

Franky s'avança dans l'allée.

— Qu'est-il arrivé à votre fille ? Est-ce qu'elle va bien ?

Si elle le savait...

— Bonne chance pour votre recherche de travail, lança Jonathan en montant en voiture.

— Dites-moi ce qui se passe ! Qu'est-ce que je peux faire pour aider ? poursuivit Bates.

— Rien. Absolument rien ! cria Zoé en claquant la portière.

Franky Bates retira ses mains de ses poches. Ses épaules s'affaissèrent. Ses propos parvinrent à Zoé par la portière encore ouverte de Jonathan.

— Vous ne pouvez pas lâcher une bombe comme celle-là et remonter dans votre voiture sans une explication !

— Si vous êtes aussi désolé que vous le dites, vous laissez Zoé en paix, conclut Jon en s'installant au volant. Elle n'est pas en état de répondre à vos questions.

— D'accord, mais... tenez-moi au courant, insista Bates.

Elle le vit ouvrir la bouche, forcer sa voix pour se faire entendre.

— Si je peux vous aider... N'hésitez pas, l'un ou l'autre, à

m'appeler !

La musique jaillit dans l'habitacle quand Jonathan démarra. Il parcourut quelques centaines de mètres, avant de baisser le son.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Il faut que nous retournions à Sacramento.

— Nous filons directement à l'aéroport.

Zoé s'éclaircit la gorge.

— Il vous a donné son numéro ?

— Oui. Vous le voulez ?

— Non, bien sûr que non.

Elle n'avait plus rien à craindre de Franky Bates. Elle pouvait refermer ce chapitre sombre de sa vie. Mais ce qui aurait dû être un soulagement inespéré ne lui procurait qu'une petite consolation. Elle n'était pas plus avancée. Pourquoi était-elle venue jusqu'ici ? Elle avait perdu un temps précieux !

Elle sentit la main de Jonathan se refermer sur la sienne. Le lien qui les unissait, si troublant soit-il, lui semblait vital, et elle ne fit rien pour le rompre. Elle se tourna vers lui et fut surprise par l'intensité de son regard.

— Nous pouvons être amis, souffla-t-il comme si le simple fait de le dire rendait son geste plus anodin.

— Nous pouvons être amis, répéta-t-elle.

Elle n'en était pas convaincue, hélas. La manière dont il entremêlait ses doigts aux siens était si intime... si sensuelle ! Oui, c'était une très bonne chose qu'ils rentrent à Sacramento. Tétanisée par la disparition de Samantha, elle n'était pas en état de lutter contre l'attirance qui les poussait l'un vers l'autre. Sans sa fille, elle n'avait plus aucun repère. Plus aucune forme de lucidité.

Lorsque Jonathan s'arrêta devant chez elle, le retour apparut soudain à Zoé plus difficile que le départ pour l'aéroport, la veille. Elle ne parvenait plus à faire taire le sentiment d'être étrangère à cette maison, comme à toutes celles de la rue, dont la plupart étaient plongées dans le noir. Elle y avait pourtant vécu dix mois. Elle était si fière d'emménager dans ce quartier et d'appartenir à cette communauté qu'elle n'avait pas ménagé ses efforts pour se « fondre dans le décor ». Elle avait lu des dizaines de magazines de décoration, surveillé son langage, soigné son apparence — et elle pensait être parvenue à son but.

Quelle erreur ! Un sourire amer lui vint aux lèvres. Elle prit son sac et se tourna vers Jonathan. Elle avait accepté qu'il la reconduise jusque chez elle, en prétextant épargner ainsi un déplacement à Anton. Mais la vérité était ailleurs : en fait, elle cherchait à repousser le moment de lui dire au revoir...

Et à retarder celui de revoir Anton ? lui susurra une petite voix intérieure.

Elle leva les yeux, troublée. La fenêtre du salon était éclairée. Anton l'attendait, manifestement. C'était gentil de sa part, mais elle ne pouvait s'empêcher de regretter qu'il se soit donné cette peine. Si seulement elle pouvait monter se coucher et éprouver pour l'homme qu'elle avait accepté d'épouser le désir qui la poussait vers Jonathan...

Voyait-elle en lui son sauveur ? Le seul homme capable de lui ramener Samantha ? Ou n'était-ce qu'une question d'attrance physique ?

Elle n'aurait su le dire. Une telle confusion régnait dans son esprit ! Tout juste savait-elle qu'elle désirait Jonathan comme elle n'avait jamais désiré aucun homme avant lui.

Comment cette étincelle avait-elle pu jaillir dans un moment aussi douloureux et réussir à percer son engourdissement ? C'était ce qui la troublait le plus.

— Bonne nuit, murmura-t-elle en sortant de la voiture.

Il ne tenta aucun geste vers elle. Il n'avait plus cherché à la

toucher depuis qu'il lui avait pris la main juste après qu'ils avaient quitté la maison de Bates.

— Gardez espoir, l'encouragea-t-il.

Mais si sa fille était toujours en vie, pourquoi n'avait-on pas trouvé la moindre trace de son passage à tel ou tel endroit ? Et pourquoi personne n'avait demandé de rançon ?

— Merci pour tout.

— Je serai dans le quartier demain. J'ai un rendez-vous de bonne heure, concernant une autre affaire. Après, j'irai de nouveau interroger vos voisins, ses professeurs, ses camarades de classe. Je ne renonce pas, Zoé : s'il y a quelqu'un qui sait quelque chose, je le trouverai.

Serait-il trop tard, alors ? L'appellerait-on pour lui dire qu'on venait de retrouver son corps sans vie, abandonné dans un terrain vague ou dans un container ?

Assaillie par ces images macabres, Zoé parvint néanmoins à esquisser un sourire, avant de refermer la portière. Elle regarda le véhicule s'éloigner, et attendit que les feux arrière disparaissent au coin de la rue pour se diriger vers la porte d'entrée.

— C'était qui ?

La voix venait de la maison voisine — en bas des marches, lui sembla-t-il en fouillant le jardin du regard.

— Colin ?

— Oui. C'est moi. Je vous ai fait peur ? J'ai entendu le bruit du moteur et j'ai pensé que vous aviez peut-être trouvé Samantha.

Il articulait avec difficulté. Avait-il bu ?

— Non, hélas !

— Pas de nouvelles pistes ?

— Aucune. En tout cas, l'inspecteur Thomas n'en a pas écarté une seule.

Engager la conversation avec Colin était la dernière chose dont elle avait envie. Elle garda sa valise à roulettes à la main et fit un pas de plus vers la porte. Elle ne souhaitait pas s'attarder, surtout s'il avait bu. Et puis Anton l'attendait.

Il fit claquer sa langue.

— C'est trop bête.

— Si nous reportions cette conversation à demain ? Ne m'en veuillez pas, mais... il est plus de minuit et je suis épuisée.

Zoé fit un autre pas dans l'allée.

— Hé ! Pas si vite, l'interpella-t-il. J'ai attendu toute la soirée, moi !

— Pour... ?

Il ne prit pas la peine de développer son point de vue, et revint à son idée fixe.

— C'était qui, ce type ?

Pas de doute : il avait bu. Tiffany et lui avaient peut-être reçu des amis... Des éclats de voix et de musique s'échappaient parfois de chez eux tard dans la nuit, mais cela n'arrivait pas très fréquemment et ils invitaient rarement plus d'une ou deux personnes à la fois.

— Jonathan est détective privé, expliqua-t-elle. Il participe aux recherches.

— Alors comme ça, il s'appelle Jonathan ?

Elle marqua une hésitation, ne sachant comment réagir au ton soupçonneux de son voisin.

— Oui. Jonathan Stivers. Vous le connaissez ?

— Non, je n'en avais pas entendu parler jusqu'à maintenant. C'est un homme séduisant, il faut bien le reconnaître.

Que voulait-il dire ?

— Vous ne l'avez pourtant qu'entraperçu ?

— Je l'ai vu l'autre nuit quand il traînait dans le coin.

— Oh ! je comprends, murmura-t-elle en faisant passer sa valise dans l'autre main.

Il sortit de l'ombre, et elle s'aperçut qu'il était pieds nus. Il n'avait pas de T-shirt et ne portait qu'un pantalon de survêtement. Ses cheveux étaient ébouriffés comme s'il n'avait cessé d'y passer la main.

— Vous ne faites pas confiance à la police pour mener l'enquête ? demanda-t-il.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent, mais je préfère mettre toutes les chances de mon côté.

— Ils ne servent à rien.

Il se gratta l'épaule.

— Ce Jonathan... c'est un bon détective ?

— Je pense, oui. Il a de l'expérience, il est organisé et déterminé.

— Vous venez pourtant de dire qu'il n'avait trouvé aucune piste exploitable, répliqua-t-il en se caressant le torse.

Son geste était si incongru qu'elle fut prise de l'envie irrésistible de mettre le maximum de distance entre eux. Elle ne l'avait jamais vu si négligé. Que lui arrivait-il ? Pourquoi était-il sorti à moitié dévêtu pour lui parler ? Sans doute s'était-il dépêché pour ne pas la manquer... Mais était-il obligé de se toucher devant elle ?

— C'est une disparition, s'entendit-elle répondre. L'enquête s'annonce difficile, même pour un professionnel.

— Pourquoi êtes-vous sur la défensive ?

Elle l'était dès qu'il s'agissait de Jonathan — ce qui était bien la preuve de son béguin pour lui, d'ailleurs.

— J'essaie plutôt d'être objective.

Il laissa retomber sa main et elle préféra oublier ce qu'il venait de faire.

— Je ne vois pas en quoi cette disparition est compliquée ? railla-t-il. Votre fille a probablement été enlevée par un délinquant sexuel du quartier... Il faudrait peindre une grosse croix rouge sur la porte de tous ceux qui sont enregistrés sur le fichier des flics !

Se pouvait-il que Sam soit si proche d'eux ? Cela lui apparut soudain possible, maintenant qu'ils avaient éliminé Franky Bates et Ely de la liste des suspects.

Elle jeta un coup d'œil vers la rue enténébrée.

— D'après la police, il y en a quelques-uns dans le coin, confirmait-elle.

Ces derniers jours, le monde était devenu si menaçant qu'elle avait l'impression de voir un agresseur à chaque coin de rue, prêt à fondre à tout instant sur sa proie.

— Que font la police et ce Jonathan, à ce sujet ?

— Ils interrogent les gens et vérifient leurs alibis.

— Bon... J'espère qu'ils font tout ce qu'ils peuvent, en tout cas.

Colin était visiblement inquiet pour Sam et sa sollicitude la touchait. Mais elle avait les nerfs trop à vif pour l'entendre mettre en doute les compétences de la police. Au fond, malgré toute sa bonne volonté et son désir de bien faire, Colin ne l'aidait pas ce soir. Elle devait mettre un terme à cette conversation — sans quoi elle sombrerait dans de nouveaux abîmes de désespoir.

— Bonne nuit.

— Où vous a-t-il emmenée, Zoé ? insista-t-il, feignant d'ignorer sa lassitude.

Il avait baissé la voix en prononçant son prénom, créant ainsi un effet... d'intimité.

Décidément, l'ivresse le rendait bizarre... Elle fit mine de ne pas avoir entendu. Elle ne voulait pas paraître ingrate d'autant qu'il s'était montré vraiment serviable l'autre soir.

— A Los Angeles, répondit-elle à contrecœur.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

Zoé jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Que faisait Anton ? Il devait pourtant avoir entendu la voiture de Jonathan s'arrêter devant la porte ! Pourquoi ne venait-il pas l'accueillir et l'aider à porter sa valise ?

Peut-être s'était-il assoupi en l'attendant...

— Mon père habite là-bas. Nous espérions qu'il avait eu des nouvelles de Sam.

— Oh ! je vois...

En enfouissant ses mains dans les poches amples de son pantalon de survêtement, Colin le fit glisser sur ses hanches, assez bas pour suggérer qu'il ne portait rien en dessous.

— Bon..., commençait-elle, rattrapée par son sentiment de

malaise.

— Bon sang, vous nous avez manqué ici, la coupa-t-il.

Elle lui avait *manqué* ? Elle ne s'était absentée qu'une nuit !

— C'est... gentil.

Elle fit quelques pas de plus dans l'allée.

— J'ai une question, reprit-il en sautant par-dessus la barrière.

Zoé s'immobilisa, s'accrochant aux derniers lambeaux de patience qu'il lui restait.

— Laquelle ?

— Est-ce que vous avez pensé à moi pendant que vous étiez à Los Angeles ?

Elle sentit ses poils se hérissier sur ses bras.

— Pardon ?

Il lui décocha un sourire charmeur qu'elle trouva calculé.

— Vous m'avez bien entendu.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

Il éclata d'un rire malsain. Elle se prit à espérer qu'il avait voulu plaisanter, mais il enchaîna, la plongeant dans le plus grand trouble :

— Oh ! vous voulez donc jouer à *ce* jeu-là ?

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Une vive lumière inonda soudain la véranda des Bell et Tiffany apparut sur le seuil.

— Trésor ?

Zoé ne put retenir un soupir de soulagement.

— Votre femme vous appelle, reprit-elle comme il ne réagissait pas.

Il se renfrogna.

— Et alors ?

— Elle veut vous parler.

— Moi, je veux...

— Colin ? l'interrompit une nouvelle fois Tiffany.

Il parut enfin l'entendre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? brailla-t-il d'un ton peu amène.

— Tu as un peu trop bu ce soir. Tu devrais peut-être rentrer.

Il roula des yeux.

— Elle ne peut pas se passer de moi, si vous voyez ce que je veux dire, ricana-t-il.

Non elle ne voyait pas — et elle n'avait pas envie qu'il lui fasse un dessin...

— Elle a raison, je crois. Vous feriez mieux de rentrer.

— O.K, fit-il en haussant les épaules. Ouais, ouais, j'arrive, grommela-t-il à l'adresse de sa femme. On s'voit demain, ajouta-t-il avant de tourner les talons.

— J'espère bien que non, murmura Zoé.

La porte des Bell se referma. Quelques secondes plus tard la lumière de la véranda s'éteignit, replongeant la maison dans l'obscurité.

Zoé entra enfin chez elle en traînant sa valise à roulettes sur le seuil. Anton était assis à la table de la cuisine, un verre posé devant lui.

— Oh ! je croyais que tu dormais ! s'exclama-t-elle. Pourquoi n'es-tu pas sorti ? Tu n'entendais pas Colin ? Il était vraiment bizarre ce soir... On aurait dit qu'il me draguait. Je crois qu'il avait bu.

Anton, le regard fixé à la pendule murale, prit une autre gorgée de sa boisson.

— Anton ?

Elle remarqua soudain ses yeux rougis.

— Est-ce que c'est vrai ? finit-il par dire.

De quoi parlait-il ? Faisait-il allusion à Jonathan ? Elle se revit dans cette chambre d'hôtel, Jonathan debout derrière elle, face au miroir de la salle de bains — et plus tard, quand elle s'était endormie dans ses bras. Ils n'avaient rien fait de mal — ils étaient habillés et ne s'étaient même pas regardés avant de s'endormir. Bien sûr, il y avait cette attirance entre eux — une attirance qui pouvait être considérée comme une trahison... mais elle refusait de l'envisager sous cet angle. Le drame terrible qu'elle traversait la rapprochait de la personne qui lui semblait le mieux à même de comprendre sa douleur. Dès que la vie reprendrait son cours normal, ce sentiment disparaîtrait.

Mais comment Anton avait-il deviné pour Jonathan ? Ce dernier venait juste de partir !

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Sur le père de Samantha.

Il parlait du viol. Elle sentit son estomac se contracter violemment. Ses jambes fléchirent, et elle se laissa tomber sur une chaise.

— Qui te l'a dit ?

— Qu'est-ce que tu croyais ? Que la police n'irait pas fouiller dans ton passé ?

Il se leva, mal assuré, et jeta son verre contre le mur. Zoé tressaillit quand il éclata en mille morceaux.

— Ils voulaient savoir si quelqu'un a une bonne raison d'enlever Samantha, tu comprends ?

— Anton...

— As-tu la moindre idée de l'embarras que j'ai pu ressentir, assis là en train de dire à l'inspecteur Thomas que le père de ta fille était mort dans un accident de voiture ? Je suis ton fiancé, bon sang ! Nous sommes censés n'avoir aucun secret l'un pour l'autre !

Zoé sentit son cœur battre à un rythme douloureusement désordonné.

— Anton, s'il te plaît. Cela a dû être un choc pour toi, mais tu dois me comprendre. Il faut que tu sois de mon côté jusqu'à ce que... jusqu'à ce que nous retrouvions Sam. Sois... sois patient et laisse-moi une chance de t'expliquer.

— M'expliquer quoi ? s'emporta-t-il. Sur quoi d'autre me mens-tu depuis le début ? Comment puis-je être de ton côté, Zoé ? Comment puis-je t'aimer et te soutenir si je ne te connais pas ? Je suis là, j'ai pris des jours de congé, je rencontre la police, j'offre une *récompense* — et toi, tu sais depuis le début qui l'a probablement enlevée !

— C'est faux.

Elle se leva à son tour, ne supportant pas de le sentir fulminer au-dessus d'elle.

— Je le croyais toujours en prison.

— Eh bien, il en est sorti !

— Oui, je sais...

— C'est Stivers qui te l'a appris ? Ce séduisant et jeune privé qui t'a manifesté son intérêt à la seconde où il a posé les yeux sur toi ?

Elle ne se rappelait pas l'avoir vu aussi en colère qu'à cet instant. En général, quand il était contrarié, il avait plutôt tendance à se fermer. Mais cette scène cristallisait les nombreux désaccords, notamment financiers, qui les avaient opposés et ce, bien avant la disparition de Sam.

— Calme-toi, je t'en prie.

— Me calmer ! hurla-t-il.

— J'ai parlé à Franky Bates aujourd'hui. Il n'a pas enlevé Sam !

— Alors, même sur l'endroit où tu t'es rendue, tu m'as menti, s'indigna-t-il avant de laisser échapper un rire sans joie.

— Je ne savais pas que nous irions le voir.

— Foutaises !

— C'est la vérité. Jonathan n'avait pas prévu de m'emmener à San Diego. Il craignait que ce soit trop dur pour moi.

— Parce que tu lui as dit que tu as été violée, n'est-ce pas ? A lui, tu t'es confiée ?

— Tu n'es pas juste ! Il l'a su parce que Skye le lui a appris. Elle faisait partie du groupe de soutien aux victimes auquel je participais, il y a quelques années.

Pourquoi ne s'était-elle pas préparée à ce que la police fouille dans son passé ? Elle aurait dû réfléchir aux implications que la disparition de Samantha aurait sur leur vie, mais elle avait été bien trop bouleversée pour y penser.

— Non, c'est toi qui le lui as dit. C'est ce que tu lui murmurais à l'oreille quand vous vous enlaciez dans mon jardin.

Elle sentit des gouttes de sueur rouler le long de son dos.

— Ne dis pas de bêtises. J'étais sur le point de m'effondrer, et

Jonathan a...

— Son attitude était inacceptable en pareilles circonstances !

Zoé secoua la tête. Comment lui faire comprendre qu'il n'y avait eu aucune arrière-pensée dans cette étreinte ? Sa nuit avec Jonathan à l'hôtel était sans doute « inacceptable », mais ce qui s'était passé près de la piscine n'était qu'un élan spontané et désintéressé, une simple tentative de réconfort.

— Tu as mal interprété la scène. Ça ne s'est pas passé de cette façon — pas du tout.

— Dans ce cas, comment expliques-tu que je sois le seul à ignorer la vérité sur le père de Sam ?

Elle le dévisagea, ses yeux s'attardant sur ses tempes grisonnantes. Il lui parut soudain moins distingué, et nettement plus... vieux. Quand avait-il changé ? Ou plutôt qu'est-ce qui avait changé ? Elle avait toujours été consciente de leur différence d'âge, et ça ne l'avait jamais dérangée. Pourquoi les qualités qui avaient rendu Anton séduisant à ses yeux — son assurance, sa belle situation, son sens de l'organisation, sa distinction, sa droiture — n'exerçaient plus le même effet sur elle ?

Était-ce à cause de son attirance pour un homme plus jeune ? Ou la disparition de Sam agissait-elle comme un électrochoc assez puissant pour la pousser à remettre toute sa vie en question ?

— Je ne t'en ai pas parlé parce que...

— Pourquoi ? la pressa-t-il, quand elle se tut.

Comment mettre des mots sur une notion aussi subtile que l'instinct ?

— Parce que je voulais que *personne* ne sache. C'était une expérience horrible. Je voulais oublier, faire comme si cela n'était jamais arrivé. Tu comprends ? Imagine ce que ça ferait à Sam si elle le découvrait !

Il posa sur elle un regard triste et secoua la tête.

— Encore une fois, c'est Sam et toi. Rien que vous deux. Et moi, je ne compte pas.

— Je... Je ne t'ai rien dit parce que nous n'étions pas encore mariés. Et... je n'ai eu que des relations bancales avant toi. C'est juste... C'est du passé pour moi. Il n'y avait pas de raison que j'en parle.

— Tu as bien caché ton jeu, Zoé. Je croyais que tu t'engageais auprès de moi pour la vie, mais, en fait, tu choisissais minutieusement ce que tu voulais bien me dire... Ce n'est pas très honnête de ta part, avoue-le !

— Qu'y avait-il de mal à essayer de protéger Sam ? répliqua-t-elle.

— Sauf qu'il ne s'agit pas seulement de Sam, n'est-ce pas ? Tu n'as pas pris notre relation au sérieux.

— Assez pourtant pour accepter ta proposition.

— Ta bouche a dit oui, ta tête aussi, mais pas ton cœur. Tu ne m'as même pas embrassé ce jour-là !

Etait-ce vrai ? Zoé ferma les yeux. Son univers s'effondrait et l'entraînait dans sa chute.

— C'était du passé, répéta-t-elle sans grande conviction.

Au fond, elle savait qu'il avait raison. Elle avait aimé l'idée de devenir la femme de quelqu'un *comme lui*, de quitter l'existence instable qu'elle avait toujours connue, de gagner une forme de respectabilité. Mais elle ne l'avait jamais vraiment aimé, *lui*.

S'en serait-elle aperçue, une fois mariée ? Difficile à dire — mais en prendre conscience maintenant n'était vraiment pas agréable.

— Après la disparition de Sam, tu ne t'es pas dit que le moment était peut-être opportun pour me parler de ce Bates ? railla-t-il.

Elle baissa les yeux, gênée. Pouvait-elle lui avouer qu'elle avait craint sa réaction ?

— Zoé ?

Elle affronta son regard.

— Je te l'ai dit : nous avons vérifié pour Franky Bates. Il ne l'a pas enlevée.

— Ce type est un criminel ! Tu crois vraiment qu'il avouerait l'avoir kidnappée ?

Si seulement elle pouvait remonter le temps — une semaine, deux semaines, une année... Si seulement elle n'avait jamais rencontré Anton ! Si elle avait dit non quand il lui avait proposé une sortie... Elle aurait continué à ne compter que sur elle-même. Et Sam serait toujours auprès d'elle. Elle tenait à sa fille infiniment plus qu'elle ne tiendrait jamais à Anton — ou même au rêve d'une vie confortable.

— Il ignorait l'existence de Sam, expliqua-t-elle. Et la nouvelle lui a fait l'effet d'une bombe. Sa grand-mère était à côté de lui. Elle a confirmé ce qu'il nous disait.

— Sa grand-mère ?

— Oui.

— Et puis quoi encore ? Les grand-mères ne mentent pas pour protéger ceux qu'elles aiment, peut-être ? Ils ont juste appris à assurer leurs arrières, au moins aussi bien que toi. Après tout, ils viennent de la zone, eux aussi !

Un frisson la traversa de part en part. Elle ne lui avait pas tout dit, gardant secrets certains faits traumatisants de sa vie, mais il connaissait son passé. Il savait qu'elle avait grandi dans un parc de mobile homes au milieu d'une faune d'alcooliques et de toxicomanes. Elle n'avait jamais prétendu être quelqu'un d'autre que ce qu'elle était.

— Comment peux-tu te montrer si dur, dans un moment comme celui-ci ?

Il enfouit brièvement son visage dans ses mains.

— Tu as raison... Je suis désolé. Mais ne puis-je pas exprimer ce que je ressens, moi aussi ?

Zoé le regarda, bouche bée.

— Ma fille a disparu, et tu m'en veux de ne pas pouvoir exprimer ta déception ?

— Je n'aurais pas dû me laisser aller à t'aimer, Zoé. Comment ai-je pu croire qu'un homme comme moi puisse refaire sa vie avec une femme aussi belle et aussi jeune que toi ? Il n'y a pas que la différence d'âge... Nous sommes si différents ! Mes parents m'avaient pourtant prévenu, mais... je n'en ai fait qu'à ma tête. Et voilà le résultat !

Sidérée, Zoé peina à trouver ses mots.

— Alors... comme ça, je... je suis une erreur ? parvint-elle à articuler.

— L'erreur serait de vouloir poursuivre une relation avec toi coûte que coûte. Que j'en aie envie ou pas.

Zoé évalua aussitôt la situation et les options qui s'offraient à elle. Sa valise était dans le couloir. Avec le maquillage et les vêtements qui occupaient quelques tiroirs de la commode, c'était à peu près tout ce qu'elle possédait. Anton l'avait convaincue de vendre sa vieille voiture, quelques mois plus tôt, pour acheter une grosse berline, qu'il jugeait plus fiable et correspondant mieux à l'image de l'agent immobilier commercial qu'elle était sur le point de devenir.

Mais si elle ne retrouvait pas de travail, elle ne pourrait pas en assumer seule le crédit.

— Tu me mets dehors, si je comprends bien ?

— Non... bien sûr que non ! Tu peux rester une semaine ou deux jusqu'à ce que... jusqu'à ce que la situation avec Samantha soit résolue... d'une façon ou d'une autre.

— D'une façon ou d'une autre, répéta-t-elle avec un rire sans joie. Comme c'est généreux de ta part !

— Je ne suis pas plus ravi que toi d'en arriver là, Zoé.

Elle aurait pourtant juré qu'il était soulagé de s'en tirer à si bon compte.

N'avait-il pas été séduit, lui aussi, par ce qu'elle représentait — une femme jeune et séduisante — plus que par ce qu'elle était réellement ? Puis, comme elle, il n'avait pas su faire de concessions, ni lui ouvrir son cœur. Le drame qui s'était abattu sur eux ne faisait pas partie du contrat. Il préférerait retourner à sa vie organisée et prévisible sans plus avoir à s'inquiéter de savoir si elle serait en mesure de payer sa part des factures.

— Est-ce à cause des dix mille dollars, Anton ? C'est ça le vrai problème ? demanda-t-elle. Tu ne veux plus les déboursier, c'est ça ?

Elle savait qu'elle n'était pas juste, mais elle était blessée et en

colère.

— Est-ce pour ça que tu restes avec moi ? Pour l'argent ? rétorqua-t-il, rendant coup pour coup.

— Tu crois peut-être que je me suis servie de toi depuis le début ?

Son silence fut plus éloquent que tout ce qu'il aurait pu dire. S'il pouvait accepter le fait qu'elle l'avait exclu d'une partie de sa vie, il ne lui pardonnait pas de ne pas avoir été sincèrement amoureuse de lui. Il avait le sentiment d'avoir été utilisé — et il ne voulait pas, en plus, être ridicule. Ce n'était plus qu'une question de fierté pour lui. Il ne miserait pas sur une relation qui avait peu de chances de durer. En d'autres termes, elle était devenue un mauvais placement à ses yeux.

Les conséquences étaient terribles : elle se retrouvait sans sa fille, sans son fiancé, sans travail, sans toit... et sans récompense à offrir pour Samantha.

Elle attrapa la bouteille de gin et avala une bonne rasade en grimaçant. Puis elle se dirigea vers la chambre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il en lui emboîtant le pas.

— Je m'en vais.

— Au milieu de la nuit ?

Elle perçut plus d'étonnement que d'inquiétude dans sa voix. Il préférerait manifestement en finir le plus vite possible.

— Je me fiche pas mal de l'heure qu'il est, marmonna-t-elle.

— Où vas-tu aller ?

— Aucune idée.

Il la regarda rassembler ses affaires.

— Tu retomberas sur tes pattes, Zoé. Comme toujours... parce que tu es une battante.

Elle ne prit pas la peine de se retourner pour le regarder, retenant le rire nerveux qu'elle sentait monter en elle.

— J'apprécie tes encouragements, Anton.

Il ne releva pas le sarcasme, et poursuivit d'un ton empreint de compassion :

— J'espère vraiment que tu vas retrouver Sam. Si... si tu veux, je peux te prêter l'argent pour la récompense. Tu me rembourseras plus tard.

Pas question ! Il la laissait tomber au pire moment qui soit. Pourquoi l'aiderait-elle à soulager sa mauvaise conscience ?

— Non, merci. Je me débrouillerai autrement.

Elle se redressa, soudain pressée d'échapper à sa présence, à sa maison, à toutes les platitudes qu'il débitait. Elle n'avait pas perçu jusqu'à présent à quel point elle étouffait à ses côtés. Il s'était débrouillé pour ôter toute couleur, toute saveur à sa vie.

— Je prends la voiture, annonça-t-elle simplement.

— Bien sûr. Si ça peut t'aider, je me chargerai de la prochaine

mensualité. Ça te permettra de souffler un peu avant de retrouver du travail.

Elle se tourna vers lui.

— Tu sais, Anton, c'est comme de dire à quelqu'un à qui on vient de couper la jambe que tu lui fourniras du sparadrap !

Et le rire nerveux qui couvait dans sa gorge franchit enfin ses lèvres.

— Regarde ce que je t'apporte ! s'écria Tiffany en entrant dans la pièce insonorisée.

Samantha remarqua son sourire radieux et reporta aussitôt son attention sur la tartine de confiture qu'elle avait dans la main.

— Pourquoi ? ne put-elle s'empêcher de demander en s'efforçant de trouver l'énergie nécessaire pour s'asseoir.

— N'est-ce pas un peu cavalier comme réaction, ça, jeune fille ? s'étonna Tiffany en levant la tartine en l'air.

— C'est juste que... pourquoi ce cadeau ?

— Mon bon cœur me perdra ! Colin ne serait sûrement pas d'accord. Peut-être même qu'il me priverait de dîner ce soir, s'il l'apprenait... mais je cours le risque pour te faire plaisir.

Désarçonnée par cette soudaine amabilité, Samantha sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Merci, souffla-t-elle.

— Je t'en prie. Est-ce que ça ne sent pas délicieusement bon ? s'enquit Tiffany en faisant passer la tartine sous le nez de sa prisonnière.

Celle-ci se mit à saliver. Elle avait si faim !

— As-tu mangé des croquettes aujourd'hui ? Est-ce que je peux dire à Colin que tu as été un petit toutou obéissant ?

— Un peu.

Ce « un peu » pesait très lourd sur son estomac et lui donnait mal au cœur. A moins que ce ne fût l'eau, qu'elle avait trouvée plus judicieux d'économiser après s'être lavé les dents. Tiffany lui avait apporté brosse et dentifrice il y a quelques jours — ou peut-être quelques heures ? —, mais Sam n'avait qu'un bol d'eau à sa disposition, et elle ne voulait pas le gaspiller. Elle s'était donc lavé les dents, sans boire une goutte de liquide, aussitôt après avoir avalé les croquettes... La menthe avait d'abord fait passer le goût détestable qui lui restait en bouche, mais, à présent, le mélange lui donnait envie de vomir.

— Voilà un bon petit animal ! Allez, fais-moi un sourire. Je ne

veux voir personne triste aujourd'hui.

— Il y a quelque chose de spécial... aujourd'hui ? demanda Samantha, le cœur soudain gonflé d'espoir.

Avec un haussement d'épaules, Tiffany rapprocha la tartine de son visage. En voyant les yeux de Sam rivés dessus, elle esquisssa une sorte de rictus.

— Ça donne envie, hein ?

Elle semblait de très bonne humeur, mais Sam pouvait-elle lui faire confiance ? Tiffany n'était-elle pas en train de la tenter pour mieux la mettre à l'épreuve ?

— Elle te fait envie ? insista-t-elle comme Sam ne répondait pas.

Cette dernière hocha la tête.

— Alors, prouve-le.

— Comment ?

— En me faisant un petit « numéro ».

— Un petit numéro ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Tu pourrais faire tes besoins devant moi. Comme un chien...

Les doigts crispés sur la couverture, Samantha regarda le bac à litière qu'elle avait poussé dans un coin de la pièce. Elle avait eu la diarrhée, et même si Tiffany lui avait fait nettoyer lors de sa dernière visite, il s'en dégageait toujours une odeur nauséabonde.

— Ça ne se fait pas, balbutia-t-elle.

— Pourquoi ? Tu fais bien pipi devant tes copines, non ?

— Elles ne *regardent* pas !

— Allez, fais pas ta mijaurée ! Nous sommes entre filles.

Samantha sentit son cœur se contracter douloureusement. Tiffany ne cherchait qu'à l'humilier, à lui montrer qui commandait. Elle n'était pas très différente de Colin, en fait !

— Non.

Sa voix n'avait été qu'un murmure.

— Qu'est-ce que tu as dit ? articula lentement Tiffany, l'air incrédule. Mince ! Tu es une vraie tête de mule... Rover pissait devant moi, lui. Il s'en fichait, du moment que je lui donnais à manger.

Samantha pensa aux marques que ce « Rover » avait gravées au bas du mur, et qu'elle avait décidé de poursuivre, en suivant son exemple.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Rover ?

— Ce ne sont pas tes oignons !

Tiffany regarda la tartine, le visage de nouveau sombre.

— Oh... et puis, mange-la ! capitula-t-elle en la jetant sur le matelas. Elle est faite et je ne le mangerai pas. C'est trop calorique. Mais ça ne se passera pas comme ça avec Colin ! Si tu refuses de faire tes besoins devant lui, tu t'en mordras les doigts. Tu peux me croire.

Samantha s'empressa de ramasser le morceau de pain, avant que Tiffany ne change d'avis. Mais un coup d'œil vers cette dernière la

rassura : assise contre le mur opposé, elle était manifestement passée à autre chose et s'était mise à bavarder, comme elle l'aurait fait avec sa meilleure amie. Occupée à manger en veillant à ne pas perdre la moindre goutte de confiture, Sam ne prit pas la peine de l'écouter. Les mots qui s'échappaient de sa bouche étaient comme des bulles de savon qui flottaient quelques instants, avant d'éclater. Parlait-elle de son mari ? Probable. Il lui avait bien semblé entendre le prénom de Colin émerger, ça et là, dans le flot de paroles.

— Mais tout va bien, dit Tiffany. Je me suis inquiétée pour rien... Colin m'aime toujours. Il cède parfois à la colère qu'il a en lui, mais il n'y peut rien, au fond — tu vois ce que je veux dire ?

— Hmm, marmonna distraitement Sam.

Elle se contentait d'émettre, de temps en temps, quelques onomatopées, différentes selon les intonations de Tiffany, qui semblait s'en satisfaire. Depuis quand n'avait-elle pas mangé une nourriture normale ? Une éternité, lui semblait-il. Ce pain était si... si bon ! Un vrai régal !

— Beaucoup de gens sont confrontés à ce genre de problème, poursuivait Tiffany. C'est difficile, bien sûr... mais il le surmontera, parce qu'il ne laissera jamais rien se mettre entre nous. Tu verrais les roses qu'il m'a offertes !

Colin pouvait bien lui offrir toutes les roses du monde, ça ne changerait rien au fait qu'il avait bien plus qu'un « problème » de colère. C'était un psychopathe, pourri jusqu'à la moelle.

— Il est séduisant, tu ne trouves pas ?

Samantha, les yeux fermés, s'efforçait de mastiquer lentement sa dernière bouchée pour la savourer le plus longtemps possible.

— Je t'ai posé une question, s'irrita Tiffany. Bon sang ! Je n'ai jamais vu quelqu'un apprécier autant un morceau de pain. Je ne mange pas plus que toi, tu sais !

— Qu'avez-vous dit ? demanda Samantha.

— Tu n'écoutes pas ? Je viens de dire que Colin était séduisant... Tu n'es pas d'accord avec moi ?

Samantha pinça les lèvres et la regarda fixement.

— Quoi ? Tu n'es pas d'accord ? insista Tiffany.

— C'est l'homme le plus moche que j'aie jamais rencontré.

— Comment oses-tu dire ça !

Sam frémit. Elle n'en revenait pas elle-même ! Elle savait qu'elle allait regretter ses propos, mais sa haine était si virulente qu'elle ne put la contenir.

— Votre mari est abject ! J'espère qu'il aura un accident de voiture en rentrant du travail et qu'il mourra dans d'atroces souffrances ! Je danserai sur sa tombe parce que le monde ira bien mieux sans lui. Et sans vous ! Si vous compreniez... ce que vous faites, vous ne l'aideriez

pas... Vous êtes aussi mauvaise que lui ! Vous irez tous les deux rôtir avec les monstres de votre espèce !

Tiffany cligna des yeux, le souffle court, trop abasourdie pour répondre.

— Espèce de petite...

— Vous me tuerez peut-être, la coupa Samantha, mais les flics vous attraperont et ils vous enfermeront. Alors, ce sera à votre tour d'être un animal. Vous pourrirez dans une cage jusqu'à votre mort ! Ensuite les âmes damnées viendront vous chercher pour vous emmener en enfer !

— Immonde petite garce ! hurla Tiffany quand elle s'interrompit, à bout de souffle. Je vais t'apprendre les bonnes manières. Tu peux faire une croix sur les gâteries : je ne t'en apporterai plus une seule !

Folle de rage, elle se dirigea vers la porte. Samantha se précipita derrière elle : elle devait en profiter pour fuir. Ce serait peut-être sa seule chance... Mais lorsqu'elle arriva devant la porte, sa geôlière la repoussa sans ménagement et sortit.

Il y eut un long silence, puis la porte s'ouvrit de nouveau et Tiffany réapparut, le pas décidé, une laisse à la main.

— Je vais t'apprendre, moi, à mal me parler ! Rover était une perle, comparé à toi. Ah ! tu t'en fiches de mourir ? On verra ce qu'en dira Colin, quand il rentrera ! Tu crois que Rover et toi êtes les seuls animaux de compagnie qu'on ait eus ? Oh ! ça non ! Tu n'as qu'à demander à la dernière fille qui est en train de pourrir sous une remise !

Soudain terrifiée par ce qu'elle venait de provoquer, Samantha se recroquevilla dans un coin de la pièce.

— Qu'allez-vous faire ? gémit-elle.

— Quelques jours de laisse te feront passer l'envie de m'insulter.

Sam chercha à se défendre, mais elle était trop fragile pour lui opposer une réelle résistance. Même quand elle cria qu'elle était contagieuse, Tiffany ne recula pas. Elle la plaqua au sol et enfila le collier de force. Puis, penchée au-dessus d'elle, le souffle court, les narines frémissantes, elle tira si fort sur la laisse que Sam en eut la respiration coupée. Elle roula au sol, la bouche ouverte, en manque d'oxygène.

— Alors c'est mieux comme ça ? Tu préfères ? railla Tiffany, tout en continuant à serrer le collier étrangleur.

Sam haletait. Etouffait. Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux et elle perdit connaissance.

* * *

Ce n'était pas la première fois que Zoé dormait dans sa voiture. Après avoir quitté le domicile paternel à dix-sept ans, elle avait passé plus de nuits à l'arrière de la vieille Coccinelle que son père lui avait

achetée, sa fille serrée contre elle pour qu'elle ne prenne pas froid, qu'à l'hôtel ou dans un appartement. Sans le moindre diplôme en poche, elle avait du mal à trouver du boulot... et sans argent, comment faire garder Samantha ? Elles ne restaient jamais longtemps au même endroit, sillonnant les routes californiennes, dormant dans la voiture ou dans des refuges pour sans-abri, sauf pendant les courtes périodes où elle arrivait à se dégoter un mac à peu près convenable. Ou en tout cas assez gentil pour garder Sam pendant qu'elle allait bosser — généralement de nuit, dans un fast-food. Mais ça ne durait qu'un temps... Il faut dire qu'elle avait le chic pour s'amouracher de types un peu rebelles ou artistes. Des hommes rêveurs et militants, mais incapables d'assumer leurs responsabilités — tout l'opposé d'Anton Lucassi, en somme. Elle poussa un long soupir. Elle avait mis tant d'énergie dans cette relation ! Elle voulait tellement que ça marche entre eux...

Auraient-ils été plus compatibles s'ils ne venaient pas de milieux si différents ? Peut-être. Mais, après l'échec de son premier mariage, il était sur ses gardes, lui aussi. Il ne s'autorisait pas à l'aimer tout entière — avec son passé et ses défauts. Quant à Zoé, elle était trop méfiante pour aimer tout court.

Qu'importaient les raisons de leur rupture, au fond ? Elle n'avait pas su l'éviter et se retrouvait dans sa voiture, tiraillée entre le soulagement de ne plus avoir à écouter les sermons d'Anton et la déception de n'avoir pas réussi à construire une relation durable.

Elle s'étira pour soulager ses membres ankylosés et massa sa nuque raide et douloureuse, puis elle passa en revue le contenu de son sac. Elle devait se ressaisir et rester concentrée sur les aspects purement pratiques de sa nouvelle situation. C'était le seul moyen de tenir ses angoisses à distance. Elle avait déjà connu des périodes difficiles. Elle surmonterait celle-ci, comme elle avait surmonté les autres. Par où commencer ? Sur quoi pouvait-elle s'appuyer ?

Elle n'avait que deux cents dollars dans son porte-monnaie et trois cents sur le compte qu'elle partageait avec Anton — si celui-ci ne l'avait pas fermé. Il y avait fort à parier qu'il le clôturerait dès que sa bonne conscience l'autoriserait à le faire.

Le cœur lourd, elle se tourna vers la banquette arrière, où ses affaires étaient entassées dans des sacs-poubelles. Avec les valises dans le coffre, c'était tout ce que Sam et elle possédaient. Même en vendant tout, y compris sa bague de fiançailles, elle ne réunirait jamais une somme suffisante pour constituer la récompense.

Elle avait pensé aller chez Jonathan. Mais ils se connaissaient à peine... Ce serait un peu incongru de lui demander le vivre et le couvert, non ?

— Et maintenant, je fais quoi ? marmonna-t-elle en jetant un

regard découragé par la vitre.

Après avoir quitté Anton, elle avait roulé jusqu'à l'aéroport. Elle avait passé le reste de la nuit dans sa voiture, sur le parking en plein air, imaginant qu'elle était avec Sam, sur le point de décoller pour des vacances au Mexique... Elle s'accrochait encore à ce rêve, pourtant prêt à s'évanouir dans les brumes matinales qui s'effiloçaient à l'horizon.

Le regard rivé sur le ballet aérien des avions, enveloppée dans leurs vibrations ininterrompues, elle perdit la notion du temps. Le soleil était un peu plus haut dans le ciel quand elle parvint à s'arracher à sa léthargie. Elle devait se secouer. Rester assise ici et se laisser engloutir par le désespoir n'aiderait pas sa fille... Or celle-ci comptait sur elle. Il fallait tenir bon.

Elle attrapa son portable et appela l'inspecteur Thomas.

La sonnerie résonna dans le vide. Normal — il était tout juste 8 heures. L'inspecteur n'était pas encore arrivé à son bureau. Elle devait se faire une raison : la vie ne s'était arrêtée que pour elle.

Elle imagina le flic prenant son petit déjeuner avec sa femme, savourant une deuxième tasse de café, avant de partir travailler. Il avait sa vie, bien sûr, mais elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir de ne pas consacrer tout son temps à Samantha. Très présent depuis le début, il n'avait pas ménagé ses efforts, vérifiant chaque piste, gardant un œil sur les refuges et les hôpitaux, interrogeant les voisins... mais force était de reconnaître que, pour lui, ce drame ne changeait rien. La disparition de Samantha Duncan n'était qu'une affaire de plus à résoudre.

Zoé se carra contre le dossier du siège, songeuse. Il lui fallait une couverture médiatique plus importante : diffuser un nouveau communiqué de presse, faire passer la photo de Sam à la télévision... Quelqu'un, quelque part, avait dû voir sa fille, bon sang ! Mais comment convaincre les journalistes de s'intéresser à l'affaire ? Skye ? Oui, elle devait avoir des contacts. Zoé composa son numéro sans plus attendre. Elle s'en voulait de quémander encore son aide, mais elle était prête à tout, à présent — même à mendier dans la rue — pour retrouver sa fille. La troisième sonnerie s'égrenait, quand un bip sur la ligne lui signala un autre appel. Zoé le prit, espérant entendre la voix de l'inspecteur Thomas.

— Allô !

— Eh... Comment allez-vous ?

Elle se raidit en entendant la voix de Colin Bell, son ancien voisin. Il s'était comporté de manière si déplacée la veille au soir qu'elle n'avait pas du tout envie de lui parler.

— Ça va, mentit-elle.

Elle n'arrivait pas à le cerner et, malgré l'aide qu'il lui avait

apportée pour faire imprimer les avis de recherche, elle préférerait l'éviter. Ça ne changerait strictement rien, d'ailleurs. Ne s'était-elle pas toujours débrouillée seule ?

— Et vous ? demanda-t-elle par politesse.

— Eh bien... je suis à la fois embarrassé et inquiet.

Elle ne tenait pas vraiment à savoir pourquoi, mais il poursuivit néanmoins sur sa lancée, sans attendre d'être questionné.

— Je voudrais m'excuser pour mon comportement de la nuit dernière, Zoé. Tiffany m'a dit que je m'étais mal comporté et que cela vous avait probablement effrayée. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Un verre de trop, peut-être ? avança-t-elle.

— Plusieurs, même. Je rentre parfois du travail dans un tel état de tension que je bois un peu plus que de raison. Mais ce n'est pas une excuse et... vous n'aviez pas besoin de ça.

Il cherchait visiblement à se justifier, mais sa sincérité la toucha.

— Excuses acceptées.

— Vraiment ? Vous ne dites pas ça en l'air ? Je me sens tellement bête !

Zoé sourit. L'attitude de son voisin, quoiqu'un peu trop « amicale » à son goût, était le dernier de ses soucis. Au moins avait-il la décence d'admettre qu'il avait franchi la ligne jaune... et de s'en excuser ! Pourquoi lui en garder rancune ? songea-t-elle. L'incident ne se reproduirait sans doute pas, puisqu'elle ne vivait plus à côté. Et sa femme était au courant.

— C'est oublié. Vous n'étiez pas dans votre état normal.

Il laissa échapper un petit sifflement.

— Vous êtes aussi belle que magnanime ! C'est un compliment sans arrière-pensée... alors ne me battez pas froid, plaisanta-t-il.

— Ne vous en faites pas, assura-t-elle.

— Passons maintenant à la partie « inquiétude » : j'ai vu Anton ce matin en partant au bureau, et il m'a annoncé que vous aviez déménagé.

— En effet.

— J'espère que cela n'a rien à voir avec moi.

Elle se raidit, de nouveau mal à l'aise.

— Pourquoi cela aurait-il quelque chose à voir avec vous ?

— C'est si soudain. Il ne faudrait pas qu'il se soit fait des idées quand nous sommes allés faire imprimer les avis de recherche.

Elle retrouva son souffle.

— Non, ce n'est pas ça. C'est... un ensemble de choses. Disons que notre relation n'a pas résisté à la tension provoquée par la disparition de Samantha, résuma-t-elle, refusant d'entrer dans les détails.

— Il n'était pas assez bien pour vous, Zoé. Franchement, je n'ai jamais compris ce que vous lui trouviez !

La sécurité, la stabilité, la sensation d'être protégée... Des qualités qui échappaient à quelqu'un d'aussi jeune et brillant que Colin, bien sûr. Avait-il déjà eu à se battre pour survivre ?

Mais tout cela n'avait plus d'importance... Elle s'était bercée d'illusions au sujet d'Anton : il ne s'était pas montré meilleur que les hommes qu'elle avait connus avant lui. Et il venait de la laisser tomber au pire moment de sa vie.

Il n'était pas seul responsable de ce fiasco, bien sûr. Ils auraient probablement rompu bien plus tôt si elle ne s'était pas voilé la face. Anton lui avait offert un cadre de vie agréable ; il travaillait, ne se droguait pas, ne buvait pas, mais elle ne *l'aimait* pas.

Elle pensa à Jonathan. Le simple contact de ses lèvres sur sa peau, la chaleur de son souffle sur sa nuque avaient suscité en elle un profond trouble, libérant un désir qu'elle refoulait depuis longtemps.

— Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, conclut-elle.

— Il ne vous a pas laissée sans rien, au moins ? Vous avez de l'argent ? Si ce n'est pas le cas, je peux vous en prêter.

« Certainement pas ! » songea-t-elle. Elle souhaitait le tenir à distance, au contraire. Ils se connaissaient à peine et son offre, si généreuse soit-elle, l'embarrassait. D'autant qu'il n'en avait pas parlé à sa femme...

— Ça va pour le moment, affirma-t-elle. Mais c'est vraiment gentil de vous en soucier.

— Où vous êtes-vous installée ?

— Dans un hôtel.

« Le "berline trois étoiles" », compléta-t-elle intérieurement.

— Lequel ?

Elle lissa ses vêtements froissés du plat de la main.

— Un petit hôtel d'une douzaine de chambres, au centre-ville.

Elle en avait aperçu au moins deux lorsqu'elle roulait vers l'aéroport, la nuit dernière.

— Vous parlez de celui qui est sur la Seizième Avenue ?

— Franchement, je ne sais pas. Je me suis arrêtée devant le premier que j'ai trouvé, répondit-elle évasivement.

— Oh ! je vois.

Il y eut une pause sur la ligne.

— Et pour Sam ? Il y a du nouveau ?

— Non, pas de changement.

— Vraiment ? La police n'a rien pu vous apprendre ?

Elle tourna la clé de contact et tressaillit imperceptiblement en voyant l'aiguille de la jauge d'essence. Il ne lui restait qu'une moitié de réservoir.

— Ils font tout ce qu'ils peuvent.

— Eh bien, c'est loin d'être suffisant ! s'indigna-t-il.

— C'est ce que je ressens, moi aussi.

Mais peut-être n'y avait-il réellement rien d'autre à faire ? Jonathan lui-même n'avait pas plus d'indices.

— J'ai organisé une battue demain matin avec des avocats et des secrétaires de mon cabinet. J'ai pensé que nous pourrions circuler dans les quartiers proches du nôtre pour distribuer la photo de Sam, puis ratisser les terrains inoccupés aux alentours.

Elle haussa les sourcils. Colin ne cessait de l'étonner. Au moment où elle s'apprêtait à prendre ses distances avec lui, il lui faisait une offre inattendue et... réellement altruiste. Qu'est-ce qui clochait avec elle ? Pourquoi repoussait-elle les gestes amicaux ? N'avait-elle pas cruellement besoin d'être épaulée, au contraire ?

— Les policiers doivent inspecter les environs aujourd'hui, mais... nous n'en ferons jamais trop, balbutia-t-elle.

— Je suis d'accord avec vous.

— Ecoutez, Colin, je... j'apprécie vraiment l'aide que vous m'apportez.

— Ne me remerciez pas. Nous n'avons plus qu'à déterminer l'itinéraire et à organiser les équipes de recherche. Pouvez-vous passer ce soir à la maison ? Nous pourrions dîner ensemble par la même occasion ! proposa-t-il. Je me charge de trouver les cartes et les relevés topographiques.

Comment refuser, alors qu'il se donnait tant de mal pour l'aider ?

— D'accord. Quand voulez-vous que je passe ?

— Nous recevons de vieux amis vers 21 heures, donc... pouvez-vous passer vers 18 heures ?

La suggestion lui parut raisonnable. C'était de bonne heure, et il ne prévoyait pas d'y passer la nuit... Il n'y avait donc rien dans son invitation qui puisse être interprété de travers.

— Oui, ça me va, acquiesça-t-elle.

— Parfait. Alors, à tout à l'heure ! s'exclama-t-il en raccrochant.

Zoé soupira. Autour d'elle, le monde tournait toujours sur son axe — mais son univers à elle avait basculé : sa fille avait disparu ; elle n'avait plus de maison, plus de travail, pratiquement plus d'argent ; Anton l'avait quittée ; un voisin qu'elle connaissait à peine se comportait comme un ami de longue date. Et elle ne parvenait pas à chasser Jonathan Stivers de son esprit... Seigneur ! Quel marasme...

Elle enclencha la première et se dirigea lentement vers la sortie du parking. Le mieux à faire, à présent, était sans doute de se rendre directement aux bureaux de La Contre-Attaque. Elle prit la direction du centre-ville, mais la sonnerie de son portable résonna au moment où elle allait s'engager sur la voie rapide. Elle s'arrêta sur le bas-côté.

— Allô !

— Zoé ? C'est Jonathan.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle aurait reconnu sa voix entre toutes.

— Ça va ?

— Bien ! s'exclama-t-il. Rien n'est encore sûr, mais je pense que nous tenons enfin une piste.

— Comment ça, tu as invité Zoé Duncan à dîner ? s'exclama Tiffany.

Il était 10 heures et elle aurait dû avoir commencé sa ronde pour s'assurer qu'aucun des pensionnaires de la maison de retraite n'avait quitté sa chambre. L'appel de Colin venait de la surprendre devant le distributeur de boissons et de confiseries. Il lui arrivait parfois de craquer et d'acheter une barre chocolatée. Elle allait, alors, discrètement s'enfermer dans les toilettes pour la manger rapidement. Elle n'était pas fière de son écart et n'avait pas envie que ses collègues de travail la taquinaient à ce sujet — ou, pire, le rapportent à Colin.

— C'est exactement ce que je viens de dire, confirma-t-il. Sois prête pour 18 heures.

Elle se mit à chuchoter bien qu'il n'y ait personne autour d'elle.

— Nous ne pouvons pas recevoir Zoé à la maison.

— Pourquoi non ?

Elle enfouit la main au fond de la poche de sa blouse et fit cliqueter les clés qui donnaient accès à l'aile des malades atteints d'Alzheimer. Elle ne travaillait pas dans ce service, mais, comme tous les employés de la maison de retraite, elle devait les avoir en permanence sur elle pour ouvrir aux familles qui venaient rendre visite aux résidents — ce qui n'arrivait pas souvent — et atténuer l'impression d'enfermement qui pouvait se dégager des lieux.

— Et si elle monte à l'étage, Colin ?

— Pourquoi veux-tu qu'elle monte ? Nous ne la quitterons pas d'une semelle.

— On n'est pas obligés de la recevoir.

C'était de la folie pure. D'ailleurs, ces derniers temps, son excitation devenait inquiétante. Ne voyait-il pas que le sentiment d'invincibilité qui l'animait les mettait tous deux en danger ?

— Tu veux plaisanter ? Je...

Il s'interrompit, lâchant un juron, sous le coup de la frustration.

— Ne quitte pas, je vais fermer la porte.

Tandis qu'elle patientait, le visualisant en train de contourner son

luxueux bureau et de pousser doucement la porte massive, elle fut prise d'une angoisse sourde, oppressante, et son cœur se mit à battre violemment. Elle, la grosse dont tout le monde se moquait à l'école, avait épousé un avocat — et pas des moindres : Colin travaillait pour un cabinet réputé. Elle était si fière de lui, de leur vie, de ce qu'elle était devenue ! Quelle jubilation de voir la surprise se peindre sur le visage des vieilles connaissances qu'il lui arrivait de croiser ! Avec quelle joie elle les informait des détails de sa nouvelle vie... C'était sa plus belle récompense. Or Zoé, par son existence même, menaçait de lui ravir ce trésor. C'était la première fois que son mari en pinçait pour une autre. Pouvait-elle rester les bras croisés ? Où cela les mènerait-il ?

Colin reprit la communication, mais il parlait si bas qu'elle eut du mal à le comprendre.

— Pardon ? fit-elle.

— Je dis que je sais ce que je fais.

— Je comprends qu'il est important de soigner notre image, mais... tu n'as pas besoin d'elle pour organiser cette battue.

— Bien sûr que si ! Il faut qu'elle se rende compte de l'énergie que nous dépensons et des efforts que nous faisons pour elle ! Nous devons gagner sa confiance si nous voulons qu'elle soit de notre côté, Tiff.

— Et pourquoi pas chez Anton ? Son opinion compte aussi.

— Elle n'est plus avec lui. Elle a enfin quitté ce vieux barbon ! Je t'avais bien dit que ce mariage ne se ferait pas !

Tiffany crispa les doigts sur le combiné. Voilà qui n'était ni réjouissant, ni rassurant. Le spectre d'une Zoé soudain libre et disponible la fit sensiblement vaciller.

— Alors, retrouvons-la ailleurs, dans un endroit neutre, implora-t-elle. Ce ne serait vraiment pas malin de la faire venir à la maison alors que sa...

— Oui, interrompit-il, mais mieux vaut prévenir que guérir, tu ne crois pas ? Si Rover se réveillait, il pourrait braquer le projecteur sur nous, et si tu ajoutes à ça que Sam a disparu précisément à côté de chez nous, Zoé pourrait faire des recoupements et commencer à se méfier. C'est pour ça que nous allons lui ouvrir notre maison et lui donner l'impression qu'elle peut y circuler à sa guise. Si elle est convaincue que nous n'avons rien à cacher, elle sera moins encline à donner crédit aux coïncidences et aux soupçons.

— Mais pourquoi ce soir ? se plaignit Tiffany.

Elle comptait tant sur cette soirée ! Les quelques heures qu'ils passeraient ensemble avant l'arrivée des amis de Colin lui permettraient de reconquérir son mari et de lui montrer qu'elle savait toujours le satisfaire — du moins l'espérait-elle.

— Je ne sors pas avant 17 heures, ce soir. Et après, j'irai à la gym,

ajouta-t-elle.

La voix chevrotante de Mme Floyd, de la chambre 32 D, au bout du couloir, l'interrompit.

— Tiffany ? Tiffany Bell, est-ce que c'est vous ?

Elle plaqua sa main contre le téléphone, avant de lui répondre en haussant la voix :

— Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je n'arrive pas à attraper ma couverture.

Mme Floyd n'était jamais à court de prétextes pour l'attirer près de son lit, et Tiffany, bien que n'étant pas dupe, obtempérait de bon cœur, sensible à la solitude dont souffraient la plupart des résidents. Mais, à cet instant, elle manifesta plus d'empressement que d'habitude à lui répondre. Inutile d'attirer l'attention de sa responsable, qui avait l'art de surgir au mauvais moment.

— Et voilà, fit-elle après avoir tiré la couverture sur les pieds de la vieille dame.

— Tiffany ? appela Colin.

— Quoi ?

— Laisse tomber la gym aujourd'hui. Arrête-toi plutôt au supermarché pour acheter ce qu'il te faut. Prends un rôti déjà cuit : tu n'auras plus qu'à le mettre au four au dernier moment. N'oublie pas d'acheter des amuse-bouches pour les gars.

— A qui parlez-vous ? demanda la vieille dame.

— A mon mari, répondit Tiffany en posant un doigt sur sa bouche pour lui intimer le silence. Alors Tommy et James viennent toujours ? souffla-t-elle dans le téléphone.

— Tu ne veux plus ? Ne me dis pas que tu as changé d'avis, après m'avoir bien chauffé ?

— Non, bien sûr que non, protesta-t-elle.

— Tiffany Bell ?

Elle tressaillit en entendant la voix d'Amanda Hargraves, et leva les yeux vers la porte où se tenait cette dernière.

— Oui ?

— Ce n'est pas le moment pour les coups de fil personnels.

— Pardonnez-moi, répondit-elle. Je vais raccrocher.

— Ce serait une bonne chose, insista la responsable.

Elle croisa les bras, indiquant clairement qu'elle attendait de son employée qu'elle s'exécute sur-le-champ.

— Il faut que je raccroche, murmura-t-elle à Colin.

— Charge-toi des préparatifs et prends toutes les précautions au sujet de notre nouvel animal, ajouta-t-il rapidement.

— La même chose que d'habitude ? demanda-t-elle en jetant un regard nerveux à sa responsable.

— Donne-lui deux pilules, cette fois. Je ne veux pas de mauvaises

surprises. Je sens que ça va être une grande nuit !

La soirée promettait d'être mémorable, certes... mais, en raccrochant, Tiffany comprit qu'elle ne s'en faisait pas une joie. Tout ce qu'elle voulait, c'était que Colin soit content et qu'il envisage avec plaisir le week-end qu'ils avaient prévu de passer à la cabane.

Mme Hargraves cogna son index replié contre le mur intérieur pour montrer sa satisfaction, avant de s'éloigner sans un mot.

— Il n'y a rien de mieux que d'être heureuse en mariage, murmura Mme Floyd d'un air attendri.

Tiffany glissa son portable dans sa poche et esquissa un sourire.

— Je suis bien de votre avis.

— Vous êtes amoureuse ?

— Je préférerais mourir plutôt que de vivre sans mon Colin.

Le regard chassieux de la vieille dame se perdit dans le vide.

— Je ressentais la même chose pour mon Richard, que Dieu bénisse son âme !

Tiffany hocha la tête, un sourire crispé aux lèvres. Et dire qu'à cause de Zoé elle risquait de tout perdre ! Mais pourquoi avait-elle enlevé Samantha, bon sang ? En voulant rattraper une erreur, elle n'avait fait que l'aggraver et pousser Colin dans les bras de leur voisine.

Mme Floyd lui proposa une partie de cartes, se plaignant qu'elles n'avaient pas joué depuis une semaine, mais Tiffany s'excusa et s'empressa de retourner près du distributeur. Elle acheta deux barres chocolatées et les engloutit aussitôt.

* * *

Quand Zoé arriva à l'hôpital où Jonathan lui avait donné rendez-vous, il la trouva plus jolie que jamais. Vêtue d'une blouse sans manches et d'un jean qui mettait en valeur sa silhouette fine et élancée, elle offrait l'image même de la féminité, songea-t-il en laissant son regard s'attarder sur sa silhouette, qui émergeait d'une grosse berline neuve. C'est alors qu'il remarqua la marque pâle sur son annulaire. Elle ne portait pas sa bague de fiançailles ! Bizarre... Pourquoi ne l'avait-elle pas mise aujourd'hui ?

Perplexe, il remarqua aussi les sacs plastiques pleins à craquer, entassés à l'arrière de la berline. Drôle d'endroit pour entreposer des sacs-poubelles... A moins qu'il ne s'agisse de bagages improvisés ?

— Tout va bien ? s'enquit-il avec sollicitude.

— Ça va, répondit-elle en refermant sa portière, un sourire crispé aux lèvres. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?

Elle jeta un coup d'œil en direction de l'entrée de l'hôpital.

— Dites-moi que personne n'est gravement blessé... et que ce n'est pas Sam ! ajouta-t-elle.

Si sa fille était à l'hôpital, il l'aurait déjà avertie, bien sûr. Elle

devait s'en douter... alors, pourquoi lui posait-elle la question ? Ne serait-ce pas pour détourner son attention de la voiture ? Pour qu'il ne s'aperçoive pas que la banquette arrière était pleine de sacs plastique, laissant penser qu'elle était partie de chez Lucassi dans la plus grande hâte ?

— Quelqu'un est effectivement blessé, mais ce n'est pas Sam, la rassura-t-il néanmoins.

— Alors pourquoi sommes-nous là ?

Elle passa devant lui, s'attendant à ce qu'il lui emboîte le pas, mais il ne bougea pas. Il n'avait pas encore réussi à se faire une idée précise de l'endroit où se trouvait Samantha, mais il n'avait aucun mal à deviner où Zoé avait passé la nuit : la robe qu'elle portait la veille pliée sur son sac de voyage, lui-même posé sur le siège passager, la couverture et l'oreiller qu'il aperçut sur le tapis de sol en se penchant davantage en disaient long sur les événements de la veille.

— Vous avez déménagé ?

Elle se retourna, une expression douloureuse sur le visage.

— Eh oui ! Il semble qu'Anton et moi n'étions pas faits l'un pour l'autre, lâcha-t-elle d'un ton laconique.

Il se contracta imperceptiblement. Était-il à l'origine de sa décision de rompre ?

— Ça, j'aurais pu vous le dire, mais je suis surpris par la rapidité de la décision.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? répliqua-t-elle.

Ce fut au tour de Jonathan de hausser les épaules.

— Il m'a semblé antipathique, c'est tout.

— Apparemment, je suis la seule à ne pas avoir vu que cette relation était vouée à l'échec, marmonna-t-elle.

Jonathan ne sut que dire. La veille, il n'avait pas pu s'empêcher de l'embrasser, de la toucher, porté par l'envie de lui prouver qu'elle le désirait tout autant qu'il la désirait. Un élan insensé, qui avait balayé prudence et raison... Et, ce matin, elle affichait un air perdu, comme si elle n'avait nulle part où aller.

Bon sang !

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

Elle le dévisagea longuement avant de répondre :

— Ça n'a rien à voir avec vous — alors ne restez pas planté là comme si vous portiez toute la culpabilité du monde sur vos épaules !

Rien à voir avec lui ? Il aurait aimé la croire. Ou, du moins, être certain qu'il ne lui compliquait pas l'existence.

— C'est gentil à vous de me dédouaner, mais expliquez-moi...

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Les gens changent. Les attentes aussi. Disons que c'est arrivé dans un moment... de lucidité mutuelle.

Le téléphone de Jon se mit à sonner, mais il l'ignora délibérément.

Cela ne ferait qu'un appel de plus... Ses clients s'impatientaient, mais rien ne lui semblait plus urgent que de retrouver la fille de Zoé.

— Etes-vous sûre que c'était le bon moment pour prendre ce genre de décision ? insista-t-il.

— Nous l'avons prise d'un commun accord. Et je n'ai aucun doute quant à sa pertinence. Je sais que nous avons fait le bon choix, affirma-t-elle.

Elle suivit du regard un véhicule qui entraînait dans le parking et roulait lentement, à la recherche d'une place pour se garer.

— Le moment aurait pu être mieux choisi, évidemment, ajouta-t-elle tristement. Mais la disparition de Sam... a mis à jour les failles de notre couple. Elle nous a obligés à ouvrir les yeux : nous n'étions pas heureux ensemble.

— Le fait que nous ayons partagé une chambre d'hôtel n'a rien précipité... ?

— Nous n'en avons même pas parlé.

Elle passa nerveusement une main dans ses cheveux, avant de reprendre :

— S'il vous plaît... ne vous mettez pas martel en tête. C'est moi qui vous dois des excuses. Je vous ai placé dans une situation embarrassante. J'aurais dû insister pour prendre une chambre.

Elle tentait de prendre ses distances, et il aurait dû en éprouver du soulagement. Que gagnerait-il à nouer une relation avec elle ? Pourtant, qu'il le veuille ou non, la raison s'effritait sous le désir qui vibrait entre eux.

— J'étais d'accord pour partager ma chambre avec vous, lui assura-t-il.

— Je sais.

Elle s'éclaircit la gorge, avant de poursuivre :

— On peut y aller, maintenant ?

Pas encore : il avait d'autres choses à tirer au clair.

— Nous n'avons rien fait de mal à San Diego, Zoé. Vous dites que je n'ai rien à voir avec cette rupture, mais si elle est motivée, même un peu, par un sentiment de culpabilité pour ce qui aurait pu se passer, je vous en prie, n'en tenez pas compte...

— Il ne s'agit pas de culpabilité. Je n'ai jamais su choisir correctement les hommes de ma vie, vous comprenez ?

Elle esquissa un geste désinvolte, mais Jon ne fut pas dupe.

— Anton n'est qu'un exemple de plus, ajouta-t-elle. Et puis, les ruptures, ce n'est pas si terrible... On s'y fait, vous ne croyez pas ?

Il jura intérieurement. Il venait de renoncer à Sheridan parce qu'elle en aimait un autre... et il ne trouvait rien de mieux à faire que de s'amouracher d'une femme qui ne souhaitait pas s'engager ? Il était pathétique, franchement ! Mais Zoé lui lançait un avertissement — et

il devait le prendre au sérieux.

— Skye m'a dit qu'Anton était différent de vos précédents compagnons, argua-t-il.

— C'est vrai. Et c'est pour ça que je tenais tant à ce que ça marche entre nous. Mais peut-on considérer comme un progrès une relation qui n'est pas fondée sur l'amour ? Comment ai-je pu croire qu'elle serait assez solide pour résister à la première épreuve ?

— C'est donc vous qui avez décidé de le quitter ?

Elle remonta la lanière de son sac sur son épaule.

— Peu importe. De toute façon, je n'irai pas mieux tant que je n'aurai pas retrouvé ma fille.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé ? demanda-t-il en baissant la voix.

— Parce que vous auriez offert de m'héberger.

— Vous n'aviez pas besoin d'un endroit où dormir, peut-être ? poursuivit-il en lançant un regard éloquent vers sa voiture.

— C'était trop vous demander.

Jonathan lui décocha un regard sceptique.

— Qu'y a-t-il de mal à ce qu'un ami en aide un autre ?

— Vous n'êtes pas mon ami, Jonathan. Vous êtes le détective privé qui enquête sur la disparition de ma fille.

Zoé laissa son regard glisser vers l'homme qui venait juste de garer sa voiture, évaluant distraitement la distance à laquelle il se trouvait.

— Et nous aurions fini par dormir ensemble, murmura-t-elle.

Jon aurait aimé pouvoir affirmer qu'il n'aurait pas tiré avantage de sa présence chez lui, mais il n'en était pas sûr. Comment aurait-il résisté à sa beauté, à l'intensité de son regard ? Elle était en couple depuis des mois — pourtant, elle lui semblait plus seule que toutes les femmes qu'il connaissait, plongée dans une solitude dont elle n'avait même pas conscience. Il brûlait d'être celui qui remplirait ce vide, qui étancherait sa soif... mais son propre passé amoureux n'était guère plus brillant que celui de Zoé, hélas !

Il se dirigea vers l'entrée de l'hôpital.

— Pas d'autre commentaire ? insista-t-elle en accordant son pas au sien.

— Qui sait ce que nous aurions fait ? répliqua-t-il d'un ton sibyllin.

Manifestement pressé, le conducteur de la berline, un sourire béat aux lèvres, un bouquet de fleurs à la main, passa devant eux sans les voir.

— Un jeune papa, chuchota Zoé en s'effaçant pour le laisser entrer. Centré sur elle, Jonathan ne releva pas.

— Alors où êtes-vous allée la nuit dernière ?

— Sur le parking de l'aéroport.

Son téléphone sonna de nouveau et il le coupa après avoir jeté un

œil au numéro d'appel. C'était Robbie Babcock, le chasseur de primes lancé à la poursuite d'un homme qui ne s'était pas présenté au tribunal pour un vol à main armée. Jonathan avait accepté de lui filer un coup de main. Il rappellerait plus tard.

— Vous ne répondez pas ? demanda-t-elle.

Il éluda sa question.

— Vous avez une chambre pour ce soir ?

— Pas encore. Mais je vais en prendre une.

Il décida de respecter sa décision. Elle devait panser ses blessures. Et lui aussi.

Ils s'avancèrent dans le hall de l'hôpital.

— Maintenant, dites-moi pourquoi nous sommes ici ?

— Ce matin, j'ai lu un fait divers qui m'a fait froid dans le dos, lâcha-t-il.

Elle chancela imperceptiblement, puis fit deux pas rapides pour le rattraper.

— Racontez-moi.

Il aurait voulu la protéger, mais comment atténuer la brutalité des faits qu'il s'appêtait à relater ?

— On a retrouvé un garçon de quatorze ans, errant dans les bois près de Placerville. Il avait été enlevé il y a plus de deux mois.

Elle s'immobilisa.

— Il est en vie ? Ses parents doivent être tellement soulagés !

Il hocha la tête.

— Il était nu. Il a été roué de coups et maltraité.

Ils échangèrent un long regard.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y a un lien avec Samantha ?

— Pas grand-chose, admit-il. Ce garçon a été retrouvé le jour de la disparition de votre fille. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais elle a attiré mon attention. Les disparitions d'adolescents sont plutôt rares par ici. J'ai aussitôt appelé le mari de Skye.

— Il est inspecteur à Sacramento, c'est ça ?

— Oui. Il a passé un coup de fil pour moi au shérif du comté.

— Vous pensez que Sam a été enlevée par la même personne ?

— Peut-être pas. Ce n'est qu'une intuition, mais... ça vaut le coup de creuser.

Ils n'avaient aucune autre piste, de toute façon.

— Alors, qu'avez-vous appris ?

Jonathan réprima un juron quand il entendit son téléphone sonner. Robbie Babcock n'était pas du genre à lâcher facilement : il voulait retrouver son fugitif et récupérer son argent. Jon éteignit son portable. Cette coupure forcée lui coûtait, mais il avait besoin de quelques minutes sans être dérangé.

— Le pauvre gosse était en état de choc. Il bredouillait des propos

incohérents. Il n'est pas resté conscient très longtemps après avoir été secouru, mais il répétait toujours la même chose.

Elle porta une main à sa poitrine.

— Laquelle ?

— Il devait se comporter comme un chien et un homme qu'il appelait « Maître » lui faisait porter un collier étrangleur.

Zoé blêmit.

— Où habite ce garçon ?

— Il s'appelle Toby. Sa famille vit à Antelope, mais il n'a pas été enlevé chez lui. Il a disparu alors qu'il rentrait de l'école.

Elle secoua la tête.

— Antelope n'est pas très loin de là où j'habitais avec Anton, mais je ne vois pas le lien avec ma fille. Comme vous l'avez dit, le fait qu'on l'ait retrouvé le jour de la disparition de Sam ne prouve rien, et...

Jonathan leva une main.

— Ce n'est pas tout. Conscient qu'un dangereux criminel courait dans la nature, l'adjoint du shérif est monté avec lui dans l'ambulance pour l'interroger. Il avait peur que l'enfant ne succombe à ses blessures avant d'avoir pu livrer le moindre indice. Il n'a cessé de lui demander : « Qui t'a fait ça ? »

— A-t-il obtenu un nom ?

— Non. Que des balbutiements, jusqu'à ce qu'il demande à l'enfant où il pouvait trouver ce « Maître ».

Zoé ouvrit grand les yeux.

— Et alors ?

— C'est là que le garçon a dit d'une voix à peine audible : « Un salopard de Rocklin. »

* * *

Lorsqu'ils arrivèrent dans le service de soins intensifs où se trouvait Toby, Jonathan se présenta à M. et à Mme Simpson, qui ne quittaient pas le chevet de leur fils. Il leur expliqua la raison de leur présence, et Zoé put entrer quelques instants dans la chambre du jeune garçon. Quand elle le vit, inconscient, meurtri, relié par des tuyaux à des machines, elle sentit son cœur se briser.

Ne meurs pas ! conjura-t-elle intérieurement. *Bats-toi. Aide-nous à mettre le monstre qui t'a fait ça hors d'état de nuire.*

Quelques larmes roulèrent sur ses joues, bien qu'elle n'ait pas envie de pleurer. Non pas qu'elle s'habituaît à ce cauchemar, mais sa douleur venait de se muer en une colère froide et implacable. Elle ne renoncerait *jamais*. Si l'homme qui s'en était pris à Toby avait enlevé Sam, elle ne le laisserait pas s'en tirer. Dût-elle y consacrer chaque minute qui lui restait à vivre, elle le traquerait jusqu'à ce qu'elle le trouve — et lui fasse payer ses crimes.

Jonathan et elle restèrent près du lit, recueillis, silencieux, unis

dans une même douleur.

Elle s'en voulait de s'immiscer dans ces moments d'intimité et de s'imposer à ces parents traumatisés. Répondre aux questions d'inconnus était sûrement le dernier de leurs soucis, mais ils devaient unir leurs forces dans un seul objectif : mettre un terme à cette spirale de violence et faire en sorte que cela n'arrive pas à d'autres. Sa fille avait-elle été enlevée par l'homme qui avait martyrisé Toby ? Elle n'en avait aucune idée, mais le fait que les deux enfants vivent dans des quartiers aisés de Rocklin la forçait à s'interroger. Pouvait-on parler de coïncidence alors que ce crime s'était produit à deux reprises en l'espace de quelques semaines dans une ville aussi petite que Rocklin ?

— Était-il conscient quand vous êtes arrivés à l'hôpital ? demanda Jonathan aux parents.

— Il l'a été pendant quelques minutes, répondit Mme Simpson.

Le visage terreux, elle semblait encore en état de choc. L'épuisement qui pointait sous sa voix trahissait l'épreuve qu'elle était en train de vivre.

Jonathan glissa les mains dans ses poches.

— A-t-il dit quelque chose qui pourrait nous être utile ?

— Non, absolument rien, répondit M. Simpson d'un air navré. Nous avons voulu en savoir plus, mais quand nous lui avons posé des questions, il s'est accroché à ma main et...

L'homme chauve au physique trapu, plus petit que sa femme, s'interrompit, submergé par l'émotion.

— Il s'est mis à pleurer, compléta Mme Simpson.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises, luttant elle-même contre les larmes.

— Puis il a sombré dans le coma.

Un muscle tressaillit à l'angle de la mâchoire de Jonathan et Zoé sut qu'il ressentait le même écœurement qu'elle. Il fallait stopper le monstre qui était capable d'infliger de telles souffrances.

— Qu'ont dit les médecins ? demanda Zoé.

Mme Simpson échangea un regard inquiet avec son mari.

— Ils ne peuvent pas encore se prononcer.

— S'il y a un changement, vous voudrez bien nous contacter ? demanda Jonathan. C'est très important pour nous.

La femme s'essuya les yeux et hocha la tête, tout en glissant dans son sac la carte de visite qu'il lui tendait.

— Je suis désolée de vous avoir dérangés dans un moment si difficile, murmura Zoé en se tournant pour partir.

— Ne le soyez pas, affirma Mme Simpson, en la retenant par le bras pour chercher son regard. Nous ferons tout ce que nous pourrons pour vous aider. Il faut trouver ce « Maître » et l'empêcher de... de s'en prendre à un autre enfant.

A court de mots, Zoé hocha la tête. Le temps pressait. Cet enfant était peut-être le sien.

Jonathan jeta un regard oblique vers Zoé, qui traversait le parking de l'hôpital à son côté.

— Nous savons deux choses, à présent, commença-t-il.

— Lesquelles ? s'écria vivement Zoé d'une voix que la colère faisait vibrer. Nous savons que nous avons affaire à un sadique, c'est ça ?

Jonathan parut évaluer sa réponse.

— D'accord, nous savons donc trois choses, nuança-t-il. Mais deux d'entre elles sont plutôt encourageantes pour nous.

Elle plongea la main dans son sac et prit ses clés de voiture. Les émotions qui l'assaillaient l'empêchaient de raisonner. Elle n'avait qu'une envie : fuir cet hôpital, s'éloigner du garçon au corps martyrisé, de ses parents accablés de chagrin. Ceux-ci lui avaient fait si forte impression... Dans deux ou trois mois — ou même avant, qui sait ? —, elle serait peut-être à leur place, tiraillée entre attente et espoir. Si elle avait la chance de retrouver sa fille en vie !

— *Encourageantes* ? reprit-elle, dubitative. J'ai dû rater un épisode.

— Réfléchissez.

La main sur la portière, il se tenait devant elle — si près qu'elle se troubla aussitôt. Effarée, elle s'installa au volant pour mettre de l'espace entre eux. Sa vie était bien trop complexe et chaotique pour y ajouter un souci supplémentaire. Elle aurait voulu ne pas ressentir ce qu'elle ressentait pour Jonathan. N'avait-elle pas retenu la leçon de ses anciennes relations ? Que cherchait-elle, au juste ? Pourquoi ne pas tirer un trait sur l'amour, tout simplement ?

— Je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

— Nous devons concentrer nos efforts sur Rocklin et ses environs.

— Vous pensez que le ravisseur de Toby et celui de Sam ne sont qu'une seule et même personne ?

— Cela se pourrait bien.

— La police n'acceptera jamais d'inspecter chaque maison.

Elle se mit à fouiller dans son sac, à la recherche de ses lunettes de soleil.

— Non, mais rien ne nous empêche de frapper aux portes et

d'interroger nous-mêmes les habitants. Le fait est que la zone géographique de recherche vient de se rétrécir considérablement. Et ça, c'est encourageant, vous ne trouvez pas ? Il semblerait aussi que l'agresseur dispose d'un environnement qu'il juge suffisamment sûr pour garder ses victimes en vie un certain temps. Nous étions déjà parvenus à cette conclusion, mais à présent nous pouvons définitivement exclure Anton, après Bates et votre père.

— Je devrais me sentir mieux parce que nous savons avec certitude que ces trois hommes n'y sont pour rien ?

— « Mieux », n'exagérons rien... Je dis juste que nous en savons plus aujourd'hui, et qu'un profil du criminel est en train de se dessiner.

Gagnée par une bouffée d'irritation, elle renversa le contenu de son sac sur ses genoux.

— Ce n'est pas assez. Vous avez vu ce pauvre garçon ? s'exclama-t-elle en levant les yeux vers lui.

Ils échangèrent un long regard.

— Il est en vie, Zoé.

— Oui, mais dans quel état ! Ce ne sera peut-être plus le cas, demain. Combien de fois, au cours des dernières semaines, n'a-t-il pas souhaité être mort ?

— Ce que je veux dire c'est que son ravisseur l'a gardé en vie pendant plus de deux mois. C'est un temps extraordinairement long, quand on sait que la plupart des enlèvements extra-familiaux se soldent par la mort de la victime dans les heures qui suivent. Il faut que je parle à Jasmine...

— Jasmine ?

— Elle a fondé La Contre-Attaque avec Skye. C'est une profileuse reconnue et très talentueuse. Elle s'est mariée récemment et s'est installée en Louisiane, mais elle continue de consulter en free lance. Elle nous aidera à entrer dans la tête du kidnappeur et à mieux comprendre son mode de fonctionnement.

— « Maître » laisse penser qu'il s'agit d'un homme, observa Zoé.

— Animé de pulsions sadiques, comme vous l'avez dit. Mais ce n'est pas suffisant. Il faut affiner ce portrait.

Elle haussa les épaules, trahissant l'ampleur de son découragement.

— Ce n'est pas un homme : c'est le diable en personne ! murmura-t-elle.

— Je vous l'accorde, mais ce n'est peut-être pas entièrement une mauvaise nouvelle. Avec ce type de personnage, tout porte à croire que Sam est encore en vie.

A cet instant pourtant, l'espoir vacillait en elle, étouffé par un puissant désir de vengeance qui l'aidait à résister à l'horreur et à rester

combative.

— Je veux que Sam revienne. Mais, même si je ne la retrouve pas... je ne m'arrêterai pas avant d'avoir fait mettre ce fumier derrière les barreaux.

— Nous l'aurons, dit-il avec assurance.

Elle mit la main sur ses lunettes de soleil et les glissa sur son nez.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Qu'avez-vous prévu de faire aujourd'hui ? demanda-t-il.

Zoé enfonça la clé dans le contact et fit descendre la vitre. Jonathan referma la portière et recula de quelques pas.

— Je vais me rappeler au souvenir de la presse écrite et des chaînes de télévision.

Elle n'avait plus besoin de solliciter l'aide de Skye. L'histoire des Simpson avait certainement attisé l'intérêt des médias, et elle comptait bien en profiter.

— Ensuite, j'irai dîner chez les Bell. Et vous, que comptez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Vos anciens voisins ? s'étonna-t-il.

— Colin organise une battue, samedi, avec des collègues de travail. Il souhaite me consulter sur l'organisation du parcours et la constitution des équipes.

Jonathan ralluma son téléphone et se crispa en voyant le nombre d'appels manqués. A l'exception d'un bref rendez-vous, le matin même, il avait mis en suspens toutes ses autres enquêtes pour s'occuper exclusivement de la disparition de Samantha. Il ne rattraperait jamais le retard accumulé.

— Je vais retourner dans votre ancien quartier et continuer à poser des questions. Samantha était seule à la maison depuis plusieurs jours. Personne ne l'a vue dans les environs. Comment le kidnappeur a-t-il su qu'elle était en convalescence ?

— C'est gentil, Jon, mais... tout le monde a été interrogé par la police. Et vous avez, vous aussi, déjà parlé à tous mes voisins. Je ne vois pas ce que cela peut apporter de plus. Le coupable ne se dénoncera jamais volontairement !

— Je ne perdrai pas mon temps, je vous assure. Avec la médiatisation de l'enlèvement de Toby, les gens vont repenser à la journée du lundi. Des détails ou des faits qui ne leur avaient pas paru importants prendront peut-être un nouveau relief... Nous sommes sur une piste, Zoé. Nous devons continuer de creuser.

— La nuit où je vous ai rencontré, vous avez laissé entendre que Sam connaissait son ravisseur.

— Je continue de le penser, admit-il.

Un frisson la parcourut.

— Alors, il doit être proche...

S'appuyant sur le rebord de la vitre baissée, Jonathan se pencha, jetant un coup d'œil sur les sièges arrière.

— Vous passerez à la maison après votre dîner ? demanda-t-il, changeant radicalement de sujet.

Elle démarra la voiture.

— Non. De toute façon, je ne sais même pas où vous habitez.

Il sortit une carte de visite et écrivit son adresse personnelle au dos.

— Il y a une clé sous le paillason, au cas où je ne serais pas rentré, précisa-t-il en la lui tendant.

— Ne m'attendez pas.

— Le chien n'est pas méchant, ajouta-t-il avec un petit sourire entendu, quand il la vit glisser la carte dans son sac.

— Jonathan, mon univers vient de s'écrouler. Je n'ai plus aucun repère... Je ne sais même plus qui je suis !

Il se redressa et s'écarta pour la laisser partir.

— En tout bien tout honneur. J'ai une chambre d'amis.

La question était de savoir si elle voudrait l'utiliser...

* * *

Quelque chose ne tournait pas rond. Samantha le devina en voyant Tiffany debout devant elle, un verre à la main. Rempli de ce qui ressemblait à un milk-shake. Elle l'avait pourtant menacée des pires représailles, après la terrible scène de la matinée...

— Bois ça, ordonna-t-elle en lui tendant le verre.

Sam tira sur son collier pour tenter de respirer plus facilement, mais le cadenas qui l'empêchait de le faire passer par-dessus sa tête l'entravait dans ses moindres mouvements.

— Qu'est-ce que c'est ?

Tiffany s'était-elle décidée à la tuer ? Avait-elle l'intention de l'empoisonner ?

— Je n'ai pas le temps de discuter, rétorqua Tiffany. C'est meilleur que la nourriture pour chien, non ? Tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

Sam prit le verre. Comment refuser alors qu'elle avait si faim ? La tentation était trop grande... Une odeur de fraise vint lui chatouiller les narines. C'était son parfum préféré.

Elle plongeait sa langue dans le liquide glacé. Délicieux. A dire vrai, après les croquettes, même un verre d'insecticide lui aurait paru succulent.

— Pourquoi vous m'apportez ça ? demanda-t-elle.

— Oh ! ne te fais pas d'illusions. Je te l'ai dit : nous ne sommes plus amies, après ce qui s'est passé ce matin.

Il y avait donc bien une raison à ce « cadeau » et elle croyait la deviner : la boisson n'était pas nécessairement empoisonnée, mais elle

devait contenir un somnifère. C'était ce qui s'était passé la fois — la seule fois — où Colin lui avait apporté une boisson, autre que l'eau de sa gamelle. Elle s'était sentie si fatiguée après l'avoir bue ! C'était à peine si elle avait pu lever les bras.

S'ils n'essayaient pas de la tuer, ils voulaient la faire dormir. Pourquoi ?

Son estomac gargouilla, tandis qu'elle fixait le verre.

— Vous sortez ce soir ?

— Ça ne te regarde pas ! Je ne suis pas près d'oublier la façon dont tu t'es comportée avec moi, tu sais.

Sam n'en ressentait aucune culpabilité, aucun regret, mais elle comprit qu'il serait plus malin de prétendre le contraire.

— Je voudrais m'excuser. Je... j'étais bouleversée.

Tiffany regarda la chaîne accrochée à l'anneau fixé au sol.

— Tu veux que je te libère, c'est tout. La chaîne est lourde, hein ?

— Comment le savez-vous ?

Sans répondre à sa question, Tiffany poursuivit :

— Tu ne pourras pas enlever ce collier.

— Et si je promets d'être gentille ? implora Samantha.

Sa géôlière parut hésiter, mais finit par secouer la tête.

— Je n'ai pas le choix. Pas ce soir.

— Qu'est-ce qui se passe ce soir ?

— Il vaut mieux que tu n'en saches rien, affirma Tiffany en regardant de travers le verre encore plein. Tu comptes le boire, oui ou non ?

— J'ai mal au cœur. Je ne vais pas pouvoir l'avalier.

Samantha tenta de lui rendre le milk-shake.

— Non ! Il faut que tu le boives, cria Tiffany d'un air furibond.

— Pourquoi ?

— Tu n'en as pas envie ?

— Si. C'est juste que je ne me sens... pas bien.

— Et alors ? Je te dis de boire ! Allez, vas-y !

— Non, je ne peux pas.

— Si tu ne le bois pas maintenant, Colin te mettra K.-O. d'une autre manière.

Sam frémit. Elle avait vu juste ! Les Bell attendaient quelqu'un, et ils voulaient s'assurer qu'elle ne ferait aucun bruit.

— Vous recevez du monde ?

Tiffany se dressa, menaçante, au-dessus d'elle.

— Ferme-la et bois !

— Je vous l'ai dit, je suis malade, se plaignit-elle, les narines soudain saturées par le parfum lourd de Tiffany.

Ne sentait-elle pas la puanteur qui se dégageait de la litière ? Il fallait vraiment qu'elle soit plus préoccupée que d'habitude pour la

supporter.

— Tu n'as pas le choix. Tu bois, c'est tout ! Tu n'as donc pas retenu la leçon ? A moins que tu ne préfères la manière forte ?

Elle savait qu'elle tentait le diable, mais elle ne voulait pas laisser passer la plus petite chance.

— Accordez-moi encore quelques minutes...

— Je n'ai pas « quelques minutes », gronda Tiffany en claquant dans ses doigts. Allez, grouille-toi !

— Je le boirai, mais j'ai besoin d'un peu de temps. Vous n'avez qu'à revenir chercher le verre plus tard.

Sa geôlière émit une sorte de rire forcé.

— Pour que tu t'en débarrasses dès que j'aurai le dos tourné ? Tu me prends pour une idiote ?

Elle laissa échapper un juron et empoigna vivement la chaîne, déterminée à accélérer les choses. Prenant peur, Samantha ingurgita le milk-shake en quelques gorgées.

— Tu vois quand tu veux... Ce n'était pas si difficile..., reprit Tiffany d'un ton sarcastique en laissant retomber la chaîne.

— Voilà, murmura Samantha en lui rendant le verre.

Il était si bon que l'idée même d'avoir à le vomir lui fut désagréable, mais elle n'avait pas le choix.

Plus vite Tiffany la laisserait seule, plus vite elle le vomirait et se débarrasserait de la drogue avant qu'elle ne se propage dans son organisme.

Par chance, elle n'eut pas à attendre : sa ravisseuse pivota sur ses talons et sortit sans un mot. Elle était pressée, manifestement — et ça tombait bien, songea Samantha en rampant aussitôt jusqu'à la litière. Elle ne s'était jamais fait vomir avant, mais cela ne devait pas être si difficile que ça.

Elle enfonça un doigt dans sa gorge, comme elle avait vu faire une copine, dans les toilettes de l'école. Un spasme contracta son estomac et elle eut un haut-le-cœur. Elle s'étouffa sur un reflux de bile et déglutit à plusieurs reprises. Non. Elle n'y arriverait pas. C'était trop douloureux.

Mais alors qu'elle était assise, penchée au-dessus de la litière, elle n'eut soudain plus besoin de se forcer. L'odeur nauséabonde, combinée à la sensation nauséuse qui lui retournait l'estomac, fut suffisante pour provoquer les spasmes et elle expulsa, par à-coups, tout ce qu'elle venait d'avalier.

Ensuite, elle s'effondra, épuisée, la joue contre le sol. Les murs de la pièce étaient si épais que très peu de bruits lui parvenaient de l'extérieur. Toutefois, elle avait fini par découvrir que si elle restait assez longtemps immobile, l'oreille collée au parquet, des sons diffus lui parvenaient du rez-de-chaussée. Elle avait aussi appris à

différencier l'ouverture de la porte de la sonnerie du téléphone et des bribes de conversation.

La maison était plongée dans le silence, mais ça ne durerait pas. Tiffany ou Colin allait revenir pour vérifier qu'elle était endormie.

Après avoir secoué la litière pour couvrir le vomi, elle rampa jusqu'au matelas en espérant que la puanteur qui flottait déjà dans la pièce masquerait l'odeur aigre du vomi.

Pourvu qu'elle ait tout rejeté ! Il fallait qu'elle reste consciente.

Ils recevaient des invités, cela ne faisait aucun doute. Sinon, pourquoi auraient-ils eu besoin de la droguer ?

Se forçant à s'asseoir, elle ramena ses genoux contre sa poitrine et les entoura de ses bras, restant à l'affût du moindre son, du moindre mouvement. S'ils montaient, elle ferait mine d'être endormie. Rassurés, ils rejoindraient alors leurs invités. Il lui suffirait de faire le maximum de bruit, en criant de toutes ses forces, en faisant claquer la chaîne, en martelant le sol pour attirer leur attention.

Mais si Colin ou Tiffany étaient les seuls à l'entendre, elle ne se faisait pas d'illusions : elle n'atteindrait jamais la trente-sixième marque sur la plinthe.

* * *

Zoé sonna à la porte des Bell et patienta quelques secondes.

Tiffany vint ouvrir.

— Bonjour, dit-elle d'un ton morne.

Elle s'effaça pour la laisser entrer, mais son sourire était si contraint que Zoé resta sur le seuil, indécise.

— Il y a un problème ? demanda-t-elle.

— Non, non, pas du tout. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

Tiffany lui sourit de nouveau, cherchant à y mettre plus de conviction, mais Zoé ne fut pas dupe.

— Vous semblez un peu... tendue.

— Ce n'est rien. Une mauvaise journée. Je n'ai pas arrêté de courir et quand je suis rentrée du travail, votre enquêteur m'attendait devant chez moi pour me poser des questions, ce qui n'a rien arrangé.

Elle s'éventa le visage d'un air las.

— Cela ne me gêne pas, bien sûr, poursuivit-elle. Mais j'ai déjà dit à la police tout ce que je savais.

— Je suis désolée. Il pense... que quelqu'un a vu ou entendu quelque chose qui pourrait prendre un autre sens à la lumière des nouveaux éléments. Et comme vous étiez chez vous ce jour-là...

— Si seulement j'avais entendu quelque chose !

— Je sais. Et je ne veux vraiment pas vous causer de problèmes.

Entrer ou partir ? Elle devait se décider. Elle ne pouvait pas rester indéfiniment sur le seuil. Anton risquait de la voir. Or, même si elle ne nourrissait aucune rancœur à son égard, elle préférait l'éviter.

Franchement, si ce n'était pour Sam, elle n'aurait jamais remis les pieds dans le quartier.

— Je peux repasser plus tard, quand Colin et vous aurez eu le temps de vous détendre ? Vous n'avez pas à m'inviter à manger...

— Il n'y a aucun problème, la coupa Tiffany. Le dîner est presque prêt.

Elle lui désigna le canapé.

— Installez-vous. Colin n'est pas encore rentré, mais il ne devrait plus tarder.

Zoé pénétra dans le salon, qu'elle n'avait fait qu'apercevoir le jour de la disparition de Sam. Il s'en dégageait la même impression d'ordre et de propreté qu'au début de la semaine, mais, de près, les meubles ne lui parurent pas d'aussi bonne facture.

Anton, qui était sensible à la moindre faute de goût, ne possédait que du mobilier de valeur. Il lui avait appris à repérer les contrefaçons. Ici, le canapé, la table basse et les tableaux représentant des villas méditerranéennes provenaient manifestement de magasins discount. Seules les roses, qui trônaient en évidence sur la table du salon, attiraient l'œil dans ce décor pêche et beige, plutôt fade.

— Quel magnifique bouquet ! s'exclama Zoé.

— C'est Colin qui me les a offertes, s'enorgueillit Tiffany avec un sourire radieux.

— Est-ce votre anniversaire ?

— Non. Il me les a fait livrer, juste pour me dire qu'il m'aime.

— Comme c'est romantique !

Et rassurant, songea-t-elle. L'attitude ambiguë de Colin à son égard la mettait trop souvent mal à l'aise.

— Puis-je vous aider à préparer quelque chose ?

Tiffany se mordilla la lèvre inférieure, l'air hésitant.

— Est-ce que cela se fait d'aider, quand on est invité ? demanda-t-elle. Je veux dire... Serait-ce impoli de ma part d'accepter votre offre ?

— Pas du tout, assura Zoé en riant. J'en serais ravie et je vous dois bien ça, si c'est mon détective privé qui vous a mise en retard... Dites-moi ce que vous voulez que je fasse.

— J'étais en train de préparer la salade. Si vous pouviez finir de râper les carottes, de couper les concombres, puis ajouter les betteraves, les noix... J'en profiterai pour aller me changer, avant le retour de Colin.

— Pas de problème.

Tiffany la guida vers la cuisine et l'y abandonna pour aller se changer, avec une fébrilité qui prouvait l'importance que Colin avait à ses yeux : il était l'invité de marque qu'elle voulait impressionner. Zoé ne s'en offusqua pas. C'était même plutôt touchant.

Elle était en train de mettre les betteraves dans la salade, quand la voix de Colin lui parvint de l'entrée.

— C'est moi. Tiff ? Zoé est arrivée ?

Elle passa la tête par l'encadrement de la porte.

— Je suis dans la cuisine. Votre femme est allée se changer.

Il la dévisagea avec stupeur, avant de la détailler des pieds à la tête sans cacher son plaisir. Zoé lança un regard machinal vers le bouquet de fleurs.

— Vous avez faim ? demanda-t-elle pour dissiper son malaise.

— Plus que vous n'en avez idée, répliqua-t-il.

Pourquoi avait-elle l'impression désagréable qu'il ne parlait pas de nourriture ?

— Votre femme a mis les petits plats dans les grands.

Elle retourna dans la cuisine, espérant que Tiffany ne tarde pas trop à revenir. Par chance, elle n'eut pas à attendre longtemps : un instant plus tard, elle entendit les talons de son hôtesse claquer dans l'escalier.

— Colin, tu es rentré ! l'entendit-elle s'exclamer.

— Enfin ! Je te jure, je me demande ce qu'ils feraient sans moi dans ce cabinet. Je suis le dernier arrivé, mais je fais quatre-vingts pour cent du boulot à moi tout seul.

Il parlait fort et Zoé ne put s'empêcher de penser qu'il le faisait à son intention. Cherchait-il à l'impressionner ?

— C'est parce que tu es tellement intelligent, s'extasia Tiffany.

Dans le silence qui suivit, Zoé imagina qu'ils s'étreignaient et s'embrassaient. Quand Colin entra dans la cuisine, il n'avait plus son porte-documents.

— Comment trouvez-vous notre maison ? demanda-t-il, tandis que sa femme venait chercher le saladier.

— Elle est ravissante, répondit platement Zoé.

— Tiffany vous a fait faire le tour du propriétaire, au moins ? Nous avons un plan au sol un peu différent de celui d'Anton. Nous avons une chambre en moins, aussi.

Quel intérêt de visiter ce qu'elle connaissait déjà ?

— Pas encore. Je viens juste d'arriver, répondit-elle, ne voulant pas se montrer impolie.

— Laissez-moi vous montrer ce que nous avons prévu de faire dans le jardin.

Il disparut quelques secondes, avant de revenir avec un plan. Un barbecue, un patio qu'elle trouva un peu trop tape-à-l'œil, une piscine avec Jacuzzi, et un aménagement paysager étaient prévus.

— Cela semble super. Quand avez-vous prévu de commencer les travaux ?

— Dans un an ou deux.

— Il ne faudra pas oublier d'installer une barrière de sécurité autour de la piscine, ajouta-t-elle pour la forme.

Son conseil lui valut des regards perplexes.

— Pourquoi ferions-nous ça ? demanda Colin.

— Eh bien... quand vous aurez des enfants, pour éviter les accidents, expliqua Zoé.

— Colin ne veut pas d'enfants, intervint Tiffany d'une petite voix. Et ça me va. Tout ce qui compte, c'est d'être ensemble.

Zoé tourna son regard vers son voisin. Ne lui avait-il pas confié, l'autre nuit, son désir de fonder une famille ?

— J'espère que ce n'est pas ce qui est arrivé à Sam qui vous a fait changer d'avis ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, absolument pas, répondit son hôte.

Il haussa les épaules.

— Nous en aurons probablement un jour, mais plus tard — beaucoup plus tard. Je n'ai que vingt-cinq ans. Nous voulons profiter de la vie avant de nous stabiliser.

— Je vous comprends : avoir des enfants, c'est une sacrée responsabilité, murmura-t-elle.

Il lui fit un clin d'œil.

— L'animal de compagnie, c'est le parfait compromis, vous ne trouvez pas ?

Elle ne l'avait jamais entendu parler d'animaux.

— Vous en avez ?

— Pas encore.

Elle intercepta le regard réprobateur que Tiffany lançait à son mari. Ils n'étaient pas d'accord sur le sujet, semblait-il.

— Mais nous pensons sérieusement à acheter un chien, ajouta Colin.

— Par quelle race êtes-vous attirés ?

Il ouvrit une bouteille de vin et lui versa un verre.

— Laquelle pourrait me plaire, d'après vous ?

Elle sourit.

— Je ne sais pas.

— Une race malléable, que je pourrai dresser, ajouta-t-il d'un ton sibyllin.

— Le dîner est servi, annonça Tiffany, l'air choqué.

— Tu t'es shooté ? chuchota Tiffany à Colin, qui venait de la rejoindre dans la cuisine, avec les assiettes qu'il venait de débarrasser.

Ils avaient fini de manger et Zoé s'était absentée pour aller aux toilettes. Tiffany n'avait jamais passé de moment aussi éprouvant. Assister tout au long du repas aux avances à peine dissimulées que son mari faisait à Zoé l'avait mise au supplice.

Il la fusilla du regard.

— Bien sûr que non ! Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ne me mens pas. Tu es surexcité... Regarde-toi !

Faire venir Zoé était une très mauvaise idée. Elle l'avait su dès le début, mais à présent elle était *franchement* angoissée. Elle aurait juré aux regards que lui avait lancés Zoé pendant le dîner qu'elle était consciente du comportement étrange de Colin et de l'intérêt un peu trop « marqué » qu'il lui témoignait. Il n'avait cessé de la reluquer, comme s'il rêvait de lui sauter dessus pour lui arracher ses vêtements.

— Tu as pris de l'ecstasy ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Il déposa les assiettes sales dans l'évier.

— On a prévu de faire la fête après, non ? J'ai pris un peu d'avance... Il n'y a pas de mal à ça !

— Dis-moi ce que tu as pris !

— Une ligne de coke avant de quitter le bureau — ça te va comme réponse ? Pas de quoi en faire une histoire !

— Tu n'aurais pas pu attendre, Colin ? Je te rappelle que nous devons être très prudents, surtout en présence de Zoé.

— Je n'ai rien laissé échapper. Rien qui puisse nous trahir !

— Tu n'arrêtes pas de parler d'animaux de compagnie... Si tu continues à les comparer à des êtres humains, elle va trouver ça curieux, d'accord ? Ne remets plus ce sujet sur le tapis ! Tu la rends nerveuse, et moi aussi !

Colin secoua la tête comme s'il ne la croyait pas.

— Tu exagères, se défendit-il.

— Sûrement pas. Si tu veux qu'on passe un bon moment avec

James et Tommy, tu ferais mieux de te dépêcher de mettre au point le parcours de cette battue. Plus vite ce sera fait, plus vite Zoé partira.

Il l'attrapa par la taille.

— Alors maintenant, tu me menaces ?

Tiffany cligna plusieurs fois des paupières, luttant contre les larmes.

— Je n'irai pas en prison comme mon frère, lâcha-t-elle d'une voix plaintive.

— Oh ! Arrête avec ça ! Je t'ai déjà dit que personne n'irait en prison...

— Chut ! coupa-t-elle. Tu parles trop fort. Débarrasse-toi d'elle, un point, c'est tout.

Il la lâcha et croisa les bras sur sa poitrine.

— Peut-être que je n'ai pas envie de me débarrasser d'elle, justement. On pourrait avoir un autre animal de compagnie — un plan mère-fille, ça me dirait bien...

Tiffany sentit ses jambes se dérober. C'était ce qu'elle avait craint : son mari perdait l'esprit.

— Nous ne pouvons pas la garder ici ! se récria-t-elle.

— Pourquoi ? Elle ne serait pas plus en mesure que sa fille de s'échapper. Tout aussi vulnérable et soumise à ma volonté...

— Ce n'est pas une enfant. Elle est plus maligne, plus inventive, plus forte : ce sera forcément différent. Et qui sait à combien de personnes elle a dit qu'elle venait dîner ici ?

— Imagine sa réaction, lorsqu'elle retrouvera sa fille. D'une certaine façon, nous lui ferions un cadeau...

Colin se mit à rire, l'air sardonique.

— Nous ne ferions que lui donner ce qu'elle veut, pas vrai ?

Et *lui* aurait ce qu'il voulait. Elle le soupçonnait d'anticiper le moment jubilatoire où Zoé comprendrait qu'elle venait d'être trahie par l'homme qu'elle considérait comme un allié.

Tiffany se mordilla la lèvre. Il lui faisait vraiment peur, parfois ...

— Colin, nous ne pouvons pas...

— Si ! Elle comprendra comme ça que toi et moi, nous avons une relation très libre et qu'elle n'a pas de raison de lutter contre son attirance pour moi, expliqua-t-il. C'est toi qui la bloques, j'en suis sûr. Elle n'arrête pas de parler de toi.

Tiffany se sentit défaillir. Son pire cauchemar était en train de se réaliser : Colin ne voulait plus d'elle — il venait de lui en donner la preuve ! Elle le craignait, mais elle était plus effrayée encore à l'idée de vivre sans lui.

— Nous n'avons pas une relation très libre, murmura-t-elle, le souffle court.

— Tu vas coucher avec mes potes, ce soir. Comment appelles-tu

ça ?

— C'est toi qui m'as suppliée de le faire !

— Si cela ne me gêne pas, ça ne devrait pas te gêner non plus. Je te l'ai dit, ce n'est qu'une partie de jambes en l'air... Un moyen de s'éclater. Et d'échapper à la routine.

— *S'éclater* ? On se tire une balle dans le pied, oui, si on kidnappe Zoé. N'y pense même pas.

Il la pressa contre le plan de travail et se mit à l'embrasser dans le cou.

— Allez, bébé, fais-le pour moi !

Elle fut prise d'hésitation, comme chaque fois qu'il essayait de l'amadouer. Colin pouvait être si facétieux — et si aimant — lorsqu'il était heureux... Mais pourquoi était-il de plus en plus difficile à satisfaire ?

— Zoé est en contact étroit avec les flics et elle a embauché un détective privé... Elle leur a sûrement dit qu'elle venait chez nous, argua-t-elle.

— Pourquoi l'aurait-elle fait ? Ce n'est qu'un dîner chez un couple de voisins. Elle ne leur a pas fourni son emploi du temps minute par minute !

Tiffany entendit le bruit de la chasse d'eau. Il lui restait peu de temps pour ramener son mari à la raison.

— C'est trop risqué !

— Allez... Même si elle leur a dit qu'elle venait ici, on trouvera bien un moyen de s'en sortir.

— Comment, par exemple ? demanda-t-elle en chuchotant.

— Laisse-moi faire.

— Non. Je ne veux pas !

— Bien sûr que si. Quand je me serai bien amusé avec elle, nous la laisserons à James et Tommy.

Maintenant, c'était sûr : Colin débloquait !

— Tu es fou ? Ils comprendront que nous la retenons contre son gré !

— Nous lui aurons donné un sédatif, mis un sac sur la tête et nous l'aurons attachée avec le collier. Ils seront tellement défoncés qu'ils penseront que c'est une de nos amies et que c'est un jeu. Tout le monde se débat avec ce collier. C'est ça qui est excitant.

Zoé ne serait pas en mesure de se débattre. Assommée par le sédatif et l'alcool, elle serait complètement dans les vapes.

Tiffany serra si fort les poings que ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes. Cela suffirait-il, cette fois ? Un peu de drogue et quelques heures ? Si Colin obtenait ce qu'il voulait, serait-il satisfait ?

La tentation de dire oui était grande, mais la soudaine attirance de Colin pour leur ancienne voisine lui était insupportable. Zoé n'était

pas seulement jolie, elle était aussi plus âgée qu'eux de quelques années, et elle constituait un défi intellectuel pour son mari. Et si une vraie relation se nouait entre eux ? Elle savait combien Colin pouvait se montrer charmant : il achèterait des fleurs et des bijoux à Zoé, il lui offrirait son soutien pour gagner son affection.

Ah ! non. Plutôt mourir que de perdre l'amour de Colin ou de se demander sans cesse s'il fantasmaient sur la voisine ! Plutôt mourir que de redevenir la fille insignifiante qu'elle était au lycée ! Mais il ne lui demandait qu'une nuit... Ne valait-il pas mieux lui donner ce qu'il voulait maintenant plutôt que de payer le prix fort par la suite ?

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? murmura Colin en caressant sa poitrine pour venir à bout de ses dernières résistances. Tu veux bien, dis ?

Elle sentit sa résolution fondre comme neige au soleil. Elle aimait tant qu'il soit gentil avec elle !

— Comment allons-nous faire ?

Elle entendit le robinet de la salle de bains se fermer. Colin sortit de sa poche un petit papier d'aluminium plié.

— Mets ça dans son verre. Elle ne se méfie pas de toi.

Tiffany regarda la petite pilule blanche dans sa protection. Elle connaissait le Rohypnol. Elle en avait pris une ou deux fois sur l'insistance de Colin, qui souhaitait savoir combien de temps duraient les effets et ce dont elle se souviendrait au réveil.

— Si je fais ça, tu devras la tuer. Je ne veux pas qu'elle vive sous mon toit.

Et après ça, tout serait fini. Zoé ne serait plus une menace.

— Tu te prends au jeu, dis-moi ! la taquina-t-il en titillant de sa langue le lobe de son oreille. Serais-tu jalouse, ma chère ?

Tiffany imagina Zoé en train de s'essuyer les mains dans la salle de bains, à des années-lumière de ce qui se tramait dans son dos.

— Alors c'est oui ? Tu la tueras après ? insista-t-elle.

— Dommage de devoir me débarrasser d'elle aussi vite : elle aurait fait un merveilleux animal de compagnie.

Il poussa un soupir faussement dramatique.

— Je suppose... que je devrais me contenter d'un seul.

— Alors tu l'élimines ? Ce soir ?

— Si c'est la condition pour que tu acceptes...

Tiffany entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir. Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine.

— Colin, attends... Je ne suis pas sûre que j'aurai la force d'aller jusqu'au bout.

— Bien sûr que si.

Il la gratifia d'un sourire et mit la pilule dans sa main, avant de conclure :

— Ce n'est qu'une petite garce prétentieuse. Elle n'aura que ce qu'elle mérite.

* * *

Les effets de la cocaïne que Colin avait sniffée avant de quitter son bureau commençaient à se dissiper. Une seule ligne ne lui faisait effet qu'une petite heure — guère plus. Il aurait bien pris la dose supplémentaire qu'il avait glissée dans son attaché-case, mais il se força à attendre.

Patience. La soirée s'annonçait d'enfer et l'attente lui conférait encore plus de piment. Il jeta un regard à Zoé, assise près de lui à la table de la salle à manger, et ne put réprimer un sourire.

Maintenant qu'il était certain d'avoir ce qu'il voulait, pourquoi ne pas profiter pleinement de cet instant ? N'était-ce pas délicieux de jouer la comédie du parfait voisin en sachant ce qui allait suivre ? A cette idée, sa frustration s'évanouit, et il s'amusa à plaquer un masque inquiet sur son visage. Puis il se lança dans une grande explication concernant l'organisation de la battue du lendemain.

Dans la cuisine, Tiffany entrechoquait bruyamment la vaisselle, trahissant sa nervosité. A ce rythme, ils mangeraient bientôt dans des assiettes en carton ! songea-t-il, conscient des regards sombres qu'elle leur lançait régulièrement par la porte ouverte. Par chance, Zoé ne se rendait compte de rien. Penchée sur une carte de Rocklin, elle essayait de déterminer la surface à allouer à chaque bénévole.

— Il faudrait que chacun de nous couvre un maximum de surface, expliqua-t-il.

Elle fronça les sourcils devant les zones peu peuplées qui s'étendaient à l'est de la ville.

— C'est très vaste... surtout si nous sommes à pied !

— Faisons-le en plusieurs fois, alors. Comme ça, tout le monde achèvera son parcours dans un laps de temps raisonnable. Et, la fois suivante, nous reprendrons là où nous nous serons arrêtés. Privilégions la qualité plutôt que la quantité.

— La police a déjà fait ce travail, objecta-t-elle.

— Cela ne fait rien. J'ai vu dans un reportage qu'une petite fille disparue avait été retrouvée dans le parc qui avait pourtant été fouillé et ratissé quelques jours auparavant. On peut toujours passer à côté de quelque chose.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle sans grande conviction.

Elle semblait plus détendue maintenant que le dîner était terminé. Le sédatif commençait-il à faire effet ? Elle avait déjà bu la moitié du verre que Tiffany lui avait apporté après le repas.

Bon sang ! Dépêche-toi de boire ce verre, finissons-en ! songea-t-il en vidant le sien. Il savait que le Rohypnol faisait effet en trente minutes, mais Zoé sirotait son vin lentement, à petites gorgées. En avait-elle bu

assez ? Si c'était le cas, elle ne devrait pas tarder à s'assoupir...

— Poussons jusqu'à Syanford Ranch, proposa-t-il.

Elle acquiesça vigoureusement. Bon sang ! Où puisait-elle cette énergie ? Pourquoi ne finissait-elle pas son verre ? Si ça continuait comme ça, elle ne serait pas K.O. avant l'arrivée de Tommy et James. Or il voulait Zoé pour lui tout seul d'abord, dans sa chambre, comme si elle était sa femme. Peut-être la partagerait-il plus tard, quand il aurait assouvi ses désirs, mais il voulait prendre son temps, sans être bousculé. Puisqu'elle devrait mourir après, il pourrait faire tout ce qu'il voulait, sans chercher à la ménager. Ce serait une nouvelle expérience. D'ordinaire, il devait se retenir pour ne pas abîmer trop vite son « animal ». Ce n'était pas toujours facile de les enlever. Il fallait prendre de grands risques, même s'ils étaient calculés — quoi qu'en pensât Tiffany. D'ailleurs, il n'en avait kidnappé que quatre, dont Rover qui était actuellement dans le coma et Samantha, endormie à l'étage. Quatre, ce n'était pas beaucoup...

Mais ses pulsions devenaient de plus en plus envahissantes. Tout comme son goût du sang et de la violence. Son plaisir était étroitement lié à la douleur des victimes. Il fallait qu'elles souffrent — sans quoi il ne parvenait pas à jouir. C'était pour cette raison que Rover avait fini par se rebeller. C'était aussi pour ça qu'il ne parvenait plus à faire l'amour « normalement » avec sa femme. Même les séances de bondage ou la cire chaude ne lui faisaient plus d'effet.

Le visage de Laurie, la fillette de dix ans qu'il avait enlevée dans un parc, six mois après son mariage, passa devant ses yeux. A cette époque, ils vivaient en Virginie et il allait à la fac de droit. Tiffany croyait qu'il avait relâché la gamine, mais il l'avait tuée, et avait caché son corps dans les bois — très bien caché... Jamais personne ne la retrouverait. Redoutant la réaction de Tiffany, il avait préféré lui taire cette partie de l'histoire. Depuis, il l'avait amenée à accepter l'idée qu'il fallait tuer les gosses, que c'était une fin inévitable — en se gardant bien de préciser qu'il était parfaitement à l'aise avec ça, et qu'il en tirait même du plaisir.

Il pensait parfois à Laurie pour faire monter son excitation.

— Colin ?

La voix de Zoé interrompt le fil de ses pensées.

— Désolé.

Il simula un bâillement.

— La journée a été longue et je suis crevé. Et vous, vous tenez le coup ?

— Ça va. Nous avons terminé pour ce soir, non ?

Elle s'adossa à la chaise après avoir reposé son verre, qu'elle venait de finir.

— Encore un peu de vin ? demanda-t-il.

— Non, merci.

— Nous avons prévu l'itinéraire pour une dizaine de volontaires... Peut-être devrions-nous prévoir plus grand, au cas où il y aurait plus de monde que prévu ?

Elle se pencha de nouveau sur les cartes.

— Ce serait bien... mais je crois quand même que nous devrions nous concentrer sur cette zone-ci, suggéra-t-elle en indiquant un coin de la carte qui allait jusqu'à Roseville.

— Pourquoi ? Samantha peut se trouver n'importe où.

A l'étage, par exemple...

— Quand j'en ai parlé à l'inspecteur Thomas, il m'a conseillé de concentrer nos efforts dans un rayon de quatre kilomètres autour de la maison.

— L'inspecteur Thomas sait que nous organisons une battue ?

Cela ne l'inquiéta pas ; il s'y attendait même.

— Je le lui ai annoncé au téléphone, tout à l'heure. Il m'a promis de nous rejoindre avec d'autres policiers.

Colin se crispa. Ce qu'il avait prévu lui parut soudain compromis, mais il devait parer à toutes les éventualités.

— Lui avez-vous dit que vous veniez ici ce soir ? s'informa-t-il.

Elle secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

— Nous aurions pu lui demander de passer. Il aurait été de bon conseil, puisqu'il a déjà ratissé le secteur.

— Mais comme vous l'avez dit, repasser aux mêmes endroits ne sera pas superflu. Vous êtes d'une grande aide, murmura-t-elle en le gratifiant d'un sourire reconnaissant.

Elle semblait si sincère, accrochée à la petite fenêtre d'espoir qu'il lui avait fait entrevoir. Un sentiment de toute-puissance l'envahit. Le bonheur de Zoé dépendait de lui, dorénavant. Et de lui seul.

D'ailleurs, il allait annuler la soirée avec James et Tommy. Ils ne feraient que lui barrer la route...

— Et je ne suis pas sûre que l'inspecteur ait une grande expérience dans les enlèvements d'enfants, ajouta-t-elle.

— Et votre ami — le détective privé ? demanda Colin. On aurait pu l'inviter lui aussi, vous ne croyez pas ?

Il la vit jeter un coup d'œil surpris à son verre vide. Elle se demandait peut-être à quel moment elle l'avait fini — ou pourquoi la tête lui tournait après seulement deux verres.

— Il n'était pas disponible ce soir.

— Pourquoi ça ? répondit-il d'un air intéressé.

— Il avait prévu de réinterroger certaines personnes.

— Lesquelles ?

— La meilleure amie de Samantha, ainsi que ses parents.

Excellent. Le détective était occupé ailleurs.

— Est-ce qu'il sait avec qui vous êtes ?

Elle ferma les yeux et secoua doucement la tête, comme si elle s'efforçait de rester éveillée.

Parfait ! Le Rohypnol faisait effet.

— Zoé ?

Elle ouvrit les yeux.

— Hmm ?

— Sait-il que vous êtes ici ? répéta-t-il.

— Hmm.

— Il le sait, pressa-t-il. Vous lui avez dit ? Vous avez dit à Jonathan que vous veniez dîner chez nous ?

Elle hocha la tête.

— Oui... Il m'a proposé... de passer chez lui... après, bredouilla-t-elle.

Zut. Ça, ça compliquait la situation. Sa voiture était garée de l'autre côté de la rue, et pas dans l'allée d'Anton, mais les voisins ne prêteraient pas attention à ce détail, même s'ils avaient entendu parler de leur rupture.

— Où allez-vous ? articula-t-elle laborieusement.

Avait-il eu la main lourde ? Il aurait dû se contenter d'un demi-comprimé pour qu'elle ne soit pas complètement inconsciente. Il voulait qu'elle réagisse à ce qu'il lui ferait. C'était là tout le plaisir.

— Je vais aider Tiffany à finir la vaisselle.

— Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un !

Il se mit à rire en agitant la main vers elle, comme pour lui faire ses adieux. Elle était trop dans le cirage pour s'en offusquer. Elle laissa même échapper un bruit de gorge qui ressemblait à un rire.

— J'ai la pétoche, chuchota Tiffany en se lovant contre lui.

— Tu plaisantes ? Regarde-la ! Elle ne comprend pas ce qui lui arrive... Elle est aussi vulnérable que l'oiseau tombé du nid !

Zoé se leva, titubante, l'œil hagard, avant de retomber sur sa chaise.

— Regarde-la, répéta-t-il à sa femme, avant de s'adresser à Zoé : Je crois que vous devriez vous asseoir sur le canapé...

— Dé-désolée. Je... Je ne sais pas... je ne peux pas... J'ai dû trop boire, mais...

— Vous vous sentirez mieux une fois que vous vous serez reposée, dit-il en la guidant vers le salon.

— Colin..., intervint Tiffany d'une voix pleine d'appréhension. Tu l'as entendue : le détective privé sait qu'elle est ici. Si elle disparaît, nous serons les premiers suspects. Ça risque de nous poser des problèmes — comment ferons-nous pour Samantha s'ils viennent

fouiller la maison ?

Au contraire, tout s'imbriquait parfaitement, comme les pièces d'un puzzle ! Il ne pouvait pas laisser passer une opportunité pareille.

— Ne t'en fais pas. Je m'en occupe, affirma-t-il.

— Comment ?

— Est-ce que votre portable est dans votre sac, Zoé ?

— Qu-quoi ? bafouilla cette dernière en plissant les yeux.

— Votre téléphone portable... Où est-il ?

Ses mouvements étaient maladroits, mais, malgré son manque de coordination, elle réussit à le sortir de son sac.

— Qu'est-ce que... vous faites ? demanda-t-elle quand il le lui prit des mains.

— Je vais envoyer un texto à Jonathan.

— Oh ! d'accord... Dites-lui... de venir me chercher.

— Ne vous inquiétez pas.

Il fit glisser ses doigts sur sa joue. Elle était si jolie.

— Vous ne risquez rien avec moi, la rassura-t-il.

— Colin, c'est de la folie ! s'exclama Tiffany par-dessus son épaule.

— Ferme-la. Je t'ai dit que j'avais un plan.

— C'est trop risqué !

— Je t'ai dit de la fermer ! Déshabille-toi.

— *Quoi ?*

— Elle est plus grande que toi, mais avec une paire de talons tu pourras passer pour elle...

— Je ne comprends pas...

— T'occupe !

Il prit le sac de Zoé qu'il vida sur le sol, avant d'en inspecter le contenu. Allongée sur le canapé, le regard fixé au plafond, Zoé n'émit aucune protestation.

— Tiens, prends ça ! fit-il en tendant à Tiffany la paire de lunettes de soleil.

— Il fait nuit, protesta-t-elle. J'aurai l'air bizarre, avec des lunettes...

— Mais non ! Tout le monde sait que Zoé ne les quitte plus parce qu'elle a les yeux rouges d'avoir trop pleuré. Ça paraîtra tout à fait normal, au contraire.

Tiffany lui lança un regard incrédule.

— Allez ! Dépêche-toi ! s'impatiente-t-il.

Il la poussait un peu trop, il en avait conscience — mais il était à bout de patience. Il claqua dans ses doigts pour la faire bouger.

— Tout ira bien si tu suis mes instructions.

A contrecœur, elle commença à se déshabiller.

— Attendez... Qu'est-ce que... ? bafouilla Zoé quand il commença à déboutonner son chemisier. C'est toi, Anton ?

Colin se pencha, lui murmurant doucement à l'oreille :

— Tout va bien, bébé, c'est moi. J'essaie juste de te mettre au lit. Tu as besoin de te reposer.

Le regard dans le vide, la bouche entrouverte, elle ne lui opposa plus aucune résistance. Sa respiration s'apaisa petit à petit. Dommage qu'il n'ait pas le temps d'apprécier le spectacle... Allongée en sous-vêtements sur le canapé, sa voisine ressemblait à une poupée de chiffon.

— Mais... qu'est-ce que c'est que cette lingerie ? s'étonna-t-il en regardant le soutien-gorge blanc à armature et la culotte de coton à pois roses. C'est d'un banal ! Je suis un peu déçu, franchement... Je m'attendais à mieux de votre part.

— Colin !

Il se retourna. Sa femme faisait la moue, évidemment.

— Arrête de te faire du mouron ! bougonna-t-il. Je t'aime et tu le sais. Habille-toi et bouge sa voiture.

Il lui jeta les vêtements de Zoé et le trousseau de clés.

— Quand tu seras au volant, n'hésite pas à klaxonner et à faire un signe si l'un de nos voisins est dehors. Essaie de te faire remarquer... Il faut que les gens pensent que Zoé quitte le quartier, tu piges ?

— Et j'irai où ? demanda-t-elle.

Il secoua Zoé par l'épaule.

— Hé ! Où êtes-vous allée la nuit dernière ?

— Hmm ?

— Dans quel hôtel avez-vous pris une chambre ?

Elle ne répondit pas.

— Zoé ! cria-t-il.

Ses yeux roulèrent dans ses orbites et elle se mit à gigoter.

Son silence l'enrageait autant qu'il l'excitait. Il la violerait pendant des heures, puis il la tuerait. Il n'avait jamais fait ça avant, et, cette fois, il n'aurait pas à se retenir. Il pourrait satisfaire tous ses fantasmes, même les plus violents.

— Colin, où est-ce que je vais garer sa voiture ? redemanda Tiffany.

— Trouve un hôtel !

— Lequel ?

— N'importe lequel, mais à une demi-heure d'ici. Un hôtel assez fréquenté pour que tu passes inaperçue.

— Pourquoi si loin ? s'étonna-t-elle en le fixant, les yeux écarquillés.

— Parce que l'endroit où on l'aura vue pour la dernière fois doit être le plus loin possible d'ici.

Mais surtout il voulait passer un peu de temps seul avec sa belle voisine, sans sa femme... et la jalousie qui la rongerait.

— Bon... d'accord, acquiesça-t-elle à contrecœur.

— Laisse les lunettes de soleil dans la chambre que tu vas prendre, utilise sa carte de crédit et son permis de conduire. Garde la tête baissée au cas où il y aurait des caméras.

— Et comment je fais pour revenir ?

— Prends un taxi et descends à deux ou trois kilomètres d'ici. Là, tu te caches dans un coin, tu changes de vêtements et tu jettes les siens dans une poubelle pour qu'on ne les retrouve pas.

— Et ensuite, je t'appelle pour que tu viennes me chercher ?

— T'es complètement débile ou quoi ? Personne ne doit voir une de nos voitures quitter l'allée !

En plus, il serait bien trop occupé à s'amuser avec Zoé... C'était cette partie du plan qui contrariait Tiffany, bien sûr.

— Je vais devoir marcher jusqu'ici ?

— Tu n'en mourras pas.

— Et James et Tommy ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil à la pendule. Ils seront là dans une heure.

— Je vais annuler.

Tiffany prit un air horrifié.

— Tu m'as promis que vous vous la partageriez !

Refusant de la laisser lui gâcher son plaisir, il se jeta brutalement sur elle.

— Je vais la tuer, c'est ce que tu veux non ? Ça devrait te suffire ! Une nuit... C'est tout ce que je te demande ! Alors je te suggère de suivre mon plan à la lettre — à moins que tu ne veuilles que je te tue, toi aussi ?

— *Me tuer ?* répéta-t-elle, le souffle court. Tu le penses vraiment ?

Il secoua la tête, exaspéré.

— Allez, dégage !

Elle resta plantée là, sans esquisser le moindre geste. Quand il vit des larmes rouler sur ses joues, il s'avança vers elle, se forçant à la serrer dans ses bras. C'était le moyen le plus rapide d'obtenir d'elle ce qu'il souhaitait.

— Je suis désolé, bébé. Tu es avec moi sur ce coup, d'accord ? Je suis stressé. Nous sommes allés trop loin pour faire machine arrière et nous devons penser au moindre détail pour éviter le pire.

Elle renifla.

— D'accord, je suis partie. J'y vais, murmura-t-elle sans bouger pour autant. Et le détective privé ?

— Je m'en suis déjà occupé.

— Comment ?

— Je lui ai envoyé un message du portable de Zoé, disant qu'elle partait de chez nous pour prendre une chambre d'hôtel et qu'elle le contacterait dans la matinée. Demain, quand elle ne rendra pas les

clés de la chambre et que sa voiture sera repérée dans le parking, on comprendra qu'elle a disparu... mais nous serons disculpés d'avance grâce au texto !

— C'est très malin. Tu es tellement intelligent, mon Colin !

— Je suis avocat ! Tu t'attendais à moins ?

— Oh ! non, ça non !

Elle sortit en claquant la porte derrière elle.

— Zoé ?

Colin lui attrapa le menton, et, d'un geste brusque, attira son visage vers lui. Elle le regarda droit dans les yeux. Mais le voyait-elle ? Pas sûr.

— Zoé, vous m'entendez ?

Aucune réaction.

— Bon sang, cette pilule vous a fait plus d'effet que je ne l'aurais cru.

Il n'aurait pas dû la droguer. Il aurait préféré la traîner à l'étage, où il l'aurait ligotée, mais il pensait offrir un spectacle à ses potes. Sans compter que c'était la première fois qu'il agressait une adulte. Il n'avait pas voulu sous-estimer le danger... Elle aurait pu se libérer et se mettre à hurler ou jeter quelque chose contre une fenêtre pour attirer l'attention d'un voisin. Peut-être même celle Anton !

Il la redressa et dégrafa son soutien-gorge pour pouvoir la contempler pendant qu'il passait un coup de fil pour annuler la petite sauterie.

— Comment ça, on ne peut pas venir ce soir ? s'emporta Tommy. On est prêts, mec !

— Désolé, mais Tiffany a pris froid.

Il y eut une pause au bout du fil.

— Bon... Laisse-la se reposer et viens nous rejoindre chez moi. On meta un film ensemble.

— Ça va pas, la tête ? Je ne peux quand même pas la laisser seule alors qu'elle est malade !

— Pourquoi ?

— Pour quel genre de mari tu me prends ? lâcha Colin avant de raccrocher.

Puis il prit Zoé dans ses bras et la porta à l'étage.

Jonathan s'empara du gobelet qu'il avait laissé dans sa voiture avant d'aller voir Marti Seacrest, et avala une gorgée de café froid. Il ne put réprimer une grimace. Il fallait vraiment qu'il ait besoin de caféine pour ingurgiter un tel breuvage ! Une bouffée de frustration l'envahit. Sa rencontre avec la meilleure amie de Samantha ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà : Marti n'avait observé aucun changement de comportement chez Sam dans la semaine qui avait précédé le lundi de sa disparition ; elle assurait que sa camarade n'avait fait aucune nouvelle connaissance, n'avait noué aucun contact sur le net qui aurait pu laisser penser à une mauvaise rencontre.

Jon n'avait jamais été confronté à une disparition aussi complète. Ils avaient si peu d'éléments, si peu de pistes... A croire que Sam s'était volatilisée !

L'image de Toby Simpson, étendu sur son lit d'hôpital, dans le coma, lui revint à l'esprit. Ce qui était arrivé à cet enfant éclairait la situation sous un jour nouveau. Et s'il ne reprenait jamais conscience ?

Son téléphone se mit à vibrer, l'arrachant à ses pensées. Reposant son gobelet, il se recula contre le dossier de son siège pour sortir l'appareil de sa poche. C'était un texto de Zoé :

Me sens pas bien. Je rentre à l'hôtel. Vous appelle 2main.

Elle avait donc décidé de ne pas venir chez lui... Ce qui lui parut étrange, c'est qu'elle n'ait pas cherché à lui parler pour dresser le bilan de la journée et savoir s'il avait du nouveau. Il tenta de la rappeler et tomba directement sur sa boîte vocale.

Elle cherchait manifestement à l'éviter. N'était-ce pas plus sage, en effet ? Et lui, que désirait-il ? Souffrir, une fois de plus ? Non, bien sûr. Mais elle avait besoin de soutien... Elle ne devait pas rester seule dans une chambre d'hôtel !

Et si ce n'était que son attirance pour elle qui le poussait à insister ?

Troublé, il composa de nouveau son numéro. N'obtenant pas plus

de résultats, il reposa l'appareil sur le tableau de bord avec un soupir, et tourna le contact. Au moment où il quittait le quartier, la sonnerie de son téléphone retentit, envahissant l'habitable. Lorsqu'il vit le numéro qui s'affichait, il sourit, ravi.

— Enfin ! s'écria-t-il en décrochant. Alors Mme Fornier ? On n'a plus de temps à consacrer à ses vieux amis ?

En entendant le rire de Jasmine se propager sur la ligne, il mesura à quel point elle lui manquait depuis qu'elle était partie vivre à La Nouvelle-Orléans.

— Désolée... Romain et moi étions partis dans le bayou.

— Le bayou ? Je croyais que tu avais peur des crocodiles !

— Mince ! Tu es un vrai mordu de nature, toi ! s'exclama-t-elle en laissant éclater un autre rire. Je te ferai remarquer que ce sont des *alligators*, par ici !

— Ce qui compte, c'est qu'ils ont de grandes dents et peuvent te déchiqueter en moins de temps qu'il m'en faut pour le dire ! Je n'ai pas raison ?

— Si. Je n'ai aucune envie de me retrouver face à l'un d'eux, mais ils gardent généralement leurs distances. Et avec Romain je ne risque rien... Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de ton aide, Jaz, dit-il en s'engageant sur la 65.

Autant se rendre directement chez les Bell et voir de quoi il retournait. Avec un peu de chance, Zoé s'y trouverait encore !

— Tu es sur une enquête difficile ?

— Hélas, oui. Je traque un tordu de la pire espèce — une sorte de pédophile sadique qui sévit à Rocklin.

Il ralentit, avant de s'immobiliser, pris dans un flot de voitures.

— De quels éléments disposes-tu ? demanda Jasmine après un silence.

Il lui résuma brièvement l'enlèvement de Samantha Duncan et la découverte du jeune Toby Simpson.

— On l'a retrouvé dans les bois ? demanda-t-elle quand il eut fini.

Qu'est-ce qui pouvait bien bloquer la circulation ? Un accident ? Une panne ? Il tordit le cou, cherchant à comprendre... et ne vit qu'un flot de plus en plus dense de véhicules.

— C'est ça. A côté de Placerville, répondit-il.

— A ta place, je vérifierais à qui appartiennent les maisons, les cabanes... Peut-être même les entreprises qui se trouvent à proximité.

— La plupart des habitations sont louées.

— Alors je me débrouillerais pour mettre la main sur les baux de location.

C'était ce qu'il comptait faire, effectivement.

— Jusqu'où est-ce que je dois remonter ? Un an ? Deux ans ? Plus ?

— A deux ans, au moins. On sait que les criminels reviennent toujours sur les lieux de leurs crimes, là où ils se sentent à l'abri et tout-puissants. Ce « Maître » vit peut-être à Rocklin en ce moment, mais il a forcément un lien avec Placerville.

C'était ce que Jon aurait aimé éviter : passer au crible les contrats de propriété et de location lui imposerait un travail long et minutieux, sans aucune garantie de résultat. Et pendant ce temps, Samantha serait peut-être entre les mains de l'homme qui avait torturé Toby Simpson. Pour le bien de l'adolescente, il aurait préféré agir plus rapidement.

— C'est une zone que le ravisseur doit bien connaître. S'il habite Rocklin, il semblerait plus logique qu'il ait relâché le garçon près d'Auburn, poursuivit-elle. Or il est allé jusqu'à Placerville. Pourquoi, à ton avis ?

— En fait, je ne pense pas qu'il ait voulu libérer sa victime. Toby s'est échappé.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Jonathan avala à contrecœur une nouvelle gorgée de café froid.

— C'est un miracle que le pauvre gamin soit encore en vie. Si tu voyais l'état dans lequel il est...

— Je suis bien contente de ne pas y être confrontée.

Les détails étaient superflus. Son amie avait vu tant d'horreurs au cours des nombreuses enquêtes qu'elle avait contribué à résoudre !

— Il n'a donc pas pu révéler grand-chose depuis qu'il a été secouru, si ce n'est que son ravisseur se faisait appeler « Maître », qu'il le traitait comme s'il était un chien et que cela se passait à Rocklin ? résuma-t-elle.

— Exactement. Le gamin était en proie à une telle panique qu'il n'a laissé personne s'approcher de lui. L'homme qu'il a croisé en premier a compris qu'il lui faisait peur et il a laissé faire sa femme, pensant qu'elle apparaîtrait moins menaçante.

— Ça a fonctionné ?

— Pas vraiment. Au moment où elle a cru qu'elle avait gagné sa confiance, il s'est enfui en pleurant et en criant.

— D'autres corps ont-ils été découverts ? demanda Jasmine.

Il sentit à son changement de ton qu'elle ne souhaitait pas s'appesantir sur le sort du garçon.

— Pas que je sache. J'ai parlé au mari de Skye, aujourd'hui.

— David est flic à Sacramento, pas à Rocklin, s'étonna-t-elle.

— Oui, mais il avait quand même plus de chances que moi d'obtenir des infos.

Jonathan roula au pas sur quelques mètres.

— Il m'a assuré qu'aucun homicide d'enfant ou d'adolescent n'est à déplorer dans la région depuis plusieurs mois, poursuivit-il.

— Et l'inspecteur qui est sur l'affaire ? Comment s'appelle-t-il ?

— Thomas.

— Est-ce qu'il pense, lui aussi, qu'il pourrait y avoir un lien entre ces deux enlèvements ?

— Il n'écarte aucune piste.

— Il va peut-être demander à ses enquêteurs d'éplucher les baux de location de la forêt de Placerville.

— Je l'espère.

Jon avait, malgré tout, l'intention d'y jeter un œil. Il ne se pardonnerait pas d'avoir laissé échapper le moindre indice ou négligé un détail qui aurait pu se révéler essentiel.

Un silence s'installa sur la ligne et Jonathan ne chercha pas à le rompre, laissant à son amie le temps de la réflexion.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de ce détraqué ? finit-il par demander. Quelque chose te vient à l'esprit ?

— Je serais tentée de dire que c'est un marginal vivant en périphérie de la communauté. Il a quand même réussi à cacher ce gamin pendant près de deux mois... mais cette hypothèse ne tient pas la route. Il y a plusieurs détails qui ne collent pas...

— Le quartier, par exemple. C'est trop huppé pour le profil que tu décris.

— Exact, bien qu'il pourrait s'agir d'un fils à la dérive domicilié chez ses parents, ou d'un locataire un peu marginal pour le quartier. Non, c'est autre chose qui me chiffonne...

— Il y a très peu de locataires à Rocklin, tu sais. Un ou deux, au grand maximum.

— Le kidnappeur a peut-être hérité de la maison de ses parents et il a du temps libre..., continua Jasmine.

Jonathan fit mentalement le tour des personnes qu'il avait déjà interrogées. Amis, famille et voisins... Aucun d'eux ne correspondait au profil qu'elle décrivait.

— Qu'est-ce que cherche ce type ? Tu penses que c'est un prédateur sexuel ? demanda-t-il.

— Le garçon a été retrouvé nu, non ?

Devant lui, une Ford cherchait à forcer le passage pour changer de file, provoquant presque un accrochage.

— Il ne manquait plus que ça ! marmonna-t-il.

— Quoi ?

— Non, rien, lâcha-t-il distraitement, avant de poursuivre : la nudité représente peut-être un moyen de contrôle et de domination. Ou d'humiliation. Si c'est un détraqué sexuel, c'est étrange qu'il passe d'un garçon à une fille, non ?

— Sauf si le sexe ne représente qu'une forme de torture et que c'est ce rapport violent qui lui procure du plaisir. Des études ont montré

que de nombreux psychopathes suivent un scénario préétabli pour satisfaire leurs fantasmes, et qu'ils le reproduisent encore et encore, cherchant la « perfection », sans jamais l'atteindre.

Tout en écoutant attentivement ce que lui disait Jasmine, Jonathan luttait contre l'énervement qui le gagnait. Il avait raté Zoé et se retrouvait coincé dans cet embouteillage de malheur. Combien de temps allait-il devoir patienter ?

— Je croyais que ce genre de criminel s'en prenait à un profil précis de victimes... Celui-là passe aussi facilement, semble-t-il, d'un gamin de quatorze ans à une adolescente de treize ans !

— C'est plus une question d'opportunité que de conformité à ses pulsions, à mon avis. En gros, il prend ce qui lui tombe sous la main quand il décide de passer à l'action. Ce « Maître » aurait peut-être préféré une fille quand il a enlevé Toby Simpson, ou l'inverse, mais il a profité d'une occasion. Ou alors...

Le trafic parut s'améliorer et il avança d'un petit mètre.

— Ou quoi ? demanda-t-il en pilant brutalement pour éviter une moto.

— Ou tu fais fausse route. Il n'y a peut-être aucun lien entre Toby Simpson et Samantha Duncan. Et si tu avais affaire à deux criminels ? As-tu envisagé cette possibilité ?

— A part Rocklin, rien ne relie les deux affaires, mais mon instinct me dit que ce « Maître » est bien notre homme. Sam a disparu le jour où l'on a retrouvé Toby. Il s'agit de deux enfants du même âge. Ils ont été enlevés dans une même zone géographique, un quartier cosu et protégé... C'est trop de coïncidences...

— Si tu as raison, cet homme a une confiance démesurée en lui et se sent invincible, remarqua-t-elle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Après avoir laissé s'échapper sa victime, n'importe qui se serait tenu à carreau, le temps que la situation se tasse. Au lieu de ça, il enlève aussitôt Samantha.

— Un ego surdimensionné, oui ! marmonna Jonathan.

— Ou sa compulsion devient trop forte et les garde-fous habituels ne sont plus efficaces. Difficile à dire : le profilage n'est pas une science exacte.

Le bruit d'une sirène retentit derrière lui et Jonathan se décala sur le côté, autant qu'il le put, pour laisser passer l'ambulance.

— Le quartier dans lequel il vit m'amène à penser que c'est un type organisé, ajouta-t-il.

— Et intelligent.

— Il nous faudra donc être plus malins que lui. Mais, pour le moment, nous manquons de pistes.

Des flashes de lumière rouges et bleus trouaient le ciel nocturne un

peu plus loin sur l'autoroute. Jon était presque arrivé à hauteur de l'accident, à présent.

— As-tu interrogé le facteur, le jardinier ou le type chargé de l'entretien de la piscine — si les Duncan en employaient un ?

— Oui. J'ai la même liste que la police. Toutes ces personnes ont été interrogées et leurs alibis vérifiés. J'en ai rencontré beaucoup, moi aussi.

— Samantha est peut-être sortie pour tromper son ennui, suggéra Jasmine. As-tu parlé aux employés des magasins les plus proches, examiné les bandes vidéo des caméras ?

— La police l'a fait. La gamine se remettait d'une mononucléose. Elle était fatiguée. Je ne crois pas qu'elle soit sortie volontairement.

— Pourtant...

— Après avoir passé du temps avec sa mère, je crois de moins en moins possible qu'elle soit sortie sans sa permission.

Il y eut un bref silence.

— Après avoir passé du temps avec sa mère ? répéta Jasmine. Vous vous êtes rapprochés, tous les deux ?

— Pas particulièrement *rapprochés*, mais je l'ai beaucoup vue, ces derniers jours.

— Méfie-toi.

Il comprenait sa mise en garde, mais il lui était difficile de rester indifférent aux souffrances de ses clients. Le visage de Maria lui revint brusquement à la mémoire. Il en était tombé amoureux alors qu'elle avait fait appel à ses services pour qu'il enquête sur les agissements de son mari violent, Dan Bartolo, qui voulait obtenir la garde exclusive de leur fils. Mais les preuves qu'il n'avait eu aucun mal à rassembler — et accessoirement son amour — n'avaient pas suffi à la sauver. Elle avait fini par retourner auprès de son mari qui l'avait tuée d'un coup de feu, deux semaines plus tard. Il avait eu d'autres liaisons, mais aucune n'avait été aussi intense que celle qu'il avait connue avec elle. Après la mort de Maria, il s'était juré de ne plus mêler travail et sentiments.

— Zoé n'est pas mariée et elle vient de rompre avec son fiancé.

— Il n'y a rien entre vous ?

— Non. Ce n'est qu'une relation professionnelle, affirma-t-il.

— Tant mieux. Sa fille vient de disparaître, elle n'a plus aucun repère et elle réagit en fonction de cette nouvelle situation. Tout sera complètement différent dans quelques semaines ou quelques mois. Il est même probable qu'elle renoue avec son fiancé.

— Je ne le pense pas.

— Elle n'était pas avec lui sans raison, Jon ! Quand la vie aura repris son cours, cette raison reprendra le dessus.

Il avait du mal à envisager que Zoé se réconcilie avec Lucassi. Mais

après tout... Inutile d'être psychologue pour comprendre qu'elle avait un problème avec la figure paternelle, problème qui l'avait sans aucun doute poussée vers Anton. Mais il ne suffisait pas de mettre le doigt sur une faille pour la combler, hélas !

— J'ai déjà fait le tour du problème, Jaz, déclara-t-il pour couper court à la conversation.

— Je sais, mais c'est dans ta nature d'aider les gens et cette Zoé est sûrement mal en point en ce moment. Rappelle-toi cette femme battue que tu as hébergée et qui a fini par retourner auprès de celui qui la maltraitait...

Il leva les yeux au ciel.

— Merci de me le rappeler, mais Maria pensait faire au mieux pour son fils.

— Je me fiche de savoir pourquoi elle l'a fait. Toi, tu mérites une femme libre et qui a quelque chose à t'offrir.

Il réprima une nouvelle vague de frustration. Même s'il savait qu'elle avait raison, les mots de Jasmine le heurtaient. Il n'avait pas envie de les écouter. Et ces voitures qui n'avançaient pas...

— Bon, assez de conseils personnels pour aujourd'hui !

— Comme tu veux ! J'arrête de faire ma grande sœur. Donc... quand me fais-tu parvenir un vêtement ou un objet appartenant à Samantha Duncan ?

Il sourit. Voilà ce qu'il voulait entendre ! C'était même ce qu'il avait en tête quand il avait essayé de la joindre. Il n'en avait pas parlé avec Zoé. Elle l'aurait sans doute pris pour un illuminé s'il lui avait annoncé qu'il comptait faire appel à une profileuse doté d'un don... paranormal. Mais il avait vu Jasmine anticiper des événements, capter des signes, des sensations, avoir accès aux pensées d'un criminel, indiquer des lieux où se trouvaient des personnes disparues — et tout cela en touchant simplement un objet qui leur avait appartenu.

Elle pouvait les aider à localiser Samantha. Il en était convaincu.

— Tu veux bien ? Cela ne te gêne pas ?

— Pas du tout ! Mais ne te fais pas d'illusions... Tu sais comment ça se passe : parfois, j'ai des impressions, des intuitions... et, d'autres fois, rien. Et souvent je ne sais pas comment interpréter ce que je ressens ou même si je dois m'y fier. Je ne peux donc rien garantir.

— Je sais que tu n'as pas de boule de cristal. Mais, là, je piétine... Ton aide pourrait se révéler déterminante.

— Je ferai de mon mieux, promit-elle.

Après avoir raccroché, Jonathan descendit sa vitre et s'accouda. Un policier gérait maintenant la circulation et faisait passer les voitures sur une seule voie, au compte-gouttes.

Zoé devait être partie de chez les Bell, à présent. Il composa son numéro. S'il passait par son hôtel, il prendrait un des vêtements de

Samantha. Le plus tôt serait le mieux.

« *Bonjour, c'est Zoé. Désolée de ne pas pouvoir vous répondre. Laissez-moi un message et je vous rappellerai dès que possible...* »

Il lâcha un juron et lui envoya un texto :

Rappelez-moi. G besoin 2 vous parler.

Sam gémit. Pourquoi était-elle si fatiguée ? N'avait-elle pas éliminé toute la drogue ingurgitée ? Était-ce la mononucléose qui la rendait si apathique ? Ou l'angoisse ? Samantha n'aurait su le dire, mais elle peinait à garder les yeux ouverts. Ce serait si facile de se laisser sombrer. Sauf que sa situation ne risquait pas de s'améliorer si elle cédait à cette envie. Elle devait rester sur le qui-vive, tous les sens en alerte, pour percevoir le moindre bruit, même étouffé. Un claquement de porte, une voix, un rire. Que se passait-il en bas ? Cela faisait un moment qu'elle guettait, et elle n'avait toujours rien entendu. Les invités de Tiffany étaient-ils arrivés ?

Et si son plan ne fonctionnait pas ? Tout serait fichu, se dit-elle, étendue sur le sol, l'oreille collée au plancher. Alors qu'elle luttait contre la vague de peur qui la submergeait, elle crut entendre un bruit. Son esprit lui jouait-il des tours ? Elle désirait tellement entendre quelque chose !

Et si ce n'était que Tiffany et Colin qui bougeaient dans la maison ? Avaient-ils annulé leur soirée ?

Le silence revint. Ce silence qui la rendait folle. Elle avait l'impression d'avoir été aspirée dans le vide, coincée dans une autre dimension.

Elle se recroquevilla, renonçant soudain à veiller. Ses yeux s'embuèrent et les marques grossièrement gravées sur la plinthe, près du matelas, se brouillèrent. Elle ne tiendrait jamais trente-six jours. Ni même une autre semaine...

Et, soudain, elle perçut de nouveau un son. Ou plutôt une vibration. Qu'est-ce que c'était ? Elle pressa l'oreille contre le sol. Un cri ?

— Hé ! Colin ? Tiffany ? Je sais que vous êtes là... Les voitures sont dans l'allée... Tiffany ?

— Papa ? Reste en bas ! Tiff est toute nue.

C'était la voix de Colin.

Des pas martelèrent l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il fait là, bon sang ? reprit-il, puis sa voix s'éloigna. Et le silence retomba sur la pièce.

Sam se redressa, le corps secoué de tremblements irrépessibles. Il y avait quelqu'un dans la maison. C'était le moment d'agir.

Mais si ce visiteur était le père de Colin, comment prévoir sa

réaction ? Prendrait-il son parti ou celui de son fils ?

Colin était hors de lui. Qu'est-ce que son père fichait chez lui, bon sang ? Il n'avait pas à venir chez eux — et encore moins à l'improviste ! Il savait bien que Tiffany et lui tenaient à leur intimité. C'était à cette condition, non négociable, qu'il ne coupait pas les ponts avec lui, comme il l'avait fait avec Tina, sa mère.

Paddy avait tant de regrets pour n'avoir rien fait pour le protéger de Tina quand il était petit, qu'il était prêt à tout accepter pour ne pas se fâcher avec le seul enfant qui lui parlait encore. Courtney, qui avait pris le parti de leur mère, après le divorce, refusait tout contact avec lui.

Il pensait que son père respecterait sa volonté. Il l'avait fait, jusqu'à présent, d'ailleurs. Quand Sheryl, sa nouvelle femme, avait suggéré que le repas de Pâques se passe à Rocklin pour changer, Paddy l'avait aussitôt coupée, en lui demandant d'aller lui chercher une bière. C'étaient Colin et Tiffany qui se déplaçaient jusqu'à Antelope, dans le petit pavillon de son père — pas l'inverse. Ça s'était toujours passé comme ça, et ça ne changerait pas. Surtout pas pour les beaux yeux de Sheryl... Quelle peste, celle-là ! Colin ne l'aimait pas, mais elle cuisinait bien et il prenait un malin plaisir à s'imposer chez eux pendant les vacances pour la voir les servir, sachant qu'elle détestait ça. Et puis, tant qu'il restait en bons termes avec son père, il pouvait utiliser sa cabane. Certains de ses meilleurs souvenirs étaient liés à cette maisonnette — celui d'avoir torturé son second « animal de compagnie », notamment. C'était aussi là-bas qu'il l'avait enterré.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demanda-t-il en entrant dans le salon tout en enfilant son pull.

Paddy, qui se tenait devant la cheminée, le regard fixé sur la photo de fiançailles de son fils, pivota vers lui. Colin refréna une bouffée de rage. Zoé était attachée, la caméra installée, prête à filmer... Colin venait d'enlever sa chemise quand il avait entendu son père l'appeler depuis le rez-de-chaussée. Et heureusement qu'il l'avait entendu, d'ailleurs ! Si son vieux l'avait surpris dans la chambre avec Zoé... Un frisson le parcourut de la tête aux pieds à cette idée.

Nullement embarrassé, Paddy passa une main dans ses cheveux gris, coupés courts et encore épais pour son âge, et croisa le regard contrarié de son fils.

— Il faut que je te parle.

Colin ne put s'empêcher de lancer un regard vers l'escalier. Zoé l'attendait... Soumise, impuissante... Il devait la rejoindre, bon sang !

— Ça ne peut pas attendre ?

— Non.

Il crispa les poings. Quelle que soit la raison de cette visite, elle était malvenue. Surtout si Paddy était venu pour parler de Courtney. Il essayait depuis deux ans de se réconcilier avec sa fille — en pure perte. Ça pouvait bien attendre une nuit de plus, non ?

Il s'était ramolli en vieillissant. Où était passé l'homme qui ne bronchait pas quand il voyait Tina le battre pour un oui ou pour un non ? Celui qui pouvait même aider sa femme à le maintenir à terre ? Il récoltait ce qu'il avait semé, à présent. Et Colin ne le plaindrait pas, ça non !

— D'accord, qu'est-ce qu'il y a ? Accouche !

— Je suis désolé. Je... tu m'excuseras auprès de Tiffany. Peut-être que je n'aurais pas dû venir, mais...

Baissant les yeux, Colin s'aperçut qu'il avait enfilé son pull à l'envers.

— Mais quoi ? demanda-t-il en le remettant à l'endroit.

— Je viens de voir quelque chose à la télévision et... ça m'inquiète, finit par avouer Paddy.

Il avait vu quelque chose à la télé ? C'te blague ! Qui ça intéressait ?

— Si c'est à propos de politique...

— Non. C'est à propos de *toi*, Colin.

— Qu'est-ce que j'ai à voir avec ce que tu as vu à la télé ?

— Rien, j'espère.

Colin s'affala sur le canapé.

— Tu es très mystérieux ce soir.

Son père fit un geste en direction de l'escalier.

— Tu peux demander à Tiffany de descendre ? Je pense qu'elle devrait être là, aussi.

— Ça ne va pas l'intéresser, papa. Elle m'attend au lit, d'accord ? Elle ne va pas descendre, juste parce que tu as vu quelque chose que tu n'as pas aimé à la télévision. Bon, alors maintenant, soit tu te décides à cracher le morceau, soit tu t'en vas, parce que, là, tu viens d'interrompre la meilleure partie de jambes en l'air de ma vie.

La poitrine de Paddy se souleva tandis qu'il prenait une profonde inspiration.

— On a retrouvé un gamin errant dans les bois, lâcha-t-il.

En proie à la colère et à la frustration où l'avait plongé cette interruption, Colin resta interdit. Il était à des années-lumière de Rover.

Il accusa le coup, mais se ressaisit aussitôt.

— Ouais, j'ai vu ça, il y a une nuit ou deux. Pauvre gosse. Est-il sorti du coma ?

— Non, et il n'est pas certain qu'il en sorte un jour.

— C'est tragique, mais...

Colin fit un geste du bras pour souligner son incompréhension.

— Tu n'as quand même pas fait tout ce chemin pour me raconter cette triste histoire ?

— Le présentateur du journal a montré une carte de l'endroit où ce gamin a été retrouvé.

— Et ?

— C'était juste à côté de la cabane de Mike.

Sa réponse lui fit l'effet d'une douche froide. Il sentit son assurance s'effriter. Cette fois, il y avait vraiment de quoi s'inquiéter.

— Qui est Mike ?

— Un collègue de travail, tu te souviens ? Il a repris la direction de la boutique de jardinage quand ton bon à rien de beau-frère m'a laissé en plan.

— Ah oui, Mike !

— J'avais tout organisé pour que Tiffany et toi louiez sa cabane, il y a deux ans, parce que la famille de Sheryl occupait la mienne. Vous y êtes restés une semaine, tu te souviens ?

— Waouh ! Le gamin a été trouvé près de la cabane de *Mike* ? Le monde est vraiment petit. Je ne savais pas.

— Ils ont lancé un appel à témoins.

Paddy le regarda avec insistance.

— Cela ne te dit rien ?

— Ça devrait ?

— Le garçon affirme que celui qui l'a agressé vit à Rocklin.

Colin haussa les épaules.

— Et alors ?

Son père baissa la voix.

— Je suis ici parce que j'ai peur que tu aies quelque chose à voir avec la disparition de ce gamin.

Un afflux d'adrénaline lui permit de réagir avec virulence.

— Tu crois que j'aurais pu agresser un *enfant* ?

Il s'attendait à ce que son père se défende d'avoir eu ce genre de pensée, qu'il s'emporte, parce que, même si ce dernier avait changé au fil des ans, il pouvait encore réagir avec colère. Mais il resta calme et prit un ton conciliant.

— J'ai du mal à le croire. Pour être honnête, je n'aurais jamais pu

imaginer un scénario aussi sinistre, mais à la télé, ils ont précisé que l'agresseur se faisait appeler « Maître ». Quand j'ai entendu ce terme, c'est comme si le ciel m'était tombé sur la tête.

— Tu es sérieux ? Bon sang, mais je n'étais qu'un gamin !

Il parvint à émettre un petit rire.

— D'accord, j'ai obligé Courtney à m'appeler « Maître » quand nous étions enfants, mais ce n'était qu'un jeu. Cela ne fait pas de moi le monstre qui s'en est pris à ce gosse !

— Un jeu ? Elle ne l'a pas vécu comme ça.

— C'est le genre de choses qui peut arriver entre frère et sœur.

Son père ne répondit pas.

— Allez ! Je ne suis quand même pas le seul à employer ce mot. Et puis je ne vois pas comment j'aurais rencontré cet enfant !

Il sut avant d'avoir fini sa phrase qu'il en avait trop dit. La réponse était évidente, et son père l'énonça aussitôt.

— Il habitait *mon* quartier, Colin.

Les épaules de Paddy s'affaissèrent et Colin sentit ses jambes se dérober. Son père savait. Il ne voulait sans doute pas se l'avouer, peut-être pour ne pas assumer sa part de responsabilité dans ce que son fils était devenu. Il avait été si fier de lui quand il avait obtenu sa licence de droit !

Au fond de lui, son père savait. Et cette vérité le rendait malade.

Colin releva le menton.

— Ce n'est pas moi. Je n'ai pas fait ça.

— Tu as un lien avec l'endroit où l'enfant a été enlevé et avec lui où il a été retrouvé. Et...

— Et quoi ? cria Colin, sur la défensive. Tu crois, comme maman, que je suis mauvais, c'est ça !

— Je ne crois plus rien, hélas !

— Même si je voulais kidnapper le gosse de quelqu'un, comment ferais-je avec Tiffany ? Cet enfant a été retenu prisonnier pendant combien de temps ? Deux mois ?

Les yeux de Paddy s'humectèrent de larmes. Colin se raidit. Il n'avait jamais vu son père pleurer. Que devait-il dire ou faire ? S'ils en restaient là, son père risquait de se rendre à la police.

— Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ? s'emporta-t-il.

— Ils n'ont jamais dit combien de temps l'enfant avait été retenu contre son gré, répliqua Paddy.

Bon sang ! Il s'emmêlait les pinces. Il n'aurait pas dû prendre cet autre rail de coke juste après le départ de Tiffany. Ça lui embrouillait les idées. Comment allait-il s'en sortir, maintenant ?

Il sentit des gouttes de sueur couler le long de son dos.

— Ils l'ont dit au journal télévisé, mentit-il. Je l'ai entendu.

Il s'était appliqué à répondre calmement, et il vit une lueur

d'espoir éclairer le regard de son père.

— C'est vrai ?

— Bien sûr ! Comment le saurais-je, sinon ?

— Et la gamine qui a disparu cette semaine ? Ils ont montré sa mère à la télévision. On dirait ta voisine !

Quelle plaie ! Comment son père avait-il reconnu Zoé ? Elle ne s'était installée avec Anton que quelques mois plus tôt ! Devait-il nier ? C'est ce qu'il aurait aimé faire. Mais s'il était pris en flagrant délit de mensonge, sa position deviendrait indéfendable.

Il passa ses doigts dans ses cheveux.

— Tu as vu ? C'est incroyable ! s'exclama-t-il en faisant claquer sa langue contre son palais. C'est arrivé en début de semaine. Elle a été enlevée dans son propre jardin. Tu viens d'ailleurs de rater sa mère de peu. Elle était là il y a une heure, pour m'aider à mettre au point la battue que j'organise demain, avec des avocats et des employés de mon cabinet.

— Pourquoi toi ? lui demanda son père.

Colin sentit ses muscles se contracter douloureusement.

— Parce que cette gamine est sûrement en danger. Tu viens juste de le dire toi-même — elle a été enlevée.

— Est-ce que c'est *toi*, Colin ?

— Non ! Qu'est-ce que tu vas chercher !

Qu'est-ce que ce vieux fou croyait ? Qu'il allait se mettre à table et tout avouer juste parce qu'il le lui demandait ? Il s'en sortirait avec un ou deux mensonges, comme il s'en était toujours sorti par le passé. Il n'y avait que sa mère qui pouvait lire en lui à livre ouvert. Il y avait bien longtemps qu'elle n'était plus dupe de sa vraie nature. Et elle n'avait pas ménagé ses efforts pour « faire sortir le mal de lui ». Mais ses coups n'avaient fait que renforcer l'agressivité de son fils.

— Je reconnais que cela fait beaucoup de coïncidences, mais je n'y suis pour rien. Quand je ne suis pas au travail, je suis avec Tiffany. Où veux-tu que je trouve le temps pour enlever un enfant ? Alors deux...

— C'est bien ce que je me suis dit, répondit doucement Paddy. En roulant jusqu'ici, je n'ai cessé de me répéter que je perdais la tête d'avoir de telles idées. Cela ne pouvait pas être toi. Pas *mon* fils. Je sais que j'ai fait preuve de lâcheté envers toi pour garder ma femme, ma *famille*. J'ai fermé les yeux sur la manière dont elle te traitait, c'est vrai. Et je n'en suis pas fier, mais tu as coupé les ponts avec elle depuis longtemps, Colin. Tu aurais pu te faire aider. Je t'ai encouragé à suivre une thérapie, mais tu as toujours affirmé que tu allais bien. En t'entendant évoquer ta réussite scolaire, ton diplôme d'avocat, ton mariage heureux, ta jolie maison, j'ai eu la faiblesse de croire qu'une personne qui réussissait tout ça *devait* aller bien. Nous savons tous deux que Tiffany te voue une véritable vénération et qu'elle

n'hésiterait pas à se couper les veines si tu le lui demandais.

Aux yeux du monde, la présence de Tiffany dans sa vie était un gage de respectabilité. Elle lui offrait un alibi en béton. Mais pas pour son père : il avait décrypté leur mode de fonctionnement, semblait-il.

— Tu sous-estimes Tiffany. Elle ne marcherait jamais dans une histoire de kidnapping et... et de tentative de meurtre !

— Es-tu sûr que c'est elle que je sous-estime ?

Colin lui attrapa le bras.

— Tu me testes, c'est ça ? Tu me rappelles maman. Toujours à m'accuser du pire !

Paddy recula, le regard rivé sur lui.

— Tu n'as rien fait à ces enfants ? Colin, dis-moi la vérité. Je ne pourrai rien pour toi, si tu me mens.

Il voulait tant croire à son innocence ! C'était pour cette unique raison qu'il s'était déplacé, pour se convaincre que ses soupçons n'étaient pas fondés. Colin reprit espoir, et lâcha un rire désabusé.

— Détends-toi. Je n'ai agressé personne, je te le jure.

A cet instant, du bruit s'échappa de l'étage. Malgré l'insonorisation, les coups portés contre le sol retentirent dans le salon. Et de faibles cris parvinrent à leurs oreilles.

« Au secours ! Aidez-moi ! Je suis enchaînée ! Appelez ma mère ! Au secours ! »

En voyant le visage de Paddy se décomposer et prendre la couleur de la cendre, Colin sut qu'il avait compris.

— Bon sang ! murmura-t-il en s'élançant vers l'escalier.

Qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'il allait la sauver ?

— Pas si vite ! s'interposa Colin en le poussant violemment.

Paddy perdit l'équilibre et se cogna la tête en tombant. Etourdi, il cligna des yeux, levant un regard confus vers son fils. En le voyant étendu au sol, Colin ne ressentit qu'un immense soulagement.

— Tu n'aurais jamais dû épouser maman, tu t'en rends compte ? Ce n'était qu'une garce, mais elle était maligne, elle ! Pas comme toi ! Sinon, tu ne te serais jamais aventuré tout seul ici, ajouta-t-il avant de le frapper avec le pied d'une lampe.

Il se laissa tomber à genoux et lui assena d'autres coups.

Quand il fut certain que son père ne respirait plus, Colin se renversa en arrière, submergé par une incroyable euphorie. Tuer un homme ou tuer un enfant, c'était à peu près pareil, finalement !

Tu n'es plus aussi fort ni aussi rapide, hein, papa ?

Il grimaça en constatant que le pied de la lampe était abîmé.

— Regarde ce que tu m'as fait faire. Elle n'était pourtant pas donnée !

Il lâcha son arme improvisée et tendit l'oreille pour savoir si Samantha criait encore. Une bouffée de haine le submergea. Il

détestait cette gamine ! Quelle peste... Elle allait souffrir avant de mourir, ça oui ! Mais pour le moment, la maison était silencieuse. Toujours sous l'effet du sédatif, Zoé ne semblait pas avoir réagi aux cris de sa fille. Quant à Sam, elle s'était tue, sûrement épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir. Qu'importe ! Il s'occuperait d'elles plus tard. Paddy d'abord.

Respire profondément. Calme-toi.

Il ferma les yeux, cherchant à contrôler les bouffées d'adrénaline qui faisaient trembler ses mains. Il avait frôlé le pire. Il lui restait à se débarrasser du corps, puis tout rentrerait dans l'ordre.

Comment devait-il s'y prendre ?

Il se redressa et se mit à arpenter le salon. Il traînerait le mort jusqu'au garage, puis il nettoierait les traces de sang sur le tapis. Quand Tiffany serait de retour, il l'enverrait garer la voiture de Paddy dans le parking de la salle de billard où il se rendait chaque week-end. Plus tard, quand le quartier serait plongé dans le noir, lui-même rentrerait sa voiture dans le garage, mettrait le corps dans le coffre et roulerait jusqu'à un coin isolé, en pleine montagne, pour l'enterrer. Demain, Paddy Bell ne serait qu'une personne disparue de plus.

Il pivota sur lui-même et fit un nouvel aller-retour, refaisant mentalement le tour de la situation. Paddy avait-il confié ses doutes à Sheryl ? Peu probable : ce n'était pas dans son tempérament de parler de faits dont il n'était pas sûr. Mais Sheryl savait peut-être que Paddy devait passer chez eux... Dans ce cas, il n'échapperait pas à ses questions.

Bah ! aucune importance ! Elle serait loin d'imaginer qu'il avait *tué* son Paddy... S'il y avait quelqu'un à soupçonner en premier, c'était son fils à elle. Glen Hagen était impulsif. Tout le monde était au courant de la violente dispute qui les avait opposés, Paddy et lui, et qui avait provoqué la fin de leur association professionnelle.

Oui, tous les soupçons se porteraient sur Glen, songea Colin avec satisfaction. Il lui suffirait de dire que Paddy s'était arrêté ici, avant de se rendre chez Glen pour faire la paix avec lui. Ces derniers temps, ce vieux fou voulait faire la paix avec tout le monde !

Bon. A présent, il devait se ressaisir. Faire preuve de sang-froid — être *malin*.

Il venait de tirer le corps jusqu'au garage et achevait de nettoyer les traces de sang qui maculaient le tapis du salon, quand on frappa à la porte.

* * *

Tout en patientant devant la porte des Bell, Jonathan consulta de nouveau son répondeur. Toujours rien. Il avait pourtant envoyé trois SMS à Zoé au cours des dernières vingt minutes, tandis qu'il était coincé sur l'autoroute. Elle n'y avait pas répondu.

Que se passait-il ? Son silence l'inquiétait. Elle était trop à l'affût des moindres nouvelles pour ne pas avoir son téléphone à portée de main...

La porte s'entrouvrit et il aperçut Colin dans l'entrebâillement. Il lui sourit d'un air affable, comme à son habitude.

— Désolé d'avoir été aussi long à répondre. J'étais dans le garage.

Jonathan hocha la tête.

— Pas de problème. Je cherche Zoé. Vous l'avez vue ?

— Elle a dîné ici.

— Depuis quand est-elle partie ?

Colin fronça les sourcils, marquant un temps de réflexion.

— Ça doit bien faire une heure, finit-il par répondre.

— Vous a-t-elle dit où elle allait ?

Jonathan dévisagea Colin. Son front et ses tempes étaient mouillés de sueur. L'avait-il interrompu en pleine séance de sport ? Il laissa glisser son regard sur le jean et le T-shirt de Bell. Il ne portait pas de chaussures. Pas étonnant qu'il ne soit pas ravi d'être dérangé, s'il était sur le point de prendre une douche et qu'il avait dû se rhabiller en toute hâte en entendant la sonnette...

— Elle disait qu'elle était fatiguée. Mais peut-être qu'Anton l'a interceptée, quand elle se dirigeait vers sa voiture. Ils ont rompu, vous savez ?

Jonathan porta distraitement son regard vers la maison voisine et l'allée déserte.

— Je ne vois pas sa voiture.

— Ils sont peut-être allés faire un tour ?

Cette éventualité n'était pas pour rassurer Jonathan. S'était-il trompé sur Zoé ? Retournerait-elle auprès d'Anton malgré la description qu'elle avait faite de leur relation, manifestement dépourvue d'amour ? Après tout, Maria était bien retournée auprès de Bartolo, l'homme qui la battait et qui avait fini par la tuer !

— C'est possible. Merci, lâcha-t-il en tournant les talons.

Quand il joignit Lucassi sur son téléphone portable, cinq minutes plus tard, celui-ci jura ses grands dieux qu'il n'avait pas revu Zoé depuis son départ, la nuit précédente.

Quelle horreur ! Tiffany sentit ses genoux se dérober. Une main sur la bouche, elle se laissa glisser le long du mur, incapable de détacher ses yeux de la mare de sang qui s'élargissait sous la tête de son beau-père.

— Il est mort, murmura-t-elle entre ses doigts.

Il l'était, sans l'ombre d'un doute. Elle le savait déjà. Colin le lui avait dit à la minute où elle était entrée dans la maison et qu'elle l'avait trouvé en train de nettoyer le tapis du salon. Puis ils s'étaient rendus dans le garage. Et elle avait vu le corps de Paddy, gisant sans vie sur le sol bétonné. Pourtant, tout en elle refusait d'y croire. Bien sûr, elle savait que Colin entretenait des rapports complexes avec son père — parfois, il semblait lui tenir rancune du passé ; et, d'autres fois, il se comportait comme s'il voulait tirer un trait sur ses mauvais souvenirs d'enfance. Mais Tiffany, elle, avait toujours apprécié Paddy qui, contrairement à la mère de Colin, s'était toujours montré gentil avec elle. Il lui mettait de côté ses cookies préférés. A cette pensée, un sourire lui vint aux lèvres.

— Ceux aux pépites de chocolat blanc, murmura-t-elle pour elle-même.

— Lève-toi ! grogna Colin. J'ai besoin que tu m'aides.

Elle ne fit aucun mouvement.

— Allez, bouge ! Qu'est-ce qui ne va pas ? lança-t-il en lui donnant un petit coup de pied.

Elle cligna des yeux, interloquée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? répéta-t-elle, sa voix montant dans les aigus. Tu as tué ton père ! Tu vas passer le reste de ta vie en prison, comme mon frère !

— Ferme-la ! ordonna-t-il. Tu veux que quelqu'un t'entende ?

Il se dressa au-dessus d'elle, l'air menaçant. En état de choc, elle ne songea même pas à se recroqueviller sur elle-même, comme elle le faisait d'habitude pour se protéger. En fait, elle était si hébétée qu'elle n'avait même pas peur de lui.

— Pourquoi, Colin ? murmura-t-elle dans un souffle, comme pour

tenter d'appriivoiser ce qu'elle voyait. Pourquoi as-tu fait une chose aussi horrible ? Je... je l'aimais, moi.

Les lèvres de Colin se retroussèrent dédaigneusement.

— Lâche-moi, tu veux ! Tu le connaissais à peine.

Comme elle le faisait toujours en entrant dans la maison, elle avait quitté ses chaussures, et dans l'espace confiné du garage où s'était accumulée la chaleur de la journée, particulièrement élevée pour la saison, elle avait l'impression que ses pieds nus étaient deux blocs de glace posés sur le sol de béton tiède.

— Si ! je le connaissais, s'obstina-t-elle.

— Tu connaissais le Paddy qu'il était devenu ces dernières années, mais il n'était pas comme ça avant, quand il prenait le parti de ma mère, ou quand il a failli approuver sa décision de me faire interner dans un asile de fous, à l'adolescence.

— Il était presque d'accord, c'est vrai, mais il t'a expliqué qu'il était ensuite revenu sur sa décision. Et que toute cette histoire l'avait convaincu de quitter ta mère.

— Mouais... C'est vite oublier tout ce qui s'était passé avant, maugréa-t-il.

Elle tendit le bras vers son beau-père, effleurant les callosités sur ses larges mains de bricoleur. En le touchant, elle finirait peut-être par se convaincre que c'était vraiment lui. Son visage était méconnaissable, après les coups que lui avait portés Colin.

— Alors... c'est pour ça que tu l'as... frappé ? Parce que... parce que tu étais encore en colère contre lui, à cause du passé ?

Soucieux de ne pas attirer l'attention des voisins, Colin baissa le ton. Son agitation donnait à sa voix des éclats discordants.

— Il m'avait percé à jour, Tiff.

Il tira le corps sur une couverture étendue au sol

— Il a vu Zoé lancer un appel à la télévision pour retrouver sa fille. Et il a tout compris.

Elle lâcha à regret la main de Paddy quand Colin enveloppa son corps dans la couverture.

— Mais... comment ? Je ne comprends pas.

Colin se redressa, le souffle court.

— Tu es *stupide* ou quoi ? Je t'ai tout expliqué avant de t'emmener dans le garage !

— Rover lui a parlé du « Maître » ? balbutia-t-elle.

Elle n'avait pas tout saisi des explications de Colin : ce qu'il lui avait raconté sur sa sœur et sur les quartiers d'où avaient disparu les enfants s'entremêlait dans son esprit, ajoutant à sa confusion sans lui dire pourquoi Paddy se retrouvait mort dans son garage.

Colin se pencha pour couvrir les pieds de son père.

— Rover ne lui a rien raconté à lui. Paddy l'a appris aux infos !

— Rover a bien dû parler à *quelqu'un*. Il est sorti du coma, alors ?

Colin essuya la transpiration qui perlait à ses tempes, étalant sans le vouloir un peu de sang sur son front.

— Je ne sais pas, mais nous devons agir vite.

— Agir vite, répéta-t-elle, hypnotisée par la trace de sang sur le visage de son mari. Qu'allons-nous faire ?

Paddy n'était plus là et leur vie ne serait plus jamais la même. Pourquoi avait-il fait ça ? Pourquoi à Paddy ?

— Ecoute-moi, articula-t-il en l'attrapant par les épaules. Il la secoua vivement.

— J'ai besoin de toi, reprit-il. Ne me file pas tes angoisses.

— Mais...

— Mais rien, gronda-t-il. C'est *ta faute*. Si tu n'avais pas laissé échapper Rover, nous ne serions pas dans cette galère.

— Je n'ai pas pu le rattraper ! Tu le sais bien, se défendit-elle.

— Et Sam ? Elle devait être inconsciente, non ? Comment a-t-elle pu faire un tel boucan ?

— Je ne sais pas. J'ai écrasé deux cachets que j'ai mis dans un milk-shake. Elle l'a bu, je l'ai vue ! Et quand je suis allée vérifier avant l'arrivée de Zoé, elle dormait profondément.

— Alors, tu t'es fait avoir ! Deux pilules auraient assommé un homme de ma taille pendant des heures ! Donc, c'est bien ce que je dis : tout ce qui arrive est *ta faute*.

C'était sa faute à elle si Paddy était mort ? Les larmes lui brûlaient les paupières.

— Mais je l'aimais, moi ! répéta-t-elle, la gorge nouée.

— N'importe quoi ! s'emporta-t-il en la secouant de nouveau. Je m'en contrefous, tu m'entends ? Si tu fais comme je te dis, tout ira bien. Sinon, nous irons en prison. Tu comprends ?

Elle ne pouvait quitter des yeux cette trace de sang sur le front de Colin, se répétant qu'elle devrait l'essuyer, qu'elle ne pouvait pas le laisser comme ça, mais son bras refusait de se lever.

— Oui, mais... je ne sais pas quoi faire. Rien ne le ramènera, murmura-t-elle.

Il la lâcha et tira sur le corps sans vie de son père pour dégager le passage près de la porte.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On va l'enterrer de telle sorte qu'on ne le retrouvera jamais. Mais d'abord, il faut que tu m'aides à descendre Zoé pour la mettre dans le coffre.

Dans l'air moite et oppressant du garage, ce prénom claqua à son oreille, lui redonnant un peu d'énergie.

— Tu veux les enterrer ensemble ?

— Mais non ! On va la transporter jusqu'à la chambre d'hôtel que tu lui as prise.

— *Vivante ?*

Dans un dernier effort, il poussa le corps de son père contre le mur.

— Oui !

— Mais alors, elle va se réveiller !

— C'est ce qu'on veut.

— Tu m'as promis de la tuer, mais tu as tué Paddy à la place.

— Et alors ? lança-t-il en revenant vers elle. Tu as laissé Rover s'échapper, je te signale ! Moi, j'ai fait ce que j'avais à faire pour sauver nos miches.

— Mais tu m'as promis de la tuer, répéta-t-elle avec entêtement.

Elle n'arrivait pas à penser à autre chose. Colin lui avait promis d'éliminer Zoé. Pourquoi n'était-elle pas morte ? Il fallait qu'elle meure pour que Colin redevienne prévenant, pour que leur vie reprenne son cours normal.

Il s'essuya de nouveau le front, étalant la trace de sang sur sa peau.

— C'est impossible ! Tu ne comprends pas ? Ce détective de malheur est passé, il y a une demi-heure. Il était déjà à sa recherche.

— Et alors ? Comment pourrait-il penser qu'elle est encore ici ?

— Il le comprendra dès qu'il découvrira qu'elle n'est pas à l'hôtel.

Il attrapa le chiffon qu'il utilisait pour laver les voitures et se mit à essuyer le sang sur le sol.

— C'est le premier endroit où il viendra parce que c'est le dernier endroit connu où elle est passée.

Elle le regardait nettoyer le sang qui, à chacun de ses gestes, s'étalait un peu plus.

— Comment pourrait-il savoir qu'elle n'est pas dans sa chambre d'hôtel ? Il ne sait pas lequel j'ai choisi.

— Il le saura vite.

— Comment ? insista-t-elle.

Il fit gicler du nettoyeur sur les traînées de sang qu'il ne parvenait pas à effacer.

— En appelant tous les hôtels de Sacramento. Ça ne lui prendra pas plus d'une heure. Et quand il aura trouvé l'hôtel où tu l'as enregistrée, il l'appellera.

— Elle ne répondra pas. Et alors ?

Il sortit un sac-poubelle dans lequel il jeta le torchon sanguinolent.

— Il s'y rendra en voiture et cognera à toutes les portes, ou il utilisera ses contacts dans la police pour se faire donner le numéro de chambre par le réceptionniste, poursuivit-il. C'est pour ça que nous devons la transporter à l'hôtel. Pour que Stivers la trouve dans la chambre quand il y entrera. Là... Tu piges, maintenant ?

— Oui, mais... si tu la laisses en vie, elle dira que tu l'as violée.

Il rangea le nettoyeur.

— Je n'ai rien fait avec elle : mon père est arrivé avant.

Tiffany respira plus librement. Quel soulagement ! Elle n'était pas jalouse quand il obligeait ses animaux de compagnie à lui faire des gâteries — d'autant qu'il les partageait avec elle, en les forçant à la servir —, mais l'idée de Zoé dans les bras de Colin lui était insupportable.

— Et si elle se rappelait que tu l'as déshabillée ?

— Aucun risque. Elle est complètement dans le cirage.

— Il faut huit heures pour que les effets du Rohypnol se dissipent complètement. En tout cas, ça s'est passé comme ça avec moi. Si Stivers la trouve, il devinera qu'elle a été droguée.

— Nous déposerons une boîte de somnifères bien en vue sur la table de chevet, pour laisser penser qu'elle en a pris. Comme elle ne se souviendra de rien, elle acceptera cette version. C'est ce que nous avons de mieux à faire. Si elle disparaissait maintenant, nous serions soupçonnés, expliqua-t-il avec calme.

Tiffany regarda fixement la forme inerte dissimulée sous la couverture. Il n'y avait plus de trace de sang, plus de cadavre, les chiffons avaient disparu, le passage était dégagé, Zoé serait bientôt dans le coffre... Tout allait peut-être finir par rentrer dans l'ordre.

— D'accord ! Alors, elle, nous la déposons dans la chambre d'hôtel et lui, nous... l'enterrons.

Prononcer le prénom « Paddy » était au-dessus de ses forces.

Il jeta le sac-poubelle sur le cadavre de son père.

— C'est ça !

— Où ? demanda-t-elle.

— T'occupe !

Grâce à Dieu, elle n'aurait pas à creuser.

Elle inspira profondément, à plusieurs reprises, et se souvint de ce que Colin lui avait dit à propos de Samantha.

— C'est le moment de tuer Sam aussi, non ?

— Pas encore. J'ai pas fini avec elle... Mais tu vas l'emmener jusqu'au cabanon de mon père. Il faut qu'on la sorte de la maison le plus vite possible. Comme prévu, je resterai là demain pour la battue, et je te rejoindrai dans la nuit.

Tiffany frissonna. Les images de ce qu'ils avaient fait, là-bas, au deuxième animal de compagnie, l'assaillirent. Elle s'était toujours demandé si cet endroit était hanté. Et s'il l'était, c'était à coup sûr par la gamine que Colin avait tuée. Son esprit devait y errer, prisonnier. Une vague de terreur déferla sur elle.

— Je ne veux pas y aller toute seule, Colin. Cet endroit me file la chair de poule.

Il ouvrit la porte qui reliait le garage au reste de la maison.

— Pourquoi ? Ce n'est qu'une cabane isolée. Il n'y a pas un voisin

à des kilomètres.

— C'est bien ce que je dis. C'est tellement... isolé ! Et si... si je me perdais ? C'est dangereux de rouler sur ces petites routes. Il n'y a pas beaucoup de panneaux de signalisation.

— Pfff... Tu y es allée assez souvent. Tu connais la route.

— Je préférerais t'attendre.

Il l'attrapa par le bras.

— Tu ne peux pas m'attendre, bon sang ! Pas avec ce détective qui rôde dans le coin et qui cherche Zoé. Et puis Sheryl va venir ici dès qu'elle constatera la disparition de Paddy. Nous ne pouvons pas garder Samantha à l'étage. C'est trop risqué. Imagine qu'elle se remette à crier. En plus, il faut que nous laissions les gens circuler librement dans la maison. Notre façon de gérer les vingt-quatre prochaines heures est déterminante.

Tiffany se mordit la lèvre. Elle ne savait plus que penser... Mais une chose était sûre : ce qui venait de se passer avait fait suffisamment peur à Colin pour lui remettre les idées en place. Il ne lui dirait plus qu'elle s'inquiétait pour rien !

— Et les planches qui condamnent les fenêtres du « parc » ? Le verrou sur la porte ? demanda-t-elle en se frottant le bras.

— Eh bien quoi ?

— Cela pourrait soulever des questions embarrassantes.

— J'enlèverai la serrure et j'y entreposerai ma batterie pour justifier les travaux d'insonorisation.

Il la poussa par la porte.

— Viens m'aider à habiller Zoé.

Elle chancela.

— Oh! non...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— J'ai jeté ses vêtements dans la poubelle des toilettes d'une cafétéria !

Il jura et l'entraîna vers la porte d'entrée.

— Retourne immédiatement les chercher pendant que je mets Zoé dans le coffre. Nous l'habillerons une fois arrivés à l'hôtel.

Elle hocha la tête tout en cherchant ses chaussures. Dans son empressement, elle mit le pied sur une grosse marque humide... et eut un haut-le-cœur. C'était le sang de *Paddy*... ou ce qu'il en restait, après le nettoyage de Colin.

— Dépêche-toi, la pressa-t-il en la voyant se figer.

Elle déglutit à plusieurs reprises pour refouler la bile qui envahissait sa gorge et enfila ses chaussures. Elle ne voulait pas penser à Paddy, se dire qu'il était parti pour de bon... parce que, si Colin pouvait tuer son père, il pouvait tuer n'importe qui.

Elle porta machinalement ses mains à son cou, se souvenant de la

sensation d'étouffement qu'elle avait ressentie quand les mains de son mari s'étaient resserrées autour de sa gorge, le soir où elle lui avait avoué qu'elle avait laissé échapper Rover. Pourrait-il *la* tuer un jour ?

Non. Bien sûr que non. Jamais. Il l'aimait.

— Colin ? appela-t-elle d'un ton hésitant.

Avait-il ressenti son angoisse ? Elle le pensa, en le voyant redescendre l'escalier.

— Quoi ?

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Tu es *tout* pour moi, Tiff. Je n'oublierai jamais ce que tu es en train de faire, je te le jure.

Oui, il l'aimait. Comment en avait-elle douté ? Ils surmonteraient ce moment difficile. Et ils seraient de nouveau heureux — comme avant.

Même sans Paddy.

Elle lui décocha un pâle sourire.

— Tu ferais mieux d'enlever le sang que tu as sur le front.

* * *

Quand Zoé souleva la tête, une douleur vive lui transperça le crâne. Elle grimaça. A l'exception d'un faible halo de lumière qui s'échappait de la salle de bains, la pièce était plongée dans la pénombre, mais elle aurait juré qu'elle n'était pas seule. Elle plissa les yeux, s'efforçant de distinguer la silhouette assise dans le fauteuil, en face du lit.

Qui était-ce ? Jonathan ? Bien sûr. Qui cela pouvait-il être d'autre ? Anton était sorti de sa vie et il n'avait pas cette stature mince et athlétique.

Où étaient-ils ?

Dans une chambre d'hôtel, manifestement. Mais lequel ? Comment et pourquoi y était-elle venue ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Il lui semblait pourtant se souvenir qu'elle s'était décidée à accepter la proposition de Jonathan, après avoir réfléchi à ce qu'elle gagnerait à loger chez lui : hormis le fait qu'elle n'aurait pas à dépenser d'argent, elle serait en sécurité, protégée et soutenue. Elle commettait peut-être une erreur en se reposant sur lui, mais elle acceptait d'en payer le prix — du moment qu'elle retrouvait Samantha, que lui importait le reste ? Et puis, si elle veillait à ne pas s'attacher sentimentalement, elle ne souffrirait pas.

Voilà ce qu'elle s'était dit la veille. Alors pourquoi avait-elle finalement loué une chambre d'hôtel ? Était-ce Jonathan qui l'avait emmenée ici ?

— Jonathan ?

Son prénom jaillit de sa bouche, semblable à un croassement rauque. Elle le sentit tressaillir, comme si elle l'avait sorti du sommeil.

— Zoé ?

Il se leva et s'avança vers elle.

— Ça va ? demanda-t-il en s'asseyant sur le bord du lit.

Pas vraiment. Elle avait l'impression de souffrir de la pire gueule de bois de sa vie. Pourtant, elle ne se souvenait pas avoir bu plus de deux verres de vin chez les Bell.

Des bribes de souvenirs lui revinrent en tête. Elle était assise à table, à côté de Colin, organisant la battue, et puis... plus rien. Le trou noir.

— Je ne me sens pas très bien, admit-elle. Que... que s'est-il passé ? Comment suis-je arrivée ici ?

Jonathan écarta ses cheveux de son front. L'inquiétude qui brillait dans son regard, la douceur de son geste agirent comme un baume sur son cœur à vif. Elle aurait voulu se serrer contre lui, savourer la chaleur réconfortante de ses bras. Tout oublier.

— Votre voiture est garée devant l'hôtel. Vous n'avez pas conduit jusqu'ici ? demanda-t-il.

— Si je ne suis pas venue avec vous, je suppose que c'est ce que j'ai fait, mais... et vous, comment êtes-vous entré dans la chambre ?

— Grâce à David.

— Le mari de Skye ?

— Oui. J'ai appelé plusieurs hôtels et fini par vous localiser. Mais j'avais beau frapper à la porte, vous ne répondiez pas — alors j'ai contacté David. Il m'a rejoint ici et il a demandé au directeur de l'hôtel d'ouvrir la porte. Nous étions inquiets... Nous voulions être sûrs que vous alliez bien.

— C'est gentil. Mais puisque j'étais là quand vous êtes entrés, je ne comprends toujours pas... Comment suis-je arrivée ici ?

— Vous ne vous en souvenez vraiment pas ? insista-t-il.

Rien. Tout ce qui avait suivi le repas semblait avoir été aspiré dans un gros trou noir.

— C'est peut-être à cause de ce mal de tête.

Manifestement, l'angoisse et le stress avaient eu raison d'elle. Elle avait si peu mangé et dormi, ces derniers jours... Le peu qu'elle avait picoré de la tranche de rôti, de la purée de pommes de terre et des haricots verts que lui avait servis Tiffany n'avait pas suffi, semblait-il, à atténuer l'effet dévastateur des deux verres de vin sur son organisme affaibli.

— Quelle heure est-il ?

Il se pencha pour regarder le radio-réveil.

— Presque 4 heures du matin.

— Est-ce que je vous ai appelé, hier soir ?

— Non. C'est ce qui m'a inquiété. Après votre texto, je n'arrivais plus à vous joindre...

— Mon texto ?

Jonathan lui jeta un regard surpris.

— Vous ne vous en souvenez pas non plus ?

Elle ne se souvenait d'absolument *rien* et c'était une impression terrifiante. Eprouvée par la disparition de Sam, était-elle en train de sombrer dans la folie ?

Cherchant désespérément à se raccrocher à quelque chose de familier, Zoé balaya la chambre du regard, mais l'obscurité environnante se confondait avec le voile noir qui recouvrait ses souvenirs. Cette pièce ne lui disait absolument rien. Elle remarqua les somnifères sur la table de chevet. Cela pouvait-il expliquer son état ?

Mais pourquoi en avait-elle pris alors qu'elle attendait des nouvelles de Sam ? Seigneur ! Si Sam avait eu besoin d'elle !

Toujours assis à côté d'elle, Jonathan tourna vers elle l'écran de son portable où figurait le SMS qu'elle lui avait écrit :

Ne me sens pas bien. Je rentre à l'hôtel. Vous appelle 2main.

— C'est moi qui ai écrit ça ? demanda-t-elle.

— A 20 heures 6, exactement.

Elle le relut. Les battements de son cœur s'accéléchèrent, cognant dans ses oreilles. Elle ne se souvenait pas plus de l'avoir écrit que d'avoir conduit jusqu'à cet hôtel. Mais pas question de l'admettre. Jonathan allait penser qu'elle perdait la raison !

— Oh... Je suppose... que c'est à cause des somnifères...

— Combien en avez-vous pris ?

— Deux, lâcha-t-elle sans en avoir la moindre idée.

Il bougea sur le bord du lit.

— Pourquoi vous êtes-vous éloignée de Rocklin, Zoé ? La battue est prévue de bonne heure, ce matin...

C'était une bonne question. Elle aurait aimé avoir la réponse.

— Ça me coûte de l'avouer, mais... je devais être un peu éméchée quand j'ai quitté la maison des Bell. Je suis pourtant sûre de n'avoir bu que deux verres de vin, mais...

Elle passa les mains sur ses yeux.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai pris le volant. C'est si irresponsable de ma part !

— Le réceptionniste m'a dit que vous étiez sobre quand vous êtes arrivée.

— Les effets se sont peut-être manifestés plus tard...

Cela n'expliquait pas pourquoi elle n'avait aucun souvenir de son arrivée à l'hôtel. C'était à n'y rien comprendre !

— Sans doute, admit-il en la dévisageant attentivement.

— Est-ce que vous, ça va ? demanda-t-elle.

— Ça va. Maintenant, allongez-vous et dormez un peu. Vous vous sentirez mieux en vous réveillant demain matin.

Il se leva, mais elle lui attrapa la main.

— Ne partez pas.

Sans un mot, il s'allongea près d'elle. L'instant d'après, elle nichait sa tête au creux de son épaule et, sous sa main posée sur son torse, elle sentait le battement régulier de son cœur.

Sa chaleur, le parfum sur ses vêtements et l'odeur de sa peau l'apaisèrent instantanément. La douleur desserra son emprise sur son crâne, et elle sombra dans un profond sommeil.

Quelque chose ne collait pas, mais Jon ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Deux verres de vin pendant le repas ne suffisaient pas à expliquer la profonde désorientation dans laquelle se trouvait Zoé. Avait-elle bu un peu plus sans s'en rendre compte — ou n'avait-elle voulu l'admettre devant lui ? Était-ce dû aux effets combinés de l'alcool et des somnifères ? C'était plausible. Mais si elle avait trop bu, pourquoi Tiffany et Colin l'avaient-ils laissée prendre le volant ? D'après ce dernier, elle allait bien quand elle les avait quittés, ce qui avait été confirmé par le réceptionniste de l'hôtel.

Jonathan attendit que Zoé soit profondément endormie, puis il se dégagea avec précaution et se leva. Il avait espéré qu'elle lui fournirait des réponses, mais son comportement ne faisait que soulever plus de questions : elle avait lu le SMS comme si elle le découvrait, et regardé la boîte de somnifères comme si ce n'était pas la sienne. Quant à l'hôtel, elle ne semblait pas comprendre pourquoi elle avait roulé plus de trente minutes pour louer une chambre en plein centre de Sacramento, alors qu'il n'y avait pas moins de six hôtels à Rocklin — où elle devait être très tôt, le lendemain — avec des tarifs plus abordables...

Et que dire de l'état dans lequel David et lui l'avaient retrouvée ! Elle était allongée sur le lit, le chemisier boutonné de travers et le jean ouvert. A ce qu'il avait pu voir, elle n'avait pas pris sa trousse de toilette. Il n'avait pas voulu y prêter trop d'importance, mais cela s'ajoutait au reste...

Attrapant la boîte de somnifères, il se dirigea vers la salle de bains.

Si la boîte était neuve quand elle l'avait ouverte en arrivant, songea-t-il en versant les comprimés dans sa main, elle devrait en contenir quarante-six — quarante-huit moins les deux qu'elle disait avoir avalés. Il n'en compta que quarante.

— Elle en a pris huit, marmonna-t-il.

Il recommença pour être sûr. Quarante comprimés. Cela pouvait expliquer son état de confusion... mais il avait du mal à croire qu'elle ait voulu en prendre autant.

Il ouvrit la poubelle en plastique, espérant y trouver le sachet ou le ticket de caisse indiquant dans quelle pharmacie elle s'était arrêtée et à quelle heure. Il serait facile de retrouver la personne qui l'avait servie. Peut-être se souviendrait-elle assez de Zoé pour lui fournir des indications sur son état.

Mais il ne trouva rien. Ni sachet, ni reçu.

Il pensa à son portable. L'historique des appels et des messages pourrait sans doute lui en dire plus. Mais de quel droit se permettrait-il de fouiller ainsi dans ses affaires ?

Dubitatif, il revint s'asseoir dans le fauteuil. De nombreuses femmes qui avaient été droguées à leur insu imputaient le malaise qu'elles ressentaient et l'absence de souvenirs à l'alcool qu'elles avaient ingéré. Si Zoé avait été sexuellement agressée, il devait en avoir le cœur net. Il n'avait pas le choix.

Il prit le sac de Zoé, regagna la salle de bains et sortit le téléphone. Hormis le message qu'elle lui avait adressé, elle n'en avait pas envoyé d'autres et elle n'avait plus passé aucun coup de fil après 17 heures 33. Il fit défiler les appels entrants : elle en avait reçu quatre de lui, un de l'inspecteur Thomas et un venant de Californie. Sans doute Sharon, la petite amie de son père.

Il finit par ouvrir sa boîte de réception et vit le message qu'il lui avait envoyé. Il y en avait un d'Anton, aussi. Les deux avaient été ouverts.

Si Zoé avait lu son message, elle savait donc que c'était urgent. Pourquoi n'avait-elle pas répondu ? Elle ne lâchait jamais son téléphone portable, d'ordinaire ! Depuis la disparition de Sam, tout son être était tendu, en attente de nouvelles. Elle ne vivait que pour sa fille ! Pourtant tout dans son attitude de la nuit précédente semblait indiquer le contraire.... Cela ne lui ressemblait pas. Et, franchement, c'était inquiétant.

Faisant taire ses scrupules, il sélectionna le message d'Anton et l'afficha :

Zoé, je n'arrive pas à t'oublier. T'apercevoir ce soir en sachant que tu ne veux plus de moi m'a brisé le cœur.

Quand il avait appelé Anton en sortant de chez les Bell, celui-ci lui avait affirmé ne pas avoir vu Zoé. Avait-il voulu dire qu'il ne lui avait pas parlé ? Avait-il menti ? L'avait-il droguée et...

L'image de Zoé gisant inconsciente sur le couvre-lit, comme si elle y avait été jetée à la hâte, lui revint à la mémoire. Il sortit de la salle de bains et s'arrêta devant le lit. Quand ils s'étaient rendus à San Diego, Zoé avait refusé de prendre le moindre calmant. Elle avait peut-être changé d'avis sur la question, certes, mais en aucun cas elle

n'en aurait pris autant. Et, surtout, elle aurait répondu à son message.

Que diable s'était-il passé la veille ? Si elle allait bien en arrivant dans cette chambre, Jon devait-il en déduire que le problème était survenu après ? Anton l'avait-il retrouvée ici — ou suivie ? Quelqu'un d'autre ?

Il devait s'assurer qu'elle n'avait pas été agressée.

Elle bougea et roula sur le dos quand il alluma la lampe de chevet.

— Jonathan ?

— Je suis là.

Penché au-dessus d'elle, il lui attrapa le menton pour incliner son visage vers lui et examina ses yeux, ses joues, son nez, son cou.

Gênée par la lumière, elle tenta de se couvrir les yeux.

— Qu'est-ce que vous faites ? bredouilla-t-elle en fronçant les sourcils.

— Je regarde si vous avez des blessures.

— Pourquoi aurais-je des blessures ?

— J'espère que vous n'en avez pas, au contraire.

Elle plaqua un oreiller sur son visage pour se protéger de la lumière.

— Je veux juste dormir.

— Est-ce que je peux défaire votre chemisier, Zoé ? Je voudrais voir si vous avez des hématomes.

Il avait suivi assez d'affaires de viol pour savoir que, si son corps portait des marques d'une agression, il les trouverait là. Dans l'une de ses enquêtes, c'est l'empreinte de dents sur la poitrine de la victime qui avait permis la condamnation de l'homme qui l'avait violée.

Elle ne répondit pas.

Il écarta l'oreiller et lui secoua gentiment l'épaule.

— Zoé ?

Elle marmonna quelques mots qu'il ne comprit pas. Inutile d'attendre une réponse claire, songea-t-il en déboutonnant rapidement son chemisier.

La bretelle de son soutien-gorge était entortillée dans son dos. Il ne voyait pas comment une femme pouvait être aussi maladroite. A moins d'être ivre. Mais le réceptionniste de l'hôtel n'avait rien trouvé d'anormal dans la tenue de Zoé et elle lui était apparue parfaitement sobre. Pourquoi se serait-elle dévêtue, puis rhabillée n'importe comment, ingérant entre-temps une grosse quantité de somnifères ?

Tout portait à croire que c'était quelqu'un qui l'avait fait. Et si c'était le cas, cela signifiait qu'on l'avait déshabillée au préalable. Bref, il s'était passé *quelque chose* — mais quoi ? Il baissa son jean et inspecta ses jambes. Mis à part une fine trace rouge sur une cheville, qui aurait pu laisser penser à une marque de ligature, il ne vit aucune autre blessure suspecte.

Alors qu'il regardait sa cheville, elle se réveilla de nouveau et l'observa à travers ses paupières mi-closes.

— Il faut que je vous emmène à l'hôpital, lui dit-il. J'aimerais qu'un médecin vous examine.

— Pour quoi faire ? marmonna-t-elle d'une voix ensommeillée.

Elle endurait déjà tant d'épreuves ! Devait-il lui faire part de ses craintes ?

— Par précaution, répondit-il simplement.

Elle ne dit rien, mais quand il rajusta son chemisier, elle l'arrêta et guida sa main vers sa poitrine.

— J'ai une bien meilleure idée, confia-t-elle.

Jon sentit sa main s'arrondir sur son sein. Traversé par une décharge électrique, il sentit tous ses muscles se raidir. L'intensité du désir qui le balaya lui coupa le souffle. Il l'avait désirée à la seconde où il avait posé les yeux sur elle. Malgré Sheridan. Malgré le fait qu'elle était sa cliente.

Mais ce n'était vraiment pas le moment.

Il retira doucement sa main, puis fit glisser un doigt le long de sa joue.

— Vous méritez tellement mieux que ce que vous avez eu, Zoé.

Leur respiration était rapide, leur souffle court.

— Dois-je en déduire que c'est vous qui allez me donner ce que je mérite ? minauda-t-elle.

Il nota son sourire charmeur et comprit qu'elle s'était méprise sur le sens de ses paroles, mais il ne la corrigea pas. Il savait qu'elle ne cherchait qu'à remplir le vide immense qui trouait son cœur.

— Jonathan ? reprit-elle. Vous ne voulez pas...

Il sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— Non, dit-il doucement, sans trop savoir où il avait trouvé la force de refuser son invitation.

* * *

Zoé n'avait pas subi d'agression sexuelle. Jonathan laissa échapper un soupir de soulagement. Le médecin des urgences n'avait relevé aucune blessure physique et avait expliqué son trou de mémoire par un abus d'alcool aggravé par la douleur et la tension qui l'accablaient depuis une semaine. Adossé contre sa voiture dans le parking du Sierra Collège, Jon écoutait distraitement Colin donner les dernières consignes aux bénévoles. Il ne savait pas encore si elle avait été droguée, mais il le saurait très vite — dès que les résultats de l'analyse toxicologique leur parviendraient.

Il baissa ses lunettes de soleil, comme pour faire obstacle aux questions qui se bouscuaient dans sa tête. Après une nouvelle nuit sans vrai sommeil, il se sentait fourbu. Colin distribuait maintenant des plans à ses collègues et à quelques voisins. Quelques journalistes

et des policiers étaient présents. L'inspecteur Thomas, qui s'était déjà adressé à l'ensemble des bénévoles, faisait également circuler des affichettes fournies par la police.

Son cœur se serra. Il savait combien Zoé aurait voulu être présente et participer aux recherches, mais les médecins avaient insisté pour la garder sous surveillance, à l'hôpital. Elle avait cherché à les amadouer puis, n'obtenant pas gain de cause, elle avait même fait pression sur lui, le menaçant de ne jamais plus lui adresser la parole s'il ne l'aidait pas à sortir.

Si elle pouvait dire vrai ! Peut-être cesserait-il de se repasser en boucle cet instant où elle avait guidé sa main vers sa poitrine...

Alors que les bénévoles commençaient à se disperser, Colin s'approcha pour le saluer.

Il semblait avoir passé une très mauvaise nuit, lui aussi, constata-t-il en l'observant attentivement.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Moi ?

Colin mit une main sur son torse.

— Très bien. Pourquoi cette question ?

— Vous n'avez pas l'air en meilleur état que moi !

— Je me suis couché tard, s'excusa Bell, un sourire penaud aux lèvres. Et vous, quelle est votre excuse ?

— Même chose.

Colin se pencha pour jeter un coup d'œil dans la voiture de Jonathan.

— Où est Zoé ? Je pensais qu'elle serait là.

— Elle ne se sent pas bien.

Il fronça les sourcils.

— Mince ! Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas encore. Vous pourrez peut-être m'en dire plus, d'ailleurs.

— En quoi puis-je vous aider ?

— Combien de verres de vin a-t-elle bus hier soir ?

Colin frotta son menton rasé de près.

— Trois, peut-être quatre. Je n'ai pas vraiment compté. Pourquoi ?

— Paraissait-elle éméchée quand elle est partie ?

— Sûrement pas, ou je ne l'aurais pas laissée prendre sa voiture.

— Elle a mangé ?

— Pas autant que nous l'aurions voulu.

Quatre verres de vin sur un ventre vide, cela pouvait expliquer...

— Nous nous faisons beaucoup de souci pour elle. Est-ce qu'elle va tenir le coup, à votre avis ? poursuivit Colin. Elle paraît sur le point de craquer.

— C'est difficile, vous savez ! Votre femme n'est pas là ?

Il aurait bien aimé entendre la version de Tiffany Bell. Elle pouvait apporter un éclairage différent de celui de son mari sur le comportement de Zoé.

— Elle est partie à la campagne. Nous avions prévu depuis longtemps de passer le week-end dans le cabanon de mon père.

— Elle est partie sans vous ?

— Je la rejoindrai quand les recherches seront finies. Elle voulait faire les courses et un peu de ménage.

Cela paraissait logique. En fait, tout semblait normal, à l'exception de la disparition de Sam et de l'état de Zoé.

— C'est dommage que nous ne puissions pas offrir la récompense dont on a parlé au dîner. Ces affichettes seraient beaucoup plus parlantes si elles ressemblaient à ça...

Prenant un crayon, il griffonna « Récompense : 10 000 dollars » sur l'une d'elles.

— Ça ne laisserait personne indifférent, hein ? reprit-il.

Zoé lui avait parlé de la récompense lorsqu'ils étaient revenus de Los Angeles. Elle ne lui avait pas dit que les plans avaient changé, mais il en subodorait les raisons.

— Anton est revenu sur sa parole ?

— Il est passé ce matin à la maison pour me dire de continuer comme prévu et de mentionner la récompense. Mais comme ils ont rompu, je ne sais pas si je dois le croire. Cela pourrait être un stratagème pour tenter de reconquérir Zoé. Si cela ne se passe pas comme il le souhaite, comment réagira-t-il ? Et je n'ai pas pu la joindre, alors...

Jonathan se demanda ce que Zoé en aurait dit. Elle était prête à tout pour retrouver sa fille, certes. Mais elle était également déterminée à ne plus rien devoir à Lucassi.

— Laissons-le en dehors de ça.

— D'accord. Peut-être que je peux avancer moi-même la récompense, avança Colin.

Jonathan n'aurait su dire s'il était sérieux, mais il le soupçonnait fortement de vouloir se faire valoir.

— Tiffany est d'accord ?

— Vous plaisantez ? Elle se fait autant de souci pour Zoé et Sam que moi !

— Vous avez déjà fait beaucoup pour elles.

— C'est bien normal. Nous sommes leurs voisins. Enfin, nous l'étions.

Jonathan était sur le point de répondre quand son portable sonna. Il jeta un coup d'œil sur son écran. C'était un appel du sud de la Californie, mais ce n'était pas le même numéro que celui qui s'était affiché sur le téléphone de Zoé.

— Merci pour votre aide.

Pensant la conversation terminée, il se détourna pour décrocher, mais Colin poursuivit :

— Vous restez dans le coin aujourd'hui ?

— J'ai un rendez-vous, je suis juste passé pour m'assurer que tout allait bien. Je reste, de toute façon, en contact avec l'inspecteur Thomas.

— O.K. ! Dites à Zoé que je lui souhaite de se remettre au plus vite, ajouta-t-il en tendant à Jonathan l'affichette sur laquelle il avait écrit le montant de la récompense.

— Ce sera fait, promit-il en prenant l'appel.

Il observa la photo de Samantha, avant de reporter son attention sur son téléphone.

— Allô !

— Monsieur Stivers ?

C'était une voix masculine.

— C'est moi, oui.

— Bonjour ! C'est Franky Bates.

Que voulait l'homme qui avait violé Zoé ? Jon lui avait donné sa carte, mais il ne s'attendait pas à ce qu'il l'appelle.

— Que puis-je pour vous, monsieur Bates ?

— Eh bien... Je sais que Zoé ne veut probablement pas entendre parler de moi, mais j'y ai beaucoup pensé et... j'aimerais vous aider. Si je peux... Je veux dire, si elle accepte mon aide.

Jonathan se glissa au volant de sa voiture.

— J'apprécie votre geste, mais je ne vois pas bien ce que vous pourriez faire.

— Je me doutais que vous diriez ça, mais je suis à Sacramento et je suis prêt à faire tout ce que vous me demanderez.

Jonathan se redressa, les nerfs soudain à vif. La présence de Franky Bates apportait un nouvel éclairage aux événements de la nuit précédente.

— Quand êtes-vous arrivé en ville ?

— Il y a deux heures. Juste le temps de prendre un petit déjeuner. Je ne voulais pas vous appeler trop tôt.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai pensé que, si je me déplaçais, vous me prendriez plus au sérieux.

— Etes-vous venu en avion ou...

— En voiture. Je me suis dit : « Eh, pourquoi m'imaginer tout un tas de trucs ? Autant me rendre sur place et voir si je peux me rendre utile. »

— Avez-vous parlé à Zoé ?

— Non, bien sûr que non ! Mais ma grand-mère m'a chargé de lui

donner quelques petites choses. Des tartes, un napperon au crochet, un petit cadeau pour sa fille si — quand nous la retrouverons. Ce n'est pas grand-chose, mais ça lui tenait à cœur.

Jon ne l'écoutait que d'une oreille. Si Bates avait effectivement roulé toute la nuit, il le prouverait sans difficulté.

— Vous avez gardé les tickets de caisse lors de vos passages dans les stations-service ? s'enquit-il tout à trac.

Il y eut un instant d'hésitation sur la ligne. Puis Franky répondit, un ton plus haut :

— Oui. Vous voulez les voir ?

— Effectivement. Mettez-les de côté pour moi.

— D'accord.

Jonathan retint un soupir. Il semblait sincère. Le problème ne venait pas de lui, cette fois-ci.

— Je pense que vous devriez rentrer chez vous et rester en dehors de ça.

— Je vous l'ai dit : je ne veux pas compliquer les choses. C'est pour ça que je vous appelle. J'aimerais juste... que vous sachiez que je suis là, prêt à faire tout ce qu'il faut. Si vous voulez que je passe les deux prochaines semaines à consulter de la paperasse ou à parcourir les bois, ça me va. Je peux distribuer des avis de recherche, frapper aux portes... Je suis prêt à tout, vous savez ! Je peux même prendre en charge vos honoraires, si ça peut soulager Zoé.

Jonathan haussa les sourcils. Il n'avait pourtant pas eu l'impression que Bates roulait sur l'or...

— Je crains que les besoins financiers de Zoé soient au-dessus de vos moyens, mais je le lui dirai.

Que pouvait-il ajouter d'autre ? Bates semblait si disposé à bien faire...

— De combien a-t-elle besoin ? demanda-t-il soudain.

Jonathan releva l'affichette. Offrir une récompense pour encourager les bonnes volontés n'était pas une mauvaise idée.

— Idéalement ?

— Idéalement.

— Dix mille dollars

Bates siffla.

— C'est beaucoup.

— En effet.

— Est-ce le montant de vos honoraires ?

— Non, je travaille bénévolement sur cette affaire. Les dix mille dollars serviraient à financer une récompense... On veut encourager ceux qui savent où est Samantha à nous parler.

— C'est une bonne idée. J'aurais dû y penser.

Il y eut de nouveau un silence, puis la réponse de Franky fusa sur

la ligne :

— D'accord !

— D'accord quoi ? répliqua Jonathan, surpris.

— Si... si je rassemble cette somme, comment je vous la fais parvenir ?

Jonathan démarra après avoir jeté un regard à sa montre. Il avait rendez-vous avec une des employées d'un cabinet immobilier qui louait des cabanons dans la forêt de Placerville. Il ne pouvait se permettre d'arriver en retard alors qu'elle avait accepté de venir un samedi pour lui rendre service.

— N'allez pas cambrioler une banque !

— Je n'ai pas l'intention de commettre quoi que ce soit d'illégal. J'ai changé, vous savez !

— Vous avez une idée pour trouver cet argent ?

— Ça se pourrait... cela devrait marcher.

Jonathan en doutait, mais la conviction qu'il perçut dans la voix de Bates lui donna envie d'y croire.

— Très bien. Si vous parvenez à réunir cette somme, appelez-moi pour que nous nous rencontrions.

Particulièrement isolé, sans eau courante ni électricité, le cabanon offrait un confort des plus rudimentaires. Tiffany était déjà allée aux toilettes qui se trouvaient à l'extérieur et se retenait depuis un moment, reculant sans cesse le moment d'y retourner. Ce n'était pas tant la puanteur qui s'en dégagait ni même les mouches qui la rebutaient, mais plutôt le craquement sinistre que faisait le battant de bois quand on l'ouvrait. Lorsqu'elle se glissait dans cet espace sombre et étroit, elle avait l'impression désagréable d'entrer dans un cercueil planté à la verticale. Et, d'une certaine façon, elle n'était pas loin de la vérité. C'était là que Colin avait enterré la gamine qu'il avait enlevée dans le Nevada, après leur séjour à Las Vegas, où ils s'étaient rendus pour fêter l'obtention de son diplôme d'avocat. Colin avait affirmé que la chaux vive et les tablettes désinfectantes que son père utilisait pour chasser les mauvaises odeurs en accéléreraient la décomposition. Chaque fois qu'elle y entrait, elle était hantée par la vision d'un corps pourrissant. Elle décida qu'elle irait dans les bois, en passant très vite par les toilettes pour chercher du papier.

Elle frissonna et posa son magazine. Elle avait beau lire et relire cet article sur les derniers potins des stars, elle était trop sur les nerfs pour en comprendre le moindre mot. D'autant que son esprit ne cessait de se tourner vers Samantha, qu'elle avait laissée dans la remise.

N'y pense pas. Elle n'a que ce qu'elle mérite.

Elle se leva et arpena le salon pendant quelques minutes, avant de se diriger vers la cuisine. Elle avait toujours aimé cette pièce, mais en cet instant elle n'y éprouvait qu'un malaise indicible. Tout lui rappelait Paddy — de la chaise où il s'asseyait jusqu'au bocal rempli de tranches de bœuf séché qui était posé sur le plan de travail. C'était son domaine. Sheryl n'y venait pratiquement jamais, préférant le confort de sa maison au plaisir rustique de cette cabane. Il était même probable qu'elle ne savait où elle se situait avec précision.

Son beau-père n'y était pourtant plus venu depuis des mois. En vieillissant, il semblait s'accommoder d'une vie plus calme auprès de

sa femme, et il avait laissé l'usage du cabanon à Colin.

L'odeur de son cigare et de la chemise de flanelle qu'il portait pour aller à la chasse vint hanter ses narines et lui donna l'impression de sentir sa présence, flottant tout autour d'elle.

— Je ne voulais pas vous perdre, murmura-t-elle en se tordant les doigts.

Où était Colin ? Elle avait besoin de lui — plus que jamais auparavant. D'autant qu'ils ne s'étaient pas parlé depuis le moment où il avait forcé Samantha à avaler deux somnifères et où il l'avait enfermée dans une grande malle. Il l'avait placée à l'arrière du véhicule, plutôt que dans le coffre. La mésaventure avec Rover lui avait servi de leçon et ils avaient estimé que Tiffany parviendrait plus facilement à faire taire la gamine, si elle s'avisait d'appeler à l'aide.

Mais Sam ne s'était pas réveillée et n'avait pas fait le moindre bruit de tout le trajet. Elle n'avait même pas bougé quand Tiffany avait tiré sans ménagement la lourde malle hors de la voiture, la traînant ensuite sur le sol cahoteux jusqu'à la remise.

Tiffany laissa échapper un soupir et se décida à sortir pour aller jeter un nouveau coup d'œil sur sa prisonnière.

Elle poussa la porte de la remise et passa la tête par l'entrebâillement, saisie par l'odeur pestilentielle qui s'en dégageait. L'endroit, qui servait à entreposer les affaires de chasse, puait autant que les toilettes, mais, après ce que Samantha avait fait la nuit dernière, elle ne méritait guère mieux. C'était sa faute si Paddy était mort. Si elle ne s'était pas mise à crier, Colin aurait réussi à rassurer son père et il n'aurait pas eu besoin de le tuer. C'est ce qu'il lui avait affirmé et Tiffany en était convaincue, à présent.

— Samantha ?

Elle fit quelques pas sur le sol en terre battue et se pencha sur la malle. La gamine était toujours recroquevillée à l'intérieur. Tiffany l'avait ouverte à son arrivée pour attacher l'extrémité de la laisse à un pieu enfoncé dans le sol, comme Colin lui avait dit de le faire. Elle l'appela une nouvelle fois, mais Samantha ne répondit pas et n'ouvrit pas les yeux. Cette fois, Colin avait eu la main lourde sur les somnifères.

— Tu t'es crue maligne en dégoillant le milk-shake, hein ? lança-t-elle à la forme inerte. Eh bien, j'espère que tu aimes dormir à la belle étoile et que tu ne crains pas le froid, parce que les nuits sont sacrément fraîches par ici. Tu étais bien trop dans les vapes hier pour te rendre compte de quoi que ce soit, mais tu en auras un aperçu dès ce soir. Sans parler des moustiques ! Je te souhaite bien du plaisir !

Un sourire de satisfaction aux lèvres, elle claqua la porte, puis piétina devant, hésitant quelques instants. Elle se dirigeait à contrecœur vers les toilettes, quand elle entendit un bruit de moteur.

Colin ! Elle pivota et se précipita vers la voiture.

— Enfin te voilà ! s'exclama-t-elle en se jetant dans ses bras, lui laissant à peine le temps de sortir du véhicule. Je me suis fait un sang d'encre pour toi.

— Je vais bien.

Il lui embrassa la tempe avant de la relâcher. Ce geste tendre gonfla son cœur d'une joie disproportionnée et lui fit oublier un court instant les soucis qui l'accablaient.

— Comment ça s'est passé ? As-tu eu des nouvelles de Sheryl ?

— Elle m'a appelé ce matin, pendant la battue.

La bouffée de plaisir qui l'avait envahie s'évanouit aussi vite qu'elle était venue.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Que mon père n'était pas rentré hier soir. Puis elle m'a demandé si je l'avais vu.

— Elle ne sait donc pas qu'il est venu chez nous ?

— Apparemment non.

— Quelle chance !

Le soleil filtrait à travers les branches des pins, tachetant l'horizon d'un camaïeu de rose orangé. Distinguant mal l'expression de Colin, qui se trouvait à contre-jour, elle mit sa main en visière.

— Cela facilite les choses, en effet, admit-il.

— Et la battue ? Comment s'est-elle passée ?

— Comme sur des roulettes, répondit-il en souriant. Bien sûr, personne n'a rien trouvé. J'ai même commandé des pizzas et convié tout le monde à déjeuner à la maison. Histoire de leur montrer que je sais bien faire les choses.

Elle tressaillit

— Et le sang ? Tu es sûr qu'il n'en restait aucune trace ?

— Evidemment ! Pour qui me prends-tu ? J'ai veillé au moindre détail. Et je souhaite bien du courage aux flics s'ils devaient fouiller la maison et faire un relevé d'empreintes... avec tous les gens qui sont passés chez nous...

— Oh ! c'est vrai, ça !

— Tu vois ? Je t'ai dit que je contrôlais la situation.

Tiffany baissa la tête et gratta le sol de la pointe du pied, envoyant rouler une pomme de pin sur le côté.

— Et Sheryl, elle est très inquiète ? finit-elle par demander, non sans noter la fatigue qui se lisait sur le visage de son mari.

— Oui.

Elle sentit son cœur se serrer. Elle aimait Sheryl autant que Paddy et ne voulait pas la voir souffrir.

— Comment tu vas te débrouiller avec elle ?

— Je lui ai dit que j'allais rouler au hasard pour essayer de le

trouver.

— Alors, difficile de ne pas être joignable, enchaîna-t-elle en le voyant sortir son portable de sa poche.

Ils savaient tous les deux qu'il n'y avait pas de réseau dans le coin.

— Oui... Je dois pouvoir répondre à ses appels, sinon ça paraîtrait étrange, reconnut Colin.

Tiffany se raidit, pressentant ce qui allait suivre. Eh bien, non ! Il était hors de question pour elle de passer une autre nuit toute seule ici.

— Et la fête des Mères ? gémit-elle.

— Eh bien quoi ?

— Nous avions prévu de la passer ensemble.

— C'est vrai, mais il faut que j'y retourne. J'étais juste venu voir si tu allais bien.

Prenant son inquiétude pour une nouvelle marque de son amour, Tiffany sentit son cœur s'emballer — avant de l'entendre ajouter sans ménagement :

— Je ne peux pas courir le risque que tu gâches tout en laissant Samantha s'échapper, comme tu l'as fait avec Rover.

Il se dirigea vers sa voiture, mais elle s'élança derrière lui.

— Attends ! Je devrais rentrer avec toi. Je ne peux pas ne pas être avec toi, alors que Paddy a disparu... Cela semblerait étrange si nous n'étions pas ensemble dans un moment pareil.

Il s'assombrit, la fixant d'un regard pénétrant. Elle pensa un instant qu'il allait refuser, puis il parut se raviser.

— Tu marques un point.

Il jeta un coup d'œil vers la remise.

— Je suppose qu'il n'y a pas vraiment de raison que tu restes là.

— Non. Samantha a le collier. Elle ne peut pas s'enfuir.

Elle tenait à rejoindre Sheryl pour lui apporter son soutien. C'était le moins qu'elle puisse faire.

— Nous allons lui laisser un peu de nourriture et une couverture au cas où il ferait très froid, et nous reviendrons dès que nous pourrons, décida-t-il.

Elle acquiesça. Punir Samantha était le cadet de ses soucis, désormais. Elle voulait juste rentrer à la maison avec Colin.

— Je vais préparer ça, assura-t-elle en reculant d'un pas, prête à s'élançer vers la cabane.

Il la retint par le coude.

— Attends. Tu es bien sûre d'avoir solidement enfoncé le pieu dans le sol ?

— Absolument.

— Je préfère aller vérifier moi-même. Monte dans la voiture.

Il disparut de longues minutes à l'intérieur du cabanon et en

ressortit avec un sac de couchage, des barres énergétiques et une bouteille d'eau, avant de se diriger d'un pas raide vers la remise.

Quand il revint vers la voiture, il la gratifia d'un bref hochement de tête.

— Même un homme de ma taille ne pourrait pas arracher ce pieu du sol, mais j'en ai installé un autre pour être sûr, précisa-t-il en démarrant la voiture.

Tiffany se demanda s'ils trouveraient Samantha morte quand ils reviendraient, mais elle s'empressa de chasser cette pensée. Tout ce qui comptait, c'était de partir d'ici. Le reste... La gamine devait mourir, de toute façon. Elle le savait depuis le début.

* * *

Jonathan était occupé à lister les personnes qui avaient approché Samantha et à comparer leurs noms avec les fichiers électroniques qu'une seconde agence immobilière lui avait fait parvenir en début de matinée, quand Kino, couché à ses pieds, dressa les oreilles. Jon leva les yeux et vit Zoé entrer dans la cuisine.

— Vous pensez vraiment que votre amie médium pourra nous aider ? demanda-t-elle de but en blanc.

Avait-il fait une erreur en lui parlant de Jasmine ?

— Nous verrons bien. Je lui ai envoyé le pull de Samantha, avec la peluche qu'elle avait gagnée à Disneyland. Je ne veux pas vous donner de faux espoirs, surtout après la battue d'aujourd'hui, mais Jasmine a toujours été d'une grande aide par le passé.

— Elle est aussi étonnante que ça ?

Elle caressa Kino qui avait rampé jusqu'à elle, quémendant son attention, puis elle lui gratta l'oreille, avant de se percher sur l'accoudoir d'une chaise. Elle était pieds nus et portait un T-shirt sur le pantalon de jogging qu'il lui avait prêté. Il l'avait ramenée de l'hôpital une heure auparavant, avec quelques-uns de ses vêtements, pris au hasard dans sa voiture, mais la plupart de ses affaires étaient encore entassées dans les sacs qu'elle n'avait pas ouverts depuis son départ précipité de chez Lucassi.

— Elle collabore souvent avec la police. Son expérience de profileuse et ses talents de médium ont permis de résoudre de nombreuses affaires... Pas toutes, hélas ! se crut-il obligé de nuancer.

Elle remonta ses cheveux en queue-de-cheval et les serra dans un élastique. Il la dévisagea, déployant tous ses efforts pour se concentrer et ne pas perdre le fil de la discussion. Son visage ne portait aucune trace de maquillage, mais elle n'en avait pas besoin. Son teint était naturellement clair et ses yeux envoûtants.

Le léger parfum qu'elle portait s'insinuait irrésistiblement en lui, faisant remonter à son esprit des images de la nuit, de son corps presque nu. Une bouffée de désir l'enflamma.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il.

— Mieux.

Elle soutint son regard sans ciller, et il crut y voir briller du désir. Avait-il bien saisi ? Il lui avait fait comprendre qu'elle lui plaisait, certes... mais lui faisait-elle des avances pour autant ? Ce serait une folie de se lancer dans ce genre de relation. Elle semblait à peine affectée par sa récente rupture, à croire qu'elle s'était barricadée contre ses propres sentiments. Il n'était pas sûr de pouvoir faire de même.

— Tant mieux.

Elle pencha la tête pour regarder l'écran de son ordinateur.

— Et du côté des locations, cela donne quoi ?

— Rien pour l'instant. Mais j'ai encore pas mal de noms à vérifier et deux autres agences, qui gèrent des propriétés dans la zone qui nous intéresse, doivent me faire parvenir leurs fichiers.

— Proches de l'endroit où on a retrouvé Toby ?

— Oui. Vu son état de faiblesse, il n'a pas pu aller bien loin. C'est par là qu'il faut commencer.

Elle se plaça derrière lui et entreprit de lui masser les épaules.

— Il est peut-être temps que vous alliez vous reposer.

Jonathan se laissa aller et ferma les yeux tandis que les mains de Zoé cherchaient à soulager ses muscles douloureux, pétrissant les nœuds de tension qu'elle sentait sous ses doigts.

— Ai-je l'air fatigué ? ironisa-t-il.

— Un mort vivant, affirma-t-elle un sourire en coin.

— Ce n'est pas très flatteur !

— Mais cela n'enlève rien à votre pouvoir de séduction...

Cette fois, ce n'était pas seulement un compliment, mais bien une invitation. Il se tourna vers elle pour voir son expression.

— Ne vous sentez pas obligée de faire ça, Zoé. Retrouver Sam est ma priorité et je n'ai pas l'intention de lâcher l'affaire.

Ses doigts s'immobilisèrent.

— Ce n'est pas ce que vous croyez...

Il lui prit les mains et l'obligea à se tourner vers lui pour sonder son regard.

— Alors de quoi s'agit-il ?

Elle détourna les yeux et il prit conscience en la voyant rougir qu'il ne devait pas lui arriver souvent d'être aussi directe.

— Une façon d'échapper à la réalité, je suppose. D'oublier un moment ce qui m'arrive...

Jon se troubla. Il lui aurait été si facile de céder à sa requête ! Elle était si fragile, si éprouvée par la peur et l'angoisse depuis la disparition de sa fille ! Il savait qu'elle n'aspirait qu'à un moment de répit, même bref, à une libération physique qui n'exigerait aucun

engagement. Pas plus. Or il désirait davantage que ce qu'elle était prête à lui donner pour le moment.

— Vous me rappelez une de mes anciennes petites amies, murmura-t-il.

— Oh ! vraiment ?

Elle marqua une hésitation, ne sachant que penser, puis demanda :

— Comment était-elle ?

L'image de Maria s'imprima devant ses yeux.

— Belle. Agréable.

Il baissa la voix, avant de poursuivre :

— Et amoureuse de quelqu'un d'autre.

Zoé se pencha vers lui et effleura sa bouche de ses lèvres.

— Je ne suis amoureuse de personne.

Il prit son visage entre ses mains, les yeux rivés sur ses lèvres. Il voulait plus — bien plus que ce rapide avant-goût.

Un bref instant, il se laissa aller à s'imaginer les gestes, les caresses qu'ils échangeraient... Mais il savait qu'il avait peu de chances de l'amener ensuite à accepter la relation qu'il rêvait de vivre avec elle.

— Non, vous n'êtes pas amoureuse. Ni d'Anton. Ni de personne. Et je pense que vous ne voulez pas l'être.

Elle tressaillit et fit un pas en arrière.

— Que cherchez-vous à me dire ?

— Je ne veux plus de rencontres sans lendemain, Zoé. J'ai trente ans, maintenant. J'attends plus.

Elle se mordilla la lèvre.

— Et moi ? Vous croyez que je n'attends rien ?

— Je ne pense pas que vous puissiez vous projeter dans l'avenir en ce moment, dit-il en se levant et en se dirigeant vers sa chambre.

Seul.

* * *

Pourquoi lui avait-il dit ça ? Il aurait beau rester éveillé toute la nuit, à se tourner et se retourner dans son lit, ressassant ce qu'il aurait dû faire — ou plutôt ne pas faire —, il finirait tout de même par capituler.

Cette bataille intérieure finit par avoir raison de ses dernières résistances et il se retrouva dans le couloir.

Tu es en train de plonger la tête la première dans les ennuis.

Zoé n'avait pas fermé sa porte, qu'il poussa du doigt. Les charnières grincèrent tandis que le battant s'ouvrait.

— Jonathan ? murmura-t-elle en se soulevant sur un coude.

Il n'y avait pas de persiennes à la fenêtre de cette chambre sans vis-à-vis et, dans la douce clarté de la lune, il la contempla, admirant ses longs cheveux qui tombaient en cascade sur ses épaules nues.

Debout dans l'encadrement de la porte, il prit conscience qu'elle ne

devait distinguer qu'une ombre et il s'empressa de la rassurer.

— C'est moi.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle prudemment.

— Non, mentit-il. Ça va bien.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce que tu veux, alors ? reprit-elle, passant brusquement au tutoiement.

Il pensa reprendre les mots qu'elle avait utilisés plus tôt. « Une façon d'échapper à la réalité... ». Mais c'était bien plus simple que ça, et il le résuma d'un mot :

— Toi.

En la voyant presser ses doigts contre ses yeux, il comprit qu'elle avait pleuré. Si seulement il pouvait revenir quelques heures en arrière, dans le salon — en dire moins. En faire plus.

— Non. J'ai été folle de croire que cela changerait quelque chose. Nous ferions mieux de nous en tenir à des rapports plus neutres, comme tu l'as dit, déclara-t-elle en tirant sur la couverture et en se tournant vers le mur.

Plus neutres ? Il n'y avait rien eu de « neutre » dans ce qu'ils avaient partagé au cours de la semaine écoulée.

Elle n'esquissa pas le moindre geste et ne dit plus aucun mot. Hanté par le contact de ses lèvres sur les siennes, Jonathan resta longuement immobile, luttant contre une sensation terrible de manque.

* * *

Zoé écouta les pas de Jonathan décroître dans le couloir.

Ouf ! Il s'en va.

Le silence finit par retomber sur la maison et une vague de tristesse déferla sur elle. Elle ne s'était jamais sentie aussi seule, aussi démunie... mais elle ne pouvait s'investir dans une nouvelle relation. Pas si vite, et surtout pas avec quelqu'un qui l'attirait autant que Jonathan. L'intensité du désir qui la poussait vers lui la troublait et tranchait avec le calme et la raison qui avaient motivé sa relation avec Anton. Elle qui croyait avoir maîtrisé depuis longtemps l'art du détachement ! Jon avait enrayé la belle mécanique, balayé toutes les défenses qu'elle avait érigées pour se protéger.

Tous ses repères venaient d'éclater en morceaux et, dans ce chaos, elle ne devait penser qu'à Sam. Surtout, ne pas s'éparpiller. Economiser ses forces. Garder la tête froide.

Pourtant le désespoir était là, prêt à fondre sur elle. A quoi pouvait-elle se raccrocher pour ne pas se laisser engloutir par cette lame de fond ? Et si le fil ténu qui la retenait à la vie était Jonathan ?

Les yeux grands ouverts, elle songea soudain à Toby. Se réveillerait-il ? Il le fallait.

La frontière entre la vie et la mort était si fragile...

Peut-être commettait-elle une erreur en ne faisant pas confiance au seul homme qui lui faisait du bien. Etait-elle vraiment sûre de vouloir le repousser ?

Quand Zoé pénétra dans sa chambre, Jonathan ne prononça aucun mot, se contentant de repousser le drap.

Son T-shirt était sur le sol. Dans la faible lueur du clair de lune qui filtrait par les persiennes, elle distingua le contour de ses épaules musclées, de son torse nu, et elle sentit son corps s'embraser.

Des images de Samantha l'assaillirent, mais elle les bloqua aussitôt.
Plus de douleur. Pas maintenant.

Elle avait ôté le pantalon de survêtement avant de se coucher, et portait une chemise de nuit à fines bretelles sur une culotte. Il suivait chacun de ses mouvements et, sous l'intensité de son regard, elle eut l'impression d'être nue.

Elle marqua une hésitation en atteignant le lit, mais Jonathan ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Il s'agenouilla et l'attira contre lui, nouant ses bras autour de sa taille. Puis il la fit tourner dans le halo de lumière pour la contempler. Tremblant d'anticipation, elle n'entendit plus que les battements de son cœur résonner à ses oreilles.

— Attends, chuchota-t-elle. Tu as...

— Oui. J'ai ce qu'il faut. Ne t'inquiète pas.

Elle noua les mains autour de son cou pour répondre à son étreinte et à l'ardeur de son baiser. Un frisson de plaisir la parcourut quand sa langue se fit plus insistante, et elle se laissa aller contre lui.

— Tout ira bien, lui dit-il.

Elle plongea les doigts dans ses cheveux épais alors que leur baiser s'approfondissait, et le désir se répandit dans ses veines, exacerbant ses sensations. Son corps impatient frémit à chacune de ses caresses.

— Tu me fais du bien, murmura-t-elle.

Il releva sa nuisette, avant de la faire passer par-dessus sa tête.

— Comme tu es belle ! lâcha-t-il d'une voix rauque.

Il se pencha, son torse nu effleurant ses seins. Ce contact, aussi léger qu'il fût, déclencha en Zoé une multitude de petits brasiers. Son excitation monta d'un cran lorsqu'elle entendit Jonathan exhaler un long soupir de plaisir. Il la plaqua contre lui et ils roulèrent, enlacés, sur le lit.

Zoé sentit le désir se déployer au plus profond de son être. Conquise, elle s'abandonna complètement. Pour la première fois depuis des jours, des semaines et peut-être des années, la peur et l'angoisse la quittèrent. Jonathan la fit glisser sous lui. Submergée par un désir impérieux, elle laissa échapper un gémissement de frustration quand il s'écarta légèrement pour la regarder.

— Je n'ai jamais rencontré de femme aussi belle que toi, lui susurra-t-il à l'oreille en relevant doucement ses mains au-dessus de sa tête.

— Et tu en as vu beaucoup ? demanda-t-elle, un sourire mutin aux lèvres.

— Assez pour savoir de quoi je parle.

Il la gratifia d'un sourire sexy et approcha sa bouche de ses seins.

Quand il releva la tête, elle n'avait pas repris son souffle.

— Ce qui arrive était inévitable, affirma-t-il.

Il semblait si sérieux qu'une sourde appréhension l'envahit, s'entremêlant au plaisir. Et si elle tombait amoureuse ? Pire, si elle tombait amoureuse et que cela *ne marchait pas* ? S'en remettrait-elle ?

Elle fut tentée de fuir et de retrouver l'espace sécurisant de sa chambre. Elle pressentait déjà que tout serait différent quand ils auraient fait l'amour. Elle ne pourrait plus revenir à son ancienne vie, ni se retrancher derrière une barrière émotionnelle, comme elle l'avait fait avec Anton, comme elle l'avait toujours fait. Et qu'en penserait Sam, si — *quand* elle reviendrait ?

Elle fit taire la voix de la raison. Il était trop tard pour faire machine arrière...

Et, de toute façon, elle n'en avait pas envie.

* * *

Lovée nue contre Jonathan, Zoé pouvait à peine bouger : Kino était monté sur le lit, occupant l'espace encore disponible. Cela ne la dérangeait pas — au contraire. Les yeux fermés, elle s'abandonnait à une douce quiétude, tenant à distance le monde extérieur qui, derrière ses paupières alourdies de sommeil, se résumait à des ombres instables.

La sonnerie de son portable, qu'elle avait laissé dans la cuisine, fit irruption dans la chambre, la ramenant brutalement à la cruelle réalité : Samantha avait besoin d'elle.

Elle poussa gentiment Kino et se leva sans prendre le temps de s'habiller. Et si c'était le coup de fil qu'elle attendait ?

Celui qui allait mettre fin au cauchemar...

Oh ! non. C'était Colin Bell. La déception qu'elle éprouva en voyant s'afficher son numéro d'appel sur son écran lui fit l'effet d'une douche froide. Elle espérait tant que ce soit l'inspecteur Thomas !

Que lui voulait son ancien voisin ? Quand Jonathan lui avait dit

que la battue n'avait rien donné, elle n'avait pas eu le cœur d'appeler Colin pour le remercier de tout ce qu'il avait fait. Elle avait eu besoin d'un peu de temps pour digérer sa déception, mais elle n'avait plus de raison de repousser cet appel, à présent. Le mal était fait : Colin venait de briser ce moment d'apaisement, le premier depuis la disparition de sa fille. Ravalant un soupir, elle décrocha, prête à le remercier.

— Bonjour ! s'exclama-t-il. Joyeuse fête des Mères !

Elle tressaillit comme si elle venait de recevoir un coup de poing dans l'estomac. C'était la fête des Mères ? Elle ne s'en était pas rendu compte. Et, vu les circonstances, elle aurait préféré continuer à l'ignorer, ce que la plupart des gens auraient compris. Colin n'avait sans doute pas pensé à mal, mais c'était très maladroit de sa part.

— Merci, lâcha-t-elle du bout des lèvres.

— Comment allez-vous ? Je me suis fait du souci pour vous.

Il avait le don de la mettre mal à l'aise en disant toujours « je », sans jamais inclure sa femme.

— Ça va. Je vais mieux.

Elle sortit de la cuisine et s'assit sur le canapé du salon.

— Que vous est-il arrivé hier ? Votre détective m'a dit que vous ne vous sentiez pas bien.

— Je ne sais pas trop...

Elle n'avait aucune envie d'entrer dans les détails.

— Peut-être les symptômes de la grippe.

— Oh ! je vois... C'est terrible, ça. Ça vous mettrait n'importe qui au trente-sixième dessous !

Elle allait répondre quand des bribes de souvenirs lui revinrent à la mémoire — Souvenirs ou rêve ? Elle se voyait, assise à la table du salon de Colin, la tête penchée au-dessus de... d'un plan de la ville... Tiffany était dans la cuisine, en train de faire la vaisselle. Le bruit lui parvenait distinctement aux oreilles. Colin, assis à son côté, se levait soudain.

Elle s'entendait lui demander : « Où allez-vous ? »

— Je vais aider Tiffany à finir la vaisselle, répondait-il.

— Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un ! avait répondu Colin dans un grand éclat de rire.

Ces images se superposaient sur un mode flou et décousu. Cela semblait si incohérent ! Était-ce la preuve qu'il s'agissait bien d'un rêve ? D'une hallucination causée par l'abus d'alcool ?

Sans doute. Pourquoi Colin aurait-il prononcé une phrase pareille ?

— Zoé ? demanda Colin.

— Je vous écoute.

Un bruit dans le couloir l'avertit de la présence de Jonathan. Elle leva les yeux et le vit, appuyé contre le montant de la porte, les bras

croisés. Il avait enfilé un boxer. Dans la lumière matinale, elle prit soudain conscience de sa propre nudité. Malgré l'intimité qu'ils avaient partagée dans la chambre, elle sentit une bouffée de pudeur l'envahir.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Elle tira le plaid sur elle.

— Colin Bell, murmura-t-elle en couvrant le téléphone.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

Elle fit de son mieux pour ne pas le dévorer des yeux, mais ne put s'empêcher de laisser son regard s'attarder sur son corps superbe. Au cours de sa vie commune avec Anton, elle avait réussi à se convaincre que l'attrance physique ne comptait pas au regard de la gentillesse, de la loyauté, de la fiabilité.

Elle en était toujours persuadée, mais s'étonnait de se découvrir encore si soumise au pouvoir de l'attrance physique. D'autant que Jonathan semblait aussi capable de gentillesse, de loyauté et de fiabilité.

— Il prend de mes nouvelles, chuchota-t-elle.

— A qui parlez-vous ? intervint Colin. Vous n'êtes pas seule dans votre chambre d'hôtel ?

La jalousie qu'elle perçut dans sa voix la mit mal à l'aise, mais ce n'était pas assez flagrant pour qu'elle le lui fasse remarquer.

— Non, je...

Elle se reprit. Elle n'avait aucune explication à lui fournir. Sa relation avec Jonathan ne le regardait pas.

— Est-ce que c'est Anton ? insista-t-il.

— Colin, ça suffit.

— Quoi ? Vous pouvez bien me le dire si vous vous êtes remis ensemble.

— Ce n'est pas le cas.

Il y eut un silence.

— Vous n'avez pas ramassé quelqu'un...

Profondément irritée, elle sentit sa main se crispier sur le mobile.

— Je n'ai pas très envie de continuer cette conversation. Je vous rappellerai plus tard.

— Vous êtes fâchée ?

— Non, bien sûr que non ! Je vous suis très reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi hier. Je comptais d'ailleurs vous appeler pour vous remercier. C'est juste que... cette journée est particulière et c'est difficile pour moi, vous comprenez ?

— Bien sûr .

— Parfait. Je vous rappelle plus tard.

Elle s'apprêtait à raccrocher, quand il revint à l'attaque :

— Ne me dites pas qu'il s'agit de Stivers ?

Zoé leva les yeux vers ce dernier, qui fit la grimace.

— Pardon ? reprit-elle.

— L'homme avec qui vous êtes ?

— Colin, ça suffit. Je ne suis avec personne.

— Autant me le dire, parce que je finirai bien par le découvrir.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Parce que ça n'est pas juste.

— *Juste* ? répéta-t-elle, abasourdie.

— Vous ne m'avez même pas laissé une chance.

— Mais... vous êtes marié ! s'exclama-t-elle.

Un rire éclata à son oreille.

— Vous avez marché, hein ?

Elle expira le souffle qui s'était coincé dans sa gorge.

— Vous m'avez eue pendant un instant.

— Je sais. Vous croyez que tous les hommes sont à vos pieds.

Zoé se raidit.

— Non. Bien sûr que non ! se défendit-elle.

— *Alors pourquoi ne répondez-vous pas à cette foutue question ?* cria-t-il en raccrochant.

Sous le choc, Zoé fixa le téléphone, abasourdie, incapable d'esquisser le moindre mouvement.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Jonathan en traversant l'espace qui les séparait.

Elle leva les yeux vers lui.

— C'est Colin Bell. Il vient juste de me crier dessus. Quelle mouche l'a piqué ? C'est bizarre.

Mais pas aussi bizarre que les images qui lui flottaient dans la tête. Provenaient-elles d'un rêve ? Colin avait un sens de l'humour particulier qui ne semblait faire rire que lui.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Jonathan.

Secouant la tête, elle reposa le téléphone.

— Rien. Rien d'important.

« *Vous croyez que tous les hommes sont à vos pieds.* » Lui expliquer le comportement étrange de son ancien voisin l'amènerait à répéter l'accusation dont elle venait de faire l'objet. Et c'était un peu gênant, tout de même.

— Tu as faim ? lui demanda Jonathan en lui caressant le genou.

Affronter la journée lui parut soudain au-dessus de ses forces. C'était dimanche. La fête des Mères. Les agences immobilières étaient fermées. Ils n'obtiendraient pas plus d'informations, et, en interrogeant les gens, ils ne feraient qu'interrompre des réunions familiales. Que pouvaient-ils faire pour Samantha ?

Il s'était écoulé presque une semaine depuis sa disparition et elle avait la sensation de se trouver face à un mur. Toutes les pistes

avaient été envisagées et vérifiées. Vers où devaient-ils se tourner, à présent ?

Elle tendit la main vers Jon et écarta la mèche de cheveux qu'il avait devant les yeux.

— Et si nous retournions au lit ?

Il la dévisagea un instant. Puis il la souleva dans ses bras et l'emporta dans sa chambre.

* * *

Quel idiot !

Colin ferma les yeux, en proie à une rage froide. Il repoussa son téléphone portable au milieu de la table, réprimant l'envie de le balancer à travers la salle de restaurant. Il n'aurait jamais dû s'emporter avec Zoé. Après tout le mal qu'il s'était donné pour gagner son amitié !

Et maintenant elle n'allait pas lui refaire confiance de sitôt. Tout était à refaire !

— Bon sang !

Se sentant observé, il tourna la tête vers la banquette voisine et vit une femme d'un certain âge qui ne le quittait pas des yeux. Sans doute avait-elle écouté toute sa conversation avec Zoé. Il avait perdu son sang-froid au téléphone, bon, et alors ? Elle voulait sa photo aussi ? Il soutint son regard et, ne parvenant pas à la faire détourner les yeux, il finit par lui faire un doigt d'honneur. Elle se figea, bouche bée, avant de se tourner vers son mari, insistant pour changer de place. Elle était en train de se plaindre auprès du gérant de l'établissement, quand Tiffany revint des toilettes.

Jetant quarante dollars sur la table pour couvrir l'addition qu'il n'avait pas encore demandée, Colin se leva et fit signe à sa femme de le suivre.

— Nous partons ? protesta-t-elle, surprise.

— Je suis debout, non ?

Il s'efforçait de parler à voix basse pour ne pas être entendu. Il avait assez attiré l'attention sur lui.

Elle couva son assiette d'un regard concupiscent.

— Je n'ai pas fini de manger !

— Eh bien maintenant, si !

Il n'avait aucune envie d'attendre que le gérant rapplique, avec sa cravate couverte de graisse, pour lui faire la leçon sur ses manières. Plutôt mourir que de s'excuser devant un type bouffi et stupide qui ne devait se faire que quinze dollars de l'heure !

— Pourquoi ? insista Tiffany, prenant soudain conscience de la tension qui régnait dans la salle. Qu'est-ce qui se passe ? On devait fêter la fête des Mères. J'ai le droit de manger tout ce qui me fait plaisir aujourd'hui. Tu l'as dit.

— J'ai changé d'avis.

Il lui indiqua la porte d'un mouvement du menton, mais Tiffany ne bougea pas.

— Je n'en ai mangé que deux bouchées, argua-t-elle.

— Et alors ? Tu n'es pas mère, si ? murmura-t-il.

— Non, parce que nous avons décidé de ne pas avoir d'enfants, mais je suis une *femme*. Je pourrais être mère si tu en voulais.

— Ferme-la ! Tu as assez mangé. Je le fais pour ton bien ! Je n'ai pas envie que tu ressembles à une baleine... Maintenant, bouge tes fesses !

— Colin...

Elle lança un regard oblique vers le gérant et le couple de personnes âgées, et baissa la voix.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Il ne répondit pas.

— Si tu ne viens pas maintenant, je pars sans toi, grommela-t-il en se dirigeant vers la sortie.

Elle finit par obtempérer. Dehors, il pressa le pas, déverrouillant à distance les portières de la voiture. Ils allaient monter dans leur véhicule quand le gérant apparut sur le seuil de son établissement.

— Notre clientèle est bien élevée. La prochaine fois que vous viendrez ici, comportez-vous correctement ! lança-t-il à leur intention.

Colin ne put se retenir : il se retourna et lui fit un bras d'honneur.

— Voilà ce que je pense de vous et de votre établissement ! cria-t-il.

— Oh ! Ne vous avisez pas de revenir ici !

— Je n'en avais pas l'intention. Faudrait me payer pour y remettre les pieds ! Et encore !

Tiffany baissa la tête pour cacher son visage cramoisi et monta dans la voiture sans un mot.

— Qu'est-ce qui te prend ? chuchota-t-elle, sous les regards du personnel qui assistait à la scène. On nous regarde !

— Et alors ? Cette infâme gargote n'est pas de notre niveau. On mérite mieux !

— C'est un joli restaurant. C'est même toi qui l'as choisi.

— C'était avant de goûter à leurs immondes pancakes.

Il s'apprêtait à sortir du parking quand il se souvint de son portable, abandonné sur la table du restaurant.

— Bon sang !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il fit marche arrière.

— J'ai oublié mon téléphone. Va le chercher !

Tiffany sortit de la voiture et repartit vers l'établissement sans discuter. Il lâcha un soupir. Elle avait compris, heureusement pour

elle, qu'il n'aurait pas été d'humeur à supporter ses jérémiades. En la voyant revenir, il vit qu'elle était contrariée.

— Tu as appelé Zoé, lança-t-elle en entrant dans la voiture.

— Et alors ?

— *Et alors ?* On a eu de la chance, la nuit dernière, de se sortir du pétrin. Pourquoi ne la laisses-tu pas tranquille ? Nous avons sa fille, Colin. N'est-ce pas assez ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

S'il le savait ! Il voulait Sam, certes — mais pas autant que Zoé. Le désir qu'elle suscitait en lui l'obsédait, surtout depuis qu'il l'avait attachée au lit, si près de lui imposer sa volonté, de devenir un Dieu pour elle — le maître de son plaisir, de sa douleur, de chacun de ses souffles. Mais Paddy avait tout gâché. Et maintenant elle s'envoyait en l'air avec un autre. Parce qu'il était sûr qu'il y avait quelqu'un avec elle, dans cette chambre d'hôtel. Il n'était que 8 heures du matin quand il l'avait appelée...

Elle se montrait si... prudente avec lui. Si respectueuse des convenances ! *Mais... vous êtes marié, Colin !* Pff ! Ce petit jeu e prenait pas avec lui. Zoé était une truie, comme toutes les autres. Pourquoi ne lui cédaient-elle pas ? N'était-il pas assez bien pour elle ? Il était pourtant jeune, séduisant, brillant. Il ne s'était jamais autant donné de mal pour plaire à une femme, avec si peu de résultats à la clé.

— Tu vas me répondre ? insista Tiffany.

— C'est une... sale petite pimbêche. Elle a besoin d'être remise à sa place.

— Tu l'as déjà fait. Tu as enlevé sa fille...

— C'est toi qui l'as enlevée, la coupa-t-il.

— Pour *toi* ! Et je m'en mords les doigts, crois-moi. Je voulais te faire plaisir, mais tout ce que j'y ai gagné, c'est d'être malheureuse comme les pierres. Est-ce que tu aimes Zoé ? Tu ne m'aimes plus ? C'est ça ?

Elle éclata en sanglots.

— Si tu ne la tues pas, elle, alors autant me tuer, *moi* !

Il se crispa. La situation était en train de lui échapper... Ce n'était pas le moment que Tiffany s'effondre. Il s'en était fallu d'un cheveu, la veille, et il jouait encore gros aujourd'hui : Sheryl les attendait dans moins d'une heure et ils devaient être au mieux de leur forme, calmes et sûrs d'eux, pour ne pas commettre la moindre bourde.

Il sortit du flot de la circulation et s'engagea dans une rue résidentielle. Il se gara contre le trottoir.

— Pourquoi tu t'arrêtes ? demanda-t-elle en reniflant bruyamment. Qu'est-ce qu'on fait là ?

— Il faut qu'on parle.

— De quoi ?

— Tu dois te calmer, Tiff...

— Comment veux-tu que je me calme ? Chaque fois que je pense que Zoé est sortie de ma vie, tu l'y ramènes !

— Il ne tient qu'à toi de changer ça... Si tu m'aides à l'attirer dans un coin isolé...

— Non !

Il leva une main pour l'interrompre.

— Ecoute, tout ce que je veux c'est l'emmener au cabanon : je veux qu'elle voie ce que je vais faire à sa fille. Après, je les tuerai toutes les deux.

— Il faut qu'on arrête de se mettre en danger. Je veux vivre comme tout le monde. Ce que nous faisons est *mal*, Colin, et tu le sais.

— On va arrêter. C'est promis. Pour toi, je trouverai la force d'arrêter.

Sentant les larmes lui brûler les paupières, Tiffany se frotta les yeux.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Comment peux-tu en douter ?

— C'est que... quelquefois, on ne le dirait pas !

— C'est encore ta fichue insécurité qui parle... Toujours tes mêmes vieilles peurs !

— Donc... je t'aide une dernière fois et après, c'est fini ?

— Oui.

— Plus d'animaux de compagnie ? Plus rien de tout ça ?

Il se pencha vers elle pour l'embrasser, y mettant de l'ardeur pour la convaincre, mais, quand il ferma les yeux, il ne pensa qu'aux lèvres de Zoé.

— Bien sûr, bébé. Ce sera juste toi et moi, ajouta-t-il en essuyant doucement ses larmes. Toi et moi, pour toujours.

Elle s'accrocha à lui, pantelante.

— C'est tout ce que je veux, Colin ! C'est ce que j'ai toujours voulu !

— Alors, ramène-moi Zoé. Laisse-moi un week-end avec elle... et tu n'auras plus à te faire aucun souci. Elle n'existera plus pour moi ni pour personne, tu comprends ?

Le regard de Tiffany se perdit dans le vide pendant quelques secondes.

— Ce sera fini après ? J'ai ta parole ? reprit-elle en le fixant droit dans les yeux.

— Je te l'ai dit, non ?

Elle hocha la tête.

— Alors, d'accord. Je le ferai.

* * *

Les piailllements d'oiseaux étaient assourdissants tout autour d'elle. Elle n'en avait jamais entendu d'aussi forts... Quelque chose avait changé. Samantha voulut ouvrir les yeux, mais ses paupières trop lourdes refusèrent de lui obéir. Et, au fond, cela l'arrangeait bien. Elle n'était pas sûre de vraiment *vouloir* se réveiller. Où était-elle ? Une froide puanteur envahissait ses narines et elle se sentait à l'étroit, enserrée par des parois. Celles d'une boîte ?

Colin et Tiffany l'avaient-ils enterrée vivante ?

Elle prit une profonde inspiration et entrouvrit un œil. Ce qu'elle avait cru, un instant, être son cercueil était en fait une sorte de malle, dont le couvercle était ouvert. Au-dessus de sa tête, elle vit un toit, un assemblage de planches de bois, au travers desquelles filtrait la lumière du jour. Elle était, lui semblait-il, dans une vieille grange dont le sol devait être couvert de boue, si elle se fiait à son odorat.

Cet endroit ne lui disait rien. Elle était quasiment sûre qu'elle n'y était jamais venue. Mais comment sa mère pourrait-elle la retrouver si elle-même ne savait pas où elle était ? Où étaient Colin et Tiffany ? A mesure que les questions l'assaillaient, l'angoisse qui lui comprimait la poitrine se mua en une terreur indescriptible.

Elle sonda sa mémoire à la recherche d'un détail familier et rassurant. Mais elle n'aurait su dire si elle était restée longtemps inconsciente : elle se heurtait à un immense trou noir qui semblait avoir tout englouti. Pourtant, à force de solliciter sa mémoire, elle finit par en faire émerger des impressions, des bribes d'images : des pas qui avaient martelé le sol du couloir, la porte de sa prison qui s'était ouverte avec fracas, et la voix de Colin, pleine de fureur et de haine, qui avait déchiré l'obscurité : « *Je te tuerai dès que j'aurai du temps et je le ferai dans les règles. Ton sort est scellé.* » Elle avait senti ses larges mains se resserrer autour de sa gorge et elle avait cru qu'elle allait mourir. Mais il lui avait basculé la tête en arrière, en la tirant par les cheveux pour la forcer à ouvrir la bouche. De l'eau avait coulé dans sa gorge, de l'eau amère qu'elle n'arrivait pas à déglutir, qui débordait, coulait dans son cou, rentrait dans ses narines, lui donnant

l'impression de se noyer. Le père de Colin n'était finalement pas venu à son secours. Personne n'était venu l'aider.

Et maintenant elle se retrouvait dans cet endroit inconnu...

Rêvait-elle ? Était-elle morte ? Le chant des oiseaux aurait pu lui faire penser qu'elle était au paradis — sauf que le paradis ne pouvait pas sentir aussi mauvais.

Non, elle n'était pas morte. Elle n'était pas en train de rêver non plus. Elle le comprit en sentant le contact lourd et froid du collier autour de son cou, quand elle essaya de lever la tête. Si Colin et Tiffany l'avaient abandonnée ici, peut-être qu'il lui serait possible de s'enfuir — ou du moins de trouver de l'aide.

Encore fallait-il qu'elle puisse se lever et bouger, mais ses membres semblaient avoir été coulés dans le ciment. Elle se sentait sans force, et elle avait si froid...

Un sanglot s'échappa de sa gorge nouée. Elle se faisait peu d'illusions : elle allait mourir ici.

Laissant retomber sa tête, elle fixa la doublure noire qui recouvrait les côtés de la malle. Combien de temps lui restait-il à vivre ?

* * *

Jonathan s'éveilla en douceur et se redressa pour jeter un rapide coup d'œil à sa montre. Ses parents étaient dans l'Iowa depuis le mois de février : ils s'occupaient de son grand-père, qui avait eu une petite attaque cardiaque. Quant à sa sœur, elle passait la fête des Mères chez ses beaux-parents. Il n'avait donc pas d'obligation familiale pour la journée. Juste un appel à passer à sa mère, bien qu'il lui ait déjà envoyé une carte électronique — prouesse qui l'étonnait lui-même, vu le peu de temps libre dont il avait disposé au cours de la semaine écoulée.

— Je dois me lever pour appeler ma mère, murmura-t-il en tapotant la tête de son chien.

— Déjà ? soupira Zoé, lovée contre lui.

Ils avaient fait l'amour deux fois après qu'il l'eut ramenée dans la chambre, et ils s'étaient endormis, enlacés, les sens enivrés.

Aussi extraordinaire qu'aient été leurs étreintes, Jonathan sentait monter en lui un malaise diffus qu'il ne parvenait pas à refouler. En son for intérieur, il savait qu'il n'aurait pas dû nouer une relation intime avec Zoé. Elle nageait en pleine confusion et ne voulait pas s'engager. Quant à lui, il n'était même pas encore certain d'avoir vraiment fait le deuil de Sheridan.

— C'est la théorie des dominos, expliqua-t-il sur le ton de la plaisanterie. Si je n'ai pas appelé ma mère d'ici quinze minutes, elle va fondre en larmes ; mon père va m'appeler pour me faire des reproches, il me parlera de sa déception et de mon manque de cœur ; je me défendrai en lui expliquant que je suis très occupé, ce qui, à leurs

yeux, ne sera pas une excuse puisqu'ils ne m'ont jamais vu autrement que débordé !

— Je vois... Tu ferais mieux de l'appeler tout de suite, effectivement !

Elle s'écarta et s'enroula entre les draps. Il perçut sa tristesse, et éprouva aussitôt pour elle un regain de tendresse. Quand ils avaient fait l'amour ce matin, elle s'était totalement abandonnée... Un abandon empreint de mélancolie qu'il n'avait pas perçu pendant la nuit. Elle flirtait dangereusement avec le vide et l'oubli de soi. Il devait l'inciter à se lever et à s'habiller avant qu'elle ne sombre dans un état dépressif. La situation était difficile, mais elle devait rester combative pour ne pas perdre pied.

— Prête pour une douche ? lança-t-il en enfilant un jean.

— Pas spécialement. Tu as des choses à faire, vas-y en premier. Je t'attends là, marmonna-t-elle.

Hmm. Elle ne se lèverait pas à moins d'avoir un objectif précis, une perspective qui l'aide à garder la tête hors de l'eau. Un truc qui lui donne le sentiment d'être utile à Sam.

— J'ai une idée.

Zoé sortit la tête des draps.

— Laquelle ? demanda-t-elle.

Ce n'était pas un « laquelle » enthousiaste, mais un « laquelle » qui voulait plutôt dire : « Si tu ne restes pas au lit, alors laisse-moi tranquille ! »

— Allons voir Toby. Nous resterons à son chevet pendant que M. Simpson emmènera sa femme déjeuner dans un endroit plus agréable que la cafétéria de l'hôpital. Je suis sûr qu'ils seront contents de s'échapper un peu et de se changer les idées.

Elle se frotta les yeux et le dévisagea avec hésitation.

— Je pense plutôt qu'ils auront de la visite... On est dimanche. Ils ont sûrement proposé à d'autres membres de leur famille de passer voir Toby.

— Ces gens seront peut-être, eux aussi, bien contents de faire une pause. Qu'est-ce que tu en dis ? insista-t-il.

— Est-ce que j'ai le choix ?

Il sourit.

— Tu te sentiras revigorée après la douche. Il y a des serviettes dans le placard du couloir.

Il sortit de la chambre, son chien sur les talons.

— D'accord ! lança-t-elle avec un peu de conviction.

Il ferait encore chaud aujourd'hui, songea-t-il en laissant sortir Kino dans le jardin. Il était 11 heures et le soleil entraînait à flots par la porte vitrée, inondant la cuisine.

Il appela sa mère qu'il trouva de bonne humeur. Après lui avoir

promis de l'inviter dans sa crêperie préférée à son retour, il bavarda quelques minutes avec son père, puis raccrocha, le cœur plus léger. Si seulement il pouvait étouffer aussi facilement sa culpabilité vis-à-vis de Zoé ! Mais, là-dessus, il était intraitable avec lui-même : il avait réellement l'impression d'avoir pris avantage de sa fragilité. Il se ferait pardonner en se montrant plus réservé...

Pas facile, songea-t-il en faisant la moue. Il avait tant besoin de tendresse... Et elle était si attirante !

Il remplit la gamelle de Kino. Alors qu'il retournait vers sa chambre pour inciter Zoé à se lever, la sonnerie de son téléphone portable l'obligea à revenir sur ses pas.

Il s'en saisit. Et se figea en reconnaissant le numéro de Sheridan. Pourquoi l'appelait-elle ? Il ne lui avait pas reparlé depuis leur rapide entrevue aux bureaux de La Contre-Attaque. Tenté de ne pas répondre, il se ravisa. Il ne pourrait pas l'éviter éternellement. Ni continuer à lui opposer une attitude puérile et injuste. Après tout, elle ne l'avait pas trompé et ne lui avait pas donné non plus de faux espoirs. S'il avait fait preuve d'audace en lui exprimant clairement ses sentiments, au lieu de tergiverser et d'attendre...

Etouffant un juron, il retourna dans la cuisine et décrocha.

— Allô !

— Salut !

— Salut, répondit-il platement. Quoi de neuf ?

— Je viens te sauver la mise en te rappelant que c'est la fête des Mères aujourd'hui, s'exclama-t-elle d'un ton enjoué.

Il eut un petit rire.

— J'apprécie ton geste, mais tu arrives trop tard : je viens juste de l'appeler.

— Tant mieux. Comment va-t-elle ?

— Le temps commence à lui sembler long, loin de chez elle, mais mon grand-père va mieux.

— Assez pour se débrouiller seul ?

— Il en prend le chemin, en tout cas.

— Tu dois être soulagé !

— C'est un vieil homme obstiné.

— Ce portrait me rappelle quelqu'un d'autre.

— Moi ? Entêté ? Tu plaisantes !

Sheridan laissa échapper un autre rire et changea de sujet.

— Skye m'a dit que tu enquêtais sur la disparition de Samantha Duncan.

— Je m'y emploie.

— Tu n'as pas l'air satisfait, ni très optimiste. Ça ne se passe pas comme tu veux ?

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Zoé ne pouvait pas espérer meilleur enquêteur... Si quelqu'un peut l'aider à retrouver sa fille, c'est bien toi !

— Les indices sont ténus et les pistes peu nombreuses, expliqua-t-il sans relever le compliment.

Il ouvrit la porte vitrée pour laisser entrer le chien.

— Tu passes la journée avec tes parents ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Cain et moi les avons emmenés prendre un gros petit déjeuner. Ma sœur et son mari sont aussi en ville, avec le bébé.

Il ressentit un pincement au cœur. C'était lui qui aurait dû être à la place de Cain. Il avait toujours pensé que Sheridan finirait par devenir sa femme.

— Ah ! le plaisir des petites sorties en famille, lâcha-t-il avec un peu trop d'amertume.

Sheridan garda le silence quelques instants.

— J'ai passé un très bon moment, en effet.

— Tu travailles sur quoi ces jours-ci ? reprit-il pour changer de sujet.

— Une affaire particulièrement étrange.

— Dis-m'en plus.

— Mon client croit que sa mère a eu un autre enfant après lui — une fille que sa mère aurait tuée... mais il n'a que peu de souvenirs pour venir étayer sa théorie.

— Il peut s'offrir les services d'un détective privé ?

— Hélas, non... et je doute que la police s'intéresse à une telle affaire !

— Il est fils unique ?

— Non, il a une sœur aînée. Elle corrobore une partie de son histoire, d'ailleurs.

— Tu ne les crois pas, c'est ça ?

— A vrai dire, je n'en sais rien. C'est plutôt inhabituel... Une mère qui tue son propre enfant ! Et comment un tel crime aurait-il pu passer inaperçu ? Tu ne trouves pas ça incroyable, toi ?

— Dans ce métier, on croit toujours avoir tout vu... et l'affaire suivante nous prouve le contraire.

— Je me dis que cet homme a besoin de connaître la vérité. Soit je peux prouver qu'il se trompe et il trouvera enfin la paix, soit je découvre qu'il n'a rien imaginé et je l'aide à clore cette affaire. Et puis... j'aurai peut-être la chance d'être aidée par mon détective préféré !

— Ne compte pas trop sur moi dans l'immédiat.

— Bien sûr... Mais quand tu auras résolu l'affaire Duncan...

— Ce sera difficile. J'ai d'autres enquêtes en cours. Je suis surbooké en ce moment !

Il ne mentait pas. Sa boîte mail était pleine à craquer et il avait toutes les peines du monde à faire patienter ses autres clients.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Tu avais toujours du temps pour moi, avant, murmura Sheridan.

— C'est vrai... mais j'étais aussi moins occupé.

— Tu ne veux plus travailler avec moi, c'est ça ?

Jonathan réprima un juron. Pourquoi tenait-elle à remuer le couteau dans la plaie ?

— Non, ce n'est pas ça...

— C'est pourtant l'impression que j'ai.

Il ne chercha pas à la convaincre et un silence pesant s'installa sur la ligne.

Du bruit s'échappa de la chambre. Soudain mal à l'aise, il éprouva le besoin de clore rapidement cette conversation.

— Je vais raccrocher.

— Jon ?

Il hésita.

— Quoi ?

— Pourquoi est-ce que tu me fais ça ?

— Quoi donc ? Je... je te l'ai dit, je suis très pris, en ce moment.

— Cain m'a dit quelque chose la nuit dernière... qui m'a fait réfléchir et je me suis demandé si je n'avais pas mal interprété notre relation.

Oh ! non...

— Ça ne fait que quelques mois que Cain, que tu n'avais pas revu depuis douze ans, est revenu dans ta vie et c'est suffisant pour faire de lui un spécialiste en relations humaines ? ironisa-t-il.

— Il a la distance émotionnelle nécessaire pour comprendre des choses. Il dit que tu ne te comportes pas seulement en ami...

La voix de Sheridan faiblit et elle s'interrompit, marquant l'embarras dans lequel la plongeait la conversation, avant de poursuivre :

— En fait, il pense que tu es amoureux de moi !

Il accusa le coup et se ressaisit aussitôt. Après toutes ces années passées à taire ses sentiments, le moment de vérité était enfin arrivé.

Il aurait pu nier, mais à quoi cela aurait-il servi ? Sheridan ne l'aurait pas cru, de toute façon. Il lui aurait suffi d'en parler à Skye, qui lui aurait confirmé ce qu'elle pressentait. D'autant que son comportement à lui constituait un aveu en soi.

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? insista-t-elle, hésitante.

— Ce que je ressens n'a pas d'importance. Tu en aimes un autre.

— Tu ne le nies pas...

Il lâcha un rire incrédule.

— C'est ce à quoi tu t'attendais ? Que je nie ?

Cette fois, le silence s'éternisa.

— Non... Je suppose que non, admit-elle enfin.

Il entendit l'eau de la douche couler dans la salle de bains, et il se sentit soudain plus à l'aise.

— Alors pourquoi appelles-tu ?

— Pour comprendre. Tu es si distant avec moi ces temps-ci... J'aimerais trouver une façon d'arranger les choses.

— Il n'y a rien à arranger.

Il voulait croire qu'il avait laissé passer sa chance, mais, au fond, il savait qu'il n'en était rien. Dans le cœur de Sheridan, nul ne pouvait rivaliser avec Cain, le garçon qui lui avait brisé le cœur à seize ans. Quand elle était revenue de Whiterock quelques mois plus tôt, fiancé à Cain, il n'en avait pas été réellement surpris.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? reprit-elle.

— Est-ce que cela aurait fait une différence ?

— Je ne sais pas.

— Tu sais bien que non. Pas depuis que tu as retrouvé Cain, en tout cas.

— C'est vrai, finit-elle par admettre. Je l'ai toujours aimé.

— Il n'y a rien d'autre à ajouter. Il faut que je raccroche, maintenant.

— Tu ne veux plus me parler alors ?

— Parler de quoi ? Tu es mariée ! Tout est différent, à présent.

— Je ne suis pas amoureuse de toi, mais ça ne veut pas dire que je ne t'aime pas, Jon. Tu es mon meilleur ami !

Il l'entendait pleurer au bout du fil, et son cœur se serra. Hélas, il ne pouvait pas changer ses sentiments ni le fait que ce dépit amoureux aurait obligatoirement une répercussion sur leur relation.

— Ne pleure pas, je t'en prie. Tu as Cain, maintenant. C'est tout ce qui compte.

— Pourquoi le fait de l'aimer, lui, devrait signifier que je doive te perdre, toi ?

— Tu ne le vois pas ? Nous ne pouvons plus rester amis et ce sera difficile de conserver une relation professionnelle : je ne pense pas que ton mari, sachant ce que je ressens pour toi, apprécie de nous voir travailler ensemble.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je te dis que ce n'est pas possible.

Il raccrocha et se massa les tempes, essayant d'assimiler ce qui venait de se passer, quand un bruit attira son attention et le fit lever les yeux vers la porte de la cuisine.

Zoé se tenait dans l'encadrement. Cheveux ébouriffés, T-shirt trop grand... Elle n'avait pas encore pris sa douche. Et elle en avait probablement assez entendu pour se faire une idée précise de la

situation, comprit-il avec désarroi.

— Qu'est-ce que tu disais, hier soir ? « Je ne veux plus de rencontres sans lendemain, j'attends plus... », énonça-t-elle d'une voix moqueuse.

Sa colère et sa déception étaient évidentes et il ne put réprimer une grimace.

— Je suis désolé.

Il aurait beau dire et beau faire, le mal était fait. Il l'avait blessée et il s'en voulut. Elle pivota et se dirigea vers la salle de bains. Une seconde plus tard, il entendit la porte se fermer et le verrou s'enclencher.

* * *

Zoé s'en voulait terriblement. Elle avait failli croire que l'amour existait — et elle s'était imaginé que Jon ne pouvait lui faire du mal, puisqu'elle était déjà au-delà de la souffrance. Eh bien, elle s'était trompée ! Elle venait de coucher avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine. Pire, elle lui avait donné de l'importance. Quelle idiote ! N'avait-elle *rien* appris du passé ?

Au moins s'en était-elle rendu compte avant de perdre les prochaines semaines, voire les prochains mois... et toutes ses illusions par la même occasion.

— Tu n'as pas dit un seul mot depuis que tu es sortie de la douche.

Jonathan était assis en face d'elle, dans un café du centre-ville, où ils s'étaient arrêtés pour prendre un petit déjeuner avant de se rendre à l'hôpital.

— A quoi penses-tu ?

Zoé le regarda à travers les verres fumés de ses lunettes de soleil. Elle le trouva beau à couper le souffle. Mais elle avait surpris une conversation qui ne lui était pas destinée, et tout avait changé. Elle aurait aimé qu'il en soit de même pour l'attraction qu'il exerçait sur elle. Jamais personne ne l'avait autant attirée.

— Je pense que je suis stupide d'avoir cru à tes belles paroles : « J'attends plus ». Pourquoi n'avoir pas simplement dit que tu voulais t'offrir une partie de jambes en l'air ?

Il blêmit.

— Je ne me suis pas servie de toi, Zoé. Tu m'attires vraiment.

— C'est gentil de me le dire, rétorqua-t-elle sèchement.

— Ecoute, je me suis mal comporté la nuit dernière. J'en ai conscience. Je n'aurais pas dû profiter de la situation. Ce n'était ni délicat ni professionnel de ma part. Nous étions tous les deux en mal d'affection, mais... ça ne veut pas dire que je n'étais pas sérieux ou que je me fiche de toi.

— Oh ! je t'en prie... Ne te sens pas obligé de rattraper le coup, parce que tu avais raison : je n'en ai rien à faire de toi, ni de qui que

ce soit, d'ailleurs. Tout ce qui compte, tout ce que je veux, c'est retrouver Sam saine et sauve. Je serais prête à coucher avec la terre entière, s'il le fallait.

Quand elle vit la mâchoire de Jon se crispier, elle sut que son coup avait porté, mais ça ne la consola pas. Et elle n'en tira pas de satisfaction, non plus. Maniant l'art du détachement, elle se croyait à l'abri, mais Jonathan était parvenu à percer ses défenses. Il avait réussi à la blesser.

— Tu es en train de dire que cela n'a rien représenté pour toi ?

Zoé releva le menton, heureuse d'être cachée derrière ses lunettes de soleil.

— C'était agréable, mais ça s'arrête là.

Elle le vit serrer les lèvres — les lèvres qui l'avaient fait vibrer, la nuit dernière.

— Alors nous sommes tous les deux fautifs, lâcha-t-il.

— Exactement.

Elle se leva et jeta son gobelet dans la poubelle.

— Allons à l'hôpital.

— Zoé...

Il avait prononcé son prénom avec douceur, comme s'il avait voulu ne pas l'effaroucher, mais elle l'interrompit. Elle savait qu'elle ne pourrait lutter contre la gentillesse, s'il décidait d'en faire usage.

— Laisse tomber. C'est fini, ça n'arrivera plus et je n'ai plus envie d'en parler.

Si elle voulait mieux se protéger à l'avenir, elle devait se montrer ferme et veiller à ne pas laisser ses sentiments prendre le pas sur sa raison ! Elle s'était écartée de son objectif, elle le payait.

— Je suis désolé, si... si je t'ai rendu la situation plus difficile, s'excusa-t-il.

Il avait l'air si malheureux qu'elle sentit vaciller ses bonnes résolutions.

— Ne le sois pas.

Elle lui décocha un sourire, revendiquant une indifférence qu'elle était loin de ressentir.

— Ma fille a disparu... Je ne vois pas ce qui pourrait rendre ma vie plus difficile !

— Je suppose que tu as raison.

Elle se tut et se dirigea vers la voiture. Après tout, que savait-elle de lui ? Primo, elle avait connu entre ses bras une expérience intense et enivrante ; deuxio, il semblait exercer son métier avec passion et compétence ; et tertio... il conduisait une Mercedes cabossée. C'était peu, tout de même ! L'état de sa voiture signifiait-il qu'il avait des problèmes financiers ? Ou trahissait-il un manque d'ambition ? C'était ce que prétendait Anton, qui ne s'était pas privé de le dénigrer devant

elle. Zoé n'avait pas été dupe, et, depuis quelques jours, elle savait que rien n'était moins vrai. Jonathan plaçait ses priorités ailleurs, c'est tout. Il n'avait pas besoin d'afficher des signes extérieurs de richesse pour prouver sa valeur, contrairement à Anton. C'était aussi pour ça qu'elle l'admirait.

Perdue dans ses pensées, elle ne réalisa pas, avant d'avoir atteint la voiture, que Jonathan ne l'avait pas suivi. Elle revint sur ses pas et le trouva à l'angle du bâtiment, en train de parler au téléphone.

— Je suis avec elle en ce moment, l'entendit-elle dire. Où êtes-vous... ? Ce n'est pas très loin de Sunrise Mall. Pourquoi ne pas nous y retrouver... D'accord. On se rejoint dans quinze minutes.

— Qui était-ce ? demanda-t-elle quand il raccrocha.

Jonathan glissa son téléphone dans sa poche.

— Franky Bates.

Elle fronça les sourcils.

— A t'entendre, on aurait dit qu'il était *ici*, à Sacramento.

— C'est le cas.

— Pardon ? Qu'est-ce qu'il fait ici ? s'exclama-t-elle, le cœur battant.

— Il dit qu'il a les dix mille dollars dont tu as besoin pour la récompense.

Elle retint un cri. Bates voulait lui *donner* dix mille dollars ? Pour l'aider à retrouver Sam ?

— C'est impossible. Il vient juste de sortir de prison et il habite avec sa grand-mère. Il ne peut pas avoir une telle somme à sa disposition !

— Il affirme le contraire. Il veut te les donner à toi, à moins que tu ne préfères que j'aille le rencontrer seul.

Zoé fit mentalement le tour des options qui s'offraient à elle. Ce qui s'était passé dans le mobile home de son père l'avait durablement meurtrie. Elle n'avait pas envie d'intégrer Bates à sa vie, même si l'homme qu'elle avait rencontré en Californie n'avait rien du monstre effrayant qui hantait sa mémoire. Mais s'il était sincère... pourquoi refuser son aide ? Il lui faisait nettement moins peur, à présent.

— Tu penses qu'on peut le croire ? demanda-t-elle.

— Nous ne le saurons pas avant d'y être, mais cela me semble crédible.

Elle aurait préféré ne pas le revoir, mais avait-elle le choix ? Elle devait tout mettre en œuvre pour retrouver Samantha. Et ce qu'elle préférerait, ou ressentait, ne devait pas entrer en ligne de compte.

Bates ne pourrait pas lui faire de mal, de toute façon. Pas avec Jonathan à ses côtés.

Zoé remonta la lanière de son sac sur son épaule.

— Très bien. Allons-y !

En arrivant avec Jonathan sur le lieu de rendez-vous, Zoé aperçut immédiatement Franky Bates. Il portait un T-shirt blanc avec un jean trop large, qui lui descendait bas sur les hanches. Une barbe de quelques jours ombrait sa mâchoire. Il avait l'air fatigué. Et nerveux, songea-t-elle en le voyant passer d'un pied sur l'autre et essuyer ses mains sur son pantalon. Il avait à l'épaule un petit sac marron. Un autre, plus grand, était posé à ses pieds. Elle remarqua aussi un taxi, qui attendait à quelques mètres derrière lui.

— Il est venu en avion ? demanda-t-elle à Jonathan, alors qu'il coupait le moteur.

Celui-ci fronça les sourcils, la mine songeuse.

— Il m'a dit qu'il avait roulé toute la nuit.

Silencieuse, la gorge nouée, elle se rendit compte que Franky Bates venait de les repérer et qu'il les observait. Elle ne pouvait plus reculer, à présent. Elle prit une profonde inspiration et, s'armant de courage, elle sortit de la Mercedes.

Quand elle marcha à sa rencontre, l'homme ne bougea pas, comme s'il avait craint de l'effrayer en faisant un pas vers elle. Il garda les yeux rivés sur Jonathan. Lorsque son regard croisa accidentellement celui de Zoé, il piqua un fard et baissa la tête.

— J'ai l'argent, annonça-t-il sans préambule quand ils arrivèrent à sa hauteur.

Il agita le petit sac marron, avant de le tendre à Jonathan.

— Comment vous êtes-vous débrouillé ? l'interrogea celui-ci sans le prendre.

— Ne vous inquiétez pas. Je n'ai rien fait d'illégal.

Il sortit une liasse de billets qu'il effeuilla rapidement du pouce.

— Il n'y a rien de malhonnête, je vous assure. Tout est réglo !

— Alors, dites-moi comment vous avez pu obtenir cette somme.

Bates se tourna vers le taxi et fit un signe de la main au chauffeur pour lui demander d'attendre.

— Mon grand-père avait une collection de pièces en or, très anciennes, certaines datant de la guerre civile. Nous passions

beaucoup de temps à les regarder ensemble. C'était vraiment chouette. C'est à moi qu'il les a léguées, à sa mort. Avec sa voiture, ajouta-t-il.

— Tu as vendu la collection ? balbutia Zoé.

— J'ai demandé à ma grand-mère de la mettre en gage et de m'envoyer l'argent par mandat, et j'ai vendu la voiture.

Sa voix se chargea d'une pointe d'excuse.

— En fait, les dix mille dollars dont vous avez besoin n'y sont pas tout à fait. Mais presque. Il y a exactement neuf mille deux cent quarante dollars. J'ai dû garder aussi de quoi rentrer à San Diego en avion.

Zoé ne parvenait pas à en croire ses oreilles. Franky venait de se séparer de ce qu'il avait de plus précieux, aussi bien financièrement que sentimentalement, pour lui venir en aide.

— Voilà, reprit-il en tendant de nouveau le sac à Jonathan.

Il semblait infiniment gêné, ne sachant quelle contenance adopter et comment leur remettre l'argent. Elle n'aurait su dire ce qu'en pensait Jonathan, mais il semblait peu enclin à lui faciliter les choses.

— Ce n'est pas pour moi. Donnez-le-lui à elle, déclara-t-il en faisant un mouvement de tête en direction de Zoé.

Bates se tourna vers elle et lui tendit l'argent sans se faire prier.

— J'espère que ça vous aidera dans vos recherches et que vous retrouverez ta fille, murmura-t-il, toujours incapable de soutenir son regard.

Elle se sentit proche des larmes en prenant le sac.

— Merci, lâcha-t-elle dans un souffle.

Il hocha la tête et souleva le second sac, posé à ses pieds.

— Ma grand-mère voulait te donner ça. Tu n'es pas obligée d'accepter, bien sûr. Ce n'est pas grand-chose... du pain à la banane et d'autres pâtisseries qu'elle a faits elle-même.

Zoé ne ressentit rien quand les mains de Bates, sèches et rugueuses, touchèrent les siennes, au moment où il lui donna le sac. Il n'était plus ni immense, ni menaçant, ni fort. Ce n'était qu'un homme ordinaire. Elle l'avait déjà compris à San Diego. Les larmes lui montèrent aux yeux, lui brouillant la vision.

— Je suis tellement désolé. J'espère que tu pourras un jour me pardonner, ajouta-t-il.

Il tourna les talons sans attendre de réponse, et se dirigea à grandes enjambées vers le taxi. Le véhicule s'éloignait, quand, dans une impulsion, elle fit signe au chauffeur de s'arrêter. Elle sortit de son sac une photo de Samantha, celle dont elle s'était servie pour imprimer les avis de recherche, et la tendit à Franky Bates par la vitre baissée.

— C'est pour *moi* ?

— Pour toi et ta grand-mère. Je...

En proie à une vive émotion, Zoé dut s'éclaircir la gorge à deux reprises.

— Ce que tu viens de faire me touche profondément.

Un sourire doux-amer flotta sur ses lèvres tandis qu'il regardait la photo.

— Elle est belle.

— C'est ce que je pense aussi, acquiesça-t-elle simplement.

Elle lui tendit la main et il la serra, juste avant que le taxi ne s'éloigne.

* * *

Tiffany était au supplice. Elle n'avait jamais vu Sheryl aussi bouleversée. Même lorsque cette dernière avait appris que sa fille souffrait d'un cancer, elle avait fait preuve d'un cran et d'une retenue qui avaient forcé l'admiration.

Elle jeta un coup d'œil à Colin. Comment pouvait-il supporter tout ça ? Assis à la table de la cuisine, il avait déjà englouti une grosse part de gâteau que sa belle-mère lui avait servi et il ne semblait pas le moins du monde ému de la situation.

— Mais où peut-il être ? répéta Sheryl pour la énième fois.

— Il finira bien par se montrer, va ! répondit Colin en raclant son assiette.

— Tu ne trouves pas ça inquiétant, toi ? reprit-elle. Il n'avait jamais fait ça avant.

— Avec toi, peut-être, lança-t-il.

Il reposa la fourchette en la faisant tinter contre le bord de son assiette.

— Du temps où il vivait encore avec ma mère, il s'en allait souvent sans rien dire. Une fois, on est restés sans nouvelles de lui pendant trois semaines. Il était parti à Las Vegas. Il ne l'a jamais avoué, mais si tu veux mon avis, je suis sûr qu'il y était allé avec l'intention de divorcer.

Elle fit la grimace, le visage altéré par la douleur.

— Mais nous, nous n'avons aucun problème ! Nous sommes heureux. Pourquoi voudrait-il me quitter ?

— Peut-être qu'il n'était pas aussi heureux que tu le penses...

Colin étira nonchalamment ses jambes et croisa ses chevilles.

— Peut-être qu'il veut retrouver sa liberté. Ou peut-être qu'il a rencontré quelqu'un. Ce sont des choses qui arrivent... C'est même banal.

— Tu crois qu'il est parti avec une autre femme ?

Tiffany ferma les yeux en entendant la voix de sa belle-mère se briser dans un sanglot. Elle devait interrompre Colin et faire cesser ces allusions méchantes et fausses.

— Tu as bien dit que sa voiture avait été retrouvée devant la salle

de billard, poursuivit-il.

— Oui, mais le barman affirme qu'il ne l'a pas vu la nuit dernière, répondit Sheryl.

— Évidemment ! Tu ne vois pas ce que ça signifie ?

— Non, dit-elle, sans comprendre où il voulait en venir.

— Cela veut dire qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un, là-bas.

Colin renifla, mais Tiffany sut que ce n'était pas dû aux larmes ni à un accès de sentimentalisme. Il abusait de plus en plus de la cocaïne, et sa consommation excessive lui causait des problèmes de sinus. Il saignait même du nez régulièrement.

— Ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait une histoire de femme là-dessous. Ils ont dû prendre sa voiture à elle, insista-t-il.

— Mais il m'aime ! protesta Sheryl, au bord des larmes.

Tiffany eut un pincement au cœur. L'impuissance et le désarroi de sa belle-mère faisaient peine à voir. Ne sachant quel sens donner à la disparition de son mari, elle en était réduite à croire au scénario inventé de toutes pièces par Colin. Dans la bouche de son beau-fils, l'histoire d'une liaison extraconjugale sonnait plus vraie que celle d'une disparition ou d'un meurtre.

— Je ne suis sûr de rien, évidemment, poursuivait Colin. Je ne veux pas retourner le couteau dans la plaie, mais bon... c'est toi qui m'as demandé mon avis, non ?

Elle haussa les sourcils tout en s'essuyant les yeux.

— Si c'est pour entendre ça...

— Qu'est-ce que tu peux être enquiquineuse parfois ! Si tu veux le garder, il va falloir t'améliorer.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Sheryl, le visage enfoui dans ses mains, éclata en sanglots. Tiffany se redressa. Cette fois, Colin était allé trop loin. N'avait-il pas fait assez de mal à sa belle-mère comme ça ? Non seulement celle-ci ne reverrait jamais plus Paddy, mais elle était condamnée à rester dans le doute et l'ignorance quant au sort de son mari. Devait-il rendre la situation encore plus pénible qu'elle ne l'était déjà en la faisant culpabiliser ?

Colin n'avait jamais fait mystère de son peu d'affection pour Sheryl, qu'il trouvait laide, avec son visage trop maquillé et ses cheveux teints en roux, coiffés dans un chignon serré. Elle n'était peut-être pas très séduisante au premier abord, mais c'était une bonne épouse, une bonne mère, aux petits soins pour ses proches — autant de qualités que Tiffany avait toujours appréciées.

— Je ne suis pas d'accord, dit-elle tout à trac.

Elle s'était exprimée d'une voix à peine audible, mais ce fut suffisant pour attirer l'attention.

Sheryl baissa les mains et leva vers elle son visage baigné de larmes.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Quoi qu'il se soit passé, ça n'a rien à voir avec toi, déclara Tiffany, évitant le regard furieux de Colin.

Il lui ferait payer de l'avoir contredit, elle n'en doutait pas, mais, en cet instant, son ressentiment était plus fort que l'amour qu'elle lui portait.

Cherchant à se raccrocher à la moindre étincelle d'espoir, Sheryl se rapprocha de Tiffany.

— Tu ne penses pas qu'il y a une autre femme ?

— Non, ça ne tient pas debout. Paddy t'aime trop. Il ne te quitterait jamais. Il sait que personne ne pourrait lui donner autant que toi, assura-t-elle avec conviction.

Sans doute parce qu'elle avait été ignorée et privée d'amour par sa mère, Tiffany exprimait difficilement ses sentiments — et sa maladresse était encore plus marquée vis-à-vis des femmes. Mais quand Sheryl se mit à pleurer dans le creux de son épaule, elle n'en éprouva aucune gêne, aucun inconfort. Ce contact lui parut même naturel — peut-être parce qu'elles partageaient le même chagrin, le même désarroi ? Tiffany refusait la disparition de Paddy, elle aussi. Elle aussi voulait qu'il rentre.

Le regard furibond de Colin lui faisait l'effet d'une brûlure, mais elle ne se recroquevilla pas comme elle le faisait habituellement, et se surprit même à relever le menton. Elle était heureuse d'être intervenue. Puisqu'il voulait qu'elle attire Zoé au cabanon, il pouvait, en contrepartie, faire un effort et témoigner un peu de compassion à sa belle-mère.

— Comment expliques-tu sa disparition, alors ? gémit faiblement Sheryl dans l'épaule de sa belle-fille.

— Tiffany ne sait rien — que dalle ! s'emporta Colin.

— Parce que toi si, peut-être ? rétorqua-t-elle dans un accès d'indignation.

Elle écarquilla les yeux, surprise par sa propre audace. Qu'est-ce qui lui prenait ? Pourquoi s'opposait-elle à lui si ouvertement ? Le soulagement qu'elle vit se peindre sur le visage de sa belle-mère la rasséra : elle avait fait le bon choix. Colin lui ferait sûrement payer sa rébellion, mais cela en valait la peine.

— Il a peut-être été victime d'un traquenard..., avança-t-elle. Un homme l'aura convaincu de le suivre sous prétexte d'une panne de voiture, ou pour lui vendre un fusil. Paddy aime la chasse et la promesse d'une bonne arme le convaincrat d'aller n'importe où et de suivre n'importe qui. On l'a peut-être blessé pour le dépouiller.

Sheryl hocha la tête.

— Oui... ça doit être ça.

Colin prit son assiette et se leva pour la mettre dans l'évier.

— Et si c'était Glen, cette personne ? lâcha-t-il avec perfidie. As-tu pensé à lui demander où il était la nuit dernière ?

Sheryl devint livide.

— Jamais Glen ne ferait de mal à Paddy. Il n'est pas méchant.

— Tu sais bien que ton fils a le sang chaud et qu'il le déteste.

— Glen n'a rien à voir avec la disparition de ton père... Paddy le confirmera quand il rentrera. Il est probablement blessé quelque part. On va m'appeler et le ramener.

— Parfait. Alors, appelle-nous, à la minute où il franchira cette porte. Il faut qu'on rentre, j'ai plein de boulot en retard.

Quand Colin fit un mouvement de tête vers la porte, Tiffany sentit son ventre se nouer d'appréhension. Le sentiment de bravade qui l'avait animée quelques minutes plus tôt la quitta brusquement. Bientôt, elle serait *seule* dans la voiture avec lui, seule dans leur belle maison, au cœur d'une des banlieues les plus sûres de Sacramento.

Or elle savait mieux que quiconque à quel point les apparences peuvent être trompeuses.

* * *

— Alors comme ça, tu es devenue la meilleure amie de Sheryl ? ironisa Colin en s'engageant sur l'autoroute.

Il glissa un regard en biais vers Tiffany. Murée dans le silence, elle gardait les yeux fixés sur la route. Elle devait bien s'attendre à recevoir une sévère punition, non ? Elle en méritait une — avec le collier et le fouet, au moins. L'attitude bravache qu'il percevait pour la première fois chez elle l'inquiéta, l'emportant sur sa colère. Il avait toujours bénéficié de son soutien inconditionnel. Elle avait toujours pris son parti en toutes circonstances. Avait-elle même protesté une seule fois quand il avait kidnappé et torturé des enfants ? Il ne s'en souvenait pas.

Mais aujourd'hui elle venait de prendre ouvertement position contre lui — et pour Sheryl. Elle tolérait les animaux de compagnie dans leur vie parce qu'elle savait qu'il ne ressentait rien pour ces enfants, qu'ils n'étaient que des jouets entre ses mains. Elle n'y trouvait rien à redire, mais l'indifférence qu'il venait de manifester pour Paddy, son absence de remords et de sentiments filiaux la plongeait dans des abîmes de peur et d'incompréhension.

Il devait bien admettre qu'en cet instant il se faisait peur lui-même. A se demander si Tina — la créature abjecte qui lui avait donné naissance — n'avait pas raison à son sujet. Pourtant, il ne se fichait pas de tout, puisqu'il avait passé sa vie entière à lui prouver à elle — et au reste du monde, d'ailleurs — qu'il était brillant, compétent et productif. Tiffany était-elle en train de percevoir son absence d'*humanité* ? Pressentait-elle ce que sa mère avait vu quand Colin était jeune et que son père avait refusé de voir jusqu'à la fin ? Peut-être...

Dans ce cas, il courait un grand risque. Si Tiffany commençait à douter de son amour pour elle, leur couple vacillerait sur ses bases. Car c'était la certitude d'être aimée, et elle seule, qui la poussait à rester avec lui.

— Tu vas me répondre ? insista-t-il.

Elle tira sur sa ceinture de sécurité.

— J'ai de la peine pour elle, voilà tout !

— Parce que tu crois que je n'en ai pas ?

Elle se tourna vers lui.

— Eh bien non, on ne le dirait pas.

Il devinait le cheminement des pensées de sa femme.

— Détrompe-toi... Ce n'est pas facile pour moi non plus, répondit-il d'une voix adoucie.

Il tendit le bras et lui prit la main.

Elle tressaillit, manifestement surprise : elle s'attendait à recevoir un coup.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? demanda-t-il en lui caressant la main. Paddy était mon père, Tiff. C'est tellement difficile d'accepter la réalité et de me dire que je ne le reverrai plus jamais — par ma faute !

Ne parvenant pas à verser de larmes, il prit un air aussi accablé que possible.

— J'ai un cœur, moi aussi. Je vois bien que Sheryl souffre. Paddy va lui manquer, et à toi aussi. Je me sens très mal... Comment crois-tu que je vais pouvoir vivre avec ce que j'ai fait ?

Tiffany baissa les yeux sur leurs doigts entremêlés.

— C'est sûr... Tu n'aurais pas dû faire ça, murmura-t-elle, les sourcils froncés.

— Comme je te l'ai dit, je n'ai pas eu le choix. Tu aurais préféré me perdre, moi ? Parce que c'est ce qui serait arrivé : Paddy nous aurait dénoncés et nous aurions fini en prison. Je l'ai fait pour te protéger, pour nous protéger tous les deux.

Elle cligna des yeux à plusieurs reprises.

— Quelle horrible semaine !

— C'est vrai. Je n'étais pas dans mon état normal, surtout aujourd'hui. Je suis désolé... Je souffre tellement quand je pense à Paddy !

— Je comprends, murmura-t-elle doucement.

— Que ressentirais-tu si tu étais à ma place ?

Elle fit la grimace.

— Tu vois ? reprit-il. Je vis un enfer. J'ai l'air froid et distant, mais, en fait, ce n'est qu'une carapace.

Elle lui lança un regard compatissant et lui embrassa la main.

— Ça va aller, dit-elle. Nous traverserons cette épreuve ensemble.

Le poids qu'il avait dans la poitrine un moment plus tôt, et qui lui coupait la respiration, disparut instantanément.

— J'ai tant de chance de t'avoir à mes côtés ! Tu pourrais me faire traverser n'importe quelle tragédie.

— C'est normal. Je suis ta femme et je te soutiendrai toujours.

— Pour le meilleur et pour le pire.

Elle frotta sa main contre sa joue.

— Exactement.

Il ressentit quelque chose dans la poitrine... Une chaleur... Une *émotion*. Et peut-être pas que du soulagement. Du moins l'espérait-il.

— J'ai un cadeau pour toi.

— C'est vrai ?

— Pour la fête des Mères et aussi pour me faire pardonner pour... Zoé et Paddy.

Il la sentit se détendre. Elle lui serra la main pour lui témoigner son soutien.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu te souviens de cette bague sertie de diamants que tu voulais ?

Elle écarquilla les yeux.

— Oui ?

— Je vais te l'acheter.

— C'est vrai ? lâcha-t-elle dans un souffle.

— Ouais, pas plus tard que ce soir.

— Mais elle coûte plus de cinq mille dollars, Colin ! Nous ne pouvons pas nous permettre cette folie.

— N'oublie pas que tu as épousé un brillant avocat, bébé. Je peux quand même faire plaisir à ma femme, de temps en temps !

— Mais... tu vas devoir l'acheter à crédit !

— Ne t'inquiète pas. Je serai bientôt augmenté.

Colin la vit sourire comme elle ne l'avait pas fait depuis longtemps. Il s'en félicita. Enfin, il retrouvait sa Tiffany ! Celle qui l'adorait et qui l'aurait suivi au bout du monde.

— Ils vont faire une de ces têtes au boulot..., minaуда-t-elle, ravie.

— Ces ploucs devraient pourtant savoir que tu mérites le meilleur.

Il baissa la capote de la voiture. En sentant la brise dans ses cheveux, il fut traversé d'un délicieux sentiment d'insouciance. Un sourire lui vint aux lèvres. Pourquoi s'était-il tant inquiété ? Après tout, la mort de son père ne changerait pas grand-chose à son existence. Paddy était parti, mais il pouvait vivre sans lui.

Il se contracta en entendant la sonnerie du téléphone. La seule personne avec laquelle il voulait parler étant assise à côté de lui, cet appel ne pouvait être qu'une source de contrariété.

— Tu ne réponds pas ? demanda Tiffany.

— Si, si...

Il soupira et jeta un coup d'œil à l'écran.

— Qui est-ce ? reprit-elle.

— Je ne connais pas le numéro. C'est un appel longue distance de Los Angeles.

— Alors ça doit être ta mère.

C'était ce qu'il pensait aussi. Il savait par son père que Courtney vivait dans le Sud. Il ne fallait pas être malin pour en déduire que Tina ne devait pas être loin. La mère et la fille étaient toujours fourrées ensemble.

Tiffany se mordilla la lèvre.

— Tu crois qu'elle attendait ton coup de fil aujourd'hui ?

— Ça m'étonnerait. Cela fait des années que je ne l'ai pas appelée.

— Alors, qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir te dire ?

S'il le savait ! La dernière fois qu'il l'avait vue, il allait encore au lycée et il vivait avec Paddy. Lors de sa brève visite, elle avait trouvé le moyen de lui hurler dessus, l'accusant d'avoir lacéré ses pneus et le traitant de rejeton du diable.

D'accord, c'était lui qui l'avait fait, mais elle aurait dû lui accorder le bénéfice du doute, au lieu de l'accuser aussi vite.

— On va très vite le savoir.

Il décrocha juste avant que l'appel ne bascule vers sa messagerie.

— Allô !

— Colin.

Bingo ! C'était bien sa mère.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Dis-moi où est ton père.

Il sentit son estomac se contracter. Mais de quel pouvoir surnaturel cette femme était-elle dotée ? Elle agissait avec lui comme un miroir dans lequel se reflétait sa véritable nature.

— Tu es au courant qu'il a disparu ? répliqua-t-il en feignant la surprise.

— Sheryl vient de m'appeler. Elle voulait savoir si Paddy était revenu vivre avec moi. Quelle idée saugrenue, franchement !

Il tiqua. S'il n'avait pas cédé à la tentation d'asticoter sa belle-mère, de la faire souffrir en insinuant que Paddy l'avait quittée pour une autre, elle n'aurait jamais appelé Tina. Et il se serait épargné cette conversation.

— Tu connais Sheryl : elle dramatise tout. Papa s'est barré, mais il finira par rentrer au bercail. Il revenait toujours à la maison, avant, non ?

— Il est heureux avec elle. Il ne serait pas parti sans raison.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je ne le surveille pas. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il est.

— Ne me mens pas. Il a cherché à m'appeler la nuit dernière. Je n'étais pas là, mais il m'a laissé un message dans lequel il me disait qu'il avait besoin de me parler de quelque chose de sérieux. A propos de toi.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

— Ça faisait longtemps !

— Je pressentais que cela finirait comme ça. J'ai toujours dit que, s'il arrivait malheur à un membre de la famille, je regarderais de ton côté.

— Non, mais tu t'entends ? Tu es vraiment cinglée, ma parole ! Les mères dignes de ce nom ne voient que les bons côtés de leurs enfants.

— Oui, mais ces mères n'ont pas un fils comme le mien.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Comment peux-tu être si sûre que je suis différent des autres ?

— Parce que tu l'as été dès ta naissance, Colin. Et dès que tu as pu parler, tu as débité des mensonges. Et tu n'as plus jamais cessé. J'ai fait de mon mieux pour t'aider. Je t'ai emmené à l'église, pensant que la religion t'aiderait à trouver les valeurs qui te faisaient si cruellement défaut. Mais tu as réussi à berner tout le monde, hommes d'Eglise, professeurs... Même ton père n'y a vu que du feu.

— Si je suis mauvais, c'est ta faute ! Tu étais violente !

Un éclat de rire, à la fois incrédule et ironique, emplit le téléphone.

— Moi, violente ? Parce que j'ai essayé de t'éduquer et que j'ai refusé de me laisser manipuler ? Ça oui, je t'ai fessé. Chaque fois que tu le méritais. Qu'aurais-je dû faire avec toi ? J'étais démunie face à un fils que je voulais aimer et que je devais sauver de lui-même. Je pensais que, si tu apprenais à être responsable de tes actions et à respecter les gens, tu irais bien. Mais cela n'a servi à rien. Tu prenais plaisir à être cruel, même avec ta propre sœur. Tu nous as fait nous déchirer, Paddy et moi, tu as brisé un mariage heureux. Tu as même réussi à convaincre tes professeurs, tes entraîneurs et les parents de tes amis que j'étais bonne à enfermer.

Cela avait presque fonctionné, songea-t-il. Il avait failli réussir à faire interner sa mère, juste après sa dépression nerveuse. Comme elle avait essayé de le faire avec lui.

— Ta place est dans un asile. Aucune mère ne peut faire ce que tu m'as fait !

— Tu me reproches d'être partie avec Courtney ? Je n'avais pas le choix. Je devais la sauver.

— Va au diable !

— Je vais appeler les flics pour leur dire que tu es dangereux.

Son sang se figea dans ses veines.

— Eh bien, fais-le. Tu le regretteras, crois-moi !

— C'est une menace ? riposta-t-elle.

Il passa une main dans ses cheveux et s'exhorta au calme. Il devait faire preuve de prudence. Tina était capable d'enregistrer cet appel.

— Bien sûr que non ! Je ne pourrais pas te faire de mal, ni à toi, ni à personne. Tu as toujours su me faire sortir de mes gonds et ça me fait dire des bêtises.

— Dis-moi ce que tu as fait à Paddy, Colin.

— Je ne l'ai pas touché !

— Il t'aime, tu sais. Ce pauvre fou t'aime, plus qu'il nous a aimées, ta sœur et moi, sinon nous serions toujours ensemble. J'espère que tu ne lui as pas fait payer trop cher la confiance qu'il t'a accordée ! conclut-elle.

Colin s'apprêtait à répondre, quand il comprit qu'elle avait raccroché. Il était à bout de souffle, comme s'il venait de courir dix kilomètres.

— Quelle saleté ! Je la hais ! Elle m'a toujours pourri la vie ! s'emporta-t-il en jetant son portable.

Tiffany, qui n'avait rien perdu de la conversation, était livide. Elle ne fit aucun mouvement pour ramasser l'appareil qui était tombé à ses pieds, après l'avoir heurtée en rebondissant.

— Comment est-elle au courant ?

— Elle ne sait rien. Elle ne peut pas nous causer de tort. Même si elle contacte la police, ils ne pourront rien prouver. Tout ce que j'ai à faire, c'est de combattre le feu par le feu.

Tiffany leva des yeux emplis d'incrédulité.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ne t'inquiète pas.

Il inspira profondément par le nez, retint son souffle, puis l'expulsa — recommença aussitôt. Après de longues minutes, il commença à se sentir mieux. Plus calme. Plus maître de lui.

— Je me suis déjà opposé à ma mère par le passé, et j'ai gagné chaque fois. J'ai toujours su susciter la compassion. De nos jours, la parole d'un enfant martyrisé a plus de poids que celle d'un adulte, expliqua-t-il doctement.

Si Tina lui causait le moindre problème, il clamerait qu'elle l'avait toujours détesté. Et il pourrait en raconter des histoires !

Lorsque Zoé et Jonathan arrivèrent à l'unité de soins intensifs, les parents de Toby s'étaient absentés. Ils durent passer par le bureau des infirmières pour obtenir l'autorisation d'entrer dans la chambre de Toby.

M. et Mme Simpson avaient fait de leur mieux pour atténuer le côté impersonnel et aseptisé de la pièce. Les persiennes avaient été entrouvertes pour laisser entrer le soleil, de la musique douce s'échappait d'une radio et des fleurs, posées sur la table de chevet, égayaient les lieux. Malgré tout, Zoé sentit son cœur se serrer : l'enfant ne semblait montrer aucun signe d'amélioration.

Il lui parut encore plus pâle, toujours relié par des tubes et des sondes aux mêmes appareils. A chaque nouvelle heure qui passait, l'espoir s'éloignait un peu plus de le voir reprendre conscience. Mais les Simpson avaient retrouvé leur fils, au moins. Et ce dernier avait échappé à son bourreau. Zoé en serait presque venue à les envier.

— Quelle sorte d'homme peut faire ça ? marmonna-t-elle entre ses dents en serrant la main de l'enfant.

Jonathan se rapprocha et tendit le bras vers elle. Elle se raidit involontairement et se pencha pour éviter son contact. Elle savait qu'il souhaitait la réconforter, mais elle ne pouvait plus se permettre d'accepter son soutien. C'était trop risqué. Il lui suffisait de poser les yeux sur lui pour être assaillie d'images sensuelles. Était-elle en train de tomber amoureuse ? Elle avait ressenti pour lui un désir brut, irrépressible, qui l'avait submergée. Jamais elle n'avait connu un tel élan, une telle plénitude. C'était un séisme émotionnel qu'elle n'avait jamais éprouvé avec personne.

Et c'était ça qui l'inquiétait, justement. Elle avait toujours réussi à se préserver. Or Jonathan avait réussi en quelques jours à mettre à mal le fragile équilibre qu'elle avait construit.

— Nous l'empêcherons de nuire, promit-elle tout bas à Toby.

Elle se retourna en entendant un bruit de pas. M. et Mme Simpson entrèrent dans la chambre avec deux sacs en papier. Une odeur de nourriture chinoise flotta dans la pièce tandis qu'ils reprenaient place

au chevet de leur fils, de l'autre côté du lit.

Zoé s'en voulut de s'imposer à eux dans un moment aussi intime. Elle s'apprêtait à s'excuser auprès de Mme Simpson, quand elle remarqua ses yeux brillants et son sourire.

— Vous avez de bonnes nouvelles ? s'enquit-elle avec curiosité.

Le couple échangea un long regard.

— Lyle voulait attendre un peu avant de vous appeler, mais puisque vous êtes là, je...

— Theresa..., intervint M. Simpson.

— Toby a serré ma main ce matin ! reprit son épouse, manifestement pressée de partager sa joie.

Zoé écarquilla les yeux.

— Il a *quoi* ?

— Il a serré ma main ! répéta-t-elle d'une voix vibrante d'excitation.

— Ma chérie, tu sais ce que le médecin nous a dit. Il ne s'agit peut-être que d'un réflexe. C'est pour ça que je ne voulais pas qu'elle vous appelle tout de suite, ajouta-t-il d'un air navré à l'adresse de Zoé et de Jonathan. Je ne voulais pas que... vous vous fassiez trop d'espairs si...

— Je comprends.

Les réticences de M. Simpson étaient parfaitement logiques, en effet — mais l'euphorie de son épouse était communicative. Emue, Zoé sentit un léger espoir renaître en elle.

— Je ne crois pas que c'était un réflexe, affirma Mme Simpson. C'est mon petit garçon qui essayait de me redonner courage. J'étais en train de lui parler. Je lui disais : « C'est la fête des mamans, mon bébé. Je suis là... »

Sa voix se brisa, mais elle se ressaisit, poursuivant d'une voix rauque :

— Et, soudain, j'ai senti ses doigts exercer une pression sur ma main, au moment précis où je lui parlais. Ça ne peut pas être une coïncidence. Je me fiche de ce que disent les médecins !

— Mais Toby ne l'a pas refait depuis, malgré toutes nos sollicitations, nuança son mari.

Le jeune garçon avait-il cherché à communiquer avec ses parents ? Zoé sentit son cœur s'accélérer à cette simple éventualité. Ou n'était-ce que leur désir qui les avait amenés à donner du sens à un simple mouvement musculaire, comme le suggéraient les médecins ?

Elle prit la main de l'enfant dans la sienne et se pencha vers lui.

— Tu ne risques plus rien, Toby. Tu vas te remettre. Tu as une famille qui t'aime et qui t'attend. Ils sont près de toi, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Si seulement il pouvait bouger la main... Elle avait tant besoin d'un signe positif !

Mais il ne se passa rien. Pourtant, quelques heures plus tard, alors que Jonathan et elle venaient de faire imprimer un avis de recherche mentionnant la récompense, elle reçut un appel de l'hôpital.

Au bout du fil, la mère de Toby s'écria :

— Madame Duncan ? Il vient juste d'ouvrir les yeux ! Il vient juste d'ouvrir les yeux !

— Est-ce qu'il a dit quelque chose ?

La question de Zoé se perdit dans les pleurs de joie et de soulagement de Mme Simpson, trop émue pour lui répondre de manière cohérente.

* * *

— Tu sais, je connais un peu Sheridan, déclara Zoé sans préambule. Je l'ai déjà rencontrée.

Jonathan lui lança un regard perplexe. Qu'était-il censé répondre ? Elle avait voulu l'accompagner lorsqu'il avait annoncé qu'il sortait avec Kino, et marchait à son côté, le visage impénétrable. A quoi pensait-elle ? Il attrapa son chien par le collier pour l'éloigner du jardin des voisins et le faire traverser la rue. La nuit était tombée. Hormis les halos de lumière de quelques lampadaires, il faisait sombre et plus frais que la veille. Il avait prêté un pull à Zoé — trop grand pour elle, évidemment. C'était la seule trace de l'intimité qu'ils avaient partagée. Depuis le coup de fil de Sheridan, elle s'était refermée comme une huître, s'efforçant de le tenir à distance. Il avait pourtant essayé à plusieurs reprises de se rapprocher d'elle. Pour quelle raison ? Il ne le savait pas très bien lui-même.

— Au groupe de soutien aux victimes ? demanda-t-il.

Aucune autre réponse ne lui vint à l'esprit. Il n'avait pas envie de parler à Zoé (avec laquelle il avait fait l'amour jusqu'au petit matin) de Sheridan (à laquelle il avait avoué ses sentiments). Cette conversation le hérissait.

— Oui, confirma-t-elle. Je l'ai trouvée très chouette. Et très belle.

Elle n'avait rien à lui envier de ce côté-là, mais il s'abstint de le lui dire, sachant qu'elle ne voudrait pas croire à la sincérité de son compliment.

— Toby est enfin sorti du coma... C'est une bonne nouvelle, lança-t-il, changeant volontairement de sujet.

Elle retroussa ses manches trop longues, avant de jeter machinalement un énième coup d'œil à son téléphone.

— Je me demande s'il aura... des séquelles, dit-elle en butant sur le mot.

Ils n'en avaient pas appris plus, depuis le dernier coup de fil de M. Simpson, qui les avait rappelés pour leur annoncer que leur fils se souvenait de son prénom. Pour éviter de les ennuyer davantage, Jon avait préféré s'adresser à l'inspecteur Thomas. Ce dernier était entré

directement en contact avec les médecins, qui se montraient encore réservés sur le pronostic. Officiellement, il fallait attendre quelques jours pour voir comment Toby allait se remettre. Le plus tôt serait le mieux ! C'était néanmoins une bonne nouvelle, et Jon avait une deuxième raison de se réjouir : Zoé, qui, un peu plus tôt, lui avait fait part de son intention de prendre une chambre d'hôtel dès qu'ils seraient rentrés, n'en avait plus reparlé. Elle semblait même avoir abandonné l'idée. L'attente l'avait plongée dans une fébrilité douloureuse, qu'elle redoutait sans doute d'affronter seule.

— J'ai récemment entendu parler d'une fille qui est sortie du coma au bout de cinq jours. La convalescence a été longue, mais elle a fini par récupérer toutes ses facultés, dit-il, se voulant réconfortant.

— Souhaitons que ce soit la même chose pour Toby..., murmura-t-elle.

Kino leva la patte contre un arbre puis, la truffe collée au sol, il s'arrêta sur un trou de taupe.

— Il le faut, même si ce ne sera pas facile de l'entendre raconter son calvaire, répliqua-t-il, soucieux de la préparer au pire.

Zoé fronça les sourcils, puis hocha la tête. Ils marchèrent quelques instants en silence. Jonathan aperçut un homme avec son chien au coin de la rue, et il rattrapa Kino pour lui mettre sa laisse.

— Depuis combien de temps tu connais Sheridan ? s'enquit Zoé tout à coup.

Etouffant un grognement, Jonathan garda le regard fixé sur le trottoir.

— Quatre ans environ.

— Vous êtes sortis ensemble ?

— Disons que nous avons passé quelques soirées en tête à tête.

— Qu'est-ce qui n'a pas marché entre vous ?

Il lâcha un soupir.

— Un problème de timing. Au début, elle m'aimait bien, mais je n'étais pas prêt. Puis, quand je le suis devenu, c'est elle qui ne s'intéressait plus à moi

— Ça a duré longtemps, ce petit manège ?

Il lui décocha un coup d'œil irrité.

— Faut-il vraiment qu'on parle de ça ?

— Est-ce qu'on ne parle pas de tout entre amis ? demanda-t-elle.

Encore aurait-il fallu qu'il pense à elle comme à une amie, ce qui était loin d'être le cas... L'image de son corps nu, pressé contre le sien, ne le quittait pas. Et la seule pensée de l'entendre lui murmurer son prénom à l'oreille le mettait dans tous ses états. Mais pouvait-il lui avouer des choses pareilles ?

— Si c'est comme ça que tu vois les choses...

— J'espérais, quand même, que deux ou trois orgasmes m'avaient

fait sortir de la catégorie de « simple cliente ».

Jonathan ne put réprimer une grimace. Elle le faisait payer et il l'avait bien cherché.

— Tu n'es pas qu'une cliente. Tu ne l'as jamais été.

— Je te remercie, ironisa-t-elle.

Elle inclina la tête vers lui.

— Et toi, tu n'es pas qu'un détective privé.

Elle laissa échapper un petit rire, mais il ne vit rien d'amusant dans son commentaire.

— Enfin... Si elle t'a brisé le cœur au point que tu souffres de parler d'elle, je...

— Je ne souffre pas, la coupa-t-il avec une virulence qui le surprit lui-même.

— Sheridan est au courant de tes sentiments. Moi aussi. Tout le monde le sait. Alors, c'est quoi le problème ? insista Zoé.

Le problème ? C'était elle, Zoé — et le désir qu'elle provoquait en lui. Il n'arrivait pas à penser à autre chose. Son envie de la toucher le plongeait dans une intense frustration sexuelle. Il avait conscience que ses chances de lui faire de nouveau l'amour se réduisaient comme peau de chagrin — si tant est qu'il lui en restât une, après la conversation téléphonique qu'elle avait surprise le matin même.

— Ma relation avec Sheridan est sans importance. Elle est mariée. Il nous arrive de travailler ensemble. C'est tout.

— Vous avez vécu ensemble ?

— Zoé...

— Ça va, tu peux me dire la vérité. De toute façon, je te désirais tellement hier soir que je t'aurais probablement rejoint dans ta chambre, même si j'avais su pour Sheridan.

Que cherchait-elle à lui faire comprendre ? Qu'elle ne le désirait plus ?

— Bref, j'ai aussi ma part de responsabilité dans ce qui s'est passé. Et ce n'est pas comme si j'attendais un quelconque engagement de ta part, poursuivit-elle en écartant les mains. Je ne sais pas pourquoi j'ai accordé tant d'importance à cet appel.

Il n'aurait su dire pourquoi — et il ne chercha pas à approfondir —, mais il était heureux qu'elle lui ait accordé de l'importance.

— Je veux dire, continua-t-elle, ce n'est pas comme si cela représentait quelque chose d'important pour nous... Peut-être que c'était à elle que tu pensais quand tu étais avec moi.

Bon sang ! Là, elle allait trop loin. Il s'immobilisa et lui fit face.

— Si tu essaies de me faire comprendre que je n'ai plus la moindre chance avec toi, c'est bon : j'ai compris le message.

Il tourna les talons, écourtant la balade du chien.

Zoé ne regrettait rien. Elle lui avait parlé franchement. Sans doute aurait-elle dû y mettre davantage de formes, songea-t-elle en offrant son visage au jet chaud de la douche. Elle avait néanmoins obtenu le résultat recherché : Jonathan n'avait pas tenté d'approches depuis leur promenade. Elle avait vraiment eu l'intention d'aller à l'hôtel, mais le courage lui avait manqué à l'idée de la nuit qui l'attendait, une nuit à arpenter le tapis mité d'une chambre quelconque. Etre livrée aux affres de l'attente, priant pour que Toby se remette rapidement et se morfondant en imaginant le pire pour Samantha, était au-dessus de ses forces. Auprès de Jonathan, elle se sentait protégée et en sécurité. Néanmoins, elle ne pourrait s'imposer indéfiniment, guère plus d'une nuit ou deux.

Elle sortit de la douche et s'enveloppa dans une serviette. Après avoir enfilé le bas de pyjama qu'il lui avait prêté et un T-shirt à elle, elle se brossa les dents, puis se sécha les cheveux. Quand elle sortit de la salle de bains, elle trouva Jonathan, la mine sombre, allongé sur le canapé, la télécommande dans une main, en train de regarder la télévision.

— Quelque chose de bien ?

Il tourna les yeux vers elle, s'attardant sur ses seins qui pointaient sous le T-shirt, avant de la dévisager.

— Je n'ai pas trouvé mieux que ça.

Sous l'intensité de son regard, une sensation familière de picotement l'envahit.

— Excuse-moi. Tu veux peut-être que je me change ?

— Je peux aussi regarder ailleurs, si tu préfères.

Zoé finit par hausser les épaules. Elle ne portait rien d'indécent et il était un peu tard pour jouer les pudiques. Il avait déjà vu ses seins, il les avait caressés, *embrassés*.

— Si cela ne te gêne pas...

Jonathan haussa un sourcil, mais ne fit aucun commentaire, reportant son attention sur l'écran, sans plus lui prêter attention.

— Où Sheridan a-t-elle rencontré son mari ? demanda-t-elle, profitant de la pause publicitaire.

— Je n'ai plus envie de parler d'elle ! lâcha-t-il sèchement.

Elle vit un muscle tressaillir à l'angle de sa mâchoire et comprit qu'il était en colère. Il lui semblait pourtant que le sujet « Sheridan », était le seul à même de faire baisser la tension sexuelle qui s'élevait entre eux.

— Je devrais partir, déclara-t-elle en se levant.

— Ce n'est pas ça le problème.

— C'est quoi alors ?

Il se leva et s'approcha d'elle, sans la quitter des yeux. Le picotement qu'elle avait senti quelques minutes plus tôt au niveau de

la poitrine se répandit dans tout son corps, lui donnant l'impression de s'embraser. Son instinct lui criait de reculer, mais elle se refusa à bouger. Battre en retraite n'aurait fait que confirmer à Jon à quel point il la troublait.

Lentement, il posa ses mains sur ses seins, agaçant doucement leurs pointes à travers le tissu. Puis il avança sa bouche.

Son baiser fut une lente exploration, douce et torturante à la fois. Elle voulut feindre l'indifférence, mais n'y parvint pas.

— Ce que tu me fais... C'est ça le problème, décréta-t-il en reculant d'un pas.

Et il quitta le salon sans un mot de plus.

Devait-elle aller dormir dans sa chambre ou rejoindre Jonathan dans la sienne ?

Assise sur l'accoudoir du canapé d'un vert usé, Zoé était incapable de se décider.

Il était amoureux d'une autre.

Mais cette personne était mariée. Qui plus est, heureuse en mariage.

Oui, mais pourquoi aller au-devant des ennuis ? D'autant plus qu'elle n'était pas dans son état normal en ce moment.

En même temps, pourquoi s'interdire de rejoindre Jon alors qu'ils étaient si attirés l'un par l'autre ? Quel mal y aurait-il à accepter ses caresses, ses baisers ? L'avenir semblait si incertain... Pourquoi ne pas profiter du peu de joie que la vie lui offrait ?

Elle souffla lentement, cherchant à faire le calme en elle. Les hormones devaient influencer son jugement, se dit-elle, car toutes les raisons qu'elle avait trouvées quelques heures plus tôt pour garder ses distances avec Jonathan s'effaçaient devant l'envie irrépressible de se retrouver dans ses bras.

Etait-il interdit de partager un moment purement sexuel ? C'était monnaie courante, à présent. C'est ce que faisaient des tas de gens, non ?

Hmm. D'autres femmes le faisaient peut-être, mais pas *elle*. Depuis la naissance de Sam, elle avait toujours vécu en couple avec chacun de ses petits amis. C'était la première fois qu'elle était attirée par un homme qui n'éprouvait pas de sentiments pour elle... mais puisque les choses étaient claires et qu'elle savait à quoi s'en tenir, pourquoi résister ?

Si elle gardait ça en tête et se répétait : « Il aime Sheridan... il aime Sheridan » chaque fois qu'il l'embrasserait, elle ne souffrirait pas.

* * *

Dès que Zoé se glissa dans ses bras, Jon s'aperçut que quelque chose avait changé. Sur le plan physique, la communion était parfaite. Leurs corps s'accordaient à la perfection. Elle s'offrait à lui, goûtant

sans résister au plaisir qu'il voulait lui donner... attisant son propre désir, aussi. Seulement, dans la fièvre de leurs étreintes, quand il murmurait un compliment qui aurait dû la faire sourire ou se presser contre lui encore plus fort que la première nuit, elle faisait mine de ne pas avoir entendu et détournait le regard.

Malgré tout, il n'avait jamais connu de nuit aussi passionnée. Trois fois, il avait fait l'amour à Zoé — c'était elle qui l'avait réveillé à l'aube pour recommencer — et pourtant... il la désirait encore ! Il aurait voulu l'aimer, encore et encore — jusqu'à ce qu'elle finisse par céder... et puis quoi ?

Qu'elle lui dévoile ses sentiments. Voilà, c'était ça. Il devinait qu'elle refoulait ce qu'elle ressentait *vraiment*, et ça le blessait. Mais à quoi s'attendait-il ? Elle avait été sur le point de s'ouvrir à lui et il avait tout gâché.

Il avait beau se répéter, pour se rassurer, que Zoé devait savoir pour Sheridan, que c'était plus honnête, il ne parvenait pas à s'en convaincre.

Il tourna la tête vers elle et la regarda dormir. Et s'il avait sciemment cherché à gâcher ce qui était en train de naître entre eux ? Avait-il pressenti, dès le premier jour, la menace qu'elle représentait pour lui ?

Il jeta un coup d'œil au radio-réveil. Il était à peine 7 heures. Il ne tenait pas à analyser ce qu'il éprouvait, mais les questions affluaient, impossibles à refouler. Était-ce vraiment Sheridan ou son expérience malheureuse avec Maria qui constituait un obstacle entre lui et Zoé ? Et si c'était plutôt la peur d'aimer de nouveau ? Peut-être avait-il même porté ses vues sur Sheridan parce qu'il avait toujours su au fond de lui qu'il ne se passerait jamais rien entre eux... Sheridan l'aimait bien, mais pas d'amour. Était-ce pour cela qu'il ne s'était jamais déclaré ?

Il devait y avoir une raison. En fait, il n'avait jamais vraiment *essayé* avec Sheridan — sinon il aurait compris bien avant son mariage avec Cain à quel point il tenait à elle. Il s'était contenté d'une relation ambiguë et du statut d'ami. Pourquoi ?

Zoé remua près de lui.

— Il faut qu'on se lève, Jonathan..., marmonna-t-elle.

Elle refusait manifestement d'ouvrir les yeux et il comprenait ses réticences : elle était au lit avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis une semaine ; sa fille n'avait toujours pas été retrouvée et, avec le jour, revenaient les angoisses et la peur.

Il la prit dans ses bras et enfouit son visage dans son cou. Il la sentit se raidir imperceptiblement, mais il ne s'écarta pas.

— Cette journée sera peut-être la bonne, l'encouragea-t-il.

— Je l'espère tant.

Elle cessa de résister et se blottit contre lui.

— Je vais distribuer les nouveaux avis de recherche, puis je me rendrai à l'hôpital, ce matin. Je... je sais que je devrais laisser un peu d'air à Toby et ses parents, mais... j'ai besoin d'être là-bas, de leur manifester mon soutien.

— Je comprends.

— Et toi, que comptes-tu faire ?

— Je vais rester ici une bonne partie de la matinée à passer des coups de fil, d'abord à six de mes clients qui ne me lâchent pas et qui se demandent pourquoi je ne donne pas signe de vie, ensuite à des compagnies de gestion de biens. Je dois aussi voir l'inspecteur Thomas pour faire le point sur les avancées de nos enquêtes respectives et comparer nos impressions.

— Merci.

— De rien.

Zoé prit le visage de Jonathan entre ses mains.

— Je le pense vraiment. Je... je ne sais pas comment je ferais pour traverser ce cauchemar sans toi.

Il tressaillit, profondément ému. Une émotion qui tenait du désir de la posséder et du désir intense de la protéger.

— On ferait mieux de se lever, dit-elle.

Elle se redressa, mais il la retint et l'attira contre lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Troublé par ce qu'il ressentait, mais incapable d'en faire une description cohérente, il lui offrit un baiser pour toute réponse. Ce fut d'abord tendre et doux, mais, quand elle rouvrit les lèvres, leur baiser devint rapidement passionné. Il glissa une main sur son ventre plat, jusqu'à la douceur moite et chaude qui le rendait fou.

— Fais-moi l'amour encore une fois, chuchota-t-il au creux de son oreille.

La sonnerie de son téléphone déchira le silence. Jon roula sur le côté en laissant échapper un soupir.

Son cœur battait si fort qu'il lui fallut quelques secondes pour se ressaisir. La réalité venait de reprendre brutalement ses droits, brisant l'instant magique.

— C'est peut-être une bonne nouvelle, dit-elle d'une voix pleine d'espoir.

Il attrapa son portable posé sur la table de chevet, et décrocha.

— Jon ? J'appelle trop tôt ?

Jasmine.

— Non, non, je suis réveillé. As-tu reçu mon colis ?

— A l'instant.

Il l'avait envoyé en livraison exprès pour qu'elle l'ait avant 10 heures, heure de la Louisiane.

— Et... ?

— L'énergie qui s'en dégage est si forte que j'ai *ressenti* Samantha dès que j'ai touché la peluche.

Il se redressa.

— C'est bon signe, alors, n'est-ce pas ?

— Elle est en vie. J'en suis sûre.

Zoé se redressa à son tour, s'adossant contre la tête de lit, serrant les draps contre sa poitrine. Elle semblait si vulnérable, tout à coup !

— Tu peux m'en dire plus ?

— Quand j'ai fermé les yeux, j'ai entendu des oiseaux. Beaucoup d'oiseaux. Elle est dans la nature. Peut-être dans une forêt. Il fait frais, humide, même sombre.

— Là, maintenant ? En plein jour ?

— Elle est dans un espace exigü. Enfermée. Je le ressens comme ça.

Elle donnait ses impressions à mesure qu'elles venaient, comme un peintre peignait sa toile par petites touches de couleurs. Cela le fascinait toujours, mais, ce matin, il brûlait d'obtenir plus de précisions sur l'endroit où se trouvait Sam. Sacramento s'étalait au pied de la Sierra Nevada. Les contreforts n'étaient pas loin et offraient aux citadins des kilomètres et des kilomètres de forêt accessibles en voiture.

— Perçois-tu d'autres bruits ? des odeurs ?

— Non, rien.

— Insiste, Jaz.

— Je crains de ne pas avoir que des bonnes nouvelles.

Il déglutit avec difficulté.

— Je t'écoute.

— Cette fillette est très faible. Elle a besoin d'aide, Jon. Et vite, sinon...

Elle laissa sa phrase en suspens. Il resta silencieux. Il savait que les facultés parapsychiques de Jasmine l'obligeaient à se confronter à des impressions pénibles, mais il savait aussi qu'elle était solide — pas du genre à se dérober quand il fallait se battre au côté des victimes.

Il jeta un coup d'œil à Zoé.

— C'est Jasmine ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? demanda-t-elle.

Sa voix était montée dans les aigus.

— Elle pense que Sam est en vie.

Ses doigts se crispèrent sur les draps.

— Merci, mon Dieu ! Mais... où est-elle ?

— Dans une forêt, manifestement.

— Une forêt ?

Les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues.

— Et l'homme qui l'a kidnappée ? demanda Jonathan à Jasmine.

Peux-tu me donner un indice ? Est-ce celui qui se fait appeler « Maître » ? Est-on sur la bonne piste ?

— Aucune idée. Tout ce que je sais c'est que ce type revêt l'apparence de la normalité, sinon il aurait déjà attiré l'attention sur lui : il a un bon travail, une famille. Au premier abord, il semble au-dessus de tout soupçon.

— Comment peut-il avoir une famille et se livrer à sa perversité pendant des jours, des semaines, des mois, en toute impunité ?

Il savait que cela arrivait, mais il n'en restait pas moins surpris.

— C'est plus fréquent que tu ne le crois. Tu te souviens de cette affaire, en Autriche ? Celle de cet homme qui avait kidnappé sa propre fille de dix-huit ans ? Il l'a gardée prisonnière dans sa cave pendant vingt-quatre ans.

Il s'en souvenait. Ce fait divers avait été largement médiatisé, et le grand public avait découvert avec horreur que l'homme avait eu sept enfants avec sa victime.

— Sa femme ne s'était doutée de rien. Elle l'avait cru quand il lui avait affirmé que leur fille avait fugué et ne reviendrait plus, ajouta Jasmine.

— Rocklin n'est pas l'endroit idéal pour commettre ce genre de crime, objecta-t-il. Les résidences sont des constructions récentes et elles n'ont pas de caves.

— L'homme que vous recherchez peut cacher ses victimes ailleurs, suggéra-t-elle.

— Dans une forêt, par exemple...

Il sonda sa mémoire, repensant aux déclarations que lui avaient faites les diverses personnes qu'il avait interrogées. L'une d'elles lui avait-elle parlé d'un récent déplacement ? d'une virée à la campagne ?

Soudain, il se rappela que Colin lui avait raconté que Tiffany ne participerait pas à la battue, car elle souhaitait se rendre dès le vendredi soir au cabanon que possédait le père de Colin. Un cabanon où ils se rendaient parfois en week-end...

Sa main se crispa sur le téléphone. Était-il sur une piste ? Non, il se faisait des idées. Comment Colin pourrait-il être ce « Maître » ? Quand ils ne travaillaient pas, les Bell ne se quittaient pas d'une semelle. Leur travail les obligeait à rester en ville, à l'exception de quelques courts week-ends dans les environs. Ils ne pouvaient pas retenir une gamine prisonnière dans la forêt ! D'autant plus que Colin était à son cabinet quand Samantha avait disparu.

La conversation qu'il avait eue avec le shérif adjoint au sujet de Toby lui revint à l'esprit :

« Le gamin était en proie à une telle panique qu'il n'a laissé personne s'approcher de lui. L'homme qu'il a croisé en premier a compris qu'il lui faisait peur et il a laissé faire sa femme, pensant

qu'elle apparaîtrait moins menaçante.

— Ça a fonctionné ?

— Pas vraiment. Au moment où elle a cru qu'elle avait gagné sa confiance, il s'est enfui en pleurant et en criant... »

Toby craignait autant les femmes que les hommes. Était-ce significatif ?

— Tu crois que nous pourrions avoir affaire à un... *couple* ? demanda-t-il à Jasmine.

— C'est possible. Souviens-toi de ce couple de Canadiens qui avait martyrisé la sœur de la femme et assassiné deux autres filles...

L'état de Zoé et les circonstances étranges dans lesquelles il l'avait retrouvée, quasi amnésique dans une chambre d'hôtel, rendaient cette idée plausible. Elle avait dîné avec les Bell...

Mais les couples de tueurs en série, comme Myra Hindley et Ian Brady, qui s'étaient tristement illustrés en Angleterre en martyrisant et en tuant cinq enfants, restaient des exceptions. Si Colin et Tiffany s'en prenaient à des enfants, pourquoi ne se montraient-ils pas plus discrets ? Pourquoi s'étaient-ils donné tant de mal pour venir en aide à Zoé ? Ils l'avaient invitée chez eux, appelée pour la fête des Mères, ils avaient organisé une battue...

Et si leur altruisme et leur gentillesse ne servaient qu'à leur conférer l'apparence de la normalité ?

Possible.

Jonathan remercia Jasmine et lui demanda de l'appeler si une autre impression lui traversait l'esprit — même si elle lui semblait sans rapport avec Samantha. L'hypothèse d'une implication des Bell lui semblait tirée par les cheveux, mais il n'arrivait pas à l'écarter. Plus il y songeait, plus il s'apercevait que Colin avait été très présent depuis la disparition de Sam. Presque trop... à l'image de certains criminels qui s'impliquent dans l'enquête de leur propre crime. Ils se montraient si zélés qu'ils finissaient par attirer l'attention sur eux, d'ailleurs.

Il se souvint du voisin de Zoé le jour de la battue. Avec quelle ardeur il avait clamé son désir de retrouver l'adolescente ! N'était-ce qu'une façade ?

— Tu connais bien les Bell ? demanda-t-il à Zoé.

— Non. Avant la disparition de Sam, nos relations se résumaient à un signe de la main.

Avant la disparition de Sam. Ces mots lui firent froid dans le dos.

— Tu crois qu'ils auraient pu l'enlever ?

Elle repoussa ses cheveux et fit une grimace.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Si.

Elle secoua la tête.

— Au cours des neuf mois où nous avons vécu près de chez eux, ils ne lui ont jamais prêté attention. En fait, il a toujours paru plus intéressé par moi que par Sam. Et comme tu l'as dit, il était au travail le jour de sa disparition. Quant à Tiffany, elle ne ferait pas de mal à une mouche.

Elle avait probablement raison. Beaucoup de détails ne collaient pas. Si les Bell avaient kidnappé Samantha, pourquoi auraient-ils drogué Zoé, lui auraient-ils enlevé ses vêtements pour l'abandonner, indemne, dans une chambre d'hôtel ? La personne qui avait brutalisé Toby n'aurait pas hésité à tirer avantage d'une autre victime à sa merci.

— Non... Je n'arrive vraiment pas à imaginer Tiffany mêlée à cette sauvagerie, reprit-elle après un silence.

— Moi non plus, je l'avoue.

A quoi bon l'inciter à se méfier de ses anciens voisins qui n'avaient probablement rien à voir avec l'affaire ? N'empêche... Le kidnappeur de Samantha vivait à Rocklin. Et les Bell habitaient la maison voisine de celle d'Anton.

Quand Jonathan franchit l'accueil du cabinet d'avocats Scovil, Potter & Clay, la standardiste était au téléphone. En le voyant approcher, elle leva la main en souriant pour l'inviter à patienter quelques instants.

— Comptez sur moi, je le lui dirai, dit-elle à son interlocuteur. Oui, monsieur, comme toujours. Pourquoi... ? Me débaucher ? Oh ! merci. Je me laisserai peut-être tenter un de ces jours. D'accord, vous aussi.

Elle raccrocha et écrivit rapidement un mot sur un bloc-notes, puis elle retira son casque et leva les yeux vers Jon.

— Puis-je vous aider ?

— Oui, je...

— Attendez ! Je vous reconnais, vous !

Elle se leva — non sans mal, tant elle semblait gênée par sa corpulence.

— Je vous ai vu à la battue samedi, mais vous n'êtes pas resté longtemps. Je suis physionomiste : je n'oublie jamais un visage ! Si tant est qu'une fille puisse oublier le vôtre, ajouta-t-elle avec un gloussement empreint de nervosité.

Il lui répondit avec un large sourire pour la mettre en confiance.

— Je suis détective privé. Je...

— Ah ! Je me disais que vous étiez peut-être inspecteur — dans la police, je veux dire.

— Non, j'ai été mandaté par La Contre-Attaque pour retrouver Samantha Duncan.

La jeune femme laissa échapper un soupir.

— C'est *tellement* triste, cette histoire. Je prie tous les jours pour qu'on retrouve cette pauvre enfant saine et sauve. Il y a du nouveau ?

— Pas pour le moment.

— Oh... J'espérais que vous apportiez une bonne nouvelle, murmura-t-elle d'un air navré.

Du plat de la main, elle lissa ses cheveux que le port du casque avait rendus électriques.

— Donc, vous êtes venu voir Colin ?

— Oui. Il est dans son bureau ?

La standardiste donna sans le vouloir un coup de coude à un chien en peluche posé sur un classeur, et le rattrapa de justesse avant qu'il ne tombe par terre.

— Je crains que non, répondit-elle.

— Sa voiture est pourtant dans le parking souterrain, lui fit remarquer Jonathan.

— Ah...

Dépitée d'être prise en flagrant délit de mensonge, elle jeta un coup d'œil vers le couloir qui menait aux différents bureaux, et finit par avouer à voix basse :

— En fait, il est en réunion avec M. Scovil, le grand chef, et on m'a demandé de prendre tous les appels.

— Je vois. Ça doit être important.

— Ça l'est. Je crois qu'il a des problèmes.

Elle fit une petite grimace complice pour se faire pardonner.

Jonathan se mit, à son tour, à chuchoter pour rester sur le terrain de la complicité, favorable aux confidences.

— Est-ce qu'il a fait quelque chose de mal ?

— Rien de *mal* en soi. C'est juste que...

Elle se reprit.

— Ecoutez-moi faire la mauvaise langue !

Elle poussa un petit rire haut perché qui lui fit comprendre qu'elle le trouvait à son goût.

— Je ne devrais pas vous parler de ça.

— Pourquoi ? Je ne le dirai à personne. Promis, juré ! affirma-t-il en faisant le signe des scouts.

Elle articula tout bas :

— Il se pourrait qu'il se fasse renvoyer.

— *Vraiment ?*

Elle ouvrit grand les yeux, prenant un air ingénu.

— Sa productivité a chuté, et ce n'est pas très bien vu par ici. Tous les avocats doivent être performants. Ils n'ont pas le choix.

Jonathan prit une des cartes de visite sur le présentoir, posé sur le bureau.

— Une idée de la raison pour laquelle il aurait été moins compétitif ?

— Non, aucune.

— Des problèmes à la maison ?

Elle se mordilla la lèvre inférieure.

— J'en doute. Tiffany et lui semblent heureux. Lors de la dernière réception organisée par le cabinet, pour les fêtes de Noël, elle est venue dans une robe courte et moulante qui ne cachait rien de sa plastique et de son tatouage sur...

Elle rougit.

— Elle est tatouée sur la *poitrine* — enfin... Je vous laisse imaginer ! Ils étaient tous les deux ivres avant la fin de la soirée et il se pavanait avec elle comme s'il exhibait un trophée.

— S'il n'a pas de problèmes dans son ménage, il est peut-être souffrant ?

Jon en doutait, mais c'était une façon de prolonger la conversation et de faire parler la standardiste.

— Non, je ne pense pas.

Elle se pencha vers lui.

— En fait, M. Scovil pense qu'il n'a pas le mental pour ce travail.

— Qu'est-ce qui lui fait penser ça ?

Elle lança un coup d'œil prudent vers le couloir.

— Colin ne l'admettra jamais, évidemment. Il n'a que la faculté de droit de Georgetown dans la bouche : Georgetown par-ci, Georgetown par-là. Alors qu'en fait il a fait ses études dans une fac de troisième zone, dans le Maryland. Tout est dans son dossier.

— Mais il est bien diplômé de Georgetown ?

Elle haussa les épaules.

— Il a dû réussir à obtenir les notes nécessaires pour pouvoir intégrer Georgetown en dernière année.

Colin était intelligent. Ce genre de passe-passe n'avait pas dû lui poser de problème.

— Je vois. Donc... vous ne l'aimez pas beaucoup ?

Une expression coupable s'imprima sur son visage rond et doux.

— Si, je l'aime bien. Enfin... Je ne déteste personne, de toute façon. Mais... je ne sais pas. Il n'est pas très facile à vivre... et même méchant, parfois.

Jonathan refusa d'en tirer des conclusions hâtives. Aux yeux de cette jeune femme un peu fleur bleue, le moindre mot malheureux pouvait passer pour de la méchanceté.

— S'est-il montré désagréable avec vous ?

La bouche de son interlocutrice se tordit comme si elle luttait contre les larmes. Désarmé par cet accès d'émotion, Jonathan tendit le bras et lui tapota le coude.

— Ça va aller ?

— C'est douloureux d'y repenser.

— Repenser à quoi ?

— Il y a quelques mois, quelqu'un m'a laissé un mot grossier.

Misty tira sur son chemisier violet pour l'ajuster au niveau de la poitrine.

— Ah oui ? Que disait-il, ce petit mot ?

— J'aimerais...

Son visage devint écarlate.

— Oubliez ça. Je n'aurais pas dû en parler.

Jonathan croisa son regard.

— Dites-le-moi, insista-t-il.

— Non. Vous êtes peut-être... amis tous les deux.

— Absolument pas. J'enquête sur la disparition de Samantha Duncan. C'est dans ce cadre que j'ai fait la connaissance de Colin.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ? demanda-t-elle.

— C'est une simple visite de courtoisie pour lui signaler que je mène une petite enquête sur lui et d'autres voisins. Je voulais qu'il m'autorise à parler à son patron et à ses collègues, expliqua-t-il.

En fait, il n'avait que faire de l'autorisation de Colin. Ce qui l'intéressait, c'était la réaction qu'il opposerait à sa requête — mais ce n'était qu'un détail sémantique.

— Vous ne pensez quand même pas qu'il a quelque chose à voir avec la disparition de cette enfant, n'est-ce pas ?

— Cela vous surprendrait ?

— Bien sûr ! Il a vraiment un caractère de cochon, mais de là à kidnapper un enfant... Non, je ne peux pas imaginer un truc pareil !

— Quand on enquête sur ce genre de crime, on ne peut rien laisser au hasard, vous savez. Alors, je vérifie tout... par précaution.

Le regard de la jeune femme se mit à briller et le sourire en coin qu'elle afficha lui donna presque un air espiègle.

— Ça va le rendre fou. Il n'aime pas quand on fourre son nez dans ses affaires. Il m'a hurlé dessus une fois parce qu'il m'avait trouvée dans son bureau en arrivant au travail, alors que je ne faisais que déposer ses messages sur sa table.

— Il ne lui en faut pas beaucoup pour s'énervier, hein ?

— A mon sujet, le simple fait de *respirer* suffit.

— Donc... qu'y avait-il dans ce mot dont vous venez de me parler ?

— Oh ! je suis sûre que c'est lui qui l'a écrit. Il l'a fait pour se venger parce que je ne lui avais pas fait les photocopies dont il avait besoin pour une réunion, et qu'il a dû s'y rendre sans, mais ce n'était pas ma faute.

— Qu'est-ce que ce mot disait ? redemanda Jonathan.

— Ça disait..., commença-t-elle en s'éclaircissant la gorge : « J'aimerais te faire couiner. »

Manifestement gênée, elle avait baissé la voix, et il avait dû se pencher pour l'entendre. Il se redressa, perplexe et vaguement choqué.

— Je vois..., murmura-t-il. Tout en finesse et en double sens. Vous êtes sûre que ce n'était pas juste une blague de mauvais goût ?

— Il y avait l'image d'un cochon et le papier avait été planté dans le dossier de mon siège avec une paire de ciseaux.

Jonathan plongea les mains dans ses poches.

— Je comprends que cela vous ait bouleversée. Quand cela s'est-il passé ?

— Juste après l'arrivée de Colin, l'été dernier.

— Etait-ce écrit à la main ?

— Non, tapé à l'ordinateur. En gros caractères.

— Cela pourrait-il provenir de quelqu'un d'autre ?

— Je ne crois pas. Cela fait des années que je travaille dans ce cabinet et j'ai de bonnes relations avec les autres avocats. Ils se comportent tous très bien avec moi.

— A l'exception de Colin, insinua-t-il.

Elle parut réfléchir à sa réponse.

— La plupart du temps, il se comporte bien, mais il manque parfois de... sensibilité en voulant être drôle. Il fait souvent des moqueries sur mon poids ou des plaisanteries douteuses — comme de poser un antivol en plastique sur le réfrigérateur de la salle de repos, en prétextant que j'ai tendance à chiper les provisions des autres employés. Et puis... il y a tant de froideur dans son regard ! Parfois, je le surprends posé sur moi — un regard haineux, je vous assure ! Je suppose que c'est parce que je suis grosse. Je ne lui ai pourtant fait aucun tort. Vous savez, ce fameux jour où il m'a demandé de lui faire ces photocopies...

— Oui ?

— ... j'étais en réunion toute la matinée. Il savait que je ne pourrais pas les faire. Pourtant, il m'a laissé une note sur mon bureau, au lieu de se débrouiller.

D'accord, Colin n'était pas le supérieur le plus gentil qui fût. Mais cela faisait-il de lui un criminel capable de battre un enfant à mort ?

— Je parie que vous ne seriez pas désolée s'il se faisait renvoyer.

— Je ne peux pas dire qu'il me manquerait, reconnut la jeune femme.

Elle ajusta de nouveau son chemisier.

— Vous ne lui répétez pas ce que je viens de vous dire, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, assura-t-il.

Une porte s'ouvrit dans le couloir et un homme d'une cinquantaine d'années apparut, suivi par Colin. Jonathan vit la colère altérer les traits de ce dernier, le confortant dans l'idée que la réunion ne s'était pas bien passée pour lui.

— Misty, est-ce que le livreur de FedEx est passé ce matin ? l'interpella l'homme.

— C'est le grand chef, chuchota-t-elle à l'intention de Jonathan, avant de pivoter vers son patron, un large sourire aux lèvres. Pas encore, monsieur Scovil. Vous attendez un pli ?

— Oui, et j'en ai besoin rapidement.

— Je vous l'apporte dès qu'il arrive.

— Merci.

L'homme fit un mouvement de tête en direction de Jonathan.

— Vous vouliez me voir ?

— En fait, j'espérais parler à M. Bell.

Scovil fit un geste de la main, indiquant qu'il avait assez entendu ce nom-là pour la journée.

— Il est à vous, maugréa-t-il en retournant dans son bureau.

Le claquement de sa porte fit sursauter Misty, mais Colin feignit de ne pas le remarquer.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il à Jonathan.

— Je voulais vous parler.

— Ça ne pouvait pas attendre ce soir, à la maison ?

— J'aurais aimé vous voir tout de suite, mais si cela pose un problème, je peux effectivement passer chez vous plus tard.

Colin marqua une hésitation, puis invita d'un geste Jonathan à le suivre.

— Puisque vous êtes là... Allons dans mon bureau.

— Merci.

— Qu'est-ce que vous regardez, vous ? lança-t-il à l'adresse de Misty.

Celle-ci détourna les yeux, faisant mine de se replonger dans son travail, mais, alors qu'ils longeaient le couloir, Jonathan sentit son regard posé sur eux.

— Je ne sais pas ce que cette grosse baleine vous racontait, mais elle sait que dalle, lui glissa Colin en le faisant entrer dans son bureau.

Jonathan fut heureux que la standardiste n'ait pas entendu le qualificatif déplaisant qu'il employait pour la décrire.

— Je ne dois donc pas la croire quand elle dit que vous seriez incapable de faire du mal à un enfant ?

— Attendez une minute, s'exclama Colin en s'immobilisant.

Jonathan remarqua néanmoins l'empressement qu'il mit à fermer la porte sur eux.

— Vous ne pensez pas... ? reprit le jeune avocat, sa voix montant d'une octave. Vous ne pensez quand même pas que j'ai quelque chose à voir dans la disparition de Samantha Duncan ?

— J'ignore qui l'a enlevée, mais il s'est passé quelque chose le soir où Zoé est venue dîner chez vous. Je veux savoir ce que c'est.

Colin contourna son bureau et desserra sa cravate tout en déboutonnant le col de sa chemise.

— Vous êtes sérieux ? D'abord, je m'entends dire par mon patron que je suis en période de « probation »... Et maintenant vous venez m'accuser d'avoir fait du mal à quelqu'un qui compte à mes yeux... C'est un cauchemar ou quoi ?

— Vous ne seriez pas en train de faire un petit complexe de persécution ?

— Allez vous faire voir !

Jonathan prit une chaise et étendit ses jambes.

— Est-ce que Zoé me soupçonne de quoi que ce soit ? reprit Colin. Est-elle derrière cette accusation ? Bon sang ! Comment peut-elle me faire ça à moi, qui suis resté toute une nuit avec elle pour imprimer les avis de recherche ? A moi qui ai pris sa défense face à Anton, quand celui-ci nous attendait le lendemain matin ? A moi qui étais prêt à lui prêter l'argent de la récompense ?

— Votre dévouement force l'admiration, en effet. Mais vous n'avez pas répondu à ma question, répliqua calmement Jonathan.

— Vous êtes borné, vous !

Il claqua la chaise contre son bureau, puis leva les mains.

— J'ai suffisamment de problèmes en ce moment dans ma vie... Je n'ai pas besoin de ça. Zoé et moi étions voisins, d'accord ? Et les voisins sont censés s'entraider dans l'adversité. Si vous continuez, vous me ferez regretter de lui avoir rendu service ! Voilà comment on remercie les bonnes actions de nos jours ?

— Vous faites d'autres bonnes actions, Colin ? demanda Jonathan.

Une veine gonflée battait sur son front.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ?

— Les vêtements de Zoé étaient de travers quand je l'ai trouvée dans sa chambre d'hôtel.

— Et ?

— Elle était évanouie sur le lit. Je ne crois pas qu'elle se soit déshabillée avant de remettre ses vêtements n'importe comment.

— Je ne savais même pas qu'elle s'était évanouie.

— Elle venait de partir de chez vous.

Colin secoua la tête pour montrer son incrédulité.

— De chez moi *et* Tiffany. Vous l'oubliez. Comment pourrais-je agresser quelqu'un avec ma femme dans la pièce ?

— Peut-être que cette idée ne lui déplaît pas, ou qu'elle a trop peur de vous pour vous arrêter, ou encore qu'elle vous laisse faire ce que vous voulez...

— Vous vous croyez malin, sans doute ? rétorqua Colin.

Il donna un coup de pied dans le classeur métallique, qui vibra pendant quelques secondes.

— C'est quoi votre problème, Stivers ? Vous n'arrivez pas à résoudre cette disparition, alors vous... vous cherchez quelqu'un à qui faire porter le chapeau. Et vous vous en prenez à moi parce que j'étais leur voisin ! Pathétique !

Jonathan contracta la mâchoire. Colin était bien trop versatile et imprévisible pour dégager la moindre sincérité. Impossible de savoir

s'il disait vrai ou non. Mais maintenant que la conversation avait pris un tour moins conventionnel, Jon espérait qu'en faisant monter la pression il pousserait Colin à se prendre les pieds dans le tapis.

— Qu'avez-vous dit à Zoé quand vous lui avez parlé au téléphone, hier ? demanda-t-il en changeant radicalement de stratégie.

— Quand ?

— Quand vous l'avez appelée sur son portable.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il ne pouvait pourtant pas avoir oublié leur conversation !

— Bien sûr que si. Ce que vous lui avez dit l'a surprise. Vous lui avez crié dessus. J'ai vu sa réaction.

Bell serra si fort ses lèvres l'une contre l'autre qu'elles devinrent blanches.

— Alors ? insista Jonathan.

— C'était vous, n'est-ce pas ? Je le savais !

Il lui décocha un regard glacial, mais Jonathan ne fut pas dupe : il avait mis Colin en rage. Encore un peu, et il perdrait le contrôle de lui-même.

— C'était moi, quoi ?

— C'est vous qui étiez avec elle, aux aurores. Vous avez couché avec elle ! Sa fille a disparu, alors vous lui offrez une épaule sur laquelle pleurer, pile au bon moment pour la mettre dans votre lit. Bien joué ! Et vous osez venir me chercher des poux dans la tête !

Jonathan serra les poings.

— N'allez pas trop loin..., le prévint-il.

Colin releva le menton.

— Parce que vous, vous avez le droit de lancer des accusations, mais pas moi ? C'est ça ? s'emporta-t-il en postillonnant.

— Qu'il se passe ou non quelque chose entre Zoé et moi n'a rien à voir avec l'enlèvement de Samantha.

— Eh bien, moi non plus, je n'ai rien à voir avec tout ça. Alors sortez d'ici et allez faire votre boulot !

« Bonne idée », songea Jon. De toute façon, s'il restait plus longtemps, il allait sauter par-dessus le bureau de Colin et lui ficher son poing dans la figure. Il se leva sans le quitter des yeux.

— Si vous avez fait du mal à Sam, je vous le ferai vraiment, vraiment regretter, énonça-t-il d'un ton menaçant avant de tourner les talons.

* * *

La mine sombre, Colin regardait le sulfure posé sur son bureau. Il aurait dû le jeter à la tête de Stivers pour effacer son sourire. Comment le privé de Zoé — son amant — osait-il se montrer ici ? Pour qui se prenait-il ? Et, connaissant Misty, celle-ci était sûrement en train de colporter à travers le cabinet le nom du visiteur. Après tout

le mal qu'il s'était donné pour organiser la battue... voilà les remerciements qu'il récoltait ! C'était presque aussi embarrassant que rageant.

Il s'assit à son bureau, les dents serrées. Ce privé se croyait fort, mais il ne savait rien et n'avait aucune idée de ce dont lui, Colin, était capable. Celui qui le piègerait n'était pas encore né. Et ceux qui avaient essayé l'avaient amèrement regretté. Sa propre mère aurait pu en témoigner.

Comment allait-il s'y prendre pour rendre la monnaie de sa pièce à Stivers ? Il pesta. Il était coincé à son bureau : Scovil venait de lui demander de finaliser le contrat immobilier pour Joseph Garundy avant midi, sous peine d'être renvoyé. Mais bon... Ce n'était pas ce vieux grincheux qui allait lui dicter sa conduite ! S'il avait pu obtenir ce boulot, il pourrait se faire embaucher n'importe où.

Le téléphone se mit à sonner, mais il ne répondit pas. Les sonneries s'enchaînèrent, puis finirent par s'arrêter. Celle de son portable prit le relais. Il l'ignora également. Il avait besoin de temps pour réfléchir...

Colin se leva et se mit à arpenter la pièce. Jonathan avait évoqué l'état vestimentaire de Zoé, comme s'il y voyait un lien avec la disparition de Sam. Mais sur quoi s'appuyait-il pour penser qu'il y avait un lien entre les deux événements ? Sur rien. Il était jaloux, c'est tout. Il voulait être le seul à prendre son pied.

Une bouffée de rage le submergea. Jonathan lui avait soufflé Zoé sous le nez. C'était à cause de lui qu'elle avait changé. Il avait profité de leur déplacement à Los Angeles pour se rapprocher d'elle. Ah ! il le lui ferait payer. Et à elle aussi. Il leur montrerait à qui ils avaient affaire.

Il releva la tête en entendant un petit grattement contre la porte. Irrité par cette interruption, il cria :

— Quoi encore ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Manifestement sur ses gardes, Misty lui parla à travers le battant sans prendre le risque de l'ouvrir.

— Votre femme est en ligne. Elle dit que c'est urgent.

Sans doute les appels qu'il n'avait pas pris. Peut-être aurait-il dû répondre ?

— Passez-la-moi.

Il s'efforça de mettre un peu de chaleur dans sa voix, mais la standardiste ne répondit pas. Elle avait pris parti pour Stivers, cette grosse vache !

Se laissant tomber sur son siège, il décrocha le téléphone et appuya sur le bouton qui clignotait.

— Allô !

— Colin ?

Tiffany ne chuchotait pas, comme elle le faisait d'ordinaire quand

elle l'appelait de la maison de retraite.

— Tu n'es pas au boulot ? demanda-t-il.

— Si. Enfin... En fait, je suis assise dans la voiture. C'est ma pause, grâce à Dieu.

— Pourquoi *grâce* à Dieu ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Jonathan Stivers vient de m'appeler, voilà le problème ! Il m'a posé des tas de questions.

— Je sais. Il est passé au bureau, aussi. Ne t'inquiète pas, je m'en charge.

— Comment tu vas faire, Colin ?

Il pianota sur son bureau. C'était ce à quoi il réfléchissait depuis la visite du privé. Soudain, la réponse s'imposa à lui comme une évidence. Il devait passer à l'attaque et rendre les coups. Et le faire vite, avant que Stivers ne le ridiculise davantage.

— Appelle Zoé ! ordonna-t-il tout à trac.

— *Moi ?* s'écria Tiffany.

— Oui, toi.

— Pour lui dire quoi ?

— Il faut qu'elle sache que mon père a disparu. Tu vas lui dire qu'il est allé jusqu'à la salle de billard, qu'on a retrouvé son pick-up sur le parking et qu'on ne l'a pas revu depuis.

— Pourquoi lui dirais-je ça ? Deux personnes proches de nous qui disparaissent en une semaine, ça va lui mettre la puce à l'oreille ! Tu ne crois pas ?

— Justement. Stivers cherche un lien, alors nous allons le lui donner : Paddy aurait pu apercevoir Samantha.

— Je ne comprends pas.

— Tu diras à Zoé que tu as d'abord cru que Paddy était allé faire la tournée des grands-ducs, mais, quand il n'est pas réapparu, tu t'es demandé s'il n'était pas responsable de la disparition de Sam.

— Colin, non ! Je ne veux pas parler de ton père comme ça.

Il baissa la voix en entendant deux avocats discuter dans le couloir, tout près de sa porte.

— Ecoute-moi, bon sang ! Je sais ce que je fais. Elle a disparu. Il a disparu. Nous pouvons insinuer que c'est lui qui a enlevé la gamine et qu'il s'est enfui avec.

— Elle a disparu avant lui.

— On s'en fout.

Colin actionna le petit skieur mécanique posé sur son bureau, tandis qu'il réglait mentalement les derniers détails nécessaires pour ficeler son nouveau scénario.

— On dira que Paddy la cachait, mais comme je commençais à devenir soupçonneux et à poser des questions, il a pris la fuite.

— Qu'est-ce qui t'aurait amené à douter de ton propre père ?

— La façon dont il a parlé de Sam, la dernière fois qu'il est passé à la maison.

— Il n'a jamais parlé des voisins...

Colin leva les yeux au ciel. Ce qu'elle pouvait être nouille, parfois !

— Mais eux ne le savent pas, bécasse ! Nous affirmerons qu'il la trouvait jolie, et qu'il nous le disait chaque fois qu'il venait.

— Je ne suis pas une bécasse ! Arrête de m'appeler comme ça.

Soucieux de ne pas compliquer davantage la situation, il fit machine arrière.

— Tu as raison... Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je suis tendu, bébé. Je veux vraiment régler ce problème au plus vite.

— C'est ce que je veux aussi, mais ça ne tient pas debout, ton histoire ! Qui croirait Paddy capable d'un truc pareil ?

— Les flics le croiront parce que nous dirons qu'il me battait quand j'étais enfant et qu'il battait aussi ma sœur.

— C'est trop moche !

Il porta son regard sur le petit skieur qui montait et descendait sa pente en plastique avec la même facilité que lui-même créait ses mensonges.

— C'est vrai, mais ça permettra de faire peser les soupçons sur lui. Réfléchis, Tiff ! Nous ferons d'une pierre deux coups !

— Mais ta mère et ta sœur nieront, Colin, quand les policiers iront les interroger.

Il coïncida le combiné téléphonique contre son épaule pour reboutonner sa chemise, puis réajusta sa cravate.

— Laisse-les faire. Le fait que ma mère soit partie sans laisser d'adresse en emmenant ma sœur avec elle servira ma version.

— Tina et Courtney t'accuseront, *toi*, pas Paddy.

Ce que pointait Tiffany aurait dû le mettre en colère — rien ne le mettait plus en rage que lorsqu'on lui rappelait l'alliance que sa mère et sa sœur avaient formée contre lui. Mais, à cet instant, seule comptait l'intense excitation qui montait en lui à l'idée que Stivers allait perdre Zoé. Et qu'il pourrait, lui, satisfaire ses fantasmes les plus pervers et s'en sortir, une fois de plus, sans une égratignure.

— Et alors ? Ce sera leur parole contre la mienne. J'ai l'habitude, tu sais ! C'est comme ça depuis des années avec elles deux !

Sa femme ne répondit pas.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda-t-il.

— Colin...

— Quoi ?

Il ouvrit un de ses tiroirs et trouva un bonbon à la menthe.

— Est-ce que je me suis déjà trompé ? enchaîna-t-il en mettant le bonbon dans sa bouche.

— Non, mais... tu ne penses plus normalement quand il s'agit de

Zoé.

— Tu sais... j'ai bien l'intention de tenir la promesse que je t'ai faite hier dans la voiture. Et j'aimerais savoir si tu vas tenir la tienne.

— Oui, mais... si nous avertissons Zoé de la disparition de ton père, elle pourrait commencer à *nous* soupçonner. Et ne me dis pas que c'est stupide ! ajouta-t-elle, irritée.

Colin s'arma de patience.

— Justement, Tiff. Le fait est que Stivers et elle ont déjà commencé à nous soupçonner... Il faut donc que nous détournions leur attention avec un autre scénario plausible. Si ce n'est pas par nous que Zoé entend parler de la disparition de mon père, elle se demandera pourquoi nous ne lui en avons pas parlé et elle ne nous croira plus. On n'a pas le choix, bébé : il faut lui parler de Paddy. C'est la seule façon de rester crédibles à ses yeux.

— Tu le crois *vraiment* ? maugréa-t-elle.

Elle était sur le point de craquer. Il sentait la résignation poindre dans sa voix. Il ne lui restait plus qu'à enfoncer le clou.

— Vraiment. Après ça, nous reprendrons le cours de notre vie. Ils ne retrouveront jamais Sam ni Paddy, et personne ne pourra prouver que nous mentons. Et entre nous, Paddy, là où il est, il se fout bien de sa réputation.

— Cela blessera Sheryl, argua Tiffany d'une voix contrariée.

Il se mordit la langue. Sa soudaine loyauté envers Sheryl commençait à lui taper sur le système, mais ce n'était pas le moment d'entamer une dispute. Tiffany devait appeler Zoé avant que celle-ci ne parle à Jonathan. Sinon, le privé risquait de vouloir l'accompagner au cabanon.

— Cela ne la blessera pas, parce qu'elle n'y croira pas, insista-t-il.

— Elle va nous détester.

— On n'a pas besoin d'elle !

— Et qu'est-ce qui se passera si Zoé répète à la police ce que je lui ai dit sur Paddy ? demanda-t-elle.

— Ça les enverra sur une fausse piste.

— Une fausse piste qui les mènera quand même à nous et au cabanon. C'est le premier endroit qu'ils iront fouiller.

— Samantha et Zoé n'y seront plus depuis longtemps. Dès que Misty partira déjeuner, je me glisserai hors de mon bureau et j'irai là-bas. Toi, pendant ce temps, tu vas dire à Zoé que Paddy possède une cabane dans le coin, et que tu penses qu'il y retient Samantha prisonnière. Tu lui proposeras de la conduire là-bas. Je vous y attendrai.

— Je ne peux pas quitter mon poste au beau milieu de la journée !

— Bien sûr que si. Dis à Hargraves que tu es malade.

— Et toi ? Tu ne seras jamais revenu à ton bureau avant la fin de

la pause de Misty...

— J'accrocherai un mot sur la porte pour demander à ce qu'on ne me dérange pas. Elle ne se rendra même pas compte que je ne suis pas là.

— Et si elle veut te faire passer un message ?

— Elle sait qu'elle ne doit pas entrer dans mon bureau sans autorisation. Je vais lui dire que je vais travailler tout l'après-midi et que je ne veux être dérangé sous aucun prétexte.

Ce qui n'était pas faux, d'ailleurs. Mais ce n'était pas aujourd'hui qu'il allait combler son retard, ce qui n'augurait rien de bon pour son avenir professionnel. Bah ! chaque chose en son temps ! De toute façon, après l'entretien qu'il venait d'avoir avec son patron, il n'était plus très sûr de pouvoir sauver la mise. Scovil avait fondé beaucoup d'espairs sur lui lorsqu'il l'avait engagé, mais ses espoirs semblaient avoir fondu comme neige au soleil. Si Colin parvenait à négocier son licenciement avant d'être renvoyé, il pourrait s'estimer heureux.

— Ils pourraient te surprendre...

— Ça ne m'inquiète pas. De toute façon, j'en ai marre de bosser ici. Je peux trouver mieux.

— Je croyais que tu aimais ce job !

Il aimait surtout l'image que ce cabinet donnait de lui, mais il n'avait pas besoin d'eux pour conserver sa position sociale.

— Cette boîte ne me correspond pas. C'est bien trop guindé. Je pourrais peut-être me mettre à mon compte.

— Je ne te reconnais pas, Colin..., marmonna Tiffany, interloquée. On dirait que tu planes...

— Mais non ! Je n'ai rien pris aujourd'hui. Calme-toi !

— Comment va-t-on s'en sortir sans ton salaire ?

— On se débrouillera.

— Mais tu viens juste de m'acheter cette bague en diamants !

— Tu n'as pas entendu ce que je viens de te dire ? J'en ai marre de me faire flicker. Je déteste être coincé ici... Tu n'en as rien à faire ?

Elle ne répondit pas.

Il ouvrit un autre tiroir et en sortit un miroir de poche. Il remit de l'ordre dans sa coiffure et vérifia son nœud de cravate. Son patron et Stivers avaient réussi à le faire sortir de ses gonds, mais il n'aurait pas dû se laisser aller. Il était plus malin que tout le monde. C'était la raison pour laquelle sa mère le détestait, d'ailleurs.

— Tiffany ?

— Quoi ?

— Est-ce que tu es avec moi sur ce coup ?

— Je... Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée d'enlever Zoé.

— Pourquoi ?

— C'est trop dangereux.

— En mettant l'enlèvement sur le dos de Paddy, ce sera facile. Tu vas voir.

— Colin, s'il te plaît... Ce que je veux, c'est régler nos problèmes, pas les aggraver !

Il arrêta le skieur et se leva.

— Je te l'ai promis. Après ça, tout sera fini... Mais tu dois me croire ! Je ne pourrai pas nous sortir de là si tu n'es pas avec moi.

— Nous ne pouvons pas aller au cabanon. Zoé appellera la police et ils s'y rendront aussitôt.

— Ça n'a pas d'importance. En les mettant sur une mauvaise piste, ils perdront une bonne heure. Quand ils arriveront au cabanon, j'aurai déjà emmené Sam et Zoé.

— Où veux-tu aller ?

— Je vais demander à Tommy de m'arranger le coup avec son cousin qui loue une maison à Chester.

— Et moi, je serai où ?

Encore cette foutue jalousie. Cela devenait fatigant. Que devrait-il faire pour la rassurer une bonne fois pour toutes ?

— Tu attendras les flics au cabanon pour leur raconter l'horrible histoire : tu es arrivée sur place et tu as trouvé mon père avec Sam. Tu diras qu'il t'a braquée avec une carabine, qu'il a forcé ensuite Sam et Zoé à monter dans une voiture que tu ne connaissais pas et qu'il a pris la fuite.

— Non ! On ne s'en sortira jamais !

— Mais si ! Nous ébourifferons tes cheveux et, avec quelques égratignures, tu donneras l'impression de t'être battue pour les sauver. Tu seras une héroïne. Et moi, j'aurai ce que je veux.

— Ce que *tu* veux, répéta-t-elle.

Il ne releva pas l'aigreur qui perçait dans sa voix.

— C'est parfait. Alors, tu vas l'appeler ?

— Maintenant ?

— Bien sûr.

— Dis-moi encore pourquoi je le fais ? demanda-t-elle.

Colin sourit.

— Parce que tu m'aimes.

Debout dans le salon des Bell, Jonathan balaya la pièce du regard, puis éteignit son portable. Ce n'était pas le moment de se faire surprendre par la sonnerie. Il savait que Colin et Tiffany étaient au travail — il leur avait parlé au téléphone —, mais rien ne lui garantissait qu'ils ne rentreraient pas pour déjeuner. Colin pouvait aussi être brusquement renvoyé de Scovil, Potter & Clay, prié de rassembler ses affaires et de quitter les lieux.

Il glissa dans sa poche le passe dont il venait de se servir pour entrer par la porte de derrière et enfila une paire de gants en latex. Il prenait des risques, mais il n'avait toujours pas le moindre indice dans cette enquête, à l'exception d'un mauvais pressentiment concernant les Bell et d'une sensation d'urgence — amplifiée par le dernier coup de fil de Jasmine qui avait insisté d'une voix tendue sur la nécessité de retrouver Sam *immédiatement*.

Jon n'avait plus le temps de suivre les procédures légales. Obtenir un mandat de perquisition prendrait plusieurs jours — s'il avait le moyen de justifier sa requête auprès des flics, ce qui restait hypothétique.

Il savait qu'il avait tout intérêt à fouiller lui-même la maison des Bell et n'en éprouvait aucun scrupule : la vie de Samantha était en jeu. Si ses intuitions concernant les Bell se confirmaient, il aurait une chance de retrouver la trace de l'enfant. S'il se trompait, personne ne souffrirait de cet écart à la loi.

Au premier coup d'œil, rien dans la pièce ne lui parut différent de ce qu'il avait entr'aperçu quand il avait parlé à Colin à diverses occasions. S'il se fiait aux impressions de Jasmine, la fillette n'était plus là, mais, si Tiffany l'avait kidnappée — ce ne pouvait qu'être elle, puisque Colin n'était pas chez lui, à ce moment-là —, Sam avait dû passer du temps dans cette maison.

Il pouvait déjà abandonner l'idée de trouver des traces dans le salon, songea-t-il en notant les empreintes qu'avait laissées l'aspirateur sur le tapis et l'odeur citronnée qui flottait dans l'air. L'inspection qui s'ensuivit ne donna rien de concluant. À l'exception de la chambre des

Bell, les pièces à l'étage n'étaient pas meublées : dans la première, il ne trouva qu'un bureau avec des fournitures colorées pour album-photos, rangées dans des pochettes en plastique ; et, dans la seconde, qui avait manifestement été insonorisée, il ne vit qu'une batterie.

Quant au miroir installé au plafond de la chambre principale, on aurait pu y voir une trace de mauvais goût, mais en aucun cas la preuve d'un comportement déviant. Non, il n'y avait rien qui pouvait faire penser qu'un pervers, capable de torturer un enfant pendant des mois, vivait sous ce toit.

Trente minutes plus tard, Jonathan retourna dans le salon, après avoir fouillé tous les coins et recoins, du garage au grenier. Il avait trouvé dans un placard, au-dessus du réfrigérateur, des somnifères de la même marque que ceux que Zoé était censée avoir achetés la nuit où il l'avait trouvée inconsciente dans la chambre d'hôtel. Mais c'était une marque courante, et nullement incriminante.

Il avait aussi remarqué un matelas en mauvais état, appuyé contre le mur du garage, et un grand sac de croquettes pour chien, ouvert et à moitié vide. Les paroles de Toby lui revinrent à la mémoire et prirent une résonnance désagréable, mais il se rappela aussi que les Bell avaient signalé qu'il leur arrivait parfois de garder le chien d'un ami.

Il laissa échapper un juron. Sam n'était pas là et il n'avait trouvé aucune preuve tangible indiquant qu'elle avait passé du temps dans cette demeure. Il n'avait rien trouvé non plus qui lui permette de penser que Tiffany et Colin n'étaient pas ce qu'ils semblaient être.

Bon sang ! Cette enquête était en train de lui filer entre les doigts. Il allait perdre *Sam*. L'enfant de Zoé...

Chaque battement de cœur lui faisait l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Il ne s'était jamais senti aussi frustré, aussi impuissant. Quel détail avait-il omis ? A quel moment avait-il fait une erreur ? Qu'avait-il négligé ? Il se repassait en boucle chaque moment de la semaine qui venait de s'écouler, quand il entendit une clé tourner dans la serrure. Quelqu'un venait d'entrer dans la maison.

Il était trop tard pour en sortir.

* * *

Où pouvait-il être ? Pourquoi ne répondait-il pas ? Après ce que Tiffany Bell venait de lui apprendre, Zoé avait besoin de parler à Jonathan. De toute urgence. Elle avait essayé à plusieurs reprises de l'appeler sur son portable, et était tombée chaque fois sur sa boîte vocale.

Elle venait de lui laisser un message, ainsi qu'à l'inspecteur Thomas, quand le numéro de Tiffany s'inscrivit sur son écran. Enfin ! Zoé s'empressa de répondre.

— Allô !

— J'ai l'itinéraire, annonça Tiffany d'une voix atone.

Zoé sentit une bouffée d'adrénaline se propager à tout son système nerveux.

— Vous pensez que vous pourrez la retrouver ? demanda-t-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Le cabanon est isolé, mais...

Elle s'interrompit, signe d'une nervosité évidente. Zoé ne s'en étonna pas. Après tout, le malaise de son ancienne voisine était compréhensible : Tiffany venait de porter une accusation grave contre le père de Colin.

— J'y suis déjà allée et je devrais me retrouver. Mais j'ai peur de me tromper au sujet de Paddy. Et au fond de moi j'espère que je me trompe. Je m'en voudrais tant de l'accuser à tort !

— J'apprécie ce que vous faites. Je sais que cela n'a pas dû être une décision facile à prendre.

— J'ai vraiment l'impression d'être déloyale et je déteste ça, mais Colin voulait que je vous appelle.

— Combien de fois Paddy a-t-il mentionné Samantha ?

— Au cours des derniers mois ? Plusieurs fois. Il disait... qu'il la trouvait jolie.

Zoé ne put s'empêcher de frémir en pensant à ce qui se cachait peut-être sous ce compliment apparemment innocent.

— Je n'aurais jamais fait le rapprochement, même après sa disparition, si Colin n'avait pas évoqué... sa propre enfance, reprit Tiffany. Il s'est souvenu du cabanon. C'est lui que vous devriez remercier.

Zoé grimaça, tenaillée par les remords. Elle avait si mal jugé Colin ! Elle s'était montrée injuste envers lui, toujours prompte à lui prêter le pire... alors que son enfance avait été un tel calvaire ! Et dire qu'il était devenu un brillant avocat, un époux modèle... Quel chemin parcouru !

— Et le cabanon est entouré de grands pins, c'est ça ? Il se trouve dans les montagnes ? demanda-t-elle de nouveau.

Tiffany le lui avait déjà dit, mais elle avait besoin de l'entendre encore.

— Oui.

Jasmine avait dit à Jonathan qu'elle voyait Samantha dans une forêt. Toutes les pièces du puzzle s'imbriquaient. A la minute où elle avait reçu le premier appel de Tiffany, son instinct lui avait soufflé qu'elle avait retrouvé sa fille — qu'elle pourrait bientôt la serrer dans ses bras.

Restait à aller la délivrer, aussi vite que possible.

— C'est la piste la plus crédible. Nous devons la suivre jusqu'au bout, affirma Zoé.

Elle n'en était que trop consciente, après avoir passé toute la matinée au chevet du pauvre Toby, qui pouvait à peine se souvenir de son propre prénom, et encore moins de celui qui l'avait battu. Elle se leurrait peut-être, mais elle devait aller vérifier par elle-même si son instinct lui disait vrai. Et si Sam était vraiment retenue prisonnière par le père de Colin...

— Je ne sais pas, murmura Tiffany d'une voix hésitante. En y réfléchissant bien...

— Réfléchir à quoi ?

— Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que vous me laissiez y aller seule. Je vous appellerai de là-bas pour vous tenir au courant.

— Il y a du réseau ?

— Pas au cabanon, mais... je le ferai sur la route.

Non, elle ne pouvait pas attendre à Sacramento, passer l'après-midi à se ronger les sangs, à imaginer le pire. Et Sam aurait besoin d'elle...

— Non, je veux être sur place. Et puis vous ne devriez pas y aller seule... On ne sait jamais !

— Paddy ne me ferait jamais de mal. Il s'est toujours montré gentil avec moi.

Zoé ne releva pas ce qui lui parut être de la pure naïveté. Si cet homme avait martyrisé Toby, il était forcément dangereux !

— J'espère que vous avez raison, chuchota-t-elle.

— Je pourrais demander à Colin de venir, suggéra Tiffany.

Zoé se mordit la lèvre. Ce serait certainement mieux s'il les accompagnait, en effet. Paddy Bell pouvait devenir violent, quoi qu'en dise sa belle-fille.

— Il pourrait prendre son après-midi ?

— Je ne pense pas, mais on peut attendre qu'il ait terminé sa journée.

— Non. On perdrait trop de temps.

Chaque minute comptait pour Sam, qui était seule et affaiblie dans la forêt — Zoé en était de plus en plus convaincue. Les craintes de Tiffany semblaient parfaitement fondées. Zoé avait parlé à un policier qui lui avait confirmé qu'un avis de disparition avait été émis au nom de Paddy Bell. Et Jonathan lui-même s'était mis à soupçonner les Bell, ce qui donnait encore plus de crédit aux propos de Tiffany. Ils étaient bien impliqués — mais pas comme Jon le pensait.

Elle brûlait de lui apprendre que Sam avait été kidnappée par Paddy, et non par Colin. Pourquoi ne décrochait-il pas son téléphone, bon sang ?

— Vous êtes vraiment sûre de vouloir m'accompagner ? insista Tiffany.

Zoé nota sa réserve. Elle était probablement aussi effrayée qu'elle, redoutant ce qu'elles allaient trouver en arrivant au cabanon, et les

implications que cette découverte auraient sur leur vie.

— Absolument !

— Bon. Je suis déjà dans le parking de l'hôpital et je me dirige vers l'entrée. Vous me voyez ?

Zoé mit sa main en visière. La BMW bleue de Tiffany se dirigeait vers elle, effectivement.

— Ça y est, je vous vois. Je suis juste devant.

Son ancienne voisine avait déjà raccroché. Quand la voiture s'immobilisa à sa hauteur, elle gratifia Zoé d'un petit sourire, au moment où cette dernière ouvrit la portière.

— Je ne peux pas vous dire combien je vous suis reconnaissante, murmura-t-elle.

Tiffany essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur sa lèvre supérieure et rectifia l'air conditionné de la voiture, pendant que Zoé s'installait et bataillait avec sa ceinture de sécurité.

— Pas de problème.

— Votre mari sait que nous y allons sans lui ?

Elle hocha la tête.

— Il a parlé de Paddy à la police aussi.

— Bien. Il saura les guider jusqu'au cabanon.

Tiffany monta de nouveau la ventilation.

— Vous avez parlé à votre détective privé ?

Zoé réussit à boucler sa ceinture.

— Pas encore.

— C'est bête.

Les portières se verrouillèrent automatiquement, alors que Tiffany accélérât.

* * *

Dépêche-toi de sortir de la ville... Dépêche-toi... Dépêche-toi ! Dès que Colin sera là, il prendra les choses en main.

Sous le calme et le sang-froid qu'elle tentait d'afficher, Tiffany avait les nerfs à vif. Elle sentait la sueur couler le long de son dos, son T-shirt la collait comme une seconde peau et son ventre se tordait d'angoisse. Colin n'en était pas à son premier meurtre, c'est vrai. Mais il n'avait jamais agi avec autant de préméditation — seulement dans le feu de l'action et sous l'effet de la drogue. D'ailleurs, il avait relâché son premier animal de compagnie, dans l'Utah, près de l'autoroute. Et jamais il n'aurait fait de mal à Rover si celui-ci avait été plus obéissant.

Mais cette fois, c'était différent. Et pour elle aussi. C'était la première fois qu'elle attirait quelqu'un dans un piège, sachant par avance ce qui allait se passer, et avec la ferme intention de tuer. C'était de la préméditation.

Mais, c'est ce qu'elle voulait. Elle haïssait Zoé avec une virulence qui la surprenait elle-même. Cette garce lui avait volé son mari ! Depuis que Colin s'était amouraché d'elle, il n'était plus le même. Zoé menaçait sa vie. Il fallait qu'elle disparaisse et que ce soit Colin qui s'en charge pour lui prouver qu'il l'aimait toujours.

Malgré tout, la peur la tenaillait. Leur plan pouvait dérailler à tout moment. Elle jeta un regard au téléphone de Zoé, qu'elle gardait sur ses genoux. Jonathan Stivers pouvait l'appeler et insister pour qu'elles s'arrêtent et l'attendent. Ou l'inspecteur en charge de l'enquête... Contrairement à ce qu'elle avait affirmé, elle n'avait pas contacté la police. Elle voulait seulement savoir si Zoé l'avait fait — et la convaincre de ne pas le faire si telle avait été son intention.

Dépêche-toi de quitter la ville. Dès qu'elles atteindraient les montagnes, il n'y aurait plus de réseau, et elle pourrait se détendre. Elle essaierait, en tout cas.

Elle avisa son portable, posé sur le tableau de bord, et, n'y tenant plus, elle appela Colin. Il fallait qu'elle sache où il était et qu'elle s'assure qu'il avait pu partir.

— Salut ! Pas de problèmes au bureau cet après-midi ? demanda-t-elle avec un parfait naturel quand il décrocha.

— Je ne suis pas encore au cabanon. J'ai dû passer par la maison pour prendre ma carte de crédit que j'avais laissée sur le bureau. J'en aurai besoin pour prendre de l'essence et faire quelques courses. Ça m'a mis en retard.

Il avait dû l'oublier près de l'ordinateur, après avoir commandé sur internet des cordelettes et toutes sortes de gadgets pour la soirée qui était prévue avec James et Tommy. Le colis était arrivé en exprès, mais, avec la mort de Paddy et le chaos qui avait suivi, Tiffany l'avait complètement oublié. Et puis Colin avait nettoyé la maison de fond en comble, faisant disparaître tous ses jouets.

— Où... où as-tu mis le paquet que tu as reçu la semaine dernière ?

— Lequel ?

— Tu sais, les cotillons que tu as achetés sur le net, pour vendredi soir.

— Oh, ça ! Je les ai mis dans mon coffre.

Il les avait donc pris avec lui. Elle sentit son estomac se contracter violemment en pensant à la nuit qui l'attendait. Elle voulait voir Zoé morte, mais elle n'avait pas envie de le regarder coucher avec elle. S'il montrait trop d'empressement, ça lui briserait le cœur. Et même s'il n'était pas gentil, même s'il lui faisait mal, elle n'avait pas envie de le voir. Il trouvait amusant, excitant, stimulant de faire souffrir, et il en tirait une jouissance intense. Ce n'était pas le cas de Tiffany. Ça la rendait même physiquement malade.

Elle se demanda s'il lui demanderait de partir, ou s'il exigerait qu'elle assiste à la mise à mort de Zoé.

Ou qu'elle participe...

Ou encore qu'elle l'aide à enterrer les corps...

Elle réprima un haussement d'épaules.

— Tiff ?

— Quoi ?

— Est-ce que Zoé est avec toi ?

— Oui, elle est là. On est en route.

Zoé tourna la tête vers elle pour la gratifier d'un petit sourire. Tiffany la regarda reporter son attention sur la route, notant sa nervosité. La mère de Sam ne parlait pas beaucoup — heureusement, d'ailleurs. Tiffany n'était pas d'humeur à entretenir une conversation ! Et puis le silence de sa compagne la mettait à l'abri d'une gaffe ou d'une parole malheureuse. Le moindre faux pas pouvait se révéler dramatique. Elle en avait fait l'amère expérience avec Rover.

— Vous êtes loin du cabanon ? demanda Colin.

— Encore une heure.

— Il faut que tu ralenties, alors. Misty est partie manger en retard aujourd'hui. C'est la première fois que cette grosse vache ne va pas se remplir la panse à midi pile. Tu y crois, toi ? Enfin, je pense que je suis derrière vous.

Non ! Il fallait qu'il arrive avant elles. Elle voulait en finir et livrer Zoé à son mari au plus vite.

Elle jeta un coup d'œil au compteur, sans ralentir pour autant. Elle pourrait toujours faire un détour quand elle serait sortie de l'autoroute — dès qu'elle serait sûre qu'il n'y avait plus de réseau.

— Oui... Je l'espère aussi. Pourvu qu'on se trompe ! lança-t-elle pour donner le change à Zoé.

— Dites à votre mari que je lui suis très reconnaissante, murmura celle-ci.

Tiffany serra les dents, submergée par une vague de jalousie.

— Zoé te remercie pour ton aide.

— Dis-lui que je ferai tout pour elle, lâcha-t-il avec un ricanement de satisfaction.

— Il espère que tout finira bien, résuma-t-elle en raccrochant.

Elle fronça les sourcils, affichant une expression d'inquiétude. Zoé fit un hochement de tête, avant de reporter son regard droit devant elle.

Le téléphone de cette dernière se mit à sonner. Tiffany se raidit, puis lâcha un soupir. C'était un faux numéro — mais elle ne se faisait pas d'illusions : Jonathan Stivers ou l'inspecteur Thomas pouvaient appeler à tout moment...

Celui qui venait d'entrer dans la maison, manquant de peu de le surprendre, n'avait fait qu'un passage éclair. Au moment où la porte d'entrée s'ouvrait, Jonathan s'était faufilé dans le garage et il n'avait pas eu à attendre longtemps avant que la voiture, garée dans l'allée, le moteur en marche, ne reparte. Était-ce Tiffany ? Colin ? Il n'avait pas tenté de le savoir. Inutile de se faire repérer. Il était déjà allé provoquer Colin sur son lieu de travail... Ça suffisait pour aujourd'hui, non ?

Quelle importance, de toute façon ? Il n'avait pas été vu, c'était le principal.

Quelle perte de temps ! Il enrageait contre lui-même. Colin et Tiffany étaient jeunes, séduisants, brillants, très éloignés de l'idée que l'on se faisait des pédophiles. Pourquoi s'était-il fourvoyé dans cette direction ?

Il déverrouilla la portière de sa voiture, qu'il avait garée à cinq cents mètres de chez Bell pour ne pas être vu devant chez eux.

Il avait pensé avoir résolu le mystère, voilà pourquoi il s'était fourvoyé ! Mais à présent il se sentait bête. Il n'avait même pas trouvé de cassettes, de photos, de films porno, de *sex toys* chez eux... Rien qui aurait pu le conforter dans l'idée que Colin était un tordu.

— Quel gâchis ! marmonna-t-il en regardant l'heure qui s'affichait sur son téléphone.

Il était 13 h 30. Il avait rendez-vous avec l'inspecteur Thomas dans une heure et il avait manqué quelques appels — de Zoé, principalement.

Il la rappela sans même consulter sa messagerie. Elle décrocha à la première sonnerie.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il. Pourquoi m'as-tu appelé ?

Et si Toby avait révélé une information importante sur son agresseur ? Qu'ils puissent enfin mettre la main sur ce fumier ! La voix de Jasmine résonna dans sa tête — « Il faut que tu la trouves, Jon. Très vite. » — mais il n'était pas plus avancé maintenant que le jour où Sam avait disparu.

— Tu n'as pas eu mes messages ? demanda Zoé.

— Non, je t'ai appelée directement. Où es-tu ?

— En route pour Truckee. Nous avons une piste, annonça-t-elle, le souffle court.

— Quoi ?

Il se figea, la main posée sur la clé de contact. Voilà ce qu'il espérait !

— Toby a dit quelque chose ?

— Non. Il n'est pas encore très cohérent et les docteurs ne veulent pas que nous le fatiguions. Son état reste fragile.

— D'où tiens-tu cette piste ?

— La porte d'à côté.

— Tu *plaisantes* !

— Ce n'est pas ce que tu crois, s'empressa-t-elle d'ajouter. Paddy Bell, le père de Colin, a un passé de pédophile. Il violentait Colin quand il était enfant. Sa sœur aussi.

— Non...

— Si, mais Tiffany et Colin pensaient que c'était du passé. Une période terrible qui s'est terminée quand la mère de Colin a tout découvert et qu'elle a demandé le divorce.

Zoé s'interrompt.

— Jusqu'à la disparition de ce Paddy, vendredi soir.

Jonathan appuya sa tête contre son siège.

— Le père de Colin a disparu ?

— C'est ça.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Nous n'en sommes pas sûrs. On pense qu'il s'est enfui. Colin a vu au journal télévisé que Toby avait été enlevé dans le quartier de son père, et il lui en a parlé.

Un bruit de pot d'échappement percé satura l'air autour de lui.

— Et alors ? demanda Jon en repérant la voiture défectueuse et son conducteur, un homme d'âge moyen.

— Un ou deux jours plus tard, Colin s'est souvenu que son père avait aperçu Samantha lors de ses visites. Et qu'il l'avait trouvée « très jolie »...

Son sang se figea. Paddy Bell ? Comment aurait-il pu soupçonner un homme dont il ignorait l'existence ? Pas étonnant qu'il n'ait trouvé aucune piste jusqu'à présent !

— Quand Colin s'est mis à questionner son père au sujet de Samantha, Paddy s'est fâché, et il a disparu peu de temps après, poursuivait-elle.

— Pourquoi Colin ne m'en a rien dit, quand je l'ai vu ce matin ?

— Tiffany est avec moi. Attends, je lui demande.

Il entendit Zoé lui répéter la question et la voix de Tiffany lui parvint clairement :

— Il n'était pas sûr que Paddy soit lié à l'affaire. Nous espérions tous les deux avoir tort et le voir resurgir. Personne n'a envie d'accuser un membre de sa famille d'un tel crime ! Si mon beau-père est simplement en compagnie d'une autre femme, il ne nous pardonnera jamais d'avoir déterré le passé et sali sa réputation. Mais quand vous êtes passé au bureau de Colin, et que vous m'avez appelée, nous avons compris que nous devions tout vous raconter.

Jonathan s'en voulut d'avoir interrogé Colin un peu trop vivement. Après le moment difficile que celui-ci avait passé avec son patron, il n'avait fait que le braquer davantage. Pas étonnant qu'il n'ait pas

voulu lui dire qu'il soupçonnait son père !

Enfin... L'essentiel était qu'il se soit décidé à parler.

— Vous pensez donc que Paddy a enlevé Samantha et qu'il l'a emmenée à Truckee ? résuma-t-il.

— Oui. Jasmine a mentionné une forêt, tu te rappelles ?

Comment aurait-il pu l'oublier ? Cela l'obsédait.

— Bien sûr.

— Paddy Bell possède un cabanon dans les montagnes, près de Truckee.

— Bon sang !

Il introduisit la clé dans le contact et démarra en trombe.

— J'arrive. Où es-tu ?

— Nous venons de dépasser Auburn.

— Qui ça, « nous » ? Toi et Tiffany ?

— Oui, nous sommes dans sa voiture.

Arrivé au bout de la rue, il prit la direction de l'autoroute 80.

— Et Colin ?

— Il est encore au travail.

Evidemment. Vu la façon dont son boss l'avait traité le matin même, Colin savait qu'il perdrait son boulot s'il partait au beau milieu de l'après-midi.

— Où est-ce qu'on se retrouve ?

— On ne peut pas s'arrêter, Jonathan. Je suis tellement impatiente !

— Zoé, je sais ce que tu ressens, mais je préférerais être avec toi. Tu n'as aucune idée de ce que tu vas trouver là-bas.

— On n'a qu'à s'y rejoindre, tu veux bien ?

Rien de ce qu'il dirait ne la persuaderait de s'arrêter alors qu'elle se pensait si près de sa fille. Elle aurait marché sur des braises s'il l'avait fallu. Il évalua rapidement la situation. Il n'était pas très loin d'elles, en fait. Il pouvait peut-être même les rattraper ou arriver pratiquement en même temps.

— D'accord. Où est-ce ?

— Attends, je te passe Tiffany, elle va te l'expliquer.

— As-tu contacté la police pour leur dire ? demanda-t-il, avant que le combiné ne change de main.

— J'ai laissé un message à l'inspecteur Thomas. Colin les a appelés aussi.

— Super. Passe-moi Tiffany, alors.

— On se retrouve là-bas.

— Zoé, quoi qu'il arrive...

Il n'était pas sûr de ce qu'il voulait dire. Il détestait l'idée qu'elle découvre Sam dans l'état de Toby — pire, peut-être. Il aurait tant voulu la protéger ! Mais chaque minute comptait.

— Je fais aussi vite que possible, promit-il.

— D'accord.

Elle renifla, et il comprit qu'elle pleurait.

Il s'engagea sur l'autoroute au moment où Tiffany prit l'appareil. Pendant qu'elle lui parlait, il accéléra, pied au plancher, avant de ralentir quelques minutes plus tard à hauteur de Lincoln, pris dans le flot de la circulation. Après avoir raccroché, il continua à rouler aussi vite qu'il était possible, mais il ne repéra pas la BMW de Tiffany sur la 80.

Et, bien qu'il suivît scrupuleusement les indications, il ne parvint pas à trouver le cabanon.

Colin le savait : le point faible de son plan, c'était le temps. Il avait déjà pris beaucoup de retard avant même de quitter Sacramento pour se rendre au cabanon de son père.

Il avait envoyé un texto à Tiffany pour lui annoncer qu'elle devrait patienter une bonne demi-heure avant son arrivée, mais elle lui avait répondu par un laconique « Dépêche ! ». Elle en avait de bonnes ! Il faisait vraiment au plus vite, mais il avait dû passer chez Bill Bristol, le cousin de Tommy, pour prendre les clés de la maison qu'il lui prêtait et où il comptait emmener Sam et Zoé. Il avait pris toutes les précautions pour que l'on ne puisse pas remonter à lui : l'endroit, inhabité, se trouvait à Chester, à plus de deux heures de route du cabanon de son père, et rien ne le liait à cette maison. Il n'était même pas sûr que Bill Bristol connaisse son nom. Ce dernier avait accepté de la lui laisser toute la semaine à la condition que Tommy lui prête son buggy pendant les vacances d'été, et Tommy avait dit oui en échange de deux nuits avec Tiffany. Il avait bien essayé de faire baisser le nombre de nuits à une, mais Tommy avait marchandé ferme et Colin n'était pas en mesure de l'emporter. Il avait même fait l'article de sa femme avec force détails et images pour encourager son ami à accepter ce marché.

Il ne lui restait plus qu'à convaincre Tiffany d'être gentille avec lui. Heureusement, la bague sertie de diamants qu'il venait de lui acheter l'avait mise de bonne humeur et, s'il le fallait, il lui offrirait autre chose — une nouvelle voiture, peut-être ? De toute façon, on n'avait rien sans rien : il saurait lui rappeler que, dès lundi, Zoé et Sam ne feraient plus partie du paysage. Définitivement. C'était ce qu'elle voulait, non ?

Il accéléra en jetant un coup d'œil nerveux dans son rétroviseur, à l'affût de la moindre présence policière. Il laissa échapper un soupir de soulagement en ne voyant rien, et changea de file pour quitter l'autoroute. Il y était presque. Une fois qu'il aurait récupéré Sam et Zoé et rejoint Chester, il ne risquerait plus rien. Quand il rentrerait à Sacramento, il expliquerait son absence en clamant qu'il avait passé

les derniers jours à remuer ciel et terre pour retrouver son père.

Un sourire lui vint aux lèvres. En fait, les choses ne pouvaient pas se présenter sous de meilleurs auspices.

* * *

Sam entendit son prénom, mais elle était plongée dans l'eau et le son lui parvenait de très loin. Elle aurait presque pu croire l'avoir rêvé... à moins que tout — le scintillement de la mer, la douceur de l'eau sur sa peau — ne soit qu'un rêve ? Le fait de pouvoir se maintenir aussi longtemps en apnée aurait dû la faire réfléchir, mais elle ne voulait pas que ça s'arrête.

Elle avait envie de rester là, dans cette apesanteur, mais sa mère se tenait au bord de l'eau et lui disait qu'elle avait besoin de lui parler.

Elle se fit violence et parvint à soulever une paupière. Une image floue se dessina au-dessus d'elle.

— Maman ? articula-t-elle d'une voix éraillée

— Bon sang ! J'ai bien cru que tu étais morte.

C'était la voix de Colin. Nullement ému de la savoir en vie, bien sûr. Elle cligna des yeux pour ajuster sa vision. C'était sûrement pour la tuer qu'il l'avait abandonnée là. Elle avait bu l'eau et mangé les barres chocolatées qu'il lui avait laissées. Elle avait même essayé de sortir du sol les pieux qui la retenaient prisonnière, mais elle n'avait pas réussi à les faire bouger d'un pouce.

Depuis, elle flottait entre conscience et inconscience. Seul le bourdonnement des mouches restait constant. Elle n'avait même pas l'énergie de les chasser quand elles se posaient sur son visage, ses bras, ses jambes.

— Vous êtes... horrible ! marmonna-t-elle.

— Exactement. Je suis le diable en personne, rétorqua-t-il en riant. Et j'ai de bonnes nouvelles...

— Vous avez un cancer ?

Ses paupières se fermèrent malgré elle — c'était trop difficile de garder les yeux ouverts —, mais sa propre repartie lui tira un sourire. Elle était folle de le provoquer ainsi, mais elle était trop engourdie pour s'en soucier. Trop engourdie pour ressentir de la peur.

— Ah ! tu es une comique, toi !

— Et vous un... débile.

Ça c'était bien répondu ! Pouvait-elle trouver meilleure insulte ? Pas dans son état. Sa bouche était si sèche qu'elle avait du mal à articuler.

— Ah ouais ? Mais un débile qui contrôle la situation. Ce n'est pas moi qui suis dans une malle en train de me pisser dessus.

Elle se recroquevilla.

— Je préfère encore être... à ma place.

Il rit méchamment.

— Malade à en crever ? Un collier autour du cou ? Attachée au sol ? Et, entre nous, tu ne sens pas vraiment la rose !

— Au moins, commença-t-elle en passant sa langue sur ses lèvres craquelées, je suis quelqu'un de bien.

— Sale petite peste !

Elle comprit que ses mots avaient fait mouche. C'était une toute petite victoire — mais une victoire quand même.

— Vous préféreriez que je sois... bête... comme Tiffany.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— ... croire que vous... êtes... spécial.

— Si tu ne la fermes pas, je te tue avant l'arrivée de ta mère, cria-t-il.

Sam fut si surprise que son souffle se coinça dans sa gorge.

— Qu'est-ce que... vous avez dit ?

— Je dis que tu pues.

— Ma mère va venir ? reprit-elle.

Ignorant sa question, il sortit en coup de vent de la remise et revint avec un récipient rempli d'eau qu'il lui versa dessus, pour enlever l'odeur. Puis il la transporta dans la voiture et l'installa sur le siège passager, attachant l'extrémité de sa chaîne au volant.

* * *

Zoé avait les nerfs à vif quand elles finirent par entr'apercevoir, au bout d'un long chemin de terre bordé d'arbres, une structure de bois des plus rudimentaires. Elle avait cru qu'elles n'y arriveraient jamais ! Ces petits chemins sinueux se ressemblaient tous et il leur avait fallu plus de deux heures pour atteindre l'endroit. La peur prit soudain le pas sur la frustration.

— Je ne vois pas de voiture, murmura-t-elle.

— Non, moi non plus, répondit Tiffany en secouant la tête.

— Le père de Colin ne doit pas être là, alors. Il faut une voiture pour venir ici. C'est trop isolé.

Tiffany ne répondit pas.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle s'était fait cette réflexion à voix haute, tenaillée par la peur de la déception.

— On va aller jeter un coup d'œil. Voir si quelqu'un est passé par là...

Zoé hocha la tête.

Pitié, Seigneur ! Faites que je retrouve ma fille ! Qu'elle soit vivante !

Tiffany ouvrit sa portière.

— Vous devriez peut-être rester ici. Je ne voudrais pas... On ne sait jamais !

Une boule se forma dans la gorge de Zoé. Tiffany cherchait-elle à la mettre en garde ? à la préparer à affronter la vue du corps sans vie

de sa fille ?

Soulevée par un haut-le-cœur, elle tenta de refouler le flot d'images macabres qui lui venaient à l'esprit.

— Non, non, je viens. Donnez-moi une minute.

Elle posa sa tête sur ses genoux, tentant de se ressaisir.

— Vous ne semblez pas bien. Restez ici, insista Tiffany.

Zoé la vit sortir de la voiture, mais elle ne parvint pas à la suivre. Devant ce cabanon qui semblait vide, la sensation d'urgence qui l'avait incitée à se précipiter jusqu'ici s'évanouit brusquement. Elle avait si peur, ses jambes pesaient si lourd, qu'elle était incapable d'esquisser le moindre mouvement. Pourquoi ne pas laisser son ancienne voisine aller en éclaireur et lui rendre compte de la situation ? Elle n'était pas sûre de supporter ce qui se trouvait peut-être derrière cette porte.

Elle regarda la femme de Colin s'engouffrer dans le cabanon. Elle s'adossa contre son siège et prit de profondes inspirations. Elle devait se préparer au pire, être prête à tenir le coup... Au cas où.

Heureusement, Jonathan serait bientôt là. Cette pensée la reconforta.

Pourtant, aucun bruit de moteur ne s'annonçait au loin. Quelques instants plus tard, elle vit Tiffany émerger de la cabane et se diriger vers une petite remise délabrée sans même jeter un coup d'œil dans sa direction.

Que se passait-il ? Tiffany savait pourtant bien qu'elle était à cran...

N'y tenant plus, elle ouvrit la portière et sortit à son tour. Malgré ses jambes en coton, sa démarche trébuchante, elle se dirigea avec détermination vers la remise.

— Sam, tiens bon, j'arrive, mon bébé, chuchota-t-elle.

Elle était à mi-chemin quand Tiffany en ressortit. Le battant à ressort se referma derrière elle.

— Alors ? demanda Zoé, pleine d'espoir.

— Elle y était bien, déclara-t-elle en faisant un mouvement de la tête.

Zoé porta son regard sur l'abri, occultant l'environnement, comme si son champ de vision s'était réduit à ce seul assemblage de fortune.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— J'ai trouvé des papiers d'emballage de barres chocolatées et une vieille couverture.

C'était tout ? Quel était le lien ? N'importe qui aurait pu laisser traîner ces détrit.

— Mais il n'y a pas...

Elle déglutit avec difficulté, sa bouche bougea, mais aucun son ne sortit.

— *De corps ?* finit-elle par lâcher, dans un souffle.

— Non.

Tiffany fit signe à Zoé de s'approcher.

— Venez voir par vous-même.

Zoé se raidit, mal à l'aise. Quelque chose clochait. Tiffany, qui était sortie de la voiture inquiète et pleine de sollicitude à son égard, se montrait brusquement très différente. Elle lut dans ses yeux un éclat froid, qu'elle ne lui avait jamais vu et qu'elle ne sut analyser. Ses narines frémissaient comme si elle était sous le coup d'une forte agitation.

Zoé parvint à esquisser un pâle sourire.

— Je pense qu'il faut appeler la police.

Tiffany écarquilla les yeux.

— Vous ne voulez pas voir à l'intérieur ?

— Je ne voudrais pas détruire des preuves ou effacer des empreintes.

Elle recula d'un pas, avant d'ajouter :

— Si ma fille n'est plus là, la police saura ce qu'il faut faire et trouver les traces laissées par votre beau-père.

Tiffany jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Mais on vient de faire toute cette route...

Pour retrouver Sam. Pour la sauver. Mais puisque sa fille n'était pas là, autant laisser faire les professionnels, non ?

— Je verrai ça avec la police, répéta Zoé.

— Mais il y a..., s'interrompit Tiffany en fronçant les sourcils. Il y a quelque chose que vous devez voir.

Elle lança un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je préférerais que vous voyiez par vous-même.

Zoé tourna les yeux vers le chemin de terre. Pourquoi Jonathan n'arrivait-il pas ? Le nuage de poussière que la voiture avait soulevé à leur arrivée était retombé, à présent. On n'entendait plus que le bourdonnement des insectes.

— Non, je n'en ai pas envie.

— Passez seulement la tête, insista Tiffany. Peut-être que vous reconnaîtrez le haut de maillot de bain qui est par terre.

Si c'était vrai, pourquoi ne l'avait-elle pas pris avant de sortir ?

« Vous avez une... femme absolument charmante.

— Surtout quand elle m'aide à tuer quelqu'un ! »

Ces bribes de conversation prirent soudain un tour plus réel. La peur et la répulsion l'assaillirent. Elle avait déjà ressenti ces angoisses primaires, viscérales... C'était chez les Bell.

Jonathan... Elle n'aurait jamais dû venir sans lui.

— Allez, ne rendez pas les choses plus difficiles, insista Tiffany.

— Qu'est-ce qui sera plus difficile ? articula lentement Zoé tout en

évaluant mentalement la distance qui la séparait de la voiture, côté conducteur. Les clés étaient-elles sur le contact ? Elle le pensait.

— De vous faire la... surprise.

— La seule surprise que je veux, c'est ma fille.

Tiffany baissa la voix.

— Je vous promets que vous allez la voir si vous venez avec moi.

Même si son ancienne voisine disait vrai, Zoé pressentit que cette *surprise* n'était pas celle à laquelle elle aspirait. Elle ne pourrait pas sauver Sam. Pas seule, en tout cas. Si elle voulait sortir sa fille de là, elle devait aller chercher de l'aide.

— Jonathan sera bientôt là, lança-t-elle pour gagner du temps.

Un sourire de triomphe se dessina sur les lèvres de Tiffany.

— Vous croyez ? Il s'est peut-être perdu...

Seigneur ! C'était elle qui lui avait indiqué la route à prendre. Trop nerveuse, Zoé n'avait prêté qu'une oreille distraite aux explications. Elle était tellement sûre qu'ils s'étaient entendus sur l'itinéraire.

Elle fixa la porte de la remise. Elle venait de la voir bouger. A peine, mais elle avait bougé. Quelqu'un l'observait. Qui cela pouvait-il être, à part Colin ? Il n'était pas au travail, comme il l'avait laissé croire. Il était là et les attendait...

Est-ce que Sam y était aussi ? A l'évocation de cette possibilité, elle eut envie de se précipiter à l'intérieur, sans se soucier de lui. Mais cela serait revenu à se jeter dans la gueule du loup. C'était d'elle que dépendait la vie de sa fille.

N'écoutant que son instinct, Zoé tourna les talons et courut vers la voiture. Elle avait déjà ouvert la portière quand Tiffany la rattrapa. Elles s'empoignèrent violemment et tombèrent ensemble sur le sol. Elle se débattait, essayant de se dégager, quand elle entendit le claquement du panneau de bois. Colin arrivait.

Submergée par une rage trop longtemps contenue, Zoé perdit tout contrôle et se jeta sur Tiffany. Les coups de pied et de poing qu'elle lui assena sans la moindre retenue atteignirent leur cible.

— Colin, aide-moi ! Elle devient folle ! hurla Tiffany en se recroquevillant sur elle-même.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, grogna Zoé en enfonçant ses dents dans l'épaule de cette dernière.

Elle la mordit jusqu'au sang, avant d'être maîtrisée par Colin.

* * *

Où pouvait donc se trouver ce maudit cabanon ? Jonathan avait suivi à la lettre les instructions que Tiffany lui avait données par téléphone et il se retrouvait perdu au fin fond de la Sierra Nevada, sans réseau ni cabine téléphonique à l'horizon.

— Bon sang !

Sa frustration était si forte qu'il donna un coup sur le tableau de

bord, enclenchant la radio, qui, sans signal de réception assez puissant, émit un grésillement ininterrompu. Il devait prendre la décision de revenir sur ses pas. Il n'avait pas le choix. Et pas la moindre idée de l'endroit où se trouvaient Sam et Zoé. La mort dans l'âme, il rejoignit l'autoroute. Elles ne devaient pourtant pas être loin d'ici... Il parcourut quelques kilomètres supplémentaires, et réussit à passer un appel.

— Scovil, Potter & Clay.

Il sortit la carte qu'il avait prise à la réception le matin même.

— Misty ?

— Oui ?

— C'est Jonathan Stivers.

— Oh ! Bonjour, monsieur Stivers.

— Est-ce que Colin est dans le coin ? reprit-il sans relever le ton enjôleur de la jeune femme.

— Oui, mais... il travaille dans son bureau, et j'ai interdiction de le déranger.

— C'est une urgence.

— Waouh, encore une ?

— Pourquoi, il y en a eu d'autres ?

— Sa femme en a eu une plus tôt dans la journée, et elle en avait déjà eu une la semaine dernière.

Pris par l'angoisse, le temps et la nécessité de parler à Colin, il faillit ne pas relever. Pourtant... deux urgences en si peu de temps, c'était étrange.

— Quel genre d'urgences ? demanda-t-il.

— Ce matin, Tiffany m'a dit qu'elle avait eu un accident de voiture.

« Oh ! Seigneur ! » Jonathan prit la première sortie, puis pila sur le bas-côté.

— Tout le monde allait bien ?

— Tout le monde ? Je suis presque sûre qu'elle était seule.

— C'était quand ?

— Peu de temps après votre départ du cabinet.

Il respira de nouveau. Cela avait dû se passer avant qu'elle ne retrouve Zoé. Tiffany lui avait paru aller bien, quand il lui avait parlé au téléphone. En fait d'accident, ce n'était sans doute qu'un simple accrochage.

— Et l'autre urgence ?

— Celle de la semaine dernière ? La mère de Colin s'était fait mal en tombant.

La mère de Colin ? Il n'avait jamais entendu parler d'elle.

— Quel jour était-ce ?

— Voyons voir... Je pourrai vous le dire si je retrouve cet appel

dans mon agenda. Ah ! voilà. Lundi. Je venais de me faire couper les cheveux. Colin m'avait d'ailleurs lancé un de ces regards noirs en arrivant au bureau !

Lundi. Le jour de la disparition de Samantha. Etait-ce une coïncidence ? Possible. Pourquoi les Bell n'en avaient-ils pas parlé ? Zoé lui avait raconté que la mère de Colin avait quitté son mari en apprenant ses abus... Peut-être qu'elle n'était pas proche de son fils ? Ou peut-être ne s'était-elle pas fait trop mal en tombant...

— Merci. Est-ce que vous pouvez me passer Colin ?

— Il ne va pas apprécier, se plaignit-elle.

— Je lui dirai que je ne vous ai pas laissé le choix. Il comprendra, promis. C'est vraiment très important.

Il l'entendit soupirer dans le téléphone.

— D'accord, mais c'est bien pour vous que je le fais. Vous me devrez une faveur... un dîner, par exemple.

Jonathan ouvrit la bouche, sur le point de lui dire qu'il n'était plus libre. C'était une gentille fille et il l'aurait volontiers invitée, s'il ne se sentait pas engagé ailleurs — et l'image qui s'imprima sous ses yeux n'était pas celle de Sheridan.

— Je serais ravi de vous emmener dîner, mais vous savez, Misty, j'ai une petite amie.

— Les meilleurs sont toujours pris, maugréa-t-elle. Restez en ligne.

Il attendit longtemps et il crut un instant qu'elle l'avait oublié.

Misty finit par le reprendre en ligne.

— Monsieur Stivers ?

— Oui ?

— Il n'est pas dans son bureau. Je ne sais pas quand il est parti, parce que je ne l'ai pas vu passer devant la réception.

— Pourriez-vous me rendre un service et aller vérifier si sa voiture est dans le parking ?

— C'est ce que j'ai fait. Sa voiture n'est plus là, non plus.

Voilà qui expliquait la longue attente. Quelle chic fille !

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il aurait pu aller ?

— Non, mais je peux vous dire une chose : ça m'étonnerait qu'il repasse par ici. M. Scovil m'a entendue le chercher et il a sauté au plafond.

Et si Colin avait décidé de se rendre au cabanon ?

— Pouvez-vous me donner son numéro de téléphone portable ?

— Je ne suis pas censée communiquer ce genre d'informations — pas sans sa permission.

— S'il vous plaît, Misty. Cela concerne l'enfant que nous recherchons.

— Mais Colin ne va pas apprécier... Il risque de chercher à se venger.

— Il ne reviendra sans doute pas, et je ne lui dirai pas où je l'ai obtenu. De toute façon, je le trouverai, mais cela me ferait gagner du temps. S'il vous plaît, Misty...

— Très bien, laissez-moi un instant...

Il l'imagina, faisant tourner de l'index son Rolodex.

— Voilà, je l'ai.

Il l'enregistra dans son répertoire, sous la dictée de la standardiste.

— Merci, Misty, vous êtes un ange !

— Trop bête que vous ayez une petite amie, lâcha-t-elle avant de raccrocher.

Il sourit intérieurement tout en composant le numéro de Colin, mais l'inquiétude le submergea de nouveau quand il tomba directement sur la boîte vocale. Il recommença, sans plus de succès. Était-ce Colin qui était rentré chez lui quand lui-même était caché dans le garage ? Si c'était le cas, Bell n'avait sans doute pas l'intention de retourner à son bureau.

Il réfléchit un instant, tapotant le volant. Il devait localiser ce cabanon. Mais comment ?

Peut-être que Paddy s'était remarié...

Il vérifia. Il y avait bien un Paddy Bell à Antelope, l'endroit où avait été kidnappé Toby. Une femme décrocha à la première sonnerie.

— Allô !

L'inquiétude et l'espoir perçaient dans sa voix.

— Pourrais-je parler à Mme Bell ?

— C'est moi.

— Vous êtes bien mariée à Paddy Bell, le père de Colin Bell ?

— C'est moi, oui.

— Bonjour, je suis Jonathan Stivers, détective privé, et j'enquête sur la disparition de...

— Celle de mon mari ? l'interrompit-elle. Paddy a été kidnappé ? C'est ça ?

Il détacha sa ceinture de sécurité.

— Pas que je sache, madame. Une adolescente, qui habitait dans la maison voisine de celle de votre beau-fils, a disparu lundi dernier et je la recherche depuis.

— La maison voisine de celle de Colin ?

Elle parut intriguée.

— C'est curieux qu'il ne m'en ait pas parlé. Peut-être qu'il y a un lien avec la disparition de Paddy, poursuivit-elle, des sanglots dans la voix. Où sont donc passées toutes ces personnes ? Il y a eu le fils Simpson qui a été enlevé en bas de la rue, à la sortie de l'école... Je ne comprends pas !

— Colin pense que votre mari aurait pu enlever Samantha Duncan.

— *Quoi ?* Il ne la connaissait même pas. Pourquoi aurait-il fait ça ?

Jonathan baissa sa vitre pour avoir un peu d'air.

— D'après Colin, votre mari est un...

— Non ! cria-t-elle sans lui laisser le temps de finir sa phrase.

— Si.

— Ce n'est qu'un tissu de mensonges ! Je connais Paddy mieux que personne. C'est un homme bien, pas un pervers sexuel !

Un courant d'air s'engouffra dans le véhicule, lui balayant les cheveux.

— Vous n'avez jamais entendu dire qu'il abusait de ses enfants ?

— Bien sûr que non ! C'est insensé. Demandez à sa première femme. Elle vous dira que c'était un bon père de famille et qu'ils seraient toujours mariés, s'il n'y avait pas eu Colin.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— C'était un enfant difficile. Il leur a causé beaucoup de problèmes.

— Difficile ? Jusqu'à quel point ?

— Tout dépend à qui vous parlez. Tina — sa mère — pense qu'il est l'incarnation du diable sur Terre. Paddy, lui, pense que les problèmes de son fils viennent du fait qu'ils ont été beaucoup trop stricts avec lui.

— Auriez-vous le numéro de Tina, madame Bell ? J'aimerais lui parler.

— Je l'ai. Je l'ai même appelée, après la disparition de Paddy. Nous nous entendons très bien, toutes les deux. Attendez une minute.

Il y eut un faible bruissement sur la ligne, puis des craquements, au moment où elle reprenait le combiné en main.

— Voilà !

Quand elle lui eut donné le numéro, il la remercia.

— Monsieur Stivers ? reprit-elle, avant qu'il ne raccroche.

— Oui ?

— Je sais déjà ce que vous dira Tina. Elle est partie pour échapper à son fils, pas à son mari. Courtney, la sœur de Colin, confirmera.

La tête dans ses mains, Jonathan fit un petit récapitulatif. En fait, de nombreux éléments convergeaient vers Colin : l'homme qu'il avait mis en colère ce matin même était à la fois lié à Paddy et à Sam. A Toby, aussi, qui vivait dans le quartier de Paddy... Colin, l'homme qui avait des somnifères chez lui et de la nourriture pour chien dans son garage ; Colin, qui avait reçu Zoé chez lui, juste avant que Jon ne la trouve désorientée et débraillée dans une chambre d'hôtel. Il y avait fort à parier qu'il aurait fini par trouver le nom de Colin — ou celui d'un de ses proches — dans les fichiers des agences de location de cabanons.

Il n'avait pas eu tort de le soupçonner.

— J'ai un mauvais pressentiment, dit-il à Sheryl.

— Vous croyez qu'il... qu'il aurait pu faire du mal à son père ?

Un tacot passa en pétaradant devant lui et disparut à l'horizon.

— Que répondrait son ex-femme à cette question ? reprit-il doucement, percevant le trouble de son interlocutrice.

— Eh bien... quand je l'ai appelée, elle a tout de suite voulu savoir où était Colin, au moment de la disparition de son père. C'est une question étrange, vous ne trouvez pas ? Moi aussi, j'ai pensé que les problèmes de Colin pouvaient s'expliquer par la difficulté de Tina à exprimer son amour à son fils. Mais à présent, s'il n'y avait pas Tiffany, je serais plutôt de l'avis de Tina.

— Vous aimez bien Tiffany, alors ?

— C'est une gentille fille. Elle a bon cœur et se montre toujours prête à se mettre en quatre pour faire plaisir.

Plutôt prête à satisfaire les moindres désirs de son mari que ceux des autres, nuança-t-il intérieurement.

— Je suppose qu'elle était avec Colin, quand Paddy a disparu.

— C'est ce qu'elle m'a dit, répondit Sheryl.

— Pourriez-vous m'expliquer comment me rendre au cabanon de votre mari, madame Bell ?

— Je crains que non, hélas. Je n'y suis pas allée très souvent et cela fait si longtemps... Et c'est toujours Paddy qui conduisait.

Il boucla sa ceinture de sécurité.

— Je dois retrouver Samantha. Et vite, insista-t-il.

— Colin et Tiffany y sont allés hier, mais ils n'ont trouvé personne.

— Je préfère m'en assurer par moi-même. Si vous me donnez l'adresse exacte, je finirai bien par trouver !

Sheryl Bell réfléchit un instant, avant de répondre :

— Je suppose que l'adresse figure sur l'acte de propriété, mais il me faudra un bout de temps pour mettre la main dessus. Il est probablement dans le garage... Oh ! attendez ! Je peux demander à Glen.

— Glen ?

— C'est mon fils. Il allait souvent au cabanon avec Paddy. Lui, il saura comment s'y rendre.

— Est-ce que je peux lui parler ?

— Quelle heure est-il... 15 heures ? Je devrais pouvoir le joindre sur son lieu de travail.

— Appelez-le tout de suite ! cria presque Jonathan.

En croisant les doigts pour qu'il ne soit pas déjà trop tard.

— De vraies furies, ma parole !

La voix de Colin vibra d'une jubilation qu'il ne cherchait pas à cacher.

— Je ne t'aurais jamais cru capable d'une telle hargne, dit-il à Tiffany.

— On dirait que ça t'amuse que je sois blessée, maugréa cette dernière.

Assise à même le sol, couverte de poussière, elle se tenait l'épaule.

Zoé s'essuya la bouche avec sa manche et déglutit pour faire passer le goût métallique du sang, tout en écartant ses cheveux emmêlés pour affronter le regard de Colin.

— Ça, c'était pour Sam et Toby ! lança-t-elle en le défiant du regard.

— Vous parlez de Rover ?

Colin laissa échapper un ricanement.

— Vous voulez le protéger, lui aussi ?

— Quelle sorte d'homme peut s'en prendre à un enfant et le faire autant souffrir ? Comment avez-vous pu... Vous que je connais, à qui j'ai parlé et que j'ai côtoyé ? Vous n'êtes qu'un monstre !

Il balaya ces propos d'un revers de main.

— Lâchez-moi. Vous aussi, vous êtes capable de faire souffrir. Regardez ce que vous venez d'infliger à cette pauvre Tiff !

Zoé se fichait pas mal d'avoir blessé Tiffany. C'était Colin qui menaçait sa vie et celle de Sam, et c'est lui qu'elle voulait mettre hors d'état de nuire. C'était sa seule façon de mettre fin à cette sale histoire — et de sauver sa fille.

Elle se releva et épousseta ses vêtements.

— Tiffany est en âge de se défendre, et c'est elle qui a commencé.

— C'est le genre de subtilités qui me passent au-dessus de la tête, rétorqua-t-il en haussant les épaules. Dans la vie, faut s'approprier ce qui nous plaît et rafler tout ce qu'on peut.

— Qu'avez-vous fait de ma fille ? demanda-t-elle.

Colin prit un air moqueur.

— C'est plutôt ce que je vais lui faire qui compte.

Zoé serra les poings. Sam était en vie.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ici ? Pour me dire que c'était vous ? Pour nous tuer toutes les deux ?

Il se pencha vers elle pour humer ses cheveux. Elle refoula le frisson de dégoût qui la traversa lorsqu'il lui lécha la joue. Pas question de lui montrer ce qu'elle ressentait !

— Qu'est-ce que vous voulez ? répéta-t-elle.

— Je vous veux, vous. Je vous désire depuis le jour où je...

— Colin ! interrompit Tiffany avec dépit.

Elle bondit sur ses pieds et le poussa loin de Zoé.

— Pas pendant que je suis là. Je ne veux pas assister à ça, c'est au-dessus de mes forces. Emmène-la avec toi à Chester, comme prévu. Et assure-toi que je ne la revoie plus jamais.

— Ooh ! railla-t-il. Vous l'avez entendue ? Elle veut se débarrasser de vous. Elle en a marre de vous voir m'allumer avec votre joli petit cul.

— Je ne vous ai jamais allumé, répliqua fermement Zoé.

— Vous êtes une tentation ambulante. Vous voir suffit pour m'exciter.

— Colin ! grogna de nouveau Tiffany.

— D'accord, d'accord, j'ai pigé. Zoé et toi, vous avez encore des comptes à régler. Je vais vous laisser gérer ça entre vous.

Son regard passa de l'une à l'autre.

— Allez-y, battez-vous ! Ce sera comme un combat de... de poulettes.

Il eut un sourire proche du rictus.

— Un genre de mise en bouche pour le corps à corps à venir — si vous voyez ce que je veux dire, Zoé.

Une panique indescriptible la submergea, faisant remonter de son passé des bribes d'images chargées d'une intensité douloureuse : Bates, le mobile home de son père, la chaleur étouffante d'un été de canicule.

— Non, je ne vois pas du tout, lâcha-t-elle dans un souffle.

Colin lui décocha un clin d'œil, et elle sentit ses espoirs s'amenuiser. Comment allait-elle s'en sortir ? Ce monstre jubilait ! Il n'avait même jamais semblé aussi satisfait qu'en cet instant. Toutes ses insinuations, ses tentatives de séduction lui revinrent à la mémoire. Elle s'était tant appliquée à se comporter en voisine polie et reconnaissante qu'elle s'était aveuglée, refusant d'interpréter le malaise qu'elle éprouvait en compagnie de Colin. Elle avait préféré lui faire confiance plutôt que d'écouter son instinct, qui l'incitait à la prudence. Mais il semblait si gentil, si... normal ! Tout le monde s'y serait laissé prendre, non ? Elle, peut-être plus encore que d'autres, car, après l'agression qu'elle avait subie à quinze ans, elle avait décidé

de ne pas vivre dans la peur, refusant de voir le danger à chaque coin de rue.

— Tu es prête ? demanda-t-il à sa femme.

— Prête pour quoi ?

— Pour te battre avec elle !

— Colin, non ! Pas question !

Tiffany lui montra la marque de dents sur son épaule.

— Regarde ce qu'elle m'a fait !

— Ce n'est rien, bébé. Tu as connu pire.

— N'y pense même pas, Colin. Tu dois partir avant que Stivers ne débarque ici. Parce qu'il va finir par retrouver son chemin...

— C'est si isolé qu'il nous reste un peu de temps, répliqua-t-il.

— Pourquoi tu n'en fais toujours qu'à ta tête ? cria-t-elle. Tu t'es encore shooté ? Il sera là d'une minute à l'autre, Colin !

— Mais non ! Allez, bébé...

Il plaqua sa main sur ses fesses et les pinça, tout en remuant sa langue dans sa bouche de manière obscène.

— Tu n'as pas envie d'en découdre pour ton homme ? Je croyais que tu détestais Zoé. Tu voulais que je la tue, il me semble...

Tiffany tituba, reculant de quelques pas.

— Ferme-la ! Dieu ! que je te déteste ! cria-t-elle avec violence.

Colin se raidit, comme si elle l'avait giflé. Son visage se vida de toute expression.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Zoé la vit plaquer une main sur sa bouche. Manifestement elle regrettait ses propos, mais Colin s'en fichait. Tiffany avait raison : il ne semblait pas dans son état normal. Il était surexcité, tout à fait incontrôlable.

Les Bell se regardèrent sans ciller pendant quelques secondes, puis Colin se jeta sur elle et l'attrapa par les cheveux.

— Vous la voulez, lança-t-il à Zoé. Elle est à vous !

Zoé réfléchit à toute allure. Comment prendre l'avantage ? Colin avait parlé de Samantha au présent — elle était donc en vie. Mais où l'avait-il enfermée ? Pourvu qu'elle soit dans la remise ou dans le cabanon... S'il l'avait cachée ailleurs, jamais elle ne la retrouverait !

— Allons voir Sam, murmura-t-elle.

— Dans une minute...

Tiffany grimaça de douleur, mais ne poussa pas un cri quand Colin lui tordit méchamment le bras dans le dos.

— Ma femme mérite une petite leçon.

Il lui lécha la joue.

— Qu'est-ce que tu en dis, bébé ? Tu me détestes, hein ? C'est bien ça ?

— Je ne le pensais pas, gémit-elle. Tu sais que je t'aime, Colin. Je

ferais n'importe quoi pour toi. Je t'ai amené Zoé, non ?

— Tu l'as amenée parce que tu veux que je l'élimine. Tu n'as pas grand-chose à y perdre, franchement !

Il reporta son attention sur Zoé.

— Si vous lui bottez les fesses, je tuerai Sam rapidement.

Zoé sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Sam était donc vraiment en vie ! Mais comment faire pour qu'elle le reste ?

— C'est ma meilleure offre, ajouta-t-il.

Il s'exprimait avec une désinvolture confondante, comme s'il discutait d'une banale transaction financière.

— Je ne peux pas vous laisser repartir, ni l'une ni l'autre, reprit-il. Je ne vous ferai pas l'insulte de prétendre le contraire ! Mais je peux faire en sorte qu'elle ne souffre pas inutilement. Après, ce sera juste vous et moi, pendant une semaine.

— Colin, tu vas me faire regretter d'avoir accepté tout ça ! s'écria Tiffany. Lâche-moi.

— Non !

— Lâche-moi !

Colin poussa sa femme plus près de Zoé.

— Allez, frappez-la. Ici, précisa-t-il en avançant son propre menton.

— Et vous, que ferez-vous ? demanda Zoé.

— Je ne m'en mêlerai pas. Je veux juste regarder. Je vous accorde trois coups de poing chacune. Tout est permis et celle qui gagne... gagne ! Si c'est vous, je saurai me montrer clément.

— Colin, arrête !

Tiffany se tortilla pour échapper à sa poigne, mais il resserra son emprise.

Colin la désigna de nouveau à Zoé.

— Allez... Vous vouliez la frapper il y a une minute !

Il avait une vision totalement tordue et déformée de la situation. Elle ne voulait se battre avec personne ! Juste s'en sortir et sauver Samantha.

— Frappez-la, insista-t-il. Faites-lui un bel œil au beurre noir. Pensez à la façon dont elle a traité votre fille. Elle l'a nourrie avec des croquettes pour chien, elle lui a fait porter un collier d'étranglement, elle l'a enchaînée au sol... C'est une garce, vous savez !

Zoé sentit une rage terrible l'envahir. Elle aurait pu se battre contre n'importe qui, avec une force décuplée par toute la haine qui bouillait en elle.

— Et c'est elle qui l'a enlevée, poursuivit-il. Elle l'a attirée chez nous et l'a enfermée dans une pièce à l'étage, pendant que vous étiez au travail. Sûr, votre gosse est naïve, mais je suppose que la plupart des enfants feraient confiance à une femme aussi jolie et gentille que

la mienne.

— Vous avez vraiment fait ça ? demanda Zoé en se tournant vers Tiffany.

Que la trahison vienne d'une femme donnait à la situation une dimension tragique, qui la heurtait de plein fouet.

— Vous êtes aussi pourrie que votre mari !

Tiffany évita son regard.

— Je l'ai fait pour lui.

Colin tira sèchement sur le bras de sa femme, qu'il tordait toujours dans son dos, lui arrachant une plainte.

— Oh ! Tu te retournes encore contre moi ?

A l'évidence, Colin se permettait d'exprimer ce qu'il voulait sur elle, mais il ne tolérait aucune réaction de sa part.

— Tu me fais mal !

Tiffany se débattit, mais il rit, la serrant plus fort.

— Je devrais peut-être vous emmener toutes les deux à Chester et vous forcer à vous torturer. Ça pourrait être intéressant. Oublions Sam. Elle ne nous servira à rien dans l'état où elle est, de toute façon.

Zoé suffoqua, terrifiée. Qu'avait-il fait à sa fille ?

— Je n'irai pas à Chester, protesta Tiffany. Pas maintenant.

— Tu ne me fais plus bander, Tiff. Tu devrais être contente : avec Zoé, tu redeviens excitante.

Les larmes ruisselèrent sur les joues de sa femme.

— Tu ne m'aimes pas ! J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt, murmura-t-elle, manifestement anéantie.

— Tu l'as bien cherché. Maintenant, ferme-la et fous-moi la paix. Au final, tu obtiendras ce que tu veux. Je m'accorde un petit plaisir, c'est tout.

— Tu as sniffé de la coke ! Je déteste l'effet que ça a sur toi !

— Et tu me détestes, ouais, on a compris.

Il la traîna jusqu'à Zoé.

— Frappez-la.

— Aussi fort que je veux ? demanda Zoé.

— Aussi fort que vous voulez, confirma-t-il.

Il maintint sa femme, la tourna sur le côté gauche, pensant que le coup viendrait de la droite. Mais Zoé n'était pas droitière et ce n'était pas Tiffany qu'elle visait.

Elle serra les deux poings pour qu'il ne devine pas son intention et le frappa de toutes ses forces.

* * *

— Il était temps de le percer à jour. J'ai toujours su que c'était un fou furieux, lâcha Glen Hagen.

Il appuya son bras musclé, couvert de tatouages, sur la vitre baissée de la portière. Il mâchouillait un cure-dent quand Jonathan

l'avait rejoint à la station-essence de Nyack — et l'avait encore à la bouche en ce moment même, alors qu'ils roulaient vers le cabanon.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que Colin Bell est un fou furieux ? lui demanda-t-il.

Quand il avait eu le fils de Sheryl au téléphone, ce dernier lui avait tout de suite assuré qu'il savait où était le cabanon, mais il avait tenu à l'accompagner, affirmant qu'il n'arriverait pas à lui expliquer précisément la route par téléphone.

« C'est trop compliqué, avait-il répliqué quand Jon avait insisté. Est-ce que vous saurez où aller quand je vous dirai de tourner à droite, arrivé à l'affleurement de granite, et à gauche, devant l'arbre penché ? »

Jonathan n'avait pas eu d'autre choix que de l'attendre, mais l'heure qu'il avait perdue s'était révélée éprouvante. Chaque minute écoulée n'avait fait qu'accroître son angoisse. Pour Sam. Pour Zoé. Il avait mesuré à quel point la jeune femme comptait déjà pour lui — bien plus qu'il n'aurait voulu l'admettre. Cette prise de conscience le torturait d'autant plus qu'elle réveillait les mauvais souvenirs liés à la mort de Maria.

Pour ne rien arranger, l'inspecteur Thomas, qui enquêtait sur une affaire macabre de meurtre déguisé en suicide, était injoignable. Il n'avait rappelé Jon que quelques minutes plus tôt — là aussi, ils avaient perdu un temps précieux ! Mais Thomas avait des nouvelles qui confortaient les soupçons de Jon : l'ex-femme de Paddy était entrée en contact avec la police de Sacramento pour exiger que les flics lancent une enquête sur Colin concernant la disparition de son père.

Si seulement il avait eu cette information plus tôt dans la journée !

Jonathan zigzagua entre les voitures et se rabattit brutalement sur la voie de sortie.

— Ralentissez, bon sang ! s'exclama Glen. J'veux pas mourir, moi !

Jonathan ne releva pas. La vie de Sam et de Zoé se jouait peut-être dans ces précieuses secondes...

— Qu'est-ce qui vous permet de penser qu'il est fou ? demanda-t-il de nouveau.

— Colin était déjà adulte quand nous nous sommes rencontrés, mais je l'ai assez souvent croisé pour comprendre que c'est un manipulateur. Personne ne sait ce qui se cache sous son masque bien respectable. Mais s'il juge que vous ne lui êtes d'aucune utilité, il se montrera peut-être sous son vrai jour...

Il s'interrompit.

— Il m'a très vite évité. Je ne suis qu'un ouvrier, vous comprenez ! Il secoua la tête.

— Sans parler de la façon dont il traite sa femme...

— Aussi mal que ça ?

— Il se contrôle en public, mais si on prend la peine de regarder, il y a des signes qui ne trompent pas. Un seul regard de sa part suffit pour qu'elle lui obéisse, se taise, sorte de la pièce... C'est pas difficile d'imaginer ce qui se passe entre eux lorsqu'ils sont seuls. Un jour, j'ai entendu Colin parler à Tiffany dans la chambre d'amis chez ma mère, et je vous le dis, c'était honteux.

Il tapota la poche de sa chemisette.

— Bon sang, quelle idée j'ai eue d'arrêter de fumer cette semaine ?

Jonathan slaloma entre plusieurs camping-cars, avant de se rabattre vivement devant un semi-remorque. Glen, déséquilibré, eut juste le temps de se rattraper au tableau de bord.

— Pourquoi Paddy n'a-t-il jamais voulu reconnaître que son fils n'est pas aussi sympathique qu'il en a l'air ? demanda Jonathan, coupant court aux réactions de son passager sur sa conduite.

— Paddy était trop occupé à se faire des reproches. Aucun parent n'est prêt à reconnaître la nature perverse de son enfant... Paddy repensait aux signaux qui auraient dû l'alerter, il remontait dans le temps pour trouver ce qu'il avait fait de mal, il se torturait pour savoir ce qu'il aurait dû faire pour empêcher ça — bref, il sombrait dans la culpabilité. Ma mère se fait encore des reproches pour ne pas m'avoir poussé à finir le lycée. Mais comme je lui ai dit hier, c'était mon choix.

Il mordilla son cure-dent.

— Des conneries, j'en ai fait, et je n'en suis pas forcément fier, mais rien de ce genre, non ! Je ne suis pas un pervers.

Jonathan mit son clignotant, juste avant de se glisser entre une voiture de sport et une berline.

— Où est Paddy, d'après vous ?

— Aucune idée. Colin a essayé de faire croire à ma mère que j'y étais pour quelque chose. Il ne recule devant rien, vraiment ! Il savait que son père et moi étions fâchés, alors il a cherché à me faire porter le chapeau... C'est sa façon de faire — et le pire, c'est que ça marche.

— Pourquoi cette mésentente entre Paddy et vous ?

— Nous avons repris ensemble une boutique de tondeuses à gazon et... ça n'a pas marché. Nous sommes trop différents.

Ils y étaient — enfin ! La sortie pour Truckee. De nouveau, Jon se faufila entre un pick-up et une Prius. Et, de nouveau, Glen laissa échapper une bordée de jurons.

— Vous allez finir par nous tuer tous les deux !

— Je prends à gauche ? demanda Jonathan.

— Ouais, à gauche.

— En quoi étiez-vous différents ? insista-t-il.

Glen bascula vers la portière, quand Jonathan aborda le virage un peu trop vite.

— Il était trop autoritaire. Je ne pouvais pas prendre une journée, je devais toujours m'occuper de la fermeture. Il avait toujours quelque chose à redire sur ce que je faisais ou ce que je disais, il contrôlait chacun de mes gestes... Alors, on s'est dit des mots et j'ai claqué la porte.

Il haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas revu depuis.

Il montra du doigt un embranchement.

— Vous prenez cette route.

— Qu'est-ce qui est arrivé à votre propre père ?

— Il est mort d'une crise cardiaque, il y a dix ans.

— Si Colin a fait ce dont je le soupçonne, votre mère vient peut-être de perdre son second mari.

— Revivre ça, quelle misère ! maugréa-t-il.

Ils se turent. Jonathan était trop tendu et pressé d'atteindre la cabane, Glen trop absorbé par sa conduite. Ils s'enfoncèrent dans les montagnes, empruntant une route étroite et sinueuse. Les premiers virages étaient semblables aux précédents, mais très vite la route devint un chemin, moins praticable, à peine visible.

— La nature reprend ses droits au printemps.

— Qui entretient ces chemins ? demanda Jonathan.

— Personne. C'est le problème.

— Il y a d'autres cabanons, dans le coin ?

— Pas à des kilomètres.

— Colin y vient-il très souvent ?

Glen lui lança un coup d'œil.

— Tout le temps. Voilà, on y est.

Jonathan fit une embardée pour éviter une ornière profonde et s'avança dans une petite clairière, où se trouvaient une cabane en rondins grossiers, un foyer en pierre et une remise. Des traces récentes de pneus prouvaient que quelqu'un venait de passer. Ils trouvèrent des papiers de barres chocolatées et une vieille couverture dans la remise.

Mais rien de plus.

* * *

Zoé reprit conscience dans le coffre d'une voiture. Les élancements dans son crâne s'accroissaient au rythme des secousses du véhicule. Après avoir frappé Colin, elle avait cherché à tirer avantage des quelques secondes de stupéfaction et de douleur qu'elle lui avait infligées, et s'était précipitée dans la voiture de Tiffany, mais il avait vite repris ses esprits et l'en avait sortie par les cheveux, avant de lui assener des coups.

Le premier l'avait sonnée, et elle avait dû perdre connaissance, car elle ne se souvenait de rien. Colin l'avait sans doute jetée dans le coffre, avant de partir, et il l'aurait sûrement tuée s'il n'avait pas été

pressé, pensa-t-elle.

Elle poussa un gémissement, alors qu'elle essayait de bouger pour faire le point sur ses blessures. Si ce coffre pouvait être plus grand... Elle était à l'étroit, gênée dans ses mouvements. A moins que ce ne fût à cause de la douleur qui irradiait dans tout son corps ? Elle était presque sûre qu'elle s'était cassé la main en frappant Colin. Et il avait dû lui briser la mâchoire. C'était la première fois qu'elle se battait... Piètre performance !

Qu'allait-elle faire ? Jonathan ne pourrait jamais la retrouver maintenant qu'ils avaient quitté le cabanon. Le reverrait-elle ? Reverrait-elle quelqu'un ? Et où était sa fille ?

Des larmes de frustration, d'impuissance et d'angoisse ruisselèrent sur ses joues. Cela ne pouvait pas finir ainsi, Colin ne pouvait pas s'en tirer si facilement... et elle, venir s'ajouter à la liste de ses victimes !

Zoé sentit la voiture ralentir, puis s'arrêter. Elle retint son souffle, se préparant à ce que le coffre s'ouvre, mais rien ne se produisit. Tous ses sens à l'affût, elle perçut un piétinement près d'elle, des bruits sourds, saccadés. Quelqu'un — probablement Colin — enlevait le bouchon du réservoir. Ils s'étaient arrêtés à une station essence. Elle entendit le pistolet s'insérer dans le conduit, le bruit d'un clapet, du carburant s'écoulant à gros bouillons.

Une odeur d'essence flotta dans le coffre et s'infiltra dans ses narines. Elle entendit Colin s'éloigner. Il se dirigeait sans doute vers la boutique ou vers les toilettes... Il y eut un silence, puis une voix étouffée lui parvint. C'était celle de *Sam*. Sa fille était dans la voiture !

— Maman ? Maman, est-ce que ça va ?

Samantha éclata en sanglots.

— Tu es vivante ? demanda-t-elle encore.

La vague de soulagement qui traversa Zoé était si intense qu'elle ne put émettre le moindre son pendant quelques secondes. Non seulement Sam était en vie, mais elle était avec elle.

— je vais bien, Sammie chérie.

— Maman ? Tu es là ? Réponds-moi !

Elle n'avait pas parlé assez fort. Luttant contre la douleur, Zoé essaya de nouveau.

— Ne pleure pas, mon bébé. Je vais bien.

— Tu es en vie ? Oh ! Merci, mon Dieu ! s'exclama Samantha.

Dans quel état était sa fille ?

— Comment vas-tu, ma chérie ?

— Je suis malade.

Zoé inspira profondément pour ne pas céder à la panique.

— Je suis désolée. Tellement désolée.

— Je veux rentrer à la maison.

— Nous allons rentrer, mon bébé. Nous devons juste... trouver de

l'aide.

— Il est fou, murmura l'adolescente dans un sanglot. Il va nous tuer.

— On ne se laissera pas faire. Est-ce que tu peux sortir de la voiture ?

Il y eut un silence.

— Sam ?

— Non.

— Tu peux descendre la vitre ? Appuyer sur le bouton qui ouvre le coffre ? Tu peux faire quelque chose ?

— Mes mains sont... Elles sont attachées.

— Est-ce que tu peux crier pour attirer l'attention ? On va crier ensemble, d'accord ? Tu es prête ?

— Ça ne servirait à rien, maman. Il n'y a personne ici, à part l'employé de la boutique et... il ne nous entendra pas.

Evidemment. Colin ne se serait pas arrêté s'il avait pensé courir le moindre risque.

— Où est-ce qu'il nous emmène ? demanda Zoé.

— Je ne sais pas. Il a parlé d'un endroit qui porte un prénom de garçon, mais je ne sais plus lequel.

— Tu ne l'avais jamais entendu, ce prénom ?

Elle eut un nouveau hoquet.

— Non.

— Et son téléphone portable ? Il l'a laissé dans la voiture ?

— Oui, mais je ne sais pas... si je peux l'attraper. Et puis c'est un Smartphone, je ne sais pas comment ça marche.

— Il faut que tu essaies, ma chérie. Utilise tes pieds, ta bouche.

Il y eut un long silence.

— Sam ?

— Il revient !

Sam tourna la tête vers la vitre quand Colin remonta en voiture. Malgré le collier, elle était parvenue, sans trop savoir comment, à atteindre son Smartphone et même à appuyer sur les touches avec le menton. Elle avait manqué de s'étrangler, mais il lui semblait qu'elle avait réussi à appeler quelqu'un : un « Allô !... Allô ! » étouffé s'échappait du portable.

Perdu dans ses pensées, Colin n'y prêta pas attention. Il sortit une cannette du sac qu'il venait de rapporter de la boutique, le roula en boule et le jeta sur la banquette arrière sans même se retourner vers Samantha. Puis il en but une gorgée et démarra.

Ouf ! Il n'avait même pas remarqué que son téléphone ne se trouvait plus sur le tableau de bord. Samantha hésita. Devait-elle crier à l'aide ? Elle ne savait pas où elle était et ne pourrait donner aucune indication sur l'endroit où ils se rendaient. Et puis Colin s'empresserait de couper la communication. Et même si la personne rappelait, il prétendrait que c'était une plaisanterie. C'était un expert en mensonges.

Comment pouvait-elle s'y prendre pour faire comprendre à la personne au bout du fil qu'elle avait besoin d'aide ?

A la pensée de sa mère, si proche d'elle, elle se sentit soulevée par un regain d'énergie et d'espoir. Elles avaient traversé des moments difficiles par le passé et s'en étaient toujours sorties. Cette fois encore, ce serait le cas.

— Colin ?

Son estomac se contracta et elle pria pour que l'interlocuteur reste en ligne.

— Quoi ?

— Où est-ce... qu'on est ?

Il était d'une humeur massacrant. Probablement à cause de son nez, excessivement tuméfié, qui ne cessait de saigner, lui donnant une voix nasillarde ridicule.

— Dans les montagnes.

C'était une réponse trop évasive, qui ne suffirait pas à renseigner la

personne qui était en ligne.

— Où allons-nous ?

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur et grimaça en voyant son reflet. Il toucha son nez avec précaution.

— A quoi joues-tu ? Je croyais que tu étais malade.

C'était le cas. Elle ne s'était jamais sentie aussi mal de sa vie. Même lorsqu'elle avait eu la grippe et qu'elle avait vomi ses tripes pendant trois jours, elle n'avait pas été aussi mal. Mais sa mère s'occupait d'elle, à ce moment-là.

— Est-ce que vous allez... nous... tuer ?

— Qu'est-ce que *tu* en penses ?

Elle évita soigneusement de regarder le portable.

— Je crois que oui.

— Quelqu'un doit payer pour ça, dit-il en lui montrant son nez.

— Vous avez... tué Rover, n'est-ce pas ?

— La ferme ! maugréa-t-il. Je n'ai pas envie de parler de lui. Je n'ai pas envie de parler tout court. Je n'arrive plus à respirer.

A bout de force, Samantha ferma les yeux pour s'économiser.

— Pourquoi... Pourquoi vous faites ça ?

— Parce que ça me plaît ! C'est tout.

Elle n'entendait plus de bruit s'échapper du téléphone. La personne avait-elle raccroché ? *Pitié, non...*

— Je pensais... Je pensais qu'un avocat qui travaillait pour... comment c'est, déjà, le nom de votre cabinet ?

— Scovil, Potter & Clay. L'un des cabinets les plus puissants de Sacramento, répondit-il, ne résistant pas au plaisir de se vanter.

— Oui, c'est ça, je me souviens.

Comment aurait-elle pu oublier ? Il en parlait tout le temps. A croire qu'il avait gagné le gros lot, le jour où il avait été engagé !

— Vous n'avez pas... peur d'aller en prison ?

— Absolument pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ça n'arrivera jamais.

Fais-le parler. Il ne faut pas qu'il s'arrête. C'était leur seule chance de s'en sortir. Elle devait le pousser à donner le plus de détails possible. Il fallait que la personne au téléphone soit horrifiée, et qu'elle appelle la police.

— Comment pouvez-vous être sûr... qu'ils ne vous... attraperont pas ?

— Faudrait qu'ils soient assez malins pour assembler les pièces du puzzle.

— Vous m'avez dit que... que vous aviez tué votre...

Elle avait le cœur au bord des lèvres et la tête lui tournait. Qu'était-elle en train de dire, déjà ? Ah oui...

— ... votre père, reprit-elle.
— Et alors quoi, si je l'ai fait ?
— Je suppose que... ça veut dire que vous pouvez tuer n'importe qui.

Devant son silence, elle chercha un autre sujet.

— Où est Tiffany ? reprit-elle.
— J'espère bien qu'elle est au cabanon, en train de raconter à la police l'histoire que je lui ai demandé de dire.

— Elle fait toujours ce que vous voulez ?

— Bien sûr.

— Pourquoi ?

Il laissa échapper un rire mauvais.

— Parce qu'elle n'a aucune confiance en elle et qu'elle a besoin que je lui dise ce qu'il faut faire. Dans la vie, il y a les chefs et les suiveurs. Tiffany fait partie de la deuxième catégorie.

Prise de vertige, Samantha se sentit glisser dans un trou noir.

Elle n'avait plus de force.

— Qu'est-ce qu'il arriverait... si elle n'obéissait pas ?

La réponse de Colin ne la surprit pas.

— Je la tuerais, répondit-il d'un ton ferme.

— Alors vous ne... l'aimez pas ?

— Ce n'est qu'une paire de fesses, rétorqua-t-il en allumant la radio.

* * *

Tiffany ne parvenait plus à respirer. Elle manquait d'air, elle étouffait. Elle laissa tomber son portable et porta ses mains à sa poitrine, lâchant le volant. La voiture se déporta sur le côté au moment où un autre véhicule la doublait. Un coup de Klaxon violent la fit sursauter et elle freina, évitant la sortie de route. Elle avait frôlé l'accident, mais elle s'en fichait. Elle *voulait* mourir. Sans Colin, elle n'avait plus personne. Et plus aucune raison de vivre. La peur tenace et familière de l'abandon la submergea, lui coupant de nouveau la respiration.

« ... *Je la tuerais...*

... *Alors vous ne... l'aimez pas ?*

... *Ce n'est qu'une paire de fesses...* »

Colin ne le pensait pas vraiment, n'est-ce pas ? Il était en train de jouer la comédie à Samantha. Il le faisait parfois pour choquer les gens.

Et pourtant... ne lui cherchait-elle pas des excuses — comme chaque fois qu'il la décevait ? Elle avait toujours préféré se voiler la face, mais, à présent, la réalité se dressait devant elle s'imposait à elle dans toute son évidence : Colin avait des pulsions autodestructrices et il se fichait de l'entraîner avec lui dans sa chute.

Elle leva la main et regarda la bague qu'il lui avait offerte la veille. Elle voulait croire que c'était une preuve de son amour pour elle, mais de quelle sorte d'amour parlait-elle ? Colin ne lui avait-il pas ordonné, avant de partir avec Zoé, de se montrer gentille avec Tommy, quand celui-ci l'appellerait pour passer deux jours avec elle ?

Comment pouvait-il faire aussi peu de cas de ses sentiments ? Il savait qu'elle n'avait pas envie de coucher avec Tommy ! En présence de Colin, c'était différent. En tout cas, elle voulait s'en convaincre. Mais ça... ça marquait une évolution dans leur relation — et pas dans le bon sens. Avant, il était possessif, et ne supportait pas que d'autres hommes la reluquent.

Elle pensa à la dépouille enterrée à Truckee près des toilettes, à Rover et à Sam. A ce qu'il lui avait fait faire...

Elle avait voulu le rendre heureux, devenir ce qu'il voulait qu'elle soit, gagner son amour... et voilà où ça l'avait menée !

Les larmes lui brouillaient la vue, l'empêchant de conduire. Elle prit la première bretelle de sortie et s'arrêta sur le bas-côté, puis elle appela sa belle-mère.

Celle-ci décrocha à la troisième sonnerie.

— Allô !

— Sheryl ?

— Tiffany ? C'est toi ? Tu as une voix bizarre. Est-ce que tu vas bien, ma chérie ?

Submergée par la honte et le dégoût d'elle-même, elle sentit sa gorge se nouer.

— Non, ça ne va pas. Je ne vais pas bien du tout.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu ?

— Ça n'a pas d'importance. Je t'appelais juste pour te dire...

Tiffany s'interrompit, assaillie de souvenirs, d'images heureuses. Pouvait-elle trahir l'homme qu'elle avait épousé, aimé plus que tout ? Son sourire tendre dansa sous ses yeux, et elle faillit renoncer.

— Qu'est-ce qui se passe ? répéta Sheryl.

Ses mains se crispèrent sur le volant.

Il ne t'a jamais aimée...

Elle se redressa, et sa voix résonna durement à ses oreilles lorsqu'elle déclara :

— Colin a tué Paddy.

— *Quoi ?*

Ces premiers mots lui avaient coûté, mais, une fois qu'ils eurent été lâchés, le reste vint d'un bloc. Le visage noyé de larmes, elle déballa tout, se libérant du poids qu'elle portait depuis si longtemps.

— Il... Il l'a enterré dans les bois, je ne sais pas où. Je n'étais pas avec lui, avoua-t-elle, la voix secouée de hoquets. Mais j'ai vu Paddy, j'ai vu le sang. J'ai vu Colin tout nettoyer. Puis j'ai...

Un faible gémissment l'interrompt :

— Non ! Dis-moi que ce n'est pas vrai, la supplia Sheryl.

Si seulement elle le pouvait ! Qu'était-il arrivé à Colin ? Avait-il toujours cherché à faire le mal autour de lui ?

— Si, c'est vrai. Et il y en a eu d'autres...

Elle fit de son mieux pour décrire les « animaux de compagnie » qu'ils avaient retenus prisonniers, mais Sheryl ne releva pas.

— Pourquoi a-t-il fait ça à Paddy ? gémit-elle.

Sa belle-mère voulait comprendre, mais Tiffany n'avait aucune explication rationnelle à lui offrir. Elle ne savait même pas pourquoi Colin prenait un tel plaisir à faire souffrir ses victimes. Elle l'avait aimé, admiré, mais elle ne l'avait jamais vraiment compris.

— Pourquoi a-t-il fait ça ? répéta-t-elle dans un souffle. Parce qu'il n'a pas... il lui manque... quelque chose.

Elle regarda autour d'elle et s'aperçut qu'elle s'était garée près d'un ravin. Elle sortit de la voiture et s'approcha du bord.

— Mon Dieu ! continuait de gémir faiblement Sheryl. Mon Dieu !

Elle se pencha au-dessus du vide. Sous ses pieds, de la terre et des cailloux se détachèrent de la paroi. Peut-être n'avait-elle pas autant aimé Colin qu'elle l'avait cru ? Et si elle n'avait été amoureuse que de l'idée d'être aimée ? Elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour que Colin l'aime... Mais ses efforts n'avaient rien donné parce qu'il était incapable de s'intéresser à quelqu'un d'autre que lui !

Son corps fut secoué de spasmes. Elle laissa éclater un rire nerveux qui mourut dans un sanglot.

— Tiffany ? Tu ne te sens pas bien ? s'inquiéta sa belle-mère.

— Il avait raison à propos de moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je suis stupide.

Il y eut un silence, puis sa belle-mère reprit sur un ton presque brutal :

— Dis-moi... Qu'a-t-il fait de l'adolescente qui a disparu ?

— Samantha Duncan ?

Elle promena un long regard sur le magnifique panorama qui s'offrait à elle. La journée touchait à sa fin. Un léger souffle d'air, délicieusement frais, glissait sur sa peau et dans ses cheveux. Elle n'avait jamais vu d'endroit aussi beau.

— Où est-elle ? insista Sheryl.

— Il les a emmenées, elle et sa mère, à Chester.

— Où ça, à Chester ?

— Je ne sais pas, mais son copain Tommy Tuttle le sait, lui.

— Colin n'a pas l'intention de... les faire disparaître, n'est-ce pas ? Il a tué Paddy parce que... c'était dans le feu d'une dispute, c'est ça ? Ce n'était pas un meurtre prémédité ?

— Il a tué Paddy parce qu'il avait tout découvert pour Rover et Samantha. Et, avant cela, il avait déjà assassiné une autre gamine... Il recommencera, si on ne l'arrête pas.

— Je ne te crois pas, murmura Sheryl. Ce n'est pas possible.

Elle comprenait le désarroi de sa belle-mère. Sa vie venait de s'enfoncer dans l'horreur. Une horreur à laquelle Tiffany assistait depuis si longtemps qu'elle avait cessé de s'en offusquer.

Mais la réalité venait de la rattraper avec violence. Elle ne reviendrait jamais dans sa jolie maison de Rocklin ; elle ne dirait plus jamais qu'elle était mariée à un brillant avocat ; elle ne pourrait pas exhiber avec fierté sa nouvelle bague sertie de diamants, et elle n'aurait plus à se priver de barres chocolatées pour rester mince et plaire à son mari.

Tout ça, c'était fini — mais elle n'irait pas crever à petit feu entre les quatre murs d'une cellule. Ça non !

— Appelle la police, dit-elle à sa belle-mère avant de raccrocher.

Elle remonta en voiture, enclencha la première et appuya sur la pédale d'accélérateur.

La voiture dévala la pente, plongeant dans le vide. La chute sembla s'éterniser — et, pendant tout ce temps, Tiffany pensa à Colin. Elle l'aimait tant !

* * *

Jonathan roulait vers Sacramento quand il reçut l'appel de Sheryl Bell. S'il n'avait tenu qu'à lui, il serait encore au cabanon — l'endroit où il avait perdu la piste de Zoé —, mais il avait dû ramener Glen à Nyack. Où Colin avait-il pu emmener Sam et Zoé ? Il ne savait quelle décision prendre. Dès que son téléphone avait de nouveau capté le réseau, Jon avait appelé les Bell, sur leur portable et à leur domicile, sans aucun succès.

Il avait également contacté Jasmine, mais elle n'avait rien pu lui dire de précis. Elle lui avait juste répété que le temps pressait. Ce qu'il savait déjà, bien sûr.

— Je sais où est Colin, déclara Sheryl sans lui laisser le temps de dire « allô ».

Jonathan freina brutalement.

— Où est-il ?

— A Chester, près du lac Almanor.

Bon sang ! C'était à deux heures de route — peut-être trois : ça tournait sec dans ces régions montagneuses, au nord de la Sierra Nevada... Jonathan réfléchit à la meilleure façon de s'y rendre. Par Reno ? Sûrement. En passant de l'autre côté, cela prendrait trop de temps...

— Pourquoi est-il parti là-bas ? demanda-t-il.

— Il s'est fait prêter la maison d'un ami. C'est une baraque inhabitée depuis des mois.

— Qui vous a dit ça ?

— Tiffany.

— Tiffany ? répéta-t-il, stupéfait. Je pensais qu'elle était avec lui.

Il ne faisait aucun doute dans son esprit qu'elle était étroitement mêlée aux actes de son mari. Elle lui avait même fourni un alibi pour le meurtre de Paddy.

— Ce n'est pas le cas.

Jonathan prit la sortie suivante, afin d'obliquer vers Reno.

— Où est-elle alors ?

Pour quelle raison n'étaient-ils pas ensemble ? Avait-elle gardé Sam pour laisser Zoé avec Colin ?

— Je ne sais pas trop... mais je crains le pire.

Il fronça les sourcils.

— De quoi parlez-vous ? Je ne comprends pas.

Sheryl se mit à pleurer, manifestement submergée par l'émotion.

— Elle n'était pas elle-même quand elle m'a appelée. Après m'avoir tout avoué, elle a raccroché et... je ne lui ai pas reparlé depuis. J'ai tenté de la rappeler au moins une vingtaine de fois, mais elle ne répond plus.

— Avez-vous contacté la police ?

— Oui, bien sûr. Je leur ai tout raconté. Mais... je sais que vous recherchez la fille de la voisine et je pensais que ça vous intéresserait.

Il ralentit derrière un semi-remorque qui essayait d'en doubler un autre, et mordit le bas-côté pour les dépasser.

— Effectivement, acquiesça-t-il. Ça m'intéresse. Merci.

Elle renifla.

— Ma belle-fille m'a dit que Paddy était mort.

Il n'en fut pas surpris.

— Je m'en doutais, se contenta-t-il de dire.

Un long silence s'ensuivit pendant lequel elle essaya de se ressaisir.

— C'est fini. Je vais devoir vivre avec ce que Colin a fait. Attrapez-le, je vous en prie ! murmura-t-elle, la voix brisée. Mettez-lui la main dessus... Qu'il ne soit plus en mesure de faire du mal à personne !

— C'est promis.

Mais parviendrait-il à tenir sa promesse avant que ce monstre ne tue Zoé et Sam ?

Traversé par la même terreur que celle qu'il avait ressentie la nuit où Maria l'avait appelé, lui chuchotant de venir la chercher, il appuya brusquement sur l'accélérateur. Il était arrivé trop tard pour Maria.

L'histoire ne se répéterait pas. Pas question ! Cette fois, il n'arriverait pas trop tard.

* * *

Colin parvint à Chester à la nuit tombante. Il avait roulé plus vite que prévu, mais le plaisir et l'excitation étaient retombés. La dispute qui l'avait opposé à Tiffany lui plombait le moral. Elle avait refusé de rester au cabanon pour attendre la police. Il avait hurlé, bien sûr — mais elle n'en avait fait qu'à sa tête. Et comme si ça ne suffisait pas, il avait la sensation d'avoir le crâne pris dans un étau. Il avalait du sang chaque fois qu'il essayait de respirer.

— Cette garce de Zoé m'a pété le nez, marmonna-t-il en se garant sous les arbres.

Il aurait sans doute besoin d'une rhinoplastie et il n'était pas sûr d'avoir les moyens de se l'offrir. A cette heure, il devait se considérer comme licencié, même si son boss ne lui avait pas encore spécifié son renvoi. Misty et un autre collègue avaient essayé de le joindre sur son portable au cours des deux dernières heures. Sans compter la centaine d'appels de Stivers, qui l'avaient forcé à se mettre en mode vibreur... Pas de doute, Scovil savait qu'il était parti en douce en début d'après-midi.

Ses phares éclairèrent une mesure sombre et décrépite, mais il la regarda à peine. Il coupa le moteur et resta assis dans la voiture. Il avait perdu son travail, et peut-être sa belle maison. Était-il vraiment sûr de savoir ce qu'il faisait ? N'avait-il pas surestimé sa capacité à rebondir ?

Peut-être. Il avait commis une erreur, en tout cas. A cause de Zoé. Sans elle, il n'aurait pas quitté son bureau. Il aurait fini d'établir ces foutus contrats et il aurait regagné la confiance de Scovil. S'il n'y avait pas eu Zoé, il pourrait encore dire qu'il faisait partie d'un cabinet d'avocats prestigieux. Il se ferait embaucher ailleurs, bien sûr, mais il ne verrait plus la lueur de respect que le nom de l'entreprise faisait naître dans les yeux de ses interlocuteurs. Et il ne fallait pas se leurrer : être viré par Scovil, Potter & Clay lui fermerait beaucoup de portes. Les avocats de Sacramento se connaissaient entre eux, et tout se savait. Cela signifiait qu'il allait devoir ouvrir son propre cabinet et se constituer une clientèle...

Encore fallait-il qu'il ait une bonne réputation, s'il comptait accaparer les clients des avocats les plus connus...

— Tu attends là, ordonna-t-il à Samantha, inconsciente sur la banquette arrière.

Il avait fait une faveur à Zoé en lui promettant de tuer sa fille sans la faire souffrir. Elle aurait dû en tenir compte, avant de lui casser le nez. Tant pis pour elle. Maintenant, il allait l'obliger à regarder sa fille mourir à petit feu.

Mais, avant cela, il allait se soigner. Prendre des antalgiques et tenter d'arrêter le sang qui envahissait ses sinus. Il avait essayé de se faire un rail de coke dans les toilettes de la station essence, pensant

que ce serait plus efficace, mais ça l'avait fait saigner davantage.

Le temps de transporter Sam à l'intérieur et de retourner chercher Zoé, son moral avait encore chuté d'un cran. Même l'idée de les torturer ne lui procurait aucune joie. Si seulement Tiffany était avec lui ! Pourquoi ne l'avait-il pas emmenée ? Elle savait toujours quoi faire quand il n'allait pas bien. Elle lui aurait massé le cou jusqu'à ce qu'il s'endorme, confiant et apaisé.

Il pouvait peut-être laisser les Duncan ici et rejoindre sa femme à Rocklin ?

Non, il n'avait plus envie de conduire. Il valait mieux l'appeler pour qu'elle vienne. Oui, c'est ce qu'il allait faire. Et tant pis si elle n'allait pas bosser demain ! Il avait besoin d'elle. Il se sentirait mieux quand il se serait excusé de s'être comporté comme un idiot. Elle lui avait dit qu'elle le détestait et il l'avait punie, mais il le regrettait. Tiffany était la seule personne au monde qui l'aimait vraiment, et ses mots avaient dépassé sa pensée.

Il était allé trop loin.

Trop de cocaïne, songea-t-il.

Sortant son téléphone de sa poche, il s'appuya au coffre de la voiture et consulta l'état du réseau. Agréablement surpris de voir que son appareil captait un signal fort, il composa le numéro de sa femme.

« Bonjour, c'est Tiffany Bell. Je ne peux pas répondre pour le moment, mais laissez-moi un message et je vous rappellerai. »

Il attendit le bip.

— Hé, pourquoi est-ce que tu ne décroches pas ? Tu me manques, Tiff. Je me suis comporté comme un gros naze au cabanon aujourd'hui, et je suis désolé. Je n'aurais jamais dû faire ce que j'ai fait. Je n'étais pas dans mon état normal... mais ça va mieux, maintenant. Je voudrais que tu sois là. Viens !

Elle allait répondre. Elle ne laissait jamais s'écouler plus de cinq minutes avant de le faire. Il sortit Zoé du coffre, la traîna sans ménagement sur le sol et l'attacha dans la pièce du fond avec Samantha. Il regarda la télévision pendant près d'une heure sans recevoir le moindre appel.

Il recomposa son numéro. Une fois, deux fois, puis trois. Où était-elle ? Quatre, cinq, six fois. Est-ce qu'elle croyait que c'était un jeu ? Qu'elle pouvait le punir ? Si elle n'avait pas laissé Rover s'échapper, rien de tout ça ne serait arrivé. C'était elle qui avait fait tomber le premier domino.

— C'est ta faute ! hurla-t-il dans le téléphone. Tu n'as pas intérêt à me battre froid, Tiff.

Etait-elle avec Tommy ? Près de s'éclater ? C'était possible. Et il la traiterait bien, lui, évidemment. Il lui montrerait que les hommes pouvaient être *gentils*...

Et si elle tombait amoureuse de lui ? Un sentiment de rage lui contracta l'estomac, lui donnant envie de vomir.

— Tu vas t'en mordre les doigts, marmonna-t-il. Je vais venir et...

Le bip indiquant la fin du message résonna dans son oreille.

Epuisé et réellement inquiet, il s'affala sur le canapé. Il avait pris d'autres comprimés contre la douleur, mais il avait toujours affreusement mal. Il voulait rentrer chez lui. Oublier Zoé et Sam. Il allait les tuer toutes les deux et il pourrait enfin aller retrouver sa femme.

Il se leva et se dirigea vers la cuisine pour y prendre un couteau.

* * *

Zoé se pressa contre sa fille pour lui communiquer autant de chaleur et de réconfort que possible. Samantha n'avait sur elle que le maillot de bain qu'elle avait le jour de son enlèvement, et il faisait froid dans la maison.

— Ça va s'arranger, murmura-t-elle pour la rassurer. On va sortir de là.

Mais elle était loin d'en être sûre. Sammie était malade. Elle avait besoin de soins.

Que pouvait-elle faire ? Elle tira de nouveau sur ses liens, qui lui coupaient la circulation, ignorant la douleur irradiante que provoquait ce mouvement sur sa main fracturée, qui avait doublé de volume. Sans parler de sa mâchoire, qui la faisait abominablement souffrir. Colin lui avait donné un coup de pied au visage. Elle s'en souvenait, à présent.

Pas étonnant qu'elle ait perdu conscience...

— Sammie ? C'est maman... Je suis là ! murmura-t-elle.

Elle devait l'empêcher de s'évanouir. Car si sa fille semblait dans le coma... parviendrait-elle à en sortir ? Effarée par cette idée, elle frotta son front contre celui de Sam. Ce simple geste lui provoqua un plaisir infini. Elle avait eu tellement peur de l'avoir perdue !

— Je suis tellement heureuse d'être là, avec toi.

— Même... ici ? Comme ça ? marmonna Samantha dans un souffle.

— Même ici.

— Je t'aime, maman.

Zoé inspira profondément, cherchant à rester lucide.

Ignore la douleur. Tiens bon...

Elle devait réfléchir à un plan, avant que ce ne soit trop tard.

— Je t'aime aussi, répondit-elle.

La porte s'ouvrit violemment et Colin apparut sur le seuil.

— Qu'est-ce qui peut prendre tant de temps, bon sang ! s'emporta Jonathan au bout du fil.

Il roulait depuis presque trois heures. Il avait passé six appels à la police de Chester et ils n'avaient toujours pas bougé.

— Qu'est-ce que vous croyez ? répliqua le chef de la police, excédé. Que je peux sortir cette adresse de mon chapeau ?

— Je ne pensais à rien d'aussi spectaculaire. Vous avez celle de Tommy Tuttle, son numéro de téléphone, le nom de son employeur. Pourquoi ne pas l'appeler directement pour lui demander comment se rendre jusqu'à la baraque de son cousin ? Personne n'a pensé à ça, au cours des trois dernières heures ?

— Vous êtes le plus fort, vous, bien sûr !

Sentant qu'il était prêt à raccrocher, Jonathan relâcha la pression.

— Très bien, je suis désolé, O.K. ? C'est juste que... je sais de quoi cet homme est capable.

Il y eut un moment de silence, avant que le flic ne reprenne la parole :

— Nous collaborons avec la police de Sacramento depuis que nous avons reçu votre appel. Ils se sont démenés pour obtenir les infos dont nous avons besoin. Tommy Tuttle n'était pas à son travail. Ils ont fini par mettre la main dessus, il y a seulement quelques minutes, dans un cinéma de Del Paso Heights. En général, on ne crie pas sur les toits qu'on va voir un film porno en plein après-midi. Et ce n'est vraiment pas l'endroit où un homme a envie d'être dérangé, même s'il a les mains libres.

Jonathan se frotta le visage.

— Compris. Je ne voulais pas être désagréable. Je suis juste... très inquiet. Le type que nous recherchons est extrêmement dangereux.

— Je sais. La vie d'une femme et de son enfant est en jeu. Trois voitures de police viennent à l'instant de partir à l'adresse que la police de Sacramento nous a communiquée, et je suis moi-même dans une quatrième. Nous y serons dans une minute.

— Où ça ? Donnez-moi l'adresse ! s'exclama Jonathan. Je viens

d'entrer dans la ville. Je suis juste derrière vous.

Le chef de la police marqua une hésitation.

— Vous devriez peut-être nous laisser gérer cette affaire.

— Je vais joindre Tuttle, sinon.

— Très bien, lâcha le policier dans un soupir, avant de lui dicter l'adresse de la maison. Mais ne restez pas dans nos pattes, ou je vous ferai dormir en prison.

* * *

Colin était armé d'un couteau. Sa silhouette sombre se découpait sur le mur. Paniquée à l'idée que Sam le voie, Zoé se pencha sur sa fille pour la protéger, avant de se rendre compte qu'elle avait de nouveau sombré dans l'inconscience.

— Colin, ne faites pas ça.

Zoé avait chuchoté sans le quitter des yeux.

— Sam a besoin d'un médecin. Prenez la bonne décision pour une fois et allez chercher de l'aide.

Colin s'avança, plus menaçant que jamais.

— Parce que vous voulez que je vous rende service, en plus ? Alors que vous m'avez explosé le nez ?

Il lui donna un coup de pied dans la jambe. Il n'avait pas tapé fort, mais la secousse se répercuta, comme sous l'effet d'un puissant choc électrique, jusqu'à sa mâchoire. Elle vacilla et sa vision se brouilla momentanément.

— Vous auriez préféré que je frappe votre femme ? balbutia-t-elle, le souffle court.

Il ne répondit pas.

— Colin...

Zoé passa sa langue sur ses lèvres sèches et inspira une bouffée d'air.

— Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez. Mais laissez-la partir.

— Même si je la relâchais, votre gamine n'est plus en état de fuir. Et vous, je ne vous veux plus. Avec vos airs supérieurs ! Vous me faites penser à ma mère et à ma sœur. Je ne sais pas pourquoi j'ai mis tant de temps à m'en apercevoir... Je veux ma femme. Je veux rentrer chez moi.

— Alors, allez-y, Colin, rentrez chez vous ! Partez et laissez-nous mourir ici.

Au moins cela leur laisserait un peu de temps — du temps pour se libérer de ses liens, du temps à Jonathan et à la police pour les retrouver — et une chance de s'en sortir.

— La ferme ! aboya-t-il. J'ai trop mal à la tête pour vous écouter.

— Mais...

— La ferme, j'ai dit !

Il s'accroupit près d'elles et attrapa Samantha par les cheveux, plaquant la pointe du couteau contre sa gorge.

L'adolescente battit des paupières sans opposer aucune résistance, sans émettre le moindre cri. Elle semblait vidée de toute énergie.

Son regard voilé se posa sur sa mère, et les battements du cœur de Zoé s'accéléchèrent brutalement, lui arrachant un cri.

— Pas elle, Colin. Tuez-moi à sa place. Pitié !

— Pas question ! Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. Vous l'aimez, pas vrai ? Alors, je vais vous la prendre.

Zoé poussa un hurlement, tirant de toutes ses forces sur ses liens. En vain. Réduite à l'impuissance, elle ferma les yeux, serrant les paupières, refusant de voir l'insoutenable. Dans un instant, tout serait fini... Samantha serait morte...

Un coup de feu déchira le silence. Elle rouvrit les yeux et vit Colin s'effondrer.

— Bon sang ! gémit-il en se tordant de douleur.

Sous le choc, Zoé cligna des yeux à plusieurs reprises. Elle s'attendait à voir surgir un policier, ou peut-être Jonathan, mais découvrit une femme d'âge moyen, vêtue avec élégance, les cheveux impeccablement coiffés. Elle entra dans la pièce et prit appui contre le mur, le visage ravagé de chagrin.

— Aïe ! C'est atroce ! hurla Colin en se tenant la poitrine.

Le souffle court, il roula sur lui-même pour dévisager la personne qui venait de lui tirer dessus.

— Toi ! s'exclama-t-il en laissant échapper un rire saccadé. Ma propre mère ! Tu... t'es donné la peine de... faire tout ce chemin... pour me voir ?

Ravissante dans son tailleur crème, Mme Bell semblait droit sortie d'une boutique de luxe de Rodeo Drive. Sauf qu'elle tenait un pistolet dans la main — et non un sac assorti à ses escarpins.

— Je suis venue dès que Sheryl m'a appelée.

— Tu... la remercieras... pour moi.

Sa respiration s'était accélérée, comme s'il puisait sur ses dernières réserves vitales pour affronter sa mère.

— Comment... a-t-elle su où j'étais ?

Tina baissa son arme.

— Ta femme lui a dit que tu étais en route pour la maison du cousin de Tommy.

Tiffany l'avait trahi ? Sa Tiffany ? Il n'y croyait pas un instant. Il fallait qu'il lui parle !

— Et tu t'es souvenue... que nous passions Thanksgiving dans le coin... quand j'étais petit ?

— Oui. J'ai d'abord voulu rester en dehors de tout ça, pour ma santé mentale, mais ce n'était plus possible. Je suis ta mère, Colin, je

le resterai pour toujours.

— Alors tu es venue... tuer le monstre que tu as engendré ?

Il essaya de lâcher un rire sarcastique qui s'étouffa dans sa gorge.

Les yeux de Tina s'embruèrent, alors qu'elle tombait à genoux.

— Je ne suis pas là pour te tuer, Colin. Je suis venue pour essayer de te sauver de toi-même. C'est ce que j'ai toujours voulu faire. Mais...

Elle lança un regard à Zoé et à Sam.

— ... je crois que j'arrive trop tard.

Elle sortit son téléphone de la poche de sa veste et composa le numéro de la police. Les enquêteurs devaient déjà être en chemin, puisqu'ils arrivèrent moins de deux minutes plus tard, escortés de plusieurs agents. Zoé constata avec soulagement que Jonathan était avec eux.

* * *

En arrivant à l'hôpital, Zoé demanda à partager le même lit que sa fille. Ce qui lui fut accordé dès que les médecins leur eurent octroyé les premiers soins.

Lorsqu'elles furent enfin couchées l'une contre l'autre, Zoé caressa les cheveux de Sam et parvint à lui embrasser la tempe, malgré sa mâchoire fracturée. La morphine qu'on lui avait administrée avait soulagé sa douleur. Sa main était plâtrée et le chirurgien-dentiste avait prévu de l'opérer dans la matinée du lendemain pour réparer sa mâchoire.

Il lui faudrait plusieurs semaines pour se rétablir complètement, mais elle était en vie. Sam allait bien, elle aussi. Et Jonathan était là, assoupi dans le fauteuil, près de la fenêtre. Elle ignorait ce qui se passerait au cours des mois à venir, mais elle ne pouvait nier la force des sentiments qui les unissaient. Jamais elle n'avait éprouvé tant de tendresse et de désir pour un homme.

— Maman ? murmura Sam.

— Quoi, mon bébé ?

— Où est Colin ?

— Dans un autre hôpital.

— Il va vivre ?

Elle espérait que non. Colin ne méritait pas de survivre à ses blessures. Pas après ce qu'il avait fait à Toby, à Sam, et aux deux autres enfants qui n'avaient pas eu la chance d'échapper à sa folie meurtrière. Sans oublier son propre père... Par bonheur, les médecins étaient optimistes quant à la guérison de Toby. Et Sam serait vite remise sur pied.

— Peut-être. L'inspecteur Thomas est passé, quand tu étais aux urgences. La balle a raté de peu le cœur.

— C'est parce qu'il n'en a pas, marmonna Sam.

Zoé lâcha un petit rire.

— Tu as raison.
— Alors... il va aller en prison ?
— Pour le reste de sa vie, oui. Tu n'as plus à avoir peur de lui.
— Et Tiffany ?
— Elle est morte. Elle s'est jetée avec sa voiture du haut d'un ravin. Ils ont retrouvé son corps il y a une heure.
— Je ne sais pas quoi dire, bredouilla Sam.
Zoé leva les yeux vers le plafond.
— Moi non plus.
— Tu crois que Colin est triste ?
— D'après l'inspecteur Thomas, il a pleuré comme un bébé quand il a appris la nouvelle.
— Alors... peut-être qu'il l'aimait, après tout.
— Autant qu'il en soit capable, je suppose.
Sam se pelotonna contre sa mère.
— J'ai cru que je ne te reverrais jamais.
— Je ne l'aurais jamais abandonnée !
— Où est Anton ? demanda Sam, comme si elle venait de prendre conscience de son absence.

Zoé réfléchit à sa réponse. Tout avait changé en l'espace de dix jours. Elle avait rencontré le père biologique de sa fille, elle avait même accepté son aide et elle savait qu'elle devrait, un jour, en parler à Sam. Elle n'avait plus besoin des dix mille dollars qu'il lui avait donnés, mais elle était quasi certaine que Franky insisterait pour qu'elle les garde. Elle avait rompu avec Anton, déménagé...

— Je suppose qu'il est chez lui.
— Il ne va pas venir nous voir ? Ça lui est égal qu'on soit là ?
— A moins qu'il ne l'ait entendu aux infos, il ne sait pas encore que nous sommes à l'hôpital. Nous nous sommes séparés.

Sam leva la tête.

— Vous avez rompu ?

Zoé acquiesça.

— Quand tu as disparu, j'ai compris que nous n'étions pas... faits l'un pour l'autre.

Sam ne réagit pas immédiatement.

— Tu es triste ? demanda-t-elle timidement.

Zoé lança un regard vers Jonathan. Il les écoutait en silence, les yeux mi-clos.

— Non, ça ne me rend pas triste.

— Bien. Alors, c'est de nouveau toi et moi ?

— Pour le moment.

Sa fille reposa sa tête sur l'oreiller.

— Est-ce que ça veut dire que je peux avoir un chien ?

Zoé la serra fort contre elle.

— Oui, et je ne te demanderai plus de t'en séparer.

— Je suis désolée pour Anton. Je... je sais que tu voulais te marier avec lui. Je ne voulais pas tout gâcher entre vous, mais...

— Tu n'as rien gâché. C'est mieux comme ça. Mais il faudra quand même l'appeler dans la matinée pour lui dire que nous allons bien. Il attend certainement de nos nouvelles.

Il y eut un silence, et Zoé crut que Sam s'était assoupie. Mais elle reprit doucement la parole :

— Ton ami détective a l'air gentil.

Zoé croisa le regard calme de Jonathan. Il souriait.

— Il l'est.

— J'aime bien comme il te regarde, murmura Sam.

Zoé aussi. Dès qu'elle sentait ses yeux posés sur elle, une délicieuse félicité l'envahissait. Elle n'aspirait qu'à se lover dans ses bras.

— Ah oui ? Et comment est-ce qu'il me regarde ?

La voix de Samantha se fit rêveuse.

— Comme s'il te trouvait la plus jolie du monde...

Titre original : THE PERFECT COUPLE

Traduction française : SANDRINE JEHANNO

MOSAÏC® est une marque déposée par le groupe Harlequin

Fenêtre : © RON JONES/TREVILLION IMAGES

Réalisation graphique couverture : DP.COM

© 2009, Brenda Novak.

© 2012, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-7146-2

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85 boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

BRENDA NOVAK

KIDNAPPÉE

« Parfois, le coupable n'est pas loin... »

Un déchirement absolu, irréductible. C'est ce que ressent Zoé Duncan depuis que Samantha, sa fille adorée, a disparu. Déchirement, révolte aussi. Car elle refuse de croire un instant à une fugue, hypothèse que la police de Sacramento s'obstine pourtant à avancer. Certes, Sam traverse une crise d'adolescence difficile, mais elle ne serait jamais partie comme ça. Cela n'a pas le moindre sens.

Persuadée que quelque chose de grave est arrivé à sa fille, Zoé est prête à tout pour la retrouver. Même si elle doit pour cela perdre son nouveau fiancé, son travail, sa splendide maison de Rocklin. Même s'il lui faut revenir sur son passé douloureux et dévoiler ses secrets les plus intimes à Jonathan Stivers, le détective privé à la réputation hors du commun qu'elle a engagé. Jonathan, le seul homme qui a accepté de se lancer avec elle dans cette bataille éperdue pour sauver Sam et où chaque minute qui passe joue contre eux.

A PROPOS DE L'AUTEUR

Depuis son premier livre, publié en 1999, Brenda Novak a régulièrement figuré parmi les auteurs sélectionnés dans le cadre de prestigieux prix littéraires. Ses romans, empreints selon Publishers Weekly d'une forte intensité dramatique, se caractérisent par des personnages superbement dépeints, un style fluide et élégant, et surtout un art consommé du suspense.

A Novel by the
#1 New York Times Bestselling Author

NICHOLAS
SPARKS

Dear John



Channing Tatum

Amanda Seyfried

Cher John

D'après le roman de Nicholas Sparks

l'auteur de N'OUBLIE JAMAIS

Et si une lettre changeait votre vie ?

Scénario : Peter Acland, d'après le roman "Cher John" de Nicholas Sparks. Musique : Trent Horn. Costumes : Channing Baker. Montage : Peter Acland. Production : Peter Acland. Distribution : Warner Bros. Pictures. Channing Tatum, Amanda Seyfried, "Cher John" (© 2010 Warner Bros. Pictures).
Avec Richard Jenkins, David W. Collins, Robert Iler, Richard Montoya, Sean Pertwee, Dana Campbell, Stephen Amell, Happy Walters, Seaton Kendal, Deborah Lurie, Kristina Grohnne, Sean Kiera Lindstrom, Jennifer Lawrence, Terry O'Quinn.
Production : Michael Ondaatje, d'après le roman "Cher John" de Nicholas Sparks.
Montage : Mary Bower, Rick Godfrey, Russ Kauffman, d'après le roman "Cher John" de Nicholas Sparks.
Distribution : Warner Bros. Pictures. © 2010 Warner Bros. Pictures. Tous droits réservés.



www.cherjohn.fr

12



Résumé

Lorsque John Tyree, un soldat des forces armées en permission, et Savannah Curtis, une étudiante idéaliste, se rencontrent sur une plage, c'est le coup de foudre. Bien qu'appartenant à deux mondes différents, une passion absolue les réunit pendant deux semaines. John repart ensuite en mission et Savannah retourne à l'université, mais ils promettent de s'écrire et à travers leurs lettres enflammées, leur amour ne fait que grandir. Chaque jour plus inquiète pour la sécurité de son bien-aimé, Savannah s'interroge. Alors que désirs et responsabilités s'opposent toujours plus, le couple lutte pour maintenir ses engagements. Quand une tragédie oblige John à rentrer, les deux jeunes gens se retrouvent face à leurs contradictions. John et Savannah vont découvrir si leur amour peut vraiment survivre à tout...

Traduction et mise en page par Issa.

Prologue

Lenoir, 2006

Qu'est-ce que cela signifie d'aimer vraiment quelqu'un d'autre ?

Il fut un temps dans ma vie où j'ai pensé que je connaissais la réponse : cela signifiait que je me souciais de Savannah plus profondément que je me souciais de moi et que nous passerions le reste de notre vie ensemble. Elle m'a dit une fois que la clé du bonheur était des rêves réalisables, et les siens n'étaient rien hors de l'ordinaire. Mariage, famille... l'essentiel. Cela signifiait que j'aurais un emploi stable, une maison avec une clôture blanche, et une mini-fourgonnette ou un VUS assez grand pour transporter nos enfants à l'école ou chez le dentiste, ou à la pratique de football ou aux récitals de piano. Deux ou trois enfants, elle n'a jamais été claire à ce sujet, mais mon intuition est que le moment venu, elle aurait suggéré que nous laissions la nature suivre son cours et que Dieu prendra la décision. Elle était comme ça – très croyante – et je suppose que cela faisait partie de la raison pour laquelle je suis tombé amoureux d'elle. Mais peu importe ce qui se passait dans nos vies, je pouvais m'imaginer couché à côté d'elle dans notre lit à la fin de la journée, la serrant contre moi pendant que nous parlions et rions, perdus dans les bras de l'autre.

Cela ne semble pas tiré par les cheveux, n'est-ce pas ? Lorsque deux personnes s'aiment ? C'est ce que je pensais aussi. Et tandis qu'une partie en moi veut toujours croire que c'est possible, je sais que cela ne va pas arriver. Lorsque je partirai de nouveau d'ici, je ne reviendrai jamais.

Pour l'instant, cependant, je suis assis sur le côté d'une colline donnant sur son ranch et attends qu'elle apparaisse. Elle ne sera pas en mesure de me voir, bien sûr. Dans l'armée, on apprend à se fondre dans votre environnement, et je l'ai bien appris, parce que je n'avais pas envie de mourir au milieu du désert irakien. Mais je devais revenir dans cette petite ville montagneuse de la Caroline du Nord pour savoir ce qui s'est passé. Quand une personne met une chose en mouvement, il y a un sentiment de malaise, presque de regret, jusqu'à ce que vous appreniez la vérité.

Mais je suis certain de ceci : Savannah ne saura jamais que je suis ici

aujourd'hui.

Une partie de moi a mal à la pensée qu'elle soit si proche et pourtant si intouchable, mais son histoire et la mienne sont différentes maintenant. Ce n'était pas facile pour moi d'accepter cette vérité simple, parce qu'il fut un temps où nos histoires étaient les mêmes, mais c'était il y a six ans et deux services militaires. Il y a des souvenirs de nous deux, bien sûr, mais j'ai appris que les souvenirs peuvent avoir une présence physique, presque vivante, et en cela, Savannah et moi sommes différents maintenant. Si les siens dont des étoiles dans le ciel nocturne, les miens sont des espaces vides et hantés. Et contrairement à elle, j'ai été accablé par les questions que je me suis posées à moi-même mille fois depuis la dernière fois que nous étions ensemble. Pourquoi l'ai-je fait ? Et le referais-je ?

C'était moi, vous voyez, qui a tout arrêté.

Sur les arbres autour de moi, les feuilles commencent à peine leur tour lent vers la couleur du feu, rougeoyant comme des coups d'oeil du soleil sur l'horizon. Les oiseaux ont commencé leur matinée à chanter et l'air est parfumé avec l'odeur de pin et de la terre; différent de la saumure et du sel de ma ville natale. Soudain, la porte d'entrée s'ouvre et c'est alors que je la vois. Malgré la distance qui nous sépare, je me retrouve à retenir mon souffle, comme elle entre dans l'aube. Elle s'étire avant de descendre les marches du porche et tourne la tête de tous les côtés. Au-delà d'elle, le pâturage de chevaux miroite comme un océan de verdure, et ils font leur chemin qui mène vers elle. Un cheval hennit un message de salutation, imité par un autre, et ma première pensée est que Savannah semble trop petite pour se déplacer aussi facilement entre eux. Mais elle a toujours été à l'aise avec les chevaux, et ils ont toujours été à l'aise avec elle. Une demi-douzaine de gourmands mangent l'herbe près du piquet de clôture, et Midas, son Arabe noir, se dresse sur un côté. J'ai monté avec elle une fois, heureusement sans blessure, et comme je m'accrochais pour ma chère vie, je me souviens avoir pensé qu'elle avait l'air si détendu en selle qu'elle aurait pu regarder la télévision. Savannah prend un moment pour saluer Midas. Elle frotte son nez pendant qu'elle lui chuchote quelque chose, elle tapote ses hanches, et quand elle se détourne, ses oreilles se dressent comme elle se dirige vers la grange.

Elle disparaît, surgit alors à nouveau, portant deux seaux d'avoine, je pense. Elle accroche les seaux sur deux piquets de clôture, et quelques chevaux trottent vers eux. Quand elle recule pour laisser la place, je vois flotter ses cheveux dans la brise avant qu'elle ne récupère une selle et une bride. Alors que Midas mange, elle le

prépare pour une promenade, et quelques minutes plus tard, elle le conduit au pâturage, vers les sentiers de la forêt, agissant exactement comme elle l'a fait il y a six ans. Je sais que ce n'est pas vrai – je l'ai vue de près l'an dernier et remarqué les premières fines rides commençant à se former autour de ses yeux –, mais le prisme à travers lequel je l'ai vue reste pour moi immuable. Pour moi, elle aura toujours vingt et un ans et moi vingt-trois ans. J'avais été basé en Allemagne; je n'étais pas encore allé à Fallujah ou Bagdad, avant de recevoir sa lettre, que j'ai lue dans la gare de train à Samawah dans les semaines avant la campagne; je n'étais encore rentré à la maison malgré les événements qui ont changé le cours de ma vie.

Maintenant à vingt-neuf ans, je me questionne parfois sur les choix que j'ai faits. L'armée est devenue la seule vie que je connais. Je ne sais pas si je dois être heureux ou furieux à ce sujet; la plupart du temps, je me trouve à aller dans les deux sens, en fonction de la journée. Quand les gens le demandent, je leur dis que je suis un fantassin et je le pense. Je vis toujours sur la base en Allemagne, j'ai peut-être mille dollars dans mes économies, et je n'ai pas eu de rencard au cours des dernières années. Je ne surfe plus beaucoup, mais pendant mes jours de permission, je monte ma Harley et je vais au nord ou au sud, selon mon humeur. Ma Harley était la meilleure chose que j'ai jamais achetée pour moi, quoiqu'elle m'a coûté une fortune là-bas. Elle me convient depuis que je suis devenu un solitaire. La plupart de mes copains ont quitté le service, mais je serai sans doute renvoyé en Irak au cours des prochains mois. Du moins, ce sont les rumeurs qui circulent sur la base. Quand j'ai rencontré Savannah Lynn Curtis – pour moi, elle sera toujours ma Savannah Lynn Curtis – je n'aurais pu prévoir que ma vie aurait pris cette voie et que je ferais de l'armée ma carrière.

Mais je ne vais pas la rencontrer; c'est la seule chose qui rend ma vie actuelle si étrange. J'étais amoureux d'elle quand nous étions ensemble, puis plus profondément amoureux d'elle pendant les années où nous étions séparés. Notre histoire a trois parties : un début, un milieu et une fin. Et bien que ce soit la façon dont toutes les histoires se déroulent, je ne peux toujours pas croire que la nôtre n'a pas duré éternellement.

Je réfléchis à ces choses et comme toujours, notre temps ensemble me revient. Je me trouve à me souvenir comment il a commencé, pour l'instant où ces souvenirs sont tout ce que j'ai laissé.

PARTIE I

Chapitre un

Wilmington, 2000

Mon nom est John Tyree. Je suis né en 1977 et j'ai grandi à Wilmington, en Caroline du Nord, une ville qui se vante fièrement d'avoir le plus grand port de l'État avec une histoire longue et vivante, mais ce qui me frappe le plus maintenant, c'est que cette ville est née par accident. Bien sûr, le temps était superbe et les plages parfaites, mais elle n'était pas prête pour la vague de retraités Yankee du nord qui voulaient un endroit pas cher pour passer leurs années dorées. La ville est située sur une pointe de terre relativement mince bordée par la rivière Cape Fear d'un côté et l'océan de l'autre. L'autoroute 17 – qui mène à Myrtle Beach et Charleston – coupe en deux la ville et sert de route principale. Quand j'étais gosse, mon père et moi pouvions nous rendre au quartier historique près de la rivière Cape Fear à Wrightsville Beach en dix minutes, mais depuis que des feux de circulation et des centres commerciaux ont été ajoutés, cela peut prendre maintenant une heure, en particulier les week-ends quand les touristes arrivent. Wrightsville Beach, située sur une île au large de la côte, est à l'extrémité nord-est de Wilmington et non loin d'une des plages les plus populaires dans l'État. Les maisons le long des dunes sont ridiculement chères, et la plupart d'entre elles sont louées pendant tout l'été. Ces maisons en location peuvent être un appel romantique en raison de leur isolement et des chevaux sauvages, ou du célèbre vol d'Orville et Wilbur sur leur appareil baptisé Flyer, mais laissez-moi vous dire que la plupart des gens qui vont à la plage pendant les vacances se sentent plus à l'aise quand ils peuvent trouver un *McDonald* ou un *Burger King* à proximité, dans le cas où les petits ne sont pas trop friands de la cuisine locale et que vous voulez plus que deux ou trois choix quand il s'agit des activités en soirée.

Comme toutes les villes, Wilmington a ses quartiers riches et pauvres, et puisque mon père avait un emploi régulier – il s'occupait d'un itinéraire pour la livraison du courrier pour le bureau de poste – nous avons bien vécu. Pas génial, mais correct. Nous n'étions pas riches, mais nous avons vécu assez proche de la zone riche pour que je puisse suivre mes cours à l'un des meilleurs lycées de la ville. Contrairement aux maisons de mes amis, cependant, la nôtre était vieille et petite; une partie du porche avait commencé à s'affaïsser,

mais la cour était grande. Il y avait un grand chêne dans la cour et quand j'avais huit ans, j'ai construit une cabane dans les arbres avec des bouts de bois que j'ai ramassés dans un chantier de construction. Mon père ne m'a pas aidé avec ce projet (s'il frappait un clou avec le marteau, cela pourrait être honnêtement appelé un accident); c'était la même chose quand j'ai appris à surfer. Je suppose que j'aurais dû réaliser combien j'étais différent de mon père, mais cela montre juste le peu de connaissance qu'on a sur la vie lorsqu'on est un enfant.

Mon père et moi étions aussi différents que deux personnes pourraient l'être. Où il était passif et introspectif, j'étais toujours en mouvement et détestais être seul; tandis qu'il plaçait en haute estime l'éducation, l'école fut pour moi comme un club social avec les sports ajoutés. Il avait une faible posture et tendance à se traîner les pieds quand il marchait; je rebondissais d'ici à là, lui demandant toujours combien cela m'avait pris de temps pour courir d'un bout à l'autre de la rue. J'étais plus grand que lui quand j'étais en huitième année et pouvait le battre au bras de fer un an plus tard. Nos caractéristiques physiques étaient complètement différentes, aussi. Alors qu'il avait les cheveux couleur sable, des yeux noisette et des taches de rousseur, j'avais les cheveux et des yeux bruns, et ma peau olive arborait un intense bronzage en mai. Nos différences frappaient certains de nos voisins tout aussi bizarres, ce qui fait un sens, je suppose, considérant le fait qu'il m'avait élevé seul. En vieillissant, j'entendais parfois chuchoter sur le fait que ma mère s'était enfuie quand j'avais moins d'un an. Bien que j'ai soupçonné plus tard que ma mère avait rencontré quelqu'un d'autre, mon père ne m'a jamais confirmé cette hypothèse. Tout ce qu'il m'a dit était qu'elle avait compris qu'elle avait fait une erreur en se mariant si jeune et qu'elle n'était pas prête à être mère. Il n'avait ni dénigrement ni éloge pour elle, mais il faisait en sorte que je l'incluais dans mes prières, peu importe où elle était ou ce qu'elle avait fait. « Tu vas te souvenir d'elle » me disait-il parfois. À ce jour, je n'ai jamais prononcé un seul mot sur elle, et je n'ai aucun désir de le faire.

Je pense que mon père était heureux. Je l'exprime comme ça parce qu'il montrait rarement des émotions. Les étreintes et les baisers étaient une rareté pour moi en grandissant et quand ça arrivait, ça me semblait souvent comme sans vie, quelque chose qu'il faisait parce qu'il sentait qu'il le devait, non pas parce qu'il le voulait. Je sais qu'il m'aimait par la façon dont il se consacrait à mes soins, mais il avait quarante-trois ans quand il m'a eu, et une partie de moi pense que mon père aurait été meilleur en étant un moine au lieu d'un parent. Il était l'homme le plus silencieux que j'ai jamais connu. Il posait peu de questions sur ce qui se passait dans ma vie, et tandis qu'il se mettait rarement en colère, il plaisantait rarement, aussi. Il vivait pour la

routine. Il me préparait des oeufs brouillés, des toasts et du bacon chaque matin et m'écoutait quand je lui parlais de l'école pendant le dîner qu'il avait également préparé. Il prévoyait les visites chez le dentiste deux mois à l'avance, payait ses factures le samedi matin, faisait la lessive le dimanche après-midi et quittait la maison chaque matin exactement à 7 h 35. Il était asocial et maladroit, et passait de longues heures seul chaque jour en laissant tomber des paquets et des liasses de courrier dans les boîtes aux lettres le long de son itinéraire. Il ne sortait pas, ne passait pas non plus ses nuits le week-end à jouer au poker avec ses copains; le téléphone pouvait rester silencieux pendant des semaines. Quand il sonnait, c'était soit un mauvais numéro ou du télémarketing. Je sais combien cela a dû être dur de m'élever tout seul, mais il ne se plaignait jamais, même quand je le décevais.

Je passais la plupart de mes soirées seul. Après les devoirs terminés, mon père partait sans son repaire pour être avec ses pièces de monnaie. Ce fut sa grande passion dans la vie. Il passait la plupart de son temps assis dans son repaire, étudiant un bulletin de marchand de monnaie surnommé le Greysheet et à essayer de trouver la prochaine pièce suivante qu'il devrait ajouter à sa collection. En réalité, c'était mon grand-père qui a commencé la collection de pièces de monnaie. Le héros de mon grand-père était un homme nommé Louis Eliasberg, un financier de Baltimore qui est la seule personne à avoir réuni la collection complète de pièces de monnaie des États-Unis, incluant toutes les dates et les marques de fabrication. Sa collection rivalisait, si elle ne la dépassait pas, la collection Smithonian, et après la mort de ma grand-mère en 1951, mon grand-père est devenu obsédé par l'idée de construire une collection avec son fils.

Pendant les étés, mon grand-père et mon père voyageaient en train à l'assaut des diverses collections de pièces de monnaie de première main ou visitaient les différentes expositions de pièces de monnaie dans le Sud-est. Avec le temps, mon grand-père et mon père ont établi des relations avec des négociateurs de pièces de monnaie à travers le pays, et mon grand-père a dépensé une fortune en négociations au cours des années pour améliorer sa collection. Contrairement à Louis Eliasberg, cependant, mon grand-père n'était pas riche – il possédait un magasin général à Burgaw qui a fait faillite lorsque le *Piggly Wiggly* a ouvert ses portes en ville – et n'a jamais eu la chance d'égaliser la collection d'Eliasberg. Cependant, chaque dollar supplémentaire qui entrait allait aux pièces de monnaie. Mon grand-père portait la même veste depuis trente ans, conduisait la même voiture toute sa vie et je suis assez sûr que mon père est allé travailler pour le service postal au lieu d'aller à l'université parce qu'il n'avait pas un sou pour payer quoi

que ce soit au-delà des études secondaires. Il était un être étrange, c'est certain, mais c'était mon père. Tel père, tel fils, comme le dit le vieil adage. Lorsque le vieil homme est finalement décédé, il a précisé que sa maison soit vendue et l'argent récolté devait servir à acheter encore plus de pièces de monnaie, ce que mon père aurait probablement fait de toute façon.

Au moment où mon père a hérité de la collection, elle avait déjà beaucoup de valeur. Lorsque l'inflation a explosé et que l'or se vendait à 850 \$ l'once, elle valait une petite fortune, plus que suffisant pour que mon économe de père puisse prendre sa retraite à plusieurs reprises, puisqu'elle vaudrait moins d'un quart un siècle plus tard. Mais ni mon grand-père, ni mon père n'avaient été dans la collection pour l'argent; ils étaient dans cela pour la passion de la chasse et le lien que cela a créé entre eux. Il y avait quelque chose d'excitant de rechercher longtemps et durement une pièce de monnaie spécifique, pour finalement l'obtenir et négocier un bon prix. Parfois, une pièce de monnaie était abordable, d'autres fois, elle ne l'était pas, mais chaque pièce qu'ils ont ajoutée était un trésor. Mon père espérait partager la même passion avec moi, y compris le sacrifice que cela exigeait. Mais en grandissant, j'ai dû dormir avec des couvertures supplémentaires en hiver et j'avais qu'une seule paire de chaussures par année; il n'y avait jamais d'argent pour mes vêtements, à moins qu'ils venaient de l'Armée du Salut. Mon père ne possédait même pas un appareil photo. La seule photo jamais prise de nous était à un salon de pièces de monnaie à Atlanta. Un négociateur nous a photographiés comme nous étions debout devant sa table et nous l'a envoyée. Pendant des années, elle était perchée sur le bureau de mon père. Sur la photo, mon père avait son bras autour de mon épaule, et nous étions tous les deux rayonnants. Dans ma main, je tenais la pièce 1926-D du buffle, une pièce de monnaie que mon père venait d'acheter. Elle était parmi les pièces du buffle les plus rares et nous avons fini par manger des hot-dogs et des haricots pendant un mois, puisqu'elle avait coûté plus cher qu'il ne l'avait prévu.

Mais pendant un certain temps, je ne m'en faisais pas avec ces sacrifices, de toute façon. Quand mon père a commencé à me parler de pièces de monnaie – je devais être en première ou deuxième année à l'époque – il me parlait comme un égal. Qu'un adulte, en particulier votre père, vous traite comme un égal est une chose grisante pour n'importe quel jeune enfant, et je baignais dans l'attention, absorbant l'information. À ce moment-là, je pouvais vous dire combien valait un Albatros Saint-Gaudens fabriqué en 1927 en comparaison de celle de 1924 et pourquoi un dixième d'un Barber de 1895 de la Nouvelle-Orléans avait dix fois plus de valeur que cette

même pièce de monnaie fabriquée la même année à Philadelphie. Je le peux toujours, en passant.

Pourtant, contrairement à mon père, j'ai commencé à me distancer de cette passion pour la collection de monnaies. C'était tout ce que mon père semblait être en mesure de parler, et après six ou sept ans de week-ends passés avec lui au lieu de mes amis, je voulais sortir. Comme la plupart des garçons, j'ai commencé à me soucier d'autres choses : le sport et les filles, les voitures et la musique, principalement vers l'âge de quatorze ans où je passais peu de temps à la maison. Mon ressentiment a commencé à croître. Peu à peu, j'ai commencé à remarquer des différences dans la façon que nous vivions quand je me comparais à la plupart de mes amis. Alors qu'ils avaient de l'argent à dépenser pour aller au cinéma ou acheter une élégante paire de lunettes de soleil, je me retrouvais à chaparder dans les craques du canapé de l'argent pour m'acheter un hamburger chez *McDonald*. Tandis que plusieurs de mes amis recevaient une voiture à leur seizième anniversaire de naissance, mon père m'a donné un dollar Morgan 1883 en argent qui avait été fabriqué à Carson City. Les déchirures sur notre canapé usé ont été couvertes par une couverture et nous étions la seule famille que je connaissais qui n'avait pas de télévision câblée ou un four à micro-ondes. Lorsque notre réfrigérateur est tombé en panne, il a en acheté un d'occasion qui avait le plus terrible ton de vert au monde, une couleur qui ne correspondait à rien d'autre dans la cuisine. J'étais gêné à l'idée que mes amis voient cela et j'en ai blâmé mon père. Je sais que c'était une façon assez merdique de se sentir misérable – si le manque d'argent me dérangeait tant que cela, j'aurais pu tondre les pelouses ou occuper divers petits boulots –, mais c'est ainsi que ça s'est passé. J'étais aussi aveugle qu'un escargot et muet comme un chameau, mais même si je vous dis que je regrette mon immaturité aujourd'hui, je ne peux pas changer le passé.

Mon père a senti que quelque chose changeait, mais il était embarrassé quant à ce qu'il nous arrivait. Il a essayé, mais de la seule façon qu'il savait comment, la seule façon que son père savait. Il parlait de pièces de monnaie – c'était le seul sujet qu'il pouvait discuter avec facilité – et a continué de préparer mes petits-déjeuners et dîners; mais notre éloignement empirait au fil du temps. En même temps, je traînais avec des amis que je connaissais depuis toujours. Ils faisaient irruption dans des cliques, en s'appuyant principalement sur les films qu'ils allaient voir ou les dernières chemises qu'ils s'achetaient au magasin, et je me suis trouvé à être à part d'eux. Baisez-les, pensai-je. Au lycée, il y a toujours un endroit pour tout le monde, et j'ai commencé à fréquenter le mauvais groupe, le groupe

qui se foutait de tout, qui m'a laissé tomber comme un moins que rien. J'ai commencé à sécher les cours et fumer, et j'ai été suspendu pour m'être battu à trois reprises.

J'ai abandonné le sport, aussi. Je jouais au football et au basketball et j'ai dirigé les équipes jusqu'à ce que je sois étudiant en deuxième année et bien que parfois mon père demandait comment ça allait quand je rentrais à la maison, il semblait inconfortable quand j'entrais dans les détails puisqu'il était évident qu'il ne savait pas grand-chose au sujet des sports. Il n'avait jamais pris pour une équipe de sa vie. Il est venu me voir jouer au basketball une fois pendant ma seconde année. Il était assis dans les gradins, un gars bizarre avec une calvitie naissante portant une veste de sport et des chaussettes qui ne correspondaient pas. Bien qu'il n'était pas obèse, ses pantalons pincés à la taille faisaient de lui comme s'il était enceinte de trois mois, et je savais que je ne voulais rien à voir avec lui. J'étais gêné par la vision de lui et après le match, je l'ai évité. Je ne suis pas fier de moi pour cela, mais c'est ainsi que j'étais.

Les choses ont empiré. Pendant ma dernière année, ma rébellion a atteint un point culminant. Mes notes ont baissé en deux ans, en plus de la paresse et du manque d'intelligence (j'aime à penser), et plus d'une fois, mon père m'a surpris à rentrer tard dans la nuit avec une haleine sentant l'alcool. J'ai été escorté à la maison par la police après avoir été trouvé lors d'une fête où les drogues et la boisson étaient évidentes, et quand mon père m'a cloué au sol, je suis parti habiter chez un ami pendant quelques semaines complètement enragé contre lui pour s'être mêlé de mes affaires. Il n'a rien dit à mon retour; au lieu de cela, des oeufs brouillés, des toasts et du bacon étaient sur la table comme d'habitude. J'ai passé avec peine mes cours et je soupçonne que l'école m'a laissé obtenir un diplôme simplement parce qu'il voulait me sortir de là. Je sais que mon père était inquiet et parfois, de sa propre manière timide, il abordait le sujet de l'université, mais à ce moment-là, j'avais décidé de ne pas y aller. Je voulais un travail, je voulais une voiture, je voulais ces choses matérielles sans lesquelles j'avais vécu depuis dix-huit ans.

Je ne lui ai rien dit de tout cela jusqu'à l'été après la réception du diplôme, mais quand il s'est rendu compte que je n'avais pas appliqué à une université, il s'est enfermé dans son repaire pour le reste de la nuit et ne m'a rien dit en mangeant nos oeufs et bacon le lendemain suivant. Plus tard pendant ce soir-là, il a essayé de m'engager dans une autre discussion sur les pièces de monnaie, comme s'il

appréhendait qu'il y avait quelque chose de perdu entre nous.

– Te souviens-tu quand nous sommes allés à Atlanta et que tu as été celui qui a trouvé cette pièce tête de buffle que nous recherchions depuis des années ? a-t-il commencé. Celle avec qui nous avons été photographiés ensemble ? Je n'oublierai jamais combien tu étais excité. Cela m'a rappelé moi et mon père.

J'ai secoué la tête, toute la frustration de vivre avec mon père refaisant surface.

– Je suis malade et fatigué de t'entendre parler de pièces de monnaie ! lui ai-je crié. Je ne veux plus jamais entendre parler d'elles à nouveau ! Tu devrais vendre cette maudite collection et faire autre chose. N'importe quoi d'autre.

Mon père n'a rien dit, mais à ce jour, je n'oublierai jamais son expression douloureuse quand il s'est enfin retourné et marcher en traînant les pieds vers son repaire. Je l'avais blessé et même si je me disais que je ne l'avais pas voulu, je savais que je mentais à moi-même. Par la suite, mon père m'a rarement abordé au sujet des pièces de monnaie. Ni moi. Cela a laissé un trou béant entre nous, nous laissant avec rien d'autre à nous dire. Quelques jours plus tard, je me suis rendu compte que la seule photographie de nous deux avait disparu, comme s'il croyait que même le simple petit rappel des pièces de monnaie m'offenserait. À l'époque, cela aurait probablement été le cas, et même si je suppose que ça l'aurait été, le réaliser ne m'a pas du tout dérangé.

En grandissant, je n'avais jamais envisagé d'entrer dans l'armée. Malgré le fait que l'est de la Caroline du Nord est l'une des zones les plus militairement denses du pays – il y a sept bases en quelques heures de route de Wilmington – j'avais l'habitude de penser que la vie militaire était pour les perdants. Qui voulait passer sa vie à recevoir des ordres par une bande de laquais en cheveux en brosse ? Pas moi, et à part des types du ROTC, pas beaucoup de personnes de mon école non plus. Au lieu de cela, la plupart des jeunes qui avaient été de bons étudiants sont allés à l'Université de la Caroline du Nord ou hors de l'État de la Caroline du Nord, tandis que ceux qui n'avaient pas été de bons étudiants sont restés derrière à glander d'un travail nul à l'autre, buvant de la bière et flânant en évitant à peu près tout ce qui pourrait exiger un minimum de responsabilité.

Je tombais dans la dernière catégorie. Quelques années après l'obtention de mon diplôme, je suis passé à travers une succession d'emplois, travaillant comme aide-serveur au *Outback Steakhouse*, déchirant des talons de billets au cinéma local, charger et décharger

des boîtes au *Staples*, faisant cuire des pancakes au *Waffle House* et travailler comme guide touristique pour trouver deux ou trois endroits qui vendaient de la merde aux touristes en ville.

Je dépensais chaque centime que je gagnais, n'ayant aucun intérêt à monter les échelons dans l'entreprise et je finissais par me faire virer de tous les emplois que j'ai eus. Pendant un certain temps, je ne m'en préoccupais pas. Je vivais ma vie. Je surfais jusque tard dans la nuit et dormais une partie de la journée, et puisque je vivais toujours à la maison, aucun de mes revenus n'a été nécessaire pour des choses comme le loyer, la nourriture, les assurances ou me préparer un avenir. Par ailleurs, aucun de mes amis ne faisait mieux que moi. Je ne me souviens pas d'avoir été particulièrement malheureux, mais après quelque temps, je suis juste devenu fatigué de ma vie. Pas la partie du surf – en 1996, les ouragans Bertha et Fran ont frappé la côte et ont offert certaines des meilleures vagues depuis des années – et j'allais traîner au bar Leroy par la suite. J'ai commencé à réaliser que chaque nuit était la même. Je buvais des bières et tombait sur quelqu'un que j'avais connu à l'école, et ils me demandaient ce que je faisais et je leur répondais, et ils me racontaient ce qu'ils faisaient et ça ne prenait pas un génie pour comprendre que nous étions tous les deux sur un chemin menant vers nulle part. Même s'ils avaient un appartement, que je n'avais pas, je ne les ai jamais crus quand ils me disaient qu'ils aimaient leur travail comme excavateurs de fossés, laveurs de vitres ou camionneurs, parce que je savais qu'ils n'occupaient pas le travail de leurs rêves. Je pouvais avoir été paresseux en classe, mais je n'étais pas stupide.

Je suis sorti avec des dizaines de femmes pendant cette période. Chez Leroy, il y avait toujours des femmes. La plupart étaient des relations sans lendemain. J'utilisais les femmes et je leur permettais d'être utilisé et j'ai toujours gardé mes sentiments pour moi. Il y a seulement une relation avec une fille nommée Lucy qui a duré plus de quelques mois et même si cela n'a pas pris longtemps pour que nous nous éloignions inévitablement l'un de l'autre, je pensais que j'étais amoureux d'elle. Elle était étudiante à la UNC de Wilmington, avait un an de plus que moi et voulait aller travailler à New York après l'obtention de son diplôme.

– Je me soucie de toi, me dit-elle après notre dernière nuit ensemble. Mais toi et moi voulons des choses différentes. Tu pourrais faire tellement plus avec ta vie, mais pour une raison quelconque, tu te contentes de simplement flotter dans l'air.

Elle avait hésité avant de continuer.

– Mais plus que cela, je ne sais jamais ce que tu penses réellement de

moi.

Je savais qu'elle avait raison. Peu de temps après, elle est partie en prenant l'avion sans se donner la peine de me dire au revoir. Un an plus tard, après avoir obtenu son numéro de téléphone de ses parents, je l'ai appelée et nous avons parlé pendant vingt minutes. Elle s'était fiancée à un avocat qu'elle épouser en juin.

Cet appel téléphonique m'a affecté plus que je ne le pensais. Puis il est venu le jour où j'ai été à nouveau virer et je suis allé me consoler chez Leroy, comme toujours. Les mêmes perdants étaient là, et j'ai soudain réalisé que je n'avais pas envie de gaspiller une autre soirée en prétendant que tout dans ma vie allait bien. Au lieu de cela, j'ai acheté un pack de six bières et suis allé m'asseoir sur la plage. C'était la première fois depuis plusieurs années que j'ai réellement pensé à ce que je faisais avec ma vie et je me demandais si je devais prendre les conseils de mon père et obtenir un diplôme à l'université. J'étais sorti de l'école depuis si longtemps, cependant, que l'idée me semblait étrangère et ridicule. Appelez cela la chance ou la malchance, mais deux marines sont passés devant moi en joggant. Jeunes et en forme, ils rayonnait de confiance. S'ils peuvent le faire, me suis-je dit, je peux le faire aussi.

J'ai réfléchi à cela pendant deux ou trois jours, mais à la fin, mon père a eu quelque chose à voir avec ma décision. Pas que je lui ai parlé de cela – bien sûr, nous ne nous parlions plus à ce moment-là. Je marchais vers la cuisine un soir et je l'ai vu assis à son bureau, comme toujours. Mais cette fois, je l'ai réellement étudié. Ses cheveux étaient pratiquement disparus, et le peu qu'il restait était devenu presque blanc. Il s'approchait de la retraite et j'ai été frappé par l'idée que je n'avais pas le droit de continuer à le laisser tomber après tout ce qu'il a fait pour moi.

J'ai donc rejoint l'armée. Ma première pensée fut que je rejoindrais les Marines, car ils étaient ceux dont j'étais le plus familier. La plage de Wrightsville était toujours remplie de soldats du Camp Lejeune ou du Cherry Point, mais le moment venu, j'ai choisi l'armée. J'ai pensé qu'on allait me remettre un fusil de toute façon, mais ce qui a réellement conclu l'affaire, c'est que le recruteur des Marines déjeunait quand je suis arrivé et n'était pas immédiatement disponible, tandis que le recruteur de l'armée – dont le bureau était juste en face de la rue, l'était. En fin de compte, la décision s'est révélée plus spontanée que prévu, mais j'ai signé sur la ligne pointillée pour un engagement de quatre ans et lorsque le recruteur a tapé mon dos et m'a félicité quand je sortais par la porte, je me suis demandé dans quoi je m'étais embarqué. C'était à la fin de 1997 et j'avais vingt ans.

Le Boot camp à Fort Benning était tout aussi misérable que je pensais qu'il le serait. Le tout semblait destiné à nous humilier et nous faire un lavage de cerveau afin de suivre les ordres sans avoir de doutes ni rouspéter, mais je me suis adapté plus rapidement que beaucoup de gars. Une fois que j'ai passé à travers, j'ai choisi l'infanterie. Nous avons passé les mois suivants en faisant beaucoup de simulations dans des endroits comme la Louisiane ou le bon vieux Fort Bragg, où nous avons appris les meilleures façons de tuer des gens et briser des trucs; et après un certain temps, mon unité, dans le cadre de la Première Division de l'Infanterie – alias le Big Red One – a été envoyée en Allemagne. Je ne parlais pas un mot d'allemand, mais cela n'avait pas d'importance, puisque tous ceux avec qui je devais travailler parlaient l'anglais. C'était facile au début, puis la vraie vie dans l'armée a commencé. J'ai passé sept mois dans les Balkans – d'abord en Macédonie en 1999, puis au Kosovo, où je suis resté jusqu'à la fin du printemps 2000. La vie dans l'armée de payait pas beaucoup, mais considérant qu'il n'y avait aucun loyer, aucune dépense alimentaire et rien pour dépenser mon salaire quand je l'avais, j'avais de l'argent à la banque pour la première fois. Pas beaucoup, mais assez.

J'ai passé ma première permission à la maison à m'ennuyer complètement. Ma deuxième permission fut passée à Las Vegas. Un de mes copains y avait grandi, et trois d'entre nous sommes allés chez ses parents. J'ai dépensé à peu près tout ce que j'avais économisé. À ma troisième permission, après mon retour du Kosovo, j'avais désespérément besoin d'une pause et j'ai décidé de rentrer à la maison en espérant que l'ennui pendant ma visite suffirait à calmer mon esprit. En raison de la distance, mon père et moi nous sommes rarement parlés au téléphone, mais il m'écrivait des lettres qui ont toujours été postées le premier de chaque mois. Elles ne ressemblaient pas à celles que mes copains recevaient de leurs mères, leurs soeurs ou leurs épouses. Rien de trop personnel, rien d'ambigu, et jamais un mot qui suggérerait que je lui manquais. Il ne mentionnait jamais les pièces de monnaie. Au lieu de cela, il écrivait au sujet des changements dans le quartier et beaucoup de choses sur le temps; quand je lui ai écrit que j'avais participé à un échange de coups de feu assez violents lorsque j'étais dans les Balkans, il m'a écrit de nouveau pour me dire qu'il était heureux que j'aie survécu, mais sans plus. Je savais par la manière qu'il formulait sa réponse qu'il ne voulait pas entendre parler des choses dangereuses que je faisais. Le fait que j'étais en danger lui faisait peur, alors j'ai commencé à omettre les choses effrayantes. Au lieu de cela, je lui envoyais des lettres sur la façon dont les services de garde étaient sans doute le travail le plus ennuyeux jamais inventé et que la seule

chose excitante qu'il m'arrivait dans ces semaines-là était d'essayer de deviner combien de cigarettes l'autre garde allait fumer en une seule soirée. Mon père terminait chaque lettre avec la promesse qu'il écrirait de nouveau bientôt et qu'il ne me laissera jamais tomber. Il était, je l'ai depuis compris, un homme bien meilleur que je ne le serai jamais.

Mais j'ai grandi au cours des trois dernières années. Oui, je sais, c'est comme le cliché qui dit qu'on passe de garçon à un homme. Mais tout le monde dans l'armée est forcé de grandir, en particulier si vous êtes dans l'infanterie comme moi. On vous confie de l'équipement qui coûte une fortune, d'autres placent leur confiance en vous et si vous échouez, la peine est beaucoup plus grave que d'être envoyé au lit sans dîner. Bien sûr, il y a beaucoup de paperasse et d'ennui, et tout le monde fume et ne peuvent finir une phrase sans sacrer, ont des boîtes de magazines osés sous le lit et vous devez répondre aux gars du ROCT fraîchement sortis de l'université qui pensent que des fantassins comme moi ont des quotients intellectuels des hommes du Néandertal; mais vous êtes obligés d'apprendre la leçon la plus importante dans la vie, et c'est le fait que vous devez être à la hauteur de vos responsabilités, et vous feriez mieux de bien faire les choses. Lorsqu'on vous donne un ordre, vous ne pouvez pas dire non. Ce n'est aucunement exagéré de dire que nos vies sont en suspens. Une mauvaise décision et votre ami pourrait mourir. C'est ce fait rend le travail d'armée spécial. C'est la grosse erreur que beaucoup de gens quand ils se demandent comment les militaires peuvent mettre leurs vies en suspens jour après jour ou comment ils peuvent se battre pour quelque chose pour lesquelles ils ne croit pas. Mais pas tout le monde. J'ai travaillé avec des soldats de tous les côtés de l'échiquier politique; j'en ai rencontré certains qui détestaient l'armée et d'autres qui voulaient en faire une carrière. J'ai rencontré des génies et des idiots, mais quand tout est dit et fait, nous faisons ce que nous faisons les uns pour les autres. Pour l'amitié. Pas pour le pays, pas pour le patriotisme, non pas parce que nous sommes programmés comme des machines à tuer, mais à cause du gars à côté de vous. Vous vous battez pour votre ami, pour le garder en vie et il se bat pour vous, et tout ce qui concerne l'armée est construit sur ce simple principe.

Mais comme je l'ai dit, j'avais changé. Je suis entré dans l'armée en étant fumeur et j'ai presque craché mes poumons lors du camp d'entraînement, mais contrairement aux autres dans mon unité, j'ai cessé de fumer et je n'ai pas retouché à cela en plus de deux ans. Je modérais ma consommation d'alcool au point qu'une ou deux bières par semaine était suffisant, et je pouvais passer un mois sans en boire aucune. Mon dossier était impeccable. J'avais été promu de soldat à caporal, puis, six mois plus tard, au grade de sergent, et j'ai appris que

j'avais une aptitude à diriger. J'ai dirigé les hommes dans des échanges de coups de feu et mon équipe a été impliquée dans la capture de l'un des criminels de guerre les plus notoires dans les Balkans. Mon commandant m'a recommandé pour l'école des aspirants-officiers et je débattais si oui ou non j'allais devenir un officier, ce qui signifiait du travail de bureau et encore plus de paperasserie, et je n'étais pas sûr de le vouloir. Mis à part le surf, que je n'avais pas exercé depuis mon entrée dans l'armée. Quand j'ai eu ma troisième permission, j'avais pris une vingtaine de kilos de muscles et éliminé la graisse superflue de mon ventre. Je passais la plupart de mon temps à courir, boxer et faire de l'haltérophilie avec Tony, un lutteur de New York qui criait toujours quand il parlait, jurait que la tequila était un aphrodisiaque et que j'étais de loin son meilleur ami dans l'unité. Il m'a parlé de me faire faire des tatouages sur les deux bras comme lui et chaque jour qui passait, le souvenir de qui j'avais été une fois était de plus en plus lointain.

Je lis beaucoup, aussi. Dans l'armée, vous avez beaucoup de temps pour lire, et les gens s'échangent des livres ou vous les empruntez à la bibliothèque jusqu'à ce que les couvertures soient presque effacées. Je ne veux pas vous donner l'impression que je suis devenu un intello, car je ne le suis pas. Je n'étais pas dans Chaucer, Proust, Dostoïevski ou n'importe quel autre de ces autres gars-là qui sont morts; je lis principalement des thrillers, des livres de Stephen King, et j'ai pris goût à Carl Hiaasen parce que ses mots coulaient facilement et il m'a toujours fait rire. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que si les écoles avaient attribué ces livres en classe d'anglais, nous aurions beaucoup plus de lecteurs dans le monde.

Contrairement à mes copains, je répugnais à toute perspective de compagnie féminine. Cela semble bizarre, n'est-ce pas ? Avec la force de l'âge, la testostérone travaille – qu'est-ce qui pourrait être plus naturel que de chercher à se soulager avec une femme ? Mais ce n'était pas pour moi. Bien que certains des gars que je connaissais sortaient et ont même épousé des filles du pays quand nous étions basés à Wurzburg, j'avais entendu assez d'histoires pour savoir que ces mariages fonctionnaient rarement. L'armée était dure sur les relations en général – j'ai vu assez de divorces pour le confirmer – et même si je n'aurais pas détesté la compagnie de quelqu'un de spécial, cela n'est tout simplement jamais arrivé. Tony ne pouvait pas le comprendre.

– Tu dois venir avec moi, avait-il plaidé. Tu ne viens jamais.

– Je ne suis pas d'humeur à cela.

– Comment peux-tu pas être d'humeur ? Sabine jure que son amie est

magnifique. Grande et blonde, et elle aime la tequila.

– Amène Don. Je suis sûr qu'il voudrait y aller.

– Castelow ? Pas question. Sabine ne peut pas le supporter.

Je n'ai rien dit.

– Nous allons juste nous amuser un peu.

J'ai secoué la tête, pensant que je préférerais être seul que de revenir à la personne que j'avais été, mais je me demandais si je finirais aussi moine que mon père.

Sachant qu'il ne pourrait pas me faire changer d'avis, Tony n'a pas pris la peine de cacher son dégoût en sortant de la pièce.

– Je ne te comprends juste pas, parfois.

Quand mon père est venu me chercher à l'aéroport, il ne m'a pas reconnu tout de suite et a presque sursauté quand je l'ai tapé sur l'épaule. Il semblait plus petit que dans mes souvenirs. Au lieu de m'offrir une étreinte, il a serré ma main et m'a interrogé sur le vol, mais ni l'un ni l'autre ne savait quoi dire, alors nous sommes sortis à l'extérieur. C'était étrange et déroutant d'être de retour à la maison, et je me sentais mal, tout comme la dernière fois que j'ai eu une permission. Dans le stationnement, comme je jetais mon sac dans le coffre, j'ai repéré à l'arrière de son antique Ford Escort un autocollant qui disait aux gens de supporter nos troupes. Je ne savais pas exactement ce que cela signifiait pour mon père, mais j'étais heureux de le voir.

À la maison, j'ai rangé mon sac dans mon ancienne chambre. Tout était là où je me souvenais, jusqu'aux trophées poussiéreux sur mon étagère et une bouteille cachée à moitié vide de *Wild Turkey* au fond de mon tiroir de sous-vêtements. Même chose dans le reste de la maison. Une couverture recouvrait toujours le canapé, le réfrigérateur vert semblait crier qu'il n'était pas à sa place et la télévision captait seulement quatre chaînes floues. Mon père préparait des spaghettis – le vendredi, c'était toujours des spaghettis. Au dîner, nous avons essayé de parler.

– C'est agréable d'être de retour, ai-je dit.

Son sourire fut bref.

– Bien, a-t-il répondu.

Il a pris une gorgée de lait. Au dîner, nous buvions toujours du lait. Il

s'est concentré sur son repas.

– Tu te souviens de Tony ? me suis-je aventuré. Je pense que je l'ai mentionné dans mes lettres. Quoi qu'il en soit, écoute bien ceci : il pense qu'il est amoureux. Son prénom est Sabine et elle a une fille de six ans. Je l'ai averti que cela pourrait ne pas être une bonne idée, mais il n'écoute pas.

Il a saupoudré avec attention du parmesan sur sa nourriture, en s'assurant que chaque endroit sur l'assiette avait la quantité parfaite.

– Oh, a-t-il dit. D'accord.

Après cela, j'ai mangé et nous n'avons plus rien dit. J'ai bu un peu de lait. J'ai mangé un peu plus vite. Le tic-tac de l'horloge sur le mur était le seul bruit.

– Je parie que tu es heureux de prendre ta retraite cette année, ai-je suggéré. Penses-y, tu pourras finalement prendre des vacances, voir le monde.

J'ai failli dire qu'il pourrait venir me voir en Allemagne, mais je ne l'ai pas fait. Je savais qu'il ne voudrait pas et je n'ai pas voulu le mettre mal à l'aise. Nous avons tournoyé nos nouilles simultanément comme il semblait réfléchir à la meilleure façon de me répondre.

– Je ne sais pas, a-t-il finalement dit.

J'ai renoncé à lui parler, et dès lors, les seuls sons étaient ceux de nos fourchettes qui frappaient nos assiettes. Quand nous avons fini de dîner, nous sommes partis chacun de notre côté. Épuisé par le vol, je suis allé me coucher, me réveillant toutes les heures comme je le faisais sur la base. Au moment où je me suis levé le matin, mon père était au travail. J'ai mangé et lu le journal, essayé de contacter un ami, sans succès, puis j'ai ensuite attrapé ma planche de surf du garage et je me suis dirigé vers la plage. Les vagues n'étaient pas très puissantes, mais cela n'avait pas d'importance. Je n'avais pas grimpé sur une planche en trois ans et au début, j'étais rouillé, mais même les petits dribbleurs, j'ai souhaité être basé près de l'océan.

C'était au début juin 2000, la température était déjà chaude et l'eau était rafraîchissante. De mon poste d'observation sur ma planche, je pouvais voir les gens emmener leurs effets de quelques-uns des maisons juste au-delà des dunes. Comme je l'ai mentionné, la plage de Wrightsville était toujours bondée avec les familles qui louaient des maisons pour une semaine ou plus, mais il y avait parfois des étudiants des universités de Chapel Hill ou Raleigh. C'était ces derniers qui m'intéressaient et j'ai remarqué un groupe d'étudiantes en bikinis prenant du soleil sur le pont derrière une des maisons près de

la jetée. Je les regardais un peu, en appréciant la vue, puis j'ai pris une autre vague et passé le reste de l'après-midi perdu dans mon propre petit monde.

J'ai pensé aller faire un tour au bar Leroy, mais j'ai pensé que rien ni personne n'avait changé à part moi. Au lieu de cela, j'ai acheté une bouteille de bière à l'épicerie du coin et suis allé m'asseoir sur le quai pour profiter du coucher du soleil. La plupart des gens qui pêchaient avaient déjà commencé à nettoyer leurs prises en jetant les rebuts dans l'eau. Peu de temps après, la couleur de l'océan a commencé à changer de gris acier à l'orange, puis au jaune. Au-delà de la jetée, je pouvais voir les pélicans capturer des marsouins à travers les vagues. Je savais que la soirée apporterait la première pleine lune – pour moi, la réalisation était presque instinctive. Je ne pensais pas à grand-chose, je laissais mon esprit errer. Croyez-moi, rencontrer une fille était la dernière chose que j'avais en tête. C'était quand je l'ai vue marcher jusqu'à la jetée. Ou plutôt, deux personnes marchant à pied. Une était grande et blonde, l'autre une belle brune, les deux un peu plus jeunes que moi. Des étudiantes à l'université, probablement. Toutes deux portaient des shorts et des licous, et la brune portait un de ces grands sacs en tricot que les gens apportent parfois à la plage quand ils ont l'intention de rester pendant des heures avec les enfants. Je pouvais les entendre parler et rire, semblant insouciantes et prêtes pour les vacances qui s'approchaient.

– Hey, les appelais-je quand elles étaient proches.

Pas très bon, et je ne peux pas dire si je m'attendais à une réponse. La blonde m'a donné raison. Elle a jeté un coup d'oeil à ma planche de surf et à la bière dans ma main, et m'a ignoré en roulant ses yeux. La brune, cependant, m'a surpris.

– Hello, l'étranger, répondit-elle avec un sourire, puis fit signe vers la plage. Je parie que les vagues étaient très bonnes aujourd'hui.

Son commentaire m'a pris au dépourvu et j'ai entendu une gentillesse inattendue dans ses mots. Elle et son amie ont continué à marcher jusqu'à la fin de la jetée et je me suis retrouvé à la regarder comme elle se pencha sur la balustrade. J'ai débattu pour savoir si je devais ou non me lever et me présenter, avant de décider de rester ici. Elles n'étaient pas mon genre, ou plus exactement, je n'étais probablement pas le leur. J'ai pris une longue gorgée de ma bière en essayant de les ignorer.

J'ai eu beau essayer, cependant, je ne pouvais pas arrêter mon regard de dériver vers la brune. J'ai essayé de ne pas écouter ce qu'elles se disaient, mais la blonde avait une de ces voix impossibles à ignorer.

Elle parlait sans cesse d'un certain gars nommé Brad et combien elle l'aimait, et comment sa sonorité était la meilleure à l'école, et le party qu'elles avaient eu à la fin de l'année était le meilleur jamais organisé et que l'autre devrait s'y joindre l'année prochaine, et qu'un trop grand nombre de ses amis fréquentaient les pires types de la fraternité et l'une d'elles est même tombée enceinte, mais c'était sa faute puisqu'elle avait été avertie par le type. La brune ne pas dit pas grand-chose – je ne pouvais pas dire si elle était amusée ou ennuyée par la conversation –, mais de temps en temps, elle riait. Encore une fois, j'ai entendu quelque chose d'amical et de compréhensif dans sa voix, quelque chose s'apparentant à rentrer à la maison, même si je devais admettre que cela n'avait aucun sens. Comme je mis de côté ma bouteille de bière, j'ai remarqué qu'elle avait déposé son sac sur la balustrade.

Elles étaient là depuis une dizaine de minutes avant qu'arrivent deux gars de la fraternité – je le devinais à l'usure de leurs t-shirts Lacoste rose et l'autre orange sur leurs bermudas. Ma première pensée fut que l'un de ces deux-là devait être le Brad dont la blonde avait parlé. Avec des bières en mains, ils se sont approchés furtivement d'elles comme s'ils avaient l'intention de surprendre les filles. Il était plus que probable que les deux filles les voulaient là, et après une brusque explosion de surprise avec un cri perçant et deux ou trois claques amicales sur le bras, ils auraient tous la tête penchée en arrière en riant ensemble ou en faisant ce que les couples à l'université font.

Ou c'est peut-être ce que je pensais qu'ils feraient. Aussitôt qu'ils étaient proches, ils ont sauté sur les filles en hurlant; les deux filles criaient et ont donné quelques claques amicales. Les gars ont ri et celui au t-shirt rose a bu un peu de sa bière. Il s'est appuyé contre la balustrade, près du sac, une jambe croisée sur l'autre, ses bras derrière le dos.

– Hé, nous allons partir un feu de camp dans quelques minutes, a dit celui au t-shirt orange en mettant ses bras autour de la blonde qu'il embrassa dans le cou. Vous êtes prêtes à revenir ?

– Tu es prête ? a demandé la blonde en regardant son amie.

– Bien sûr, répondit la brune.

Le gars au t-shirt rose poussait dans la balustrade, mais d'une façon ou d'une autre, sa main a dû frapper le sac, car il a glissé puis a chuté dans l'eau. Le splash ressemblait à un saut de poisson.

– Qu'est-ce que c'était ? a-t-il demandé en se retournant.

– Mon sac ! haletait la brune. Tu l'as fait tomber.

– Je suis désolé, a-t-il répondu, en semblant pas particulièrement désolé.

– Mon sac à main était là-dedans !

Il fronça les sourcils.

– J'ai dit que je suis désolé.

– Tu dois aller le chercher avant qu'il ne coule !

Les gars de la fraternité semblaient figés et je savais que ni l'un ni l'autre n'avaient l'intention de plonger pour aller le chercher. D'une part, ils ne l'auraient probablement jamais trouvé, puis ils seraient obligés de nager jusqu'au rivage, quelque chose qui n'est pas recommandé lorsqu'on a bu, comme ils l'avaient évidemment fait. Je pense que la brune a lu l'expression du gars au t-shirt rose parce que je l'ai vue mettre les deux mains sur la rampe et poser un pied, prête à enjambrer la balustrade.

– Ne sois pas stupide. Il est parti, a déclaré le gars au t-shirt rose en mettant sa main sur la sienne pour l'arrêter. C'est trop dangereux de sauter. Il pourrait y avoir des requins là-dedans. C'est juste un sac à main. Je vais t'en acheter une autre.

– J'ai besoin de ce sac ! Tout mon argent est là-dedans !

Ce n'était aucunement de mes affaires, je le savais. Mais tout ce que je pouvais penser comme je bondis sur mes pieds et me précipita vers le bord de la jetée était : Oh qu'est-ce que ça peut bien faire...

Chapitre deux

Je suppose que je dois expliquer pourquoi j'ai sauté dans les vagues pour récupérer son sac. Ce n'est pas que je pensais qu'elle allait me considérer comme une sorte de héros, ou parce que je voulais l'impressionner, ou même parce que je me souciais de savoir combien d'argent elle avait perdu. Cela avait à voir avec l'authenticité de son sourire et la chaleur de son rire. Même quand je plongeais dans l'eau, je savais comment ma réaction était ridicule, mais il était trop tard. J'ai frappé l'eau, suis passé dessous avant de remonter à la surface. Quatre visages me regardaient depuis la balustrade. Le gars au t-shirt rose était définitivement fâché.

– Où est-il ? j'ai crié vers eux.

– Directement là ! a crié la brune. Je pense que je peux toujours le voir. Il coule...

Cela m'a pris une minute pour le localiser dans le crépuscule et la montée de l'océan faisait de son mieux pour me conduire dans la jetée. J'ai nagé sur le côté, puis j'ai tenu le sac hors de l'eau du mieux que je le pouvais, en dépit du fait qu'il était déjà trempé. Les vagues ont rendu le retour sur le rivage moins difficile que je l'avais craint et de temps en temps, je levais les yeux et voyais les quatre personnes me suivant du regard.

J'ai finalement senti le sable et suis sorti péniblement du ressac. J'ai secoué l'eau de mes cheveux, puis j'ai marché dans le sable et les ai rencontrés à mi-chemin de la plage. Je lui ai tendu le sac.

– Voilà.

– Merci, a dit la brune et quand ses yeux ont rencontré les miens, j'ai senti que quelque chose a cliqué, comme une clé tournant dans une serrure.

Croyez-moi, je ne suis aucunement romantique, et tandis que j'entendais toujours parler du coup de foudre au premier regard, je n'y ai jamais cru et ne le crois toujours pas. Cependant, il y avait quelque chose là, quelque chose de manifestement vrai et je ne pouvais pas détourner le regard.

De près, elle était plus belle que je l'avais d'abord réalisé, mais c'était moins à voir avec la façon qu'elle me regardait qu'elle était. Ce n'était pas seulement son sourire avec des dents légèrement écartées, c'était

la façon dont ses cheveux flottaient au vent et comment elle se tenait.

– Tu n'avais pas à le faire, dit-elle avec quelque chose de merveilleux dans sa voix. Je l'aurais eu.

– Je sais, ai-je répondu en hochant la tête. Je t'ai vu t'apprêtant à sauter.

Elle pencha la tête sur le côté.

– Mais tu as senti le besoin incontrôlable d'aider une dame en détresse ?

– Quelque chose comme ça.

Elle a évalué ma réponse pendant un moment, puis tourna son attention vers le sac. Elle a commencé à enlever des articles – un porte-feuille, des lunettes de soleil, un pare-soleil, un tube de crème solaire – et a tout remis à la blonde avant de tordre le sac.

– Tes photos sont toutes mouillées, a déclaré la blonde en feuilletant le portefeuille.

La brune l'a ignorée, continuant à tordre le sac dans un sens puis l'autre. Quand elle fut finalement satisfaite, elle a repris les articles et a rechargé son sac.

– Je te remercie encore, dit-elle.

Son accent était différent de celui de la Caroline du Nord, plus un ton sonore, comme si elle avait grandi dans les montagnes près de Boone ou près de la frontière à l'ouest de la Caroline du Sud.

– Ce n'est pas une grosse affaire, ai-je marmonné, mais je ne bougeais pas.

– Hey, il veut peut-être une récompense, lança d'une voix forte le gars au t-shirt rose.

Elle le regarda, puis me regarda de nouveau.

– Veux-tu une récompense ?

– Non, ai-je répondu en faisant un geste de la main. Je suis juste heureux d'aider.

– J'ai toujours su que la chevalerie n'était pas morte, a-t-elle proclamé.

J'ai essayé de détecter une note taquine, mais je n'ai rien entendu de sa voix pour indiquer qu'elle se moquait de moi. Le gars au t-shirt orange m'a jeté un coup d'oeil, notant mes cheveux en brosse.

– Es-tu dans les marines ? a-t-il demandé avant de resserrer ses bras autour de la blonde.

J'ai secoué la tête.

– Je ne suis pas l'une de ces têtes enflées. Je voulais être tout ce que je pouvais être, j'ai donc joint l'armée.

La brune se mit à rire. Contrairement à mon père, elle y a vu mon dévouement.

– Je suis Savannah, dit-elle. Savannah Lynn Curtis. Et eux sont Brad, Randy et Susan.

Elle me tendit sa main.

– Je suis John Tyree, ai-je dit en la prenant.

Sa main était chaude, veloutée et douce, mais rude en certains endroits. Je fus tout à coup conscient de combien de temps j'ai touché une femme.

– Eh bien, je me sens comme si je devais faire quelque chose pour toi.

– Tu n'as pas besoin de faire quoi que ce soit.

– As-tu mangé ? a-t-elle demandé, en ignorant mon commentaire. Nous nous apprêtons à aller à un barbecue et il y en a toujours beaucoup. Aimerais-tu te joindre à nous ?

Les gars se sont échangé des regards. Randy au t-shirt rose rechigna carrément, et je dois admettre que cela m'a fait sentir mieux. Hey, peut-être veut-il une récompense. Quel connard !

– Ouais, allons-y, a finalement ajouté Brad, semblant avoir moins d'entrain. Ce sera amusant. Nous louons la maison à côté de la jetée.

Il a indiqué l'une des maisons sur la plage, où une demi-douzaine de personnes flânaient sur le pont à l'arrière.

Même si je n'avais pas envie de passer du temps avec ces types de la fraternité, Savannah m'a souri avec une telle chaleur que les mots étaient sortis avant que je puisse les arrêter.

– Très bien. Permets-moi d'aller chercher ma planche sur la jetée et je serai là-bas dans peu de temps.

– Eh bien, rencontrons-nous là-bas, a renchéri Randy.

Il fit un pas vers Savannah, mais elle l'a ignoré.

– Je vais marcher avec toi, dit Savannah, en jetant un coup d'oeil à ses amis. C'est le moins que je puisse faire, ajouta-t-elle en ajustant son sac sur son épaule. On se voit là-bas, d'accord ?

Nous avons commencé à marcher vers la dune, où les escaliers nous mèneraient jusqu'à la jetée. Ses amis se sont attardés pendant une

minute, mais quand elle a adapté son pas à côté de moi, ils se sont lentement tournés et ont commencé leur descente vers la plage. Du coin de l'oeil, j'ai vu la blonde tourner la tête et nous regarder par-dessus le bras de Brad. Randy l'a fait aussi, en boudant. Je n'étais pas sûr si Savannah l'a même remarqué jusqu'à ce que nous ayons fait quelques pas.

– Susan pense probablement que je suis folle de faire ça, a-t-elle dit.

– Faire quoi ?

– Marcher avec toi. Elle pense que Randy est parfait pour moi et elle a essayé de nous réunir depuis que nous sommes arrivées ici, cet après-midi. Il m'a tourné autour toute la journée.

J'ai hoché la tête, ne sachant pas comment réagir. Dans la distance, la lune, pleine et incandescente, avait commencé sa lente remontée de la mer, et j'ai vu Savannah la regarder fixement. Lorsque les vagues s'écrasaient sur la plage, elles brisaient le reflet en argent, comme pris en flash d'un appareil photo. Nous sommes arrivés à l'embarcadère. Le garde-corps était graveleux avec du sable et du sel, et le bois qui avait vieilli et commençait à se briser. Les marches craquaient tandis que nous sommes montions.

– Où es-tu basé ? a-t-elle demandé.

– En Allemagne. Je suis à la maison en permission pour deux semaines pour visiter mon père. Et tu viens des montagnes, n'est-ce pas ?

Elle me regarda avec étonnement.

– Lenoir.

Elle m'a étudié.

– Laisse-moi deviner, c'est mon accent, non ? Tu penses que je sors des bois, n'est-ce pas ?

– Pas du tout.

– Eh bien, je le suis. Des bois, je veux dire. J'ai grandi sur un ranch et tout. Eh oui, je sais que j'ai un accent, mais on m'a dit que certaines personnes trouvent cela charmant.

– Randy semblait le penser aussi.

Cela m'a échappé avant que je ne puisse me rattraper. Dans un silence gêné, elle passa une main dans ses cheveux.

– Randy semble être un gentil jeune homme, a-t-elle fait remarquer, mais je ne le connais pas vraiment. Je ne connais pas vraiment la

plupart des gens dans cette maison, eh bien, sauf Tim et Susan. (Elle écarta un moustique.) Tu vas rencontrer Tim plus tard. C'est un gars super. Tu vas l'aimer. Tout le monde l'aime.

– Et tu es en vacances ici pour une semaine ?

– Un mois, mais ce n'est pas de vraies vacances. Nous faisons du bénévolat. Tu as entendu parler de l'Habitat pour l'Humanité, n'est-ce pas ? Nous sommes ici pour aider à construire quelques maisons. Ma famille est impliquée là-dedans depuis des années.

Sur son épaule, la maison semblait venir à la vie dans l'obscurité. Plus de gens s'étaient matérialisés, la musique avait été augmentée et de temps en temps, je pouvais entendre des rires. Brad, Susan et Randy étaient déjà entourés par un groupe d'étudiants buvant de la bière et semblaient être de bons amis à l'université prêts pour passer un bon moment et espéraient avoir une chance d'accrocher avec quelqu'un du sexe opposé. Elle doit avoir remarqué mon expression et suivi mon regard.

– Nous ne commençons pas avant lundi. Ils découvriront assez vite que ce n'est ni amusant ni un jeu.

– Je n'ai rien dit...

– Tu n'as pas à le faire. Mais tu as raison. Pour la plupart d'entre eux, c'est leur première expérience avec l'Habitat, et ils le font simplement pour avoir quelque chose de différent à mettre dans leur CV quand ils obtiendront leur diplôme. Ils n'ont aucune idée du travail que cela implique. En fin de semaine, cependant, tout ce qui importe c'est que toutes les maisons soient construites et ils comprennent. C'est toujours ainsi.

– Tu as fait cela avant ?

– Chaque été depuis que j'ai seize ans. J'avais l'habitude de le faire avec notre église, mais quand je suis arrivée à Chapel Hill, nous avons fondé un groupe. Eh bien, en fait, Tim l'a fondé. Il est de Lenoir, aussi. Il vient juste d'avoir son diplôme et commencera sa maîtrise cet automne. Je le connais depuis toujours. Au lieu de passer l'été à faire des petits boulots à la maison ou faire des stages, nous avons pensé que nous pourrions offrir aux étudiants une chance de faire une différence. Tout le monde travaille pour la maison et paie leurs propres dépenses pour le mois, et nous ne facturons rien pour la main-d'œuvre que nous faisons sur les maisons. C'est pourquoi il était si important que je récupère mon sac. Je n'aurais pas été capable de manger de tout le mois.

– Je suis sûr qu'ils ne t'auraient pas laissé mourir de faim.

– Je sais, mais ce ne serait pas juste. Ils font déjà quelque chose de digne et c'est plus que suffisant.

Je pouvais sentir mes pieds glisser dans le sable.

– Pourquoi Wilmington ? demandai-je. Je veux dire, pourquoi venir ici pour construire des maisons, au lieu de quelque part d'autre comme Lenoir ou Raleigh ?

– À cause de la plage. Tu sais comment sont les gens. Il est déjà assez difficile de trouver des étudiants prêts à offrir un mois de leur temps, mais c'est plus facile si c'est dans un endroit comme ici. Et plus tu as de volontaires, plus on peut en faire. Trente personnes se sont inscrites cette année.

J'ai hoché la tête, conscient de sa proximité tandis que nous marchions.

– Es-tu diplômée ?

– Non. Je serai senior. Et je suis en éducation spécialisée, si c'est ta prochaine question.

– Ça l'était.

– J'en étais sûre. Quand tu vas à l'université, c'est ce que tout le monde te demande.

– Tout le monde me demande si j'aime être dans l'armée.

– Tu aimes ?

– Je ne sais pas.

Elle a ri et le son était si mélodique que je savais que je voulais l'entendre de nouveau.

Nous avons atteint le bout de la jetée et j'ai attrapé ma planche. J'ai jeté la bouteille de bière vide dans une poubelle, l'entendant cliqueter au fond. Les étoiles parsemaient le ciel et les lumières des maisons le long des dunes m'ont rappelé des citrouilles brillantes d'Halloween.

– Ça te dérange si je te demande ce qui t'a poussé à rejoindre l'armée ? Étant donné que tu ne sais pas si tu aimes cela, je veux dire.

Il m'a fallu une seconde pour comprendre comment répondre et j'ai transféré ma planche de surf à mon autre bras.

– Je pense qu'il est plus sûr de dire qu'à l'époque, j'en avais besoin.

Elle a attendu que j'en dise plus, mais quand je ne l'ai pas fait, elle a simplement hoché la tête.

– Je parie que tu dois être heureux d'être à la maison pour un peu de

temps, dit-elle.

– Sans aucun doute.

– Je parie aussi que ton père est heureux aussi, hein ?

– Je pense que oui.

– Il l'est. Je suis sûre qu'il est très fier de toi.

– Je l'espère.

– On dirait que tu n'es certain.

– Tu devras rencontrer mon père pour comprendre. Il n'est pas très bavard.

Je pouvais voir la lune reflétée dans ses yeux sombres et sa voix était douce quand elle parlait.

– Il n'a pas à le dire qu'il est fier de toi. Il est peut-être le genre de père qui le montre par d'autres moyens.

J'y ai pensé, en espérant que c'était vrai. Alors j'ai pensé que ça l'était. Il y eut un grand cri perçant de la maison et j'aperçus quelques étudiants près du feu. Un des gars avait enroulé ses bras autour d'une fille et la poussait vers l'avant; elle riait et le repoussait. Brad et Susan se blottissaient ensemble à proximité, mais Randy avait disparu.

– Tu as dit que tu ne connaissais pas la plupart des gens avec qui tu vis ?

Elle secoua la tête, ses cheveux balayant ses épaules. Elle écarta une mèche de cheveux.

– Non, pas tellement. Nous avons rencontré la plupart d'entre eux pour la première fois à l'inscription, puis de nouveau aujourd'hui quand nous sommes arrivés ici. Je veux dire, nous aurions pu nous voir au campus de temps en temps, et je pense que beaucoup d'entre eux se connaissent déjà, mais pas moi. La plupart sont dans des fraternités et les sonorités. Je vis dans un dortoir. Ils sont une bande agréable, cependant.

Comme elle a répondu, j'ai eu le sentiment qu'elle était le genre de personne qui ne dirait jamais rien de mauvais contre quelqu'un. Son respect pour les autres m'a semblé comme quelque chose de rafraîchissant et mature, et pourtant, étrangement, je n'ai pas été surpris. Cela faisait partie de cette qualité indéfinissable que je sentais à son sujet depuis le début, d'une manière qui la distinguait.

– Quel âge as-tu ? j'ai demandé comme nous nous approchions de la maison.

– Vingt et un ans. Mon anniversaire était le mois dernier. Et toi ?

– Vingt-trois ans. As-tu des frères et des soeurs ?

– Non. Je suis enfant unique. Juste moi et mes parents. Mes parents vivent toujours à Lenoir et ils sont heureux ensemble depuis vingt-cinq ans. À ton tour.

– La même chose. Sauf que moi, ça a toujours été juste moi et mon père.

Je savais que ma réponse conduirait à une explication du statut de ma mère, mais à ma surprise, cela n'est pas venu. Au lieu de cela, elle a demandé :

– Est-ce lui qui t'a appris à surfer ?

– Non, je l'ai appris tout seul quand j'étais un gamin.

– Tu es bon. Je t'observais plus tôt. Tu semblais si à l'aise, gracieux même. Cela m'a fait regretter de ne pas savoir comment faire.

– Je serais heureux de te l'enseigner si tu veux apprendre, me suis-je porté volontaire. Ce n'est pas si difficile. Je serai là-bas demain.

Elle s'arrêta et fixa son regard sur moi.

– Ne fait pas d'offres que tu n'es pas sûr d'avoir l'intention de tenir.

Elle a pris mon bras, me laissant muet, puis a fait signe vers le feu.

– Tu es prêt à rencontrer quelques personnes ?

J'ai avalé dur, sentant une sécheresse soudaine dans ma gorge, qui était à peu près la chose la plus étrange qui ne m'était jamais arrivé.

La maison était un de ces grands monstres à trois étages avec un garage et probablement six ou sept chambres à coucher. Une énorme galerie encerclait le niveau principal; des serviettes étaient suspendues sur les garde-corps, et je pouvais entendre le bruit des conversations multiples venant de toutes les directions. Un grill était au bout de la galerie et je pouvais sentir l'odeur de cuisson du poulet et des hot-dogs; un gars se penchant dessus torse nu et coiffé d'un bandana, essayant d'être cool. Cela ne marchait pas, mais il m'a vraiment fait rire.

Sur le sable, le feu avait été allumé dans une fosse, et plusieurs filles dans des pulls molletonnés surdimensionnés étaient assises dans des chaises faisant le tour, feignant toutes d'être insensibles aux garçons les entourant. Pendant ce temps, les gars se tenaient juste là,

semblant essayer de se poser d'une manière qui accentuait la taille de leurs bras ou leurs abdos sculptés, comme s'ils n'avaient pas remarqué les filles. J'avais vu tout cela au bar Leroy avant; instruits ou pas, les jeunes seront toujours des jeunes. Ils étaient au début de leur vingtaine et la luxure flottait dans l'air. Ajoutez à cela la plage et la bière, et je ne pouvais que deviner ce qui arriverait plus tard; mais je serais parti depuis longtemps d'ici là.

Quand Savannah et moi sommes approchés, elle a ralenti avant de pointer un endroit.

– Que dirais-tu d'aller là-bas, près de la dune ? a-t-elle suggéré.

– Bien sûr.

Nous avons pris place dans une chaise faisant face au feu. Quelques-unes des autres filles me regardaient, vérifiant rapidement le nouveau gars, avant de se replier dans leurs conversations. Randy a finalement erré vers le feu avec une bière à main, a vu Savannah et moi et a rapidement tourné le dos, suivant l'exemple des filles.

– Poulet ou hot-dog ? m'a-t-elle demandé, apparemment inconsciente des autres.

– Poulet.

– Qu'est-ce que tu veux-tu boire ?

La lueur du feu faisait paraître son regard mystérieux.

– Peu importe ce qu'il y a. Merci.

– Je reviens tout de suite.

Elle se dirigea vers le grill et je me suis forcé à ne pas la suivre. Au lieu de cela, je marchais vers le feu, enlevé ma chemise et la posa sur une chaise vide, puis retournai à ma place. Levant les yeux, j'ai vu le gars au bandana flirter avec Savannah et senti une montée de tension avant de me détourner pour avoir une meilleure prise sur des choses. Je savais peu sur elle et je savais encore moins de ce qu'elle pensait de moi. D'ailleurs, je n'avais aucune envie de commencer quelque chose que je ne pourrais pas finir. Je partais dans deux semaines et tout cela ne reviendrait à rien. Je me suis dit toutes ces choses, et je pense que je m'étais partiellement convaincu que je rentrerais à la maison dès que j'ai fini de manger, quand mes pensées furent interrompues par l'arrivée de quelqu'un. Grand et dégingandé avec des cheveux noirs qui étaient soigneusement séparés sur les côtés, il m'a rappelé un de ces gars que vous rencontrez de temps en temps et qui semblait être d'âge moyen.

– Tu dois être John, dit-il avec un sourire en s'accroupissant en face

de moi. Mon nom est Tim Wheddon. (Il tendit la main.) J'ai entendu dire ce que tu as fait pour Savannah et je sais qu'elle était reconnaissante que tu sois là. (Je lui ai serré la main.) C'est agréable de te rencontrer.

Malgré ma méfiance, son sourire était plus authentique que ceux de Randy ou Brad l'avait été. Il n'a pas non plus parlé de mes tatouages, ce qui était inhabituel. Je suppose que je devrais mentionner qu'ils n'étaient pas exactement petits et couvrent la plupart de mes bras. Des gens m'ont dit que j'allais le regretter quand je serai vieux, mais à l'époque où je les aie eus, je ne m'en souciais pas. Je ne m'en soucie toujours pas.

– Ça te dérange si je prends une chaise ? a-t-il demandé.

– Sers-toi.

Il ne s'est pas placé ni trop près ni trop loin de moi.

– Je suis content que tu aies pu venir. Je veux dire, ce n'est pas grand-chose, mais la nourriture est bonne. As-tu faim ?

– Je suis mort de faim.

– Les surfeurs comme toi ont toujours faim.

– Tu ne surfes pas ?

– Non, mais passer du temps dans l'océan me donne toujours faim. Je me souviens quand j'étais en vacances, enfant. Nous avions l'habitude d'aller au *Pine Knol Shores* chaque été. Es-tu déjà allé là-bas ?

– Une seule fois. Il y avait tout ce dont j'avais besoin ici.

– Ouais, je suppose que c'est le cas. (Il fit signe à ma planche.) Tu aimes les longues planches, hein ?

– J'aime les deux, mais les vagues ici sont meilleures pour les longues. On doit monter dans le Pacifique pour apprécier les petites planches.

– Tu as déjà été là-bas ? Hawaï, Bali, la Nouvelle-Zélande, des endroits comme ça ? J'ai lu qu'ils sont le nec plus ultra.

– Non, pas encore, ai-je dit, étonné qu'il connaisse ces endroits. Un jour, peut-être.

Un journal a crépité, envoyant des petites étincelles vers le ciel. J'ai serré mes mains ensemble, en sachant que c'était mon tour.

– J'ai entendu dire que tu es ici pour construire des maisons pour les pauvres.

– C'est Savannah qui t'a dit ça ? Ouais, c'est le plan, de toute façon. Elles sont pour quelques familles méritantes et ils ont plein d'espoir d'être dans leurs maisons d'ici la fin de juillet.

– C'est une bonne chose ce que tu fais.

– Ce n'est pas seulement moi. Mais bon, je voulais te demander quelque chose.

– Laisse-moi deviner, tu veux que je fasse du bénévolat ?

Il se mit à rire.

– Non, rien de tel. C'est drôle, j'ai déjà entendu dire avant. Les gens me voient venir et d'habitude, ils courent dans l'autre sens. Je suppose que je suis beaucoup trop facile à lire. De toute façon, je sais que c'est un immense, mais je me demandais si tu connaissais mon cousin. Il est basé à Fort Bragg.

– Désolé, ai-je dit. Je suis basé en Allemagne.

– À Ramstein ?

– Non. C'est la base de l'armée de l'air. Mais je suis relativement proche. Pourquoi ?

– Je suis allé à Francfort en décembre dernier. J'ai passé Noël là-bas avec ma famille. C'est là que nous sommes originaires et mes grands-parents vivent toujours là-bas.

– Le monde est petit.

– As-tu appris l'allemand ?

– Pas du tout.

– Moi non plus. Le plus triste est que mes parents le parle couramment et je l'ai entendu à la maison pendant des années et j'ai même suivi un cours avant d'y aller. Mais je n'ai juste pas appris, tu comprends ? Je pense que j'ai eu de la chance de passer le cours et tout ce que je pouvais faire, c'était de hocher la tête et feindre que j'ai compris tout ce que tout le monde disait. Le seul point positif était que mon frère était dans le même bateau, donc nous pouvions nous sentir comme des abrutis ensemble.

J'ai ri. Il avait un visage ouvert, honnête et malgré moi, je l'appréciais.

– Hey, puis-je aller te chercher quoi que ce soit ? a-t-il demandé.

– Savannah s'occupe de cela.

– J'aurais dû m'en douter. Elle est une hôtesse parfaite et tout. Comme toujours.

– Elle a dit que vous tous avez grandi ensemble ?

Il hocha la tête.

– Le ranch de sa famille est juste à côté du nôtre. Nous sommes allés dans les mêmes écoles et sommes allés à la même église pendant des années et ensuite, nous sommes allés à la même université. Elle est un peu comme ma petite soeur. Elle est spéciale.

Malgré le commentaire sur la soeur, j'ai eu l'impression par la façon dont il a dit « spéciale » que ses sentiments étaient plus profonds de ce qu'il laissait voir. Mais contrairement à Randy, il ne semblait pas jaloux sur le fait qu'elle m'avait invité ici. Avant que je ne puisse y réfléchir, Savannah est apparu sur les escaliers et marchait sur le sable.

– Je vois que tu as rencontré Tim, dit-elle en hochant la tête.

Dans une main, elle tenait deux assiettes avec du poulet, de la salade de pommes de terre et des chips; dans l'autre, deux cannettes de Diète Pepsi.

– Ouais, je voulais juste le remercier pour ce qu'il a fait, a expliqué Tim, puis j'ai ensuite décidé de l'ennuyer avec des histoires de famille.

– Bien. J'espérais que vous deux auriez la chance de vous rencontrer.

Elle leva ses mains et comme Tim, elle a ignoré le fait que j'étais torse nu.

– La nourriture est prête. Veux-tu mon assiette, Tim ? Je peux monter et en obtenir une autre.

– Nah, je vais y aller, a déclaré Tim, déjà debout. Mais merci. Je vais vous laisser seuls tous les deux. (Il a brossé le sable de son short.) Hey, c'était agréable de te rencontrer, John. Si tu es dans les environs demain ou n'importe quand, tu es toujours le bienvenu.

– Merci. Je suis content de t'avoir rencontré aussi.

Un instant plus tard, Tim montait les escaliers. Il n'a pas regardé derrière lui, simplement parce qu'il saluait quelqu'un d'autre arrivant dans le sens opposé, et a entamé une conversation.

Savannah m'a remis une assiette et des ustensiles en plastique, et m'a offert un Pepsi, puis a ensuite pris une chaise à côté de moi. Très près, j'ai remarqué, mais pas assez pour se toucher. Elle a soutenu son assiette sur ses genoux, avec un peu d'hésitation. Elle a pris la cannette de Pepsi.

– Tu buvais de la bière plus tôt, mais tu ne m'as pas dit de prendre quelque de précis, donc je t'en ai ramené une. Je n'étais pas sûre de

ce que tu voulais.

– Du Pepsi, c'est parfait.

– Tu es sûr ? Il y a beaucoup de bières dans les glaciers et j'ai entendu parler des gars de l'armée comme toi.

J'ai reniflé.

– J'en suis sûr, ai-je dit en ouvrant ma cannette. Je suppose que tu ne bois pas.

– Je ne sais pas, dit-elle.

Rien de défensif ou de suffisance dans son ton, j'ai noté, juste la vérité. J'aimais cela.

Elle a mangé un morceau de son poulet. J'ai fait de même, et dans le silence, je me suis questionné à son sujet et Tim, et si elle était consciente de ce qu'il ressentait réellement pour elle. Et je me demandais ce qu'elle pensait de lui.

Il y avait là quelque chose, mais je ne pouvais pas le comprendre, à moins que Tim avait raison et que c'était un genre de frère. Je doutais que ce soit le cas.

– Que fais-tu dans l'armée ? a-t-elle demandé en posant sa fourchette.

– Je suis un sergent dans l'infanterie. Peloton d'armes.

– À quoi ça ressemble ? Je veux dire, qu'est-ce que tu fais-tu chaque jour ? Tu tires sur des fusils, fait sauter des choses, ou quoi ?

– Parfois. Mais pas réellement, c'est assez ennuyeux la plupart du temps, du moins quand nous sommes sur la base. Nous nous réunissons le matin, habituellement autour de six heures, nous assurant que tout le monde est là et ensuite, nous formons des équipes pour nous exercer. Basketball, course, haltérophilie. Parfois, il y a un cours ce jour-là pour nous montrer le montage et le remontage nos armes, ou un cours sur le terrain pendant la nuit, où nous pouvons nous diriger vers le champ de tir, quelque chose du genre. Si rien n'est prévu, nous rentrons simplement dans nos dortoirs et jouons à des jeux vidéo, lisons ou mettons au point nos connaissances pour le reste de la journée. Puis nous nous rassemblons à seize heures et découvrons ce que nous ferons le lendemain. Puis nous avons terminé.

– Des jeux vidéo ?

– Je fais du sport et lis. Mais mes copains sont des experts dans les jeux. Et plus le jeu est violent, plus ils aiment ça.

– Que lis-tu ?

Je lui ai dit et elle l'a pris en considération.

– Et qu'arrive-t-il quand tu es envoyé dans une zone de guerre ?

– Alors, ai-je dit en finissant mon poulet, c'est différent. Il y a la garde, et les choses qui se cassent toujours et doivent être réparées, de sorte que tu es très occupé, même quand tu n'es pas en patrouille. Mais l'infanterie est une force sur le terrain, donc nous passons beaucoup de notre temps à l'extérieur du camp.

– Tu n'as jamais peur ?

J'ai cherché la bonne réponse.

– Ouais. Parfois. Ce n'est pas comme si tu marches en regardant autour en ayant peur tout le temps, même lorsque les choses vont mal autour de toi. C'est juste que tu es... en réaction, à essayer de rester en vie. Tout se passe tellement vite que tu n'as pas le temps pour penser à quoi que ce soit, sauf à faire ton travail et essayer de ne pas mourir. Cela t'affecte habituellement par la suite, une fois que tu es en sécurité. C'est à ce moment-là que tu te rends compte à quel point tu en es venu près et parfois, tu trembles ou vomis, ou quelque chose du genre.

– Je ne suis pas sûre si je pourrais faire ce que tu fais.

Je n'étais pas sûr si elle s'attendait à une réponse, donc j'ai changé de sujet.

– Pourquoi l'éducation spécialisée ? demandai-je.

– C'est une longue histoire. Tu es sûr que tu veux l'entendre ?

Quand je hochai la tête, elle poussa un long soupir.

– Il y a ce garçon à Lenoir nommé Alan, et je le connais depuis toujours. Il est autiste et pendant longtemps, personne ne savait quoi faire avec lui ou comment réagir avec lui. Et cela m'arrive encore, tu sais ? Je me sentais tellement mal pour lui, même quand j'étais petite. Quand j'ai demandé à mes parents, ils ont dit que peut-être le Seigneur a des plans spéciaux pour lui. Cela n'avait pas sens au début, mais Alan avait un frère aîné qui était si patient avec lui tout le temps. Je veux dire toujours. Il n'a jamais été frustré avec lui et peu à peu, il a aidé Alan. Alan n'est pas parfait – il vit toujours avec ses parents et il ne pourra jamais être autonome –, mais il n'est pas aussi perdu comme quand il était jeune, et j'ai décidé que je voulais être en mesure d'aider des enfants comme Alan.

– Quel âge avais-tu quand tu as décidé cela ?

– Douze ans.

– Et tu veux travailler avec eux dans une école ?

– Non, dit-elle. Je veux faire ce que le frère d'Alan a fait. Il a utilisé les chevaux. (Elle s'arrêta, rassemblant ses pensées.) Avec les enfants autistes... c'est comme s'ils sont enfermés dans leurs propres petits mondes, l'école et la thérapie sont habituellement basées sur la routine. Mais je veux leur montrer des expériences qui peuvent ouvrir de nouvelles portes pour eux. J'ai vu que cela se produire. Je veux dire, Alan était terrifié par les chevaux dans un premier temps, mais son frère a continué à essayer et après un certain temps, Alan est arrivé à les flatter ou frotter son nez sur eux, et plus tard, il les nourrissait. Après cela, il a commencé à les monter et je me souviens avoir observé son visage la première fois qu'il était là-haut... il était tellement incroyable, tu sais ? Je veux dire, il souriait, tout heureux comme un enfant pouvait l'être. Et c'est ce que je veux que les enfants vivent. Juste... le bonheur, même si c'est seulement pendant une courte période. C'est à ce moment-là que j'ai su exactement ce que je voulais faire de ma vie. Peut-être ouvrir un camp équestre pour les enfants autistes, où nous pourrions faire un vrai travail avec eux. Et peut-être qu'ils pourront alors expérimenter le même bonheur qu'Alan a ressenti.

Elle posa sa fourchette comme si elle était embarrassée, puis a mis son assiette de côté pour se lever.

– Cela semble merveilleux.

– Eh bien, nous verrons si cela arrive, a-t-elle dit, assise à nouveau. C'est juste un rêve pour l'instant.

– Je suppose que tu aimes les chevaux aussi?

– Toutes les filles aiment les chevaux. Tu ne le savais pas ? Mais oui, j'en fais. J'ai un Arabe nommé Midas et cela me tue parfois d'être ici quand je pourrais me promener avec lui.

– La vérité sort.

– Comme il se doit. Mais j'ai toujours l'intention de rester ici. J'irai me promener tous les jours avec lui quand je rentrerai. En as-tu déjà fait ?

– Juste une fois.

– Tu as aimé ?

– J'étais endolori le lendemain. Ça faisait mal de marcher.

Elle eut un petit rire, et j'ai réalisé que j'aimais lui parler. C'était facile et naturel, contrairement à tant de gens. Au-dessus de moi, je pouvais

voir la ceinture d'Orion; un peu plus à l'horizon de l'eau, Vénus était apparue et brillait dans le ciel avec sa blancheur éclatante. Les gars et les filles ont continué de monter et descendre les escaliers d'un pas lourd, flirtant avec le courage provenant de la boisson. J'ai soupiré.

– Je devrais probablement y aller pour que je puisse voir mon père quelque temps. Il se demande probablement où je suis. S'il est toujours éveillé, à l'heure qu'il est.

– Veux-tu l'appeler ? Tu peux utiliser le téléphone.

– Non, je pense plutôt qu'il est temps de partir. C'est une longue marche.

– Tu n'as pas de voiture ?

– Non. J'ai fait du stop ce matin.

– Veux-tu que Tim te raccompagne chez toi ? Je suis sûre qu'il n'objectera pas.

– Non, tout est correct.

– Ne sois pas ridicule. Tu as dit qu'il s'agissait d'une longue marche, non ? Je vais demander à Tim de te reconduire. Laisse-moi faire.

Elle a couru avant que je ne puisse l'arrêter et une minute plus tard, Tim la suivait en sortant de la maison.

– Tim est heureux de te reconduire, dit-elle, en semblant beaucoup trop heureuse.

Je me suis tourné vers Tim.

– Tu es sûr ?

– Aucun problème, m'a-t-il assuré. Mon camion est en avant. Tu peux mettre ta planche en arrière. Besoin d'un coup de main ?

– Non, ai-je répondu en me levant, tout est correct.

Je suis allé à la chaise et remis ma chemise, pour pris ma planche.

– Merci, soit dit en passant.

– Ça me fait plaisir, a-t-il dit en tapota sa poche. Je reviens dans une seconde avec mes clés. C'est le camion vert garé sur l'herbe. Je rejoins en avant.

Quand il fut parti, je me suis retourné vers Savannah.

– C'était agréable de te rencontrer.

Elle a soutenu mon regard.

– Toi aussi. Je n'ai jamais accroché avec un soldat avant. Je me suis

sentie en quelque sorte... protégée. Je ne pense pas que Randy m'ennuiera ce soir. Tes tatouages l'ont sans doute fait fuir.

J'avais supposé qu'elle les avait remarqués.

– On se reverra peut-être un jour.

– Tu sais où je serai.

Je n'étais pas sûr si cela signifiait qu'elle voulait que je vienne la visiter de nouveau ou non. À bien des égards, elle est restée un mystère complet pour moi. Et puis, je la connaissais à peine.

– Mais je suis un peu déçue que tu aies oublié, a-t-elle ajouté, presque comme une réflexion après coup.

– Oublier quoi ?

– Tu ne m'as pas dit que tu m'apprendrais à surfer ?

Si Tim avait le moindre doute de l'effet que Savannah a eu sur moi ou que je la visiterais à nouveau le lendemain, il n'a donné aucune indication. Au lieu de cela, il s'est concentré principalement sur sa conduite, en s'assurant qu'il se dirigeait dans la bonne direction. Il était le genre de conducteur qui arrêta la voiture, même quand la lumière était jaune alors qu'il aurait pu passer.

– J'espère que tu as passé un bon moment, a-t-il dit. Je sais que c'est toujours étrange quand on ne connaît personne.

– Ça a été bien.

– Toi et Savannah vous vous entendez bien. Elle est quelque chose, n'est-ce pas ? Je pense qu'elle t'aime bien.

– Nous avons eu une agréable conversation, ai-je dit.

– J'en suis heureux. J'étais un peu inquiet au sujet de son arrivée ici. L'année dernière, ses parents étaient avec nous, c'est donc la première fois qu'elle vient toute seule. Je sais qu'elle est une grande fille, mais ils ne sont pas le genre de personnes avec qui elle a l'habitude de traîner et la dernière chose que je voulais, c'était qu'elle ait à repousser les gars toute la soirée.

– Je suis sûr qu'elle aurait pu gérer cela.

– Tu as probablement raison. Mais j'ai l'impression que certains de ces gars-là sont assez persistants.

– Bien sûr qu'ils le sont. Ce sont des gars.

Il se mit à rire.

– Je suppose que tu as raison. (Il a fait signe vers la fenêtre.) Quelle rue maintenant ?

Je l'ai dirigé à travers une série de tours avant de finalement lui dire de ralentir la voiture. Il s'arrêta devant la maison, où je pouvais voir la lumière du repaire de mon père allumée.

– Merci pour le tour, ai-je dit en ouvrant ma porte.

– Pas de problème. (il se pencha sur le siège.) Écoute, comme je l'ai dit, n'hésite pas à passer à la maison à tout moment. Nous travaillons pendant la semaine, mais les week-ends et les soirées sont habituellement libres.

– Je vais m'en souvenir, ai-je promis.

Une fois à l'intérieur, je suis allé au repaire de mon père et ai ouvert la porte. Il regardait le Greysheet et a sursauté. J'ai réalisé qu'il ne m'avait pas entendu venir.

– Désolé, ai-je dit en prenant place sur la seule chaise qui séparait le repaire du reste de la maison. Je ne voulais pas t'effrayer.

– C'est bien, fut tout ce qu'il a dit.

Il s'est demandé s'il fallait mettre de côté le Greysheet ou non, puis il l'a fait.

– Les vagues étaient géniales aujourd'hui, ai-je commenté. J'avais presque oublié à quel point l'eau est fantastique.

Il sourit, mais ne dit rien de nouveau. J'ai changé légèrement de position.

– Comment va le travail ? demandai-je.

– Comme d'habitude, a-t-il dit.

Il retomba dans ses propres pensées, et tout ce que je pouvais penser était que la même chose pourrait être dite au sujet de nos conversations.

Chapitre trois

Le surf est un sport solitaire, celui dans lequel de longues périodes d'ennui sont entrecoupées de l'activité frénétique, et il vous apprend à circuler avec la nature au lieu de la combattre... il s'agit de se trouver dans la zone.

C'est ce que les magazines de surf disent, et de toute façon, la plupart du temps, je suis d'accord. Il n'y a rien de plus excitant que d'attraper une vague et vivre dans l'eau en observant les vagues rouler vers le rivage. Mais je ne suis pas comme beaucoup de ces mecs avec la peau sèche et gercée et des cheveux filandreux qui font cela toute la journée, chaque jour, parce qu'ils pensent qu'il n'y a que cela dans la vie. Pas moi. Pour moi, c'est plus le fait que le monde est fou et bruyant presque tout le temps et quand vous êtes ici, il ne l'est pas. Vous êtes capable de vous entendre penser.

C'est ce que je disais à Savannah, tout en nous rendant vers l'océan, tôt le dimanche matin. Du moins, c'est ce que je pensais que je disais. La plupart du temps, je suis décousu, essayant que ce soit pas trop évident le fait que j'aimais vraiment comment elle était dans un bikini.

– Comme l'équitation, dit-elle.

– Hein ?

– T'entendre penser. C'est pourquoi j'aime l'équitation.

Les meilleures vagues étaient habituellement tôt le matin, et c'était un de ces jours clairs, le ciel bleu présageant une journée chaude qui signifierait aussi que la plage à nouveau serait pleine.

Savannah était assise sur les marches de derrière, enveloppée dans une serviette, le reste du feu d'hier devant elle. Malgré le fait que la fête avait sans doute duré des heures après que j'ai quitté, il n'y avait pas une seule cannette ou un simple déchet sur la plage. Mon impression du groupe s'est un peu améliorée.

Malgré l'heure, l'air était déjà chaud. Nous avons passé quelques minutes dans le sable au bord de l'eau à revoir les bases du surf, et j'ai expliqué comment apparaître sur la planche. Lorsque Savannah a pensé qu'elle était prête, je pataugeais dans l'eau, marchant à ses côtés.

Il n'y avait que quelques surfeurs, les mêmes que j'avais vus la veille. J'ai essayé de trouver la meilleure place pour emmener Savannah afin

qu'elle ait assez de place quand j'ai que je ne pouvais plus la voir.

– Tiens, tiens bon ! criait-elle derrière moi. Arrête, arrête...

Je me suis tourné. Savannah était sur la pointe des pieds comme les premières éclaboussures d'eau frappaient son ventre et la partie supérieure de son corps a été immédiatement couverte de chair de poule. Elle semblait essayer de se soulever de l'eau.

– Laisse-moi t'habituer à cette...

Elle a donné quelques halètements sonores et croisa les bras.

– Wow ! C'est vraiment froid ! Sainte vache !

Sainte vache ? Ce n'était pas exactement quelque chose que mes copains diraient.

– Tu vas t'y habituer, ai-je dit en souriant d'un air narquois.

– Je n'aime pas avoir froid. Je déteste avoir froid.

– Tu vis dans les montagnes où il neige.

– Ouais, mais nous avons des vestes, des gants et des chapeaux que nous portons pour nous garder au chaud. Et nous ne plongeons pas les eaux arctiques le matin.

– Très drôle, ai-je dit.

Elle a continué à sauter de haut en bas.

– Ouais, vraiment drôle. Je veux dire, bon sang !

Bon sang ? J'ai souri. Sa respiration commença progressivement à s'estomper, mais la chair de poule était toujours là. Elle a fait un autre minuscule pas en avant.

– Ça marche mieux si tu sautes directement dessus au lieu de te torturer en y allant par étapes, suggèrai-je.

– Tu le fais à ta façon, je vais le faire de la mienne, dit-elle, pas impressionnée par ma sagesse. Je ne peux pas croire que tu voulais y aller maintenant. Je pensais dans le courant de l'après-midi, quand la température est au-dessus du point de congélation.

– Il fait presque vingt-quatre degrés.

– Ouais, ouais, dit-elle en s'acclimatant finalement.

Décroisant ses bras, elle a pris une autre série de respirations, puis a ensuite plongé peut-être d'un pouce. Figée, elle s'est jeté un peu d'eau sur ses bras.

– Bien, je pense que je vais y arriver.

- Ne te précipite pas pour moi. Prends ton temps.
- Je sais, merci, dit-elle, ignorant mon ton badin. Bien, dit-elle encore, plus à elle-même qu'à moi.

Elle fit un petit pas en avant, puis un autre. Comme elle se déplaçait, son visage était un masque de concentration et j'ai aimé comment elle avait l'air. Si sérieuse, si intense. Si ridicule.

- Ne te moque pas de moi, dit-elle, notant mon expression.
- Je ne me moque pas.
- Je peux le voir dans ton visage. Tu te moques de l'intérieur.
- Ça va, je vais arrêter.

Elle a finalement avancé pour me rejoindre et quand l'eau était mes épaules, Savannah est monté sur la planche. Je l'ai maintenue en place, en essayant à nouveau de ne pas regarder son visage, ce qui n'était pas facile, étant donné qu'elle était juste en face de moi. Je me suis forcé à contrôler la houle derrière nous.

- Et maintenant ?
- Tu te rappelles ce qu'il faut faire ? Pagaie durement, saisit la planche des deux côtés près de l'avant, et lève-toi sur tes deux pieds ?
- J'ai compris.
- C'est dur au début. Ne sois pas surprise si tu tombes, mais si tu le fais, ce n'est pas grave. Ça prend habituellement plusieurs fois avant de l'avoir.
- Bien, a-t-elle dit et j'ai vu une petite houle s'approcher.
- Prépare-toi..., ai-je dit. OK, commence à pagayer...

Alors que la vague nous a frappés, j'ai poussé la planche, ce qui lui donna un certain élan, et Savannah a attrapé la vague. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, sauf que ce n'était pas de la voir se tenir droite, garder son équilibre, et surfer sur la vague tout le chemin du retour vers le rivage, où elle s'est finalement arrêtée. Elle a sauté de la planche comme elle a ralenti et s'est tournée avec un air dramatique vers moi.

- Comment c'était ? a-t-elle demandé.

Malgré la distance qui nous séparait, je ne pouvais pas détourner le regard. Ça y est, j'ai soudainement pensé, je suis dans le pétrin.

– J’ai fait de la gymnastique pendant des années, a-t-elle admis. J’ai toujours eu un bon sens de l’équilibre. Je suppose que j’aurais dû t’avoir dit ce genre de chose pendant que tu m’enseignais comment faire.

Nous avons passé plus d’une heure dans l’eau. Elle surgit à chaque fois et chevauchait les vagues de la côte avec facilité, bien qu’elle ne pouvait pas diriger la planche, je ne doutais que si elle voulait, elle serait en mesure de maîtriser tout cela en peu de temps.

Par la suite, nous sommes retournés à la maison. Je l’ai attendu alors qu’elle montait. Quelques personnes étaient levées – trois filles étaient sur le pont à regarder l’océan et récupéraient de leur veillée d’hier avant de se placer pour ne pas être vues. Savannah est apparue quelques minutes plus tard dans un short et un t-shirt, tenant deux tasses de café. Elle s’assit à côté de moi sur les marches, faisant face à l’eau.

– Je n’ai pas dit que tu allais t’effacer, ai-je expliqué. Je viens de dire que si tu l’as fait, tu devrais rouler avec elle.

– Uh-huh, dit-elle, son expression espiègle et a souligné ma tasse. Ton café est bon ?

– Il a bon goût, ai-je dit.

– Je dois commencer ma journée avec un café. C’est mon vice.

– Tout le monde en a un.

Elle me regarda.

– Quel est le tien ?

– J’en ai aucun, lui répondis-je, et elle m’a surpris en me donnant un coup de coude ludique.

– Savais-tu que la nuit dernière était une nuit de pleine lune ?

Je le savais, mais je pensais qu’il valait mieux ne pas l’admettre.

– Vraiment ? ai-je dit.

– J’ai toujours aimé les pleines lunes. Depuis que je suis enfant. Je me plaisais à penser qu’ils étaient un présage de toutes sortes. Je voulais croire qu’ils présageait toujours de bonnes choses. Comme si je faisais une erreur, j’aurais la chance de recommencer.

Elle ne dit rien d’autre à ce sujet. Au lieu de cela, elle porta la tasse à ses lèvres et je regardais la vapeur qui couronné son visage.

– Qu’est-ce qui est à ton horaire aujourd’hui ? demandai-je.

– Nous sommes censés tenir une réunion quelque part aujourd’hui, mais à part ça, rien. Eh bien, à part aller à l’église. Pour moi, je veux dire. En moins que quelqu’un d’autre veut y aller. Rappelle-moi quelle heure il est déjà ?

Je regardai ma montre.

– Un peu passé neuf heures.

– Déjà ? Je suppose que cela ne me donne pas beaucoup de temps. Le service est à dix heures.

J’ai hoché la tête, sachant que notre temps ensemble était presque écoulé.

– Veux-tu venir avec moi ? je l’ai entendu demander.

– À l’église ?

– Oui. À l’église, dit-elle. Tu ne veux pas ?

Je n’étais pas sûr de ce qu’il fallait dire. C’était évidemment important pour elle et bien que j’ai eu l’impression que ma réponse la décevrait, je n’ai pas eu envie de mentir.

– Pas vraiment, admis-je. Je ne suis pas allé à l’église depuis des années. Je veux dire, j’avais l’habitude d’y aller enfant, mais... (Je m’estompai.) Je ne sais pas pourquoi.

Elle étendit ses jambes, en attendant de voir si j’allais ajouter autre chose. Lorsque je ne l’ai pas fait, elle haussa un sourcil.

– Alors ?

– Quoi ?

– Veux-tu venir avec moi ou non ?

– Je n’ai pas de vêtements. Je veux dire, c’est tout ce que j’ai et je doute d’avoir assez de temps pour rentrer à la maison, me doucher et revenir à temps.

Elle m’a donné un coup d’oeil.

– Bien.

Elle tapota mon genou, la deuxième fois qu’elle me toucha.

– Je vais aller te chercher des vêtements.

– Tu es super, m’a assuré Tim. Le col est un peu serré, mais je ne pense pas que quiconque sera en mesure de le voir.

Dans le miroir, j'ai vu un étranger vêtu d'un pantalon kaki et d'une chemise avec une cravate pressée. Je ne pouvais me souvenir la dernière fois que j'ai porté une cravate. Je n'étais pas sûr si j'étais heureux de tout cela ou pas. Tim, quant à lui, était beaucoup trop passif avec tout cela.

– Comment a-t-elle réussi ? a-t-il demandé.

– J'en ai aucune idée.

Il a ri et, se penchant pour lacer ses chaussures, il cligna de l'oeil.

– Je t'ai dit qu'elle t'aime bien.

Nous avons des aumôniers dans l'armée et la plupart d'entre eux sont de très bons gars. Sur la base, j'ai appris à connaître deux d'entre eux assez bien et l'un d'eux – Ted Jenkins – était le genre de gars en qui vous avez immédiatement confiance. Il ne buvait pas, et je ne dis pas qu'il était l'un d'entre nous, mais il était toujours le bienvenu quand il apparaissait. Il avait une femme et deux ou trois enfants, et avait été dans l'armée pendant quinze ans. Il avait l'expérience personnelle quand il s'agissait de luttes avec la famille et la vie militaire en général et si jamais vous vous assoyez pour discuter avec lui, il écoutait vraiment. Vous ne pouviez pas tout lui dire – il était un officier, après tout – et il a fini par descendre assez durement deux ou trois gars dans mon peloton qui ont admis leurs escapades un peu trop librement, mais la chose était qu'il avait ce genre de présence qui vous donnait envie de tout lui dire. Je ne sais pas si c'était autre que le fait qu'il était un homme bon et l'aumônier de l'armée. Il a parlé de Dieu tout aussi naturellement comme vous pourriez parler de votre ami, pas de cette façon moralisatrice ou irritante qui en général me dégoûte. Il n'insistait pas non pour vous faire assister aux services le dimanche. Il vous laissait faire, et tout dépendant ce qui se passait ou comment les choses étaient dangereuses, il pouvait se trouver à parler à une ou à deux cents personnes. Avant que mon peloton n'ait été envoyé dans les Balkans, il a probablement baptisé une cinquantaine de personnes.

J'avais été baptisé enfant, donc je n'ai pas eu besoin de cela, mais comme je l'ai dit, cela faisait longtemps que j'étais allé à l'église. J'avais arrêté d'y aller avec mon père il y a longtemps et je ne savais pas à quoi m'attendre.

Je ne peux honnêtement pas dire que j'étais impatient d'y être, mais à la fin, le service n'était pas si mal. Le pasteur a été discret, la musique était correcte et le temps n'a pas semblé traîner comme lorsque j'étais petit. Je ne dis pas que ça allait vite, mais quand même, je suis

heureux d'y être allé, ne serait-ce pour pouvoir parler de quelque chose de nouveau avec mon père. Et aussi parce que cela m'a donné un peu plus de temps avec Savannah.

Savannah était assise entre moi et Tim, et je l'ai regardée du coin de l'oeil quand elle chantait. Elle avait une voix de chant calme et discrète, mais était toujours dans l'air, et j'ai aimé comment ça sonnait. Tim est resté concentré sur les Écritures saintes et à la sortie, il s'arrêta pour parler avec le pasteur tandis que moi et Savannah l'avons attendu à l'ombre d'un arbre devant l'église. Tim semblait animé comme il bavardait avec le pasteur.

– De vieux amis ? demandai-je en hochant la tête vers Tim.

Malgré l'ombre, je commençais à avoir chaud et je sentais la transpiration commencer à se former.

– Non. Je pense que son père était celui qui lui a parlé de ce pasteur. Il a dû utiliser la MapQuest la nuit dernière pour trouver cet endroit.

Elle s'éventait; dans sa robe d'été, elle m'a rappelé une Belle du sud.

– Je suis contente que tu sois venu.

– Moi aussi.

– As-tu faim ?

– Que suggères-tu ?

– Nous avons de la nourriture à la maison, si tu en veux. Et tu pourras redonner à Tim ses vêtements. Je peux deviner que tu as chaud et que tu es inconfortable.

– Ce n'est pas aussi chaud qu'un casque, des bottes et un gilet pare-balles, crois-moi.

Elle pencha la tête vers moi.

– Je voudrais t'entendre parler du gilet pare-balles. Peu de gars dans mes cours en parle comme toi. Je trouve cela intéressant.

– Tu me taquines ?

– Je ne fais qu'une remarque, dit-elle en se penchant gracieusement contre l'arbre. Je pense que Tim a terminé.

Je suivis son regard, ne remarquant rien de différent.

– Comment peux-tu dire ça ?

– Tu vois comment il a posé ses mains ? Cela signifie qu'il s'apprête à dire au revoir. Dans une seconde, il va serrer sa main, lui sourire et hocher la tête, puis partiras.

J'ai regardé Tim faire exactement comme elle l'a prédit et se diriger vers nous. J'ai noté son expression amusée. Elle haussa les épaules.

– Quand tu vis dans une petite ville comme la mienne, il n'y a pas grand-chose d'autre à faire que d'observer les gens. Tu commences à remarquer des choses après quelque temps.

Elle avait probablement observé beaucoup trop Tim, à mon humble avis, mais je n'étais pas sur le point de l'admettre.

– Hé là-bas ! a lancé Tim en levant ne main. Vous êtes prêts à partir ?

– Nous t'attendions, a-t-elle souligné.

– Désolé, a-t-il dit. Nous étions en pleine discussion.

– Tu passes ton temps à discuter avec tout le monde.

– Je sais, a-t-il dit. Je travaille pour être plus distant.

Elle se mit à rire et tandis que leur plaisanterie familière me mettait momentanément à l'extérieur de leur cercle intime, tout a été oublié lorsque Savannah a bouclé son bras sous le mien alors que nous retournions vers la voiture.

Tout le monde était là lorsque nous sommes rentrés, et la plupart étaient déjà dans leurs maillots de bain et travaillaient leurs bronzages. Certains se promenaient sur le pont supérieur; la plupart étaient regroupés sur la plage à l'arrière. La musique tonnait d'une chaîne stéréo à l'intérieur de la maison, et les glacières de bière étaient pleines et quelques-uns buvaient : le meilleur remède pour la gueule de bois. Je n'avais pas de jugement; la bière semblait vraiment bonne, mais étant donné que je revenais de l'église, j'ai supposé que je devrais m'en passer.

J'ai changé mes vêtements, pliant ceux de Tim de la façon que j'avais appris dans l'armée, puis revint à la cuisine. Tim avait préparé une assiette de sandwiches.

– Sers-toi, dit-il en faisant des gestes. Nous avons des tonnes de nourriture. Je devrais le savoir – je suis celui qui a passé trois heures à faire des courses, hier.

Il rinça les mains et les sécha sur une serviette.

– Très bien. Maintenant, c'est à mon tour de me changer. Savannah sera là dans une minute.

Il a quitté la cuisine. Seul, j'ai regardé autour de moi. La maison avait été décorée d'une façon traditionnelle : des tas de meubles en osier

aux couleurs vives, des lampes faites avec des coquillages, des petites statues en forme de phares au-dessus du manteau de la cheminée, des peintures pastel de la côte.

Les parents de Lucy avaient possédé un tel endroit. Pas ici, mais sur Bald Head Island. Ils ne l'ont jamais louée, préférant passer leurs étés là-bas. Bien sûr, le vieil homme devait travailler à Winston-Salem, et lui et sa femme partaient deux ou trois jours par semaine, laissant la pauvre Lucy toute seule. Sauf pour moi, bien sûr. S'ils avaient su ce qui se passait ces jours-là, ils ne nous auraient probablement pas laissés seuls.

– Hé là, a dit Savannah.

Elle avait enfilé de nouveau son bikini, sous un short.

– Je vois que tu es de retour à la normale.

– Comment peux-tu le dire ?

– Tes yeux ne sont pas exorbités parce que ton col est trop serré.

J'ai souri.

– Tim a préparé quelques sandwiches.

– Super ! Je suis affamée, dit-elle en se déplaçant autour de la cuisine. As-tu mangé ?

– Non, pas encore, ai-je dit.

– Eh bien, allons-y. Je déteste manger seule.

Nous sommes restés dans la cuisine tandis que nous avons mangé. Les filles se trouvant sur le pont n'avaient pas réalisé que nous étions là, et je pouvais entendre l'une d'elles parler de ce qu'elle a fait avec un des gars la nuit dernière, et rien de cela sonnait comme si elle était en ville pour faire une bonne action pour les pauvres. Savannah fronça le nez comme pour dire qu'il y avait beaucoup trop d'informations, puis se tourna vers le réfrigérateur.

– J'ai besoin d'une boisson. Veux-tu quelque chose ?

– Juste de l'eau.

Elle se pencha pour saisir quelques bouteilles d'eau. J'ai essayé de ne pas la regarder, mais de toute façon, et franchement, j'aimais ce que je voyais. Je me demandais si elle savait que je la regardais et supposé qu'elle s'en doutait, car quand elle se leva et se retourna, elle avait à nouveau ce regard amusé. Elle a mis les bouteilles sur le comptoir.

– Après cela, veux-tu aller faire du surf à nouveau ?

Comment pourrais-je résister ?

Nous avons passé l'après-midi dans l'eau. Autant j'ai apprécié la vue en gros plan de Savannah sur sa planche de surf, j'ai bien plus aimé la voir surfer. Pour rendre les choses encore mieux, elle a demandé à me regarder alors qu'elle se faisait bronzer sur la plage, et j'ai eu droit à mon visionnement privé tout en profitant des vagues.

À midi, nous étions couchés près l'un de l'autre sur des serviettes, mais pas trop près du reste du groupe derrière la maison. Quelques regards curieux ont dérivé dans notre direction, mais la plupart ne semblaient pas s'en soucier que j'étais là, à l'exception de Randy et Susan. Susan fronça les sourcils ostensiblement à Savannah; Randy, quant à lui, s'est contenté de passer du temps avec Brad et Susan comme la troisième roue, léchant ses plaies. Tim n'était nulle part pour être vu.

Savannah était couchée sur le ventre, un spectacle séduisant. J'étais sur le dos à côté d'elle, essayant de somnoler dans la chaleur, mais trop distrait par sa présence pour me détendre complètement.

– Hé, murmura-t-elle. Parle-moi de tes tatouages.

J'ai roulé ma tête dans le sable.

– Tu veux savoir quoi ?

– Je ne sais pas. Pourquoi en as-tu, ce qu'ils signifient.

Je me suis appuyé sur un coude. J'ai indiqué mon bras gauche, qui avait un aigle et une bannière.

– D'accord, celui-ci c'est l'insigne de l'infanterie et ça – j'ai pointé les mots et les lettres – c'est comment nous nous identifions : compagnie, bataillon, régiment. Tout le monde dans mon équipe en a un. Nous l'avons eu juste après la formation de base à Fort Benning en Géorgie lorsque nous fêtons.

– Pourquoi ça dit « Jump-Start » en dessous ?

– C'est mon surnom. Je l'ai eu au cours de la formation, courtoisie de notre sergent bien aimé. Je ne mettais pas mon fusil ensemble assez vite et il a dit banalement qu'il allait faire sauter une certaine partie de mon corps si je n'allais pas plus vite. Le surnom est resté.

– Il semble agréable, a-t-elle plaisanté.

– Oh ouais. Nous l'appelions Lucifer derrière son dos.

Elle sourit.

– Le fil barbelé signifie quoi ?

– Rien, ai-je dit en secouant la tête. Je l'ai fait faire avant de rejoindre l'armée.

– Et l'autre bras ?

Un caractère chinois. Je ne voulais pas entrer dans les détails, alors j'ai secoué la tête.

– C'était pendant ma période « Je suis perdu et je me fous de tout ». Il ne signifie rien.

– N'est-il pas un caractère chinois ?

– Oui.

– Alors, qu'est-ce que cela signifie ? Il faut bien que ça signifie quelque chose. Comme bravoure ou honneur, quelque chose comme ça ?

– C'est un blasphème.

– Oh ! dit-elle avec un clin d'oeil.

– Comme je l'ai dit, il ne signifie rien pour moi maintenant.

– Sauf que peut-être tu ne devrais pas le montrer si jamais tu vas en Chine.

J'ai ri.

– Ouais, c'est vrai.

Elle était tranquille pendant un moment.

– Tu étais un rebelle, hein ?

J'ai hoché la tête.

– Il y a longtemps. Enfin, pas si longtemps. Mais ça ressemble à cela.

– C'est ce que tu voulais dire quand tu as dit que l'armée avait été quelque chose dont tu avais besoin à l'époque ?

– Cela a été bon pour moi.

Elle pensait à ce sujet.

– Dis-moi, aurais-tu sauté pour aller chercher mon sac à l'époque ?

– Non. J'aurais probablement ri de ce qui est arrivé.

Elle a évalué ma réponse, comme si elle demandait s'il fallait me croire. Elle a finalement libéré un long soupir.

– Je suis heureuse que tu aies joint l'armée, alors. J'avais vraiment besoin de mon sac.

- Bien.
- Quoi d'autre ?
- Quoi ?
- Que peux-tu me dire sur toi ?
- Je ne sais pas. Que veux-tu savoir ?
- Dis-moi quelque chose que personne d'autre ne sait sur toi.

J'ai considéré la question.

- Je peux te dire combien vaut dix dollars Indiens frappés en 1907.
- Combien ?
- Quarante-deux. Ils n'ont jamais été destinés au grand public. Quelques collectionneurs de monnaies les ont faits pour eux et quelques amis.
- Tu aimes les pièces de monnaie ?
- Je ne suis pas sûr. C'est une longue histoire.
- Nous avons le temps.

J'ai hésité tandis que Savannah s'étirait pour prendre son sac.

- Tiens, dit-elle en fouillant dans le sac, puis en ressortit un tube de crème Coppertone. Tu pourras tout me raconter après que tu aies mis de la lotion sur mon dos. Je me sens comme si je vais brûler.

- Oh, je peux, hein ?

Elle fit un clin d'oeil.

- Ça fait partie du marché.

J'ai appliqué la lotion sur son dos et ses épaules qui n'avaient probablement pas besoin de crème, mais je me suis convaincu qu'elles viraient au rose et qu'avoir un coup de soleil rendrait son travail le lendemain misérable. Après cela, j'ai passé quelques minutes à lui raconter les aventures de mon grand-père et mon père, les salons de pièces de monnaie et le bon vieux Eliasberg. Si je n'ai pas spécifiquement répondu à sa question, c'est pour la simple raison que je n'étais pas sûr de quelle était la réponse. Quand j'ai eu fini, elle se tourna vers moi.

- Et ton père collectionne toujours les pièces de monnaie ?
- Tout le temps. Du moins, je pense que oui. Nous ne parlons plus des pièces de monnaie désormais.
- Pourquoi pas ?

Je lui ai aussi raconté cette histoire. Ne me demandez pas pourquoi. Je savais que j'aurais dû mettre le meilleur et taire la merde pour l'impressionner, mais avec Savannah, ce n'était pas possible. Pour une raison quelconque, elle m'a donné envie de lui dire la vérité, même si je la connaissais à peine. Quand j'ai eu fini, elle affichait une expression curieuse.

– Ouais, j'étais un imbécile, ai-je suggéré, sachant qu'il n'y avait d'autres mots sans doute plus précis pour me décrire à l'époque, tous les autres étaient assez profanes pour l'offenser.

– On dirait bien, dit-elle, mais ce n'est pas ce que je pensais. J'essayais de t'imaginer à l'époque, parce que tu ne ressembles en rien à cette personne maintenant.

Que pouvais-je dire sans que cela ne semble pas faux, même si c'était vrai ? Incertain, j'ai choisi de faire comme mon père et je n'ai rien dit.

– Comment est ton père ?

Je lui ai donné un bref récapitulatif. Comme je parlais, elle creusa le sable et le laissa tomber lentement entre ses doigts, comme si elle se concentrait sur mon choix de mots. À la fin, me surprenant de nouveau, j'ai admis que nous étions presque des étrangers.

– Vous l'êtes, dit-elle en utilisant un ton sans porter de jugement. Tu as été absent pendant quelques années et même toi tu admetts que tu as changé. Comment pourrait-il te connaître ?

Je me suis assis. La plage était bondée; c'était l'heure de la journée où tous ceux qui ont planifié de venir étaient déjà ici, et personne n'était tout à fait prêt à partir. Randy et Brad ont joué au frisbee sur le bord de l'eau, riant et criant. Quelques autres erraient pour les rejoindre.

– Je sais, ai-je dit. Mais ce n'est pas seulement cela. Nous avons toujours été des étrangers. Je veux dire, c'est tellement difficile de parler de lui.

Aussitôt que je l'ai dit, j'ai réalisé qu'elle était la première personne à qui je ne l'avais jamais admis. Étrange. Mais alors, la plupart de ce que je lui disais semblait étrange.

– La plupart des gens de notre âge disent autant de leurs parents.

Peut-être, pensai-je. Mais là, c'était différent. Ce n'était pas une différence entre les générations, c'était le fait que pour mon père, le bavardage normal était impossible, à moins qu'il ne soit question des pièces de monnaie. Je n'ai rien dit de plus, cependant, et Savannah lissa le sable devant elle. Quand elle parla, sa voix était douce.

– Je voudrais le rencontrer.

Je me suis tourné vers elle.

– Oui ?

– Il semble intéressant. J'ai toujours aimé les gens qui ont cette... passion pour la vie.

– C'est une passion pour les pièces de monnaie, pas la vie, je l'ai corrigée.

– C'est la même chose. Une passion est une passion. C'est l'excitation entre les moments ennuyeux, et cela n'a pas d'importance où c'est dirigé. (Elle mélangea ses pieds dans le sable.) Eh bien, la plupart du temps, de toute façon. Je ne parle pas des vices ici.

– Comme toi et la caféine.

Elle sourit, affichant le minuscule écart entre ses deux dents de devant.

– Exactement. Cela peut être des pièces de monnaie, le sport, la politique, les chevaux, la musique ou la foi... les gens les plus tristes que je n'aie jamais rencontrés dans la vie sont ceux qui ne se soucient profondément de quoi que ce soit. La passion et la satisfaction vont de pair et sans eux, n'importe quel bonheur n'est que temporaire, car il n'y a rien pour le faire durer. J'aimerais entendre une conversation de ton père sur les pièces, parce que c'est là que vous voyez une personne à son mieux et j'ai constaté que le bonheur est habituellement contagieux.

J'ai été frappé par ses paroles. Malgré l'opinion de Tim qu'elle était naïve, elle semblait beaucoup plus mature que la plupart des gens de notre âge. Puis à nouveau, compte tenu de la façon qu'elle était dans son bikini, elle aurait probablement pu réciter l'annuaire téléphonique et j'aurais été impressionné.

Savannah était assise à côté de moi et son regard suivi le mien. La partie de frisbee battait son plein; comme Brad passa le disque comme un éclair, d'autres ont couru l'attraper. Les deux ont plongé en même temps, barbotant dans les vagues comme leurs têtes sont entrées en collision. Celui en short rouge s'est relevé rapidement, jurant et en tenant sa tête, son short couvert de sable. Les autres riaient et je me suis retrouvé à sourire et grimacer en même temps.

– As-tu vu ça ? demandai-je.

– Attends-moi, dit-elle à la place. Je reviens tout de suite.

Elle trotta jusqu'au gars au short rouge. Il l'a vue s'approcher et s'est figé, comme l'a fait le gars à côté de lui. Savannah, j'ai compris peu près, avait le même effet sur tous les gars, pas seulement moi. Je

pouvais la voir parler et sourire, ce regard sérieux tourné sur le gars, qui hocha la tête comme elle parlait, ressemblant à un adolescent réprimandé. Elle est retournée à mes côtés et s'est rassise. Je n'ai pas demandé, sachant que ce n'était pas mes affaires, mais je savais que je mirotais ma curiosité.

– Normalement, je n'aurais rien dit, mais je lui ai demandé de mettre son mauvais langage en veilleuse à cause de toutes les familles ici, a-t-elle expliqué. Il y a beaucoup de petits enfants autour. Il a dit qu'il ferait attention.

– J'aurais dû m'en douter. Lui as-tu suggéré d'utiliser « Sainte vache » ou « Bon sang » à la place ?

Elle a plissé les yeux avec malice.

– Tu as aimé ces expressions, n'est-ce pas ?

– Je pense les transmettre à mon équipe. Ils seront ajoutés à notre facteur d'intimidation quand nous défoncerons des portes et lancerons des RPG.

Elle eut un petit rire.

– Certainement plus effrayant que jurer, même si je ne sais pas ce qu'est un RPG.

– Le lancer d'une grenade.

Malgré moi, je l'aimais de plus en plus avec chaque minute qui passait.

– Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

– Je n'ai pas de plans. Eh bien, à l'exception de la réunion. Pourquoi ? As-tu envie de m'emmener rencontrer ton père ?

– Non. Eh bien, pas ce soir. Plus tard. Ce soir, je voulais te faire visiter Wilmington.

– Es-tu en train de me demander de sortir avec toi ?

– Oui, admis-je. Nous reviendrons quand tu le souhaiteras. Je sais que tu dois travailler demain, mais il y a cet endroit génial que je veux te montrer.

– Quel genre d'endroit ?

– Un endroit local. Spécialisé dans les fruits de mer. Mais c'est plus une expérience.

Elle enroula ses bras autour de ses genoux.

– Je ne sors habituellement pas avec des étrangers, a-t-elle finalement

répondu, et nous nous sommes rencontrés seulement hier. Tu penses que je peux te faire confiance ?

– Je ne sais pas.

Elle se mit à rire.

– Eh bien dans ce cas, je suppose que je peux faire une exception.

– Oui ?

– Oui, dit-elle. Je suis folle des gars honnêtes avec des cheveux en brosse. À quelle heure ?

Chapitre quatre

J'étais à la maison à dix-sept heures et même si je ne me sentais pas brûlé par le soleil – j'avais cette peau résistante de l'Europe du Sud – la brûlure était évidente quand j'ai pris une douche. L'eau piquait comme elle ricochait sur ma poitrine, mes épaules et mon visage, me faisant sentir comme si je couvais une petite fièvre. Après, je me suis rasé pour la première fois depuis mon retour à la maison et m'étais habillé d'une paire de shorts propre et l'une des chemises que je possédais, bleu clair. Lucy l'avait achetée pour moi et avait juré que la couleur était parfaite pour moi. Je repliai le col et les manches de la chemise, puis fouillé dans mon placard pour trouver une paire de sandales.

Par la fente dans la porte, je pouvais voir mon père à son bureau, et cela me frappa que pour la deuxième soirée consécutive, j'avais fait d'autres plans pour le dîner. Je n'avais pas passé beaucoup de temps avec lui ce week-end. Il ne se plaindrait pas, je le savais, mais je ressentais toujours cette douleur de la culpabilité. Après que nous ayons cessé de parler de pièces de monnaie, le petit déjeuner et le dîner étaient les seules choses que nous avons partagées, et je le privais maintenant de cela. Peut-être que je n'avais pas changé autant que je le pensais. Je vivais dans sa maison et je mangeais sa nourriture, et j'étais sur le point de lui demander si je pouvais emprunter sa voiture. En d'autres termes, ma propre vie passait en premier et je l'utilisais dans le processus. Je me demandais ce que Savannah dirait à ce sujet, mais je pense que je connaissais déjà la réponse. Savannah ressemblait parfois beaucoup à la petite voix qui avait élu domicile dans ma tête, mais sans jamais se soucier de payer le loyer, et à ce moment-là, elle murmura que si je me sentais coupable, peut-être que je faisais quelque chose de mal. Je résolus que je passerais plus de temps avec lui. C'était une échappatoire et je l'ai admis, mais je ne savais pas quoi faire d'autre.

Quand j'ai ouvert la porte, mon père avait l'air surpris de me voir.

– Salut, papa, ai-je dit en prenant ma place habituelle.

– Salut, John.

Dès qu'il parlait, il jeta un regard à son bureau et passa la main sur ses cheveux clairsemés. Quand je n'ai rien ajouté, il a réalisé qu'il devrait me poser une question.

– Comment s’est passée ta journée ? demanda-t-il finalement.

J’ai changé de position sur ma chaise.

– C’était génial. J’ai passé la plupart de la journée avec Savannah, la fille dont je t’ai parlé hier soir.

– Oh !

Ses yeux ont dérivé vers le côté, refusant de répondre aux miens.

– Tu ne m’as pas parlé d’elle.

– Je ne l’ai pas fait ?

– Non, mais c’est correct. Il était tard.

Pour la première fois, il semblait se rendre compte que j’étais bien habillé, ou du moins, aussi bien habillé qu’il ne m’avait jamais vu, mais il ne pouvait pas se résoudre à demander à ce sujet.

Je tirai sur ma chemise, lui laissant le crochet.

– Ouais, je sais, j’essaye de l’impressionner, n’est-ce pas ? Je l’emmène dîner au restaurant ce soir, ai-je dit. Est-ce que je peux emprunter ta voiture ?

– Oh... bien, a-t-il dit.

– Je veux dire, en as-tu besoin ce soir ? Je pourrais appeler un ami...

– Non, dit-il.

Il fouilla dans sa poche pour les clés. Neuf pères sur dix les auraient jetées sur la table, lui me les tendit.

– Tu vas bien ? demandai-je.

– Juste fatigué, a-t-il dit.

Je me levai et pris les clés.

– Papa ?

Il leva les yeux à nouveau.

– Je suis désolé de ne pas avoir dîné avec toi ces deux derniers soirs.

– C’est bien, a-t-il dit. Je comprends.

Le soleil commençait sa lente descente, et comme je sortais dehors, le ciel était un tourbillon de couleurs fruitées qui contrastait fortement avec le ciel du soir que j’avais appris à connaître en Allemagne. Le trafic était affreux, comme c’est l’habitude le dimanche soir et il a

presque fallu trente minutes pour arriver à la plage et me stationner.

J'ai ouvert la porte de la maison sans frapper. Deux gars assis sur le canapé à regarder un match de baseball, m'ont entendu entrer.

– Salut, ont-ils dit, semblant indifférent et pas étonné.

– Avez-vous vu Savannah ?

– Qui ? a demandé l'un d'eux, me donnant de toute évidence peu d'attention.

– Ça ne fait rien. Je vais la trouver.

J'ai traversé la salle de séjour jusqu'à la terrasse arrière, et vu le gars du grill de la veille et quelques autres, mais aucun signe de Savannah. Et je ne pouvais pas la voir sur la plage. J'étais sur le point de me retourner quand j'ai senti quelqu'un tapoter mon épaule.

– Qui cherches-tu ? a-t-elle demandé.

Je me suis retourné.

– Une fille, ai-je dit. Elle a tendance à perdre ses choses dans l'eau, mais elle apprend vite quand il s'agit du surf.

Elle posa ses mains sur ses hanches, et j'ai souri. Elle était vêtue d'un short et d'un licou d'été, soupçon de fard sur ses joues, et j'ai remarqué qu'elle avait appliqué un peu de mascara et du rouge à lèvres. Alors que j'aimais sa beauté naturelle – je suis un enfant de la plage – elle était encore plus ravissante que dans mon souvenir. J'ai senti un parfum citronné comme elle se pencha vers moi.

– C'est tout ce que je suis ? Une fille ? a-t-elle demandé.

Elle avait l'air à la fois espiègle et sérieuse, et pendant un instant, j'ai fantasmé d'enrouler mes bras autour d'elle ici et maintenant.

– Oh ! ai-je en feignant la surprise. C'est toi.

Les deux gars sur le canapé ont jeté un coup d'oeil vers nous, avant de retourner à l'écran.

– Tu es prête à y aller ? demandai-je.

– Je vais chercher ma bourse, dit-elle.

Elle l'a pris sur le comptoir de la cuisine et nous sommes sortis.

– Et où allons-nous ?

Quand je lui ai dit, elle a levé un sourcil.

– Tu m'emmènes manger dans un endroit avec le mot cabane dans le nom ?

– Je suis juste un fantassin sous-payé de l'armée. C'est tout ce que je peux me permettre.

Elle se heurta contre moi alors que nous marchions.

– Tu vois, c'est pour cela que je ne sors habituellement pas avec des étrangers.

La Cabane de la Crevette est au centre-ville de Wilmington, dans le quartier historique qui borde la rivière Cape Fear. Au bout de la zone historique se trouvent toutes les destinations touristiques typiques : magasins de souvenirs, deux ou trois endroits se spécialisant dans les antiquités, quelques restaurants haut de gamme, des cafés et diverses agences immobilières. À l'autre bout, cependant, Wilmington affiche son caractère en tant que ville portuaire : les grands entrepôts, dont plus d'un était abandonné et quelques autres immeubles à bureaux qui sont à moitié occupés. Je doute fort que les touristes qui affluent ici ne se soient jamais aventurés vers ce bout. C'est ici que j'ai grandi. Peu à peu, les foules ont disparu jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne qui ait été sur le trottoir de la zone qui est devenue de plus en plus délabrée.

– Où est cet endroit ? demanda Savannah.

– Juste un peu plus loin, ai-je dit. Là-bas, au bout.

– C'est un peu à l'écart, non ?

– C'est une sorte d'institution locale, ai-je dit. Le propriétaire ne se soucie pas si les touristes viennent ou pas. Il n'y en a jamais.

Une minute plus tard, j'ai ralenti la voiture et je me suis stationné dans un petit parking bordant un des entrepôts. Quelques voitures étaient garées devant la Cabane de la Crevette, comme toujours, et l'endroit n'avait pas changé. D'aussi loin que je me souvenais, il avait l'air délabré, avec un large porche encombré, de la peinture écaillée, et une ligne de toit tordu qui faisait paraître l'endroit sur le point de s'écrouler, en dépit du fait qu'il avait résisté à plusieurs ouragans depuis les années 1940. L'extérieur a été décoré avec des filets, des enjoliveurs, des plaques d'immatriculation, une ancre ancienne, des rames et quelques chaînes rouillées. Une chaloupe brisée était posée près de la porte.

Le ciel commençait paresseusement à s'effacer au noir comme nous marchions vers l'entrée. Je me demandais si je devais prendre la main de Savannah, mais finalement, je n'ai rien fait. Bien que j'avais une certaine expérience avec les femmes, j'avais très peu d'expérience quand il s'agissait des filles qui m'importaient. Malgré le fait que

seulement un jour s'est écoulé depuis que nous nous sommes rencontrés, je savais déjà que j'étais dans un nouveau territoire.

Nous avons marché sur le porche affaissé, et Savannah a souligné la chaloupe.

– C'est peut-être pourquoi il a ouvert un restaurant. Parce que son bateau a coulé.

– Peut-être. Ou peut-être quelqu'un l'a juste laissé l'a et il n'a jamais pris la peine de l'enlever. Tu es prête ?

– Comme je ne le serai jamais, dit-elle et je poussai la porte.

Je ne sais pas à quoi elle s'attendait, mais elle avait une expression de satisfaction comme elle entra. Il y avait un long bar sur un côté, des fenêtres qui donnaient sur la rivière, et, dans le salon principal, des bancs de pique-nique en bois. Quelques serveuses avec de longs cheveux – qui n'avaient pas changé, pas plus que le décor – se déplaçaient entre les tables, portant des plateaux de nourriture. L'air avait une odeur grasse d'aliments frits et de la fumée de cigarette, mais de toute façon, cela semblait juste bien. La plupart des tables étaient occupées, mais je fis signe vers une près du juke-box. Il jouait une chanson country-western, mais je ne pourrais pas vous dire qui était le chanteur. Je suis plus un fan de rock classique.

Nous avons fait notre chemin parmi les tables. La plupart des clients semblaient être des gens qui travaillaient dur pour gagner sa vie : des travailleurs de la construction, des paysagistes, des camionneurs, etc. Je n'avais pas vu un si grand nombre de casquettes de baseball et de NASCAR depuis... eh bien, j'en avais jamais vu autant. Quelques jeunes hommes dans mon peloton étaient des fans, mais je n'ai jamais eu la piqûre de regarder un tas de voitures toujours tourner en rond ni compris pourquoi ils ne publiaient pas les articles dans la section automobile au lieu de la section des sports. Nous nous sommes assis en face de l'autre, et je regardais Savannah examiner la salle.

– J'aime des endroits comme celui-ci, a-t-elle dit. C'était ton lieu de prédilection quand tu vivais ici ?

– Non, c'était plus un endroit pour une occasion spéciale. Habituellement, je traînais à un endroit appelé Leroy. C'est un bar près de la plage de Wrightsville.

Elle a pris son menu stratifié serré entre un distributeur métallique de serviettes, les bouteilles de ketchup et la sauce piquante *Pete Texas*.

– Ça me semble bien, a-t-elle dit, puis elle a ouvert le menu. Maintenant, quelle est leur spécialité ?

– Les crevettes, ai-je dit.

– Non, vraiment ? a-t-elle demandé.

– Sérieusement. Chaque type de crevette que tu peux imaginer. Tu sais la scène dans Forrest Gump quand Bubba disait à Forrest toutes les façons de préparer des crevettes ? Grillées, sautées, cuites au barbecue, crevettes à la cajun, crevettes au citron, crevettes créoles, cocktail de crevettes... C'est cet endroit.

– Qu'est-ce que tu aimes ?

– Je les aime froides avec de la sauce cocktail sur le côté. Ou frits.

Elle ferma le menu.

– Tu choisis, dit-elle en glissant son menu vers moi. J'ai confiance en toi.

Je le glissai le menu à sa place contre le distributeur de serviettes.

– Alors ?

– Froides. Dans un seau. C'est l'expérience consommée.

Elle se pencha sur la table.

– Alors, combien de femmes as-tu amenées ici ? Pour l'expérience consommée, je veux dire.

– T'incluant ? Laisse-moi y penser. (Je tambourinais mes doigts sur la table.) Une.

– Je suis honorée.

– C'était plus un endroit pour moi et mes amis quand nous voulions manger au lieu de boire. Il n'y avait pas meilleure nourriture après une journée passée à surfer.

– Comme je vais bientôt le découvrir.

La serveuse a apparue et j'ai commandé nos crevettes. Quand elle a demandé ce que nous voulions boire, j'ai levé mes mains.

– Un thé sucré, s'il vous plaît, a dit Savannah.

– Emmenez-en deux, ai-je ajouté.

Après que la serveuse soit partie, nous nous sommes installés dans une conversation facile, sans interruption même lorsque nos boissons sont arrivées. Nous avons parlé de la vie dans l'armée à nouveau; pour une raison quelconque, Savannah semblait fasciné par cela.

Elle a également demandé si j'avais grandi ici. Je lui ai dit, en plus de ce que je pensais au sujet de mes années de lycée et probablement

trop de mes trois années précédant l'enrôlement.

Elle a écouté attentivement, posant des questions de temps en temps, puis j'ai réalisé qu'il y avait longtemps que j'avais été à un rencard comme celui-là; quelques années, peut-être plus. Pas depuis Lucy, de toute façon. Je n'avais pas vu une raison quelconque pour cela, mais comme j'étais assis avec Savannah, j'ai dû repenser ma décision. J'ai aimé être seul avec elle et je voulais la voir plus souvent. Non seulement ce soir, mais demain et le jour suivant. Son souci évident pour les autres me semblait comme rafraîchissant et souhaitable. Puis à nouveau, passer du temps avec elle m'a aussi fait réaliser à quel point j'avais été seul. Je ne l'avais jamais admis, mais après seulement deux jours avec Savannah, je savais que c'était vrai.

– Allons choisir de la musique, dit-elle, interrompant mes pensées.

Je me levai de mon siège, fouilla dans mes poches pour quelques dollars et les laissa tomber dans la fente. Savannah posa les deux mains sur la vitre et se pencha en avant comme elle lisait les titres, puis choisit quelques chansons. Au moment où nous sommes revenus à la table, la première jouait déjà.

– Tu sais, je viens de réaliser que j'ai fait toute la conversation, ce soir, ai-je dit.

– Tu es une personne bavarde, a-t-elle observé.

J'ai sorti mes ustensiles de la serviette de papier.

– Et toi ? Tu sais tout de moi, mais je ne sais rien de toi.

– Bien sûr, tu en sais, dit-elle. Tu sais quel âge j'ai, à quelle école je vais, ce que je veux faire plus tard et le fait que je ne bois pas. Tu sais que je suis de Lenoir, vivant sur un ranch, que j'aime les chevaux et passes mes étés à construire des maisons pour l'Habitat pour l'Humanité. Tu en sais beaucoup.

Ouais, j'ai soudain réalisé. Y compris ce qu'elle n'avait pas mentionné.

– Ce n'est pas assez, ai-je dit. C'est à ton tour.

Elle se pencha en avant.

– Demande ce que tu veux savoir.

– Parle-moi de tes parents, ai-je dit.

– Très bien, dit-elle, s'étendant pour prendre une serviette pour essuyer la condensation de son verre. Mes parents sont mariés depuis vingt-cinq ans et ils sont toujours heureux et follement amoureux. Ils se sont rencontrés à l'université de l'Appalachian State et ma mère travaillait dans une banque pendant quelques années jusqu'à ce

qu'elle m'a eu. Depuis lors, elle a été une mère au foyer et elle était le genre de mère qui était là pour tout le monde. Aide en cours, conductrice volontaire, entraîneuse de notre équipe de football, responsable de l'ATP, tout ce genre de choses. Maintenant que je suis partie, elle passe chaque journée à faire du bénévolat pour d'autres choses : la bibliothèque, les écoles, l'église. Mon père est un professeur d'histoire et il a entraîné l'équipe des filles au volleyball depuis que je suis petite. L'année dernière, elles ont fait la finale de l'État, mais elles ont perdu. Il est aussi diacre dans notre église et il dirige le groupe de jeunes et la chorale. Veux-tu voir une photo ?

– Bien sûr, ai-je dit.

Elle ouvrit son sac et sortit son porte-feuille. Elle donna un petit coup pour l'ouvrir et l'a poussé à travers la table, nos doigts se frôlant.

– Elle est un peu gondolée à cause de sa visite dans l'océan, dit-elle, mais tu en as une idée.

J'ai tourné la photo. Savannah ressemblait plus à son père qu'à sa mère, ou du moins, elle avait hérité des caractéristiques plus sombres de lui.

– Beau couple.

– Je les aime, dit-elle en prenant la photo et la remettant dans son porte-feuille. Ils sont les meilleurs.

– Pourquoi vis-tu sur un ranch si ton père est un professeur ?

– Oh, ce n'est pas un ranch de travail. Il fut un temps où il appartenait à mon grand-père, mais il a dû vendre des parties pour payer les impôts. Au moment où mon père en a hérité, il était tombé à dix acres avec une maison, des écuries et un corral. Il ressemble plus à un grand chantier qu'à un ranch. C'est ainsi dont nous nous référons toujours à lui, mais je suppose que cela évoque une mauvaise image, hein ?

– Je sais que tu as dit avoir fait de la gymnastique, mais tu as joué au volleyball pour ton père ?

– Non, dit-elle. Je veux dire, il est un super entraîneur, mais il m'a toujours encouragée à faire ce qui était bon pour moi. Et le volleyball ne l'était pas. J'ai essayé et j'étais bonne, mais ce n'était pas ce que j'ai aimé.

– Tu aimais les chevaux.

– Depuis que je suis une petite fille. Ma mère m'a donné cette statue d'un cheval quand j'étais jeune et c'est ainsi que tout a commencé. J'ai eu mon premier cheval pour Noël quand j'avais huit ans et c'est

toujours le meilleur cadeau de Noël que je n'ai jamais reçu. Slocum. C'était une vieille et douce jument, et elle était parfaite pour moi. Je devais m'occuper de son alimentation, la brosser et garder sa stalle propre. Entre elle, l'école, la gymnastique et prendre soin du reste des animaux, c'était à peu près tout le temps que j'avais.

– Le reste des animaux ?

– Quand j'étais jeune, notre maison était un peu comme une ferme. Chiens, chats, même un lama pendant quelque temps. J'étais folle quand il s'agissait de chiens errants. Mes parents sont arrivés au point où ils ne discutaient même pas avec moi à ce sujet. Il y en avait d'habitude quatre ou cinq à la fois. Parfois, un propriétaire venait, en espérant trouver un animal perdu, et repartait avec un de nos récents ajouts s'il ne pouvait pas le trouver. Nous étions comme un fournisseur.

– Tes parents étaient patients.

– Oui, dit-elle, ils l'étaient. Mais ils étaient fous pour les chiens errants. Même si elle le nie, ma mère était pire que moi.

Je l'ai étudiée.

– Je parie que tu étais une bonne élève.

– Tout à fait. J'étais major d'une promotion de ma classe.

– Pourquoi cela ne me surprend pas ?

– Je ne sais pas, dit-elle. Pourquoi ?

Je n'ai pas répondu.

– As-tu déjà eu un petit ami sérieux ?

– Oh, maintenant nous passons aux choses sérieuses, hein ?

– Je ne faisais que demander...

– Qu'en penses-tu ?

– Je pense, ai-je dit en faisant traîner les mots, que je n'en ai aucune idée.

Elle se mit à rire.

– Alors... laissons cette question aller pour le moment. Un petit mystère est bon pour l'âme. En plus, je suis prête à parier que tu peux le deviner par toi-même.

La serveuse est arrivée avec le seau de crevettes et quelques bols en plastique de sauce cocktail, les a mis sur la table avec un contenant chaud de thé avec l'efficacité de quelqu'un qui fait cela depuis

beaucoup trop longtemps. Elle tourna les talons sans demander si nous avions besoin d'autre chose.

– Cet endroit est légendaire pour son hospitalité.

– Elle est juste occupée, a dit Savannah en prenant une crevette. En plus, je pense qu'elle sait que tu me questionnes et elle voulait me laisser à mon enquêteur.

Elle croqua la crevette et l'a pelée, puis tremper dans la sauce avant d'en prendre une bouchée. Je me suis étendu vers le seau et en ai déposé quelques-unes dans mon assiette.

– Que veux-tu savoir d'autre ?

– Je ne sais pas. Tout. Quelle est la meilleure chose d'être à l'université ?

Elle y réfléchit comme elle remplissait son assiette.

– De bons professeurs, a-t-elle finalement dit. À l'université, tu peux parfois choisir tes professeurs, tant que tu es flexible avec ton horaire. C'est ce que j'aime.

– Avant que j'aie commencé l'armée, c'était les conseils que mon père m'a donnés. Il a dit de choisir des cours basés sur l'enseignant quand tu le peux, pas le sujet. Je veux dire, il savait qu'on pouvait suivre certains cours pour avoir un diplôme, mais son point était que les bons enseignants ont une valeur inestimable. Ils vous inspirent, vous divertit, et vous finissez par apprendre une tonne de choses, même quand vous ne le savez pas. Parce qu'ils sont passionnés de leurs matières, ai-je dit.

Elle fit un clin d'oeil.

– Exactement. Et il avait raison. J'ai pris des cours dans les matières que je n'ai jamais pensé que je serais intéressé et d'aussi loin que tu puisses l'imaginer. Mais tu sais quoi ? Je me souviendrais toujours de ces cours comme si je venais de les suivre.

– Je suis impressionné. J'ai pensé que tu dirais quelque chose comme aller à des matchs de basketball était la meilleure partie d'aller à l'université. C'est comme une religion à Chapel Hill.

– J'aime cela aussi. Tout comme j'aime les amis que je me suis faits et vivre loin de mes parents, et tout cela. J'ai appris beaucoup depuis que j'ai quitté Lenoir. Je veux dire, j'ai eu une vie merveilleuse là-bas, et mes parents sont super, mais j'étais... protégée. J'ai eu quelques expériences révélatrices.

– Comme quoi ?

– Des tas de choses. Comme sentir la pression de boire ou me brancher avec un gars à chaque fois que je suis sortie. Ma première année, je détestais l'UNC. Je n'ai pas eu l'impression que je m'intégrais. J'ai supplié mes parents de me laisser rentrer à la maison ou être transférée, mais ils n'étaient pas d'accord. Je pense qu'ils savaient qu'à long terme, je le regretterais et ils avaient sans doute raison. Ce n'est pas avant un certain temps pendant ma deuxième année que j'ai rencontré des filles qui se sentaient de la même manière que moi et ça a été beaucoup mieux ensuite. J'ai rejoint quelques groupes d'étudiants chrétiens, je passais le samedi matin dans un abri à Raleigh pour servir les pauvres, et je ne ressentais aucune pression pour aller à toutes ces fêtes ou sortir avec des gars. Et si j'allais à une fête, la pression ne devait pas être sur moi. Je viens d'accepter le fait que je n'ai pas à faire ce que tout le monde fait. Je peux faire ce qui est bon pour moi.

Ce qui explique pourquoi elle était avec moi hier soir, j'ai pensé. Et en ce moment, d'ailleurs.

Elle s'éclaircit.

– C'est un peu comme toi, je suppose. Au cours des deux dernières années, j'ai grandi. Donc, en plus que nous soyons tous les deux des surfeurs expérimentés, nous avons aussi cela en commun.

J'ai ri.

– Ouais. Sauf que j'ai eu beaucoup plus de mal que toi.

Elle se pencha de nouveau.

– Mon père a toujours dit que quand tu luttas avec quelque chose, regarde les gens autour de toi et réalise que chaque personne que tu vois lutte avec quelque chose, et pour eux et c'est tout aussi dur que ce que tu vis.

– Ton père semble être un homme intelligent.

– Mes parents le sont tous les deux. Je pense qu'ils sont parmi le top cinq des meilleurs étudiants de l'université. Voilà comment ils se sont rencontrés. À étudier dans la bibliothèque. L'éducation était vraiment importante pour eux, de sorte qu'ils ont fait de moi leur projet. Je veux dire, je lisais avant que je ne sois à la maternelle, mais ils ne l'ont jamais donné l'impression que c'était une corvée. Et ils m'ont parlé comme si j'étais une adulte d'aussi loin que je me souviens.

Pendant un instant, je me demandais comment ma vie aurait été différente s'ils avaient été mes parents, mais j'ai vite repoussé cette pensée. Je savais que mon père avait fait de son mieux, et je n'avais aucun regret quant à la façon que j'avais tourné. Regretter sur le

voyage, peut-être, mais pas la destination. Parce que tout cela était arrivé, et j'étais en train de manger des crevettes dans une cabane miteuse du centre-ville avec une fille que je savais déjà que je n'allais jamais oublier.

Après le dîner, nous sommes rentrés à la maison, qui était étonnamment calme. La musique jouait toujours, mais la plupart des gens se détendaient autour du feu, comme s'ils anticipaient un dur éveil le lendemain matin. Tim était parmi eux, absorbé une conversation sérieuse. Me surprenant, Savannah a pris ma main, me stoppant mon élan avant de rejoindre le groupe.

– Allons faire une promenade, dit-elle. Je veux digérer un peu le dîner avant de me rasseoir.

Au-dessus de nous, quelques nuages vaporeux se répandirent parmi les étoiles et la lune, toujours présente, planant sur l'horizon. Une légère brise attisait ma joue, et je pouvais entendre le mouvement incessant des vagues qui roulaient sur le rivage. La marée était basse et nous avons marché sur le sable dur, plus compact au bord de l'eau. Savannah posa une main sur mon épaule pour garder l'équilibre, comme elle retira une sandale, puis l'autre. Quand elle eut fini, j'ai fait la même chose, et nous avons marché en silence pendant quelques pas.

– C'est tellement beau ici. Je veux dire, j'aime les montagnes, mais c'est merveilleux de sa propre façon. C'est... pacifique.

J'estimais que les mêmes mots pourraient la décrire, mais je n'étais pas sûr de ce qu'il fallait dire.

– Je ne peux pas croire que je t'ai rencontré seulement hier, a-t-elle ajouté. Il semble que je te connais depuis beaucoup plus longtemps.

Sa main était chaude et confortable dans la mienne.

– Je pensais la même chose.

Elle eut un sourire rêveur, étudiant les étoiles.

– Je me demande ce que Tim à ce sujet, murmurait-elle, et me jeta un coup d'oeil. Il pense que je suis un peu naïve.

– L'es-tu ?

– Parfois, admit-elle, et j'ai ri.

Elle continua.

– Je veux dire, quand je vois deux personnes se promener comme ça,

je pense, « Oh, c'est si doux. » Je ne pense pas qu'ils vont finir cela derrière les dunes. Mais le fait est que parfois, ils le font. Je ne le réalise jamais à l'avance et je suis toujours surprise quand j'en entends parler plus tard. Je n'y peux rien. Comme hier soir, après ton départ. J'ai entendu parler de deux personnes d'ici qui ont fait exactement cela et je ne pouvais pas y croire.

– J'aurais été plus étonné s'il ne s'était rien produit.

– C'est ce que je n'aime pas de l'université. C'est comme s'il y a un grand nombre de personnes qui ne croient pas que ces années comptent réellement, donc tu fais tout pour expérimenter... tout. Il y a une telle vue des choses comme le sexe, l'alcool et même la drogue. Je sais que cela semble démodé, mais je ne comprends pas. C'est peut-être pourquoi je ne voulais pas aller m'asseoir près du feu comme tout le monde. Pour être honnête, je suis un peu déçue de ces deux personnes dont j'ai entendu parler, et je ne veux pas m'asseoir là et essayer de faire semblant que je ne le suis pas. Je sais que je ne devrais pas juger, et je suis sûre qu'ils sont de bonnes personnes, puisqu'ils sont ici pour nous aider, mais quel était le point ? Tu ne devrais pas garder ces choses-là pour quelqu'un que tu aimes ? Pour que cela signifie vraiment quelque chose ?

Je savais qu'elle ne voulait pas de réponse, alors je n'en ai offert aucune.

– Qui t'a parlé de ce couple ? j'ai demandé à la place.

– Tim. Je pense qu'il a aussi été déçu, mais que va-t-il faire ? Les expulser ?

Nous avons fait un bon bout de chemin sur la plage, et nous avons fait demi-tour. Dans la distance, je pouvais voir le cercle des silhouettes près du feu. Il y avait un léger brouillard et les crabes fantômes se précipitaient dans leurs trous comme nous nous approchions.

– Je suis désolée, dit-elle. J'étais hors sujet, là.

– De quoi ?

– Pour être aussi... bouleversée à ce sujet. Je ne devrais pas porter de jugement. Ce n'est pas moi.

– Tout le monde juge, ai-je dit. C'est la nature humaine.

– Je sais. Mais... je ne suis pas parfaite, non plus. En fin de compte, c'est seulement le jugement de Dieu qui compte, et j'en sais assez pour savoir que nul ne peut prétendre connaître ce que veut Dieu.

J'ai souri.

– Quoi ? a-t-elle demandé.

– La façon dont tu parles me rappelle celle de notre aumônier. Il dit la même chose.

Nous nous sommes promenés sur la plage, et comme nous approchions de la maison, nous nous sommes éloignés du bord de l'eau, dans le sable plus doux. Nos pieds glissaient à chaque pas, et je pouvais sentir l'emprise de Savannah serrer sur ma main. Je me demandais si elle allait la lâcher quand nous sommes arrivés près du feu, et j'ai été déçu quand elle l'a fait.

– Hey ! lança Tim, d'un ton amical. Vous êtes de retour.

Randy était là, aussi et il portait son expression boudeuse habituelle. Franchement, je commençais à en avoir marre de son ressentiment. Brad se tenait debout derrière Susan, qui se penchait dans sa poitrine. Susan semblait indécise quant à savoir si elle devait faire semblant d'être heureuse pour pouvoir apprendre des détails de Savannah, ou être en colère au bénéfice de Randy. Les autres, évidemment indifférents, sont retournés dans leurs conversations. Tim se leva et vint vers nous.

– Comment était le dîner ?

– C'était génial, a dit Savannah. J'ai eu un avant-goût de culture locale. Nous sommes allés à la Cabane de la Crevette.

– Ça semble amusant, a-t-il commenté.

Je me suis tendu afin de détecter toute trace sous-jacente de jalousie, mais n'en trouva pas. Tim fit signe sur son épaule et continua.

– Voulez-vous vous joindre à nous ? Nous sommes à nous préparer pour demain.

– En réalité, je suis un peu fatiguée. Je vais raccompagner John à sa voiture et je reviendrai. À quelle heure devons-nous être là ?

– À six heures. Nous allons déjeuner et être sur le site pour sept heures trente. N'oubliez pas votre crème solaire. Nous serons au soleil toute la journée.

– Je vais m'en souvenir. Tu devrais le rappeler aux autres.

– C'est fait, dit-il. Et je le referai à nouveau demain. Mais tu sais bien que certains n'écouteront pas et se feront frire.

– Je te verrai demain, dit-elle.

– Très bien, dit-il avant de tourner son attention vers moi. Je suis heureux que tu sois passé aujourd'hui.

– Moi aussi, ai-je dit.

– Et écoute, si tu t'ennuies au cours des deux prochaines semaines, nous pourrions toujours avoir besoin d'un coup de main.

J'ai ri.

– Je savais que ça allait venir.

– Je suis qui je suis, dit-il en tendant la main. Mais de toute façon, j'espère te revoir.

Nous nous sommes serré la main. Tim est retourné à sa chaise et Savannah hocha la tête vers la maison. Nous avons fait notre chemin vers la dune, s'arrêter pour remettre nos sandales, puis suivi le sentier en bois, autour de la maison. Une minute plus tard, nous étions à la voiture. Dans l'obscurité, je ne pouvais pas discerner son expression.

– Je me suis bien amusée ce soir, a-t-elle dit. Et aujourd'hui.

J'ai avalé dur.

– Quand pourrais-je te revoir ?

C'était une simple question, normale même, mais j'ai été surpris d'entendre le désir dans mon ton. Je ne l'avais même pas encore embrassée.

– Je suppose, dit-elle, que cela dépend de toi. Tu sais où je suis.

– Que dirais-tu demain soir ? j'ai laissé échapper. Je connais un autre endroit qui a un groupe et c'est très amusant.

Elle cacha une mèche de cheveux derrière son oreille.

– Vers vingt heures ? Ce serait correct ? C'est juste que le premier jour sur le site est toujours... passionnant et la fatiguant en même temps. Nous avons un dîner de groupe et je ne peux pas vraiment le manquer.

– Oui, c'est très bien, ai-je dit, en pensant que ce n'était pas bien du tout.

Elle doit avoir entendu quelque chose dans ma voix.

– Comme Tim l'a dit, tu es le bienvenu si tu passes dans le coin.

– Non, ce n'est pas grave. Mardi soir, c'est très bien.

Nous avons continué à rester là, un de ces moments délicats que je ne m'habituerai probablement jamais, mais elle se détourna avant que je ne puisse tenter un baiser. Normalement, j'aurais plongé devant juste pour voir ce qui serait passé, mais je ne pouvais pas être ouvert sur mes sentiments, même si j'étais impulsif et rapide pour passer à

l'action. Avec Savannah, je me sentais étrangement paralysé. Elle ne semblait pas du tout pressée.

Une voiture passait, brisant le moment. Elle fit un pas vers la maison, puis s'arrêta et posa sa main sur mon bras. Dans un geste innocent, elle m'a embrassé sur la joue. C'était presque fraternel, mais ses lèvres étaient douces et l'odeur de son parfum m'a englouti, s'attardant même après s'être écartée.

– J'ai réellement passé un bon moment, murmurait-elle. Je ne pense pas que j'oublierai cette journée avant très, très longtemps.

Je sentis sa main quitter mon bras, puis dans un murmure, elle a disparu, se retirant dans les escaliers de la maison.

À la maison tard dans la nuit, je me suis retrouvé à tourner et me retourner dans mon lit, en revivant les événements de la journée. Finalement, je me suis assis, souhaitant lui avoir dit combien notre journée avait signifié pour moi. À l'extérieur de ma fenêtre, j'ai vu une étoile filante traverser le ciel en laissant une trace brillante de blanc. Je voulais croire que c'était un présage, mais je n'étais pas sûr. Au lieu de cela, tout ce que je pouvais faire, c'était de rejouer le doux baiser de Savannah sur ma joue pour la centième fois et me demandais comment je pouvais être en train de tomber amoureux d'une fille que j'avais rencontrée la veille.

Chapitre cinq

– Bon matin, papa, ai-je dit en titubant dans la cuisine.

Je plissai les yeux à la lumière brillante du matin et j'ai vu mon père debout devant le poêle. L'odeur de bacon flottait dans l'air.

– Oh... Salut, John.

Je tombai lourdement sur la chaise, essayant toujours de me réveiller.

– Ouais, je sais que je me lève tôt, mais je tenais à t'attraper avant que tu partes travailler.

– Oh, dit-il. Bien. Laisse-moi te préparer à manger.

Il semblait presque heureux, en dépit de cette encoche dans sa routine. C'était des moments comme ceux-ci qui me permettaient de savoir qu'il était heureux que je sois à la maison.

– Y a-t-il du café ? demandai-je.

– Il est dans le pot, dit-il.

Je me suis versé une tasse et erra à la table. Le journal se trouvait comme il était arrivé. Mon père le lisait toujours au petit-déjeuner, et je le connaissais assez pour ne pas y toucher. Il était toujours drôle d'être le premier à le lire et il l'a toujours lu exactement dans le même ordre.

Je m'attendais à ce que mon père me demande comment s'était passée ma soirée avec Savannah, mais il ne dit rien, préférant se concentrer sur sa cuisine. Notant l'horloge, je savais que Savannah partirait pour le site dans quelques minutes, et je me demandais si elle pensait à moi autant que je pensais à elle. Dans le tourbillon de ce qui était sans doute une matinée chaotique pour elle, je doutais qu'elle le faisait. Le réaliser m'a fait mal de manière inattendue.

– Qu'as-tu fait hier soir ? je lui ai finalement demandé, essayant d'éloigner mes pensées de Savannah.

Il continua à cuisiner comme s'il ne m'avait pas entendu.

– Papa ?

– Oui ? a-t-il demandé.

– Comment s'est passée ta soirée d'hier ?

– Comment s'est passer quoi ?

– Ta soirée. Quelque chose d’excitant est arrivé ?

– Non, dit-il. Rien.

Il me sourit avant de tourner ses tranches de bacon dans la poêle. Je pouvais entendre le grésillement s’intensifier.

– J’ai eu un très bon moment, me suis-je lancé. Savannah est vraiment quelque chose. Nous sommes allés à l’église ensemble, hier.

Quelque part, je pensais qu’il allait demander plus à ce sujet, et j’admets que je le voulais. J’ai imaginé que nous pourrions avoir une vraie conversation, le genre que d’autres pères pourraient avoir avec leurs fils, qu’il puisse rire et peut-être faire une blague ou deux. Au lieu de cela, il se tourna vers un autre brûleur. Il a pulvérisé une poêle avec un peu d’huile et versé de la pâte d’oeuf.

– Pourrais-tu mettre du pain dans le grille-pain ? a-t-il demandé.

J’ai soupiré.

– Bien sûr, ai-je dit, sachant déjà que nous mangerions en silence. Aucun problème.

J’ai passé le reste de la journée à surfer, ou plutôt, à essayer de surfer. L’océan s’était calmé pendant la nuit et les petites vagues n’étaient rien pour s’exciter. Pour empirer les choses, elles se cassaient près de la côte comme elles avaient fait la veille, et même si je n’ai pas trouvé quelques bonnes vagues, l’expérience n’a pas duré longtemps avant que les vagues ne se soient arrêtées. Dans le passé, je serais peut-être allé à Oak Island ou pousser jusqu’à Atlantic Beach, où je pourrais faire un tour à Shackleford Banks dans l’espoir que je trouverais quelque chose de mieux. Mais aujourd’hui, je n’étais pas d’humeur.

Au lieu de cela, j’ai surfé où je l’avais fait les deux jours précédents. La maison était un peu plus bas sur la plage et elle semblait presque inhabitée. La porte était fermée, les serviettes avaient été ramassées et personne ne passait devant la fenêtre ou n’est sorti sur le pont. Je me demandais quand tout le monde reviendrait. Probablement autour de seize ou dix-sept heures, et j’avais déjà pris la décision que je serais parti depuis longtemps d’ici-là. Il n’y avait aucune raison d’être ici en premier lieu, et la dernière chose que je voulais, c’était que Savannah pense que j’étais une sorte de harceleur.

Je suis parti autour de quinze heures et je suis allé chez Leroy. Le bar était plus sombre et plus miteux que dans mes souvenirs et je

détestais l'endroit dès que j'ai franchi la porte. J'avais toujours pensé que dans ce bar, il n'y avait que des alcooliques professionnels, mais j'ai vu la preuve qu'il y avait aussi des hommes solitaires assis au-dessus des meilleurs verres du Tennessee, espérant un refuge contre les problèmes de la vie. Leroy était là et il m'a reconnu quand je suis entré. Quand j'ai pris un siège au bar, il a automatiquement mis un verre de bière à la pompe et commença à le remplir.

– Long moment sans te voir, a-t-il commenté. Tu restes tranquille ?

– J'essaye, ai-je grogné.

Je jetai un regard autour du bar, comme il glissa le verre devant moi.

– J'aime ce que tu as fait avec la place, ai-je dit en faisant un signe sur mon épaule.

– Bien. C'est tout pour toi. Tu vas manger quelque chose ?

– Non. C'est très bien, merci.

Il essuya le comptoir devant moi, a lancé un chiffon sur son épaule et s'éloigna pour prendre la commande de quelqu'un d'autre. Un instant plus tard, je sentis une main sur mon épaule.

– Johnny ! Que fais-tu ici ?

Je me suis tourné et j'ai vu l'un des nombreux amis que j'étais venu à mépriser. C'est ainsi que c'était ici. Je détestais tout ce qui concerne le lieu, y compris mes amis et j'ai réalisé que c'était toujours le cas. Je n'avais aucune idée pourquoi j'étais venu, ou même pourquoi je n'avais fait de cet endroit mon lieu de prédilection, autre que le fait que je n'avais aucun autre endroit où aller.

– Hey, Toby, ai-je dit.

Grand et maigre, Toby a pris un siège à côté de moi, et quand il se tourna vers moi, j'ai vu que ses yeux étaient déjà vitreux. Il sentait comme si cela faisait des jours qu'il ne s'était pas lavé et sa chemise était tachée.

– Tu joues toujours à Rambo ? a-t-il demandé, ses mots pâteux. On dirait que tu t'es beaucoup entraîné.

– Ouais, ai-je dit, ne voulant entrer dans les détails. Que fais-tu ces jours-ci ?

– Traînant, principalement. Depuis les deux dernières semaines. Je travaillais au *Quick Stop* jusqu'à il y a environ deux semaines, mais le propriétaire était un vrai con.

– Tu vis toujours à la maison ?

– Bien sûr, a-t-il dit, sonnant presque fier du fait, puis a pris une longue goulée de sa bière et s'est ensuite concentré sur mes bras. Tu as bonne mine. Tu t'entraînes ? a-t-il de nouveau demandé.

– Un peu, ai-je dit, sachant qu'il ne se souvenait pas de me l'avoir déjà demandé.

– Tu es musclé.

Je ne pouvais pas penser à quelque chose à dire. Toby a pris une autre gorgée de bière.

– Hé, il y a une fête ce soir chez Mandy, a-t-il dit. Tu te souviens de Mandy, pas vrai ?

Ouais, je me souvenais. Une fille de mon passé qui a duré moins d'un week-end. Toby continuait encore.

– Ses parents sont partis à New York ou quelque part comme ça, et il devrait y avoir un vrai tacot. Nous sommes juste un peu pré-party pour nous mettre dans l'ambiance adéquate. Tu veux te joindre à nous ?

Il fit signe au-dessus de son épaule vers quatre gars assis à un coin de table jonchée de trois pichets vides. J'ai reconnu deux de ma vie passée, mais les autres étaient des étrangers.

– Je ne peux pas, ai-je dit. Je dois rencontrer mon père pour le dîner. Merci quand même.

– Oublie-le. Il va y avoir une explosion. Kim sera là.

Une autre femme de mon passé, un autre rappel qui m'a fait tiquer à l'intérieur. Je pouvais à peine imaginer la personne que j'avais été.

– Je ne peux pas, ai-je dit en secouant la tête.

Je me levai, laissant le verre presque plein devant moi.

– J'ai promis. Et il me laisse habiter chez lui. Tu sais comment c'est.

Cela faisait un sens pour lui et il hocha la tête.

– Alors, réunissons-nous ce week-end. Un groupe s'en va à Ocracoke pour aller surfer.

– Peut-être, ai-je dit, sachant qu'il n'y avait pas de chance.

– Ton père a toujours le même numéro ?

– Ouais.

Je suis parti, sûr qu'il n'appellera jamais et que je ne retournerais jamais chez Leroy.

En rentrant à la maison, j'ai ramassé des steaks pour le dîner avec un sac de salade, un peu de vinaigrette et deux ou trois pommes de terre. Sans voiture, ce n'était pas facile de transporter le sac avec ma planche de surf jusqu'à la maison, mais je cela ne m'empêchais pas de marcher. Je l'avais fait pendant des années, et mes chaussures étaient beaucoup plus confortables que les bottes auxquelles je m'étais habitué.

Une fois à la maison, j'ai sorti le barbecue du garage, avec un sac de briquettes et de l'essence à briquet. Le barbecue était poussiéreux, comme s'il n'avait pas été utilisé depuis des années. Je l'ai emmené sur le balcon arrière et vidé la poussière de charbon avant d'arroser les toiles d'araignées et de le laisser sécher au soleil. À l'intérieur, j'ai ajouté un peu de sel, du poivre et de l'ail en poudre aux steaks, enveloppé les pommes de terre dans du papier aluminium et les a mis au four, puis j'ai versé la salade dans un bol. Une fois que le barbecue fut sec, j'ai déposé les briquettes et mis la table à l'arrière.

Mon père arriva juste au moment que j'ajoutais les steaks sur le gril.

– Hey, papa, ai-je dit par-dessus mon épaule. J'ai pensé de nous faire le dîner ce soir.

– Oh, dit-il, semblant prendre un instant pour saisir le fait qu'il ne cuisinerait pas pour moi. Bien, a-t-il finalement ajouté.

– Comment aimes-tu ton steak ?

– Medium, a-t-il dit.

Il a continué à se tenir debout près de la porte-patio.

– Il semble que tu n'as pas utilisé le barbecue depuis que je suis parti, ai-je dit. Mais tu aurais dû. Il n'y a rien de mieux qu'un steak cuit au gril. Ma bouche salive depuis que je suis arrivé.

– Je vais aller changer mes vêtements.

– Les steaks seront prêts dans une dizaine de minutes.

Quand il a quitté, je suis retourné dans la cuisine, pris les pommes de terre et le bol de salade – avec la vinaigrette, le beurre et la sauce pour steak – et les a mis sur la table. J'ai entendu la porte-patio s'ouvrir et mon père est apparu portant deux verres de lait, ressemblant à un touriste sur un bateau de croisière. Il était vêtu d'un short, chaussettes noires, des chaussures de tennis, et une chemise hawaïenne à fleurs. Ses jambes étaient douloureusement blanches, comme s'il n'avait pas porté de shorts depuis des années. Sûrement jamais. En y repensant, je ne suis pas sûr si je ne l'avais jamais vu en shorts. J'ai fait de mon mieux pour prétendre qu'il avait l'air normal.

– Juste à temps, ai-je dit en retournant au barbecue.

J'ai chargé les deux assiettes avec les steaks et en ai mis une devant lui.

– Merci, dit-il.

– Mon plaisir.

Il a ajouté de la salade dans son assiette et versé de la vinaigrette, puis a déballé sa pomme de terre. Il a ajouté du beurre, puis a versé de la sauce à steak sur l'assiette, créant une petite flaque. Normal et détendu, à l'exception du fait qu'il a fait tout cela en silence.

– Comment s'est passée ta journée ? ai-je demandé, comme toujours.

– Comme d'habitude, répondit-il.

Comme toujours. Il sourit de nouveau, mais n'a ajouta rien d'autre.

Mon père, l'inadapté social. Je me demandais pourquoi il trouvait la conversation si difficile et j'ai essayé d'imaginer comment il était dans sa jeunesse. Comment il était quand il a constaté qu'il ne trouverait jamais quelqu'un pour se marier ? Je savais que la dernière question semblait idiote, mais elle ne venait pas de la rancune. J'étais vraiment curieux. Nous avons mangé pendant un certain temps, le cliquetis des fourchettes étant le seul son pour nous tenir compagnie.

– Savannah dit qu'elle aimerait te rencontrer, ai-je finalement dit.

Il a coupé son steak.

– Ta petite amie ?

Seul mon père l'exprimerait de cette manière.

– Oui, ai-je dit. Je pense que tu l'aimerais.

Il hocha la tête.

– Elle est étudiante à l'UNC, ai-je expliqué.

Il savait que c'était son tour, et je pouvais sentir son soulagement quand une question lui vint.

– Comment l'as-tu rencontrée ?

Je lui ai parlé du sac, bossant le tableau, essayant de rendre l'histoire aussi pleine d'humour que possible, et un rire lui a échappé.

– C'était gentil de ta part, a-t-il observé.

Un autre arrêt de conversation. J'ai coupé un autre morceau de steak.

– Papa ? Je peux te poser une question ?

– Bien sûr.

– Comment toi et maman vous êtes rencontrés ?

C'était la première fois que je le questionnais sur elle depuis des années. Parce qu'elle n'avait jamais fait partie de ma vie, parce que je n'avais pas de souvenir, j'ai rarement senti le besoin de le faire. Même maintenant, ce n'était pas un réel besoin; je voulais juste qu'il me parle. Il a pris son temps en ajoutant plus de beurre à sa pomme de terre et je savais qu'il ne voulait pas répondre.

– Nous nous sommes rencontrés à un restaurant, a-t-il finalement dire. C'était une serveuse.

J'ai attendu. Rien de plus ne semblait venir.

– Elle était jolie ?

– Oui.

– Elle ressemblait à quoi ?

Il a réduit sa pomme de terre en purée en ajoutant du sel, l'aspergeant avec soin.

– Elle était comme toi, a-t-il conclu.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Humm, a-t-il hésité. Elle pouvait être... têtue.

Je n'étais pas sûr de savoir ce qu'il voulait dire. Avant que je puisse lui demander, il se leva de la table et saisit son verre.

– Veux-tu un peu plus de lait ? a-t-il demandé, et je savais qu'il ne dirait plus rien à propos d'elle.

CHAPITRE SIX

Le temps est relatif. Je sais que je ne suis pas le premier à m'en rendre compte et de loin être le plus célèbre, et ma réalisation n'avait rien à voir avec l'énergie de masse, de la vitesse de la lumière ou toute autre chose pour laquelle Einstein aurait postulé. Ça avait plutôt rapport que je traînais depuis des heures tandis que j'attendais Savannah.

Après que mon père et moi eut fini de dîner, je pensais à elle, je pensais de nouveau à elle peu de temps après que je me suis réveillé. J'ai passé la journée à surfer, et bien que les vagues étaient meilleures que la veille, je ne pouvais pas réellement me concentrer et j'ai décidé de partir à midi. J'ai débattu de savoir si oui ou non j'allais me chercher un cheeseburger dans un restaurant près de la plage, les meilleurs hamburgers en ville, soit dit en passant, mais même si j'étais de bonne humeur, je suis juste allé chez moi, en espérant que je pourrais parler à Savannah pour aller manger un hamburger plus tard. J'ai lu un peu le dernier roman de Stephen King, pris une douche et m'habilla d'une paire de jeans et d'un polo, avant de lire encore pendant quelques heures avant de regarder l'horloge et réaliser que seulement vingt minutes s'étaient écoulées. C'est ce que je voulais dire par le temps est relatif.

Quand mon père est rentré à la maison, il a vu la façon dont j'étais habillé et a offert ses clés.

– Vas-tu voir Savannah ? il a demandé.

– Oui, ai-je dit en me levant du canapé et pris les clés. Je pourrais rentrer tard.

Il se gratta le dos de sa tête.

– D'accord, a-t-il dit.

– Un petit-déjeuner demain ?

– Bien.

Pour une raison que je ne pouvais pas comprendre, il semblait presque effrayé.

– Très bien, ai-je dit. On se voit plus tard, d'accord ?

– Je vais probablement dormir.

– Je ne voulais pas dire cela dans le sens littéral...

– Oh, dit-il. Bien.

Je me dirigeai vers la porte. Comme je l'ouvrais, je l'ai entendu soupirer.

– Je voudrais aussi rencontrer Savannah, dit-il d'une voix si douce que je l'ai à peine entendu.

Le ciel était clair et le soleil reflétait sa lumière sur l'eau quand je suis arrivé à la maison. En sortant de la voiture, j'ai réalisé que j'étais nerveux. Je ne me souviens pas la dernière fois qu'une femme m'avait rendu nerveux, mais je ne pouvais pas oublier la pensée que d'une façon ou d'une autre, les choses pourraient avoir changé entre nous. Je ne savais pas comment ni pourquoi je me suis senti ainsi, tout ce que je savais, c'était que je n'étais pas sûr si mes craintes s'avéraient correctes.

Je n'ai pas pris la peine de frapper et suis simplement entré. La salle de séjour était vide, mais je pouvais entendre des voix à l'extérieur et il y avait l'habituelle collection de gens sur le pont arrière. Je suis sorti, en demandant Savannah, et on m'a dit qu'elle était à la plage.

J'ai trottiné jusqu'au sable et je me suis figé quand je l'ai vue assise près de la dune, à côté de Randy, Brad et Susan. Elle ne m'avait pas remarqué et je l'ai entendue rire à quelque chose que Randy a dit. Elle et Randy semblaient être autant un couple que Susan et Brad. Je savais qu'ils ne l'étaient pas, qu'ils parlaient probablement juste de la maison qu'ils construisaient ou partageaient des anecdotes des deux derniers jours, mais je n'aimais pas ça. Ni aimait le fait que Savannah était assise si près de Randy comme elle l'avait été avec moi. Comme je me tenais là, je me demandais si elle se souvenait même notre rendez-vous, mais elle sourit quand elle m'a vu comme si de rien n'était.

– Te voilà ! dit-elle. Je me demandais quand tu te montrerais.

Randy sourit. En dépit de son commentaire, il portait une expression presque victorieuse. Quand le chat n'est pas là, les souris dansent, il semblait dire.

Savannah se leva et marcha vers moi. Elle portait un chemisier blanc sans manches et une jupe qui flottante qui se balançait quand elle marchait. Je pouvais voir la nouvelle couleur sur ses épaules qui résultait de ses heures passées au soleil. Quand elle est arrivée, elle s'est tenue sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur ma joue.

– Salut, dit-elle, encerclant un bras autour de ma taille.

– Salut.

Elle se pencha légèrement en arrière, comme si elle évaluait mon expression.

– On dirait que je t'ai manqué, dit-elle d'un air taquin dans sa voix.

Comme d'habitude, je ne pouvais pas penser à une réponse et elle fit un clin d'oeil à mon incapacité d'admettre que c'était le cas.

– Peut-être que tu m'as manqué aussi, a-t-elle ajouté.

J'ai touché son épaule nue.

– Tu es prête à y aller ?

– Comme je ne le serai jamais, dit-elle.

Nous avons commencé à marcher vers la voiture et j'ai pris sa main, son toucher me faisant comme si tout allait bien dans le monde. Enfin, presque...

Je me suis redressé.

– Je t'ai vue parler avec Randy, ai-je dit en essayant de garder ma voix neutre.

Elle me serra la main.

– Tu l'as vu, hein ?

J'ai essayé de nouveau.

– Je suppose que vous êtes parvenus à vous connaître pendant que vous travaillez ensemble.

– Bien sûr que oui. J'avais raison, aussi. Il est un jeune homme agréable. Après qu'il aura fini ici, il s'en va à New York pour un stage de six semaines chez Morgan Stanley.

– Hmm, je grognai.

Elle a ri sous cape.

– Ne me dit pas que tu es jaloux.

– Je ne le suis pas.

– Bien, a-t-elle conclu, serrant de nouveau ma main. Parce qu'il n'y a aucune raison de l'être.

Je me suis accroché sur ces derniers mots. Elle n'avait pas besoin de le dire, mais je ne pouvais pas être plus heureux qu'elle l'ait fait. Quand nous sommes arrivés à la voiture, j'ai ouvert sa porte.

– Je pensais t’emmener chez Oysters, ai-je dit. C’est une boîte de nuit un peu plus bas sur la plage. Ils ont un groupe et nous pourrions aller danser.

– Que ferons-nous d’ici là ?

– As-tu faim ? j’ai demandé en pensant au cheeseburger auquel j’avais pensé plus tôt.

– Un peu, a-t-elle dit. J’ai mangé une collation quand je suis rentré, mais j’ai encore faim.

– Que penses-tu d’une promenade sur la plage ?

– Hmm... peut-être plus tard.

Il était évident qu’elle avait déjà quelque chose en tête.

– Pourquoi ne pas me dire ce que tu veux faire ?

Elle s’éclaircit.

– Que dirais-tu d’aller saluer ton père.

Je n’étais pas sûr si j’avais bien entendu.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment, a-t-elle dit. Pas longtemps. Ensuite, nous pourrions trouver quelque chose à manger et aller danser.

Lorsque j’ai hésité, elle posa une main sur mon épaule.

– S’il te plaît ?

Je n’étais pas content d’y aller, mais la façon dont elle a demandé, il était impossible pour moi de dire non. Je commençais à m’habituer à cela, je suppose, mais je préférais l’avoir toute pour moi pour le reste de la soirée.

Je n’ai pas compris non plus pourquoi elle voulait voir mon père ce soir, à moins que cela signifiait qu’elle n’était pas aussi heureuse que moi à l’idée d’être seule. Pour être honnête, la pensée me déprimait.

En plus, elle était de bonne humeur comme elle a parlé du travail qu’ils avaient accompli au cours des derniers jours. Demain, ils avaient prévu de commencer à poser les fenêtres. Randy avait travaillé à ses côtés pendant les deux jours, ce qui explique leur « amitié retrouvée ». Voilà comment elle l’a décrit. Je doutais que Randy ait décrit son intérêt de la même façon.

Nous sommes arrivés quelques minutes plus tard, et j’ai noté la

lumière dans le repaire de mon père. Quand j'ai éteints le moteur, je jouais avec les clés avant de sortir.

– Je t'ai dit que mon père est calme, n'est-ce pas ?

– Oui, dit-elle. Cela n'a pas d'importance. Je veux juste le rencontrer.

– Pourquoi ? demandai-je.

Je sais comment ça sonnait, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

– Parce que, dit-elle, il est ta seule famille. Et c'est lui qui t'a élevé.

Une fois que mon père a surmonté le choc de mon retour avec Savannah et que les présentations ont été faites, il passa une main rapide sur ses cheveux fins et fixait le plancher.

– Je suis désolé, nous n'avons pas appelé avant, mais ne blâmez pas John, dit-elle. C'était ma faute.

– Oh, dit-il. C'est correct.

– Nous vous avons pris à un mauvais moment ?

– Non, dit-il en lui jetant un coup d'oeil avant de se remettre à fixer le plancher. C'est un plaisir de te rencontrer.

Pendant un instant, nous étions tous debout dans la salle de séjour, sans que personne dise quoi que ce soit. Savannah avait le sourire facile, mais je me demandais si mon père l'avait même réalisé.

– Voulez-vous boire quelque chose ? il a demandé, comme si tout d'un coup il se souvenait qu'il était censé jouer l'hôte.

– Non, merci, dit-elle. John m'a dit que vous êtes un collectionneur de pièces de monnaie.

Il se tourna vers moi, comme s'il me demandait quoi répondre.

– J'essaie, a-t-il finalement répondu.

– Est-ce cela que nous avons si brutalement interrompu ? a-t-elle demandé, en utilisant le même ton taquin qu'elle avait l'habitude avec moi.

À ma grande surprise, j'ai entendu mon père donner un rire nerveux. Pas fort, mais tout de même un rire. Incroyable.

– Non, vous n'avez rien interrompu. J'examinais juste une nouvelle pièce que j'ai eue aujourd'hui.

Comme il parlait, je sentais qu'il essayait d'évaluer comment je

regagissais. Savannah ne l'a pas remarqué ou elle faisait semblant.

– Vraiment ? a-t-elle demandé. Quel genre ?

Mon père a changé de poids d'un pied à l'autre. Puis, à mon grand étonnement, il leva les yeux et lui demanda :

– Voudrais-tu la voir ?

Nous avons passé quarante minutes dans le repaire.

La majorité du temps, j'étais assis dans le repaire et j'ai écouté mon père raconter ses histoires que je connaissais par coeur. Comme le plus sérieux des collectionneurs, il gardait seulement quelques pièces à la maison, et je n'avais pas la moindre idée où le reste avait été conservé. Il faisait tourner une partie de la collection toutes les deux semaines, de nouvelles pièces apparaissant comme par magie. Habituellement, il n'y en avait jamais plus d'une douzaine dans son bureau, donnant l'impression qu'il n'y avait jamais rien de précieux, mais j'ai eu l'impression qu'il aurait pu qu'il aurait pu montrer un Lincoln commun à Savannah et elle aurait été ravie. Elle a posé des dizaines de questions, des questions que moi ou n'importe quel livre sur les pièces de collection aurions pu lui répondre, mais comme les minutes passaient, ses questions sont devenues plus subtiles. Au lieu de demander pourquoi une pièce pouvait avoir particulièrement de la valeur, elle a demandé quand et où il l'avait trouvée, et elle se plia aux histoires des week-ends ennuyeux de ma jeunesse, passée dans des endroits comme Atlanta, Charleston, Raleigh ou Charlotte.

Mon père a beaucoup parlé de ces voyages. Eh bien, pour lui, de toute façon. Il avait toujours tendance à se replier sur lui-même pendant de longues périodes, mais il lui avait probablement dit le plus de choses au cours de ces quarante minutes que j'étais arrivé à la maison. De mon point de vue, j'ai vu la passion qu'elle avait renvoyé, mais c'était une passion que j'avais vue mille fois auparavant, et il cela n'a pas changer mon opinion comme quoi il a utilisé les pièces de monnaie comme un moyen d'éviter la vie au lieu de l'embrasser. Je m'étais arrêté de lui parler des pièces parce que je voulais parler d'autre chose d'autre; mon père a cessé de parler, car il savait comment je me sentais et ne pouvait discuter de rien d'autre.

Et pourtant...

Mon père était heureux et je le savais. Je pouvais voir la façon dont ses yeux brillaient comme il fit signe à une pièce de monnaie, en soulignant la marque de fabrication, la netteté de l'empreinte ou

comment la valeur d'une pièce peut différer, car il y avait des flèches ou des couronnes. Il a montré à Savannah des pièces de monnaie frappées à West Point, l'une de ses préférées dans sa collection. Il a sorti une loupe pour voir ses défauts, et quand Savannah a tenu la loupe, je pouvais voir l'animation sur le visage de mon père. En dépit de mes sentiments au sujet des pièces de monnaie, je ne pouvais pas m'empêcher de sourire, simplement de voir mon père si heureux.

Mais il était toujours mon père et il n'y avait pas de miracle. Une fois qu'il lui avait montré les pièces de monnaie et lui avait dit comment il avait commencé à les collectionner, ses commentaires sont devenus de plus en plus brefs. Il a commencé à se répéter et l'a réalisé, le faisant reculer et battre en retraite. À un moment, Savannah a dû sentir son malaise croissant, car elle a fait signe aux pièces placées sur son bureau.

– Je vous remercie, M. Tyree. Je me sens comme si je viens d'apprendre quelque chose de réel.

Mon père sourit, visiblement fatigué et je l'ai pris comme mon signal pour me lever.

– Ouais, c'était super. Mais nous devrions probablement y aller, ai-je dit.

– Oh... bien.

– C'était une merveilleuse rencontre.

Quand mon père acquiesça de nouveau, Savannah se pencha et lui donna une accolade.

– Refaisons cela de nouveau un de ces jours, a-t-elle chuchoté.

Bien que mon père l'a étreint à son tour, cela m'a rappelé ses étreintes sans vie que j'avais reçues enfant. Je me demandais si elle était aussi maladroite comme d'habitude.

Dans la voiture, Savannah semblait perdue dans ses pensées. J'aurais posé des questions sur ses impressions de mon père, mais je n'étais pas sûr de vouloir entendre sa réponse. Je connais mon père et je n'avais pas eu la meilleure relation, mais elle avait raison quand elle avait dit qu'il était la seule famille que j'ai eue et m'avait élevé. Je pouvais me plaindre de lui, mais la dernière chose que je voulais entendre était quelqu'un d'autre le faire aussi.

Je ne pense pas qu'elle dirait quoi que ce soit de négatif, tout simplement parce que ce n'était pas dans sa nature, et quand elle se

tourna vers moi, elle souriait.

– Merci de me l'avoir présenté, a-t-elle dit. Il a un tel... coeur chaud.

Je n'avais jamais entendu quelqu'un le décrire de cette façon, mais j'aimais cela.

– Je suis heureux que tu l'aies aimé.

– Je l'aime bien, a-t-elle dit, sonnait sincère. Il est... doux. (Elle me regarda.) Mais je crois que je comprends pourquoi tu as eu tellement d'ennuis quand tu étais plus jeune. Il ne m'a pas frappé être le genre de père qui fixerait des règlements.

– En effet, ai-je approuvé.

Elle me lança un air renfrogné ludique.

– Et tu en as profité.

J'ai ri.

– Ouais, je suppose que je l'ai fait.

Elle secoua la tête.

– Tu aurais dû faire mieux.

– J'étais juste un gamin.

– Oh, la vieille excuse de la jeunesse. Tu sais que ça ne tient pas l'eau, n'est-ce pas ? Je n'ai jamais profité de mes parents.

– Oui, l'enfant parfaite. Je pense que tu l'as mentionné.

– Tu te moques de moi ?

– Non, bien sûr que non.

Elle a continué à me dévisager.

– Je pense que tu le fais, a-t-elle finalement décidé.

– D'accord, peut-être un peu.

Elle a pensé à ma réponse.

– Eh bien, peut-être que je l'ai mérité. Mais pour ta gouverne, je n'étais pas parfaite.

– Non ?

– Bien sûr que non. Je me souviens très clairement, par exemple, qu'en quatrième année, j'ai obtenu un B à un test.

J'ai feint le choc.

– Non ! Ne me dis pas cela !

- C'est vrai.
 - Comment t'en es-tu remis ?
 - Comment d'après toi ? a-t-elle dit en haussant les épaules. Je me suis dit que cela ne se reproduirait plus jamais.
- Je n'en doutais pas.
- As-tu encore faim ?
 - Je pensais que tu n'allais jamais me le demander.
 - Qu'as-tu le goût de manger ?

Elle a relevé ses cheveux en queue de cheval négligée avant de les laisser aller.

- Que dirais-tu d'un gros cheeseburger juteux ?

Dès qu'elle l'a dit, je me suis trouvé à me demander si Savannah était trop parfaite pour être vraie.

Chapitre sept

– Je dois admettre que tu m’emmènes manger aux endroits les plus intéressants, a dit Savannah en jetant un coup d’œil sur son épaule.

Dans la distance au-delà de la dune, nous avons pu voir une longue file de clients serpentant le stand *Joe’s Burger* situé au milieu d’un stationnement en gravier.

– C’est le meilleur en ville, ai-je dit en prenant une bouchée de mon énorme hamburger.

Savannah était assise près de moi dans le sable, face à l’eau. Les hamburgers étaient fantastiques, juteux et épais, et bien que les frites étaient un peu trop grasses, elles ont fait le boulot. Comme elle mangeait, Savannah regardait la mer, et dans la lumière déclinante, je me surpris à penser qu’elle semblait plus à l’aise ici que moi.

Je pensais à nouveau à la façon dont elle avait parlé à mon père. De la façon dont elle parlait à tout le monde, y compris moi. Elle avait la capacité rare d’être exactement ce dont les gens avaient besoin quand elle était avec eux en restant fidèle à elle-même. Je ne pouvais pas penser à quelqu’un qui lui ressemblait en apparence ou de la personnalité, et je me demandais encore pourquoi elle avait goûté à moi. Nous étions aussi différents que deux personnes pourraient l’être. Elle était une fille de la montagne, douée et douce, élevée par des parents attentifs, avec un désir d’aider ceux dans le besoin; j’étais un fantassin tatoué de l’armée, dur sur les bords, et en grande partie un étranger dans ma propre maison. En me rappelant comment elle avait été avec mon père, je pouvais dire que ses parents l’avaient bien élevée. Et comme elle était assise à côté de moi, je me suis trouvé à souhaiter que je puisse être comme elle.

– À quoi penses-tu ?

Sa voix, encore douce, m’éloignait de mes pensées.

– Je me demandais pourquoi tu es ici, ai-je avoué.

– Parce que j’aime la plage. Je n’arrive pas à le faire très souvent. Ça ne ressemble pas à n’importe quelles vagues ou des bateaux de crevette d’où je viens.

Quand elle a vu mon expression, elle a pris ma main.

– C’était flippant, a-t-elle dit, je suis désolée. Je suis ici parce que je

veux être ici.

J'ai mis de côté les restes de mon hamburger, me demandant pourquoi je m'en souciais tant. C'était un sentiment nouveau pour moi, celui que je n'étais pas sûr que je m'habituerai un jour. Elle me caressa le bras et se tourna de nouveau vers l'eau.

– C'est magnifique ici. Tout ce dont nous avons besoin est un coucher de soleil sur l'eau et ce serait parfait.

– Nous devrions aller de l'autre côté du pays, ai-je dit.

– Vraiment ? Tu essaies de me dire que le soleil se couche à l'ouest ?

J'ai noté la lueur espiègle dans son regard.

– C'est ce que j'ai entendu dire, de toute façon.

Elle avait mangé que la moitié de son cheeseburger, et elle pris le sac, ajouta les restes du mien comme si de rien n'était. Après s'être assurée que le sac ne partirait pas au vent, elle étendit ses jambes et se tourna vers moi, me regardant à la fois coquette et innocente.

– Tu veux savoir ce que je pensais ? a-t-elle demandé.

J'ai attendu, buvant la vue d'elle.

– Je pensais que j'aurais voulu que tu sois été avec moi au cours des derniers jours. Je veux dire, j'ai bien aimé apprendre à connaître tout le monde. Nous avons déjeuné ensemble et le dîner d'hier soir était vraiment très amusant, mais il me semblait que quelque chose n'allait pas, comme s'il me manquait quelque chose. Ce n'est que quand je t'ai vu marcher sur la plage que j'ai réalisé que c'était toi.

J'ai avalé dur. Dans une autre vie, dans un autre temps, je l'aurais embrassée, mais bien que je le voulais, je ne l'ai pas fait. Au lieu de cela, tout ce que je pouvais faire était de la dévisager. Elle a rencontré mon regard sans un soupçon de conscience de soi.

– Quand tu m'as demandé pourquoi j'étais ici, j'ai fait une blague parce que je pensais que la réponse était évidente. Passer du temps avec toi est juste... facile, en quelque sorte. Facile, comme de la façon dont c'est censé être. Comme ça l'est avec mes parents. Ils sont tout simplement bien ensemble, et je me souviens qu'en grandissant, je voulais avoir ça aussi. (Elle s'arrêta.) Je voudrais que tu les rencontres un jour.

Ma gorge était sèche.

– J'aimerais ça aussi.

Elle a glissé sa main dans la mienne, ses doigts s'entrelaçant avec les

miens.

Nous sommes restés assis dans un silence paisible. Au bord de l'eau, les sternes plongeaient leurs becs dans le sable en quête de nourriture; un groupe de mouettes ont cassé une vague. Le ciel s'était assombri et les nuages plus sinistres. En haut de la plage, je pouvais voir des couples dispersés marcher sous un ciel indigo.

Comme nous étions assis ensemble, l'air était rempli par le fracas du ressac. Je me suis émerveillé comment je me sentais tout nouveau. Nouveau et confortable, comme si nous nous connaissions depuis toujours. Pourtant, nous n'étions même pas un vrai couple.

Une voix dans ma tête m'a rappelé que probablement nous ne le serons jamais. Dans un peu plus d'une semaine, je rentrerais en Allemagne et tout ceci serait fini. J'avais passé assez de temps avec mes copains pour savoir que cela prend plus que quelques jours spéciaux pour survivre à une relation à l'autre bout de l'océan Atlantique. J'avais entendu dire les gars de mon unité jurer que s'ils étaient amoureux après une permission – et peut-être qu'ils l'étaient –, mais cela n'a jamais duré.

Passer du temps avec Savannah m'a fait me demander s'il était possible de défier la norme. Je voulais plus d'elle, et peu importe ce qui s'est arrivé entre nous, je savais déjà que je n'oublierais jamais rien d'elle. Aussi fou que cela puisse paraître, elle devenait une partie de moi et je redoutais déjà le fait que nous ne serions plus en mesure de passer la journée de demain ensemble. Ou le lendemain, et celui d'après.

Peut-être, me suis-je dit, nous pourrions battre des scores.

– Là-bas ! cria-t-elle en pointant l'océan. Dans les disjoncteurs.

J'ai balayé l'océan couleur de fer, mais je n'ai rien vu. À côté de moi, Savannah se leva brusquement et se mit à courir vers l'eau.

– Viens ! a-t-elle crié par-dessus son épaule. Dépêche-toi !

Je me leva et avança vers elle, perplexe. Me mettant à courir, j'ai réduit l'écart entre nous. Elle s'arrêta au bord de l'eau et je pouvais entendre sa respiration venir vite.

– Qu'est-ce qui se passe ? ai-je dit.

– Juste là !

Quand je plissai les yeux, j'ai vu à quoi elle avait fait allusion. Trois créatures surfant sur les vagues, et l'un après l'autre disparaissait de la vue dans une vague, pour réapparaître de nouveau plus loin sur la plage.

– De jeunes marsouins, ai-je dit. Ils passent par l'île presque tous les soirs.

– Je sais, dit-elle, mais on dirait qu'ils surfent.

– Oui, je suppose qu'ils le font. Ils font juste s'amuser. Maintenant que tout le monde est hors de l'eau, ils pensent qu'il est sûr de jouer.

– Je veux y aller avec eux. J'ai toujours voulu nager avec les dauphins.

– Ils vont arrêter de jouer, ou vont se déplacer juste en bas de la plage où tu ne pourras pas les atteindre. Ils sont drôles, parfois. Je les ai vus en surfant. S'ils sont curieux, ils viennent à quelques pieds et te donnent un coup d'oeil, mais si tu essaies de les suivre, ils vont te quitter dans la poussière.

Nous avons continué de regarder les marsouins qui s'éloignaient de nous, pour éventuellement disparaître sous un ciel qui était devenu opaque.

– Nous devrions probablement y aller, ai-je dit.

Nous avons fait notre chemin vers la voiture, nous arrêtant pour jeter les restes de notre repas.

– Je ne suis pas sûr que le groupe joue encore, mais cela ne devrait pas être long.

– Cela n'a pas d'importance, a-t-elle dit. Je suis sûre que nous pourrons trouver quelque chose à faire. D'ailleurs, je dois t'avertir que je ne suis pas une bonne danseuse.

– Nous pouvons ne pas y aller, si tu ne veux pas. Nous pourrions aller quelque part ailleurs, si tu préfères.

– Comme où ?

– Tu aimes les navires ?

– Quel genre de navires ?

– Les grands, ai-je dit. Je connais un endroit où nous pouvons voir la USS North Carolina.

Elle a fait une drôle de tête et je savais que la réponse était non. Non pour la première fois. Puis à nouveau, je n'avais plus aucune illusion qu'elle serait partie à la maison si j'y étais allé. Si j'étais elle, je n'irais pas non plus. Je suis seulement un humain.

– Attends, dit-elle. Je sais où nous pouvons aller. Je veux te montrer quelque chose.

Intrigué, j'ai demandé :

– Où ?

Considérant que le groupe de Savannah avait commencé leur travail seulement hier, la maison était étonnamment avancée. La plupart du cadrage était déjà terminé et le toit avait été levé. Savannah regarda par la fenêtre de la voiture avant de se tourner vers moi.

– Veux-tu marcher autour ? Voir ce que nous faisons ?

– J'adorerais cela, ai-je dit.

Je la suivis hors de la voiture, en notant le jeu du clair de lune sur ses traits. Comme je marchais sur la terre du lieu de travail, j'ai réalisé que je pouvais entendre des chansons de la radio émanant de l'une des fenêtres de cuisine des voisins. À quelques pas de l'entrée, Savannah fit un signe autour de la structure avec une fierté évidente. Je me suis glissé assez proche pour glisser mon bras autour d'elle et elle pencha la tête contre mon épaule comme elle se détendait contre moi.

– C'est ici où j'ai passé les deux derniers jours, a-t-elle presque murmuré dans le calme de la nuit. Qu'en penses-tu ?

– C'est formidable, ai-je dit. Je parie que la famille sera ravie.

– Ils le sont. Et ils sont une famille géniale. Ils méritent vraiment cet endroit puisque cela a été une telle lutte pour eux. L'ouragan Fran a détruit leur maison, mais comme tant autres, ils n'ont pas d'assurance contre les inondations. C'est une mère célibataire avec trois enfants – son mari les a abandonnés il y a des années – et si tu rencontrais la famille, tu les aimerais. Les enfants obtiennent de bonnes notes à l'école et chantent dans la chorale de jeunes à l'église. Et ils sont tellement polis et courtois... tu peux dire que leur mère a travaillé dur pour s'assurer qu'ils soient bien élevés, tu comprends ?

– Tu les as rencontrés ?

Elle hocha la tête vers la maison.

– Ils ont été ici les deux derniers jours. (Elle se redressa.) Veux-tu regarder à l'intérieur ?

À contrecœur, je l'ai lâchée.

– Montre-moi le chemin.

Ce n'était pas un endroit de grande taille – de la même taille que la maison de mon père –, mais le plan architectural était plus ouvert, ce qui la faisait paraître plus grande. Savannah me prit par la main et me

conduisit à travers chaque pièce, en soulignant les caractéristiques, son imagination suivant dans le détail. Elle rêva sur le papier peint idéal pour les murs de la cuisine et la couleur de la tuile dans l'entrée, le tissu des rideaux dans la salle de séjour et comment décorer le manteau de la cheminée. Sa voix transmettait le même émerveillement et la joie qu'elle avait exprimée en voyant les marsouins. Pendant un instant, j'ai eu une vision de ce qu'elle avait dû être enfant.

Elle me ramena à la porte d'entrée. Dans la distance, les premiers grondements de tonnerre se firent entendre. Comme nous étions à la porte, je l'ai attirée près de moi.

– Il va y avoir un porche, aussi, dit-elle, avec assez de place pour deux ou trois chaises berçantes, ou même une balançoire. Ils pourront s'asseoir ici les soirs d'été, et se rassembler ici après l'église. Leur église est directement là-bas. C'est pourquoi cet emplacement est idéal pour eux.

– On dirait que tu as appris à les connaître.

– Non, pas vraiment, a-t-elle dit. Je leur ai parlé un peu, mais je suis juste à imaginer tout cela. Je l'ai fait avec toutes les maisons que j'ai aidé à construire – je marchais à l'intérieur et essayait d'imaginer ce que la vie des propriétaires allait ressembler. Cela permet de rendre le travail sur la maison beaucoup plus amusant.

La lune était maintenant cachée par les nuages, assombrissant le ciel. À l'horizon, la foudre étincelait et un instant plus tard, une douce pluie a commencé à tomber, crépitant sur le toit. Les chênes qui bordent la rue, lourds avec leurs feuilles, bruissaient dans le vent comme le tonnerre retentit dans la maison.

– Si tu veux partir, nous devrions probablement y aller avant que la tempête frappe.

– Nous n'avons nulle part où aller, tu te souviens ? En plus, j'ai toujours aimé les orages.

Je l'attirais plus près, respirant son parfum. Ses cheveux sentaient le bonbon, comme les fraises mûres.

Comme nous l'avons prédit, la pluie s'est intensifiée en une averse constante, tombant en diagonale du ciel. Les réverbères fournissaient la seule lumière, éclairant la moitié du visage de Savannah sans l'ombre.

Le tonnerre a éclaté au-dessus et la pluie a commencé à tomber en cordes. Je pouvais voir la pluie souffler sur le sol couvert de sciures, formant des flaques larges dans la saleté et j'étais reconnaissant que,

malgré la pluie, la température était chaude. Sur le côté, j'ai repéré quelques caisses vides. Je l'ai laissée pour commencer à les empiler dans un siège de fortune. Il ne serait pas très confortable, mais ce serait mieux qu'être debout.

Comme Savannah a pris place à côté de moi, je savais soudainement que venir ici avait été la bonne chose à faire. C'était la première fois que nous avions été réellement seuls, mais comme nous étions assis côte à côte, c'était comme si nous avions été ensemble pour toujours.

Chapitre huit

Les caisses, dures et impitoyables, m'ont fait mettre en doute ma sagesse, mais Savannah n'a pas semblé être dérangée. Ou feins de ne pas l'être. Elle se pencha en arrière, sentant qu'un coin d'une caisse pressa dans sa peau, puis se redressa.

- Désolée, ai-je dit, j'ai pensé qu'ils seraient plus confortables.
- C'est correct. Mes jambes sont épuisées et j'ai mal aux pieds. C'est parfait.

Oui, je pensais, ça l'était. Je repensais à toutes ces nuits de garde, quand j'imaginai être assis à côté de la fille de mes rêves et me sentir comme si tout allait bien dans ce monde. Je savais maintenant ce que j'avais manqué toutes ces années. Lorsque j'ai senti Savannah reposer sa tête sur mon épaule, je me suis trouvé souhaiter ne pas avoir joint l'armée. Je regrettais être basé à l'étranger, et je regrettais de ne pas avoir choisi un chemin différent dans la vie, celui qui m'aurait permis de rester une partie de son univers. Être un étudiant à la Chapel Hill, passer une partie de mes étés à construire des maisons, monter à cheval avec elle.

- Tu es terriblement calme, je l'ai entendu dire.
- Désolé, ai-je dit. Je pensais juste à ce soir.
- De bonnes choses, j'espère.
- Oui, de bonnes choses.

Elle s'est déplacée dans sa place et j'ai senti sa jambe frotter contre la mienne.

- Moi aussi. Mais je pensais à ton père, dit-elle. A-t-il toujours été comme il était ce soir ? Du genre timide et regardant au loin quand il parle aux gens ?
- Oui, ai-je dit. Pourquoi ?
- Juste curieuse, dit-elle.

Quelques mètres plus loin, l'orage semblait atteindre son apogée comme une autre averse de pluie éclata des nuages. L'eau tombait de tous les côtés de la maison comme des chutes. La foudre est tombée de nouveau, plus proche cette fois et le tonnerre s'est écrasé comme un canon. S'il y avait eu des fenêtres, j'ai imaginé qu'elles auraient été

secouées dans les cadres.

Savannah s'est approchée plus près et j'ai mis mon bras autour d'elle. Elle croisa ses jambes au niveau des chevilles et s'appuya contre moi, et je me sentais comme si je pourrais la tenir ainsi pour toujours.

– Tu es différent de la plupart des gars que je connais, a-t-elle observé, sa voix basse et intime dans mon oreille. Plus mature, moins... volage.

– Je suppose, ai-je dit en souriant, aimant ce qu'elle a dit. Et n'oublie pas mes cheveux en brosse et mes tatouages.

– Les tatouages... eh bien, ils viennent avec le reste, mais personne n'est parfait.

Je l'ai poussée du coude, faisant semblant d'être blessé.

– Eh bien, si j'avais su comment te sentirais à ce sujet, je ne les aurais pas eus.

– Je ne te crois pas, dit-elle. Mais je suis désolée, je n'aurais pas dû dire cela. Je parlais plus de la façon dont je me sentirais si j'en obtenais un. Sur toi, ils ont tendance à projeter une certaine... image, et je suppose qu'ils te conviennent.

– Quelle image ?

Elle a souligné les tatouages un à un, en commençant avec le caractère chinois.

– Celui-là signifie que tu vis ta vie selon tes propres règles et ne te soucies pas toujours de ce que les gens pensent. L'infanterie montre que tu es fier de ce que tu fais. Et le fil de fer barbelé... eh bien, il va avec qui tu étais quand tu étais plus jeune.

– C'est tout à fait le profil psychologique. Ici, je pensais que c'était juste parce que j'aimais les dessins.

– Je pense à faire une mineure en psychologie.

– Je pense que tu l'as déjà.

Bien que le vent s'était levé, la pluie a finalement commencé à ralentir.

– As-tu déjà été amoureux ? a-t-elle demandé, changeant subitement de sujet.

Sa question m'a surpris.

– C'est venu de nulle part.

– On m'a dit qu'être imprévisible ajoute au mystère de la femme.

– Oh, c'est vrai. Mais pour répondre à ta question, je ne sais pas.

– Comment peux-tu ne pas savoir ?

J'ai hésité en essayant de penser à ce que j'allais dire.

– Je suis sorti avec une fille il y a quelques années ,et à l'époque, je savais que j'étais en amour. Du moins, c'est ce que je me suis dit. Mais maintenant, quand j'y repense, je suis juste... plus sûr. Je me souciais d'elle et j'ai aimé passer du temps avec elle, mais quand nous n'étions pas ensemble, j'ai à peine pensé à elle. Nous étions ensemble, mais nous n'étions pas un couple, si cela n'a aucun sens.

Elle a considéré ma réponse, mais n'a rien dit. À un moment, je me suis tourné vers elle.

– Et toi ? As-tu déjà été amoureuse ?

Son visage s'est rembruni.

– Non.

– Mais tu as pensé que tu l'étais. Comme moi, pas vrai ?

Quand elle inhala fortement, j'ai continué.

– Dans mon équipe, je dois utiliser un peu de psychologie aussi. Et mon instinct me dit qu'il y a eu un petit ami sérieux dans ton passé.

Elle sourit, mais il y avait quelque chose de triste en elle.

– Je savais que tu comprendrais, dit-elle d'une voix sourde. Mais pour répondre à ta question, oui, il y en avait un. Lors de ma première année à l'université. Eh oui, je pense que je l'aimais.

– Es-tu sûre que tu l'aimais ?

Il a fallu beaucoup de temps pour répondre.

– Non, murmura-t-elle. Je ne le suis pas.

Je la regardai.

– Tu n'as pas à me dire...

– C'est correct, dit-elle en levant sa main pour me couper. Mais c'est dur. J'ai essayé de l'oublier et c'est quelque chose que je n'ai jamais dit à mes parents. Ou n'importe qui d'autre. C'est un tel cliché, tu sais ? Une fille d'une petite ville va à l'université et rencontre un beau sénior, qui est aussi le président de sa fraternité. Il est populaire, riche et charmant, et la recrue est un peu intimidée qu'il pourrait être intéressé par quelqu'un comme elle. Il la traite comme si elle est spéciale et elle sait que les autres filles sont jalouses, alors elle commence à se sentir spéciale, aussi. Elle accepte d'aller au bal d'hiver à l'un des hôtels de la ville avec lui et quelques autres couples,

même si elle a été avertie que le gars n'est pas aussi gentil ou sensible comme il semble l'être et qu'en réalité, il est le genre de garçon qui sculpte des encoches dans son cadre de lit pour toutes les filles qu'il a eu.

Elle ferma ses yeux, comme pour évoquer l'énergie de continuer.

– Elle va à l'encontre du meilleur jugement de ses amis, et même si elle ne boit pas, il lui apporte volontiers un soda, elle commence de toute façon à devenir patraque de toute façon, et il lui propose de la ramener à la chambre d'hôtel afin qu'elle puisse s'allonger. Et la prochaine chose qu'elle sait, ils sont sur le lit à s'embrasser, et elle aime ça au début, mais la chambre devient floue et s'aperçoit que quelque chose ne fonctionne pas, que peut-être ce quelqu'un lui a mis quelque chose dans sa boisson et que sculpter une autre encoche avec son nom avait été son but depuis tout le début.

Ses mots ont commencé à venir plus rapidement, tombant l'un sur l'autre.

– Et ensuite, il commence à chercher à tâtons ses seins et sa robe se déchire, puis sa culotte aussi, mais il est au-dessus d'elle et il est tellement lourd et elle se sent si impuissante qu'elle veut qu'il s'arrête, car elle n'a jamais fait cela auparavant, et qu'elle est si vertigineuse qu'elle peut à peine parler et ne peut appeler à l'aide, et il aurait probablement eu sa chance avec elle sauf qu'un couple qui logeait dans la chambre est arrivé et elle s'est mise à tituber hors de la chambre en criant et en maintenant sa robe. D'une certaine manière, elle trouve son chemin jusqu'à la salle de bains du lobby et elle continue à pleurer, et d'autres filles sont entrées, ont vu ses coulées de mascara et sa robe déchirée, et au lieu de la reconforter, elles se sont mises à se moquer d'elle, agissant comme si elle aurait dû savoir ce qui allait d'arriver et qu'elle n'avait eu ce qu'elle a bien mérité. Finalement, elle finit par appeler un ami qui a sauté dans sa voiture et s'est rendu là-bas pour la chercher, et il était assez intelligent pour ne pas poser n'importe quelles questions pendant le trajet du retour.

Au moment où elle a terminé, j'étais rigide de colère. Je n'étais pas un saint avec les femmes, mais je n'ai jamais une fois dans ma vie envisagé de forcer une femme à faire quelque chose qu'elle ne voulait pas.

– Je suis désolé, fut tout ce que je pouvais dire.

– Tu n'as pas à être désolé. Tu ne l'as pas fait.

– Je sais. Mais je ne sais pas quoi dire d'autre. Sauf que...

Je m'estompai et après un moment, elle se tourna vers moi. Je

pouvais voir les larmes qui coulaient sur ses joues, et le fait qu'elle avait pleuré en silence m'a fait mal.

– Sauf que quoi ?

– Sauf si tu ne veux pas... Je ne sais pas. Lui donner une bonne raclée ?

Elle m'a donné un petit rire triste.

– Tu n'as aucune idée combien de fois j'ai voulu le faire.

– Je le ferai, ai-je dit. Donne-moi juste un nom, mais je te promets de te laisser hors de cela. Je vais faire le reste.

Elle me serra la main.

– Je sais que tu le ferais.

– Je suis sérieux, ai-je dit.

Elle m'a donné un pâle sourire, semblant simultanément lasse du monde et ayant mal.

– C'est pourquoi je ne te le dirai pas. Mais crois-moi, ça me touche. C'est gentil de ta part.

J'ai aimé la façon dont elle l'a dit et nous sommes restés assis ensemble, les mains jointes hermétiquement. La pluie avait finalement cessé et d'où nous étions, je pouvais entendre de nouveau les sons de la radio. Je ne connaissais pas la chanson, mais je l'ai reconnue comme étant du jazz. Un des gars dans mon unité était un fanatique du jazz.

– Mais de toute façon, a-t-elle poursuivi, c'est ce que je voulais dire quand j'ai dit que ce n'était pas toujours facile ma première année d'université. Et c'était la raison pour laquelle je voulais quitter l'école. Mes parents, bénissez leurs coeurs, ont pensé que j'avais le mal du pays, et m'ont fait rester. Mais... aussi mauvaise qu'elle fût, j'ai appris quelque chose sur moi-même. Que je pourrais passer par quelque chose comme ça et survivre. Je veux dire, je sais que cela aurait pu être pire, mais pour moi, c'était tout ce que je pouvais gérer à l'époque. Et j'ai appris de cela.

Quand elle eut fini, je me suis retrouvé à me rappeler de quelque chose qu'elle avait dit.

– Est-ce Tim qui t'a ramené de l'hôtel, cette nuit-là.

Elle leva les yeux, surpris.

– Qui d'autre aurais-tu pu appeler ? ai-je dit en guise d'explication.

Elle hochait la tête.

– Ouais, je suppose que tu as raison. Et il était génial. À ce jour, il n'a posé aucune question à ce sujet et je ne lui ai rien dit. Mais depuis lors, il est un peu plus protecteur et je ne peux pas dire que cela me dérange.

Dans le silence, j'ai pensé au courage qu'elle avait montré, non seulement cette nuit-là, mais par la suite. Si elle ne me l'avait pas dit, je n'aurais jamais soupçonné que quelque chose de mauvais ne lui est arrivé. Je me suis émerveillé que, malgré ce qui lui est arrivé, elle avait réussi à s'accrocher à son point de vue optimiste du monde.

– Je promets d'être un parfait gentleman, ai-je dit.

Elle se tourna vers moi.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Ce soir. Demain soir. Chaque fois. Je ne suis pas comme ce gars-là.

Elle a tracé un doigt le long de ma mâchoire, et je sentais le picotement de ma peau sous son contact.

– Je sais, dit-elle, sonnant amusée. Pourquoi penses-tu que je suis ici avec toi aujourd'hui ?

Sa voix si tendre, et encore, j'ai supprimé l'envie de l'embrasser. Ce n'était pas de dont elle avait besoin, pas maintenant, même s'il était difficile de penser à autre chose.

– Sais-tu ce que Susan a dit après cette première nuit ? Une fois que tu es parti et que je suis retourné vers le groupe ?

J'ai attendu.

– Elle a dit que tu semblais effrayant. Comme si tu étais la dernière personne sur terre avec qui elle ne voudrait jamais être seule.

J'ai souri.

– On m'a dit pire, l'ai-je assurée.

– Non, tu ne comprends pas mon point. Mon point est que je me souviens avoir pensé qu'elle ne savait pas ce dont elle parlait, parce que quand tu m'as d'abord tendu mon sac sur la plage, j'ai vu l'honnêteté et la confiance, et même quelque chose de tendre, mais rien d'effrayant et tout. Je sais que ça paraît fou, mais j'avais l'impression de déjà te connaître.

Je me suis détourné sans répondre. Ci-dessous du réverbère, la brume se levait du sol, un vestige de la chaleur de la journée. Les grillons avaient commencé leurs sons, chantant l'un à l'autre. J'ai

avalé dur en essayant s'apaiser la sécheresse soudaine dans ma gorge. J'ai regardé Savannah, puis vers le plafond, puis mes pieds, et finalement, Savannah de nouveau. Elle me serra la main, et j'ai tiré un souffle fragile, émerveillé par le fait que, pendant une permission dans un lieu ordinaire, j'étais en quelque sorte tombé en amour avec une fille extraordinaire nommée Savannah Lynn Curtis.

Elle a vu mon expression, mais l'a mal interprétée.

– Je suis désolée si je t'ai rendu mal à l'aise, murmurait-elle. Je fais ça parfois. Je parle trop, je veux dire. Je dis de laisser échapper ce que je pense sans prendre en compte comment les autres pourraient interpréter cela.

– Tu ne m'as pas rendu mal à l'aise, ai-je dit, en tournant son visage vers moi. Jamais personne ne m'a dit quelque chose comme ça, auparavant.

Je me suis presque arrêté là, conscient que si je continuais à garder les mots à l'intérieur, le moment passerait et je m'échapperais sans mettre mes sentiments sur la ligne.

– Tu n'as pas idée combien ces derniers jours ont signifiés pour moi, ai-je commencé. Ma rencontre avec toi a été la meilleure chose qui ne me soit jamais arrivée.

J'ai hésité, sachant que si je m'arrêtais maintenant, je ne serais jamais capable de le dire à quelqu'un.

– Je t'aime, murmurai-je.

J'avais toujours imaginé que ces mots seraient difficiles à dire, mais ils ne l'étaient pas. De toute ma vie, je n'avais jamais été sûr de quoi que ce soit, et autant j'espérais un jour entendre Savannah me dire ces mots, ce qui importait le plus était de savoir que mon amour était à donner, sans cordes ou attentes.

Dehors, l'air commençait à refroidir, et je pouvais voir des flaques d'eau miroitant au clair de lune. Les nuages avaient commencé à se briser et entre eux, une étoile occasionnelle cligna des yeux, comme pour me rappeler ce que je venais d'admettre.

– As-tu déjà imaginé quelque chose comme ça ? s'est-elle demandé à voix haute. Toi et moi, je veux dire ?

– Non.

– Ça m'effraie un peu.

Mon estomac s'est retourné et immédiatement, j'étais sûr qu'elle ne ressentait pas la même chose.

– Tu n’as pas à me le dire, ai-je commencé. Ce n’est pas pour cela que je l’ai dit...

– Je sais, m’interrompit-elle. Tu ne comprends pas. Je ne suis pas effrayée par ce que tu m’as dit. J’ai été effrayée parce que je voulais aussi le dire: je t’aime, John.

Même maintenant, je ne suis toujours pas certain comment c’est arrivé. Un instant, nous parlions et le suivant, elle se pencha vers moi. Pendant une seconde, je me demandais si l’embrasser briserait la magie entre nous deux, mais il était trop tard pour s’arrêter. Et quand ses lèvres rencontrèrent les miennes, je savais que je pourrais vivre cent ans et visiter tous les pays dans le monde, mais rien ne pourra se comparer à ce moment unique où j’ai embrassé pour la première fois la fille de mes rêves et je savais que mon amour pour elle durerait pour toujours.

Chapitre neuf

Nous avons fini par rentrer tard. Après avoir quitté la maison, j'ai ramené Savannah à la plage et nous avons marché dans le sable jusqu'à ce qu'elle commence à bâiller. J'ai marché avec elle jusqu'à la porte, et nous nous sommes embrassés à nouveau comme des papillons s'élançaient dans la lumière du porche.

Bien qu'il semblait que j'avais beaucoup pensé à Savannah la veille, ce n'était rien comparé à combien j'étais obsédé le lendemain, même si le sentiment était différent. Je me suis retrouvé à sourire sans aucune raison, quelque chose que même mon père a remarqué quand il est rentré à la maison après le travail. Il n'a fait aucun commentaire – que je n'avais pas attendu de lui, bien sûr –, mais il ne semblait pas surpris quand j'ai tapoté son dos à l'idée de son intention de faire des lasagnes. J'ai parlé sans cesse de Savannah, et après quelques heures, il retourna dans son repaire. Même s'il avait dit peu de choses, je pense qu'il était heureux pour moi et encore plus heureux que j'ai partagé cela avec lui. J'étais sûr de cela quand je suis rentré à la maison tard ce soir-là et que trouvé un plateau de cookies au beurre d'arachides fraîchement sortis du four sur le comptoir, accompagné d'une note qui m'a informé qu'il y avait beaucoup de lait dans le réfrigérateur.

J'ai emmené Savannah manger une crème glacée, puis l'a ensuite conduite à la partie touristique du centre-ville de Wilmington. Nous avons fait du lèche-vitrine, où j'ai découvert que nous avions un intérêt commun pour les antiquités. Plus tard, je l'ai emmenée voir le cuirassé, mais nous ne sommes pas restés longtemps. Elle avait eu raison; c'était ennuyeux. Par la suite, je l'ai ramené chez elle, où nous nous sommes assis autour d'un feu avec ses colocataires.

Les deux soirs suivants, Savannah est venue chez moi. Mon père a cuisiné les deux soirs. Le premier soir, Savannah n'a rien demandé à mon père sur les pièces de monnaie et la conversation était un combat. Mon père écoutait surtout, et bien que Savannah l'avait entretenu agréablement et a essayé de le comprendre, la force de l'habitude nous a poussés à nous parler entre nous pendant que mon père s'est concentré sur son assiette. Quand elle a quitté, le front de Savannah était plissé et bien que je ne voulais pas croire que son impression initiale de lui avait changé, je savais que c'était le cas.

Étonnamment, elle a demandé de revenir la soirée d'après, où une fois

de plus, elle et mon père se sont retrouvés dans le repaire, en discutant des pièces de monnaie. Comme je les regardais, je me demandais comment Savannah faisait face à une situation à laquelle j'étais depuis longtemps habitué. En même temps, j'ai prié qu'elle serait plus compréhensive que je l'avais été autrefois. Au moment où nous avons quitté, j'ai réalisé que je n'avais rien à craindre.

Au lieu de cela, comme nous sommes retournés à la plage, elle a parlé de mon père en termes élogieux, louant en particulier le travail qu'il avait fait de m'élever. Alors que je n'étais pas sûr de ce qu'il fallait faire, je poussai un soupir de soulagement qu'elle semblait avoir accepté mon père pour qui il était.

Au week-end, mon passage à la maison sur la plage devenait un événement régulier. La plupart des gens dans la maison avaient appris mon nom, même s'ils montraient peu d'intérêt pour moi, épuisés par le travail de la journée. La plupart d'entre eux étaient regroupés autour de la télévision par sept ou huit, au lieu de boire et flirter sur la plage. Tout le monde était plus bronzé et tous portaient des pansements sur leurs doigts pour couvrir leurs ampoules.

Le samedi soir, les gens de la maison avaient trouvé des réserves d'énergie supplémentaires, et je suis arrivé alors que des gars déchargeaient des caisses de bières de l'arrière d'une camionnette. J'ai aidé à les transporter et je me suis rendu compte que depuis la première soirée où j'avais vu Savannah, je n'avais pas eu envie de prendre une petite gorgée d'alcool. Comme le week-end auparavant, nous avons mangé près du feu et après, nous sommes allés faire une promenade sur la plage. J'avais apporté une couverture et un panier de pique-nique contenant des collations de la soirée, et couchés sur le dos, nous avons regardé un spectacle d'étoiles filantes avec étonnement, observant les éclairs blancs parcourant le ciel. C'était une de ces soirées parfaites avec juste assez de vent pour nous empêcher d'avoir chaud ou froid, et nous avons parlé et nous embrassés pendant des heures avant de tomber endormit dans les bras de l'autre.

Quand le soleil a commencé sa remontée dans le ciel le dimanche matin, je me suis assis à côté de Savannah. Son visage était éclairé avec la lueur de l'aube, et ses cheveux en éventail sur la couverture. Elle avait un bras sur sa poitrine et l'autre au-dessus de sa tête, et tout ce que je pouvais pensé était que je voudrais passer tous les matins du reste de ma vie à me réveiller à côté d'elle.

Nous sommes allés à l'église, et Tim était aussi présent, en dépit du fait que nous lui avions à peine dit un mot de toute la semaine. Il m'a demandé à nouveau si je voudrais aider sur la maison. Je lui ai dit que je partais le vendredi suivant, et donc je ne savais pas comment je

pourrais aider.

– Je pense que tu le fatigues, a dit Savannah en souriant à Tim.

Il leva les mains.

– Au moins, tu ne pourras pas dire que je n'ai pas essayé.

C'était peut-être la meilleure semaine idyllique que je n'avais jamais passée. Mes sentiments pour Savannah étaient non seulement devenus plus forts, mais comme les jours passaient, j'ai commencé à ressentir une anxiété à l'idée que bientôt, tout ceci serait fini. Chaque fois que ces sentiments ont surgi, j'ai essayé de les éloigner, mais le dimanche soir, je pouvais à peine dormir. Au lieu de cela, je tournais et me retournais, et j'ai pensé à Savannah, et j'ai essayé d'imaginer comment je pourrais être heureux de savoir qu'elle était de l'autre côté de l'océan et entouré par des hommes, dont l'un pourrait venir à se sentir exactement comme je le faisais à son sujet.

Quand je suis arrivé à la maison le lundi soir, je ne pouvais pas trouver Savannah.

J'ai envoyé quelqu'un vérifier sa chambre et j'ai passé la tête dans chaque salle de bains. Elle n'était pas sur le pont à l'arrière ni sur la plage avec les autres.

Je suis descendu à la plage et j'ai demandé aux autres, recevant essentiellement des haussements d'épaules d'indifférence. Deux ou trois personnes ne s'étaient même pas rendu compte qu'elle avait disparu, mais une des filles – Sandy ou Cindy, je n'étais pas sûr – m'a dit qu'elle s'était dirigée vers le bas de la plage il y a de cela environ une heure.

Il a fallu beaucoup de temps pour la trouver. Je marchais sur la plage dans les deux directions, puis finalement sur le quai près de la maison. Sur une intuition, j'ai monté l'escalier, en entendant le bruit des vagues en dessous de moi. Quand j'ai vu Savannah, j'ai pensé qu'elle était sortie au quai pour chercher des marsouins ou regarder les surfeurs. Elle était assise avec ses genoux sous le menton, appuyée contre un poteau et c'est seulement quand je suis arrivé près d'elle que j'ai réalisé qu'elle pleurait.

Je n'avais jamais su tout à fait quoi faire quand je voyais une fille pleurer. En toute honnêteté, je ne savais pas quoi faire quand quelqu'un pleurait. Mon père n'a jamais pleuré, ou s'il l'a fait, ce n'était pas en ma présence. Et la dernière fois que j'ai pleuré, c'était en troisième année quand j'étais tombé de l'arbre à la maison et m'étais

fait une entorse au poignet. Dans mon unité, j'avais vu quelques gars pleurer, et j'avais l'habitude de leur tapoter le dos avant de m'éloigner, les laissant avec quelqu'un qui avait plus d'expérience que moi dans ce domaine.

Avant que je puisse décider quoi faire, Savannah m'a vu. Elle s'essuya à la hâte les yeux et les joues, et je l'ai entendue prendre quelques respirations pour se stabiliser. Son sac, celui que j'avais sauvé de l'océan, était pris en sandwich entre ses jambes.

– Vas-tu bien ? demandai-je.

– Non, répondit-elle et mon coeur s'est serré.

– Veux-tu rester seule ?

Elle l'a considéré.

– Je ne sais pas, a-t-elle finalement dit.

Ne sachant pas quoi faire d'autre, je suis resté là où j'étais.

Savannah soupira.

– Je vais bien.

J'ai glissé mes mains dans mes poches comme je hochai la tête.

– Préfères-tu être seule ? j'ai demandé de nouveau.

– Ai-je vraiment entendu ça de toi ?

J'ai hésité.

– Ouais.

Elle eut un rire mélancolique.

– Tu peux rester, dit-elle. En fait, ce pourrait être agréable si tu t'assois près de moi.

J'ai pris une place, puis, après une brève période d'indécision, j'ai glissé mon bras autour d'elle. Pendant un moment, nous sommes restés assis ensemble sans rien dire. Savannah inhala lentement et sa respiration est devenue plus stable.

Elle essuya les larmes qui ont continué à glisser sur ses joues.

– Je t'ai acheté quelque chose, dit-elle après un certain temps. J'espère que ça ne te dérange pas.

– Je suis sûr que c'est bien, murmurai-je.

Elle renifla.

– Sais-tu ce que je pensais quand je suis arrivée ici ? (Elle n'a pas

attendu une réponse.) Je pensais à nous, dit-elle. La façon dont nous nous rencontrés et comment nous avons parlé la première nuit, comment tu as parlé de tes tatouages et donné à Randy un mauvais oeil. Et ton expression maladroite quand nous sommes allés surfer la première fois, après avoir profité de la vague jusqu'au rivage...

Quand elle s'estompa, j'ai serré sa taille.

– Je suis sûr qu'il y a un compliment là-dedans.

Elle a essayé de rire avec un sourire fragile, mais n'a pas tout à fait réussi.

– Je me souviens tout de ces premiers jours, dit-elle. Et c'est la même chose pour toute la semaine. Passer du temps avec ton père, sortir pour une crème glacée, même regarder ce bateau silencieux.

– Nous n'y retournerons pas, ai-je promis, mais elle leva les mains pour m'arrêter.

– Tu ne me laisses pas finir, dit-elle. Et tu manques mon point. Mon point est que j'ai adoré chaque instant, et je ne m'attendais pas à ça. Je ne suis pas venue ici pour cela, tout comme je ne suis pas venue ici pour tomber en amour avec toi. Ou, d'une certaine façon, avec ton père.

Surpris, je n'ai rien dit.

Elle a mis une mèche de cheveux derrière son oreille.

– Je pense que ton père est fantastique. Je pense qu'il a fait un travail merveilleux en t'élevant et je sais que tu ne t'en rends pas compte, et...

Quand elle semblait être à court de mots, je secouais la tête, perplexe.

– Et c'est pourquoi tu pleurais ? À cause de ce que je ressens pour mon père ?

– Non. Tu ne m'as pas écouté ?

Elle fit une pause, comme si elle cherchait à organiser ses pensées chaotiques.

– Je ne voulais pas tomber en amour avec personne, a-t-elle dit. Je n'étais pas prête pour cela. J'ai vécu cela une fois et ensuite, j'ai été un gâchis. Je sais que c'est différent, mais tu t'en vas dans quelques jours et tout cela sera fini... et je vais être un gâchis de nouveau.

– Cela ne doit pas se terminer, protestai-je.

– Mais ce le sera, dit-elle. Je sais que nous pouvons nous écrire et parler au téléphone de temps en temps, et nous pourrions nous voir

lorsque tu rentreras à la maison pour une permission. Mais ce ne sera pas la même chose. Je ne serai plus en mesure de voir tes expressions comiques. Nous ne serons pas en mesure de nous coucher sur la plage ensemble et regarder les étoiles. Nous ne serons pas en mesure de s'asseoir en face de l'autre et parler et partager des secrets. Et je ne sentirai pas ton bras autour de moi, comme je le fais maintenant.

Je me suis détourné, sentant un sentiment croissant de frustration et de panique. Tout ce qu'elle disait était vrai.

– Ça vient de me frapper aujourd'hui, a-t-elle poursuivi, alors que je regardais les livres à la librairie. J'y suis allée pour t'acheter un livre et quand je l'ai trouvé, j'ai commencé à imaginer comment tu réagirais quand je te le donnerais. La chose était que je savais que je te verrais juste dans quelques heures, puis j'ai réfléchi et décidé que j'avais bien fait. Parce que même si tu étais bouleversé, je savais que nous passerions au travers parce que nous pourrions en parler en face à face. C'est ce dont je me suis rendu compte alors que j'étais assise ici. Que quand nous sommes ensemble, tout est possible. (Elle hésita, puis a continué.) Très vite, cela ne sera plus possible. Je le savais que nous nous sommes rencontrés, que tu serais ici seulement pour deux semaines, mais je ne pensais pas que ça allait être si dur de te dire au revoir.

– Je ne veux pas te dire au revoir, ai-je dit, tournant doucement son visage au mien.

Au-dessous de nous, je pouvais entendre le bruit des vagues s'effondrant contre les pilotis. Un groupe de mouettes sont passées au-dessus et je me penchai pour l'embrasser, mes lèvres caressant à peine les siennes. Son souffle sentait la cannelle et la menthe, et je pensais à nouveau de rentrer à la maison.

Espérant la distraire de ces tristes pensées, je lui ai donné une rapide pression et ai souligné son sac.

– Alors, quel livre m'as-tu acheté ?

Elle semblait perplexe au premier abord, puis se souvint alors qu'elle l'avait mentionné plus tôt.

– Oh oui, je suppose qu'il est temps pour cela, hein ?

Par la façon dont elle l'a dit, je savais soudainement qu'elle ne m'avait pas acheté le dernier Hiaasen. J'ai attendu, mais quand j'ai essayé de répondre à ses yeux, elle se détourna.

– Si je te le donne, dit-elle, sa voix grave, tu dois me promettre de le lire.

Je n'étais pas tout à fait sûr de le faire.

– Bien sûr, ai-je dit en faisant traîner les mots. Je le promets.

Elle hésitait toujours. Puis elle fouilla dans son sac et plongea la main. Quand elle me le tendit, j'ai lu le titre. Dans un premier temps, je ne savais pas quoi penser. C'était un livre – plutôt un manuel – sur l'autisme et syndrome d'Asperger. J'avais entendu parler des deux conditions et avais assumé que je savais de quoi la plupart des gens souffraient, mais ce qui n'était pas beaucoup plus.

– C'est par un de mes professeurs, a-t-elle expliqué. Elle est la meilleure professeure que j'ai eue à l'université. Ses cours sont toujours clairs et les étudiants qui ne se sont pas inscrits passent parfois la voir pour lui parler. Elle est l'un des plus grands experts dans toutes les formes des troubles du développement, et elle est l'une des rares qui ont concentré sa recherche sur les adultes.

– Fascinant, ai-je dit, sans me donner la peine de cacher mon manque d'enthousiasme.

– Je pense que tu pourrais apprendre quelque chose, a-t-elle insisté.

– J'en suis sûr, ai-je dit. Il semble qu'il y ait beaucoup d'informations là-dedans.

– Il y a plus que cela, dit-elle d'une voix calme. Je veux que tu le lises à cause de ton père. Et de la façon dont vous vous entendez tous les deux.

Pour la première fois, je me sentais me raidir.

– Qu'est-ce que cela a à voir avec cela ?

– Je ne suis pas un expert, dit-elle, mais ce livre a été attribué aux deux semestres que j'ai eus, et j'ai dû l'étudier tous les soirs. Comme je l'ai dit, elle a interviewé plus de trois cents adultes avec des troubles.

J'ai retiré mon bras.

– Et ?

Je savais qu'elle a entendu la tension dans ma voix, et elle m'a étudié avec une trace d'appréhension.

– Je sais que je suis seulement une étudiante, mais je passe beaucoup de mes heures en laboratoire avec des enfants qui ont Asperger... Je l'ai vu de près, et j'ai aussi eu la chance de rencontrer un certain nombre des adultes que mon professeur avait interviewé. (Elle se mit à genoux devant moi, tendant la main pour toucher mon bras.) Ton père est très semblable à quelques-uns d'entre eux.

Je pense que je savais déjà où elle voulait en venir, mais pour une raison quelconque, je voulais qu'elle le dise directement.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je me forçant à ne pas la repousser.

Sa réponse a été lente à venir.

– Je pense que ton père peut avoir Asperger.

– Mon père n'est pas retardé...

– Je n'ai pas dit ça, a-t-elle dit. Asperger est un trouble du développement.

– Je ne me soucie pas de ça, ai-je dit en augmentant ma voix. Mon père ne l'a pas. Il m'a élevé, il travaille, il paie ses factures. Il a été marié une fois.

– Tu peux avoir Asperger et bien fonctionner...

Comme elle parlait, j'ai flashé sur quelque chose qu'elle avait dit plus tôt.

– Attends, ai-je dit, essayant de me rappeler comment elle l'avait formulé et en sentant que ma bouche était à sec. Plus tôt, tu as dit que tu pensais que mon père a fait un travail merveilleux en m'élevant.

– Oui, dit-elle, et je veux dire...

Ma mâchoire était serrée comme j'ai compris ce qu'elle me disait réellement et je la regardais comme si je la voyais pour la première fois.

– Mais c'est parce que tu penses qu'il est comme *Rain Man*. En tenant compte de son problème, il a fait un bon travail.

– Non... tu ne comprends pas. Il y a un degré du syndrome d'Asperger, de faible à sévère...

Je l'ai à peine entendue.

– Et tu le respectes pour la même raison. Mais ce n'est pas comme s'il te plaisait réellement.

– Non, attends...

Je l'ai repoussée et me suis levé debout. Ayant tout à coup besoin d'espace, je me dirigeai vers la balustrade en face d'elle. J'ai pensé à ses demandes continuelles de le visiter... et ce n'était pas parce qu'elle voulait passer du temps avec lui.

Parce qu'elle voulait l'étudier.

Mon estomac s'est noué et je lui ai fait face.

- C'est pourquoi tu es venue, n'est-ce pas ?
- Quoi...
- Pas parce que tu l'aimais, mais parce que tu as voulu savoir si tu avais raison.
- Non...
- Arrête de mentir ! criai-je.
- Je ne mens pas !
- Tu étais assise là avec lui, faisant semblant d'être intéressée par ses pièces de monnaie, mais en réalité, tu l'évaluais comme un singe dans une cage.
- Ce n'était pas comme ça ! dit-elle en se levant debout. Je respecte ton père...
- Parce que tu penses qu'il a des problèmes et doit les surmonter, je grognai en terminant pour elle. Ouais, je comprends.
- Non, tu as tort. J'aime ton père...
- C'est pourquoi tu as fait ta petite expérience, pas vrai ? (Mon expression était dure.) Voir si je vais oublier que lorsque tu aimes quelqu'un, tu fais des choses comme ça. C'est cela que tu essayes de me dire ?

Elle secoua la tête.

- Non !

Pour la première fois, elle semblait remettre en question ce qu'elle avait fait, et sa lèvre se mit à trembler. Quand elle parla de nouveau, sa voix tremblait.

- Tu as raison. Je n'aurais pas dû faire cela. Mais je voulais que tu le comprennes.
- Pourquoi ? ai-je dit en faisant un pas vers elle, sentant mes muscles se tendre. Je ne comprends pas l'excuse. J'ai grandi avec lui, tu te souviens ? J'ai vécu avec lui.
- J'ai essayé d'aider, dit-elle, les yeux baissés. Je voulais juste que tu puisses le toucher.
- Je n'ai pas demandé ton aide. Je ne veux pas de ton aide. Et pourquoi est-ce que cela importe dans ta vie, de toute façon ?

Elle se détourna et essuya une larme à toute volée.

- Il ne s'agit pas de ça, dit-elle, sa voix presque inaudible. J'ai pensé que tu voulais le savoir.

– Tu voulais quoi ? j’ai demandé. Que tu penses qu’il y a quelque chose qui ne va pas avec lui ? Que je ne devrais pas m’attendre à avoir une relation normale avec lui ? Que je doive parler de pièces de monnaie si je veux lui parler ?

Je n’ai pas caché la colère dans ma voix et du coin de mes yeux, j’ai vu que des pêcheurs s’étaient tournés vers nous. Mon regard les a empêchés de s’approcher, ce qui était probablement une bonne chose. Comme nous nous sommes regardés, je ne m’attendais pas à ce que Savannah me réponde, et franchement, je ne le voulais pas. J’étais toujours à essayer de digérer le fait que les heures qu’elle avait passées avec mon père n’étaient rien d’autre qu’une mascarade.

– Peut-être, a-t-elle murmuré.

Je clignai des yeux, incertain qu’elle avait dit ce que je pensais qu’elle avait dit.

– Quoi ?

– Tu m’as bien entendu, dit-elle en haussant un peu ses épaules. Peut-être que c’est la seule chose dont tu n’as jamais parlé avec ton père. Ce pourrait être tout ce qu’il peut faire.

Je sentais que mes mains se crispaient en poings.

– Donc, tu dis que c’est ma faute ?

Je ne m’attendais pas à ce qu’elle me réponde, mais elle l’a fait.

– Je ne sais pas, dit-elle en rencontrant mes yeux, et je pouvais toujours voir ses larmes, mais sa voix était étonnamment stable. C’est pourquoi j’ai acheté le livre. Ainsi, tu pourras le lire. Comme tu l’as dit, tu le connais mieux que moi. Et je n’ai jamais dit qu’il est incapable de fonctionner, car il est évident qu’il le fait. Mais pense-y. Ses routines immuables, le fait qu’il ne regarde pas les gens quand il leur parle, sa vie sociale inexistante.

Je m’éloignais à toute vitesse, voulant frapper quelque chose. Quoi que ce soit.

– Pourquoi fais-tu cela ? demandai-je à voix basse.

– Parce que si c’était moi, je voudrais savoir. Et je ne dis pas cela parce que je voulais te blesser ou insulter ton père. Je te l’ai dit parce que je voulais que tu comprennes.

Sa candeur m’a fait douloureusement voir qu’elle croyait e qu’elle disait. Même si je n’aimais pas cela. Je me suis tourné et j’ai descendu les marches jusqu’à la jetée. Je voulais juste partir. De là, loin d’elle.

– Où vas-tu ? je l’ai entendue crier. John ! Attends !

Je l'ai ignorée. Au lieu de cela, j'ai avancé plus vite et une minute plus tard, je suis arrivé à l'escalier de la jetée. Je les ai grimpés, foulé le sable et me dirigea vers la maison. Je n'avais aucune idée si Savannah était derrière moi et comme je me suis approché du groupe, les visages se sont tournés vers moi. Il était clair que j'étais en colère et je le savais. Randy tenait une bière et devait avoir vu Savannah s'approcher parce qu'il s'est déplacé pour me barrer le chemin. Quelques frères de la fraternité ont fait la même chose.

– Qu'est-ce qui se passe ? a-t-il demandé. Qu'est-ce qui ne va pas avec Savannah ?

Je l'ai ignoré et le sentais attraper mon poignet.

– Hé, je te parle !

Pas une sage décision. Je pouvais sentir l'odeur de la bière dans son souffle et je savais que l'alcool lui avait donné du courage.

– Lâche-moi, ai-je dit.

– Est-ce qu'elle va bien ? a-t-il demandé.

– Lâche-moi, ai-je dit à nouveau, ou je vais casser ton poignet.

– Hé, qu'est-ce qui se passe ?

J'ai entendu Tim parler quelque part derrière moi.

– Que lui as-tu fait ? a exigé de savoir Randy. Pourquoi est-ce qu'elle pleure ? Tu lui as fait mal ?

Je pouvais sentir la montée d'adrénaline dans mon sang.

– Dernière chance, j'ai averti.

– Il n'y a aucune raison pour cela ! a crié Tim, plus près cette fois. Calmez-vous, les gars ! Ne vous battez pas !

J'ai senti que quelqu'un essayait de me prendre par derrière. Ce qui s'est passé ensuite était instinctif, plus qu'une affaire de secondes. J'ai enfoncé durement mon coude dans son plexus solaire et j'ai entendu un gémissement soudain; puis j'ai attrapé la main de Randy et l'ai rapidement tordu. Il a crié et est tombé à genoux, et à cet instant, j'ai senti quelqu'un d'autre se précipiter vers moi. J'ai balancé un coup de coude à l'aveuglette et j'ai senti le craquement d'os comme je me suis tourné, prêt pour celui qui viendra ensuite.

– Qu'as-tu fait ? j'ai entendu crier Savannah.

Elle a dû arriver en courant une fois qu'elle a vu ce qui se passait.

Sur le sable, Randy tressaillait en serrant son poignet; le gars qui

m'avait attrapé par-derrière haletait à quatre pattes par terre.

– Tu leur as fait mal ! gémit-elle en se précipitant devant moi. Il essayait juste d'arrêter le combat !

Je me suis tourné. Tim était étendu sur le sol, tenant son visage, du sang jaillissant à travers ses doigts. La vue semblait paralyser tout le monde sauf Savannah, qui est tombée à genoux à ses côtés.

Tim gémit, et malgré le martèlement dans ma poitrine, je sentais mon estomac se tordre. Pourquoi devait-il être lui ? Je voulais lui demander s'il était bien; je voulais lui dire que je n'avais pas voulu le blesser et que ce n'était pas ma faute. Je n'avais pas commencé. Mais cela n'était pas grave. Pas maintenant. Je ne pouvais pas faire semblant comme s'ils devaient me pardonner et oublier, peu importe combien je regrettais ce qui s'était passé.

Je pouvais à peine entendre Savannah se tourmenter comme j'ai commencé à faire marche arrière. Je regardais les autres avec méfiance, en m'assurant qu'ils allaient me laisser partir, ne voulant pas blesser quelqu'un d'autre.

– Oh, bon sang... oh non ! Tu saignes vraiment beaucoup... nous devons aller voir un docteur.

J'ai continué à reculer, puis tourner et monter les escaliers. Je me suis déplacé rapidement dans la maison, avant de monter dans ma voiture. Avant que je ne le sache, j'étais dans la rue, me maudissant pour la soirée entière.

Chapitre dix

Je ne savais pas où aller, j'ai donc conduit sans but pendant un certain temps, les événements de la soirée jouant dans mon esprit. J'étais toujours en colère contre moi et de ce que j'avais fait à Tim – pas tellement aux autres, je l'avoue – et en colère contre Savannah pour ce qui est arrivé sur le quai.

Je pouvais à peine me souvenir comment cela avait commencé. Une minute, je pensais que je l'aimais plus que je ne l'avais jamais imaginé possible, et la minute suivante, nous nous disputions. J'étais encore outré par son subterfuge et ne pouvais pas encore comprendre pourquoi j'étais si en colère. Ce n'était pas comme si mon père et moi étions proches; ce n'était pas comme si je pensais réellement le connaître. Alors pourquoi avais-je été si en colère ? Et pourquoi je l'étais toujours ?

Parce que, m'a demandé ma petite voix intérieure, y-a-t-il une chance qu'elle pourrait avoir raison ?

Cela n'avait pas d'importance, cependant. Qu'il l'était ou ne l'était pas, et alors ? Comment cela allait-il changer quelque chose ? Et pourquoi tout cela serait de ses affaires ?

Comme je conduisais, j'ai laissé la colère virer à l'acceptation, et la colère revenir. Je me suis retrouvé à revivre la sensation de mon coude écrasant le nez de Tim, ce qui n'a fait qu'empirer les choses. Pourquoi était-il venu ? Pourquoi pas eux ? Je n'étais pas celui qui avait commencé.

Et Savannah... ouais, je pourrais être en mesure d'aller là-bas demain pour présenter des excuses. Je savais qu'elle croyait honnêtement ce qu'elle disait et que, à sa manière, elle essayait seulement d'aider. Et peut-être, si elle avait raison, je voulais savoir. Cela expliquerait des choses...

Mais après ce que j'ai fait à Tim ? Comment allait-elle réagir à cela ? Il était son meilleur ami, et même si je me suis juré que cela avait été un accident, est-ce que cela aurait de l'importance pour elle ? Et ce que j'avais fait aux autres ? Elle savait que j'étais un soldat, mais maintenant qu'elle avait vu une petite partie de ce que cela signifiait, ressentirait-elle toujours la même chose pour moi ?

Au moment où j'ai trouvé mon chemin du retour, il était minuit passé. Je suis entré dans la maison obscurcie, j'ai jeté un coup d'oeil dans le

repaire de mon père, puis je suis ensuite allé dans sa chambre. Il n'était pas debout, bien sûr; il est allé se coucher à la même heure chaque nuit. Un homme de routine, comme je le savais et comme Savannah l'avait fait remarquer.

J'ai rampé dans mon lit, sachant que je ne dormirais pas et souhaitant que je puisse recommencer la soirée. Du moment où elle m'avait donné le livre. Je n'avais pas envie de penser davantage à cela, désormais. Je ne voulais pas penser à mon père, ou à Savannah ou à ce que j'avais fait au nez de Tim. Mais pendant toute la nuit, je regardais le plafond, incapable d'échapper à mes pensées.

Je me suis levé quand j'ai entendu mon père dans la cuisine. Je portais les mêmes vêtements de la veille, mais je doute qu'il en fût conscient.

– Bon matin, papa, murmurai-je.

– Salut, John, a-t-il dit. Veux-tu un petit déjeuner ?

– Bien sûr, ai-je dit. Le café est prêt ?

– Dans le pot.

Je me suis versé une tasse. Comme mon père cuisinait, j'ai regardé les manchettes dans le journal, en sachant qu'il lirait la section de devant en premier, puis le métro. Il ne tiendrait pas compte des sports ni de la section de la vie culturelle. Un homme de routine.

– Comment s'est passée ta soirée ? demandai-je.

– Même chose, a-t-il dit.

Je n'étais pas surpris quand il ne m'a pas demandé quoi que ce soit en retour. Au lieu de cela, il a plongé la spatule dans les oeufs brouillés. Le bacon grésillait déjà. À un moment, il se tourna vers moi, et je savais déjà ce qu'il demanderait.

– Pourrais-tu mettre du pain dans le grille-pain ?

Mon père à quitter pour le travail a exactement 7 h 35.

Une fois qu'il fut parti, je parcourus le journal, indifférent aux nouvelles, embarrassé quant à ce que je devais faire ensuite. Je n'avais aucune envie d'aller faire du surf, ou même de quitter la maison, et je me demandais si je devais retourner en rampant dans mon lit pour essayer de me reposer un peu plus quand j'ai entendu une voiture

arriver dans l'entrée. J'ai pensé que ce pourrait être quelqu'un qui viendrait offrir ses services pour nettoyer les gouttières ou laver le terreau de la toiture; j'ai été surpris quand j'ai entendu frapper.

En ouvrant la porte, je me suis figé, complètement pris de court. Tim décala son poids d'un pied sur l'autre.

– Salut, John, a-t-il dit. Je sais que c'est tôt, mais puis-je entrer ?

Un large pansement médical était posé sur son nez et la peau autour de ses yeux était contusionnée.

– Oui... bien sûr, ai-je dit en faisant un pas de côté, essayant toujours de gérer le fait qu'il était ici.

Tim est passé devant moi vers la salle de séjour.

– J'ai failli ne pas trouver ta maison, dit-il. Quand je t'ai laissé l'autre soir, il était tard et je ne peux pas dire que j'avais autant prêté d'attention. J'ai passé quelques fois devant avant de finalement me retrouver.

Il sourit de nouveau, et j'ai réalisé qu'il portait un petit sac de papier.

– Veux-tu du café ? j'ai demandé en essayant d'amortir mon état de choc. Je pense qu'il reste encore du café dans le pot.

– Non, tout est correct. J'ai été éveillé pendant la plus grande partie de la nuit et je préfère ne pas avoir de caféine. J'espère me coucher quand je rentrerai à la maison.

J'ai hoché la tête.

– Hey, écoute... ce qui est arrivé hier soir, j'ai commencé. Je suis désolé. Je ne voulais pas...

Il leva les mains pour m'arrêter.

– C'est correct. Je sais que tu ne le voulais pas. Et j'aurais dû mieux réagir. J'aurais dû essayer d'arrêter les autres gars.

Je l'ai inspecté.

– Est-ce douloureux ?

– Ça va, a-t-il dit. Je viens de passer une partie de la nuit dans la salle d'urgence. Il a fallu un certain temps pour voir un médecin, et il voulait appeler quelqu'un d'autre pour remettre mon nez en place. Mais ils ont juré que tout serait comme avant. Je pourrais avoir une petite bosse, mais j'espère que cela me donnera une apparence plus robuste.

J'ai souri, puis je me sentais mal de le faire.

– Comme je l'ai dit, je suis désolé.

– J'accepte tes excuses, a-t-il dit. Et je l'apprécie. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle je suis venu ici. (Il a fait signe vers le canapé.) Ça te dérange si nous nous asseyons ? Je me sens encore un peu étourdi.

Je me suis assis sur le bord du fauteuil, me penchant en avant avec mes coudes sur mes genoux. Tim était assis sur le canapé, grimaçant en se mettant à son aise. Il a mis le sac de papier de côté.

– Je veux te parler de Savannah, a-t-il dit. Et de ce qui est arrivé hier soir.

Le son de son prénom m'a fait reculer et j'ai regardé au loin.

– Tu sais que nous sommes de bons amis, non ? (Il n'a pas attendu une réponse.) La nuit dernière à l'hôpital, nous avons parlé pendant des heures, et je voulais juste venir ici pour te demander de ne pas être en colère contre elle pour ce qu'elle a fait. Elle sait qu'elle a fait une erreur et que ce n'était pas à elle de diagnostiquer quoi que ce soit chez ton père. Tu avais raison à ce sujet.

– Pourquoi n'est-elle pas ici, alors ?

– En ce moment, elle est sur le site. Quelqu'un doit bien s'occuper des décisions pendant que je récupère. Et elle ne sait pas que je suis ici.

J'ai secoué la tête.

– Je ne sais pas pourquoi je suis devenu si en colère.

– Parce que tu n'as pas voulu l'entendre, a-t-il dit, sa voix calme. J'avais l'habitude de me sentir ainsi chaque fois que j'entendais quelqu'un parler de mon frère, Alan. Il est autiste.

Je levai les yeux.

– Alan est ton frère ?

– Oui, pourquoi ? a-t-il demandé. Savannah t'a parlé de lui ?

– Un peu, ai-je dit en me rappelant que, plus encore qu'Alan, elle a parlé du frère qui avait été si patient avec lui, qui l'avait inspirée pour étudier dans l'enseignement spécialisé.

Sur le canapé, Tim grimaça comme il toucha les ecchymoses sous ses yeux.

– Et pour ta gouverne, poursuit-il, je suis d'accord avec toi. Ce n'était pas de ses affaires, et je lui ai dit. Tu te souviens quand je t'ai dit qu'elle était naïve, parfois ? C'est ce que je voulais dire. Elle veut aider les gens, mais parfois, ça ne fonctionne pas toujours.

– Ce n'était pas seulement elle, ai-je dit. C'était moi, aussi. Comme je

l'ai dit, j'ai réagi de façon excessive.

Son regard était stable.

– Penses-tu qu'elle pourrait avoir raison ?

J'ai croisé mes mains.

– Je ne sais pas. Je ne pense pas, mais...

– Mais tu ne le sais pas. Et si c'était le cas, cela n'a pas d'importance, non ? (Il n'a pas attendu une réponse.) Être là-bas, fais cela, a-t-il dit. Je me souviens quand mes parents et moi sommes allés jusqu'au bout avec Alan. Pendant longtemps, nous ne savions pas ce qui n'allait pas avec lui. Et tu sais ce que j'ai décidé après cela ? Cela n'a pas d'importance. Je l'aime et lui fera attention pour toujours. Mais... l'apprentissage de son état a rendu les choses plus faciles entre nous. Une fois que je l'ai su... Je suppose que je m'attendais à ce qu'il arrête de se comporter d'une certaine manière. Et sans attentes, j'ai trouvé cela plus facile de l'accepter. J'ai digéré cela.

– Et s'il n'a pas Asperger ? demandai-je.

– Il pourrait ne pas l'avoir.

– Et si je pense qu'il l'a ?

Il soupira.

– Ce n'est pas aussi simple que cela, spécialement dans les cas légers, a-t-il dit. Ce n'est pas comme si tu peux lui prendre une fiole de sang et le tester pour cela. Tu pourrais en arriver au point où tu penses que c'est possible, et que c'est tout ce que tu n'as jamais voulu obtenir. Mais tu ne sauras jamais à coup sûr. Et d'après ce que Savannah a dit de lui, honnêtement, je ne pense pas qu'il y aura beaucoup de différence. Et pourquoi le devrait-il ? Il travaille, il t'a élevé... que pourrais-tu attendre de plus d'un père ?

J'ai considéré cela tandis que des images de mon père me traversèrent la tête.

– Savannah t'a acheté un livre, a-t-il dit.

– Je ne sais pas où il est, ai-je admis.

– Je l'ai, a-t-il dit. Je l'ai apporté de la maison.

Il me tendit le sac en papier. D'une certaine manière, le livre semblait plus lourd qu'il l'avait été la veille.

– Merci.

Il se leva, et je savais que notre conversation était terminée. Il s'est

déplacé jusqu'à la porte, mais s'est tourné avec sa main sur la poignée.

– Tu sais que tu n'as pas à le lire, a-t-il dit.

– Je sais.

Il ouvrit la porte, puis s'arrêta. Je savais qu'il voulait ajouter quelque chose d'autre, mais me surprenant, il ne s'est pas retourné.

– Ça t'ennuie si je te demande une faveur ?

– Vas-y.

– Ne brise pas le coeur de Savannah, d'accord ? Je sais qu'elle t'aime, et je veux juste qu'elle soit heureuse.

Je savais alors que j'avais eu raison concernant ses sentiments pour elle. Comme il se dirigea vers sa voiture, je l'ai regardé par la fenêtre, certain qu'il était aussi en amour avec elle.

J'ai mis le livre de côté et suis sorti me promener; quand je suis rentré à la maison, je l'ai évité à nouveau. Je ne peux pas dire pourquoi j'agissais ainsi, à part que ça me faisait peur en quelque sorte.

Après quelques heures, cependant, j'ai éloigné ce sentiment et a passé le reste de l'après-midi à absorber son contenu et revivre des souvenirs de mon père.

Tim a eu raison. Il n'y avait pas de diagnostic clair, pas de règle stricte et rapide, et il n'y avait aucun moyen que je ne puisse jamais le savoir avec certitude. Certaines personnes atteintes Asperger avaient un quotient intellectuel faible, tandis que d'autres, étaient autistes encore plus sévèrement comme personnage de Dustin Hoffman dans *Rain Man*, et étaient considérés comme des génies dans des sujets particuliers. Certains pouvaient très bien fonctionner dans la société sans que personne ne le sache; d'autres ont dû être institutionnalisés. J'ai lu les profils des personnes atteintes du syndrome d'Asperger qui étaient des prodiges de la musique ou des mathématiques, mais j'ai appris qu'ils étaient aussi rares que des prodiges parmi la population générale. Mais le plus important, j'ai appris que quand mon père était jeune, il y avait peu de médecins qui connaissaient les caractéristiques ou les symptômes et que si quelque chose avait été faux, ses parents ne l'auraient jamais su.

Au lieu de cela, les enfants atteints d'Asperger ou d'autisme sont souvent regroupés avec les déficients mentaux ou les timides, et si elles n'ont pas été institutionnalisées, les parents ont été laissés à eux-mêmes à se consoler avec l'espoir qu'un jour, leur enfant pourrait évoluer normalement. La différence entre Asperger et l'autisme peut

parfois se résumer ainsi : une personne avec l'autisme vit dans son propre monde, tandis qu'une personne avec Asperger vit dans notre monde, d'une manière de son propre choix.

Par cette norme, la plupart des gens pourraient être considérés comme ayant l'Asperger. Mais il y avait des indications que Savannah avait eu raison avec mon père. Ses routines invariables, sa maladresse sociale, son manque d'intérêt dans des sujets autres que les pièces de monnaie, son désir d'être seul – tout semblait aussi bizarre que n'importe quoi, mais avec mon père, c'était différent. Alors que d'autres pourraient librement faire les mêmes choix, mon père – comme certaines personnes avec l'Asperger – semblaient avoir été forcé de vivre une vie avec ces choix déjà prédéterminés. À tout le moins, j'ai appris que cela pourrait expliquer le comportement de mon père, et si oui, ce n'était pas qu'il ne changerait pas, mais il ne pouvait pas changer. Même avec toute l'incertitude implicite, j'ai trouvé la réalisation consolante. Et j'ai compris que cela pourrait expliquer deux questions qui m'ont toujours tourmentées au sujet de ma mère : qu'est-ce qu'elle avait vu en lui ? Et pourquoi était-elle partie ?

Je savais que je ne saurais jamais, et je n'avais pas l'intention de fouiller plus loin. Mais avec une imagination fertile dans une maison calme, je pouvais imaginer un homme tranquille qui se mettait à parler avec ferveur de sa collection de monnaies rares à une jeune et pauvre serveuse dans un restaurant, une femme qui passait ses soirées au lit et rêver d'une vie meilleure. Peut-être qu'elle a flirté, ou peut-être que non, mais il a été attiré par elle et a continué à se présenter à la salle à manger. Au fil du temps, elle pourrait avoir senti la gentillesse et la patience en lui qu'il utilisera plus tard en m'élevant. Il est possible qu'elle ait interprété sa nature calme et précise ainsi, sachant qu'il ne serait jamais en colère et violent. Même sans amour, cela aurait pu suffire, si elle a accepté de l'épouser, pensant qu'ils allaient vendre ses pièces de monnaie et qu'après, ils pourraient vivre confortablement. Elle est tombée enceinte et plus tard, quand elle a compris qu'il ne pouvait même pas imaginer l'idée de vendre ses pièces de monnaie, elle a réalisé qu'elle avait pris à un mari qui montrait peu d'intérêt dans tout ce qu'elle faisait. Peut-être que sa solitude a obtenu le meilleur d'elle, ou peut-être qu'elle était juste égoïste, mais de toute façon, elle voulait partir et après la naissance du bébé, elle a pris la première occasion de partir.

Ou peut-être pas.

Je doute si je n'apprendrais jamais la vérité, mais je ne m'en souciais pas vraiment. Je me souciais cependant de mon père, et s'il était affligé avec un peu câblage défectueux dans son cerveau, j'ai

soudainement compris qu'il avait en quelque sorte formé un ensemble de règles de vie, des règles qui lui ont permis de s'insérer dans le monde. Peut-être qu'elles n'étaient pas tout à fait normales, mais il avait néanmoins trouvé une façon de m'aider à devenir l'homme que j'étais. Et à moi, c'était plus que suffisant.

Il était mon père et il avait fait de son mieux. Je le savais maintenant. Et quand enfin, j'ai fermé le livre et l'ai mis de côté, je me suis retrouvé à regarder par la fenêtre, pensant combien j'étais fier de lui tout en essayant d'avalier la boule dans ma gorge.

Quand il est rentré du travail, mon père a changé ses vêtements et se rendit à la cuisine commencer les spaghettis. Je l'ai étudié dans ses mouvements, tout en sachant que je faisais exactement la même chose pour laquelle je m'étais mis en colère contre Savannah de l'avoir fait. C'est étrange comment la connaissance change la perception.

J'ai noté la précision de ses mouvements – la façon dont il a soigneusement ouvert la boîte de spaghettis avant de la mettre de côté et la façon qu'il a travaillé avec la spatule dans les angles droits avec soin, comme il a bruni la viande. Je savais qu'il ajouterait du sel et du poivre, et un moment plus tard, il l'a fait. Je savais qu'il ouvrirait la boîte de sauce tomate et de nouveau, je n'ai pas eu tort. Comme d'habitude, il ne m'a rien demandé sur ma journée, préférant travailler en silence. Hier, j'avais attribué cela au fait que nous étions des étrangers; aujourd'hui, j'ai compris qu'il y avait une possibilité que nous le soyons toujours. Mais pour la première fois dans ma vie, cela ne m'a pas dérangé.

Pendant le dîner, je n'ai rien demandé de sa journée, sachant qu'il ne répondrait pas. Au lieu de cela, je lui ai parlé de Savannah et de ce que notre temps ensemble ressemblait. Par la suite, je l'ai aidé à faire la vaisselle, poursuivant notre conversation unilatérale. Une fois terminé, il s'est étendu pour prendre à nouveau le chiffon. Il essuya le comptoir une seconde fois, puis a fait tourner le sel et le poivre jusqu'à ce qu'ils soient exactement dans la même position qu'ils étaient lorsqu'il est rentré à la maison. J'ai eu le sentiment qu'il voulait participer à la conversation, mais ne savait pas comment, mais je suppose que je tentais de me faire sentir mieux. Cela n'avait pas d'importance. Je savais qu'il était prêt à se retirer dans son repaire.

– Hé, papa, ai-je dit. Que dirais-tu de me montrer quelques-uns des pièces de monnaie que tu as achetées dernièrement ? Je veux en savoir plus à leur sujet.

Il me regarda comme s'il était incertain d'avoir bien entendu, puis jeta ensuite un coup d'oeil au plancher. Il a touché ses cheveux clairsemés, et j'ai vu le sommet de sa tête devenir de plus en plus chauve. Quand il me regarda de nouveau, il semblait presque effrayé.

– Bien, a-t-il finalement dit.

Nous sommes allés à son repaire ensemble, et quand je l'ai senti passer une main douce sur mon dos, et tout ce que je pouvais penser était que je ne m'étais pas senti aussi proche de lui depuis des années.

Chapitre onze

La soirée suivante, comme je me tenais debout sur le quai en admirant le clair de lune argenté sur l'océan, je me demandais si Savannah allait se montrer. La veille, après avoir passé des heures à examiner les pièces de monnaie avec mon père et profiter d'entendre l'excitation dans sa voix comme il les décrivait, je me rendis à la plage. Sur le siège à côté de moi était la note que j'avais écrite à Savannah, lui demandant de me rencontrer ici. J'avais laissé la note dans une enveloppe que j'avais placée sur la voiture de Tim. Je savais qu'il ferait passer l'enveloppe fermée, peu importe combien il ne pourrait ne pas le vouloir. Pendant le court laps de temps où je l'avais connu, j'étais venu à croire que Tim, comme mon père, était une bien meilleure personne que je ne le serais jamais.

C'était la seule chose que je pouvais penser faire. En raison de l'altercation, je savais que je n'étais plus le bienvenu à la maison sur la plage; aussi, je ne voulais pas voir Randy ou Susan ou tous les autres, ce qui fait qu'il était impossible de communiquer avec Savannah. Elle n'avait pas de téléphone cellulaire, je ne savais pas le numéro de téléphone de la maison sur la plage, donc laisser la note était ma seule option.

Je me suis trompé. J'avais réagi de manière excessive, et je le savais. Pas seulement avec elle, mais avec les autres sur la plage. J'aurais dû tout simplement repartir. Randy et ses copains, même s'ils soulevaient des poids et se considéraient comme des athlètes, n'auraient pas eu une chance contre quelqu'un formé pour mettre hors service les gens rapidement et efficacement. Se cela était arrivé en Allemagne, j'aurais pu me retrouver enfermé pour ce que j'avais fait. Le gouvernement n'était pas trop friand de ceux qui utilisaient les acquis du gouvernement dans des façons que le gouvernement n'a pas approuvées.

Donc, j'avais laissé la note, puis regardé l'horloge pendant toute la journée suivante, en me demandant si elle voudrait se montrer. Comme l'heure que j'avais suggérée était arrivée et passée, je me suis trouvé à regarder de façon compulsive par-dessus mon épaule, en poussant un soupir de soulagement quand une figure est apparue au loin. De la façon qu'elle se déplaçait, je savais que ce devait être Savannah. Je me suis penché contre la balustrade en l'attendant.

Elle ralentit ses pas quand elle m'a repéré, puis s'est arrêtée. Aucune

étreinte, aucun baiser – la formalité soudaine m’a fait mal.

– J’ai reçu ta note, dit-elle.

– Je suis heureux que tu sois venue.

– J’ai dû me faufiler, donc personne ne sait que tu es ici, dit-elle. J’ai entendu quelques personnes dire ce qu’ils feraient si tu apparaissais de nouveau.

– Je suis désolé, ai-je plongé sans préambule. Je sais que tu essayais juste d’aider et je l’ai pris de la mauvaise manière.

– Et ?

– Et je suis désolé pour ce que j’ai fait à Tim. C’est un gars formidable, et j’aurais dû faire plus attention.

Son regard ne cillait pas.

– Et ?

J’ai regardé mes pieds, sachant que je n’étais pas réellement sincère dans ce que je m’apprêtais à dire, mais sachant qu’elle voulait l’entendre de toute façon. J’ai soupiré.

– Et Randy et l’autre gars aussi.

Elle continuait toujours à me regarder.

– Et ?

J’étais perplexe. J’ai cherché dans ma tête avant de rencontrer ses yeux.

– Et...

Je me suis arrêté.

– Et quoi ?

– Et...

J’ai essayé, mais je ne pouvais pas arriver à quelque chose.

– Je ne sais pas, avouai-je. Mais peu importe ce que c’est, je suis désolé pour cela aussi.

Elle portait une curieuse expression.

– C’est tout ?

J’y ai pensé.

– Je ne sais pas quoi dire d’autre, admis-je.

C’était une demi-seconde avant que je remarque le moindre soupçon

d'un sourire. Elle se dirigea vers moi.

– C'est tout ? a-t-elle répété, sa voix plus douce.

Je n'ai rien dit. Elle s'approcha et, me surprenant, a glissé ses bras autour de mon cou.

– Tu n'as pas à présenter des excuses, murmurait-elle. Il n'y a aucune raison d'être désolé. J'aurais probablement réagi de la même manière.

– Alors pourquoi l'inquisition ?

– Parce que, dit-elle, cela m'a fait savoir que j'avais raison à ton sujet en premier lieu. Je savais que tu avais un bon cœur.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Juste ce que j'ai dit, répondit-elle. Plus tard, après cette nuit, Tim m'a convaincu que je n'avais pas le droit de dire ce que j'ai dit. Tu avais raison. Je n'ai pas la capacité de faire n'importe quelle évaluation professionnelle, mais j'étais assez arrogante pour penser pouvoir le faire. Quant à ce qui s'est passé sur la plage, j'ai tout vu. Ce n'était pas ta faute. Même ce qui est arrivé à Tim n'était pas ta faute, mais c'était agréable de t'entendre présenter des excuses. Tu sais maintenant que tu pourrais le refaire à l'avenir.

Elle se pencha vers moi, et quand je fermais les yeux, je savais que je ne voulais rien d'autre que la tenir de cette façon pour toujours.

Plus tard, après que nous avons passé une bonne partie de la soirée à parler et à nous embrasser sur la plage, j'ai passé mon doigt le long de sa mâchoire et murmura :

– Merci.

– Pour quoi ?

– Pour le livre. Je crois comprendre mon père un peu mieux maintenant. Nous avons eu un bon moment hier soir.

– J'en suis heureuse.

– Et merci pour être qui tu es.

Quand elle plissa les sourcils, j'embrassai son front.

– Si ce n'était pas de toi, ajoutai-je, je n'aurais pas été en mesure de voir cela de mon père. Tu ne sais pas ce que cela signifie pour moi.

Même si elle devait travailler sur le site de construction le jour suivant, Tim a été en mesure de comprendre quand elle a expliqué que ce

serait la dernière chance pour nous de se voir avant que je retourne en Allemagne.

Quand je l'ai ramenée, il descendit les marches de la maison et s'accroupit à côté de la voiture, au niveau des yeux par la fenêtre. Les ecchymoses avaient obscurci au noir profond. Il a collé sa main sur la fenêtre.

– C'était un plaisir de te rencontrer, John.

– Toi aussi, ai-je dit.

– Sois prudent, d'accord ?

– Je vais essayer, lui répondis-je en lui serrant la main, frappé par le sentiment qu'il y avait un lien entre nous.

Savannah et moi avons passé la matinée au *Fort Fisher Aquarium*, ensorcelés par les étranges créatures qui étaient là. Nous avons vu des poissons-éléphants avec leurs longs nez et des hippocampes miniatures; dans le plus grand réservoir étaient des requins et des tambours rouges. Nous avons ri comme nous touchions un Bernard-l'ermite, et Savannah m'a acheté un porte-clés de la boutique de souvenirs. Pour une raison étrange, il y avait un pingouin dessus, qui ne semblait pas s'amuser.

Par la suite, je l'ai emmenée dans un restaurant ensoleillé tout près de l'eau, et nous nous sommes tenu les mains sur la table, alors que nous regardions les voiliers basculant doucement sur les vagues. Perdus dans l'autre, nous avons à peine remarqué le serveur, qui a dû revenir trois fois avant que nous ouvrions nos menus.

Je me suis émerveillé de la façon facile que Savannah a montré ses émotions et la tendresse de son regard comme je lui ai parlé de mon père. Quand elle m'a embrassé par la suite, j'ai goûté la douceur de son haleine. J'ai pris sa main.

– Je vais t'épouser un jour, tu sais.

– Est-ce une promesse ?

– Si tu veux que ça le soit.

– Eh bien, tu dois me promettre que tu reviendras pour moi quand tu sortiras de l'armée. Je ne peux pas t'épouser si tu n'es pas là.

– Marché conclu.

Plus tard, nous nous sommes promenés sur le terrain de la Plantation Oswald, qui ont magnifiquement restaurée une maison datant d'avant

la guerre, qui se vantait d'être l'un des plus beaux jardins de l'État. Nous avons marché le long des chemins de gravier, tout en contournant les grappes de fleurs sauvages qui s'épanouissaient en mille couleurs différentes dans la chaleur paresseuse du sud.

– À quelle heure tu dois prendre l'avion demain ? a-t-elle demandé.

Le soleil commençait sa descente progressive dans le ciel sans nuage.

– Tôt, ai-je dit. Je serai probablement à l'aéroport avant que tu ne te réveilles.

Elle hocha la tête.

– Tu passeras ta soirée avec ton père, n'est-ce pas ?

– J'avais planifié cela. Je n'ai probablement pas passé autant de temps avec lui que j'aurais dû, mais je suis sûr qu'il comprendrait...

Elle secoua la tête pour m'en empêcher.

– Non, ne change pas tes plans. Je veux que tu passes du temps avec ton père. J'espérais que tu le ferais. C'est pourquoi je suis avec toi aujourd'hui.

Nous avons marché le long d'un chemin bordé de haies élaborées.

– Alors, qu'est-ce que tu veux faire ? demandai-je. À propos de nous, je veux dire.

– Cela ne sera pas facile, a-t-elle dit.

– Je sais que ce ne le sera pas, ai-je dit. Mais je ne veux pas que ça finisse.

Je me suis arrêté, sachant que des mots ne suffiraient pas. Au lieu de cela, par-derrière, j'ai glissé mes bras autour d'elle et j'ai attiré son corps contre le mien. J'ai embrassé son cou et son oreille, en savourant sa peau veloutée.

– Je vais t'appeler autant que je le peux, et je vais t'écrire quand je ne le pourrais pas, et obtenir une autre permission l'année suivante. Où que tu sois, c'est là où j'irai.

Elle se pencha en arrière, en essayant d'attraper un aperçu de mon visage.

– Tu le feras ?

Je l'ai serrée.

– Bien sûr. Je veux dire, je ne suis pas heureux de te quitter, et je souhaite plus que tout que je sois basé à proximité, mais c'est tout ce

que je peux te promettre en ce moment. Je peux demander un transfert dès que je serai de retour, mais tu ne sais jamais comment ces choses se passent.

– Je sais, murmura-t-elle.

Pour une raison quelconque, son expression solennelle m'a rendu nerveux.

– Tu m'éciras ? demandai-je.

– Duh, m'a-t-elle taquiné et ma nervosité a disparu. Bien sûr que je le ferai, dit-elle en souriant. Comment peux-tu même te donner la peine de demander ? Je t'écirai tout le temps. Et pour ta gouverne, j'écis les meilleures lettres.

– Je n'en doute pas.

– Je suis sérieuse, a-t-elle dit. Dans ma famille, c'est ce que nous faisons à peu près tous les jours fériés. Nous écrivons des lettres à ceux qui nous tiennent à coeur. Nous leur disons ce qu'ils signifient pour nous et combien nous les attendons avec impatience quand ils viendront nous voir.

J'ai embrassé son cou à nouveau.

– Alors que vas-tu me dire ? De combien tu es impatiente de me revoir ?

Elle se pencha en arrière.

– Tu devras lire mes lettres.

J'ai ri, mais je sentais mon coeur se briser.

– Tu vas me manquer, ai-je dit.

– Tu vas me manquer aussi.

– Tu ne sembles pas trop peinée.

– C'est parce que j'ai déjà pleuré, tu te souviens ? Par ailleurs, ce n'est pas comme si je ne te reverrai plus jamais. C'est ce que j'ai finalement compris. Oui, ce sera difficile, mais la vie va vite et nous nous reverrons rapidement. Je le sais. Je peux le sentir. Tout comme je peux sentir combien tu t'inquiètes pour moi et combien je t'aime. Je sais dans mon coeur que tout ceci n'est pas fini et que nous passerons à travers cela. Beaucoup de couples le font. Certes, beaucoup de couples ne le font pas, mais ils n'ont pas ce que nous avons.

Je voulais la croire. Je le voulais plus que tout, mais je me demandais si c'était aussi simple que cela.

Quand le soleil avait disparu derrière l'horizon, nous sommes retournés à la voiture, et je l'ai ramenée à la maison sur la plage. J'ai me suis arrêté un peu plus bas de la rue, donc personne dans la maison ne pouvait nous voir, et quand nous sommes sortis de la voiture, j'ai mis mes bras autour d'elle. Nous nous sommes embrassés et je la serrais, sachant avec certitude que la prochaine année serait la plus longue de ma vie. Je souhaitai vivement de ne pas m'être engagé, d'être un homme libre. Mais je ne l'étais pas.

– Je devrais probablement y aller.

Elle hocha la tête, commençant à pleurer. Je sentais un noeud se former dans ma poitrine.

– Je t'écirai, ai-je promis.

– D'accord, a-t-elle dit.

Elle essuya ses larmes et a pris son sac à main. Elle en a sorti un stylo et un petit bout de papier. Elle a commencé à griffonner.

– Ceci est mon adresse privée et mon numéro de téléphone, d'accord ? Et mon adresse électronique, aussi.

J'ai hoché la tête.

– Rappelle-toi qu'ils vont changer les dortoirs cette année, mais je te ferai savoir ma nouvelle adresse dès que je l'aurai. Mais tu pourras toujours me joindre par le biais de mes parents. Ils vont m'expédier tout ce que tu m'enverras.

– Je sais, ai-je dit. Tu as toujours mes coordonnées, n'est-ce pas ? Même si vais en mission quelque part, les lettres vont me rejoindre. Le courrier électronique aussi. L'armée a d'assez bonnes installations avec des ordinateurs, même au milieu de nulle part.

Elle serra ses bras comme un enfant abandonné.

– Cela me fait peur, dit-elle. Toi étant un soldat, je veux dire.

– Tout ira bien, je l'ai rassurée.

J'ai ouvert la portière de la voiture, puis j'ai pris mon portefeuille. J'ai glissé la note qu'elle avait griffonnée à l'intérieur, puis a ensuite ouvert mes bras à nouveau. Elle est venue à moi et je l'ai tenue pendant une longue période, en imprimant la sensation de son corps contre le mien.

Cette fois, ce fut elle qui s'écarta. Elle fouilla dans son sac à main à nouveau et a sorti une enveloppe.

– J'ai écrit cela pour toi la nuit dernière. Pour te donner quelque chose à lire dans l'avion. Ne le lis pas d'ici là, d'accord ?

J'ai hoché la tête et l'embrassa une dernière fois, puis j'ai glissé derrière le volant de la voiture. J'ai démarré la voiture et comme j'ai commencé à avancer, elle a crié :

– Salue ton père pour moi. Dis-lui que je pourrais m'arrêter en passant au courant des prochaines semaines, d'accord ?

Elle fit un pas en arrière comme la voiture commençait à rouler. Je pouvais toujours la voir par le rétroviseur. J'ai pensé m'arrêter. Mon père comprendrait. Il savait combien Savannah signifiait pour moi, et il voudrait que nous passions cette dernière soirée ensemble.

Mais j'ai continué de rouler, en regardant son image dans petit miroir rapetisser, sentant mon rêve se dérober.

Le dîner avec mon père était plus calme que d'habitude. Je n'ai pas eu l'énergie nécessaire pour tenter une conversation, et même mon père l'a réalisé. Je me suis assis à la table pendant qu'il cuisinait, mais au lieu de se concentrer sur la préparation, il me regarda de temps en temps avec de l'inquiétude dans ses yeux. J'ai été surpris quand il a éteint le brûleur et s'est approché de moi.

Lorsqu'il fut près, il posa une main sur mon dos. Il ne dit rien, mais il n'avait pas à le faire. Je savais qu'il comprenait que j'avais mal, et il resta debout sans bouger, comme s'il cherchait à absorber ma douleur dans l'espoir de me l'enlever et d'en faire sienne.

Dans la matinée, mon père m'a conduit à l'aéroport et est resté debout à côté de moi pendant que j'attendais d'être appelé pour mon vol. Quand ce fut le temps, je me levai. Mon père tendit la main; au lieu de cela, je l'ai étreint. Son corps était rigide, mais je ne m'en suis pas soucié.

– Je t'aime, papa.

– Je t'aime aussi, John.

– Trouve de bonnes pièces de monnaie, d'accord ? ajoutai-je. Je veux tout savoir sur elles.

Il jeta un coup d'oeil au plancher.

– J'aime bien Savannah, a-t-il dit. Elle est une gentille fille.

C'est sorti de nulle part, mais de toute façon, c'était exactement ce que je voulais entendre.

Dans l'avion, je me suis assis avec la lettre que Savannah m'avait écrite, en la tenant sur mes genoux. Bien je voulais l'ouvrir immédiatement, j'ai attendu jusqu'à ce que nous ayons décollé de la piste. De fenêtre, je pouvais voir la côte, et j'ai cherché d'abord la jetée, puis la maison. Je me demandais si elle dormait encore, mais je voulais penser qu'elle était sur la plage et qu'elle surveillait l'avion.

Quand je fus prêt, j'ai ouvert l'enveloppe. À l'intérieur, elle avait placé une photo d'elle et je regrettais soudainement de ne pas lui en avoir laissé une de moi. Je regardais son visage un long moment, puis la mise de côté. Je pris une profonde inspiration et commença à lire.

Cher John,

Il y a tellement de choses que je veux te dire, mais je ne sais pas par où je devrais commencer. Devrais-je commencer en te disant que je t'aime ? Ou que les jours que j'ai passés avec toi ont été les plus heureux de ma vie ? Ou que, pendant le court laps de temps que je t'ai connu, j'en suis venue à croire que nous étions faits pour ensemble ? Je pourrais dire toutes ces choses et tout serait vrai, mais je les relis, tout ce que je peux penser est que je voudrais être avec toi aujourd'hui, en tenant ta main et regarder ton sourire insaisissable.

À l'avenir, je sais que je vais revivre notre temps ensemble mille fois. Je vais entendre ton rire et voir ton visage, et sentir tes bras autour de moi. Tu vas me manquer plus que tout ce que tu peux imaginer. Tu es un gentleman rare, John, et je chéris tout de toi. Dans tous nos moments passés ensemble, tu ne m'as jamais pressée de coucher avec toi, et je ne peux pas te dire combien cela signifiait pour moi. Cela a rendu ce que nous avons encore plus spécial, et c'est ainsi que je veux me rappeler pour toujours mon temps avec toi. Comme contempler une lumière blanche pure à couper le souffle pour les yeux.

Je vais penser à toi chaque jour. Une partie de moi a peur qu'il vienne un moment où tu ne te sentiras pas de la même façon, que tu aies en quelque sorte oublié ce que nous avons partagé, c'est donc ce que je peux faire.

Où que tu sois et peu importe ce qui se passe dans ta vie, quand c'est la première nuit de la pleine lune comme ce l'était la première fois que nous nous sommes rencontrés, je veux que tu regardes le ciel nocturne. Je veux que tu penses à moi et ce que nous avons partagé

pendant cette semaine, parce que partout où je suis et peu importe ce qui se passe dans ma vie, c'est exactement ce que je vais faire. Si nous ne pouvons pas être ensemble, nous pouvons au moins partager cela, et peut-être que nous deux, nous pourrions faire durer ce dernier jour pour toujours.

Je t'aime, John Tyree et je vais tenir à la promesse que tu m'as faite une fois. Si tu reviens, je t'épouserai. Si tu casses ta promesse, tu me briseras le coeur.

Avec amour,

Savannah.

Au-delà de la fenêtre et à travers les larmes dans mes yeux, je pouvais voir une couche de nuages répartie en dessous de moi. Je n'avais aucune idée d'où nous étions. Tout ce que je savais, c'était que je voulais faire demi-tour et rentrer à la maison, pour être à la seule place où j'étais censé être.

Partie II

Chapitre douze

Quelques heures plus tard, en cette première nuit seul en Allemagne, j'ai lu la lettre de nouveau, revivant notre temps ensemble. C'était facile; ces souvenirs avaient déjà commencé à me hanter et semblaient parfois plus réels que ma vie en tant que soldat. Je pouvais sentir la main de Savannah dans la mienne et la regarder comme elle secoua l'eau de ses cheveux sur la plage. J'ai ri à haute voix en me rappelant ma surprise quand elle a monté sa première vague jusqu'au rivage. Mon temps avec Savannah m'a changé, et les hommes dans mon équipe ont remarqué la différence. Au cours des semaines suivantes, mon ami Tony m'a taquiné sans relâche, dans la croyance béate qu'il avait finalement raison quant à l'importance de la compagnie féminine. C'était de ma faute pour lui avoir parlé de Savannah. Tony, cependant, a voulu en savoir plus que ce que j'étais prêt à partager. Tandis que je lisais, il s'est assis dans la chaise en face de moi, souriant comme un idiot.

– Raconte-moi à nouveau ta sauvage idylle de vacances, a-t-il dit.

Je me suis forcé à continuer de garder mes yeux sur la page, faisant de mon mieux pour l'ignorer.

– Savannah, n'est-ce pas ? Sa-van-nah. Putain, j'adore ce nom. Il me semble tellement... délicat, mais je parie que tu étais un tigre en cage, n'est-ce pas ?

– Ferme-la, Tony.

– Tu ne m'obligeras pas. N'ai-je pas été celui qui t'avait tout dit cela cette fois ? Te dire que tu devais sortir ? Tu as finalement écouté et maintenant, c'est le temps du remboursement. Je veux les détails.

– Ce n'est pas de tes affaires.

– Mais tu as bu de la tequila, n'est-ce pas ? Je t'avais dit que ça marche à chaque fois.

Je n'ai rien dit. Tony leva les mains.

– Allez, tu sais que tu peux tout me dire, n'est-ce pas ?

– Je ne veux pas en parler.

– Parce que tu es amoureux ? Ouais, c'est ce que tu as dit, mais je commence à penser que tu as tout inventé.

– C'est ça. Je l'ai fait. Sommes-nous quittes ?

Il secoua la tête et se leva de sa chaise.

– Tu es un chiot malade d'amour.

Je n'ai rien dit, mais comme il s'éloigna, je savais qu'il avait raison. J'étais éperdument fou de Savannah. J'aurais fait n'importe quoi pour être avec elle, et j'ai demandé un transfert vers les États. Mon dur à cuire de commandant semblait prendre cela sérieusement en considération. Quand il a demandé pourquoi, je lui ai parlé de mon père au lieu de Savannah. Il écouta pendant un moment, puis se pencha en arrière dans sa chaise et dit :

– Les chances ne sont pas bonnes, sauf si la santé de ton père est un problème.

En sortant de son bureau, je savais que je n'irais nulle part pendant au moins les seize prochains mois. Je n'ai pas pris la peine de cacher ma déception, et la prochaine fois que lune fut pleine, j'ai quitté la caserne et erra jusqu'à l'une des zones herbeuses que nous utilisions pour jouer au football. Je m'étends sur le dos et regardait la lune, me souvenant de tout et détestant le fait que j'étais si loin.

Dès le début, les appels et les lettres entre nous étaient réguliers. Nous nous envoyons des courriers électroniques, mais j'ai vite compris que Savannah préférerait écrire, et elle voulait que je fasse la même chose.

Je sais que ce n'est pas aussi immédiat que le courrier électronique, mais c'est ce que je voudrais à ce sujet, m'a-t-elle écrit. J'aime la surprise de trouver une lettre dans la boîte aux lettres et l'attente fébrile que je ressens quand je me prépare à l'ouvrir. J'aime le fait que je peux la prendre avec moi pour lire à mon aise, et que je peux m'appuyer contre un arbre et sentir la brise sur mon visage quand je vois tes mots sur le papier. Ça me plaît d'imaginer comment tu étais quand tu l'as écrit : ce que tu portais, ton environnement, la façon que tu as tenu le stylo. Je sais que c'est un cliché et c'est probablement de la marque, mais je continue de t'imaginer assis dans une petite table à une table de fortune, avec une lampe à l'huile qui brûle à côté de toi, tandis que le vent souffle à l'extérieur. C'est tellement plus romantique que de lire quelque chose sur la même machine que tu utilises pour télécharger de la musique ou faire des recherches.

Je souris à cela. Elle était, après tout, dans l'erreur sur la tente et la table de fortune, ainsi que la lampe à huile, mais j'ai dû admettre que ça peignait un tableau plus intéressant que la réalité de mon bureau éclairé avec une lampe fluorescente à l'intérieur d'une baraque en bois.

Comme les jours et les semaines passaient, mon amour pour Savannah semblait devenir encore plus fort. Parfois, je me glissais loin des gars pour être seul. Je sortais la photographie de Savannah et la regardait de près, étudiant tous les traits. C'était étrange, mais autant que je l'aimais et me souvenait de notre temps ensemble, j'ai constaté que comme l'été se tourna vers l'automne, puis a changé à nouveau pour l'hiver, j'étais plus reconnaissant pour la photographie. Oui, je me suis convaincu que je pouvais me souvenir d'elle exactement, mais quand j'étais honnête avec moi-même, je savais que je perdais des détails. Ou peut-être, je me suis rendu compte, je ne les avais peut-être jamais remarqués.

Sur la photo, par exemple, j'ai réalisé que Savannah avait un petit grain de beauté sous son oeil gauche, quelque chose que j'avais un peu oublié. Ou en l'inspectant minutieusement, son sourire était un peu tordu. Ce sont les imperfections qui l'ont en quelque sorte rendue parfaite à mes yeux, mais je détestais le fait que je devais utiliser une photo pour en apprendre davantage sur eux.

D'une certaine manière, j'ai continué ma vie. Autant que je pensais à Savannah, autant qu'elle me manquait, j'avais un travail à faire. À partir de septembre – grâce à un ensemble de circonstances que même l'armée avait de la difficulté à expliquer – mon équipe et moi avons été envoyés au Kosovo pour la deuxième fois afin de rejoindre la Première Division blindée encore sur une autre mission de maintien de la paix, tandis que presque tous les autres dans l'infanterie étaient renvoyés en Allemagne. C'était relativement calme et je n'ai pas utilisé mon arme à feu, mais cela ne signifie pas que je passais mes journées à cueillir des fleurs et désirant ardemment Savannah. J'ai nettoyé mon arme à feu, a monté la garde pour les fous, et quand vous êtes obligé d'être vigilant pendant des heures, vous êtes fatigué par la nuit. Je peux honnêtement dire que je pouvais passer deux ou trois jours sans me demander ce que Savannah faisait ou même de penser à elle. Est-ce que cela rendait mon amour moins réel ? Je me suis posé la question des dizaines de fois au cours de ce voyage, mais j'ai toujours décidé que ce n'était pas le cas, pour la simple raison que sa photo me prenait en embuscade quand j'y pensais le moins, m'accablant avec la même douleur que le jour où je suis parti. Tout pouvait faire ressortir cela : un ami parlant à sa femme, voir un couple se tenir par la main, ou même la façon avec laquelle certains villageois nous

souriaient comme nous passions devant eux.

Les lettres de Savannah sont arrivées tous les dix jours environ, et elles s'étaient accumulées au moment où je suis revenu en Allemagne. Aucune ne ressemblait à la lettre que j'avais lue dans l'avion; elles étaient surtout informelles et bavardes, et elle retenait la vérité sur ses sentiments jusqu'à la toute fin. Dans le même temps, j'ai appris les détails de sa vie quotidienne : ils avaient terminé la première maison avec un peu de retard, ce qui a rendu les choses plus difficiles quand il est venu le temps de construire la deuxième maison. Pour celle-là, ils ont dû travailler de longues heures, même si tout le monde était devenu plus efficace dans leurs tâches. J'ai appris qu'après avoir achevé la première maison, ils avaient organisé une grande fête pour tout le quartier et qu'ils avaient été grillés à plusieurs reprises tandis que l'après-midi avançait. J'ai appris que l'équipe de travail avait célébré en allant à la Cabane de la Crevette et que Tim avait dit que cela avait été la meilleure atmosphère de tous les restaurants où il avait été. J'ai appris qu'elle a obtenu la plupart des cours avec les professeurs qu'elle avait demandé, et qu'elle était très heureuse de suivre la psychologie adolescente avec un docteur Barnes, qui venait de voir un article important publié dans une certaine revue sur la psychologie ésotérique. Je n'ai pas besoin de croire que Savannah pensait à moi chaque fois qu'elle tapait un clou ou aidait à glisser une fenêtre en place, ou penser à moi au milieu d'une conversation avec Tim, elle souhaite toujours que c'était à moi quand elle parlait. Je me plaisais à penser que ce que nous avions était plus profond que cela, et au fil du temps, que la croyance en mon amour pour elle devenait encore plus forte.

Bien sûr, je voulais savoir si elle se souciait toujours de moi et en cela, Savannah ne m'a jamais déçu. Je suppose que c'était la raison pour laquelle je conservais chaque lettre qu'elle m'avait envoyée. Vers la fin de chaque lettre, il y avait toujours quelques phrases, peut-être même un paragraphe, où elle écrivait quelque chose qui me faisait prendre une pause, des mots qui me faisaient me souvenir, et que je me trouvais à relire des passages en essayant d'imaginer sa voix comme je les ai lues. Comme ceci, de la seconde lettre que j'ai reçue :

Quand je pense à ce que toi et moi avons partagé, je sais qu'il serait facile pour les autres de classer notre temps ensemble comme simplement un sous-produit des jours et des nuits passés à la mer, une « aventure » qui, à long terme, ne signifierait absolument rien. C'est pourquoi je ne parle pas de nous aux autres. Ils ne comprendraient pas, et je ne ressens pas le besoin d'expliquer, tout

simplement parce que je sais dans mon coeur combien c'était réel. Quand je pense à toi, je ne peux pas m'empêcher de sourire, sachant que tu m'as complété d'une certaine façon. Je t'aime, pas seulement pour le moment, mais pour toujours et je rêve du jour où tu me prendras de nouveau dans tes bras.

Ou ceci, de sa lettre après que je lui ai envoyé une photo de moi :

Et finalement, je tiens à te remercier pour la photo. Je l'ai déjà mis dans mon portefeuille. Tu sembles en bonne santé et heureux, mais je dois te dire que j'ai pleuré quand je l'ai vue. Non pas parce qu'elle m'a rendu triste – comme si je ne serais pas en mesure de te voir –, mais parce qu'elle m'a rendue heureuse. Elle m'a rappelé que tu es la meilleure chose qu'il ne m'est jamais arrivé.

Et ceci, d'une lettre qu'elle avait écrite pendant que j'étais au Kosovo :

Je dois dire que ta dernière lettre m'a inquiété. Je veux en entendre parler, j'ai besoin d'en savoir plus à ce sujet, mais je me retrouve à retenir mon souffle et à avoir peur pour toi lorsque tu me dis comment est vraiment ta vie. Ici, je me prépare à rentrer à la maison pour Thanksgiving et m'inquiéter pour les examens, et que tu es quelque part de dangereux, entouré par des gens qui veulent te faire du mal. Je souhaite juste que ces gens puissent savoir comment tu es comme je te connais, parce qu'alors, tu serais en sécurité. Tout comme je me sens en sécurité quand je suis dans tes bras.

Le Noël cette année-là était une affaire lamentable, mais c'était toujours triste quand vous êtes loin de la maison. Ce n'était pas mon premier Noël seul depuis mes années passées au service. Chaque fête avait été passée en Allemagne et quelques gars dans notre caserne avaient installé un arbre – une sorte de bâche verte renforcée avec un bâton et décorée avec des lumières clignotantes. Plus de la moitié de mes copains étaient rentrés chez eux – j'étais l'un des malchanceux qui ont dû rester dans le cas où nos amis les Russes se

seraient mis dans la tête que nous étions toujours ennemis et des ennemis mortels – et la plupart des autres sont allés dans des bars de la ville pour célébrer la Veille de Noël en nous bombardant sur la qualité de la bière allemande. J'avais déjà ouvert le paquet que Savannah m'avait envoyé – un chandail qui me rappelle quelque chose dont Tim en ferait l'usage et un paquet de biscuits faits maison – et je savais qu'elle avait déjà reçu le parfum que je lui avais envoyé. Mais j'étais seul et comme cadeau pour moi, j'ai rejoué l'excitation dans sa voix pendant des semaines après. Nous avons fini par nous parler pendant plus d'une heure. Le son de sa voix m'avait manqué. J'avais oublié son accent chantant et le ton sonore qui s'accroissait quand elle commençait à parler rapidement. Je me suis penché sur ma chaise, m'imaginant qu'elle était avec moi et l'écoutant me décrire comment la neige tombait. En même temps, j'ai réalisé qu'il neigeait à l'extérieur de ma fenêtre, comme si pendant seulement un instant, cela me faisait sentir comme si nous étions ensemble.

En janvier 2001, j'avais commencé à compter les jours à quand je la reverrai. Ma permission d'été était en juin, et je serais loin de l'armée pour au moins un an. Je me réveillais le matin et me disais à moi-même qu'il restait 360 jours, puis 359 et 358 jusqu'à ce que je sois sorti de l'armée, mais que je verrais Savannah dans 178, puis 177 et 176 et ainsi de suite. C'était tangible et réel, presque assez pour que je rêve de retourner vivre en Caroline du Nord; mais d'autre part, cela a malheureusement fait ralentir le temps. N'est-ce pas ainsi que cela se passe quand vous voulez vraiment quelque chose ? Cela me rappelait quand j'étais enfant et les jours qui s'allongeaient comme j'attendais les vacances d'été. S'il n'avait pas été des lettres de Savannah, je n'ai aucun doute que l'attente aurait semblé beaucoup plus longue.

Mon père m'écrivait aussi. Pas avec la même fréquence que Savannah, mais mensuellement, selon ses propres habitudes. À ma surprise, ses lettres étaient deux ou trois fois plus longues que la seule page à laquelle j'avais été habitué. Les pages supplémentaires étaient exclusivement sur les pièces de monnaie. Dans mon temps libre, je visitais le centre informatique et faisais un peu de recherche. Je recherchais pour certaines pièces de monnaie, collectait l'histoire et envoyais les informations dans une lettre pour mon père. Je vous jure, la première fois que je l'ai fait, je pensais que j'avais vu des larmes sur la lettre suivante qu'il m'a envoyée. Non, pas vraiment – je sais que c'était juste mon imagination, car il n'a même jamais mentionné ce que j'avais fait –, mais je voulais croire qu'il se pencha sur les données avec la même intensité qu'il avait faite en étudiant le Greysheet.

En février, j'ai été envoyé à des manoeuvres avec d'autres troupes de

l'OTAN : un de ces « prétendons que nous sommes dans une bataille en 1944 », dans laquelle nous étions censés faire face à un assaut de chars à travers la campagne allemande. Un peu vain, si vous me demandez. Ces sortes de guerres sont depuis longtemps terminées, suivies par le chemin des soldats espagnols qui faisait du dynamitage avec leurs gros canons et tous les chevaux de la cavalerie américaine pour aller à leur rescousse. Ces jours-là, ils ne disent jamais qui sont censés être nos ennemis, mais tout le monde savait que c'était les Russes, ce qui avait encore moins de sens, car ils sont censés être nos alliés maintenant. Même s'ils ne l'étaient pas, le simple fait qu'ils n'ont pas que de nombreux chars, et même s'ils en construisaient secrètement des milliers dans une usine en Sibérie avec l'intention d'envahir l'Europe, n'importe quel char serait très probablement confronté à des frappes aériennes et nos propres divisions mécanisées au lieu de l'infanterie. Mais qu'est-ce que j'en savais, pas vrai ? Le temps était misérable, aussi, avec une certaine colère devant le temps froid se déplaçant vers l'Arctique alors que les manoeuvres avaient commencé. C'était épique, avec de la neige, du grésil et la grêle, et le vent à cinquante miles à l'heure, me faisant penser aux troupes de Napoléon sur la retraite de Moscou. Il faisait si froid que du givre se formait sur mes sourcils, me faisant mal respirer, et mes doigts se collaient au canon si j'y touchais accidentellement. Cela piquait comme l'enfer pour les faire décoller, et j'ai perdu un bon morceau de peau sur le bout des doigts dans le processus. Mais j'ai gardé mon visage couvert et ma main sur le stock après cette marche dans la boue glaciale provoquée par des averses de neige sans fin, en essayant du mieux que je le pouvais pour ne pas devenir une statue de glace tandis que nous faisions semblant de combattre l'ennemi.

Nous avons passé dix jours à faire cela. La moitié de mes hommes ont eu des engelures, l'autre moitié a souffert d'hypothermie, et au moment où nous avons terminé, mon équipe a été réduite à seulement trois ou quatre hommes; tout le monde terminait à l'infirmerie une fois que nous sommes rentrés à la base. Y compris moi. L'expérience entière a été à peu près la chose la plus ridicule et idiote que l'armée ne nous a jamais fait faire. Et c'est peu dire, car j'ai fait beaucoup de choses idiotes pour le bon vieil Oncle Sam et la *Big Red One*. À la fin, notre commandant marchait dans la salle, félicitant mon équipe pour le travail accompli. Je voulais lui dire que peut-être notre époque aurait mieux utilisé l'apprentissage des tactiques de guerre modernes ou, à tout le moins, à écouter la chaîne météo. Mais au lieu de cela, j'ai offert un salut et une reconnaissance, étant le bon fantassin de l'armée que je suis.

Après cela, j'ai passé les mois suivants sans incident sur la base. Bien

sûr, nous avons eu occasionnellement des cours sur les armes ou la navigation, et de temps en temps, je me promenais en ville pour prendre une bière avec les gars, mais la plupart du temps, je soulevais des tonnes de poids, courais des centaines de miles et bottais les fesses de Tony chaque fois que nous avons été sur le ring de boxe.

Le printemps en Allemagne n'était pas aussi mauvais que je le pensais qu'il serait après la catastrophe que nous avons subie à travers les manoeuvres. La neige avait fondu, les fleurs sont sorties, et l'air avait commencé à se réchauffer. Enfin, pas très chaud, mais cela dépassait le point de congélation et c'était assez pour que la plupart de mes copains et moi nous mettions en short et jouer au frisbee, ou au softball à l'extérieur.

Comme juin approchait, je me suis retrouvé à être nerveux de revenir en Caroline du Nord. Savannah avait obtenu son diplôme et était déjà à l'école d'été pour suivre des cours pour sa maîtrise, alors j'ai planifié de me rendre à Chapel Hill. Nous aurions deux semaines fabuleuses à passer ensemble, et même quand j'irai voir mon père à Wilmington, elle a prévu de venir avec moi – et je me suis retrouvé à me sentir en alternance nerveux et excité, et effrayé à la pensée que oui, nous avions correspondu par courrier et parlé au téléphone. Oui, j'étais sorti pour regarder la pleine lune la première nuit, et dans ses lettres, elle m'a dit qu'elle l'avait fait aussi. Mais je ne l'avais pas vue depuis presque un an, et je n'avais pas la moindre idée comment elle réagirait lorsque nous serions de nouveau face à face. Se précipiterait-elle dans mes bras quand je descendrai de l'avion, ou si sa réaction serait-elle plus sobre, peut-être un doux baiser sur la joue ? Tomberions-nous immédiatement dans une conversation facile, ou nous retrouverions-nous à parler du temps et se sentir maladroits autour de l'autre ? Je ne savais pas, et je restais éveillé la nuit à imaginer mille scénarios différents.

Tony savait ce que je vivais, mais il faisait attention de ne pas trop me parler d'elle. Au lieu de cela, comme la date approchait, il me tapa dans le dos.

– Tu vas la voir bientôt, a-t-il dit. Tu es prêt pour ça ?

– Ouais.

Il sourit.

– N'oublie pas de boire un peu de tequila sur le chemin du retour.

J'ai fait une grimace et Tony se mit à rire.

– Ça va très bien aller, a-t-il dit. Elle t'aime, mec. Elle veut juste savoir combien tu l'aimes.

Chapitre treize

En juin 2001, on m'a donné ma permission et je suis immédiatement parti à la maison, sur un vol de Francfort à New York, puis à Raleigh. C'était un vendredi soir, et Savannah avait promis de venir me chercher à l'aéroport avant de m'amener à Lenoir pour rencontrer ses parents. Elle avait laissé tomber cette petite surprise le jour avant le vol. Je n'avais rien contre rencontrer ses parents, vous savez. J'étais sûr qu'ils sont des gens formidables et tout, mais si j'avais eu mon mot à dire, j'aurais préféré avoir Savannah à moi tout seul pendant les premiers jours. C'est un peu difficile de rattraper le temps perdu avec les parents autour. Même si nous n'étions pas intimes physiquement – et connaissant Savannah, j'étais assez sûr que nous ne le serions pas, même si j'ai gardé mes doigts croisés – comment ses parents me traiteraient-ils si je ne ramenaient pas leur fille avant les premières heures du matin, même si tout ce que nous ferions était de regarder les étoiles ? Certes, elle était une adulte, mais les parents sont drôles quand il s'agit de leurs propres enfants, et je ne me faisais aucune illusion qu'ils seraient compréhensifs face à tout cela. Elle serait toujours leur petite fille, si vous voyez ce que je veux dire.

Mais Savannah avait eu un point quand elle m'a expliqué. J'avais deux week-ends libres, et si j'avais prévu de voir mon père pendant le deuxième week-end, je devais voir la sienne le premier week-end. Par ailleurs, elle semblait tellement excitée à propos de tout cela que tout ce que je pouvais dire était que j'étais impatient de les rencontrer. Je me demandais si je pourrais lui tenir la main, et j'ai spéculé si je pouvais lui parler en faisant un petit détour sur la route vers Lenoir.

Dès que l'avion a atterri, mon anticipation a augmenté et je pouvais sentir mon impatience en plein essor. Mais je ne savais pas comment agir. Devrais-je courir vers elle dès que je la verrais ou si je devais être cool et garder le contrôle ? Je n'étais toujours pas sûr, mais avant que je puisse m'en apercevoir, je me déplaçais rapidement parmi la foule, puis dans l'allée. J'ai lancé mon sac sur mon épaule comme je suis sorti sur la rampe qui donnait accès au terminal. Je ne l'avais pas vue dans un premier temps avec tous ces gens autour. Quand j'ai balayé la zone une deuxième fois, je l'ai vue à gauche et je me suis immédiatement rendu compte que tous mes soucis avaient été inutiles, car quand elle m'a repéré et arriva en courant à toute allure. J'ai eu à peine le temps de déposer mon sac avant qu'elle ne saute dans mes bras, et le baiser qui suivit était magique et complet avec sa

langue, et tout. Le paradis sur terre ! Et quand elle s'est légèrement écartée, elle a murmuré :

– Tu m'as tellement manqué.

Je me sentais comme si j'avais été récompensé après une année d'absence.

Je ne sais pas combien de temps nous avons été ainsi, mais quand nous avons finalement commencé à nous déplacer vers l'arrivée des bagages, je glissai ma main dans la sienne, sachant que je ne l'aimais pas seulement plus que la dernière fois que je l'avais vue, mais plus que je n'aimerais jamais quelqu'un.

En voiture, nous avons parlé facilement, mais nous avons fait un petit détour. Après un arrêt à une aire de repos, nous avons fait comme des adolescents. C'était super et deux heures plus tard, nous sommes arrivés chez elle. Ses parents attendaient sur le porche d'une maison de style victorien de deux étages. Me surprenant, sa mère me serra aussitôt que je me suis approché, puis m'a offert une bière. J'ai refusé, surtout parce que je savais que je serais le seul à boire, mais j'ai apprécié l'effort. La mère de Savannah, Jill, lui ressemblait beaucoup : amicale, ouverte et beaucoup plus solide qu'elle. Son père était exactement le même, et j'ai réellement passé un bon moment en visite avec eux. Cela n'a pas dérangé que Savannah et moi nous tenions par la main et semblait complètement à l'aise de le faire. Vers la fin de la soirée, elle et moi sommes allés prendre une longue promenade au clair de lune. Au moment où nous sommes rentrés chez elle, je me sentais presque comme si n'avions jamais été séparés.

Il va sans dire que je dormais dans la chambre d'amis. Je ne m'étais pas attendu à autre chose, et la chambre était beaucoup mieux que la plupart des endroits où j'étais resté, avec des meubles classiques et un matelas confortable. L'air était étouffant, cependant, et j'ai ouvert la fenêtre, en espérant que l'air de la montagne apporterait une brise fraîche. Cela avait été une longue journée – j'étais toujours en décalage horaire de l'Allemagne – et je me suis immédiatement endormi, pour me réveiller une heure plus tard, quand j'ai entendu la porte de ma chambre s'ouvrir en grinçant. Savannah, vêtue d'un confortable pyjama en coton et des chaussettes, a fermé la porte derrière elle et se dirigea vers le lit sur la pointe des pieds.

Elle leva un doigt sur ses lèvres pour me faire taire.

– Mes parents me tueraient s'ils savaient que je fais cela, murmurait-elle.

Elle a rampé dans le lit à côté de moi et a ajusté les couvertures, les montant jusqu'à son cou comme si elle campait dans l'Arctique. J'ai

mis mes bras autour d'elle, aimant la sensation de son corps contre le mien.

Nous nous sommes embrassés et ri sottement pendant la majorité de la nuit, puis elle retourna dans sa chambre. Je tombai de nouveau endormi, sans doute avant qu'elle n'ait atteint sa chambre, et j'ai été réveillé à la vue de la lumière du soleil coulant par la fenêtre. L'odeur du petit-déjeuner est venue flotter dans ma chambre, et j'ai mis un tee-shirt et des jeans avant de me rendre à la cuisine. Savannah était à la table, parlant avec sa mère, tandis que son père lisait le journal, et je sentais le poids de leur présence quand je suis entré. J'ai pris une place à la table, et la mère de Savannah me versa une tasse de café avant de déposer une assiette garnie de bacon et d'oeufs devant moi. Savannah, qui était assise en face de moi, était déjà douchée et habillée d'un tailleur, et semblait incroyablement douce dans la lumière du matin.

– As-tu bien dormi ? m'a-t-elle demandé, les yeux brillants de malice.

J'ai hoché la tête.

– Très bien. J'ai fait un rêve des plus merveilleux, ai-je dit.

– Oh ? a demandé sa mère. C'était à quel propos ?

Je sentais Savannah me donner un coup de pied sous la table. Elle secoua la tête presque imperceptiblement. Je dois admettre que j'ai particulièrement aimé le regard tordu de Savannah, mais je n'ai pas exagéré. J'ai feint la concentration.

– Je ne m'en souviens pas maintenant, ai-je dit.

– Je déteste quand ça arrive, dit sa mère. Le petit déjeuner est correct ?

– Très bien, ai-je dit. Je vous remercie.

Je jetai un coup d'oeil à Savannah.

– Qu'est-ce qui est à l'ordre du jour aujourd'hui ?

Elle se pencha sur la table.

– Je pensais que nous pourrions faire de l'équitation. Penses-tu que tu serais assez bon pour cela ?

Quand j'ai hésité, elle a ri.

– Tout ira bien, a-t-elle ajouté. Je te le promets.

– Facile à dire pour toi.

Elle montait Midas; pour moi, elle a proposé un cheval nommé Pepper, que son père prenait habituellement. Nous avons passé la plupart de la journée à suivre les sentiers, galopant à travers les champs ouverts, et explorant cette partie de son monde. Elle avait préparé un pique-nique, et nous avons mangé dans un endroit qui dominait Lenoir. Elle a souligné les écoles qu'elle avait fréquentées et les maisons des gens qu'elle connaissait. Il m'est apparu alors que non seulement elle aimait cela ici, mais elle ne voudrait jamais aller vivre ailleurs.

Nous avons passé six ou sept heures en selle, et j'ai fait de mon mieux pour me maintenir au niveau de Savannah, mais c'était presque impossible. Je n'ai pas terminé le visage planté dans la terre, mais il y avait quelques moments risqués ici et là quand Pepper a fait des caprices et il m'a tout fallu pour que je puisse tenir le coup. Ce n'est que lorsque Savannah et moi nous nous préparions pour le dîner que j'ai réalisé ce qu'il aurait pu arriver.

Peu à peu, j'ai commencé à réaliser que je marchais en me dandinant un peu. Les muscles à l'intérieur de mes jambes étaient comme si Tony les avait martelés pendant des heures.

Le samedi soir, Savannah et moi sommes allés dîner dans un confortable petit restaurant italien. Par la suite, elle a suggéré que nous allions danser, mais à ce moment-là, je pouvais à peine bouger. Comme je boitais vers la voiture, elle a adopté une expression concernée et a tendu la main pour m'arrêter.

Penchée, elle saisit ma jambe.

– Ça fait mal quand je serre ici ?

J'ai sauté et hurlé. Pour une raison quelconque, elle a trouvé cela amusant.

– Pourquoi as-tu fait ça ? Ça fait mal !

Elle sourit.

– Juste une vérification.

– Vérifier quoi ? Je t'ai déjà dit que j'ai mal...

– Je voulais juste voir si petite vieille comme moi pourrait faire crier un grand gars de l'armée comme toi.

Je me suis frotté la jambe.

– Ouais, eh bien, il ne faut plus tester, d'accord ?

– D'accord, a-t-elle dit. Et je suis désolée.

– Tu ne sembles pas désolée.

- Eh bien, je le suis, dit-elle. Mais c'est drôle, tu ne trouves pas ? Je veux dire, j'y suis allée aussi longtemps que toi et je vais bien.
- Tu y vas tout le temps.
- Je n'ai pas monté depuis plus d'un mois.
- Ouais...
- Allez. Admets-le. C'était drôle, n'est-ce pas ?
- Pas tout à fait.

Le dimanche, nous sommes allés à l'église avec sa famille. J'étais trop endolori pour faire autre chose du reste de la journée, alors je suis tombé lourdement sur le canapé et regardé un match de baseball avec son père. La mère de Savannah a apporté des sandwichs, et j'ai passé l'après-midi à tressaillir chaque fois que j'ai essayé de me mettre confortable, alors que le match est entré en manches supplémentaires. Son père était facile de parler, et la conversation a dérivé de la vie de l'armée et l'enseignement à certains des enfants qu'il entraînait et ses espoirs pour à leur avenir. Je l'ai apprécié. De ma place, je pouvais entendre Savannah et sa mère discuter dans la cuisine, et de temps en temps, Savannah entraînait dans la salle de séjour avec un panier de linge à plier alors que sa mère commençait une autre charge dans la machine à laver. Bien que techniquement elle était diplômée et une adulte, elle ramenait toujours ses vêtements sales à la maison.

Ce soir-là, nous sommes rentrés à Chapel Hill, et Savannah m'a montré son appartement. Il n'y avait pas beaucoup de meubles, mais c'était relativement nouveau, et il y avait un foyer à gaz ainsi qu'un petit balcon qui offrait une vue du campus. Malgré le temps chaud, elle a fait un feu devant lequel nous avons mangé des crackers et du fromage, puisqu'à part des céréales, c'était tout ce qu'elle avait à offrir. Cela me semblait indescriptiblement romantique, même si je venais de réaliser qu'être seul avec Savannah me semblait toujours romantique. Nous avons parlé jusqu'à près de minuit, mais Savannah était plus calme que d'habitude. À un moment, elle est partie dans sa chambre. Quand elle ne revenait pas, je suis allé la trouver. Elle était assise sur le lit, et je me suis arrêté dans l'embrasement de la porte.

Elle pressa ses mains ensemble et poussa un long soupir.

- Alors... a-t-elle commencé.
- Alors... je lui ai répondu quand elle est restée silencieuse.

Elle a tiré un autre long soupir.

– Il se fait tard. Et j'ai un cours tôt demain matin.

J'ai hoché la tête.

– Tu devrais probablement te coucher.

– Oui, dit-elle.

Elle hocha la tête comme si elle ne l'avait pas considéré et se tourna vers la fenêtre. À travers les stores, je pouvais voir des arbres diffusant la lumière coulant du parking. Elle était mignonne quand elle était nerveuse.

– Alors... dit-elle de nouveau, comme si elle parlait au mur.

– Pourquoi n'irais-je pas dormir sur le canapé, hein ?

– Ça ne te dérangerait pas ?

– Pas du tout, ai-je dit.

En réalité, ce n'était pas ce que je préférais, mais j'ai compris.

Regardant toujours vers la fenêtre, elle n'a fait aucun geste pour se lever.

– Je ne suis pas prête, dit-elle d'une voix douce. Je veux dire, je pensais que je l'étais, et une partie de moi le veut vraiment. J'ai pensé à cela au cours des dernières semaines et je me suis décidé, et ça me semblait juste, tu sais ? Je t'aime et tu m'aimes, et c'est ce que font les gens quand ils sont amoureux. C'était facile de me le dire quand tu n'étais pas ici, mais maintenant...

Elle s'arrêta.

– C'est correct, ai-je dit.

Elle se tourna enfin vers moi.

– As-tu eu peur ? À ta première fois ?

Je me demandais comment mieux répondre à cela.

– Je pense que c'est différent pour les hommes que les femmes, ai-je dit.

– Oui. Je suppose que oui. (Elle a fait semblant d'ajuster les couvertures.) Es-tu fâché ?

– Pas du tout.

– Mais tu es déçu.

– Eh bien... j'ai admis, et elle se mit à rire.

– Je suis désolée, dit-elle.

– Il n’y a aucune raison de présenter des excuses.

Elle y réfléchit.

– Alors pourquoi ai-je l’impression que je dois m’excuser ?

– Eh bien, je suis un soldat solitaire, ai-je souligné, et elle rit de nouveau, et je pouvais toujours entendre sa nervosité.

– Le canapé n’est pas très confortable, s’est-elle inquiétée. Et il est petit. Tu ne seras pas capable de t’allonger. Et je n’ai pas de couvertures supplémentaires. J’aurais dû en prendre quelques-unes à la maison, mais j’ai oublié.

– C’est un problème.

– Ouais, dit-elle.

J’ai attendu.

– Je suppose que tu pourrais dormir avec moi, a-t-elle osé.

J’ai attendu pendant qu’elle continuait son propre débat interne. Finalement, elle haussa les épaules.

– Tu veux prendre une chance ? Juste pour dormir, je veux dire ?

– Quoi que tu dises.

Pour la première fois, ses épaules se sont détendues.

– Très bien, alors. Nous allons nous installer. Donne-moi juste une minute pour me changer.

Elle se leva du lit, traversa la chambre, et ouvrit un tiroir. Le pyjama qu’elle a choisi était semblable à ceux qu’elle avait portés chez ses parents, et je l’ai laissée pour retourner à la salle de séjour, où j’ai mis mon short de gym et un tee-shirt. Au moment où je suis revenu, elle était déjà sous les couvertures. Je suis allé de l’autre côté et rampé à côté d’elle. Elle battit les couvertures avant d’éteindre la lumière, puis couchée sur le dos, les yeux fixés au plafond. Je me suis tourné sur mon côté, lui faisant face.

– Bonne nuit, murmurait-elle.

– Bonne nuit.

Je savais que je ne dormirais pas. Pas pour quelques heures, de toute façon. J’étais trop... excité pour cela. Mais je ne voulais pas bouger ou me tourner dans le cas où elle se réveillerait.

– Hey, a-t-elle chuchoté de nouveau.

– Oui ?

Elle se tourna pour me faire face.

– Je veux juste que tu saches que c'est la première fois que je dors avec un homme. Toute la nuit, je veux dire. C'est un pas de plus, pas vrai ?

– Ouais, ai-je dit. C'est un pas de plus.

Elle caressa mon bras.

– Et maintenant, si quelqu'un le demande, tu pourras leur dire que nous avons dormi ensemble.

– C'est vrai.

– Mais tu ne le diras pas à n'importe qui, n'est-ce pas ? Je veux dire, je ne veux pas que tu aies une mauvaise réputation, tu sais.

J'étouffai un rire.

– Je vais garder notre petit secret.

Les jours suivants sont tombés dans une routine facile. Savannah a eu des cours le matin et on se retrouvait habituellement un peu après le déjeuner. En théorie, je suppose que cela me donnait l'occasion de dormir – quelque chose dont toute recrue de l'armée rêve quand ils parlent de leur départ en permission –, mais des années à se lever avant l'aube étaient une habitude impossible à briser. Au lieu de cela, je me réveillais avant elle et préparais du café avant de trotter jusqu'au coin de la rue pour acheter le journal. À l'occasion, je ramenaient quelques bagels ou des croissants; d'autres fois, nous avions simplement mangé des céréales à la maison, et il était facile de voir cette petite routine comme un aperçu des premières années de notre future vie ensemble, le bonheur sans effort qui était presque trop beau pour être vrai.

Ou, du moins, j'ai essayé de m'en convaincre. Quand nous étions avec ses parents, Savannah était exactement la fille dont je me suis souvenu. Même chose à notre première nuit seuls ensemble. Mais après cela... J'ai commencé à remarquer des différences. Je suppose que je ne m'étais pas pleinement rendu compte qu'elle vivait une vie qui semblait complète et la remplissait, même sans moi. Le calendrier qu'elle a collé sur la porte du réfrigérateur répertoriait quelque chose à faire presque tous les jours : concerts, conférences, une demi-douzaine de fêtes pour divers amis. Tim, ai-je noté, était souvent là pour un petit déjeuner occasionnel. Elle avait quatre cours et

enseignait un autre comme assistant diplômé, et le jeudi après-midi, elle travaillait avec un professeur sur une étude de cas, dont on était sûr qu'elle serait publiée. Sa vie était exactement de la façon dont elle l'avait décrit dans ses lettres, et quand elle revenait à l'appartement, elle me racontait sa journée alors qu'elle se préparait quelque chose à manger dans la cuisine. Elle aimait le travail qu'elle faisait, et la fierté dans sa voix était évidente. Elle parlait avec animation tandis que je l'écoutais, et je posais quelques questions assez pour maintenir le flux de la conversation en cours.

Rien d'inhabituel dans cela, avouai-je. J'en savais assez pour comprendre que cela aurait été un gros problème si elle n'avait rien dit au sujet de ses journées. Mais à chaque nouvelle histoire, j'obtenais ce sentiment d'angoisse, celui qui m'a fait penser que, autant que nous avions gardé le contact, autant que nous nous sommes occupés les uns des autres, elle avait en quelque sorte continué d'avancer tandis que j'avais stagné. De ce que j'avais vu, elle avait obtenu son diplôme, jeté son bonnet en l'air, avait trouvé un travail comme assistante diplômée, et s'était installée en appartement en le meublant. Sa vie était entrée dans une nouvelle phase, et même si je suppose que c'était possible de dire la même chose de moi, le simple fait est que rien n'avait beaucoup changé pour moi, à moins que vous comptiez le fait que je savais maintenant comment assembler et démonter huit types d'armes au lieu de six, et augmenté ma masse musculaire d'une trentaine de livres. Et, bien sûr, j'avais fait ma part de donner aux Russes quelque chose à penser s'ils se demandaient s'ils devaient ou non envahir l'Allemagne avec des dizaines de divisions mécanisées.

Ne vous méprenez pas. J'étais toujours amoureux de Savannah, et il y avait des moments où je me sentais la force de ses sentiments pour moi. Beaucoup de fois, en fait. Pour la plupart du temps, ce fut une merveilleuse semaine. Quand elle était partie, je marchais sur le campus et faisais du jogging dans les champs près de la maison, en profitant du ciel bleu et de certaines interruptions si nécessaire. Un jour, je me trouvais dans une salle de gym qui m'a permis de me mettre au point pendant le temps où j'étais là, et parce que j'étais dans le service, ils ne m'ont pas fait payer. Après m'être entraîné et pris ma douche, Savannah rentrait à l'appartement, et nous passions le reste de l'après-midi ensemble. Mardi soir, nous avons rejoint un groupe de ses camarades de classe pour un dîner au centre-ville de Chapel Hill. C'était plus amusant que je pensais que ce le serait, en considérant que je traînais avec une bande d'intellectuels de l'école d'été et la plupart des conversations étaient centrées sur la psychologie des adolescents. Le mercredi après-midi, Savannah m'a fait faire un tour

de ses classes et m'a présenté à ses professeurs. Plus tard cet après-midi-là, nous avons rencontré quelques personnes que j'avais connues la veille. Ce soir-là, nous avons commandé de la nourriture chinoise et nous avons mangé à la table de son appartement. Elle portait un de ces débardeurs moulants qui accentuait son bronzage, et tout ce que je pouvais penser était qu'elle était la femme la plus sexy que je n'ai jamais vue.

Le jeudi, je voulais passer un peu de temps avec elle et j'ai décidé de la surprendre en organisant une soirée spéciale. Alors qu'elle était en classe et travaillait sur l'étude de cas, je suis allé au magasin et dépensé une petite fortune pour un nouveau costume, une cravate et des chaussures. Je voulais la voir habillée, et j'ai réservé une table à ce restaurant dont le vendeur de chaussures m'avait dit qu'il était le meilleur en ville. Cinq étoiles, menu exotique, serveurs habillés, tout le toutim. Certes, je n'en avais pas parlé à Savannah à l'avance – on supposait que c'était une surprise, après tout –, mais dès qu'elle a passé la porte, j'ai découvert qu'elle avait déjà fait des plans pour passer une autre soirée avec les mêmes amis que nous avions vus au cours des deux derniers jours. Elle avait l'air tellement excitée que je n'ai jamais pris la peine de lui dire ce que j'avais prévu.

Je n'étais pas seulement déçu, j'étais fâché. À mon avis, j'étais plus qu'heureux de passer une soirée avec ses amis, même un après-midi supplémentaire. Mais presque à tous les jours ? Après un an séparé, quand aurions-nous un peu de temps ensemble ? Cela me dérangeait qu'elle ne semblait pas partager le même désir. Au cours des derniers mois, j'avais imaginé que nous passerions autant de temps ensemble que nous le pourrions, compensant pour notre année séparée. Mais j'en venais à la conclusion que je pourrais m'être trompé. Ce qui signifiait... quoi ? Que je n'étais pas aussi important pour elle qu'elle l'était pour moi ? Je ne savais pas, mais étant donné mon humeur, j'aurais probablement dû rester à l'appartement et laisser y aller toute seule. Au lieu de cela, je me suis assis à part, refusant de prendre part à la conversation, et à peu près tout le monde baissa les yeux au lieu de me regarder. J'étais devenu bon à l'intimidation au cours des années, et j'étais dans une forme rare ce soir-là. Savannah pouvait deviner que j'étais fâché, mais chaque fois qu'elle m'a demandé si quelque chose me tracassait, j'étais à mon mieux passif-agressif en niant que quelque chose n'allait pas.

– Juste fatigué, ai-je dit à la place.

Elle a essayé d'améliorer les choses, je dois lui donner ça. Elle s'est étendue pour prendre main, et de temps en temps, me lança un sourire rapide quand elle pensait que je la verrais, et m'a nourri du

soda et des chips. Après un certain temps, cependant, elle a été fatiguée de mon attitude et a peu à peu renoncé. Non pas que je lui reproche. J'avais fait mon point de vue et cela a en quelque sorte fait qu'elle a commencé à se mettre en colère avec moi en me laissant sentir son insatisfaction. Nous avons à peine parlé sur le chemin du retour, et quand nous sommes allés au lit, nous avons dormi sur les côtés opposés du matelas. Dans la matinée, j'étais prêt à riposter. Malheureusement, elle ne l'était pas. Pendant que j'étais allé chercher le journal, elle a quitté l'appartement sans prendre un petit déjeuner, et j'ai fini par boire mon café tout seul.

Je savais que j'étais allé trop loin, et j'avais prévu de me racheter auprès d'elle aussitôt qu'elle serait rentrée à la maison. Je voulais lui dire la vérité sur mes préoccupations, lui parler du dîner que j'avais prévu et m'excuser de mon comportement. Je supposais qu'elle allait comprendre. Nous aurions tout laissé derrière pour un dîner romantique. C'était juste ce que je pensais qu'il nous fallait, puisque nous devons partir pour Wilmington le lendemain pour passer le week-end avec mon père.

Croyez-le ou pas, je voulais le voir, et j'ai pensé qu'il était impatient de ma visite aussi, à sa manière. Contrairement à Savannah, mon père avait obtenu un laissez-passer quand il venait aux attentes. Cela n'aurait pas été juste, mais Savannah avait eu un rôle différent à jouer dans ma vie alors.

J'ai secoué la tête. Savannah. Toujours Savannah. Tout dans ce voyage, tout ce qui concerne ma vie, je l'ai réalisé, me conduisait toujours vers elle.

En une heure, j'avais fini de m'entraîner, nettoyé et emballé la plupart des mes choses, et rappeler le restaurant pour faire une renouveler ma réservation. Je connaissais l'horaire de Savannah et d'ici là, j'avais supposé qu'elle allait arriver sous peu. Avec rien d'autre à faire, je me suis assis sur le canapé et allumé la télévision. Jeux télévisés, feuilletons, publiereportages et talk-shows ont été entrecoupés de publicités diverses. Le temps s'étirait comme je l'attendais. Je n'ai pas osé errer sur le balcon pour balayer du regard le parking dans l'espoir d'apercevoir sa voiture et j'ai vérifié mon plan trois ou quatre fois. Savannah, je pensais, était sûrement sur le chemin du retour, et je me suis occupée en vidant le lave-vaisselle. Quelques minutes plus tard, je me suis brossé les dents pour la deuxième fois, puis j'ai ensuite jeté un coup d'oeil par la fenêtre. Toujours pas de Savannah. J'ai allumé la radio, écouté quelques chansons, et changé de station six ou sept fois avant de l'éteindre. J'ai marché de nouveau jusqu'au balcon. Rien. À ce moment-là, il arrivait quatorze heures. Je me demandais où elle

était, sentait les restes de ma colère commencer à monter de nouveau, mais je les ai forcés de s'éloigner. Je me suis dit qu'elle avait probablement une explication légitime et l'a répété encore une fois quand cela ne prenait pas le dessus. J'ai ouvert mon sac et sorti le dernier de Stephen King. Je suis servi un verre d'eau glacée, me suis mis à l'aise sur le canapé, mais quand j'ai réalisé que je lisais la même phrase encore et encore, j'ai mis le livre de côté.

Encore quinze minutes se sont écoulées. Puis trente. Au moment où j'ai entendu la voiture de Savannah arriver, ma mâchoire était serrée et je faisais grincer mes dents. À quinze heures et quart, elle poussa la porte. Elle était tout sourire, comme si rien n'allait mal.

– Hé, John, a-t-elle lancé.

Elle s'approcha de la table et commença à décharger son sac à dos.

– Désolée, je suis en retard, mais après ma classe, une étudiante s'est approchée de moi pour me dire qu'elle aimait ma classe et qu'à cause de moi, elle voulait se spécialiser dans l'enseignement spécialisé. Peux-tu le croire ? Elle voulait des conseils sur ce qu'il faut faire, quels cours prendre, quels étaient les meilleurs professeurs... et la façon dont elle écoutait mes réponses...

Savannah secoua la tête, puis reprit :

– C'était... tellement gratifiant. La façon dont cette fille s'accrochait sur tout ce que je disais... eh bien, ça m'a juste fait sentir comme si j'avais vraiment fait une différence pour quelqu'un. Tu entends parler de leurs expériences des professeurs comme ça, mais je n'ai jamais imaginé que cela m'arriverait.

J'ai forcé un sourire, et elle l'a pris comme une invitation pour continuer.

– De toute façon, elle m'a demandé si j'avais un peu de temps pour discuter, et même si je lui ai dit que je n'avais que quelques minutes, une chose en amenant une autre, et nous avons fini par aller déjeuner. Elle est vraiment quelque chose – seulement dix-sept ans, mais elle est diplômée un an plus tôt du lycée. Elle a passé un tas d'examens AP, donc elle est déjà en deuxième année, et elle va à l'école d'été afin qu'elle puisse aller encore plus loin. Tu dois l'admirer.

Elle voulait un écho de son enthousiasme, mais je ne pouvais pas y arriver.

– Elle sonne bien, ai-je dit à la place.

À ma réponse, Savannah m'a vraiment regardé pour la première fois, et je n'ai fait aucun effort pour cacher mes sentiments.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? a-t-elle demandé.

– Rien.

Elle a mis son sac de côté avec un soupir dégoûté.

– Tu ne veux pas en parler ? Très bien. Mais tu dois savoir que cela devient un peu fatigant.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle se tourna vers moi.

– Ça ! De la façon dont tu agis, dit-elle. Tu n'es pas si difficile à lire, John. Tu es fâché, mais tu ne veux pas me dire pourquoi.

J'ai hésité, me sentant sur la défensive. Quand j'ai finalement parlé, je me suis forcé de garder ma voix stable.

– OK, ai-je dit. Je pensais que tu serais ici il y a des heures.

Elle leva les mains.

– Voilà ce dont il s'agit ? Je te l'ai expliqué. Crois-le ou pas, j'ai des responsabilités maintenant. Et si je ne me trompe pas, je me suis excusé d'être en retard dès que j'ai franchi la porte.

– Je sais, mais...

– Mais quoi ? Mes excuses n'étaient pas assez bien ?

– Je n'ai pas dit cela.

– Alors qu'est-ce que c'est ?

Lorsque je ne pouvais pas trouver les mots, elle a mis ses mains sur ses hanches.

– Tu veux savoir ce que je pense ? Tu es toujours fâché pour hier soir. Mais laisse-moi deviner – tu ne veux pas non plus en parler, pas vrai ?

Je fermai les yeux.

– Hier soir, tu...

– Moi ? m'interrompt-elle et a commencé à secouer la tête. Oh non, ne me blâme pas pour cela ! Je n'ai rien fait de mal. Je ne suis pas celle qui a commencé ça ! Hier soir, cela aurait pu être amusant, mais tu es resté assis en agissant comme si tu voulais tuer quelqu'un.

Elle exagérait. Ou encore, peut-être que non. De toute façon, je me taisais. Elle a continué.

– Sais-tu que j'ai été obligé de faire des excuses pour toi aujourd'hui ? Et comment cela m'a fait sentir ? Pendant toute l'année, j'étais là à chanter tes louanges, racontant à mes amis quel bon gars agréable tu

es, comment tu es mature et combien je suis fière du travail que tu fais. Et ils ont fini par voir un côté de toi que je n'ai même jamais vu avant. Tu étais juste... impoli.

– N'as-tu jamais pensé que je pourrais avoir agi ainsi parce que je ne voulais pas être là ?

Cela l'a arrêtée, mais seulement pour un instant. Elle croisa ses bras.

– Peut-être que la façon dont tu as agi hier soir explique pourquoi j'étais en retard aujourd'hui.

Sa déclaration m'a pris au dépourvu. Je n'avais pas considéré cela, mais ce n'était pas le point.

– Je suis désolé pour hier soir...

– Tu devrais l'être ! dit-elle en me coupant la parole à nouveau. Ce sont mes amis !

– Je sais qu'ils sont tes amis ! ai-je craqué en me levant du canapé. Nous avons été avec eux toute la semaine !

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Juste ce que j'ai dit. Peut-être que je voulais être seul avec toi. N'as-tu jamais pensé à cela ?

– Tu veux être seul avec moi ? a-t-elle demandé. Eh bien, laisse-moi te dire que ce ne sera pas en agissant ainsi. Nous étions seuls ce matin. Nous étions seuls quand j'ai franchi la porte tout à l'heure. Nous étions seuls quand j'ai essayé d'être gentille et mettre tout cela derrière nous, mais tout ce que tu voulais, c'est une chicane.

– Je ne veux pas me chicaner ! j'ai dit en faisant de mon mieux pour ne pas crier, mais en sachant que j'avais échoué.

Je me suis détourné, en essayant de garder ma colère en échec, mais quand je parlais de nouveau, je pouvais entendre le sous-jacent de mauvais augure dans ma voix.

– Je veux juste que les choses soient comme elles l'étaient. Comme l'été dernier.

– Qu'en est-il de l'été dernier ?

Je détestais cela. Je ne voulais pas lui dire que je me sentais comme important. Ce que je voulais, c'était comme demander à quelqu'un de vous aimer, ce qui ne fonctionne jamais. Au lieu de cela, j'ai essayé de tourner autour du pot.

– L'été dernier, il m'a juste semblé que nous avons passé plus de temps ensemble.

– Non, nous l'avons fait, a-t-elle répliqué. J'ai travaillé sur les maisons tous les jours. Tu te souviens ?

Elle avait raison, bien sûr. Du moins, partiellement. J'ai essayé de nouveau.

– Je ne dis pas que cela fait beaucoup de sens, mais il semble que nous avons eu plus de temps pour parler l'année dernière.

– Et c'est ce qui te dérange ? Que je suis occupée ? Que j'ai une vie ? Que veux-tu que je fasse ? Abandonner mes cours pour toute la semaine ? Appeler pour dire que je suis malade quand je dois enseigner ? Sauter mes devoirs ?

– Non...

– Alors, qu'est-ce que veux-tu ?

– Je ne sais pas.

– Mais tu ne te gênes pas pour m'humilier devant mes amis ?

– Je ne t'ai pas humilié, protestai-je.

– Non ? Alors pourquoi Tricia s'est assise à côté de moi aujourd'hui ? Pourquoi a-t-elle senti le besoin de me dire que nous n'avions rien en commun et que je pourrais trouver beaucoup mieux ?

Cela m'a piqué, mais je ne suis pas sûr qu'elle s'est rendu compte comment c'est passé de travers. La colère rend cela parfois impossible, comme je l'étais conscient.

– Je voulais juste être seul avec toi hier soir. C'est tout ce que j'essaie de te dire.

Mes mots n'ont eu aucun effet sur elle.

– Alors, pourquoi ne pas me l'avoir dit ? a-t-elle demandé à la place. Me dire quelque chose comme « Ce serait bien si nous faisons quelque chose d'autre ? Je ne suis pas vraiment d'humeur de traîner avec des gens. » C'est tout ce que tu aurais eu à dire. Je ne suis pas une lectrice de pensées, John.

J'ai ouvert ma bouche pour répondre, mais je n'ai rien dit. Au lieu de cela, je me suis détourné et j'ai marché à l'autre bout de la pièce. J'ai regardé par la porte-patio, non pas tellement en colère par ce qu'elle venait de dire... juste triste. Cela m'a semblé que je l'avais en quelque sorte perdu, et je ne savais pas si c'était parce que j'en avais fait trop ou pas assez fait, ou parce que j'ai compris que tout cela se passait réellement entre nous.

Je ne voulais plus en parler. Je n'ai jamais été bon pour parler, et j'ai

réalisé que tout ce que je voulais, c'était de traverser la pièce et mettre ses bras autour de moi, de dire qu'elle avait compris ce qui me dérangeait vraiment et que je n'avais rien à craindre.

Mais aucune de ces choses n'est arrivée. Au lieu de cela, j'ai parlé à la fenêtre, me sentant étrangement seul.

– Tu as raison, ai-je dit. J'aurais dû te le dire. Et je suis désolé de cela. Et je suis désolé de la façon que j'ai agi hier soir, et je suis désolé de t'avoir contrariée de ton retard. C'est juste que je voulais vraiment te voir autant que je le peux pendant ce voyage.

– Tu dis ça comme si tu ne penses pas que je veux la même chose.

Je me suis retourné.

– Pour être honnête, ai-je dit, je ne suis pas sûr que tu veux la même chose.

Après cela, je me suis dirigé vers la porte.

Je fus parti jusqu'à ce que la nuit tombe.

Je ne savais pas où aller ou même pourquoi je suis parti, autre que j'avais besoin d'être seul. J'ai commencé par traverser le campus sous un soleil torride et je me suis trouvé à me déplacer d'un arbre à l'autre pour avoir de l'ombre. Je n'ai pas vérifié pour voir si elle me suivait – je savais qu'elle ne le ferait pas.

À un moment, je me suis arrêté pour acheter de l'eau glacée au centre étudiant, mais bien que ce soit relativement vide et l'air rafraîchissant, je ne suis pas resté. J'ai ressenti le besoin de transpirer, comme pour me purifier de la colère, la tristesse et la déception que je ne pouvais pas me débarrasser.

Une chose est certaine : Savannah avait franchi la porte et était prête pour une dispute. Ses réponses étaient venues trop vite, et j'ai réalisé qu'elles semblaient moins spontanées que répétées, comme si sa propre colère avait couvé la plupart de la journée. Elle avait su exactement comment j'allais réagir, et même si je pouvais avoir mérité sa colère après mon comportement d'hier soir, le fait qu'elle n'avait pas paru se soucier de sa propre culpabilité ou de mes sentiments m'ont rongé la plupart de l'après-midi.

Les ombres s'allongeaient comme le soleil commençait à descendre, mais je n'étais toujours pas prêt à rentrer. Au lieu de cela, j'ai acheté quelques pointes de pizza et une bière chez l'un de ces petits restos qui dépendaient des étudiants pour survivre. J'ai fini de manger, marcher un peu plus, et finalement, j'ai commencé mon chemin pour retourner à l'appartement. Il était alors passé vingt et une heures et je

me sentais vidé.

En m'approchant de la rue, j'ai remarqué que la voiture de Savannah était toujours au même endroit. Je pouvais voir sa lampe allumée à l'intérieur de sa chambre. Le reste de l'appartement était sombre.

Je me demandais si la porte serait fermée, mais le bouton a tourné librement quand j'ai essayé. La porte de sa chambre était à moitié fermée et j'ai débattu de savoir si je m'approchais ou restais dans la salle de séjour. Je ne voulais pas faire face à sa colère, mais j'ai pris une profonde respiration et franchi la courte distance. J'ai poussé ma tête dans l'entrebâillement de la porte. Elle était assise sur le lit dans une chemise surdimensionnée qui s'étendait à mi-cuisse. Elle leva les yeux d'un magazine, et je lui ai offert un sourire timide.

– Salut, ai-je dit.

– Salut.

J'ai traversé la chambre et me suis assis sur le bord du lit.

– Je suis désolé, ai-je dit. Pour tout. Tu avais raison. J'étais de mauvaise humeur hier soir et je n'aurais pas dû t'embarrasser devant tes amis. Et je n'aurais pas dû être si fâché que tu sois rentrée en retard. Cela ne se reproduira plus.

Elle m'a surpris en tapotant le matelas.

– Viens ici, murmurait-elle.

J'ai avancé sur le lit, m'appuyant contre le cadre de lit et passai mon bras autour d'elle. Elle s'appuya contre moi et je pouvais sentir sa respiration constante et sa poitrine contre moi.

– Je ne veux plus jamais me disputer, dit-elle.

– Je ne le veux plus non plus.

Quand je lui caressai le bras, elle soupira.

– Où es-tu allé ?

– Nulle part, en réalité, ai-je dit. J'ai juste marché sur le campus. Acheté une pizza. Et j'ai beaucoup réfléchi.

– À propos de moi ?

– De toi. De moi. De nous.

Elle hocha la tête.

– Moi aussi, dit-elle. Es-tu toujours fâché ?

– Non, ai-je dit. Je l'ai été, mais je suis trop fatigué pour l'être.

– Moi aussi, répétait-elle, puis elle leva la tête pour me faire face. Je veux te dire quelque chose que je pensais quand tu es parti, dit-elle. Je peux ?

– Bien sûr.

– J'ai réalisé que je suis celle qui aurait dû s'excuser. À propos de consacrer autant de temps avec mes amis, je veux dire. Je pense que c'est pourquoi je suis devenue tellement en colère tout à l'heure. Je savais ce que tu essayais de me dire, mais je ne voulais pas l'entendre parce que je savais que tu avais raison. En partie. Mais ton raisonnement est faux.

Je la regardai, perplexe. Elle continua.

– Tu penses que je te fais passer autant de temps avec mes amis parce que tu n'es pas aussi important pour moi que tu as eu l'habitude de l'être, n'est-ce pas ? (Elle n'a pas attendu une réponse.) Mais ce n'est pas la raison. C'est tout le contraire. Je le faisais parce que tu es tellement important pour moi. Pas seulement parce que je voulais que tu connaisses mes amis, ou qu'ils puissent apprendre à te connaître, mais à cause de moi.

Elle s'arrêta, indécise.

– Je ne sais pas ce que tu essaies de me dire.

– Tu te souviens quand je t'ai dit que je tire ma force d'être avec toi ?

Quand je hochai la tête, elle a promené ses doigts le long de ma poitrine.

– Je ne plaisantais pas. L'été dernier signifiait beaucoup pour moi. Plus que tu ne pourras jamais l'imaginer, et quand tu es parti, j'étais une épave. Demande à Tim. J'ai à peine travaillé sur les maisons. Je sais que je t'ai envoyé des lettres qui t'ont fait penser que tout allait bien, mais ce n'était pas le cas. J'ai pleuré tous les soirs, et chaque jour, j'étais assise à la maison et continuais d'imaginer, espérer et souhaiter que tu sois de retour sur la plage. Chaque fois que je voyais quelqu'un avec les cheveux en brosse, je sentais mon cœur commencer à battre plus vite, même si je savais que ce n'était pas toi. Mais c'était ainsi. Je voulais que ce soit toi. Chaque fois. Je sais que ce que tu fais est important, et je comprends que tu es affecté à l'étranger, mais je ne pense pas que j'ai compris comment cela allait être une fois que tu n'étais pas là. Cela m'a presque tué et il m'a fallu beaucoup de temps pour même commencer à me sentir de nouveau normale. Et lors de ce voyage, autant que je voulais te voir, autant que je t'aime, il y a cette partie de moi qui a peur que je vais encore tomber en morceaux quand tu repartiras. Je tire dans les deux directions, et

ma réponse était de faire ce que je pouvais ne pas refaire ce que j'ai fait l'an dernier. J'ai donc essayé de me tenir occupée, tu sais ? Pour empêcher mon coeur de se casser de nouveau.

Je sentais ma gorge se serrer, mais je n'ai rien dit. Puis elle a continué.

– Aujourd'hui, j'ai réalisé que je t'ai blessé dans le processus. Ce n'était pas juste pour toi, mais en même temps, j'essaie d'être juste pour moi, aussi. Dans une semaine, tu seras reparti, et je suis celle qui va devoir trouver une façon de fonctionner par la suite. Certaines personnes peuvent le faire. Tu peux le faire. Mais pour moi...

Elle regarda ses mains et pendant longtemps, c'était calme.

– Je ne sais pas quoi te dire, ai-je finalement admis.

Malgré elle, elle riait.

– Je ne veux pas de réponse, dit-elle, parce que je ne pense pas qu'il y en a une. Mais je sais que je ne veux pas te blesser. C'est tout ce que je sais. J'espère juste que je peux trouver un moyen d'être plus forte cet été.

– On peut toujours travailler cela ensemble, ai-je plaisanté du bout des lèvres, et fut heureux d'entendre le son de son rire.

– Ouais, ce sera du travail. Dix tractions à la barre et tout sera comme neuf, pas vrai ? Je voudrais que ce ne soit aussi simple que cela. Mais je le ferai. Cela ne pourrait pas être facile, mais au moins, ce ne sera pas une année complète, cette fois. C'est ce que je n'arrête pas de me rappeler aujourd'hui. Tu seras à la maison pour Noël. Quelques mois de plus et tout cela sera fini.

Je l'ai prise alors dans mes bras, sentant la chaleur de son corps contre le mien. Je pouvais sentir ses doigts sur le tissu mince de mon t-shirt et la sentir passer ses doigts en dessous, exposant la peau de mon ventre. La sensation était électrique. J'ai savouré son toucher et me pencha pour l'embrasser.

Il y avait une différence de la passion dans son baiser, quelque chose de vibrant et vivant. Je sentais sa langue contre la mienne, conscient de la façon dont son corps répondait, et respira profondément comme ses doigts ont commencé à dériver vers le bouton de mes jeans. Quand j'ai fait glisser mes mains plus bas, j'ai réalisé qu'elle était nue sous sa chemise. Elle défit le bouton, et même si je ne voulais rien de plus que continuer, je me suis forcé à m'écarter et l'arrêter avant que cela n'aille trop loin, pour éviter quelque chose dont je n'étais toujours pas certain qu'elle était prête pour cela.

J'ai senti ma propre hésitation, mais avant que je puisse réagir, elle se redressa brusquement et se glissa hors de sa chemise. Mon souffle s'est accéléré comme je la regardais et immédiatement, elle se pencha et enleva mon t-shirt.

Elle embrassa mon nombril et mes côtes, puis ma poitrine et je pouvais sentir ses mains commencer à tirer sur mes jeans.

Je me suis levé du lit et enlevé mon t-shirt, puis laissant ensuite tomber mes jeans sur le plancher. J'ai embrassé son cou et ses épaules, et senti la chaleur de son souffle dans mon oreille. La sensation de sa peau contre la mienne était comme un feu, et nous avons commencé à faire l'amour.

C'était tout ce que j'avais rêvé que ce le serait, et quand nous avons terminé, j'ai enveloppé mes bras autour de Savannah, essayant de mémoriser le souvenir de toutes les sensations. Dans l'obscurité, je lui chuchotais à quel point je l'aimais.

Nous avons fait l'amour une seconde fois, et quand Savannah s'est finalement endormie, je me suis retrouvé à la regarder. Tout en elle était exquisément pacifique, mais pour une raison quelconque, je ne pouvais pas échapper à un sentiment tenace d'effroi. Comme tendre et passionnant que cela avait été, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander s'il y avait eu une trace de désespoir dans nos actions, comme si nous étions tous les deux accrochés à l'espoir que cela soutiendrait notre relation à travers de ce que l'avenir apporterait.

Chapitre quatorze

Notre temps restant sur ma permission était beaucoup comme je l'avais espéré au départ. Mis à part le week-end avec mon père – au cours duquel il a cuisiné pour nous et a parlé sans cesse de ses pièces de monnaie – nous étions seuls autant que possible. De retour à Chapel Hill, une fois que Savannah avait terminé avec ses classes pour la journée, nos après-midis et les soirées ont été passées ensemble. Nous avons marché devant les magasins le long de Franklin Street, sommes allés à la North Carolina Museum of History à Raleigh, et avons même passé quelques heures au zoo de la Caroline du Nord. À ma dernière soirée en ville, nous sommes allés dîner au restaurant chic que le vendeur de chaussures m'avait recommandé. Elle ne m'a pas laissé jeter un coup d'oeil pendant qu'elle se préparait, mais quand elle est finalement sortie de la salle de bains, elle était tout simplement ravissante. Je la regardai entre deux bouchées, en pensant à combien j'avais de la chance d'être avec elle.

Nous n'avons pas refait l'amour. Après notre nuit ensemble, je me suis réveillé le lendemain matin pour trouver Savannah m'étudiant, des larmes coulaient sur ses joues. Avant que je ne puisse demander ce qui n'allait pas, elle a mis un doigt sur mes lèvres et secoua la tête, me demandant de ne pas parler.

– La nuit dernière, c'était merveilleux, dit-elle, mais je ne veux pas en parler.

Au lieu de cela, elle s'enveloppa autour de moi et je l'ai tenue pendant longtemps, en écoutant le son de son souffle. J'ai su alors que quelque chose avait changé entre nous, mais à l'époque, je n'ai pas eu le courage de savoir ce que c'était. Dans la matinée, je suis parti, Savannah m'a conduit à l'aéroport. Nous nous sommes assis ensemble à la porte, en attendant que mon vol soit annoncé, son pouce traçant des petits cercles sur le dos de ma main. Quand il fut temps pour moi de monter à bord de l'avion, elle tomba dans mes bras et se mit à pleurer. Quand elle a vu mon expression, elle se força à un rire, mais je pouvais entendre la douleur en elle.

– Je sais que j'ai promis, dit-elle, mais je ne peux pas m'en empêcher.

– Ça va bien se passer, ai-je dit. C'est seulement six mois. Avec tout ce qui se passe dans ta vie, tu seras surprise à quelle vitesse ça s'est passé vite.

– Facile à dire, a-t-elle dit en reniflant. Mais tu as raison. Je vais être plus forte cette fois. Tout ira bien.

Je scrutais son visage pour un signe de dénégation, mais je n'ai rien vu.

– Ce le sera vraiment, a-t-elle dit. Tout ira bien.

J'ai hoché la tête, et pour un long moment, nous nous sommes simplement regardés.

– Tu vas te souvenir de regarder la pleine lune ? a-t-elle demandé.

– Chaque fois, ai-je promis.

Nous avons partagé un dernier baiser. Je l'ai serrée dans mes bras et lui chuchota que je l'aimais, puis je me suis forcé à la libérer. J'ai lancé mon sac sur mon épaule et me dirigea vers la rampe. En jetant un coup d'oeil sur mon épaule, j'ai réalisé que Savannah avait déjà disparu, cachée quelque part dans la foule.

Dans l'avion, je me suis penché dans mon siège, en priant pour que Savannah m'avait dit la vérité. Bien que je savais qu'elle m'aimait et se souciait de moi, j'ai soudainement compris que même l'amour et la compassion ne sont pas toujours assez. C'était les briques de béton de notre relation, mais elles étaient instables, sans le mortier du temps passé ensemble, le temps sans la menace d'une séparation imminente qui pèse sur nous. Bien que je ne voulais pas l'admettre, il y avait beaucoup d'elle que je ne savais pas. Je n'avais pas réalisé à quel point mon départ en la laissant derrière l'avait affectée, et malgré les heures d'angoisse d'y penser, je n'étais pas sûr de savoir comment cela allait l'affecter désormais. Notre relation, je me sentais avec une lourdeur dans la poitrine, commençait à ressembler au mouvement rotatif au-dessus d'un enfant. Quand nous étions ensemble, nous avions le pouvoir de garder la filature, et le résultat était la beauté et la magie, et dans un sens, un émerveillement presque enfantin, quand nous nous sommes séparés, la filature a commencé inévitablement à ralentir. Nous sommes devenus bancals et instables, et je savais que je devais trouver un moyen de nous empêcher de basculer.

J'avais appris ma leçon l'année précédente. Non seulement ai-je écrit plus de lettres de l'Allemagne en juillet et août, mais j'appelais Savannah plus fréquemment. Je l'écoutais avec attention au cours de ses appels, en essayant de ramasser tous les signes de dépression et le désir d'entendre des paroles d'affection ou de désir. Au début, j'étais nerveux avant de faire ces appels; d'ici la fin de l'été, je les attendais. Ses classes allaient bien. Elle a passé quelques semaines avec ses parents, puis a commencé le semestre d'automne. Dans la première semaine de septembre, nous avons commencé le compte à rebours

des jours qui me restaient jusqu'à ma libération. Il y en avait une centaine. Il était plus facile de parler de jours plutôt qu'en semaines ou en mois; en quelque sorte, cela rendait la distance entre nous se réduire à quelque chose de beaucoup plus intime, quelque chose que nous savions tous les deux que nous pouvions gérer. La partie la plus difficile était derrière nous, nous nous le sommes rappelé souvent, et j'ai constaté que comme je retournais les jours sur le calendrier, que les tracasseries que j'avais ressenties au sujet de notre relation avaient commencé à diminuer. J'étais certain qu'il n'y avait rien dans ce monde qui pourrait nous empêcher d'être ensemble.

Puis vint le 11 septembre.

Chapitre quinze

Une chose dont je suis sûr : les images du 11 septembre allaient être avec moi pour toujours. J'ai regardé la fumée sortir des tours jumelles et du Pentagone et j'ai vu les visages sombres des gens autour de moi quand ils ont vu des gens sauter dans leur propre mort. J'ai été témoin de la fragilité des bâtiments et du nuage massif de poussière et les débris qui sont sortis de là. Je sentais la fureur quand la Maison Blanche a été évacuée.

En quelques heures, je savais que les États-Unis répondraient à l'attaque et que les forces armées allaient ouvrir la voie. La base a été mise en état d'alerte élevée, et je doutais qu'il n'y ait jamais un autre moment où je serais fier de mes hommes. Dans les jours qui ont suivi, c'était comme si les différences personnelles et les affiliations politiques de toute nature avaient fondu. Pendant une courte période de temps, nous étions tous simplement des Américains.

Dans tout le pays, les bureaux de recrutement ont été pris d'assaut par des hommes voulant s'enrôler. Parmi ceux d'entre nous déjà enrôlés, le désir de servir a été plus fort que jamais. Tony a été le premier des hommes de mon équipe à s'être enrôlé pour deux années supplémentaires, et un à un, tous les autres ont suivi son exemple. Même moi, qui attendais la fin de mon service en décembre, et qui avais commencé à compter les jours jusqu'à ce que je puisse rentrer à la maison auprès de Savannah, fus attrapé par la fièvre et j'ai décidé de rester plus longtemps.

Il serait facile de dire que j'ai été influencé par ce qui se passait autour de moi et que c'était ce la raison pour laquelle je pris la décision que j'ai prise. Mais c'est juste une excuse. Certes, j'ai été pris dans la même vague patriotique, mais plus que cela, j'ai été lié par des liens d'amitié et la responsabilité. Je connaissais mes hommes, je tenais à eux, et la pensée de les abandonner à un moment comme celui-ci m'a semblé incroyablement lâche. Nous avons vécu trop de temps ensemble pour que je puisse même envisager de quitter le service dans les derniers jours de 2001.

J'ai appelé Savannah pour lui annoncer la nouvelle. Au début, elle était favorable. Comme tout le monde, elle avait été horrifiée par ce qui s'était passé, et elle a compris le sens du devoir qui pesait sur moi, avant même que j'ai essayé de l'expliquer. Elle a dit qu'elle était fière de moi.

Mais la réalité survint bientôt. En choisissant de servir mon pays, j'avais fait un sacrifice. Bien que l'enquête sur les auteurs a été complétée rapidement, 2001 a dérivé jusqu'à la fin sans incident pour nous. Notre division d'infanterie n'a joué aucun rôle dans le renversement du gouvernement taliban en Afghanistan, une déception pour tout le monde dans mon équipe. Au lieu de cela, nous avons passé la plupart de l'hiver et du printemps à tirer et nous préparer pour ce que tout le monde savait de notre future invasion de l'Irak.

C'était, je suppose, à cette époque que les lettres de Savannah ont commencé à changer. Là où jadis elles arrivaient une fois par semaine, elles ont commencé à arriver tous les dix jours, et ensuite, comme les jours commençaient à allonger, elles sont arrivées seulement toutes les deux semaines. J'ai essayé de me consoler avec le fait que le ton de ses lettres n'avait pas changé, même si en même temps, ce n'était plus pareil. C'en était fini des longs passages dans lesquels elle décrivait la façon qu'elle envisageait notre vie ensemble, des passages que dans le passé, j'attendais toujours avec anticipation. Nous savions tous les deux que le rêve s'était maintenant éloigné de deux ans. Écrire sur un avenir si lointain qui rappelait combien de temps nous devrions affronter, quelque chose de pénible pour nous deux à envisager.

Comme le mois de mai passait, je me suis consolé qu'au moins, nous pourrions au moins être capables de nous voir à ma prochaine permission. Le destin, cependant, a de nouveau conspiré contre nous quelques jours avant que je ne doive rentrer à la maison. Mon commandant a demandé une réunion, et quand je me suis présenté à son bureau, il m'a ordonné de m'asseoir. Mon père, me dit-il, venait de subir une crise cardiaque majeure, et il avait déjà pris les devants et a accordé une permission d'urgence. Au lieu de me diriger vers Chapel Hill et passer deux semaines fabuleuses avec Savannah, je me suis rendu à Wilmington et passé mes journées au chevet de mon père, en respirant l'odeur d'antiseptique qui m'a toujours fait penser moins à la guérison qu'à la mort elle-même. Quand je suis arrivé, mon père était dans l'unité des soins intensifs; il est resté là pendant la plupart de ma permission. Sa peau avait un teint grisâtre et sa respiration était rapide et faible. Pendant la première semaine, il a dérivé dans et hors de la conscience, mais quand il était éveillé, j'ai vu des émotions en mon père que j'avais très rarement vus et jamais en même temps : la peur désespérée, la confusion momentanée et une reconnaissance déchirante que j'étais à côté de lui. Plus d'une fois, je me suis étendu pour prendre sa main, une autre première dans ma vie. Parce qu'un tube était inséré dans sa gorge, il ne pouvait pas parler, alors je faisais toute la conversation pour nous deux. Bien que je lui ai dit le peu de ce

qui se passait sur la base, je lui ai principalement parlé des pièces de monnaie. Je lui ai lu le Greysheet; quand cela a été fait, je suis allé chez lui et récupéré les anciennes copies qu'il gardait dans son tiroir et suis retourné lui en faire la lecture. J'ai fait des recherches sur des pièces de monnaie sur Internet – des sites comme *Hal David Monnaies* et *Légende numismatique* – et lui ai récité les derniers prix demandés pour des pièces. Les prix m'ont étonné et j'ai soupçonné que la collection de mon père, malgré la chute des prix des pièces de monnaie depuis que l'or était à son apogée, valait probablement dix fois la valeur de la maison qu'il possédait depuis des années. Mon père, incapable de maîtriser l'art de la conversation, était plus riche que personne que je ne connaissais.

Mon père n'était pas intéressé à leur valeur. Ses yeux portaient loin chaque fois que je l'ai mentionné, et je me suis bientôt rappelé ce que j'avais fini par oublier : pour mon père, la chasse aux pièces de monnaie a été beaucoup plus intéressante que les pièces elles-mêmes, et chaque pièce représentait pour lui une histoire avec une fin heureuse. Avec cela à l'esprit, je me suis creusé la tête en faisant de mon mieux pour me souvenir de ces pièces que nous avons trouvées ensemble. Parce que mon père conservait des documents exceptionnels, je parcourais ceux-ci avant d'aller dormir, et petit à petit, ces souvenirs me sont revenus. Le jour suivant, je lui ai rappelé les histoires de nos voyages à Raleigh, Charlotte ou parlé de Savannah. Malgré le fait que même les médecins ne savaient pas s'il allait le faire, mon père a plus souri dans ces semaines que je me souvenais qu'il ne l'avait jamais fait. Il est revenu à la maison le jour avant que j'ai été obligé de repartir, et l'hôpital a pris des dispositions pour que quelqu'un vienne en prendre soin pendant son rétablissement.

Mais si mon séjour à l'hôpital a renforcé ma relation avec mon père, il n'a rien fait pour ma relation avec Savannah. Ne vous méprenez pas – elle m'a rejoint aussi souvent qu'elle le pouvait, et elle était si compatissante. Mais parce que j'ai passé tellement de temps à l'hôpital, cela a fait peu fait pour guérir les fissures qui avaient commencé à se former dans notre relation. Pour être honnête, je n'étais même pas sûr si je voulais d'elle : quand elle était là, je me sentais comme si je voulais être seul avec mon père, mais quand elle n'était pas là, je la voulais à mes côtés. D'une certaine manière, Savannah naviguait dans ce champ de mines sans réagir au stress et j'ai suivi son exemple. Elle semblait savoir ce que je pensais et anticipait ce que je voulais, même mieux que moi.

Ce dont nous avons besoin était du temps ensemble. Du temps seul. Si notre relation était une batterie, mon temps à l'étranger la vidait

continuellement, et cela nous prenait deux fois plus de temps que nécessaire pour la recharger. Une fois, alors que j'étais assis avec mon père et à écouter le bip régulier du moniteur cardiaque, j'ai réalisé que Savannah et moi avions passé seulement 4 des 104 dernières semaines ensemble. Moins de 5 %. Même avec des lettres et des appels téléphoniques, il m'arrivait parfois de me trouver à regarder dans le vide, me demandant comment nous avions survécu aussi longtemps à tant de choses.

Nous avons fait des promenades occasionnelles, et nous avons dîné ensemble à deux reprises. Mais parce que Savannah était enseignante et devait aller donner des cours, il était impossible pour elle de rester. J'ai essayé de ne pas lui en vouloir, sauf que je l'ai fait, et nous avons fini par nous disputer. Je détestais cela, comme elle, mais aucun de nous deux n'a semblé être en mesure de s'arrêter. Et si elle ne disait rien, et l'a même nié quand je l'ai confronté, je savais que le problème sous-jacent était le fait que je devais être à la maison pour de bon et ne l'était pas. C'était la première fois et la seule que Savannah ne m'a jamais menti.

Nous avons mis la dispute derrière nous du mieux que nous le pouvions, et notre au revoir était une autre affaire de pleurs, mais moins que la dernière fois. Il était réconfortant de penser que c'était parce que nous étions habitués à cela, ou que nous étions tous deux grands, mais comme je me suis assis dans l'avion, je savais que quelque chose avait changé d'irrévocable entre nous. Moins de larmes avaient coulé parce que l'intensité du sentiment entre nous avait décliné.

C'était une prise de conscience douloureuse, et pendant la pleine lune suivante, je me suis retrouvé errant sur le terrain de soccer désert. Et comme je l'avais promis, je me suis souvenu mon temps avec Savannah à ma première permission. Je pensais à ma deuxième permission, mais étrangement, je n'ai pas eu envie de penser à cette troisième permission, car même alors, je pense que je savais ce qu'il présageait.

Alors que l'été avançait, l'état de mon père a continué de s'améliorer, bien que lentement. Dans ses lettres, il a écrit qu'il s'était mis à marcher autour de la maison trois fois par jour, chaque jour, et chaque voyage avait une durée d'exactly vingt minutes, même si cela était dur pour lui. S'il y avait un côté positif à tout cela, c'était que cela lui a donné quelque chose pour remplir ses journées maintenant qu'il était à la retraite – quelque chose à part les pièces de monnaie. En plus de lui envoyer des lettres encore plus souvent, j'ai commencé à lui téléphoner les mardis et vendredis pendant exactement une heure,

juste pour m'assurer qu'il allait bien. J'ai écouté pour tous les signes de fatigue dans sa voix et lui ai rappelé constamment de bien manger, de dormir suffisamment et de prendre ses médicaments. Je faisais toujours la plupart de la conversation. Mon père trouvait les conversations téléphoniques aussi douloureuses que la communication en face à face, et semblait toujours qu'il ne voulait rien de plus que de raccrocher le téléphone aussi vite qu'il le pouvait. Parfois, je me mettais à le taquiner à ce sujet, mais je n'étais jamais sûr s'il savait que je plaisantais. Cela m'amusait, et j'ai ri parfois; même s'il ne riait pas en réponse, son ton s'allégeait immédiatement, même si c'était que temporairement, avant qu'il retombe dans le silence. C'était correct. Je savais qu'il attendait avec impatience mon appel. Il a toujours répondu à la première sonnerie, et je n'avais aucune difficulté à l'imaginer regardant fixement l'horloge en attendant mon appel.

Août se tourna pour septembre, puis octobre. Savannah avait terminé ses cours à Chapel Hill et était rentrée chez elle alors qu'elle avait commencé à chercher un emploi. Dans les journaux, j'ai lu que les Nations Unies et les pays européens voulaient trouver un moyen de nous empêcher d'aller à la guerre avec l'Irak. Les choses étaient tendues entre les capitales et l'OTAN; aux nouvelles, il y avait des manifestations des citoyens et des proclamations énergiques de leurs dirigeants disant que les États-Unis étaient sur le point de faire une terrible erreur. Pendant ce temps, nos dirigeants ont essayé de nous changer les idées. Moi et mon équipe avons simplement continué nos activités, recevant une formation pour l'inévitable avec une détermination acharnée. Puis, en novembre, mon équipe et moi sommes de nouveau retournés au Kosovo. Nous n'y sommes pas restés longtemps, mais c'était plus que suffisant. J'étais fatigué des Balkans à ce moment-là, et j'étais fatigué du maintien de la paix, aussi. Plus important encore, moi et tout le monde dans le service savions que la guerre au Moyen-Orient s'en venait, que l'Europe le veuille ou pas.

Pendant ce temps, les lettres de Savannah arrivaient assez régulièrement, aussi bien que mes appels. Habituellement, je l'appelais avant l'aube, comme je l'ai toujours fait – il était autour de minuit chez elle et même si j'avais toujours été en mesure de la rejoindre dans le passé, plus d'une fois, elle n'était pas chez elle. Bien que j'ai essayé de me convaincre qu'elle était sortie avec des amis ou ses parents, il était difficile d'empêcher mes pensées de se déchaîner. Après avoir raccroché le téléphone, je me trouvais parfois à m'imaginer qu'elle avait rencontré un autre homme dont elle se souciait. Parfois, je l'appelais deux ou trois fois dans l'heure suivante,

de plus en plus furieux avec chaque sonnerie qui demeurait sans réponse.

Quand elle répondait finalement, je pouvais lui demander où elle avait été, mais je ne l'ai pas fait. Elle n'a pas non plus offert d'explications. Je sais que j'ai fait une erreur en gardant le silence, simplement parce que j'étais incapable de bannir la question de mon esprit, même si j'ai essayé de me concentrer sur la conversation à portée de main. Plus souvent qu'autrement, j'étais tendu au téléphone et ses réponses étaient aussi tendues. Trop souvent, nos conversations étaient moins un échange joyeux d'affection qu'un échange rudimentaire d'informations. Après avoir raccroché, je me suis toujours détesté pour la jalousie que j'avais sentie et je me battais avec pendant quelques jours, me promettant que je ne laisserais pas cela se reproduire.

D'autres fois, cependant, Savannah était exactement la même personne que je me suis souvenu qu'elle était, et je pouvais lui dire combien elle s'était toujours souciee de moi. Malgré tout cela, je l'aimais autant que je l'avais toujours aimée, et je me suis trouvé à me faire mal pour ces simples moments dans le passé. Je savais ce qui se passait, bien sûr. Comme nous nous éloignons l'un de l'autre, j'étais de plus en plus désespéré pour sauver ce que nous avons une fois partagé; comme un cercle vicieux, cependant, mon désespoir nous a éloignés encore plus loin l'un de l'autre.

Nous avons commencé à avoir des disputes. Comme avec la dispute que nous avons eue à son appartement à ma deuxième permission, je eu du mal à lui dire ce que je ressentais, et peu importe ce qu'elle a dit, je ne pouvais pas échapper à la pensée que j'étais harcelé par elle ou qu'elle s'essayait même pas d'atténuer mes préoccupations. Je détestais encore plus ces appels que je détestais ma jalousie, bien que je savais que les deux sont indissociables.

Malgré nos ennuis, je n'ai jamais douté de ce que nous allions le faire. Je voulais une vie avec Savannah plus que tout. En décembre, j'ai commencé à l'appeler plus régulièrement et fait de mon mieux pour garder ma jalousie en échec. Je me suis forcé d'être optimiste au téléphone, dans l'espoir qu'elle voudrait encore entendre parler de moi. Je pensais que les choses allaient mieux et sur la surface, elles l'étaient, mais quatre jours avant Noël, je lui ai rappelé que je serais à la maison dans un peu moins d'un an. Au lieu de la réponse enthousiaste à laquelle je m'attendais, elle se calma. Tout ce que je pouvais entendre était le son de sa respiration.

– M'as-tu entendu ? demandai-je.

– Oui, a-t-elle répondu d'un ton doux. C'est juste que j'ai déjà entendu

ça avant.

C'était la vérité, et tous les deux le savions, mais je n'ai pas dormi pendant presque une semaine.

La pleine lune fut pendant le Jour de l'an, et bien que je suis sorti pour la regarder en me rappelant la semaine où nous étions tombés amoureux, ces images étaient floues, comme la tristesse écrasante que je ressentais à l'intérieur de moi. Sur le chemin du retour, des dizaines d'hommes étaient regroupés dans des cercles ou appuyés contre un bâtiment en fumant des cigarettes, comme s'ils n'avaient pas de soucis. Je me demandais ce qu'ils pensaient quand ils me voyaient marcher ainsi. Est-ce qu'ils sentaient que je perdais tout ce qui comptait le plus pour moi ? Ou que je voulais encore une fois pouvoir changer le passé ?

Je ne le sais pas, et ils n'ont rien demandé. Le monde change vite. Les commandes que nous avions avait été mises en attente, et quelques jours plus tard, mon équipe se trouvait en Turquie où nous avons commencé à nous préparer d'envahir l'Irak par le nord. Nous avons assisté à des réunions où nous avons appris nos attributions, étudier la topographie et revu les plans de bataille. Il y avait peu de temps libre, mais quand nous nous sommes aventurés à l'extérieur du camp, il était difficile d'ignorer l'hostilité de la population. Nous avons entendu des rumeurs selon lesquelles la Turquie avait l'intention de refuser l'accès à nos troupes pour l'invasion et qu'il y avait des pourparlers en cours pour s'assurer que cela n'arriverait pas. Nous avons depuis longtemps appris à écouter les rumeurs avec un grain de sel, mais cette fois, les rumeurs étaient exactes, et mon équipe et les autres ont été envoyés au Koweït pour commencer.

Nous avons atterri à midi sous un ciel sans nuage et nous nous trouvâmes entourés de sable de chaque côté. Presque immédiatement, nous avons été embarqués dans un bus, roulé pendant des heures pour se retrouver dans ce qui était essentiellement la plus grande ville-tente que je n'avais jamais vue. L'armée a fait de son mieux pour nous rendre la vie confortable. La nourriture était bonne et nous pouvions avoir tout ce dont nous avions besoin, mais c'était ennuyeux. La livraison du courrier était mauvaise – je n'ai reçu aucune lettre – et toutes les lignes téléphoniques ne se rendaient pas à un kilomètre d'ici. Entre deux exercices, moi et mes hommes essayons de rester assis à deviner quand l'invasion commencerait ou bien on se pratiquait à entrer dans nos combinaisons de protection chimique aussi rapidement que nous le pouvions. Le plan était pour mon équipe aide les autres unités des différentes divisions à être prêt pour Bagdad. En février, après ce qui m'a semblé

des années passées dans le désert, mon équipe et moi étions aussi prêts que nous ne le serions jamais.

À ce moment-là, beaucoup de soldats se trouvaient au Koweït depuis la mi-novembre, et la rumeur voulait que la guerre battait son plein. Personne ne savait ce qui allait arriver. J'ai entendu parler d'armes biologiques et chimiques; j'ai entendu dire que Saddam Hussein avait appris sa leçon dans la Tempête du Désert et était à positionner la Garde républicaine autour de Bagdad, dans l'espoir de faire un dernier coup sanglant. Le 17 mars, je savais que ce serait la guerre. À ma dernière nuit au Koweït, j'ai écrit des lettres à ceux que j'aimais, au cas où je ne reviendrais pas : une à mon père et l'autre à Savannah. Ce soir-là, je me suis trouvé à faire partie d'un convoi qui s'étendait à une centaine de kilomètres en l'Irak.

Les combats ont été sporadiques. Parce que notre armée de l'air a dominé les cieux, nous avons peu à craindre en dessous comme nous circulions sur des routes principalement désertes. L'armée irakienne, pour sa part, n'était nulle part en vue, ce qui n'a fait qu'accroître la tension que je ressentais comme j'ai essayé de prévoir ce que mon équipe ferait face plus tard dans la campagne. Ici et là, nous entendions des coups de tirs de mortier ennemi, et nous sommes montés dans nos costumes, pour finalement apprendre qu'il s'agissait une fausse alerte. Les soldats étaient tendus. Je n'ai pas dormi pendant trois jours.

Au plus profond de l'Irak, les escarmouches ont commencé à éclater et c'est alors que j'ai appris la loi associée à l'opération Freedom Irak : les civils et les ennemis semblaient exactement les mêmes. Les tirs sonnaient, nous attaquions et il y a des moments où nous n'étions même pas sûrs sur lesquels nous tirions. Comme nous avons atteint le Triangle de Sunnite, la guerre a commencé à s'intensifier. Nous avons atteint le triangle sunnite, la guerre a commencé à s'intensifier. Nous avons entendu parler des batailles dans Fallujah, Ramadi et Tikrit, le tout étant combattu par d'autres unités dans d'autres divisions. Mon équipe a rejoint le Régiment aéroporté du Quatre-vingt-deuxième au cours d'un assaut sur Samawah, et c'est là que mon équipe et moi avons eu notre premier goût de combat. L'armée de l'air a ouvert la voie. Des bombes, des missiles et des mortiers avaient explosé la veille, et comme nous avons traversé le pont de la ville, ma première pensée fut que la surprise était toujours la meilleure.

Mon équipe a été assignée à un quartier périphérique, où nous devons nous déplacer de maison en maison pour aider à dégager la zone de l'ennemi. Comme nous nous déplaçons, les images sont venues rapidement : les restes calcinés d'un camion, le corps sans vie

du conducteur à côté; un bâtiment partiellement démoli; des ruines de voitures fumant ici et là. Les coups de feu sporadiques nous tenaient sur nos gardes. Comme nous patrouillions le secteur, des civils sortaient à l'occasion en levant rapidement leurs bras, et nous avons essayé de notre mieux de ne pas les blesser.

En début d'après-midi, nous nous apprêtions à rentrer, mais nous avons été agressés par un feu nourri provenant d'un bâtiment un coin de la rue. Coincés contre le mur, nous étions dans une situation précaire. Deux hommes nous ont couverts, alors que je menais le reste de mon équipe dans un endroit plus sûr de l'autre côté de la rue; cela m'a paru presque miraculeux que personne n'a été tué. De là, nous nous enfoncions dans la position de l'ennemi, le dévastant complètement. Quand je pensais que c'était sûr, nous avons commencé notre approche au bâtiment, en nous déplaçant avec prudence. J'ai utilisé une grenade pour faire sauter la porte de devant. J'ai mené mes hommes à la porte et poussé ma tête. Le soufre flottait dans l'air. L'intérieur a été détruit, mais au moins un soldat irakien avait survécu, et dès que nous nous sommes rapprochés, il a commencé à tirer à partir du vide sanitaire sous le plancher. Tony s'est coupé à la main, et le reste d'entre ont répondu en tirant des centaines de fois. Le bruit était si fort que je ne pouvais pas m'entendre crier, mais j'ai gardé mon doigt pressé, visant partout à du plancher jusqu'au plafond. Des morceaux de plâtre, des briques et du bois volaient comme l'intérieur a été décimé. Quand nous avons finalement arrêté de tirer, j'étais sûr que personne ne pouvait avoir survécu, mais j'ai jeté une autre grenade dans une ouverture qui menait à un espace de rampe juste pour s'assurer que tout était clair, et nous nous sommes dirigés à l'extérieur avant l'explosion.

Après les vingt minutes les plus intenses de ma vie, la rue était calme, sauf pour le bourdonnement dans mes oreilles et les bruits de mes hommes qui vomissaient ou rabâchaient l'expérience. J'ai enveloppé la main de Tony, et quand je pensais que tout était prêt, nous avons commencé à retourner d'où nous étions venus. Nous avons fait notre chemin jusqu'à la gare de chemin de fer, où nos troupes étions en sécurité, et nous nous sommes effondrés. Cette nuit-là, nous avons reçu notre premier lot de courrier en presque six semaines.

Dans le courrier, il y avait six lettres de mon père. Mais seulement une de Savannah, et dans la pénombre, j'ai commencé à lire.

Cher John,

Je t'écris cette lettre à la table de la cuisine, et je me bats parce que je

ne sais pas comment te dire ce que je m'apprête à te dire. Une partie de moi souhaite que tu sois ici avec moi pour que je puisse le faire en personne, mais nous savons tous deux que c'est impossible. Donc je suis ici, cherchant les mots avec des larmes sur mes joues et en espérant que tu seras en quelque sorte en mesure de me pardonner pour ce que je suis en train d'écrire.

Je sais que c'est un moment terrible pour toi. J'essaie de ne pas penser à la guerre, mais je ne peux pas échapper aux images, et j'ai peur tout le temps. Je regarde les nouvelles et parcours les journaux, sachant que tu es au milieu de tout cela, en essayant de savoir où tu es et ce que tu vis. Je prie tous les soirs pour que tu rentres à la maison en toute sécurité, et je le ferai toujours. Toi et moi avons partagé quelque chose de merveilleux, et je ne veux jamais que tu l'oublies. Et je ne veux pas non plus que tu croies que tu ne voulais pas cela autant que moi. Tu es un homme rare et beau, John. Je suis tombée amoureuse de toi, mais plus que cela, te rencontrer m'a fait comprendre ce que le vrai amour signifie vraiment. Au cours des deux dernières années et demie, je suis allée regarder chaque pleine lune et je me souvenais de tout ce que nous avons vécu ensemble. Je me souviens comment tu parlais cette première nuit, et je me sentais comme à la maison, et je me souviens de la nuit où nous avons fait l'amour. Je serai toujours heureuse de ce que toi et moi avons partagé. Pour moi, cela signifie que nos âmes seront liées pour toujours.

Il y a tellement plus aussi. Quand je ferme mes yeux, je vois ton visage; quand je marche, c'est presque comme si je peux sentir ta main dans la mienne. Ces choses-là sont encore une réalité pour moi, mais où elles m'ont apporté du réconfort, maintenant elles me laissent avec du chagrin. J'ai compris ta raison de rester dans l'armée et j'ai respecté ta décision. Je le fais encore, mais nous savons tous les deux que notre relation a changé par la suite. Nous avons changé, et dans ton coeur, je pense que tu t'en es rendu compte aussi. Peut-être que c'est le temps passé séparé, peut-être que c'était juste nos mondes qui sont différents. Je ne sais pas. Chaque fois que nous nous sommes chicanés, je me suis détestée pour cela. D'une certaine manière, même si nous nous aimons toujours, nous avons perdu ce lien magique qui nous tenait ensemble.

Je sais que cela sonne comme une excuse, mais s'il te plaît, crois-moi quand je dis que je ne voulais pas tomber en amour avec quelqu'un d'autre. Si je ne comprends pas vraiment comment c'est arrivé, comment le pourrais-tu ? Je ne m'attends pas à ça de toi, mais à cause de tout ce que nous avons vécu, je ne peux juste pas continuer à te mentir. Le faire diminuerait tout ce que nous avons partagé, et je

ne veux pas le faire, même si je sais que tu te sentiras trahi.

Je comprendrai si tu ne veux plus jamais me parler de nouveau, comme je comprendrai si tu dis que tu me détestes. Une partie de moi me déteste, aussi. Écrire cette lettre m'oblige de reconnaître que quand je me regarde dans le miroir, je sais que je suis à la recherche de quelqu'un qui n'est pas sûr qu'elle mérite d'être aimée. Je veux te le dire.

Même si tu ne voudrais pas l'entendre, je veux que tu saches que tu seras toujours une partie de moi. De notre temps ensemble, tu as revendiqué une place spéciale dans mon coeur, celle que je porterai avec moi pour toujours et que personne ne pourra jamais remplacer. Tu es un héros et un gentleman, tu es gentil et honnête, mais plus que cela, tu es le premier homme que j'ai aimé. Et peu importe ce que l'avenir nous réserve, tu seras toujours là, et je sais que ma vie sera meilleure à cause de cela.

Je suis tellement désolée,

Savannah.

Partie III

Chapitre seize

Elle était en amour avec quelqu'un d'autre.

Je le savais avant même que je n'aie fini de lire la lettre, et tout mon monde a semblé ralentir. Mon premier instinct devait d'enfoncer mon poing dans le mur, mais au lieu de cela, je froissai la lettre et la jeta de côté.

J'ai été incroyablement en colère, puis plus que le sentiment de se sentir trahi, je me suis senti comme si elle avait écrasé tout ce qui avait un sens dans le monde. Je la détestais, et je détestais l'innommable, l'homme sans visage qui me l'avait volée.

Je fantasmais de ce que je lui ferais si jamais il croisait mon chemin, et l'imaginer n'était pas suffisant.

En même temps, j'avais envie de lui parler. Je voulais rentrer immédiatement à la maison, ou à tout le moins l'appeler. Une partie de moi ne voulait pas y croire, ne pouvait pas y croire. Pas maintenant, pas après tout ce que nous avons vécu.

Il nous restait seulement neuf mois – après presque trois ans, qu'est-ce qui était si impossible ?

Mais je ne suis pas rentré à la maison, et je ne l'ai pas appelée. Je ne lui ai pas non plus répondu, et je n'ai pas reçu de nouveau de ses nouvelles. Ma seule action fut de récupérer la lettre que j'avais froissée. Je l'ai redressée du mieux que j'ai pu, l'a fourra dans l'enveloppe et décidé de la porter avec moi comme une blessure que j'ai reçue au combat. Au cours des semaines suivantes, je suis devenu le soldat consommé, s'échappant dans le seul monde qui semblait semblé réel pour moi. Je me suis porté volontaire pour n'importe quelle mission considérée comme dangereuse, j'ai à peine parlé aux autres dans mon unité, et pendant un certain temps, il a fallu tout ce que j'avais pour ne pas être trop vite avec la gâchette en patrouille. Je n'ai confiance à personne dans les villes, et même s'il n'y a pas eu « d'incident » malheureux – comme l'armée aimait appeler la mort de civils – je mentirais si je prétendais avoir fait preuve de patience et de compréhension tout en traitant avec les Irakiens de toute sorte.

Bien que j'ai à peine dormi, mes sens ont été exacerbés comme nous avons continué notre fer de lance à Bagdad. C'était ironique que tout en risquant ma vie, je n'ai pu trouver le soulagement de la photo de Savannah et de la réalité que notre relation avait pris fin.

Ma vie s'est poursuivie, envers les fortunes changeantes de la guerre. Moins d'un mois après que j'ai reçu la lettre, Bagdad est tombé et malgré une brève période de promesse de paix, les choses ont empiré et se sont compliquées au fil des semaines et des mois suivants. En fin de compte, cette guerre n'était pas différente de n'importe quelle autre. Les guerres viennent toujours à la quête du pouvoir entre les intérêts concurrents, mais cette conscience ne rend pas la vie sur le terrain plus facile. Dans la foulée de la chute de Bagdad, chaque soldat dans mon équipe a été poussé dans les rôles de policier et de juge. En tant que soldats, nous n'avons pas été formés pour cela.

De l'extérieur et avec du recul, il était facile de deviner nos activités, mais dans le monde réel, en temps réel, les décisions n'étaient pas toujours faciles. Plus d'une fois, j'ai été approché par des civils irakiens en disant qu'un certain individu avait volé ceci et cela, ou avait commis un crime et on m'a demandé de faire quelque chose. Ce n'était pas notre travail. Nous étions là pour garder un semblant d'ordre – qui signifiait de tuer les insurgés qui tentaient de nous tuer ou d'autres civils – jusqu'à ce que les habitants puissent prendre le relais et gérer cela eux-mêmes. Ce processus particulier n'était ni rapide ni facile, même dans les endroits où le calme était plus fréquent que le chaos. Dans l'intervalle, d'autres villes ont été désintégrées dans le chaos, et nous avons été envoyés pour rétablir l'ordre. Nous dégagions une ville des insurgés, mais parce qu'il n'y avait pas assez de troupes pour tenir la ville et la garder en sécurité, les insurgés l'occupaient de nouveau dès que nous partions. Il y avait des jours où tous mes hommes se questionnaient sur la futilité de cet exercice particulier, même s'ils ne posaient pas ouvertement la question.

Mon point est que je ne sais pas comment décrire le stress, l'ennui et la confusion de ces neuf mois suivants, sauf pour dire qu'il y avait beaucoup de sable. Oui, je sais que c'est un désert, et oui, j'ai passé beaucoup de temps à la plage alors je devrais y être habitué, mais le sable était différent là-bas. Il entraît dans vos vêtements, dans votre arme à feu, dans des boîtes fermées, dans votre nourriture, dans vos oreilles et votre nez et entre les dents, et quand je crachais, je sentais toujours les grains dans ma bouche. Les gens peuvent au moins se rapporter à cela, et j'ai appris qu'ils ne veulent pas entendre la vérité, qui est que la plupart de l'Irak n'était pas si mal, mais parfois c'était pire que l'enfer. La population avait-elle vraiment envie d'entendre que j'ai vu un gars dans mon unité tuer accidentellement un petit enfant qui était juste au mauvais endroit au mauvais moment ? Ou que j'avais vu des soldats se déchirer en morceaux quand ils ont été frappés par un explosif improvisé caché sur les routes près de Bagdad ? Ou que j'avais vu du sang remplir les rues comme la pluie, coulant des parties

de corps explosées ? Non, les gens préfèrent entendre parler de sable, car cela les gardait à une distance sécuritaire de la guerre.

J'ai fait mon devoir du mieux que je le savais, je me suis enrôlé de nouveau et suis resté en Irak jusqu'en février 2004, quand je fus finalement renvoyé en Allemagne. Dès que je suis rentré, j'ai acheté une Harley et j'ai essayé de faire semblant que j'avais laissé la guerre sans être traumatisé; mais les cauchemars étaient sans fin, et je me suis réveillé le matin la plupart du temps trempé de sueur. Pendant la journée, j'étais souvent sur les nerfs, et je me suis fâché à la moindre des choses. Quand je marchais dans les rues en Allemagne, il me fut impossible de ne pas examiner les gens qui flânaient à proximité des bâtiments, et je me suis retrouvé à balayer les fenêtres dans le quartier des affaires, surveillant des tireurs d'élite. Le psychologue – tout le monde devait en voir un – m'a dit que ce que je vivais était normal et qu'avec le temps, les choses passeraient, mais je me demandais parfois s'ils n'allaient jamais partir.

Après avoir quitté l'Irak, mon temps en Allemagne semblait presque vide de sens. Bien sûr, je m'entraînais dans la matinée et j'ai suivi des cours sur les armes et la navigation, mais les choses avaient changé. En raison de la blessure à la main, Tony a reçu une absolution avec son *Purple Heart*, et il a été renvoyé à Brooklyn après la chute de Bagdad. Quatre autres de mes gars ont été honorablement libérés à la fin de 2003; lorsque leur départ est venu, dans leurs esprits – et le mien – ils avaient accompli leur devoir et il était temps pour eux de continuer de vivre le reste de leurs vies. Moi, d'autre part, je me suis de nouveau enrôlé. Je n'étais pas sûr que c'était la bonne décision, mais je ne savais pas quoi faire d'autre.

Mais maintenant, en regardant mon équipe, j'ai réalisé que je me sentis soudainement hors de propos. Mon équipe était remplie de débutants, et même s'ils étaient des gars formidables, ce n'était pas la même chose. Ils n'étaient pas les amis avec qui j'avais vécu le camp et les Balkans, je n'étais pas allé à la guerre avec eux, et au fond, je savais que je ne serais jamais proche d'eux comme je l'avais été avec mon ancienne équipe. Pour la plupart, j'étais un étranger et je n'ai rien fait pour changer cette perception. Je m'entraînais seul et j'évitais les contacts personnels autant que possible, et je savais ce que mon équipe pensait à mon sujet quand je passais devant eux : j'étais le vieux sergent croûté, celui qui prétendait ne vouloir rien de plus que de s'assurer qu'ils reviendraient vers leurs mamans en une seule pièce. J'ai dit à mon équipe que je ferais tout pour qu'ils soient en sécurité, et je le pensais. Mais comme je l'ai dit, ce n'était plus la même chose.

Avec mes amis partis, je me suis consacré à mon père de mon mieux.

Après mon retour du combat, j'ai passé une longue permission avec lui au printemps 2004, puis une autre avec lui plus tard cet été-là. Nous avons passé plus de temps ensemble dans ces quatre semaines que nous l'avions été au cours des dix années précédentes. Parce qu'il avait été mis à la retraite, nous étions libres de passer nos journées comme le voulions. Je tombais facilement dans ses routines. Nous prenions le petit-déjeuner, allions faire nos trois promenades et dînions ensemble. Entre-temps, nous avons parlé de pièces de monnaie et en avons même acheté quelques-unes pendant que j'étais en ville. Internet rendait tout cela beaucoup plus facile qu'il ne l'avait été autrefois, et bien que la recherche n'était pas aussi excitante, je ne sais pas si cela a fait une différence pour mon père. Je parlais aux négociateurs à qui je n'avais pas parlé en plus de quinze ans, mais ils étaient aussi chaleureux et instructifs comme ils l'avaient toujours été et se souvenaient de moi avec plaisir. Le monde des pièces de monnaie, j'ai réalisé, était petit et lorsqu'une commande arrivait – elles étaient toujours expédiées par la livraison express – mon père et moi faisons le tour en examinant les pièces, en soulignant les défauts existants, et étions habituellement d'accord avec le grade qu'elles avaient été attribuées par le Service professionnel de classification des pièces de monnaie, une entreprise qui évalue la qualité de la pièce de monnaie soumise. Bien que mon esprit finissait éventuellement par dériver à d'autres choses, mon père pouvait regarder une pièce pendant des heures, comme si elle détenait le secret de la vie.

Nous n'avons pas parlé de beaucoup d'autres choses, mais alors, nous n'en avons pas réellement besoin. Il n'avait aucun désir de parler de l'Irak et je n'avais aucune envie d'en parler non plus. Aucun d'entre nous n'avait une vie sociale pour en parler – l'Irak n'avait pas été propice en ce sens – et mon père... eh bien, c'était mon père, et je n'ai même pas pris la peine de demander.

Néanmoins, j'ai été inquiet pour lui. Lors des promenades, sa respiration était laborieuse. Quand j'ai suggéré que vingt minutes étaient peut-être trop long, même à son rythme lent, il a dit que le médecin lui avait dit que vingt minutes étaient juste ce qu'il fallait, et je savais qu'il n'y avait rien que je puisse faire pour le convaincre du contraire. Par la suite, il était beaucoup plus fatigué qu'il ait dû l'être, et cela lui prenait habituellement une heure avant que la couleur rouge sur ses joues s'estompe. J'ai parlé au médecin, et les nouvelles n'étaient pas ce que j'avais espéré. Le cœur de mon père, on m'a dit, avait subi des dommages importants, et – de l'avis du médecin – c'était à peu près un miracle qu'il se déplaçait comme il le faisait. Réduire ses exercices serait encore plus pire pour lui.

Cela aurait pu être cette conversation avec le médecin, ou peut-être

c'était juste que je voulais une meilleure relation avec mon père, mais nous nous sommes mieux entendus au cours de ces deux visites comme nous ne l'avions jamais été. Au lieu de le pousser dans une conversation constante, je m'assoiais tout simplement avec lui dans son repaire, en lisant un livre ou en faisant des mots croisés pendant qu'il regardait ses pièces de monnaie. Il y avait quelque chose de paisible et d'honnête au sujet de mon manque de confiance, et je pense que mon père en est lentement venu à la même conclusion que moi avec le changement dans notre relation. Occasionnellement, je le surprénais à me jeter un coup d'oeil d'une manière qui semblait presque étrangère. Nous passions des heures ensemble, la plupart du temps sans rien dire, et il était dans ce calme, et nous sommes finalement devenus des amis. J'ai souvent souhaité que mon père n'ait pas jeté l'unique photographie de nous, et quand il était temps pour moi de retourner en Allemagne, je savais que je lui manquerais d'une façon que je ne l'avais jamais fait avant.

L'automne 2004 passa lentement, comme l'a fait l'hiver et le printemps de 2005. La vie traînait sans incident. Occasionnellement, des rumeurs de mon éventuel retour en Irak interrompaient la monotonie de mes journées, mais depuis que j'y avais déjà été, la pensée de mon retour m'a peu touché. Si je restais en Allemagne, c'était très bien. Si je retournais en Irak, c'était tout aussi très bien. Je me maintenais informé sur ce qui se passait au Moyen-Orient comme tout le monde, mais dès que je posais le journal ou éteignait la télévision, mon esprit vagabondait sur autres choses.

J'avais vingt-huit ans à ce moment-là et je ne pouvais pas échapper au sentiment que même si j'en savais plus que la plupart des gens de mon âge, mais ma vie était toujours en attente. J'ai rejoint l'armée pour grandir, et bien que c'était arrivé, je me demandais parfois si c'était vrai. Je ne possédais ni maison, ni voiture et à part mon père, j'étais complètement seul dans ce monde. Alors que mes compagnons remplissaient leurs murs avec des photographies de leurs enfants et leurs femmes, le mien affichait l'unique photo décolorée d'une femme que j'ai aimée et perdue. J'ai entendu des soldats parler de leurs espoirs pour l'avenir, pendant que je ne faisais aucun plan. Parfois, je me demandais ce que les gars pensaient de ma vie, car il y avait des moments où on me regardait curieusement. Je ne leur ai jamais parlé de mon passé ou partagé des informations personnelles. Ils ne savaient rien de Savannah, ou de mon père ou de mon amitié avec Tony. Ces souvenirs étaient les miens et à moi seul, car j'avais appris que certaines choses sont un secret le mieux gardé.

En mars 2005, mon père a eu une deuxième crise cardiaque, ce qui l'a conduit à une pneumonie et un autre passage à l'unité des soins intensifs. Une fois qu'il fut sorti de l'hôpital, les médicaments lui interdisaient la conduite automobile, mais le travailleur social de l'hôpital m'a aidé à trouver quelqu'un pour faire l'épicerie dont il avait besoin. En avril, il est retourné à l'hôpital, où il a appris qu'il faudrait renoncer à ses promenades quotidiennes. En mai, il prenait une douzaine de pilules différentes, et je savais qu'il passait le plus clair de son temps au lit. Les lettres qu'il écrivait étaient devenues illisibles, non seulement parce qu'il était faible, mais parce que ses mains avaient commencé à trembler. Après quelques poussées et prières au téléphone, j'ai persuadé une voisine infirmière que connaissait mon père – et qui travaillait à l'hôpital local – d'aller le visiter régulièrement et je poussai un soupir de soulagement tout en comptant les jours avant ma permission en juin.

Mais l'état de mon père a continué à s'aggraver au cours des semaines suivantes, et au téléphone, je pouvais entendre une lassitude qui semblait s'approfondir chaque fois que je lui parlais. Pour la deuxième fois de ma vie, j'ai demandé un transfert à la maison. Mon commandant était plus sympathique qu'il ne l'avait été avant. Nous avons fait des recherches pour trouver des papiers pour poster à Fort Bragg pour la formation en vol – mais quand j'ai de nouveau parlé au médecin, on m'a dit que ma proximité ne ferait pas grand-chose pour aider mon père et que je devrais envisager de le placer dans un établissement de soins prolongés. Mon père avait besoin de plus de soins qui pouvaient être fournis à la maison, m'a-t-il assuré. Il avait essayé de convaincre mon père pendant quelque temps – il mangeait alors seulement de la soupe –, mais mon père a refusé de le considérer jusqu'à ce que revienne à ma permission. Pour une raison quelconque, le médecin a expliqué que mon père était déterminé à me recevoir à la maison une dernière fois.

La réalisation a été écrasante, et dans le taxi de l'aéroport, j'ai essayé de me convaincre que le médecin exagérait. Mais ce n'était pas le cas. Mon père était incapable de se lever du canapé quand j'ai ouvert la porte, et j'ai été frappé par la pensée qu'au cours de la dernière année, il semblait avoir vieilli de trente ans. Sa peau était presque grise, et j'ai été choqué par combien de poids il avait perdu. Avec un noeud dans ma gorge, j'ai posé mon sac à côté de la porte.

– Salut papa, ai-je dit.

Dans un premier temps, je me demandais s'il m'avait même reconnu, mais j'ai finalement entendu un murmure en lambeaux.

– Salut John, a-t-il dit et pendant longtemps, nous sommes restés

assis ensemble sans dire quoi que ce soit.

Je me suis finalement levé pour inspecter la cuisine, mais je suis retrouvé figé lorsque je suis arrivé. Des boîtes de soupe vides étaient empilées un peu partout. Il y avait des taches sur le poêle, la poubelle débordait, et des plats moisissés s'entassaient dans l'évier. Des piles de courrier non ouvert inondaient la petite table de la cuisine. Il était évident que la maison n'avait pas été nettoyée depuis des jours. Ma première impulsion fut de prendre d'assaut la voisine qui avait accepté de s'occuper de lui. Mais cela devra attendre.

Au lieu de cela, j'ai ouvert une boîte de soupe de poulet et nouilles et l'ai fait chauffer sur le poêle sale. Après avoir rempli un bol, je l'ai apporté à mon père sur un plateau. Il sourit faiblement, et je pouvais voir sa gratitude. Il a terminé le bol, gratté sur les côtés pour chaque morceau, et m'a réclamé un autre bol, nourrissant de plus en plus ma colère et je me demandais depuis combien de temps il n'avait pas mangé. Quand il eut fini avec ce bol, je l'ai aidé à s'allonger sur le canapé, où il est tombé endormi en quelques minutes.

La voisine n'était pas chez elle, alors j'ai passé la plupart de l'après-midi et la soirée à nettoyer la maison, en commençant par la cuisine et la salle de bains. Quand je suis allé changer les draps de son lit et les aient trouvés souillés, je fermai les yeux et étouffé l'envie de tordre le cou de la voisine.

Après que la maison était assez propre, je me suis assis dans la salle de séjour, à regarder le sommeil de mon père. Il avait l'air si petit sous la couverture, et quand j'ai tendu la main pour caresser ses cheveux, quelques mèches sont tombées. J'ai commencé à pleurer, sachant alors avec certitude que mon père était mourant. C'était la première fois que je pleurais depuis des années, et la seule fois dans ma vie que j'avais pleuré pour mon père, mais pendant longtemps, les larmes ne s'arrêtaient pas.

Je savais que mon père était un homme bon, un homme gentil et même s'il avait mené une vie blessée, il avait fait de son mieux pour m'élever. Pas une fois n'avait-il levé la main dans la colère, et j'ai commencé à me tourmenter avec les souvenirs de toutes ces années que j'avais gaspillées en le blâmant. Je me suis souvenu de mes deux dernières visites à la maison, et je me faisais mal à la pensée que nous ne partagerions plus jamais ces simples moments de nouveau.

Plus part, j'ai porté mon père au lit. Il était léger dans mes bras, trop léger. J'ai monté les couvertures autour de lui et fait mon lit sur le plancher à côté de lui, en écoutant sa respiration sifflante et ses gémissements. Il s'est réveillé en toussant au milieu de la nuit et

semblait incapable d'arrêter; je me préparais à l'amener à l'hôpital quand la toux s'est finalement calmée.

Il était terrifié quand il a réalisé où je voulais l'emmener.

– Rester... ici, a-t-il plaidé, sa voix faible. Ne veux pas partir.

J'ai été déchiré, mais à la fin, je ne l'ai pas emmené. Pour un homme de routine, je me suis rendu compte que l'hôpital était non seulement étranger, mais un endroit dangereux, pour celui à qui il fallait plus d'énergie qu'un autre pour s'adapter. C'est alors que j'ai réalisé qu'il s'était souillé et j'ai changé de nouveau ses draps.

Lorsque la voisine est arrivée le jour suivant, les premiers mots de sa bouche étaient des excuses. Elle a expliqué qu'elle n'avait pas nettoyé la cuisine pendant plusieurs jours, car une de ses filles avait eu des problèmes, mais elle avait changé quotidiennement les draps et s'assurait qu'il y avait beaucoup de nourriture en conserve. Comme elle se tenait devant moi sur le porche, je pouvais voir l'épuisement sur son visage, et tous les mots de reproches que j'avais répétés s'étaient évaporés. Je lui ai dit que j'ai apprécié tout ce qu'elle avait fait comme jamais elle ne pourrait s'en douter.

– J'étais heureuse de vous aider, a-t-elle dit. Il était si gentil au fil des ans. Il ne s'est jamais plaint du bruit que mes enfants faisaient quand ils étaient adolescents, et il a toujours acheté tout ce qu'ils vendaient pour amasser des fonds pour les voyages scolaires ou des choses comme ça. Il surveillait ma maison chaque fois que je lui ai demandé, il était toujours là pour moi. Il a été le voisin parfait.

J'ai souri. Encouragée, elle a continué.

– Mais vous devez savoir qu'il ne m'a pas toujours laissé entrer dans la maison. Il m'a dit qu'il n'aimait pas où je mets des choses. Ou comment je nettoyais. Ou la façon que je déplaçais une pile de papiers sur son bureau. Habituellement, je l'ignorais, mais parfois, quand il se sentait bien, il est tout à fait catégorique pour m'écarter et il a menacé d'appeler la police quand j'ai essayé de passer. Je ne savais juste...

Elle s'estompa et j'ai fini pour elle.

– Vous ne saviez juste pas quoi faire.

La culpabilité était clairement écrite sur son visage.

– C'est correct, ai-je dit. Sans vous, je ne sais pas ce qu'il aurait fait.

Elle hocha la tête avec soulagement avant de regarder au loin.

– Je suis contente que vous soyez à la maison, a-t-elle démarré timidement, parce que je voulais vous parler de sa situation. (Elle

brossa un morceau invisible sur ses vêtements.) Je connais un endroit magnifique où il pourrait aller et où on pourrait prendre soin de lui. Le personnel est excellent. C'est presque toujours à pleine capacité, mais je connais le directeur, et il connaît le médecin de votre père. Je sais combien cela doit être dur à entendre, mais je pense que c'est ce qu'il y a de mieux pour lui, et je souhaite...

Quand elle s'arrêta, laissant le reste de sa déclaration faire effet, je sentis son véritable souci pour mon père, et j'ai ouvert ma bouche pour répondre. Mais je n'ai rien dit. Ce n'était pas une décision aussi facile que cela puisse paraître.

Sa maison était le seul endroit que mon père connaissait, le seul endroit où il se sentait confortable. C'était le seul endroit où ses routines signifiaient quelque chose. Si séjourner à l'hôpital le terrifiait, être forcé de vivre à un nouvel endroit allait probablement le tuer. La question était non seulement où il devait mourir, mais comment il devait mourir. Seul à la maison, où il a dormi dans des draps souillés et allait éventuellement mourir de faim ? Ou avec des gens qui le nourriraient, le nettoieraient, dans un endroit qui l'effrayait ?

Avec un frisson dans ma voix que je ne pouvais pas contrôler, j'ai demandé :

– Où est-ce ?

J'ai passé les deux semaines suivantes en prenant soin de mon père. Je le nourrissais du mieux que j'ai pu, lui lisait le *Greysheet* quand il était éveillé, j'ai dormi sur le plancher à côté de son lit. Il le souillait tous les soirs, me forçant à lui acheter des couches pour adulte, ce qui l'embarrassait beaucoup. Il dormait pendant des après-midi.

Alors qu'il se reposait sur le canapé, j'ai visité un certain nombre d'établissements de soins prolongés : pas seulement celui que la voisine avait recommandé, mais ceux dans un rayon de deux heures. Finalement, la voisine avait raison.

L'endroit était propre comme elle l'a mentionné, et le personnel rencontré au hasard semblait professionnel, mais le plus important, le directeur semblait avoir pris un intérêt personnel pour les soins de mon père. Je n'ai jamais su si c'était à cause de la voisine ou du médecin.

Le prix n'était pas un problème. L'installation était coûteuse, mais parce que mon père avait une pension du gouvernement, la *Social Security Medicare* et l'assurance privée pour commencer (je pouvais l'imaginer signant son nom sur la ligne pointillée pendant des années

pour le vendeur d'assurance sans réellement comprendre ce pour quoi il payait), on m'a assuré que le coût serait acceptable. Le directeur, âgé dans la quarantaine à la chevelure brune, et avait une façon bienveillante de parler, me rappelant en quelque sorte Tim, n'a pas insisté pour une décision immédiate. Au lieu de cela, il m'a remis une pile de feuilles d'informations et des formulaires, tout en souhaitant que mon père aille mieux.

Ce soir-là, j'ai soulevé la question du placement à mon père. Je parlais dans quelques jours et n'avais pas le choix, peu importe combien je voulais l'éviter. Il n'a rien dit pendant que je parlais. Je lui ai expliqué mes raisons, mes soucis, mon espoir qu'il comprendrait. Il n'a posé aucune question, mais ses yeux restèrent en état de choc, comme s'il venait d'entendre sa propre condamnation à mort.

Quand j'ai eu fini, j'avais désespérément besoin d'un moment seul. Je lui ai tapoté sur la jambe et me rendit à la cuisine pour prendre un verre d'eau. Lorsque je suis retourné à la salle de séjour, mon père était penché sur le canapé, abattu et tremblotant. C'était la première fois que je l'ai vu pleurer.

Dans la matinée, j'ai commencé à emballer les choses de mon père. J'ai vidé ses tiroirs et ses dossiers, les armoires et les placards. Dans son tiroir à chaussettes, j'ai trouvé seulement des chaussettes; dans son tiroir de chemises, seulement des chemises. Dans classeur, tout était propre et ordonné avec des onglets. Cela ne devrait pas être surprenant, vu comment il était. Mon père, contrairement à la plupart des humains, n'avait aucun secret. Il n'avait pas de vice caché, aucun journal intime, aucun intérêt embarrassant, aucune boîte contenant des choses privées qu'il gardait pour lui. Je n'ai rien trouvé qui m'aurait un peu plus éclairé sur sa vie intérieure, rien qui pourrait m'aider à le comprendre après qu'il soit disparu. Mon père, je le savais alors, était comme il l'avait toujours été, et je me suis soudain rendu compte à quel point je l'admire pour cela.

Quand j'ai eu fini de rassembler ses choses, mon père ne dormait pas sur le canapé. Après quelques jours à manger régulièrement, il avait retrouvé un peu de force. Il y avait une faible lueur dans ses yeux, et j'ai remarqué une pelle appuyée contre la table basse. Il me tendit un bout de papier. Cela ressemblait à une carte griffonnée à la hâte, « Le jardin » écrit d'une main tremblante.

– Pour qui est-ce ?

– C'est la tienne, a-t-il dit, puis il a souligné la pelle.

J'ai ramassé la pelle, suivant les directions sur la carte jusqu'au chêne dans le jardin, puis j'ai commencé à creuser. Après quelques minutes, la pelle a sonné sur du métal, et j'ai récupéré une boîte. Et une autre en dessous de celle-ci. Et encore une autre. Seize lourdes boîtes en tout. Je me suis assis sur le porche et essuya la sueur de mon visage avant d'ouvrir la première.

Je savais déjà ce que je trouverais, et je louchais à la réflexion des pièces de monnaie en or scintillant dans la lumière crue du soleil d'été. Au fond de cette boîte, j'ai trouvé la 1926-D du buffle, celle que nous avions cherchée et trouvée ensemble, en sachant qu'elle était la seule pièce de monnaie qui avait signifié pour moi quelque chose.

Le lendemain, mon dernier jour de permission, j'ai pris des dispositions pour la maison : annuler les services publics, la transmission du courrier, trouver quelqu'un pour garder la pelouse tondue. J'ai stocké les pièces de monnaie exhumées dans un coffre-fort à la banque. Régler ces détails a pris la majorité de la journée. Plus tard, nous avons partagé un bol de soupe au poulet et nouilles et des légumes cuits que j'avais fait cuire pour le dîner, avant que je l'emmène à l'établissement de soins prolongés. J'ai déballé ses affaires, décoré la chambre avec des articles que j'ai pensé qu'il voudrait voir, et placé les exemplaires du Greysheet des dernières années sur son bureau. Mais ce n'était pas assez et après avoir expliqué la situation au directeur, je suis retourné à la maison pour prendre plus de bibelots, tout en souhaitant que je connaissais assez mon père pour savoir ce qui comptait vraiment pour lui.

Peu importe combien je l'ai rassuré, il est resté paralysé par la peur, son regard me déchirait. Plus d'une fois, j'ai été frappé par l'idée que j'étais en train de le tuer. Je me suis assis à côté de lui sur son lit, conscient qu'il ne me restait que quelques heures avant de devoir partir pour l'aéroport.

– Ça va bien se passer, ai-je dit. Ils vont prendre soin de toi.

Ses mains continuaient à trembler.

– Bien, a-t-il dit d'une voix à peine audible.

J'ai senti les larmes commençant à se former.

– Je veux te dire quelque chose, d'accord ?

Je lâchai un long souffle, en concentrant mes pensées.

– Je veux juste que tu saches que je pense que tu as été le papa le plus génial. Il fallait être formidable pour avoir pu élever quelqu'un comme moi.

Mon père n'a pas répondu. Dans le silence, j'ai senti toutes ces choses que je n'avais jamais voulu lui dire se frayer un chemin vers la surface, qui avaient fait partie de toute ma vie.

– Je le pense vraiment, papa. Je suis désolé pour toutes les choses merdiques que je t'ai fait subir, et je suis désolé de ne pas avoir été assez là pour toi. Tu es la meilleure personne que je n'ai jamais connue. Tu es le seul qui ne s'est jamais fâché contre moi, tu ne m'as jamais jugé, et tu m'as enseigné plus de la vie que n'importe quel fils pourrait le demander. Je suis désolé que je ne puisse pas être ici pour toi maintenant, et je me déteste pour te faire cela. Mais je suis effrayé, papa. Je ne sais pas quoi faire d'autre.

Ma voix était rauque et inégale à mes propres oreilles, et je ne voulais rien de plus que mettre mes bras autour de lui.

– Bien, a-t-il finalement dit.

J'ai souri à sa réponse. Je ne pouvais pas lui en vouloir.

– Je t'aime, papa.

À cela, il savait exactement ce qu'il faut dire, car cela a toujours fait partie de sa routine.

– Je t'aime aussi, John.

Je l'ai embrassé, puis me leva et lui apporta le dernier numéro du Greysheet. Lorsque j'ai atteint la porte, je me suis arrêté une fois de plus et lui fit face.

Pour la première fois depuis qu'il était là, la peur était presque disparue. Il tenait le journal près de son visage, et je pouvais voir la page trembler légèrement. Ses lèvres remuaient comme il se concentrait sur les mots, et je me suis forcé de l'étudier, en espérant mémoriser son visage pour toujours.

C'était la dernière fois que je l'ai vu vivant.

Chapitre dix-sept

Mon père est mort sept semaines plus tard, et on m'a accordé une permission d'urgence pour assister aux funérailles.

Le vol de retour vers les États-Unis était un peu flou. Tout ce que je pouvais faire était de regarder par la fenêtre le gris informe des océans à des milliers de pieds au-dessous de moi, souhaitant avoir pu être avec lui dans ses derniers moments. Je n'étais pas rasé ou douché, ou même changer mes vêtements depuis que j'avais appris la nouvelle, comme si ma vie me signifiait que tout ce que je pouvais faire c'était d'accepter l'idée qu'il soit parti.

Dans le terminal et sur la route menant à la maison, je me suis retrouvé de plus en plus en colère contre les scènes de la vie quotidienne autour de moi. J'ai vu des gens conduire ou marcher, ou tout simplement entrer et sortir des magasins, agissant normalement, mais rien pour moi ne me semblait normal.

Ce n'est que lorsque je suis rentré à la maison que je me suis souvenu que j'avais annulé les services publics presque deux mois plus tôt. Sans lumière, la maison semblait étrangement isolée sur la rue, comme si elle ne m'appartenait pas tout à fait. Comme mon père, j'ai pensé. D'une certaine manière, cette pensée m'a permis de m'approcher de la porte.

Coincé dans le cadre de la porte de notre maison, j'ai trouvé la carte de visite d'un avocat nommé William Benjamin; à l'endos, il prétendait représenter mon père. Avec le service de téléphone débranché, je l'ai appelé de la maison du voisin et fut étonné quand s'est présenté tôt le matin suivant à la maison, une mallette à la main.

Je l'ai conduit à l'intérieur de la maison sombre, et il a pris une place sur le canapé. Son costume a dû coûter plus que ce je gagnais en deux mois. Après s'être présenté et présenté ses excuses pour ma perte, il se pencha en avant.

– Je suis ici parce que j'ai aimé votre père, a-t-il dit. Il était l'un de mes premiers clients, et il n'y a donc aucun frais pour cela, à propos. Il est venu me voir tout de suite après votre naissance pour faire rédiger son testament, et chaque année, le même jour, je recevais de sa part une lettre certifiée où il avait inscrit toutes les pièces de monnaie qu'il avait achetées. Je lui ai expliqué au sujet les impôts immobiliers, de sorte qu'il vous en fait don depuis que vous êtes un enfant.

J'étais trop choqué pour parler.

– Quoi qu'il en soit, il y a six semaines, il m'a écrit une lettre m'informant qu'il vous avait finalement remis les pièces de monnaie, et il a voulu s'assurer que tout le reste était clair. Alors j'ai mis à jour son testament une dernière fois. Quand il m'a dit où il vivait, je pensais qu'il ne recevait pas de visite, alors je l'ai appelé. Il n'a pas dit grand-chose, mais il m'a donné la permission de parler au directeur. Le directeur m'a promis de me faire savoir quand votre père décèdera afin que je puisse vous contacter. Donc, je suis là.

Il a commencé à fouiller dans sa mallette.

– Je sais que vous vous occupez des arrangements funéraires, et que c'est un mauvais moment. Mais votre père m'a dit que vous ne pourriez pas être ici pour très longtemps et que je devrais gérer ses affaires. Ce sont ses propres mots, en passant, pas les miens. OK, les voilà. (Il a remis une lourde enveloppe contenant des papiers.) Selon son testament, une liste de chaque pièce de monnaie de sa collection, y compris la qualité et la date d'achat, et tous les arrangements pour les funérailles – qui sont payés, soit dit en passant. Je lui ai promis que je verrais à la succession aussi, mais ce ne sera pas un problème, puisque la succession est petite et que vous êtes son seul enfant. Et si vous voulez, je peux trouver quelqu'un pour emporter tout ce que vous ne voulez pas garder et prendre des mesures pour vendre la maison. Votre père a dit que vous pourriez ne pas avoir le temps pour cela. (Il a fermé sa serviette.) Comme je l'ai dit, j'ai bien aimé votre père. Habituellement, nous devons convaincre les gens de l'importance d'un testament, mais pas avec votre père. Il était un homme méthodique.

– Oui, ai-je dit en hochant la tête. Il l'était.

Comme a dit l'avocat, tout avait été pris en charge. Mon père avait choisi le type de service qu'il voulait, il avait choisi ses vêtements et il avait même choisi son propre cercueil. Le connaissant, je suppose que j'aurais dû m'y attendre, mais cela n'a fait que renforcer ma conviction que je ne l'ai jamais réellement bien compris.

Ses funérailles, sur un cadre chaleureux, un jour d'août chaud et pluvieux, n'étaient que faiblement présentées. Deux anciens collègues de travail, le directeur de l'établissement de soins prolongés, l'avocat et la voisine qui avait aidé à prendre soin de lui étaient les seuls à côté de moi pendant le service. Cela a brisé mon cœur en un million de morceaux que ce soit seulement ces gens qui avaient vu la dignité de mon père. Après que le pasteur eut terminé les prières, il m'a chuchoté

pour voir si je voulais ajouter quelque chose. À ce moment-là, ma gorge était serrée comme un tambour, et cela m'a tout pris pour simplement secouer ma tête et décliner.

De retour à la maison, je me suis assis sur le bord du lit de mon père. La pluie avait cessé, et la lumière du soleil à travers les nuages gris passait par la fenêtre. La maison avait une odeur de moisi, presque pourrie, mais je pouvais toujours sentir l'odeur de mon père sur son oreiller. À côté de moi reposait l'enveloppe que l'avocat m'avait amenée. Je l'ai vidée de son contenu. Le testament était sur le dessus, de même que certains autres documents. En dessous de cela, cependant, était la photographie que mon père avait enlevée de son bureau il y a si longtemps, la seule photographie de nous deux.

Je l'ai approché de mon visage et la regarda jusqu'à ce que des larmes coulent de mes yeux.

Plus tard cet après-midi-là, Lucy, une ancienne copine, est arrivée. Quand je l'ai aperçue debout sur mon seuil, je ne savais pas quoi dire. Partit la fille bronzée de mes années folles; à sa place était une femme vêtue d'un tailleur-pantalon sombre et coûteux, et d'un chemisier de soie.

– Je suis désolée, John, a-t-elle murmuré, venant vers moi.

Nous nous sommes étreints, nous tenant à proximité de l'autre, et la sensation de son corps contre le mien était comme un verre d'eau fraîche par une chaude journée d'été. Elle portait une légère trace de parfum, un que je ne pouvais pas nommer, mais il m'a fait penser à Paris, bien que je n'y ai jamais été.

– Je viens de lire l'avis de décès, dit-elle après s'être écartée. Je suis désolée de ne pas avoir été à l'enterrement.

– C'est correct, ai-je dit, puis je fis signe au canapé. Tu veux entrer ?

Elle s'assit à côté de moi, et quand j'ai remarqué qu'elle ne portait pas son alliance, elle a inconsciemment déplacé sa main.

– J'ai divorcé l'année dernière.

– Je suis désolé.

– Je le suis aussi, dit-elle en prenant ma main. Tu vas bien ?

– Oui, j'ai menti. Je vais bien.

Nous avons parlé pendant un certain temps du bon vieux temps; elle était sceptique quant à ma déclaration que son dernier appel téléphonique m'avait poussé à rejoindre l'armée. Je lui ai dit que c'était exactement ce dont j'avais besoin à l'époque. Elle a parlé de sa carrière – elle aidait à concevoir et installer des espaces de vente au détail dans les grands magasins – et m'a demandé à quoi ressemblait l'Irak. Je lui ai parlé du sable. Elle a ri et n'a plus rien demandé à ce sujet. Les minutes passèrent, notre conversation a ralenti comme nous avons réalisé combien nous avions changé tous les deux. Peut-être que c'était parce que nous avions été proches une fois, ou peut-être c'était parce qu'elle était une femme, mais je pouvais la sentir m'examiner et je savais déjà ce qu'elle allait me demander.

– Tu es amoureux, n'est-ce pas ? murmurait-elle.

J'ai plié mes mains sur mes genoux et regardé par la fenêtre. À l'extérieur, le ciel était de nouveau sombre et nuageux, présageant encore de la pluie.

– Oui, admis-je.

– Quel est son prénom ?

– Savannah.

– Est-elle ici ?

J'ai hésité.

– Non.

– Veux-tu en parler ?

Non, je ne voulais rien dire. Je ne veux pas en parler. J'avais appris dans l'armée que les histoires comme la nôtre étaient à la fois ennuyeuses et prévisibles, et même si tout le monde demandait, personne n'avait réellement envie d'entendre cela.

Mais je lui ai raconté l'histoire du début à la fin, avec plus de détails que j'aurais dû ajouter, et plus qu'une fois, elle a pris ma main. Je n'avais pas réalisé à quel point cela avait été dur de tout garder à l'intérieur, et quand je me suis arrêté, je pense qu'elle savait que j'avais besoin d'être seul. Elle m'a embrassé sur la joue en se levant, et quand elle est partie, j'ai arpenté la maison pendant des heures. J'allais de pièce en pièce, pensant à mon père et à Savannah, me sentant comme un étranger, et en réalisant progressivement qu'il y avait une autre place où je devrais aller.

Chapitre dix-huit

Cette nuit-là, j'ai dormi dans le lit de mon père pour la première fois de toute ma vie. L'orage avait passé, et la température avait monté. Même ouvrir les fenêtres n'était pas suffisant pour me garder au frais, et j'ai rejeté les couvertures et me suis tourné et retourné pendant des heures. Lorsque j'ai rampé hors du lit le lendemain matin, j'ai trouvé les clés de la voiture de mon père accrochées sur un crochet de la cuisine. J'ai jeté mes bagages dans le coffre de sa voiture et choisi quelques petites choses de la maison que je voulais garder. Mis à part la photographie, il n'y avait pas grand-chose. Après cela, j'ai appelé l'avocat et accepté son offre de trouver quelqu'un pour vider et vendre la maison. J'ai laissé tomber la clé de la maison dans la boîte aux lettres.

Dans le garage, il a fallu quelques secondes pour que le moteur se réchauffe. Je suis sorti de la voiture, fermé la porte du garage et l'ai barrée à clé. De la cour, je regardais la maison en pensant à mon père et sachant que je ne reverrai jamais cet endroit.

Je suis arrivé à l'établissement de soins prolongés, ramassé des choses de mon père, puis quitté Wilmington, en direction de l'ouest le long de l'autoroute, me déplaçant sur le pilote automatique. Cela faisait des années que je n'avais pas ce tronçon de route, et j'étais vaguement conscient du trafic, mais le sentiment de familiarité m'est revenu par vagues. J'ai passé les villes de ma jeunesse et j'ai tourné vers Raleigh pour me diriger vers Chapel Hill, où les souvenirs flashaient avec une intensité douloureuse, et je me suis retrouvé à pousser l'accélérateur, en essayant de les laisser derrière.

J'ai roulé à travers Burlington, Greensboro et Winston-Salem. Mis à part le seul arrêt pour mettre du gaz plus tôt dans la journée et où j'avais également acheté une bouteille d'eau, j'ai appuyé sur l'accélérateur, tout en sirotant de l'eau, mais incapable de supporter l'idée de manger. La photographie de mon père et moi se trouvait sur le siège à côté de moi, et de temps en temps, j'essayais de me rappeler le garçon sur la photo. Finalement, j'ai tourné au nord, suivant une autoroute qui serpentait des montagnes s'étendant du nord au sud, une douce croûte de la terre.

C'était la fin de l'après-midi au moment quand j'ai arrêté la voiture, et

je me suis loué une chambre dans un motel minable sur le bord de l'autoroute. Mon corps était raide, et après avoir pris quelques minutes pour m'étirer, j'ai pris une douche et me suis rasé. J'ai mis une paire de jeans propre et un t-shirt, et j'ai débattu si je devais ou non acheter quelque chose à manger, mais je n'avais toujours pas faim. Avec le soleil bas dans le ciel, l'air n'avait rien de la chaleur humide et étouffante de la côte, et j'ai attrapé le parfum des conifères le long des montagnes. Ce fut le lieu de naissance de Savannah, et en quelque sorte, je savais qu'elle était toujours ici.

Bien que j'aurais pu aller chez ses parents et leur demander, j'ai écarté l'idée, incertain de comment ils réagiraient à ma présence. Au lieu de cela, j'ai conduit dans les rues de Lenoir, en passant par le quartier des affaires, complété avec sa collection assortie de restaurants fast-food, et a commencé à ralentir la voiture seulement lorsque je suis arrivé à la partie la moins peuplée de la ville. Cette partie-là de Lenoir n'avait pas changé, où les nouveaux arrivants et les touristes sont les bienvenus pour visiter, mais qui ne seront jamais considérés comme des habitants. J'ai aperçu un bar délabré, un endroit qui me rappelle certains de mes repaires de jeunesse. Une enseigne au néon avec une publicité de bière était accrochée dans les fenêtres, et le parking était plein à l'avant. C'était dans un endroit comme celui-là que je trouverais la réponse dont j'avais besoin.

Je suis allé à l'intérieur. Hank Williams hurlait du juke-box, et des rubans de fumée de cigarette flottaient dans l'air. Quatre tables de billard ont été regroupées; chaque joueur portait une casquette de baseball, et deux avaient des liasses évidentes de tabac à chiquer dans leurs joues. La basse d'un trophée avait été montée sur le mur, entouré de souvenirs de NASCAR. Il y avait des photos prises à Tal Adegas et Martinville, au nord de Wilkesboro et Rockingham, et bien que mon opinion sur le sport n'avait pas changé, le voir me rendait étrangement à l'aise. Au coin du bar, en dessous du visage souriant de Dale Earnhardt, trônait un bocal rempli d'argent, demandant des dons pour aider une victime locale du cancer. Ressentant un élan inattendu de sympathie, j'ai jeté quelques dollars.

J'ai pris un siège au bar et a engagé la conversation avec le barman. Il était à peu près de mon âge, et son accent de montagne m'a rappelé Savannah. Après vingt minutes d'une conversation facile, j'ai pris la photo de Savannah de mon portefeuille et lui ai expliqué que j'étais un ami de la famille. J'ai utilisé les noms de ses parents et posé les questions qui impliquaient que j'avais été ici avant. Il se méfiait, et c'était légitime. Les petites villes protègent leur monde, mais il s'est avéré qu'il avait passé quelques années dans les Marines, ce qui a aidé. Après un moment, il hocha la tête.

– Oui, je la connais, dit-il. Elle vit sur Old Mil Road, à côté de la maison de ses parents.

Il était seulement vingt heures, et le ciel était grisonnant alors que le crépuscule avait commencé à s'installer. Dix minutes plus tard, j'ai laissé un gros pourboire sur le comptoir et j'ai fait mon chemin vers la porte.

Mon esprit était curieusement vide comme je me dirigeais au pays du cheval. Du moins, c'est comme ça que je me suis souvenu de la dernière fois où j'étais ici. La route inclinait toujours vers le haut, et j'ai commencé à reconnaître les points de repère de la zone; je savais que dans quelques minutes, je passerais la maison des parents de Savannah. Lorsque je l'ai fait, je me suis penché sur le volant, guettant l'entrée suivante dans la clôture avant de tourner sur une longue route de gravier. Comme je tournais, j'ai vu un panneau peint à la main où il était écrit : « Espoir et chevaux ».

Le crépitement de mes pneus sur le gravier a été curieusement réconfortant, je me suis arrêté sous d'un arbre énorme, à côté d'une petite camionnette cabossée. J'ai regardé vers la maison. Grande et carrée, avec de la peinture écaillée blanche et une cheminée pointant vers le ciel, elle semblait monter de la terre comme une image fantomatique de cent ans. Une seule ampoule brillait au-dessus de la porte d'entrée, et une petite plante verte était suspendue près d'un drapeau américain, les deux se déplaçant doucement dans la brise. Sur le côté de la maison, il y avait une grange et un petit corral; au-delà, un grand pâturage couleur émeraude entouré d'une clôture blanche tendue vers une ligne de chênes massifs. Une autre structure semblable se tenait près de la grange, et dans les ombres, je pouvais voir les contours de l'équipement de la ferme. Je me demandais encore ce que je faisais là.

Il n'était pas trop tard pour partir, mais je ne pouvais pas me forcer à sortir de ma voiture. Le ciel était enflammé de rouge et de jaune avant que le soleil plonge sous l'horizon, jetant les montagnes dans l'obscurité morose. Je suis finalement sorti de la voiture et commencé à m'approcher de la maison. La rosée sur l'herbe humidifiait mes chaussures, et j'ai encore une fois attrapé le parfum des conifères. Je pouvais entendre les sons des grillons et le chant constant d'un rossignol. Les sons semblaient me donner de la force comme je montais sur le porche. J'ai essayé de comprendre ce que je lui dirais si elle répondait à la porte. Ou ce que je lui dirais. Alors que j'essayais en train de décider ce qu'il fallait faire, un retriever remuant la queue s'est

approché de moi.

Je tendis la main, et sa langue amicale l'a lapée avant qu'il ne se retourne et trotte en bas des marches. Sa queue continuait à remuer dans les deux sens comme il contourna la maison, et en entendant la même voix qui m'avait amené à Lenoir, j'ai quitté le porche et le suivi. Il a rampé sous la clôture puis trotté jusque dans la grange.

Dès que le chien avait disparu, j'ai vu Savannah sortir de la grange avec des rectangles de foin serré sous ses bras. Les chevaux au pâturage ont commencé à galoper vers elle comme elle a jeté le foin dans des auges. J'ai continué à avancer. Elle se brossait et s'apprêtait à retourner dans la grange quand elle jeta un regard par inadvertance dans ma direction. Elle fit un pas, regarda encore, puis se figea sur place.

Pendant un long moment, aucun de nous deux n'a bougé. Avec son regard verrouillé sur le mien, j'ai réalisé que j'ai eu tort de venir ici sans m'annoncer. Je savais que je devais dire quelque chose, n'importe quoi, mais rien ne m'est venu à l'esprit. Tout ce que je pouvais faire était de la dévisager.

Les souvenirs de l'époque se précipitaient, et j'ai remarqué combien elle avait peu changé depuis la dernière fois où je l'avais vue. Comme moi, elle était en jeans et en t-shirt maculé de boue, et ses bottes de cowboy étaient éraflées et usées. D'une certaine manière, l'apparence misérable lui donnait un attrait terreux. Ses cheveux étaient plus longs que je me suis souvenu, mais elle avait toujours ce léger écart entre ses dents de devant que j'avais toujours aimé.

– Savannah, ai-je finalement dit.

Ce n'était jusqu'à je parle que j'ai réalisé qu'elle avait été aussi surprise que moi. Immédiatement, un large sourire de plaisir innocent fit irruption sur son visage.

– John ? C'est bon de te revoir.

Elle secoua la tête, comme si elle cherchait à secouer son esprit, puis a plissé les yeux de nouveau. Quand enfin elle a été convaincue que je n'étais pas un mirage, elle a couru vers moi. Un moment plus tard, je pouvais sentir ses bras autour de moi, son corps chaud et accueillant contre le mien. Pendant une seconde, c'était comme si rien entre nous n'avait changé. Je voulais la tenir pour toujours, mais quand elle s'est écartée, l'illusion a été brisée, et nous étions des étrangers une fois de plus. Son expression tenait la question à laquelle j'avais été incapable de répondre tout au long de mon voyage jusqu'ici.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

J'ai détourné les yeux.

– Je ne sais pas, ai-je dit. J'ai juste eu besoin de venir.

Même si elle ne demandait rien, il y avait un mélange de curiosité et d'hésitation dans son expression, comme si elle n'était pas sûre de vouloir une autre explication. J'ai reculé d'un petit pas, lui donnant de l'espace. Je pouvais voir les contours sombres des chevaux dans l'obscurité et j'ai ressenti les événements des derniers jours revenir vers moi.

– Mon père est mort, murmurai-je, les mots semblant venir de nulle part. Je suis juste venu pour ses funérailles.

Elle était calme, son expression s'adoucissant dans la compassion spontanée que j'ai une fois été attiré.

– Oh John... Je suis tellement désolée, murmurait-elle.

Elle s'approcha encore, et il y avait une urgence dans son étreinte cette fois. Quand elle s'est écartée, son visage était à moitié dans l'ombre.

– Comment c'est arrivé ? a-t-elle demandé, sa main s'attardant sur la mienne.

Je pouvais entendre une douleur authentique dans sa voix, et je me suis arrêté, incapable de résumer les deux dernières années dans un seul énoncé.

– C'est une longue histoire, ai-je dit.

À la lueur des lumières de la grange, je pensais que je pouvais voir dans son regard les souvenirs qu'elle voulait garder enfouis, d'une vie il y a bien longtemps. Quand elle a lâché ma main, je voyais l'étincelante alliance briller à sa main gauche. Cette vision m'a aspergé avec le froid de la réalité.

Elle a reconnu mon expression.

– Oui, dit-elle. Je suis mariée.

– Je suis désolé, ai-je dit en secouant la tête. Je n'aurais pas dû venir.

Me surprenant, elle a donné une petite vague de sa main.

– C'est correct, dit-elle en inclinant la tête. Comment m'as-tu trouvé ?

– C'est une petite ville, ai-je dit en haussant les épaules. J'ai demandé à quelqu'un.

– Et ils t'ont juste... dis où me trouver comme ça ?

– J'ai été convaincant.

C'était maladroit, et aucun de nous ne semblait savoir quoi dire. Une partie de moi s'était attendue à ce que l'on continue à être debout là pendant que nous rattrapions le temps perdu comme de vieux amis sur tout ce qui s'était passé dans nos vies depuis la dernière fois qu'on s'était vus. Une autre partie de moi s'attendait à ce que son mari sorte de la maison d'une minute à l'autre en serrant ma main ou en défiant de me battre. Dans le silence, un cheval hennit, et par-dessus son épaule, je pouvais voir quatre chevaux avec leurs têtes baissées dans l'auge, moitié dans l'ombre, moitié dans le cercle de lumière de la grange. Trois autres chevaux, y compris Midas, fixaient Savannah comme s'ils se demandaient si elle les avait oubliés. Savannah a finalement fait un signe vers eux sur son épaule.

– Je devrais m'occuper d'eux aussi, dit-elle. C'est leur temps de manger et ils deviennent nerveux.

Quand je hochai la tête, Savannah a reculé puis se tourna. Tout comme elle a atteint la porte, elle a lancé :

– Veux-tu me donner un coup de main ?

J'ai hésité, en regardant vers la maison. Elle a dû suivre mon regard.

– Ne t'inquiète pas, dit-elle. Il n'est pas ici, et je ne pourrais pas vraiment avoir de l'aide.

Sa voix était étonnamment stable.

Bien que je n'étais pas sûr de quoi faire de sa réponse, j'ai hoché la tête.

– J'en serais heureux.

Elle m'a attendu et a fermé la porte derrière nous. Elle a souligné un tas de fumier.

– Méfie-toi de leurs déjections. Ils vont tacher tes chaussures.

J'ai gémi.

– Je vais essayer.

Dans la grange, elle a séparé un morceau de foin, puis deux autres, et me les a remis.

– Jette-leur ça dans les auges à côté des autres. Je vais chercher des flocons d'avoine.

Je fis comme elle m'a dit, et les chevaux se sont approchés. Savannah est sortie en tenant des seaux.

– Tu pourrais peut-être leur donner un peu de place. Ils pourraient accidentellement te renverser.

J'ai reculé, et Savannah a accroché quelques seaux sur la clôture. Le premier groupe de chevaux trottait vers eux. Savannah les regardait, sa fierté évidente.

– Combien de fois dois-tu les nourrir ?

– Deux fois par jour, tous les jours. Mais il y a plus que juste l'alimentation. Tu serais étonné de voir comment ils peuvent être maladroits parfois. Nous devons appeler le vétérinaire en vitesse.

J'ai souri.

– On dirait que c'est beaucoup de travail.

– Ça l'est. Ils disent que posséder un cheval, c'est comme vivre avec une ancre. Sauf si tu demandes à quelqu'un d'autre de te donner un coup de main, c'est difficile de sortir, même pour un week-end.

– Tes parents viennent t'aider ?

– Parfois. Quand j'ai vraiment besoin d'eux. Mais mon père se fait vieux, et il y a une grande différence entre prendre soin d'un cheval et de sept.

– Je vais te prendre au mot pour lui.

Dans la chaude nuit, j'ai écouté le bourdonnement constant des cigales, respirant la paix de ce refuge, en essayant de calmer mes pensées toujours à la course.

– C'est exactement ce genre d'endroit où j'imaginais vivre, ai-je finalement dit.

– Moi aussi, dit-elle. Mais c'est beaucoup plus difficile que je pensais que ce le serait. Il y a toujours quelque chose qui doit d'être réparé. Tu ne peux pas imaginer combien de fuites il y avait dans la grange, et les grands pans de clôture se sont effondrés l'hiver dernier. C'est sur quoi nous avons travaillé au cours du printemps.

Bien que je l'ai entendu utiliser le mot « nous » et aie assumé qu'elle parlait de son mari, je n'étais pas encore prêt à parler de lui. Ni elle, semblait-il.

– Mais c'est beau ici, même si c'est beaucoup de travail. Et les nuits comme ça, j'aime bien m'asseoir sur le porche et juste écouter le monde. Tu n'entends presque jamais les voitures et c'est tellement... paisible. Ça contribue à se libérer l'esprit, particulièrement après une longue journée.

Comme elle parlait, je sentais sa volonté de maintenir notre conversation sur un ton poli.

– J’imagine.

– Je dois nettoyer quelques sabots, a-t-elle annoncé. Tu veux m’aider ?

– Je ne sais pas quoi faire, admis-je.

– C’est facile, dit-elle. Je vais te montrer.

Elle a disparu dans la grange et sortit en portant ce qui semblait être des petits sabots. Elle en tendit un à moi. Comme les chevaux mangeaient, elle s’est déplacée vers l’un d’eux.

– Tout ce que tu as à faire, c’est de gratter près de la corne et changer le sabot pendant que tu appuies sur l’arrière de sa jambe, dit-elle en me faisant une démonstration.

Le cheval, occupé avec son foin, a docilement levé son sabot. Elle a calé le sabot entre ses jambes.

– Ensuite, il suffit d’enlever la saleté autour de la chaussure. C’est tout.

Je me suis déplacé vers le cheval à côté d’elle puis j’ai tenté de reproduire ses actions, mais rien ne s’est passé. Le cheval était à la fois très grand que têtue. Je tirai de nouveau la patte et tapa au bon endroit, puis tira et frappa un peu plus. Le cheval a continué de manger, ignorant mes efforts.

– Il ne veut pas soulever son pied, me suis-je plaint.

Elle a terminé le sabot sur lequel elle travaillait, puis se pencha à côté de mon cheval. Un coup et une saccade plus tard, le sabot était en place entre ses jambes.

– J’étais sûre qu’il ferait ça. Il sait que tu ne sais pas ce que tu fais et que tu es inconfortable autour de lui. Tu dois être confiant en faisant cela.

Elle laissa tomber le sabot, et j’ai pris sa place, essayant de nouveau. Le cheval m’a ignoré une fois de plus.

– Regarde ce que je fais, dit-elle lentement.

– Je regardais, protestai-je.

Elle a répété l’action; le cheval a levé son pied. Un instant plus tard, je l’ai imitée exactement, et le cheval m’a ignoré. Bien que je ne pouvais pas prétendre lire dans les pensées d’un cheval, j’ai eu l’étrange impression qu’il appréciait mes déboires. Frustré, j’ai tapoté et tira sans relâche jusqu’à ce que, comme par magie, le pied du cheval se lève. Malgré le caractère minimal de mon accomplissement, j’ai senti un élan de fierté. Pour la première fois depuis mon arrivée, Savannah

se mit à rire.

– Bon travail. Maintenant, il suffit de gratter la boue et passe au sabot suivant.

Savannah avait terminé les six autres chevaux au moment où j'ai terminé le mien. Lorsque nous avons terminé, elle a ouvert la porte et les chevaux ont trotté dans le pâturage sombre. Je n'étais pas trop sûr à quoi m'attendre, mais Savannah s'est déplacée vers le hangar. Elle avait deux pelles dans la main.

– Maintenant, il est temps de nettoyer, dit-elle en me tendant une pelle.

– Nettoyer ?

– Le fumier, dit-elle. Sinon, ce ne sera pas joli par ici.

J'ai pris la pelle.

– Tu fais ça tous les jours ?

– La vie est une pêche, n'est-ce pas ?

Elle me taquinait. Elle repartit et revint avec une brouette.

Comme nous avons commencé à ramasser le fumier, un petit morceau de lune a commencé sa remontée sur les cimes des arbres. Nous avons travaillé en silence, le cliquetis et le gratterment de sa pelle en un rythme régulier. Après voir terminé, je me suis penché sur ma pelle, en l'inspectant. Dans les ombres de la basse-cour, elle semblait aussi belle et insaisissable qu'un fantôme. Elle ne dit rien, mais je pouvais sentir qu'elle m'évaluait.

– Tout va bien ? ai-je finalement demandé.

– Pourquoi es-tu ici, John ?

– Tu m'as déjà posé cette question.

– Je sais, dit-elle. Mais tu ne m'as pas donné une vraie réponse.

Je l'ai étudiée. Non, je ne l'avais pas fait. Je n'étais pas sûr si je pouvais l'expliquer et j'ai déplacé mon poids d'un pied à l'autre.

– Je ne savais pas où aller.

Me surprenant, elle hocha la tête.

– Uh-huh, a-t-elle reconnu.

C'était l'acceptation sans réserve de sa voix qui m'a fait continuer.

– Je le pense, ai-je dit. À certains égards, tu étais la meilleure amie que je n'ai jamais eue.

Je pouvais voir son expression s'adoucir.

– D'accord, a-t-elle dit.

Sa réponse m'a rappelé mon père, et après qu'elle a répondu, peut-être qu'elle l'a réalisé. Je me suis forcé d'examiner la propriété.

– C'est le ranch de tes rêves, n'est-ce pas ? demandai-je. L'espoir et les chevaux c'est pour les enfants autistes ?

Elle passa une main dans ses cheveux, en mettant une mèche derrière son oreille. Elle semblait heureuse que je m'en souvienne.

– Oui, a dit-elle. Il l'est.

– Est-ce qu'il est comme tu as imaginé qu'il le serait ?

Elle rit et leva les mains.

– Parfois. Mais il prospère assez pour payer les factures. Nous avons tous les deux des emplois, et chaque jour, je me rends compte que je n'ai pas autant appris à l'école que je ne le pensais.

– Non ?

Elle secoua la tête.

– Certains des enfants qui se présentent ici, ou au centre, sont difficiles à atteindre.

Elle hésita, essayant de trouver les mots justes. Finalement, elle secoua la tête.

– Je suppose que je pensais qu'ils allaient être comme à Alan, tu sais ? (Elle leva les yeux.) Tu te souviens quand je t'ai parlé de lui ?

Quand je hochai la tête, elle a repris.

– Il s'avère que la situation d'Alan était spéciale. Je ne sais pas, peut-être que c'était parce qu'il avait grandi sur un ranch, mais il s'est adapté beaucoup plus facilement que la plupart des enfants.

Quand elle n'a pas continué, je lui ai jeté un regard interrogateur.

– Ce n'est pas de cette façon dont je me souviens que tu m'as parlé de ça. D'après ce dont je me souviens, Alan était d'abord terrifié.

– Oui, je sais, mais... il s'est habitué. Et c'est la chose. Je ne peux pas te dire combien d'enfants que nous avons ici qui ne s'adapteront jamais à tout cela, peu importe combien de temps nous travaillons avec eux. Ce n'est pas seulement une chose d'un week-end; certains enfants sont venus ici régulièrement pendant plus d'un an. Nous travaillons au centre d'évaluation de développement, nous avons donc passé beaucoup de temps avec la plupart des enfants, et quand nous

avons commencé le ranch, nous avons insisté à l'ouvrir pour les enfants, peu importe la gravité de leur état. Nous avons pensé que c'était un engagement important, mais avec quelques enfants... Je souhaite juste savoir comment passer au travers d'eux. Parfois, on se sent comme si nous faisons que tourner nos roues.

Je pouvais voir Savannah cataloguer ses souvenirs.

– Je ne veux pas dire que nous nous sentons comme si nous gaspillons notre temps, poursuivit-elle. Certains enfants bénéficient vraiment de ce que nous faisons. Ils viennent ici et passent quelques week-ends, et c'est comme... un bouton de fleur s'épanouissant lentement dans quelque chose beau. Comme cela a fait avec Alan. C'est comme si tu peux sentir leur esprit s'ouvrir à de nouvelles idées et possibilités, et quand ils repartent avec un grand sourire sur leurs visages, c'est comme s'il n'y a plus de problème dans le monde. C'est un sentiment grisant, et tu veux que cela se produise encore et encore avec tous les enfants qui viennent ici. Je pensais que c'était une question de persistance, que l'on pourrait aider tout le monde, mais nous ne pouvons pas. Certains des enfants ne s'approchent jamais du cheval, et encore moins le monter.

– Tu sais que ce n'est pas ta faute. Je n'avais pas été trop emballé avec l'idée de monter, non plus, tu te souviens ?

Elle eut un petit rire, sonnait remarquablement jeune.

– Oui, je me souviens. La première fois que tu es monté sur un cheval, tu étais plus effrayé que beaucoup de ces enfants.

– Non, je ne l'étais pas, protestai-je. Et en plus, Pepper a été vif.

– Ha ! dit-elle en riant. Pourquoi penses-tu que je t'ai permis de le monter ? Il est à peu près le cheval le plus facile que tu puisses imaginer. Je ne pense pas qu'il soit aussi vif.

– Il était vif, ai-je insisté.

– Tu parles comme un vrai bizut, a-t-elle taquiné. Mais même si tu te trompes, je suis touchée que tu t'en souviennes toujours.

Son enjouement a provoqué un raz-de-marée de souvenirs.

– Bien sûr que je me souviens, ai-je dit. Cela avait été un des plus beaux jours de ma vie. Jamais je ne les oublierai.

Par-dessus son épaule, je pouvais voir le chien errant dans le pâturage.

– C'est peut-être pourquoi je ne suis toujours pas marié, ai-je ajouté.

À mes mots, son regard tomba.

– Je me souviens aussi de ces journées.

– Toi ?

– Bien sûr, dit-elle. Tu peux ne pas me croire, mais c'est vrai.

Le poids de ses paroles pesait dans l'air.

– Es-tu heureuse, Savannah ? ai-je finalement demandé.

Elle a offert un sourire désabusé.

– La plupart du temps. Et toi ?

– Je ne sais pas, ai-je dit, ce qui la fit rire à nouveau.

– C'est ta réponse standard, tu sais. Quand te demande-t-on d'expliquer ta réponse ? C'est comme un avec toi. Ça l'a toujours été. Pourquoi tu ne me poses pas la question que tu veux vraiment me poser ?

– Ce que je veux vraiment te demander ?

– Si j'aime vraiment mon mari. N'est-ce pas ce que tu veux dire ? a-t-elle demandé, en détournant les yeux un instant.

Pendant un instant, je restai sans voix, mais je me suis rendu compte que ses instincts étaient corrects. C'était la véritable raison de ma présence ici.

– Oui, dit-elle finalement en lisant de nouveau mes pensées. Je l'aime.

La sincérité évidente de son ton m'a piqué, mais avant que je puisse répliquer, elle se tourna vers moi à nouveau. L'anxiété vacillait dans son expression, comme si elle se souvenait de quelque chose de douloureux, mais cela est passé rapidement.

– As-tu déjà mangé ? a-t-elle demandé.

J'essayais toujours de donner un sens à ce que je venais de voir.

– Non, ai-je dit. Je n'ai pas mangé de la journée.

Elle secoua la tête.

– J'ai un restant de ragoût de boeuf dans la maison. As-tu le temps pour le dîner ?

Bien que je me questionnais à nouveau pour son mari, j'ai hoché la tête.

– Bien sûr, ai-je dit.

Nous avons commencé à marcher vers la maison et nous sommes arrêtés quand nous avons atteint un porche bordé de bottes de cowboy boueuses et usées. Savannah s'est agrippée à mon bras

d'une manière qui m'a frappé comme étant remarquablement facile et naturel, en m'utilisant pour garder l'équilibre, comme elle enleva ses bottes. C'était peut-être son toucher qui m'a réellement encouragé à la regarder, et si je vis côté mystérieux et sa maturité qui l'avait toujours rendue séduisante, j'ai remarqué un soupçon de tristesse et de la réticence. Pour mon coeur endolori, la combinaison la rendait encore plus belle.

Chapitre dix-neuf

Sa cuisine était plus petite à ce que l'on peut attendre d'une vieille maison qui avait probablement été rénovée une demi-douzaine de fois au cours du dernier siècle : les planchers de linoléum anciens pelaient légèrement près du mur; d'épaisses armoires blanches sans ornement avec d'innombrables couches de peinture, et un évier en acier inoxydable fixé sous une fenêtre de bois qui aurait probablement dû être remplacé depuis des années. Le comptoir était fissuré, et debout contre un mur se tenait un poêle à bois aussi vieux que la maison elle-même. En certains endroits, il était possible de voir l'envahissement du monde moderne : un grand réfrigérateur et un lave-vaisselle près de l'évier; un micro-ondes calé près d'un cellier à moitié rempli de bouteilles de vin rouge. À certains égards, cet endroit me rappelait la maison de mon père.

Savannah a ouvert un placard et en sortit un verre de vin.

– Veux-tu un verre de vin ?

J'ai secoué la tête.

– Je n'ai jamais été un grand buveur de vin.

J'ai été surpris quand elle ne retourne pas le verre. Au lieu de cela, elle récupéré une bouteille à moitié vide, elle posa le verre sur la table et a pris une chaise devant moi.

Nous nous assis à la table pendant que Savannah a pris une gorgée.

– Tu as changé, ai-je observé.

Elle haussa les épaules.

– Beaucoup de choses ont changé depuis que je t'ai vu.

Elle ne dit rien de plus et a posé son verre sur la table. Quand elle parla de nouveau, sa voix était maîtrisée.

– Je n'ai jamais pensé que je serais le genre de personne qui attend avec impatience un verre de vin le soir, mais je le fais.

Elle a commencé à faire tourner le verre sur la table, et je me demandais ce qui lui était arrivé.

– Tu sais le plus drôle ? dit-elle. Je me soucie réellement comment il goûte. Quand j'ai eu mon premier verre, je ne savais pas ce qui était bon ou ce qui était mauvais. Maintenant, quand je vais en acheter, je

suis devenue assez sélective.

Je n'étais pas certain de reconnaître la femme qui était assise devant moi, et je n'étais pas sûr de savoir comment réagir.

– Ne te méprends pas, poursuivit-elle. Je me souviens de tout ce que mes parents m'ont appris, et je ne bois jamais plus qu'un verre le soir. Mais puisque Jésus lui-même a transformé l'eau en vin, j'ai pensé que cela ne peut pas être un très gros péché.

J'ai souri à sa logique, en reconnaissant combien il était injuste de s'accrocher à cette version.

– Je ne demandais pas.

– Je sais, dit-elle. Mais tu te le demandais.

Pendant un instant, le seul son dans la cuisine fut le faible bourdonnement du réfrigérateur.

– Je suis désolée pour ton père, dit-elle en soulignant du doigt une fissure dans la table. Je le suis vraiment. Je ne peux pas te dire combien de fois j'ai pensé à lui au cours des dernières années.

– Merci.

Savannah a recommencé à faire tourner son verre, apparemment perdue dans le tourbillon du liquide.

– Veux-tu en parler ? a-t-elle demandé.

Je n'étais pas sûr si je devais le faire, mais comme je me suis penché sur ma chaise, les mots sont venus étonnamment facilement. Je lui ai parlé de la première crise cardiaque de mon père, et la deuxième, et les visites que nous avons partagées au cours des deux dernières années. Je lui ai parlé de notre amitié grandissante, et du confort que j'ai ressenti avec lui, les promenades qu'il a commencé à prendre pour finalement y renoncer. J'ai raconté mes derniers jours avec lui et l'agonie d'avoir dû le placer dans un établissement de soins prolongés. Lorsque j'ai décrit les funérailles et la photographie que j'ai trouvée dans l'enveloppe, elle a pris ma main.

– Je suis heureuse qu'il l'ait gardée pour toi, dit-elle. Mais je ne suis pas surprise.

– Je m'en doutais, ai-je dit et elle se mit à rire.

C'était un son rassurant. Elle me serra la main.

– J'aurais aimé l'avoir vu. J'aurais aimé aller aux funérailles.

– Ce n'était pas grand-chose.

- Il ne devait pas l'être. C'était ton père et c'est tout ce qui importe.
- Elle hésita avant de libérer ma main et a pris une autre gorgée de vin.
- Es-tu prêt à manger ? a-t-elle demandé.
- Je ne sais pas, ai-je dit, rougissant au souvenir de son commentaire plus tôt.

Elle se pencha en avant avec un sourire.

- Que dirais-tu que je te réchauffe un bol de ragoût et nous verrons ce qui se passera.
- Est-il bon ? demandai-je. Je veux dire... quand je te connaissais avant, tu n'as jamais mentionné que tu savais comment cuisiner.
- C'est notre recette familiale spéciale, dit-elle, feignant d'être offensée. Mais je dois être honnête – ma mère l'a fait. Elle l'a apporté hier.

– La vérité sort, ai-je dit.

– C'est une drôle de vérité, a-t-elle dit. C'est une habitude.

Elle se leva et ouvrit le réfrigérateur, se penchant comme elle balayait les étagères. Je me questionnais au sujet de la bague à son doigt et où était son mari comme qu'elle sortait un plat Tupperware. Elle versa un peu de ragoût dans le bol et le plaça dans le micro-ondes.

– Veux-tu autre chose avec ça ? Comme du pain et du beurre ?

– Ce serait très bien, ai-je accepté.

Quelques minutes plus tard, le repas était devant moi, et l'arôme m'a rappelé pour la première fois combien j'étais réellement. Me surprenant, Savannah s'est rassise à sa place, tenant son verre de vin.

– Tu ne vas pas manger ?

– Je n'ai pas faim, dit-elle. En fait, je ne mange pas beaucoup ces derniers temps.

Elle but une gorgée comme j'ai pris ma première bouchée et je l'ai laissée passer à son commentaire.

– Tu as raison, ai-je dit. C'est délicieux.

Elle sourit.

– Maman est une bonne cuisinière. On pourrait penser que j'aurais appris à cuisiner, mais je ne l'ai pas fait. Je suis toujours trop occupée. Trop étudier quand j'étais jeune, et puis ces derniers temps, trop de rénovations. (Elle fit signe vers la salle de séjour.) C'est une vieille

maison. Je sais que cela ne ressemble pas à cela, mais nous avons fait beaucoup de travail ces dernières années.

– C'est très bien.

– Tu es juste poli, mais je l'apprécie, répondit-elle. Tu aurais dû voir l'endroit quand j'y suis arrivée. C'était un peu comme la grange, tu sais ? Nous avons besoin d'un nouveau toit, mais c'est drôle, personne ne pense jamais aux toits quand ils imaginent ce qu'il faut rénover. C'est une de ces choses que tout le monde s'attend à ce qu'une maison ait, mais ne pense pas que cela pourrait un jour avoir besoin d'être remplacé. Presque tout le monde tombe dans cette catégorie. Les calorifères, les fenêtres thermiques, réparer les dommages des termites... il y avait beaucoup pour nous occuper pendant de longues journées. (Elle portait une expression rêveuse sur son visage.) Nous avons fait la majeure partie du travail nous-mêmes. Comme avec la cuisine. Je sais que nous avons besoin de nouvelles armoires et planchers, mais quand nous avons emménagé, il y avait des flaques dans la salle de séjour et les chambres chaque fois qu'il pleuvait. Qu'est-ce que nous étions censés faire ? Nous avons dû établir des priorités, et une des premières choses que nous avons faites était d'arracher le vieux bardeau de la toiture. Il doit avoir fait une centaine de degrés là-haut, et j'étais là avec seulement une pelle, en raclant les bardeaux, récoltant des ampoules. Mais... c'était exactement ce qu'il fallait, tu sais ? Deux jeunes gens qui débute dans le monde, travaillant ensemble et en réparant leur maison ? Il y avait un tel sens... d'intimité à cela. C'était la même chose quand nous avons fait changer le plancher dans la salle de séjour. Cela a dû prendre quelques semaines pour enlever le vieux et le remplacer. Nous avons mis une couche supplémentaire de vernis, et quand nous avons finalement pu marcher dessus, nous avons senti comme si nous avions mis les bases pour le reste de nos vies.

– Tu parles de cela d'une façon presque romantique.

– Ça l'était, en quelque sorte, a-t-elle répondu avant de mettre une mèche de cheveux derrière son oreille. Mais dernièrement, ce n'est pas si romantique. Maintenant, il est juste vieux.

J'ai ri de façon inattendue, a toussa et je me suis retrouvé à m'étendre pour un verre qui n'était pas là.

Elle repoussa sa chaise.

– Laisse-moi aller te chercher un peu d'eau, dit-elle.

Elle remplit un verre d'eau du robinet et l'a placé devant moi. En buvant, je pouvais sentir qu'elle me regardait.

– Quoi ? demandai-je.

– Je ne peux juste pas réaliser comment tu sembles différent.

– Moi ?

J'avais beaucoup de mal à le croire.

– Oui, toi, a-t-elle insisté. Tu es... plus vieux.

– Je suis plus vieux.

– Je sais, mais ce n'est pas ça. C'est tes yeux. Ils sont... plus graves qu'ils ne l'étaient avant. Comme s'ils ont vu des choses qu'ils n'auraient pas dû voir. Las, en quelque sorte.

À cela, je n'ai rien dit, mais quand elle vit mon expression, elle secoua la tête, l'air embarrassé.

– Je n'aurais pas dû dire cela. Je peux seulement imaginer ce que tu as vécu ces derniers temps.

J'ai mangé une autre bouchée de ragoût en pensant à son commentaire.

– J'ai quitté l'Irak au début de 2004, ai-je dit. Je suis en Allemagne depuis. Seulement une petite partie de l'armée est toujours là et à un moment donné, ils feront une rotation. Je vais probablement finir par y aller, mais je ne sais pas quand. En espérant que les choses se seront calmées d'ici là.

– N'es-tu pas censé en être sorti maintenant ?

– Je me suis enrôlé de nouveau, ai-je dit. Il n'y avait aucune raison de ne pas le faire.

Nous savions tous les deux la raison à cela et elle hocha la tête.

– Combien de temps maintenant ?

– Jusqu'en 2007.

– Et ensuite ?

– Je ne suis pas sûr. Je pourrais rester pour quelques années de plus. Ou peut-être aller à l'université. Qui sait, je pourrais même suivre des cours pour avoir un diplôme en enseignement spécialisé. J'ai entendu de grandes choses à ce sujet.

Son sourire était étrangement triste, et pendant un moment, aucun de nous deux n'a rien dit.

– Depuis combien de temps es-tu mariée ? demandai-je.

Elle se déplaça dans sa chaise.

- Ça fera deux ans en novembre prochain.
- Tu t'es mariée ici ?
- Comme si j'avais le choix, dit-elle en roulant ses yeux. Ma mère était entièrement dans le mariage. Je sais que je suis leur fille unique, mais en y repensant, j'aurais été tout aussi heureuse avec quelque chose de beaucoup plus petit. Une centaine de personnes aurait été parfait.
- Tu considères cela petit ?
- En comparaison avec ce nous avons fini par avoir ? Oui. Il n'y avait pas assez de places dans l'église pour tout le monde, et mon père tient à me le rappeler qu'il veut être remboursé depuis ce temps. Il est juste taquin, bien sûr. La moitié des invités étaient des amis de mes parents, mais je suppose que c'est ce tu obtiens quand tu te maries dans ta ville natale. Tout le monde à partir du facteur jusqu'à la coiffeuse reçoit une invitation.
- Mais tu dois être heureuse d'être de retour à la maison ?
- C'est confortable ici. Mes parents sont tout près et j'en ai besoin, en particulier maintenant.

Elle n'a pas précisé, se contentant de laisser son commentaire se tenir debout. Je me demandais pourquoi et au sujet d'une centaine d'autres choses comme je me levai de la table et apporta mon bol à l'évier. Après le rinçage, je l'ai entendue m'appeler derrière moi.

– Laisse ça juste là. Je n'ai pas encore vidé le lave-vaisselle. Je le ferai plus tard. Tu veux autre chose ? Ma mère a laissé quelques tartes sur le comptoir.

– Comme un verre de lait ? ai-je dit.

Comme elle commença à se lever, j'ai ajouté :

– Je peux me servir. Dis-moi juste où sont les verres.

– Dans l'armoire à gauche de l'évier.

Je pris un verre dans l'armoire et me rendit au réfrigérateur. Le lait était sur l'étagère du haut; sur les étagères en dessous, il y avait au moins une douzaine de plats Tupperware remplis de nourriture. J'ai versé un verre et suis retourné à la table.

– Qu'est-ce qui se passe, Savannah ?

Avec mes mots, elle est venue vers moi.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Ton mari.

– Qu'en est-il de lui ?

– Quand pourrai-je rencontrer ?

Au lieu de répondre, Savannah se leva de table avec son verre de vin. Elle verse les restes dans l'évier, puis récupéra une tasse de café et une boîte de thé.

– Tu l'as déjà rencontré, dit-elle en se retournant, puis elle carra les épaules. C'est Tim.

Je pouvais entendre la cuillère cogner contre la tasse de Savannah qui était de nouveau assise devant moi.

– Qu'est-ce que tu es prêt à entendre ? murmura-t-elle, les yeux dans sa tasse de thé.

– Tout, ai-je dit en me penchant dans ma chaise. Ou rien. Je ne suis pas encore sûr.

Elle renifla.

– Je pense que cela fait un sens.

J'ai joint mes mains ensemble.

– Quand cela a-t-il commencé ?

– Je ne sais pas, dit-elle. Je sais que cela semble fou, mais ce n'est pas arrivé comme tu le penses probablement. Ce n'était pas comme si l'un de nous l'avions prévu. (Elle a mis sa cuillère sur la table.) Mais pour te donner une sorte de réponse, je suppose que cela a commencé au début de 2002.

Quelques mois après que je me sois enrôlé de nouveau. Six mois avant que mon père ait sa première crise cardiaque et à cette époque, j'ai remarqué que ses lettres avaient commencé à changer.

– Tu sais que tu avons été amis. Même s'il était un étudiant diplômé, nous avons fini par avoir quelques cours dans le même bâtiment au cours de ma dernière année à l'université et ensuite, nous allions prendre un café ou on se retrouvait pour étudier ensemble. Ce n'était pas comme si on sortait ensemble, ou même se tenir par la main. Tim savait que j'étais amoureuse de toi... mais il était là, tu comprends ? Il m'a écouté quand je disais combien tu me manquais et combien c'était difficile d'être séparés. Et c'était dur. J'ai pensé que tu serais à la maison d'ici là.

Quand elle releva la tête, ses yeux reflétaient... Quoi ? Du regret ? Je ne pouvais pas le dire.

– Quoi qu’il en soit, nous avons passé beaucoup de temps ensemble, et il était bon pour me consoler chaque fois que j’avais de la peine. Il me rappelait toujours que tu serais de retour en permission avant même que je le sache, et je ne peux pas te dire combien je voulais te revoir. Et ensuite, ton père est tombé malade. Je sais que tu devais être avec lui – je ne t’aurais jamais pardonné si tu n’étais pas resté à ses côtés –, mais ce n’était pas ce dont nous avons besoin. Je sais comment ça peut sonner égoïste, et je me déteste même d’y penser. Je sentais juste que le destin complotait contre nous.

Elle posa sa cuillère dans le thé et l’agita à nouveau, rassemblant ses pensées.

– Avec cela, juste après que j’ai fini avec mes classes et suis retourné à la maison pour travailler au centre d’évaluation de développement ici en ville, les parents de Tim ont eu un horrible accident. Ils rentraient d’Asherville quand ils ont perdu le contrôle de leur voiture et fait une embardée dans la circulation sur l’autoroute. Un semi-remorque a foncé sur eux. Le conducteur du camion n’a pas été blessé, mais les parents de Tim sont morts sur le coup. Tim a dû quitter l’école – il essayait d’obtenir son doctorat – afin qu’il puisse revenir ici pour prendre soin d’Alan. (Elle s’arrêta.) C’était horrible pour Tim. Non seulement il tentait de se réconcilier avec sa perte – il adorait ses parents –, mais Alan était inconsolable. Il criait tout le temps, et il a commencé à s’arracher les cheveux. Le seul qui pouvait l’empêcher de se blesser était Tim, mais il a pris toute l’énergie qu’avait Tim. Je suppose que c’est lorsque j’ai commencé à venir ici. Tu sais, pour lui donner un coup de main.

Quand je fronçai les sourcils, elle a ajouté :

– C’était la maison des parents de Tim. Où Tim et Alan ont grandi.

Dès qu’elle l’a dit, le souvenir m’est revenu. Bien sûr, c’était chez Tim. Elle m’a une fois dit que Tim vivait sur le ranch à côté du sien.

– Nous avons fini pour nous consoler mutuellement. J’ai essayé de l’aider, et il a essayé de m’aider, et nous avons tous les deux essayé d’aider Alan. Et petit à petit, je suppose que nous avons commencé à tomber en amour.

Pour la première fois, elle a rencontré mes yeux.

– Je sais que tu pourrais être fâché contre Tim ou moi. Probablement tous les deux. Et je suppose que nous le méritons. Mais tu ne sais pas ce que c’était à l’époque. C’était tellement émotif tout le temps. Je me sentais coupable de ce qui se passait, Tim se sentait coupable aussi. Mais après un certain temps, nous avons juste commencé à réaliser que nous étions déjà un couple. Tim a commencé à travailler au même

centre d'évaluation de développement que moi et il a ensuite décidé qu'il voulait lancer un programme au ranch le week-end pour des enfants autistes. Ses parents ont toujours voulu le faire, alors j'ai commencé à travailler sur le ranch. Après cela, nous étions ensemble presque tout le temps. L'organisation du ranch nous a donné à tous les deux quelque chose pour se concentrer, et il a aussi aidé Alan. Il aime les chevaux, et graduellement, il s'est habitué au fait que ses parents n'étaient plus là. C'est comme si nous étions tous à nous appuyer sur l'autre... Il m'a proposé de l'épouser plus tard cette année-là.

Quand elle s'arrêta, je me suis détourné, en essayant de digérer ses paroles. Nous sommes restés assis en silence pendant un certain temps, chacun aux prises avec nos pensées.

– Quoi qu'il en soit, c'est l'histoire, a-t-elle conclu. Je ne sais pas si tu veux encore en entendre parler.

Je n'étais pas sûr non plus.

– Est-ce que Alan vit toujours ici ? demandai-je.

– Il a une chambre à l'étage. C'est la même chambre qu'il a toujours eue. Il n'est pas aussi dur que cela puisse paraître, cependant. Après qu'il a fini de nourrir et brosser les chevaux, il passe habituellement le plus clair de son temps seul. Il aime les jeux vidéos. Il peut jouer pendant des heures. Dernièrement, je n'ai pas été capable de l'arrêter. Il jouerait toute la nuit si je le laissais faire.

– Est-il ici présentement ?

Elle secoua la tête.

– Non, dit-elle. En ce moment, il est avec Tim.

– Où ?

Avant qu'elle ait pu répondre, le chien griffa avec insistance à la porte, et Savannah se leva pour l'ouvrir. Le chien est entré, la langue pendante, et en remuant la queue. Il trotta vers moi puis a senti ma main.

– Il m'aime, ai-je dit.

Savannah était toujours près de la porte.

– Elle aime tout le monde. Son nom est Molly. Aucune efficacité comme chien de garde, mais plus gentille qu'un bonbon. J'essaye simplement d'éviter la bave. Elle va te tremper si tu la laisses faire.

Je regardai mes jeans.

– Je vois ça.

Savannah fit signe par-dessus son épaule.

– Écoute, je viens de réaliser je n'ai pas terminé de ranger mes choses. Il est censé pleuvoir ce soir. Cela ne devrait pas être long.

J'ai noté qu'elle n'avait pas répondu à ma question à propos de Tim. Ni compris ce qu'elle planifiait.

– Tu as besoin d'un coup de main ?

– Pas vraiment. Mais tu es le bienvenu de venir. C'est une belle soirée.

Je l'ai suivie et Molly trotta devant nous, oubliant complètement le fait qu'elle venait de prier pour entrer à l'intérieur. Lorsqu'un hibou s'envola des arbres, Molly a disparu en courant dans l'obscurité.

Savannah remit ses bottes à nouveau. Nous marchions vers la grange. J'ai pensé à tout ce qu'elle m'avait dit et je me demandais encore pourquoi j'étais venu. Je n'étais pas sûr si j'étais heureux qu'elle eût épousé Tim – puisqu'ils semblaient si parfaits ensemble – ou si j'étais contrarié pour exactement la même raison. Je n'étais pas content de finalement connaître la vérité; en quelque sorte, je me suis rendu compte qu'il était plus facile de ne pas tout savoir. Soudainement, je me sentais fatigué.

Et pourtant... il y avait quelque chose que je savais qu'elle ne voulait pas me dire. Je l'ai entendu dans sa voix, dans la pointe de tristesse qui ne partait pas. Comme l'obscurité nous entourait, j'étais très conscient de sa proximité tandis que nous marchions ensemble, et je me demandais si elle sentait la même chose. Si elle l'a fait, elle ne donnait aucun signe.

Les chevaux étaient de simples ombres dans la distance, des formes reconnaissables. Savannah a récupéré quelques brides et les apporta à la grange, les accrocha sur des piquets au mur. Alors qu'elle faisait cela, je ramassais les pelles que nous avions utilisées et les a rangées avec le reste des outils. Sur notre chemin pour sortir, elle s'est retournée pour fermer la porte.

Jetant un regard sur ma montre, j'ai vu qu'il était presque vingt-deux heures. Il était tard, et étions tous deux conscients de l'heure.

– Je suppose que je devrais sans doute y aller, ai-je dit. C'est une petite ville. Je ne veux pas commencer des rumeurs.

– Tu as probablement raison.

Molly errait, apparaissant de nulle part, et s'assit entre nous. Quand

elle a bavé sur la jambe de Savannah, elle se déplaça.

– Où restes-tu ? a-t-elle demandé.

– Quelque chose qui ressemble à un motel. Juste sur le bord de l'autoroute.

Son nez plissa, si ce n'est que pour un instant.

– Je connais l'endroit.

– C'est un endroit bizarre , ai-je admis.

Elle sourit.

– Je ne peux pas dire que je suis surprise. Tu as toujours eu le tour de trouver les endroits uniques.

– Comme la Cabane de la Crevette ?

– Exactement.

J'ai poussé mes mains dans mes poches, me demandant si c'était la dernière fois que je la verrais. Si c'était le cas, cela m'a frappé aussi absurdement décevant; je ne voulais pas que cela se termine dans une petite conversation, mais je ne pouvais pas penser à quelque chose d'autre à dire.

Au bout de la route, les phares d'une voiture qui se rapprochait flashèrent ses lumières sur la propriété comme elle a accéléré devant la maison.

– Je suppose qu'il est temps de partir, ai-je dit. C'était bon de te revoir.

– Toi aussi, John. Je suis contente que tu sois venu.

J'ai hoché la tête à nouveau. Quand elle regarda au loin, je l'ai pris comme mon signe pour partir.

– Au revoir, ai-je dit.

– Au revoir.

Je me suis tourné du porche et me dirigea vers ma voiture, hébété à la pensée que c'était bel et bien fini. Je n'étais pas sûr que je m'attendais à quelque chose de différent, mais la finalité rapportait à la surface tous ces sentiments que j'avais réprimés depuis que j'avais lu sa dernière lettre.

J'ai ouvert la porte quand je l'ai entendue crier.

– Hé, John ?

– Oui ?

Elle descendit du porche et se dirigea vers moi.

– Seras-tu dans les alentours demain ?

Comme elle approchait, son visage était à moitié dans l'ombre, et je savais avec certitude que j'étais toujours en amour avec elle. Malgré la lettre, en dépit de son mari. Malgré le fait que nous ne pourrions jamais être ensemble.

– Pourquoi ?

– Je me demandais si tu souhaiterais nous rendre visite. Vers dix heures. Je suis sûre que Tim aimerait te voir...

Je secouais ma tête avant même qu'elle ait terminé.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée...

– Pourrais-tu le faire pour moi ?

Je savais qu'elle voulait me faire voir que Tim était toujours le même homme dont je me souvenais, et dans un sens, je savais qu'elle me le demandait parce qu'elle voulait être pardonnée.

Elle tendit la main pour prendre la mienne.

– S'il te plaît. Cela voudrait dire beaucoup pour moi.

Malgré la chaleur de sa main, je n'avais pas envie de revenir. Je n'avais pas envie de voir Tim, je ne voulais pas les voir tous les deux ensemble ou assis autour d'une table et prétendre que tout semblait juste dans le monde.

Mais il y avait quelque chose de plaintif dans sa demande qui a fait qu'il était impossible de lui refuser.

– OK, ai-je dit. Dix heures.

– Je te remercie.

Un instant plus tard, elle se tourna. Je suis resté en place, en regardant son ascension sur le porche avant que je monte dans la voiture. J'ai tourné la clé et ai reculé. Savannah alluma le porche, en agitant la main une dernière fois. J'ai fait un signe de la main, puis je me suis dirigé vers la rouge, la regardant rapetisser dans le rétroviseur. À la regarder, j'ai senti une sécheresse soudaine dans ma gorge. Non pas parce qu'elle était mariée à Tim, et non à la pensée de les voir ensemble tous les deux demain. C'est venu en regardant Savannah, debout sur son porche, en pleurant dans ses mains.

Chapitre vingt

Le matin suivant, Savannah se tenait debout sur le porche, et elle agita la main comme je stationnais la voiture. Elle s'avança comme je sortais la voiture. Je m'attendais à ce que Tim apparaisse dans la porte derrière elle, mais il n'était nulle part.

– Hey, dit-elle en me touchant le bras. Merci d'être venu.

– Ouais, ai-je dit en donnant un haussement d'épaules réticent.

J'ai cru voir un éclair de compréhension dans ses yeux avant qu'elle demande :

– As-tu bien dormi ?

– Pas vraiment.

À cela, elle a donné un sourire désabusé.

– Es-tu prêt ?

– Comme je ne le serai jamais.

– D'accord, a-t-elle dit. Permets-moi de récupérer les clés. Sauf si tu veux conduire.

Je n'ai pas compris dans un premier temps.

– Nous partons ? ai-je demandé en hochant la tête vers la maison. Je pensais que nous allions voir Tim.

– Nous y allons, dit-elle. Il n'est pas ici.

– Où est-il ?

C'était comme si elle ne m'avait pas entendu.

– Veux-tu conduire ?

– Oui, je pense que oui, ai-je dit sans me donner la peine de cacher ma confusion, mais en sachant qu'elle allait éclaircir les choses quand elle serait prête.

J'ai ouvert la porte pour elle et j'ai fait le tour vers le côté conducteur me glisser derrière le volant. Savannah glissait sa main sur le tableau de bord, comme si elle essayait de prouver à elle-même que c'était réel.

– Je me souviens de cette voiture, dit-elle avec une expression nostalgique. C'est à ton père, n'est-ce pas ? Wow, je ne peux pas

croire qu'elle fonctionne toujours.

– Il ne l'a pas beaucoup conduite, ai-je dit. Juste pour travailler et aller au magasin.

– Bien sûr.

Elle a mis sa ceinture de sécurité, et malgré moi, je me demandais si elle avait passé la nuit seule.

– Quelle direction ? demandai-je.

– Sur la route, prend à gauche, dit-elle. Dirige-toi vers la ville.

Aucun de nous ne parlait. Au lieu de cela, elle regarda par la fenêtre du passager, les bras croisés. J'aurais pu être offensé, mais il y avait quelque chose dans son expression qui m'a dit que sa préoccupation n'a rien à voir avec moi, et je l'ai laissée seule avec ses pensées.

À la périphérie de la ville, elle secoua la tête, comme si elle prenait tout à coup conscience comment c'était calme dans la voiture.

– Je suis désolée, dit-elle. Je suppose que mon comportement laisse beaucoup à désirer.

– Ce n'est rien, ai-je dit en essayant de masquer ma curiosité croissante.

Elle pointe vers le pare-brise.

– Au coin suivant, tourne à droite.

– Où allons-nous ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Au lieu de cela, elle se retourna et regarda par la fenêtre.

– À l'hôpital, a-t-elle finalement dit.

Je la suivais à travers des couloirs interminables, avant de finalement s'arrêter à l'enregistrement des visiteurs. Derrière le bureau, un bénévole âgé tendait une planchette à pince. Savannah a pris un stylo et commença à signer son nom automatiquement.

– Vous tenez le coup, Savannah ?

– J'essaie, murmura-t-elle.

– Tout ira bien. Vous savez que toute la ville prie pour lui.

– Merci, dit Savannah.

Elle rendit le presse-papiers, puis me regarda.

– Il est au troisième étage. Les ascenseurs sont juste là-bas.

Je la suivis de nouveau, mon estomac se serrant. Nous sommes arrivés à l'ascenseur comme quelqu'un en descendait, et entra. Lorsque les portes se sont fermées, je me sentais comme si j'étais dans un tombeau.

Quand nous sommes arrivés au troisième étage, Savannah a commencé à marcher dans le couloir avec moi à la traîne. Elle s'arrêta devant une chambre avec une porte entrouverte, puis se tourna vers moi.

– Je pense que je devrais probablement y aller en premier, dit-elle. Tu peux m'attendre ici ?

– Bien sûr.

Elle sourit, puis se détourna. Elle poussa un long soupir avant d'entrer dans la chambre.

– Hey, chéri, l'ai-je entendue dire d'un ton vif. Tu vas bien ?

Je n'ai plus rien entendu pendant les deux prochaines minutes. Au lieu de cela, je me tenais debout dans le corridor, en absorbant le même environnement stérile et impersonnel que j'avais remarqué lors d'une visite avec mon père. L'air empestait d'un désinfectant sans nom, et je regardais un chariot de nourriture sur roues dans une chambre plus loin. À mi-chemin dans le couloir, j'ai vu un groupe d'infirmières regroupées dans le bureau. Derrière la porte de l'autre côté, je pouvais entendre quelqu'un vomir.

– OK, dit Savannah en me rejoignant.

Sous son apparence courageuse, je pouvais toujours voir sa tristesse.

– Tu peux entrer. Il est prêt pour toi.

Je la suivis à l'intérieur, en me préparant au pire. Tim était assis dans le lit avec un IV relié à son bras. Il avait l'air épuisé, et sa peau était si pâle qu'elle était presque translucide. Il avait perdu du poids, encore plus que mon père, et comme je le regardais, tout ce que je pouvais penser était qu'il allait mourir. Seule la bonté dans ses yeux n'a pas été affectée. De l'autre côté de la pièce, il y avait un jeune homme, fin de l'adolescence ou début de la vingtaine, qui tournait sa tête de droite à gauche, et j'ai su immédiatement que c'était Alan. La pièce était remplie avec des fleurs : des dizaines de bouquets et cartes de souhaits empilés sur chaque table disponible et corniche. Savannah était assise sur le lit à côté de son mari et avait pris sa main dans la sienne.

– Hey, Tim, ai-je dit.

Il avait l'air trop fatigué pour sourire, mais il a réussi.

– Hey, John. C'est bon de te revoir.

– Toi aussi. Comment vas-tu ?

Dès que je l'ai dit, je savais comment ça sonnait ridicule. Tim devait être habitué, car il ne broncha pas.

– Je vais bien, a-t-il dit. Je me sens mieux maintenant.

J'ai hoché la tête. Alan a continué à tourner sa tête, et je me suis retrouvé à le regarder, me sentant comme un intrus dans les événements que je voulais avoir pu éviter.

– C'est mon frère, Alan, a-t-il dit.

– Salut, Alan.

Lorsque Alan n'a pas répondu, j'ai entendu Tim lui murmurer :

– Hé, Alan ? Ce n'est pas grave. Il n'est pas un médecin. C'est un ami. Allez, dis salut.

Il a fallu quelques secondes, mais Alan se leva finalement debout. Il marchait avec raideur à travers la pièce, et bien qu'il ne répondrait pas à mes yeux, il tendit la main.

– Salut, je suis Alan, a-t-il dit d'un ton monotone étonnamment profond.

– Enchanté, ai-je dit en prenant sa main.

Elle était molle; il l'a secouée une fois, puis l'a lâché et retourna à sa chaise.

– Il y a une chaise si tu veux t'asseoir, a déclaré Tim.

J'ai erré plus loin dans la pièce et pris une chaise. Avant même que je puisse le demander, j'ai entendu Tim répondre déjà à la question dans mes pensées.

– Le mélanome, a-t-il dit. En cas où tu poserais la question.

– Mais tout ira bien, n'est-ce pas ?

La tête d'Alan tourna encore plus vite, et il commença à frapper ses cuisses. Savannah se détourna. Je savais déjà que je n'aurais pas dû demander.

– C'est ce que les médecins disent, a répondu Tim. Je suis entre de bonnes mains.

Je savais que la réponse était plus pour Alan que moi, et Alan a commencé à se calmer.

Tim ferma les yeux, puis les rouvrit, comme s'il essayait de concentrer sa force.

– Je suis heureux que tu sois revenu en un seul morceau, a-t-il dit. J'ai prié pour toi pendant tout le temps que tu étais en Irak.

– Merci.

– Que fais-tu ? Toujours dans l'armée, je suppose.

Il hocha la tête vers ma coupe en brosse, et j'ai passé ma main dessus.

– Ouais. On dirait que je suis condamné à y rester à perpétuité.

– Bien, dit-il. L'armée a besoin de gens comme toi.

Je n'ai rien dit. La scène me semblait surréaliste, comme si vous la regardez dans un rêve. Tim se tourna vers Savannah.

– Ma chérie, irais-tu avec Alan et lui acheter un soda ? Il n'a rien à boire depuis tôt ce matin. Et si tu le peux, peut-être pourrais-tu lui parler en mangeant.

– Bien sûr, dit-elle.

Elle l'embrassa sur le front et se leva du lit. Elle s'arrêta dans l'embrasure de la porte.

– Viens, Alan. Allons nous chercher quelque chose à boire, d'accord ?

Pour moi, il me semblait qu'Alan traitait lentement les mots. Il se leva finalement et suivit Savannah; elle plaça une douce main sur son dos sur le chemin vers la porte. Quand ils furent partis, Tim m'a regardé à nouveau.

– Tout cela est très dur pour Alan. Il ne le prend pas très bien.

– Comment le pourrait-il ?

– Ne laisse pas son tournage de tête te tromper. Cela n'a rien à voir avec l'autisme ou son intelligence. Cela ressemble plus à un tic quand il est nerveux. La même chose quand il a commencé à se frapper sur les cuisses. Il sait ce qui se passe, mais cela l'affecte d'une manière qui rend habituellement les gens mal à l'aise.

Je serrais mes mains.

– Il ne m'a pas rendu mal à l'aise, ai-je dit. Mon père avait ses choses, aussi. C'est ton frère, et il est évident qu'il est inquiet. Il est logique.

Tim sourit.

– C'est gentil de ta part. Beaucoup de gens sont effrayés.

– Pas moi, ai-je dit en secouant la tête. Je sais que je pourrais le prendre.

Fait étonnant, il se mit à rire, mais cela semblait prendre beaucoup de lui.

– Je suis sûr que tu le peux, a-t-il dit. Alan est doux. Probablement trop doux. Il ne donnerait même pas une tape aux mouches.

J'ai hoché la tête, reconnaissant que ce petit exposé était juste sa façon de me faire sentir plus à l'aise. Mais cela ne fonctionnait pas.

– Quand l'as-tu découvert ?

– Il y a un an. Un grain de beauté derrière mon mollet a commencé à me démanger, et quand je l'ai gratté, il a commencé à saigner. Bien sûr, je n'y ai plus repensé jusqu'à ce qu'il saigne de nouveau la fois suivante où je l'ai gratté. Il y a six mois, je suis allé chez le médecin. C'était un vendredi. J'ai subi une chirurgie le samedi et commencé l'interféron le lundi. Maintenant, je suis ici.

– Tu as toujours été hospitalisé depuis ce temps ?

– Non. Je suis sors et je reviens ici. D'habitude, l'interféron est fait sur une base ambulatoire, mais moi et l'interféron on ne s'entend pas. Je ne le tolère pas très bien, alors maintenant ils le font ici. Dans le cas où je viens trop malade et déshydraté. Comme je l'ai fait hier.

– Je suis désolé, ai-je dit.

– Je le suis aussi.

J'ai regardé autour de la pièce, mes yeux atterrissant sur une photo de chevet bon marché de Tim et Savannah debout avec les bras autour d'Alan.

– Comment Savannah tiens le coup ? demandai.

– Comme on pouvait s'y attendre. (Tim traça un pli de sa feuille de l'hôpital avec sa main libre.) Elle a été formidable. Pas seulement avec moi, mais avec le ranch aussi. Elle a eu à gérer tout dernièrement, mais elle ne se plaint jamais. Et quand elle est autour de moi, elle essaie d'être forte. Elle continue de me dire que tout va s'arranger. (Il a formé le fantôme d'un sourire.) La moitié du temps, je la crois.

Quand je n'ai pas répondu, il a lutté pour s'asseoir plus haut dans le lit. Il grimaça, mais la douleur passa, et il devint lui-même à nouveau.

– Savannah m'a dit que tu as dîné au ranch hier soir.

– Oui, j'ai dit.

– Je parie qu'elle était contente de te voir. Je sais qu'elle s'est toujours

sentie mal de comment votre histoire s'est terminée, et moi aussi. Je te dois des excuses.

– Ne fais pas ça, dis-je en levant les mains. C'est correct.

Il a formé un sourire ironique.

– Tu dis ça parce que je suis malade, et nous le savons très bien tous les deux. Si j'étais en santé, tu voudrais probablement me casser le nez à nouveau.

– Peut-être, admis-je, et il rit encore, mais cette fois, je pouvais entendre le bruit de la maladie.

– Je le mérite, a-t-il dit, oublieux de mes pensées. Je sais que tu pourrais ne pas le croire, mais je me sens mal à propos de qui s'est passé. Je sais que vous deux vous vous souciez réellement l'un de l'autre.

Je me suis penché en avant, me soutenant sur mes coudes.

– L'eau a coulé sous le pont, ai-je dit.

Je n'arrivais pas à le croire, et il ne m'a pas cru quand je l'ai dit. Mais c'était assez pour nous permettre de passer à autre chose.

– Qu'est-ce qui t'amène par ici ? Après tout cela ?

– Mon père est décédé, ai-je dit. La semaine dernière.

Malgré son état, son visage refléta une véritable sympathie.

– Je suis désolé, John. Je sais combien il était important pour toi. Était-ce soudain ?

– Non, mais il avait été malade pendant un certain temps.

– Ça ne rend pas cela plus facile.

Je me demandais s'il faisait allusion juste à moi ou à Savannah et Alan.

– Savannah m'a dit que tu as perdu tes parents.

– Un accident de la route, a-t-il dit en faisant ressortir les mots. C'était... incroyable. Nous venions de dîner avec eux une ou deux soirs avant, et la prochaine chose que tu sais, je devais faire des arrangements pour leurs funérailles. Cela ne me semble toujours pas réel. Chaque fois que je suis à la maison, je continue de m'attendre à voir ma mère dans la cuisine ou mon père bricoler dans le jardin.

Il hésita, et je savais qu'il était à rejouer ces images.

Enfin, il secoua la tête.

– Est-ce que ça t'est arrivé ? Quand tu étais à la maison ?

– Chaque minute.

Il se pencha la tête en arrière.

– Je suppose que ç'a été des années difficiles pour nous deux. Pour essayer de tester notre foi.

– Même pour toi ?

Il eut un rictus tiède.

– J'ai dit essayer. Je n'ai pas dit qu'elle a pris fini.

– Non, je ne pense pas que cela arrive.

J'ai entendu la voix d'une infirmière s'approcher, et même si je pensais qu'elle allait entrer, elle passa à sa façon dans une autre chambre.

– Je suis content que tu sois venu voir Savannah, a-t-il dit. Je sais que cela semble banal en considérant tout ce que vous deux avez vécu, mais elle a besoin d'un ami en ce moment.

Ma gorge était serrée.

– Ouais, fut tout ce que je pouvais penser dire.

Il se calma, et je savais qu'il n'en dirait pas plus à ce sujet. Après un moment, il s'endormit, et j'étais assis là à l'observer, mon esprit curieusement vide.

– Je suis désolée de ne pas te l'avoir dit hier, m'a dit Savannah une heure plus tard.

Quand elle et Alan étaient revenus dans la chambre pour trouver Tim endormi, elle avait signé pour que je la suive jusqu'à la cafétéria.

– J'ai été surprise de te voir, et je savais que j'aurais dû dire quelque chose, mais chaque fois que j'ai essayé, je ne pouvais juste pas.

Deux tasses de thé étaient sur la table, mais aucun de nous n'avait envie de manger. Savannah a levé sa tasse et l'a reposée à nouveau.

– Cela devait arriver un de ces jours, tu sais ? Je passais des heures à l'hôpital, et les infirmières s'empêchaient de me donner ces regards pitoyables et... eh bien, elles m'ont juste donné l'impression qu'il mourrait petit à petit. Je sais que cela semble ridicule compte tenu ce qui se passe avec Tim, mais ça été si difficile de le regarder tomber malade. Je déteste ça. Je sais que je dois être là pour le soutenir, et la chose est que je tiens à être là, mais c'est toujours pire que je le

pense. Il était tellement malade après son traitement d'hier, que je pensais qu'il allait mourir. Il ne pouvait pas arrêter de vomir, et quand rien d'autre ne sortait, il a juste gardé une toux sèche. Toutes les cinq ou dix minutes, il se mettait à gémir et à se déplacer dans le lit, et j'essayais de l'empêcher, mais il n'y avait rien à faire. Je le tenais et le réconfortait, mais je ne peux même pas commencer à décrire comment cela m'a fait sentir impuissante. (Elle a levé son sac de thé de l'eau.) C'est comme ça à chaque fois, dit-elle

Je jouais avec la poignée de ma tasse.

– Je souhaite que je puisse savoir quoi dire.

– Il n'y a rien que tu puisses dire, et je le sais. C'est pourquoi je m'adresse à toi. Parce que je sais que tu peux gérer ça. Je ne peux pas en parler à personne d'autre. Aucun de mes amis ne peut même imaginer ce que je vis. Ma mère et mon père ont été formidables... Je sais qu'ils feraient n'importe quoi et ils s'offrent toujours pour aider, et ma mère apporte nos repas, mais chaque fois qu'elle apporte de la nourriture, elle est juste un paquet de nerfs. Elle est toujours sur le point de pleurer. C'est comme si elle a peur de dire ou faire quelque chose de mal, alors quand elle essaie d'aider, c'est comme si je dois la soutenir, elle aussi, au lieu de l'inverse. Ajouter à tout le reste, c'est presque trop parfois. Je déteste dire cela à son sujet parce qu'elle fait de son mieux et elle est ma mère et je l'aime, mais je voudrais qu'elle soit plus forte, tu comprends ?

Me souvenant de sa mère, j'ai hoché la tête.

– Qu'en dis-tu de ton père ?

– La même chose, mais d'une manière différente. Il évite le sujet. Il ne veut pas du tout en parler. Quand nous sommes ensemble, il parle du ranch ou mon travail, mais pas de Tim. C'est comme s'il essaie de rattraper l'incessante inquiétude de maman, mais il ne demande jamais ce qui se passe ou comment je me sens. (Elle secoua la tête.) Et puis il y a Alan. Tim est si bon avec lui, et je voudrais penser que je m'améliore avec lui, mais... il y a des moments où il commence à se faire mal ou casser des choses, et je finis par pleurer parce que je ne sais pas quoi faire. Ne te méprends pas, j'essaie, mais je ne suis pas Tim, et nous le savons tous les deux.

Ses yeux tenaient les miens un instant avant que je ne détourne les yeux. J'ai pris une gorgée de thé en essayant d'imaginer ce qu'était sa vie maintenant.

– Tim t'a raconté ce qui se passe ? Avec son mélanome ?

– Un peu, ai-je dit. Pas assez pour connaître toute l'histoire. Il m'a dit

qu'il avait trouvé un grain de beauté et qu'il saignait. Il l'a oublié pendant un certain temps, puis il est finalement allé consulter un médecin.

Elle hocha la tête.

– C'est une de ces choses folles, n'est-ce pas ? Je veux dire, si Tim a passé beaucoup de temps au soleil, peut-être j'aurais pu le comprendre. Mais c'était derrière sa jambe. Tu le connais, peux-tu l'imaginer en bermuda ? Il ne porte presque jamais de short, même à la plage, et il est toujours celui qui nous harcèle au sujet de la crème solaire. Il ne boit pas, il ne fume pas, il est prudent avec ce qu'il mange. Mais pour une raison quelconque, il a eu le mélanome. Ils ont coupé la zone autour du grain de beauté, et en raison de sa taille, ils ont enlevé dix-huit de ses ganglions lymphatiques. Sur les dix-huit, un était positif pour le mélanome. Il a commencé l'interféron – c'est le traitement standard et cela a duré un an – et nous avons essayé de rester optimistes. Mais alors, les choses ont se sont gâtées. D'abord avec l'interféron, et puis quelques semaines après la chirurgie, il a eu une cellulite près de l'incision à l'aîne.

Quand j'ai froncé les sourcils, elle se reprit.

– Désolée. Je suis tellement habituée de parler aux médecins ces jours-ci. La cellulite est une infection de la peau, et celle de Tim était assez grave. Il a passé dix jours dans l'unité des soins intensifs pour cela. Je pensais que j'allais le perdre, mais c'est un combattant, tu sais ? Il a passé à travers et a continué avec son traitement, mais le mois dernier, nous avons trouvé des lésions cancéreuses près du lieu de son mélanome d'origine. Cela, bien sûr, signifiait une autre chirurgie, mais pire encore, cela signifiait que l'interféron ne marchait probablement pas aussi bien qu'il le devrait. Donc, il a obtenu un scan et un IRM, et bien sûr, ils ont trouvé des cellules cancéreuses dans son poumon.

Elle regarda dans sa tasse de thé. Je me sentais sans voix et dégoûté, et pendant un long moment, nous étions tranquilles.

– Je suis désolé, ai-je finalement chuchoté.

Mes mots l'ont encouragée.

– Je ne vais pas abandonner, dit-elle, sa voix commençant à se fissurer. C'est un homme bon. Il est doux et patient, et je l'aime tellement. Ce n'est pas juste. Nous sommes mariés depuis moins que deux ans.

Elle m'a regardé et pris quelques respirations profondes, en essayant de retrouver son sang-froid.

– Il doit sortir d'ici. Sortir de cet hôpital. Tout ce qu'ils peuvent faire ici, c'est l'interféron et comme je l'ai dit, ça ne marche pas comme il se doit. Il doit aller quelque part, comme MD Anderson ou la clinique Mayo, ou Johns Hopkins University. Il y a une recherche de pointe en continu dans ces endroits. Si l'interféron ne fonctionne pas, il pourrait y avoir un autre médicament qu'ils peuvent ajouter – ils sont toujours à essayer différentes combinaisons– même s'ils elles sont expérimentales. Ils font des chimiothérapies et des essais cliniques à d'autres endroits. MD Anderson est censé commencer à tester un vaccin en novembre. Pas pour la prévention comme la plupart des vaccins, mais pour le traitement, et les données préliminaires ont montré de bons résultats. Je veux qu'il fasse partie de cela.

– Alors, allez-y ! l'ai-je invité.

Elle eut un rire bref.

– Ce n'est pas aussi simple que ça.

– Pourquoi ? Ça me semble assez clair. Une fois qu'il est sorti d'ici, vous sautez dans la voiture et vous y allez.

– Notre assurance ne paiera pas pour ça, a-t-elle dit. Pas maintenant, de toute façon. Il obtient les soins standards appropriés – et crois-le ou pas, la compagnie d'assurances a été assez réactive à ce jour. Ils ont payé pour toutes les hospitalisations, tout l'interféron, et toutes les dépenses supplémentaires sans tracas. Ils m'ont même attribué une aide sociale personnelle, et crois-moi, elle est sympathique à notre sort. Mais il n'y a rien qu'elle peut faire, car notre médecin pense qu'il vaut mieux que nous donnons un peu plus de temps à l'interféron. Aucune compagnie d'assurance dans le monde ne paiera pour des traitements expérimentaux. Et pas un assureur ne consentira à payer pour des traitements en dehors de la norme standard des soins, en particulier s'ils sont dans d'autres États, et tentent de nouvelles choses à tout hasard qui pourrait fonctionner.

– Poursuivez-les en justice.

– John, notre assureur n'a pas battu un cil à tous les coûts pour les soins intensifs et les hospitalisations supplémentaires, et la réalité, c'est que Tim obtienne le traitement approprié. La chose est que je ne peux pas prouver que Tim irait mieux dans un autre endroit, en recevant des traitements alternatifs. Je pense que ça pourrait l'aider, j'espère que ça lui viendra en aide, mais personne ne le sait avec certitude. (Elle secoua la tête.) Quoi qu'il en soit, même si je les poursuivais en justice et que la compagnie d'assurances finit par payer tout ce que j'ai demandé, cela prendrait du temps... et c'est ce que nous n'avons pas. (Elle soupira.) Mon point est que ce n'est pas

seulement un problème d'argent, c'est un problème de temps.

– De combien parles-tu ?

– Beaucoup. Et si Tim finit à l'hôpital avec une infection et dans l'unité de soins intensifs comme c'est déjà arrivé, je ne peux même pas commencer à l'imaginer. Plus que je ne pourrais jamais espérer payer, c'est sûr.

– Que vas-tu faire ?

– Trouver de l'argent, dit-elle. Je n'ai pas le choix. Et la communauté a été favorable. Dès que le mot au sujet de Tim s'est répandu, il y a eu un reportage aux nouvelles locales et dans le journal, et toute la population de la ville a promis de commencer à collecter de l'argent. Ils ont ouvert un compte bancaire spécial et tout. Mes parents ont aidé. L'endroit où nous avons travaillé a aidé. Les parents de certains des enfants avec qui nous avons travaillé ont aidé. J'ai entendu dire qu'ils ont même mis des bocal dans plusieurs commerces.

Mon esprit a flashé à la vue du bocal au bout du comptoir du bar Hal, le jour de mon arrivée à Lenoir. J'avais jeté quelques dollars, mais soudain, j'ai senti que c'était insuffisant.

– Êtes-vous proche ?

– Je ne sais pas, dit-elle en secouant la tête, comme si elle était réticente à y penser. Tout cela a commencé il y a peu de temps, et depuis que Tim a eu son traitement, je suis ici et au ranch. Mais nous parlons de beaucoup d'argent. (Elle écarta sa tasse de thé et a offert un sourire triste.) Je ne sais même pas pourquoi je te dis tout cela. Je veux dire, je ne peux pas garantir que n'importe quels de ces endroits peuvent même l'aider. Tout ce que je peux te dire c'est que si nous restons, je sais qu'il ne va pas survivre. Il pourrait ne pas survivre ailleurs non plus, mais au moins, il y a une chance... et en ce moment, c'est tout ce que j'ai.

Elle s'arrêta, incapable de continuer, regardant aveuglément la table tachée.

– Tu veux savoir ce qui est le plus fou ? demanda-t-elle finalement. Tu es le seul à qui j'ai dit cela. D'une certaine façon, je sais que tu es la seule personne qui peut probablement comprendre ce que je vis, sans avoir à me sentir de faire attention à ce que je dis. (Elle leva sa tasse, puis la reposa.) Je sais que c'est injuste compte tenu de ton père...

– C'est correct, l'ai-je rassurée.

– Peut-être, dit-elle. Mais c'est égoïste pareil. Tu essaies d'avancer à travers tes propres émotions de la perte de ton père, et je suis ici à te

surcharger avec les miennes de quelque chose qui pourrait arriver ou pas.

Elle se retourna pour regarder par la fenêtre de la cafétéria, mais je savais qu'elle ne voyait pas la pelouse s'étalant devant.

– Hey, ai-je dit en prenant sa main. Je te l'ai dit. Je suis content que tu me l'aies dit, ne serait-ce que pour soulager ton coeur.

Après un moment, Savannah haussa les épaules.

– Donc, c'est nous, hein ? Deux soldats blessés en quête de soutien.

– Cela semble à peu près exact.

Elle leva ses yeux pour rencontrer les miens.

– Nous sommes chanceux, murmurait-elle.

Malgré tout, je sentais mon coeur sauter un battement.

– Ouais, ai-je dit. Nous sommes chanceux.

Nous avons passé la plupart de l'après-midi dans la chambre de Tim. Il dormait quand nous sommes arrivés, s'est réveillé pendant quelques minutes, puis se rendormit. Alan veillait au pied du lit, ignorant ma présence alors qu'il se concentrait sur son frère. Savannah restait en alternance à côté de Tim sur le lit ou assise dans le fauteuil à côté du mien. Quand elle était proche, nous avons parlé de l'état de Tim, du cancer de la peau en général, des spécificités des traitements de remplacement possibles. Elle avait passé des semaines à faire des recherches sur Internet et connaissait les détails de chaque essai clinique en cours. Sa voix n'a jamais dépassé le murmure; elle ne voulait pas qu'Alan l'entende. Au moment où elle a terminé, j'en savais plus sur le mélanome que je l'imaginais possible.

Il était un peu après l'heure du dîner quand Savannah est finalement partie. Tim avait dormi pendant la plupart de l'après-midi, et par la façon tendre qu'elle l'embrassa avant de partir, je savais qu'elle croyait qu'il dormirait ainsi toute la nuit. Elle l'embrassa une seconde fois, puis lui serra la main et fit signe vers la porte. Nous sommes sortis tranquillement.

– Allons à la voiture, dit-elle une fois que nous étions à l'extérieur.

– Vas-tu revenir ?

– Demain. S'il se réveille, je ne veux pas lui donner une raison de penser qu'il doit rester éveillé. Il a besoin de repos.

– Qu'en est-il d'Alan ?

– Il est monté avec son vélo, dit-elle. Il vient ici chaque matin et revient tard en soirée. Il ne viendra pas avec moi, même si je lui demande. Mais peu importe. Il fait la même chose depuis des mois maintenant.

Quelques minutes plus tard, nous avons quitté le parking de l'hôpital et nous tourna dans le trafic du soir. Le ciel était d'un gris épais et de lourds nuages étaient sur l'horizon, ce qui présageait les mêmes types d'orages de la côte. Savannah était perdue dans ses pensées et parlait peu. Dans son visage, je voyais le même épuisement que je sentais. Je ne pouvais pas imaginer d'avoir à revenir le lendemain, et le surlendemain, tout en sachant qu'il existait une possibilité qu'il puisse aller mieux ailleurs.

Lorsque nous sommes arrivés, j'ai regardé Savannah et j'ai remarqué une larme couler lentement sur sa joue. Voir cela a presque brisé mon cœur, mais quand elle m'a vu la regarder, elle a balayé à toute volée la larme d'un air surpris. J'ai stationné la voiture sous le gros arbre à côté de la vieille camionnette. À ce moment-là, les premières gouttes de pluie commençaient à frapper le pare-brise.

Comme nous restions là sans rien dire, je me demandais encore si c'était un au revoir. Avant que je ne puisse penser à dire quelque chose, Savannah se tourna vers moi.

– As-tu faim ? Il y a une tonne de nourriture dans le réfrigérateur.

Quelque chose dans son regard m'a prévenu que je devrais refuser, mais je me suis retrouvé à hocher la tête.

– J'aimerais avoir quelque chose à manger, ai-je dit.

– J'en suis heureuse, dit-elle d'une sa voix douce. Je ne veux pas vraiment être seule ce soir.

Nous sommes sortis de la voiture comme la pluie a commencé à tomber plus durement. Nous avons pris un élan vers la porte d'entrée, mais le temps d'avoir atteint le porche, je pouvais sentir l'humidité à travers le tissu de mes vêtements. Molly nous a entendus, et comme Savannah poussa la porte, le chien a bondi devant moi par la cuisine à ce que j'ai supposé être la salle de séjour. Comme je regardais le chien, j'ai pensé à mon arrivée la veille et combien le temps avait changé depuis que nous avons été séparés. C'en était trop à traiter. Comme lorsque j'étais en patrouille en Irak, je me suis endurci pour me concentrer uniquement sur le présent tout en restant attentif à ce qui pourrait arriver après.

– Nous avons un peu de tout, a-t-elle lancé sur son chemin vers la cuisine. C'est ainsi que ma mère traite tout cela. En faisant de la

cuisine. Nous avons du ragoût, du chili, du pâté au poulet, du porc grillé, de la lasagne...

Elle passa la tête hors du réfrigérateur tandis que je suis entré dans la cuisine.

– Est-ce que quelque te semble appétissant ?

– Cela n'a pas d'importance, ai-je dit. Tout ce que tu voudras.

À ma réponse, j'ai vu un flash de déception sur son visage et su immédiatement qu'elle était fatiguée d'avoir à prendre des décisions. Je me suis raclé la gorge.

– Les lasagnes sonnent bien.

– D'accord, a-t-elle dit. Je prépare cela tout de suite. Es-tu super affamé ou juste affamé ?

J'y ai pensé.

– Affamé, je suppose.

– Salade ? J'ai quelques olives noires et des tomates que je pourrais ajouter. C'est génial avec de la vinaigrette ranch et des croûtons.

– Cela semble parfait.

– Très bien, dit-elle. Ce ne sera pas long.

J'ai regardé Savannah comme elle sortait une tête de laitue et une tomate dans le tiroir du bas du réfrigérateur. Elle les rinça sous le robinet, coupa les tomates en dés et la laitue, puis les ajouta dans un bol en bois. Puis elle couronna la salade avec des olives et la posa sur la table. Elle déposa de généreuses portions de lasagnes sur deux assiettes puis passa la première au micro-ondes. Il y avait une qualité constante de ses mouvements, comme si elle trouvait cette simple tâche à portée de la main.

– Je ne sais pas pour toi, mais je pourrais prendre un verre de vin, dit-elle en soulignant un petit support sur le comptoir près de l'évier. J'ai un agréable Pinot Noir.

– Je vais essayer cela, ai-je dit. As-tu besoin de moi pour l'ouvrir ?

– Non, ça va aller. Mon tire-bouchon est très efficace.

Elle ouvrit la bouteille et en versa dans deux verres. Bientôt, elle était assise en face de moi, nos assiettes devant nous. Les lasagnes dégageaient de la vapeur, et l'arôme m'a rappelé combien j'étais affamé. Après avoir pris une première bouchée, je fis signe vers elle avec ma fourchette.

– Wow ! C'est délicieux.

– Ça l'est, n'est-ce pas ?

Au lieu de prendre une bouchée, cependant, elle a pris une gorgée de vin.

– C'est aussi le repas préféré de Tim. Après que nous nous sommes mariés, il suppliait toujours ma mère pour lui en faire un plat. Elle adore cuisiner, et ça la rend heureuse de voir les gens aimer sa nourriture.

De ma place, je la regardais alors qu'elle passait son doigt autour du bord de son verre. Le vin rouge se refléta par la lumière comme la facette d'un rubis.

– Si tu en veux encore, j'en ai encore beaucoup, a-t-elle ajouté. Crois-moi, tu me ferais une faveur. La plupart du temps, la nourriture se perd. Je sais que je devrais lui dire d'en apporter moins, mais elle ne le prendrait pas bien.

– C'est difficile pour elle, ai-je dit. Elle sait que tu es malheureuse.

– Je sais.

Elle a pris un autre verre de vin.

– Tu vas manger, n'est-ce pas ? dis-je en faisant signe à son assiette intacte.

– Je n'ai pas faim, dit-elle. C'est toujours comme ça quand Tim est à l'hôpital... je réchauffe quelque chose, je me réjouis de manger, mais dès que c'est devant moi, mon estomac se ferme.

Elle regarda son assiette comme si elle essayait, puis secoua la tête.

– Fais-moi plaisir, ai-je exhorté. Prends une bouchée. Tu dois manger.

– Ça va bien aller.

Je me suis arrêté, ma fourchette à mi-chemin.

– Fais-le pour moi, alors. Je ne suis pas habitué à ce que les gens me regarde manger. Ça me fait sentir bizarre.

– Très bien.

Elle ramassa sa fourchette, coupa un minuscule morceau et a pris une bouchée.

– Heureux maintenant ?

– Oh oui, ai-je reniflé. C'est exactement ce que je voulais dire. Cela me fait sentir beaucoup plus à l'aise. Pour le dessert, peut-être pouvons-nous diviser deux ou trois miettes. D'ici là, cependant,

continue de tenir ta fourchette et faire semblant.

Elle se mit à rire.

– Je suis heureuse que tu sois ici, dit-elle. Ces jours-ci, tu es la seule personne à qui viendrait l'idée de me parler comme ça.

– Comme ça ? Honnêtement ?

– Oui, dit-elle. Crois-le ou pas, c'est exactement ce que je voulais dire, a-t-elle dit en posa sa fourchette puis repoussa son assiette, ignorant ma demande. Tu as toujours été bon avec ça.

– Je me rappelle la même chose de toi.

Elle jeta sa serviette sur la table.

– C'était de bons jours, hein ?

La façon dont elle me regardait a fait que le passé s'est précipité dans ma tête, et pendant un moment, j'ai revécu chaque émotion, chaque espoir et le rêve que je n'avais jamais eus pour nous. Elle était une fois de plus la jeune femme que j'avais rencontrée sur la plage avec sa vie devant elle, une vie dont je voulais faire partie.

Puis elle passa une main dans ses cheveux, faisant refléter la bague à son doigt à la lumière. Je baissai les yeux, en me concentrant sur mon assiette.

– Quelque chose comme ça.

Je pris une bouchée en essayant d'effacer ces images. Dès que j'ai été capable, je me suis de nouveau attaqué à la lasagne.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? a-t-elle demandé. Est-ce que tu es fâché ?

– Non.

– Tu sembles fâché.

Elle était la même femme que je me suis souvenu – sauf qu'elle était mariée. J'ai pris une gorgée de vin d'un trait, et j'ai remarqué qu'elle était l'équivalente de toutes les gorgées qu'elle avait prises. Je me suis penché sur ma chaise.

– Pourquoi suis-je ici, Savannah ?

– Je ne sais pas ce que tu veux dire.

– Ceci, ai-je dit, faisant signe autour de la cuisine. Me demander de venir dîner, même si tu ne mangeras pas. Se souvenir des vieux jours. Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien, a-t-elle insisté.

– Alors qu'est-ce que c'est ? Pourquoi m'as-tu invité ?

Au lieu de répondre à la question, elle se leva et remplis de nouveau son verre de vin.

– Peut-être que j'avais juste besoin de parler à quelqu'un, murmurait-elle. Comme je l'ai dit, je ne peux pas en parler à ma mère ou mon père; je ne peux même pas parler à Tim comme ça. (Elle avait l'air presque vaincue.) Tout le monde a besoin de quelqu'un à qui parler.

Elle avait raison, et je le savais. C'était la raison pour laquelle j'étais venu à Lenoir.

– Je comprends, ai-je dit en fermant les yeux, et lorsque je les rouvris, je pouvais sentir Savannah m'examiner. C'est juste que je ne suis pas sûr de quoi faire de tout cela. Le passé. Nous. Toi étant mariée. Même ce qui arrive à Tim. Rien de tout cela ne fait beaucoup de sens.

Son sourire était plein de chagrin.

– Et tu penses que cela fait un sens pour moi ?

Lorsque je n'ai rien dit, elle a mis de côté son verre.

– Tu veux savoir la vérité ? a-t-elle demandé, n'attendant pas une réponse. Je ne fais qu'essayer de passer à travers la journée avec suffisamment d'énergie pour faire face à demain. (Elle ferma les yeux comme si l'admettre était douloureux, puis les rouvrit.) Je sais ce que tu sens toujours pour moi, et je serais ravie de te dire que j'ai un certain désir secret de savoir tout ce que tu as vécu depuis que je t'ai envoyé cette terrible lettre, mais pour être honnête ? (Elle hésita.) Je ne sais pas si je veux réellement le savoir. Tout ce que je sais, c'est que lorsque tu es apparu hier, je me sentais... eh bien. Pas géniale, pas bien, mais pas trop mal non plus. Et c'est la chose. Pendant les six derniers mois, tout ce que j'ai fait me faisait sentir mal. Je me réveille tous les jours nerveuse, tendue, en colère, frustrée et terrifiée que je vais perdre l'homme que j'ai épousé. Je me sens ainsi jusqu'à ce que le soleil se couche, poursuivit-elle. Chaque jour, au cours des six derniers mois. C'est ma vie en ce moment, mais le plus dur, c'est qu'à partir de maintenant, je sais que ça ne fera qu'empirer. Maintenant, il y a la responsabilité supplémentaire d'essayer de trouver un moyen de sauver la vie de mon mari. D'essayer de trouver un traitement qui pourrait l'aider. D'essayer de sauver sa vie.

Elle s'arrêta et me regarda de près, en essayant de mesurer ma réaction.

Je savais qu'il y avait des mots pour reconforter Savannah, mais comme d'habitude, je ne savais pas quoi dire. Tout ce que je savais c'était qu'elle était toujours la femme de qui je suis une fois tombé

amoureux, la femme que j'aimais toujours, mais que je ne pourrais jamais avoir.

– Je suis désolée, a-t-elle finalement dit, sonnant dépassée. Je ne veux pas te mettre sur la sellette. (Elle eut un sourire fragile.) Je voulais juste que tu saches que je suis contente que tu sois ici.

Je me suis concentré sur le grain du bois de la table, en essayant de garder mes sentiments cachés.

– Bien, ai-je dit.

Elle errait vers la table. Elle a ajouté un peu de vin à mon verre, comme si j'allais encore boire après cette confession.

– Je vide mon cœur et tout ce que me dit est « bien » ?

– Que veux-tu que je te dise ?

Savannah se détourna puis se dirigea vers la porte de la cuisine.

– Tu aurais pu dire que tu es content d'être venu aussi, dit-elle d'une voix à peine audible.

Avec cela, elle avait disparu. Je n'ai pas entendu la porte s'ouvrir, donc j'ai supposé qu'elle était partie dans la salle de séjour.

Son commentaire m'a dérangé, mais je n'étais pas sur le point de la suivre. Les choses avaient changé entre nous, et il n'y avait aucun moyen qu'elles puissent être ce qu'elles étaient autrefois. J'ai englouti les lasagnes dans ma bouche avec un mépris obstiné, me demandant ce qu'elle voulait de moi. Elle était la personne qui avait envoyé la lettre, elle était celle qui avait tout arrêté. Elle était celle qui s'est mariée. Étions-nous supposés de faire comme si rien de tout cela ne s'était passé ?

J'ai fini de manger et ai amené les deux assiettes à l'évier et les ai rincées. Par la fenêtre éclaboussée par la pluie, j'ai vu ma voiture et je savais que je devrais simplement partir sans regarder en arrière. Ce serait plus facile de cette façon pour nous deux. Mais quand j'ai atteint mes poches pour prendre les clés, je me suis figé. Au crépitement de la pluie sur le toit, j'ai entendu un son de la salle de séjour, un son qui a désamorcé ma colère et ma confusion. J'ai réalisé que Savannah pleurait.

J'ai essayé d'ignorer le son, mais je ne pouvais pas. En prenant mon vin, je suis entré dans la salle de séjour.

Savannah était assise sur le canapé, s'agrippant au verre de vin dans ses mains. Elle leva les yeux comme je suis entré.

Dehors, le vent avait commencé à prendre de la vigueur, et la pluie a

commencé à tomber de plus en plus fort. Au-delà de la vitre de la salle de séjour, la foudre a étincelé, suivi par le grondement régulier du tonnerre, long et bas.

Prenant une place à côté d'elle, j'ai mis mon verre sur la table basse et regarda autour de la pièce. Au sommet du manteau de la cheminée était posées des photographies de Savannah et Tim le jour de leur mariage : une où ils coupaient le gâteau et une autre prise à l'église. Elle rayonnait, et je me suis retrouvé à souhaiter que j'étais à côté d'elle dans la photo.

– Désolée, dit-elle. Je sais que je ne devrais pas pleurer, mais je ne peux pas m'en empêcher.

– C'est compréhensible, ai-je murmuré. Tu as enduré beaucoup de choses.

Dans le silence, j'ai écouté la pluie s'abattre sur les vitres.

– C'est tout qu'une tempête, ai-je observé en lâchant des mots dans un silence tendu.

– Oui, dit-elle en écoutant à peine.

– Penses-tu qu'Alan va pouvoir revenir ?

Elle tapa ses doigts contre le verre.

– Il ne sortira pas jusqu'à ce qu'il arrête de pleuvoir. Il n'aime pas la foudre. Mais cela ne devrait pas durer longtemps. Le vent poussera la tempête vers la côte. Au moins, c'est ainsi que ça se passe ces derniers temps. (Elle hésita.) Tu te rappelles de cette tempête quand nous nous étions assis ? Quand je t'ai emmené à la maison que nous avons construite ?

– Bien sûr.

– Je pense toujours à cette nuit. C'était la première fois que je t'ai dit que je t'aimais. Je me souvenais de cette nuit, l'autre jour. J'étais assise ici comme je le suis maintenant. Tim était à l'hôpital, Alan était avec lui, et tandis que je regardais la pluie, tout m'est revenu. Le souvenir était si vif que j'ai pensé qu'il venait d'arriver. Et puis, la pluie s'est arrêtée et je savais qu'il était temps que j'aille nourrir les chevaux. J'étais de retour dans ma vie normale, et j'ai immédiatement pensé que je venais d'imaginer tout cela. Comme si cela était arrivé à quelqu'un d'autre, quelqu'un que je ne connais même plus désormais. (Elle se pencha vers moi.) De quoi tu te rappelles ?

– De tout, ai-je dit.

Elle me regarda en dessous de ses cils.

– Rien ne se perd ?

La tempête a l'extérieur a paraître la pièce sombre et intime, et je sentais un frisson d'anticipation coupable en pensant à où tout cela pourrait nous mener. Je la voulais autant que je n'ai jamais voulu quelqu'un, mais dans le fond de mon esprit, je savais que Savannah n'était pas la mienne. Je pouvais sentir la présence de Tim autour de moi, et je savais qu'elle n'était pas tout à fait elle-même.

J'ai pris une gorgée de vin, puis posa le verre sur la table.

– Non, ai-je dit en gardant ma voix ferme. Rien ne se perd. Mais c'est pour cela que tu as toujours voulu que je regarde la lune, n'est-ce pas ? Pour que je puisse me souvenir de tout ?

Ce que je n'ai pas dit, c'est que je sors encore pour regarder la lune, et malgré la culpabilité que je ressentais d'être ici, je me demandais si elle le faisait aussi.

– Tu veux savoir ce dont je me souviens le plus ? a-t-elle demandé.

– Quand j'ai cassé le nez de Tim ?

– Non.

Elle rit puis redevint sérieuse.

– Je me souviens des fois où nous sommes allés à l'église. Tu te rends compte que ce sont les seules fois où je ne t'ai vu porter une cravate ? Tu devrais t'habiller ainsi plus souvent. Tu avais bonne mine.

Elle semblait réfléchir avant de tourner ses yeux sur moi à nouveau.

– Vois-tu quelqu'un ?

– Non.

Elle hocha la tête.

– C'est ce que je pensais. J'ai supposé que tu en aurais parlé.

Elle se tourna vers la fenêtre. Dans la distance, je pouvais voir l'un des chevaux galoper sous la pluie

– Je vais aller les nourrir un peu plus tard. Je suis sûre qu'ils se demandent déjà où je suis.

– Ils vont bien, l'ai-je assurée.

– Facile à dire pour toi. Fais-moi confiance, ils peuvent devenir aussi de mauvaise humeur que les humains quand ils ont faim.

– Cela doit être difficile de tout gérer seule.

– Ça l'est. Mais qu'est-ce que je peux faire ? Au moins, notre

employeur a été compréhensif. Tim est en congé de maladie, et chaque fois qu'il est à l'hôpital, ils m'ont laissé prendre le temps que j'ai besoin. (Puis, d'un ton taquin, elle ajouta :) Comme dans l'armée, n'est-ce pas ?

– Oh, oui. C'est exactement la même chose.

Elle eut un petit rire, puis est devenue sobre à nouveau.

– Comment c'était en Irak ?

J'étais sur le point de faire ma blague habituelle sur le sable, mais au lieu de cela, j'ai dit :

– C'est difficile à décrire.

Savannah a attendu, et je me suis étendu pour prendre mon verre de vin. Même avec elle, je n'étais pas sûr que je voulais en parler. Mais quelque chose se passait entre nous, quelque chose que je voulais et pourtant, que je ne voulais pas. Je me suis forcé à regarder la bague de Savannah et d'imaginer la trahison qu'elle ressentirait sans doute plus tard. Je fermai les yeux et j'ai commencé avec la nuit de l'invasion.

Je ne sais pas combien de temps j'ai parlé, mais c'était assez long pour que la pluie ait pris fin. Avec le soleil à la dérive dans sa lente descente, l'horizon brillait des couleurs d'un arc-en-ciel. Savannah a rempli son verre. Au moment où j'ai terminé, j'ai été entièrement dépassé et je savais que je n'en parlerais jamais de nouveau.

Savannah était restée calme pendant que je parlais, posant une question à l'occasion pour me faire savoir qu'elle écoutait tout ce que je disais.

– C'est différent de ce que j'avais imaginé, a-t-elle fait remarquer.

– Oui ? demandai-je.

– Lorsque tu parcoures les titres ou lis les histoires, la plupart du temps, les noms des soldats et les villes en Irak sont juste des mots. Mais pour toi, c'est personnel... c'est vrai. Peut-être trop réel.

Je n'avais rien à ajouter, et je sentis sa main atteindre la mienne. Son toucher a fait sauter quelque chose en moi.

– Je souhaite que tu n'aies jamais dû passer par tout cela.

J'ai serré sa main et senti sa réponse. Quand elle m'a finalement lâché, la sensation de son toucher s'attardait, et comme une vieille habitude retrouvée, je la regardais mettre une mèche de cheveux derrière son oreille. La vue me faisait mal.

– C'est étrange comment le destin fonctionne, dit-elle, sa voix presque un chuchotement. As-tu imaginé que ta vie se passerait ainsi ?

– Non.

– Moi non plus, dit-elle. Lorsque tu es retourné en Allemagne la première fois, je savais juste que toi et moi allions nous marier un jour. J'étais plus sûre de cela que tout dans ma vie.

J'ai regardé mon verre comme elle continuait.

– Et ensuite, à ta deuxième permission, j'ai été encore plus sûre. En particulier après que nous ayons fait l'amour.

– Ne fais pas ça, ai-je dit en secouant la tête. Il ne faut pas parler de ça.

– Pourquoi ? a-t-elle demandé. Le regrettes-tu ?

– Non.

Je ne pouvais pas la regarder.

– Bien sûr que non. Mais tu es mariée, maintenant.

– Mais c'est arrivé, a-t-elle dit. Veux-tu que je l'oublie ?

– Je ne sais pas, ai-je dit. Peut-être.

– Je ne peux pas, dit-elle, surprise et blessée. C'était ma première fois. Je ne l'oublierai jamais, et à sa manière, ce sera toujours spécial pour moi. Ce qui s'est passé entre nous était beau.

Je n'avais pas confiance en moi pour répondre, et après un moment, elle semblait se replier sur elle-même. En se penchant en avant, elle a demandé :

– Quand tu as découvert que j'avais épousé Tim, qu'est-ce que tu as pensé ?

J'ai attendu pour répondre, voulant choisir mes mots avec soin.

– Ma première pensée fut que dans un sens, c'était logique. Il était en amour avec toi depuis des années. Je l'ai su à partir du moment où je l'ai rencontré. (J'ai passé une main sur mon visage.) Après cela, je me sentais... en conflit. J'étais heureux que tu aies choisi quelqu'un comme lui, parce qu'il est un gars sympa et vous avez beaucoup de choses en commun, mais j'étais juste... triste. Il ne nous restait plus beaucoup de temps. J'aurais été libéré de l'armée depuis presque deux ans maintenant.

Elle serra les lèvres ensemble.

– Je suis désolée, murmurait-elle.

– Je le suis aussi. (J’ai essayé de sourire.) Si tu veux mon opinion honnête, je pense que tu aurais dû m’attendre.

Elle se mit à rire d’un air incertain, et j’ai été surpris par le regard d’envie sur son visage. Elle s’est étendue pour prendre son verre de vin.

– J’ai pensé à ça aussi. Où nous aurions été, où nous aurions vécu, ce que nous ferions de nos vies. En particulier dernièrement. La nuit dernière, après que tu sois parti, c’est tout ce que je pouvais penser. Je sais comment ça semble épouvantable, mais les deux dernières années, j’ai essayé de me convaincre que même si notre amour était réel, il n’aurait jamais duré. (Son expression était désespérée.) Tu m’aurais vraiment épousée, n’est-ce pas ?

– En un clin d’oeil. Et je le ferais toujours si je pouvais.

Le passé semblait soudain peser sur nous, nous submergeant dans son intensité.

– C’était réel, n’est-ce pas ? (Sa voix avait un tremblement.) Toi et moi ?

La lumière grise du crépuscule se reflétait dans ses yeux alors qu’elle attendait ma réponse. Dans les instants qui se sont écoulés, j’ai senti le poids du pronostic de Tim suspendu au-dessus de nous deux. Mes pensées étaient morbides et mauvaises, mais elles étaient là quand même. Je me détestais pour penser à la vie après Tim, éloignant ensuite cette pensée.

Pourtant, je ne pouvais pas. Je voulais prendre Savannah dans mes bras, la tenir, reprendre tout ce que nous avions perdu dans nos années séparées. Instinctivement, j’ai commencé à me pencher vers elle.

Savannah savait ce qui allait arriver, mais n’a pas reculé. Pas au début. Comme mes lèvres s’approchaient des siennes, elle se retourna vivement et le vin qu’elle tenait nous éclaboussa.

Elle sauta sur ses pieds, posant son verre sur la table et éloignant son chemisier de sa peau.

– Je suis désolé, ai-je dit.

– Ça va, dit-elle. Je vais me changer. Je dois empêcher cette absorption. C’est l’un de mes favoris.

– D’accord, ai-je dit.

Je l’ai regardée quitter la salle de séjour et descendre le couloir. Elle se tourna dans sa chambre sur la droite, et quand elle a disparu, j’ai

maudit. J'ai secoué la tête à ma propre stupidité, puis j'ai alors remarqué le vin sur ma chemise. Je me resté debout et j'ai commencé à marcher dans le couloir à la recherche de la salle de bains.

En tournant une poignée de porte au hasard, je suis tombé nez à nez avec moi-même dans le miroir de la salle de bains. Dans son reflet, je pouvais voir Savannah par la porte entrouverte de sa chambre. Elle était torse nu, son dos à moi, et même si j'ai essayé, je ne pouvais pas me détourner.

Elle dut sentir mon regard sur elle, car elle regarda par-dessus son épaule. Je pensais qu'elle allait tout à coup fermer la porte ou se couvrir, mais elle n'a rien fait. Au lieu de cela, elle a attrapé mes yeux et les a tenus, tandis que je continuais de la regarder. Et puis, lentement, elle se retourna vers moi.

Nous étions là en face de l'autre à travers le reflet dans le miroir, avec seulement le chemin étroit du couloir qui nous séparait. Ses lèvres ont été séparées un peu, et elle releva un peu son menton; je savais que si je vivais mille ans, je n'oublierais jamais à quel point elle était exquise à ce moment-là. Je voulais traverser le couloir et aller vers elle, sachant qu'elle me voulait autant que je la voulais. Mais je suis resté là où j'étais, figé par la pensée qu'elle allait un jour me haïr pour ce que nous voulions si évidemment.

Et Savannah, qui me connaissait mieux que quiconque, baissa les yeux comme si tout à coup elle en venait à la même conclusion. Elle se retourna comme la porte d'entrée s'est soudainement ouverte et j'ai entendu un hurlement percer l'obscurité.

Alan...

Je me suis tourné et me précipita vers la salle de séjour; Alan avait déjà disparu dans la cuisine, et je pouvais entendre les portes d'armoires s'ouvrir et claquer pendant qu'il continuait à hurler, presque comme s'il était en train de mourir. Je me suis arrêté, ne sachant pas quoi faire. Un instant plus tard, Savannah se précipita devant moi, tirant sa chemise en place.

– Alan ! J'arrive ! a-t-elle crié, sa voix frénétique. Tout va bien aller !

Alan a continué à hurler et les armoires ont continué à claquer.

– As-tu besoin d'aide ? ai-je demandé.

– Non. Laisse-moi gérer cela. Ça arrive parfois quand il rentre de l'hôpital.

Comme elle se précipita dans la cuisine, je pouvais à peine l'entendre commencer à lui parler. Sa voix était presque perdue dans la clameur,

mais j'ai entendu la fermeté en elle, et en m'approchant, je pouvais la voir à côté de lui, en essayant de le calmer. Cela ne semblait pas avoir d'effet, et je sentais l'envie de l'aider, mais Savannah est restée calme. Elle continua à lui parler régulièrement, puis posa une main sur le dessus de la sienne, en suivant le claquement des armoires.

Finalement, après ce qui semblait une éternité, le claquement a commencé à ralentir et à devenir plus rythmé; puis a ensuite lentement disparu. Les cris d'Alan ont suivi le même schéma. La voix de Savannah était plus douce maintenant, et je pouvais davantage entendre les mots.

Je me suis assis sur le canapé. Quelques minutes plus tard, je me levai et allai à la fenêtre. C'était sombre; les nuages avaient passé, et au-dessus des montagnes étaient un tourbillon d'étoiles. Curieux de savoir ce qui se passait, je me suis déplacé à un endroit dans la salle de séjour qui m'a donné un aperçu de la cuisine.

Savannah et Alan étaient assis sur le plancher de la cuisine. Son dos était appuyé contre les armoires, et Alan posa sa tête sur sa poitrine comme elle passa une main dans ses cheveux. Il clignait rapidement des yeux, comme s'il était câblé pour être toujours en mouvement. Les yeux de Savannah brillaient avec des larmes, mais je pouvais voir son regard concentré, et je savais qu'elle était déterminée à ne pas lui faire savoir combien elle a été mal.

– Je l'aime, ai-je entendu dire Alan.

Fini la voix profonde de l'hôpital; ceci était la douloureuse affirmation d'un petit garçon effrayé.

– Je sais, mon chéri. Je l'aime aussi. Je l'aime tellement. Je sais que tu as peur et j'ai peur aussi.

Je pouvais entendre dans sa voix à quel point elle le pensait.

– Je l'aime, répétait Alan.

– Il sera sorti de l'hôpital dans quelques jours. Les médecins font tout ce qu'ils peuvent.

– Je l'aime.

Elle l'embrassa sur le sommet de sa tête.

– Il t'aime aussi, Alan. Et moi aussi. Et je sais qu'il a hâte de monter à cheval avec toi à nouveau. Il me l'a dit. Et il est si fier de toi. Il me le dit tout le temps que tu fais un bon travail ici.

– J'ai peur.

– Moi aussi, mon chéri. Mais les médecins font tout ce qu'ils peuvent.

– Je l’aime.

– Je sais. Je l’aime aussi. Plus que tu ne peux l’imaginer.

J’ai continué à les regarder, sachant tout à coup que je n’avais rien à faire ici. Tout le temps que je me tenais là, Savannah n’a jamais levé les yeux, et je me sentais hanté par tout ce que nous avons perdu.

J’ai tapoté ma poche, pris mes clés, et me retourna pour partir en sentant des larmes brûlantes l’arrière de mes yeux. J’ai ouvert la porte, et malgré le fort grincement, je savais que Savannah n’entendrait rien.

Je suis parti en me demandant si je n’avais jamais été aussi fatigué de toute ma vie. Et plus tard, alors que je roulais vers mon motel et écoutait la voiture ralentir comme j’attendais à un feu de circulation pour changer, je savais que les passants verraient un homme pleurer, un homme qui pensait que ses larmes ne s’arrêteraient jamais.

J’ai passé le reste de la soirée seul dans ma chambre de motel. À l’extérieur, je pouvais entendre des étrangers passer devant ma porte, des bagages roulant derrière eux. Lorsque des voitures tournaient dans le parking, ma chambre s’illuminait momentanément par des phares lançant des images fantomatiques contre les murs. Des gens sur la route, des gens avançant dans la vie. Comme j’étais allongé sur le lit, je pensais à cela avec envie et je me demandais si je ne pourrais jamais faire la même chose.

Je n’ai pas pris la peine d’essayer de dormir. J’ai pensé à Tim, mais bizarrement, au lieu de la figure émaciée que j’avais vue dans la chambre d’hôpital, je ne voyais que le jeune homme que j’avais rencontré à la plage, l’étudiant avec un sourire facile pour tout le monde. J’ai pensé à mon père et je me demandais à quoi avaient ressemblé ses dernières semaines. J’ai essayé d’imaginer la personne l’écouter parler de ses pièces de monnaie et priait que le directeur avait eu raison quand il m’a dit que mon père était décédé paisiblement dans son sommeil. J’ai pensé à Alan et au monde étranger qui habitait son esprit. Mais surtout, j’ai pensé à Savannah. J’ai rejoué la journée que nous venions de passer ensemble, et revenant sans cesse sur le passé, en essayant d’échapper à un vide qui ne partirait pas.

Dans la matinée, j’ai regardé le soleil se lever, un marbre d’or émergeant de la terre. J’ai pris une douche et chargé le peu de biens que j’avais apporté à l’arrière dans la voiture. Au restaurant de l’autre côté de la rue, j’ai commandé un petit-déjeuner, mais quand l’assiette est arrivée en dégageant une vapeur d’eau devant moi, je l’ai poussée

de côté et me suis nourri d'une tasse de café en me demandant si Savannah était déjà debout, à nourrir ses chevaux.

Il était neuf heures du matin quand je suis arrivé à l'hôpital. Je me suis inscrit et pris l'ascenseur jusqu'au troisième étage; je marchais dans le même couloir que j'avais emprunté la veille. La porte de Tim était à moitié ouverte, et je pouvais entendre la télévision. Il m'a vu et a souri de surprise.

– Hé, John, a-t-il dit en éteignant la télévision. Entre. J'étais justement à tuer le temps.

Comme je me suis assis dans la même chaise que la veille, j'ai remarqué qu'il avait meilleure mine. Il a lutté pour s'asseoir plus haut dans le lit avant de se concentrer sur moi.

– Qu'est-ce qui t'amène ici si tôt ?

– Je me prépare à partir, ai-je dit. Je dois prendre un vol demain pour l'Allemagne. Tu sais comment c'est.

– Oui, je sais, a-t-il dit en hochant la tête. J'ai bon espoir de sortir d'ici plus tard aujourd'hui. J'ai eu une assez bonne nuit la nuit dernière.

– Bien, ai-je dit. Je suis heureux de l'entendre.

Je l'ai étudié, à la recherche de n'importe quel signe de suspicion dans son regard, la moindre idée de ce qui avait failli arriver la veille au soir, mais je n'ai rien vu.

– Pourquoi es-tu réellement ici, John ?

– Je ne suis pas sûr, avouai-je. Je me sentais comme si j'avais besoin de te voir. Et que peut-être tu voulais me voir aussi.

Il hocha la tête et se tourna vers la fenêtre. De sa chambre, il n'y avait rien à voir, sauf une grande unité de climatisation.

– Tu veux savoir la pire chose au sujet de tout cela ? (Il n'a pas attendu une réponse.) Je m'inquiète pour Alan, a-t-il dit. Je sais ce qui m'arrive. Je sais que les chances ne sont pas bonnes et qu'il y a une bonne chance que je ne passe pas au travers. Je peux accepter cela. Comme je te l'ai dit hier, j'ai toujours la foi, et je sais, ou du moins je l'espère, qu'il y a quelque chose de mieux qui m'attend. Et Savannah... Je sais que si quelque chose m'arrive, elle sera anéantie. Mais tu sais ce que j'ai appris quand j'ai perdu mes parents ?

– Que cette vie n'est pas juste ?

– Oui, c'est bien sûr. Mais j'ai aussi appris qu'il est possible de continuer, peu importe comment cela semble impossible, et qu'avec le temps, le douleur... diminue. Elle ne peut jamais disparaître

complètement, mais après un certain temps, elle n'est pas aussi écrasante. C'est ce qui va arriver à Savannah. Elle est jeune et forte, et elle pourra avancer. Mais Alan... Je ne sais pas ce qui va lui arriver. Qui va prendre soin de lui ? Où va-t-il vivre ?

– Savannah va prendre soin de lui.

– Je sais qu'elle le ferait. Mais est-ce juste pour elle ? De s'attendre à ce qu'elle assume cette responsabilité ?

– Ça ne comptera pas si c'est juste. Elle ne laissera rien lui arriver.

– Comment ? Elle va devoir travailler, qui va s'occuper d'Alan, alors ? Souviens-toi qu'il est jeune. Il a seulement dix-neuf ans. Dois-je m'attendre à ce qu'elle prenne soin de lui pendant les cinquante prochaines années ? Pour moi, c'était simple. C'est mon frère. Mais Savannah... (Il secoua la tête.) Elle est jeune et belle. Est-ce qu'il est juste de s'attendre à ce qu'elle ne me remarie pas à nouveau ?

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Voudras-tu être son nouveau mari et prendre soin d'Alan ?

Lorsque je n'ai rien dit à cela, il haussa les sourcils.

– Le souhaites-tu ? a-t-il ajouté.

J'ai ouvert ma bouche pour répondre, mais aucun mot n'est sorti. Son expression s'est adoucie.

– C'est à cela que je pense quand je suis allongé ici. Quand je ne suis pas malade, je veux dire. Je pense réellement à beaucoup de choses. Toi y compris.

– Moi ?

– Tu l'aimes toujours, non ?

J'ai gardé mon expression régulière, mais il m'a lu de toute façon.

– C'est bien, a-t-il dit. Je le savais déjà. Je l'ai toujours su. (Il avait l'air presque mélancolique.) Je peux me rappeler le visage de Savannah la première fois qu'elle a parlé de toi. Je ne l'avais jamais vue comme ça. J'étais heureux pour elle, car il y avait quelque chose de toi en quoi j'ai fait confiance tout de suite. Pendant toute la première année où tu es parti, tu lui as tellement manqué. Il semblait que son cœur se brisait un peu plus chaque jour. Tu étais tout ce qu'elle pouvait penser. Et ensuite, elle a découvert que tu ne rentrerais pas à la maison et nous avons fini à Lenoir, et mes parents sont morts et... (Il n'a pas terminé.) Tu as toujours su que j'avais été amoureux d'elle, n'est-ce pas ?

J'ai hoché la tête.

– Je m'en doutais. (Il se racla la gorge.) Je l'aime depuis que je suis âgé de douze ans. Et progressivement, elle est aussi tombée en amour avec moi.

– Pourquoi tu me dis cela ?

– Parce que, a-t-il dit, ce n'était pas la même chose. Je sais qu'elle m'aime, mais jamais elle ne m'aimera comme elle t'aimait. Elle n'a jamais eu cette passion brûlante pour moi, mais nous faisons une bonne vie ensemble. Elle était tellement heureuse quand nous avons commencé le ranch... et cela m'a fait sentir si bien que je pouvais faire quelque chose comme ça pour elle. Puis je suis tombé malade, mais elle est toujours ici, prenant soin de moi de la même manière que je prendrais soin d'elle si cela lui arrivait.

Il s'arrêta, luttant pour trouver les mots justes, et je pouvais voir l'angoisse dans son expression.

– Hier, quand tu es venu, j'ai vu la façon dont elle te regardait, et je savais qu'elle t'aimait toujours. Plus que cela, je sais qu'elle t'aimera toujours. Cela me brise le coeur, mais tu sais quoi ? Je serai toujours amoureux d'elle, et pour moi, cela signifie que je ne veux rien de plus pour qu'elle soit heureuse dans la vie. Je le veux plus que tout. C'est tout ce que je n'ai jamais voulu pour elle.

Ma gorge était si sèche que je pouvais à peine parler.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Je dis de ne pas oublier Savannah s'il m'arrive quelque chose. Et me promettre qu'elle te sera aussi précieuse qu'un trésor comme elle l'est pour moi.

– Tim...

– Ne dis rien, John. (Il leva une main, soit pour m'arrêter, soit me dire adieu.) Rappelle-toi juste ce que j'ai dit, d'accord ?

Quand il se détourna, je savais que notre conversation était terminée.

Je me suis alors levé et marchait tranquillement hors de la chambre, fermant la porte derrière moi.

À l'extérieur de l'hôpital, je louchais la dure lumière du soleil du matin. Je pouvais entendre le gazouillis des oiseaux dans les arbres, mais même si je les cherchais, ils sont restés cachés de moi.

Le parking était à moitié plein. Ici et là, je pouvais voir les gens marcher vers l'entrée ou retourner à leurs voitures. Tous semblaient

aussi las que je me suis senti, comme si l'optimiste qu'ils ont montré à leurs proches à l'hôpital a disparu au moment où ils étaient seuls. Je savais que les miracles sont toujours possibles, peu importe la façon dont une personne pourrait être malade, et que les femmes à la maternité ressentaient de la joie en tenant leurs nouveau-nés dans leurs bras, mais je sentais que, comme moi, la plupart des visiteurs retenaient leur chagrin.

Je me suis assis sur un banc devant l'hôpital, en me demandant pourquoi j'étais venu et souhaitant n'y être pas allé. J'ai rejoué ma conversation avec Tim à plusieurs reprises, et l'image de son angoisse me faisait fermer les yeux. Pour la première fois depuis des années, mon amour pour Savannah semblait en quelque sorte... mal. L'amour devrait apporter de la joie, devrait accorder une paix aux personnes, mais ici et maintenant, il apportait seulement de la douleur. À Tim, à Savannah, même à moi. Je n'étais pas venu pour tenter Savannah ou ruiner son mariage... ou le voulais-je ? Je n'étais plus sûr si j'étais aussi noble que je pensais l'être, et le réaliser me laissait aussi vide comme une peinture rouillée puisse l'être.

J'ai enlevé la photo de Savannah de mon porte-feuille. Elle était froissée et décolorée. Comme je regardais son visage, je me demandais ce que l'année à venir apporterait. Je ne savais pas si Tim allait vivre ou mourir, et je ne voulais pas y penser. Je savais que peu importe ce qui se passerait, la relation entre Savannah et moi ne serait jamais ce qu'elle était autrefois. Nous nous étions rencontrés à un moment sans souci, un moment rempli de promesses; maintenant, le moment était rempli des dures leçons du monde réel.

J'ai frotté mes tempes, frappé par la pensée que Tim savait ce qui s'était presque passé entre Savannah et moi la nuit dernière, que peut-être il s'y était même attendu à cela. Ses paroles firent que ce soit clair, comme l'a fait sa demande de promettre de l'aimer avec la même dévotion qu'il ressentait. Je savais exactement ce qu'il a laissé entendre que je fasse s'il mourait, mais de toute façon, sa permission me faisait sentir encore plus mauvais.

Je me suis finalement levé et commencé à marcher lentement à ma voiture. Je ne savais pas où je voulais aller, autre que j'avais besoin de m'éloigner de l'hôpital autant que je le pouvais. J'avais besoin de quitter Lenoir, si ce n'est que pour me donner une chance de penser. J'ai enfoui mes mains dans mes poches et sorti mes clés.

C'était seulement quand je suis arrivé près de ma voiture que j'ai réalisé que la camionnette de Savannah était garée à côté de la mienne. Savannah était assise dans le siège avant, et quand elle m'a vu arriver, elle ouvrit la porte et est sortie.

Elle m'attendit, lissant son chemisier comme je me suis approché. Je me suis arrêté quelques mètres.

– John, a-t-elle dit, tu es parti sans me dire au revoir hier soir.

– Je sais.

Elle hocha la tête légèrement. Nous avons tous deux compris la raison.

– Comment as-tu su que j'étais ici ?

– Je ne le savais pas, dit-elle. Je suis passé par le motel et ils m'ont dit que tu avais réglé la note. Quand je suis arrivée ici, j'ai vu ta voiture et j'ai décidé de t'attendre. As-tu vu Tim ?

– Oui. Il va mieux. Il pense qu'il pourra sortir de l'hôpital plus tard aujourd'hui.

– Voilà de bonnes nouvelles, dit-elle, puis a fit signe à ma voiture. Tu quittes la ville ?

– Je dois rentrer. Ma permission est terminée.

Elle croisa ses bras.

– Allais-tu venir me dire au revoir ?

– Je ne sais pas, admis-je. Je n'avais pas pensé à cela.

J'ai vu un flash de douleur et de déception sur son visage.

– De quoi avez-vous parler, toi et Tim ?

J'ai regardé l'hôpital par-dessus mon épaule, puis de nouveau elle.

– Tu devrais probablement lui poser la question.

Sa bouche formait une ligne serrée, et son corps semblait se raidir.

– Alors, c'est un au revoir ?

J'ai entendu le klaxon d'une voiture sur la route à l'avant et vu qu'un certain nombre de voitures qui ont soudainement ralenti. Le conducteur d'une Toyota rouge a viré sur l'autre voie, faisant de son mieux pour se déplacer dans la circulation. Comme je le regardais, je savais que j'étais lâche et qu'elle méritait une réponse.

– Oui, ai-je dit, en tournant lentement le dos. Je pense que ça l'est.

Ses articulations ont blanchi sur ses bras.

– Puis-je t'écrire ?

Je me suis forcé à ne pas détourner le regard, souhaitant à nouveau que les cartes soient tombées différemment pour nous.

– Je ne suis pas si sûr que ce soit une bonne idée.

– Je ne comprends pas.

– Oui, tu comprends, ai-je dit. Tu es mariée à Tim, pas à moi. (J'ai pris une longue respiration en rassemblant mes forces pour ce que je voulais ensuite lui dire.) C'est un homme bon, Savannah. Un meilleur homme que moi, ça c'est sûr, et je suis heureux que tu l'aies épousé. Autant que je t'aime, je ne suis pas prêt de briser un mariage pour cela. Et au fond de moi, je ne pense pas que tu l'es non plus. Même si tu m'aimes, tu l'aimes aussi. Il m'a fallu un peu de temps pour m'en rendre compte, mais j'en suis sûr.

Le non-dit sur l'avenir incertain de Tim, et je pouvais voir ses yeux commencer à se remplir de larmes.

– Nous n'allons plus jamais nous revoir ?

– Je ne sais pas. (Les mots brûlaient dans ma gorge.) Mais j'espère que non.

– Comment peux-tu dire ça ? a-t-elle demandé, sa voix commençant à se fissurer.

– Parce que cela signifie que Tim va bien aller. Et j'ai le sentiment que tout va tourner comme il le devrait.

– Tu ne peux pas dire ça ! Tu ne peux pas le promettre !

– Non, ai-je dit. Je ne le peux pas.

– Alors pourquoi mettre fin à cela maintenant ? Comme ça ?

Une larme roula sur sa joue, et malgré le fait que je savais que je devais tout simplement m'éloigner, j'ai avancé d'un pas vers elle. Quand je fus proche, je l'ai doucement essuyée. Dans ses yeux, je pouvais voir la peur et la tristesse, la colère et la trahison. Mais plus que tout, j'ai vu qu'elle me suppliait de changer d'avis.

J'ai avalé durement.

– Tu es mariée à Tim, et ton mari a besoin de toi. Tout de toi. Il n'y a pas de place pour moi, et nous savons tous les deux qu'il ne devrait pas y en avoir.

Comme plus de larmes ont commencé à couler sur son visage, je sentais mes yeux se remplir d'eau. Je me suis penché et j'ai doucement embrassé Savannah sur les lèvres, puis l'a prise dans mes bras et l'a serrée.

– Je t'aime, Savannah, et je t'aimerai toujours, ai-je soufflé. Tu es la meilleure chose qui ne me soit jamais arrivée. Tu étais ma meilleure

amie et mon amante, et je ne regrette pas un seul moment. Tu m'as fait sentir vivant à nouveau, et tu m'as redonné mon père. Je ne t'oublierai jamais pour cela. Tu seras toujours la meilleure partie de moi. Je suis désolé que cela se passe de cette façon, mais je dois partir, et tu dois aller voir ton mari.

Comme je parlais, je pouvais la sentir secouée de sanglots, et j'ai continué à la tenir pendant une longue période par la suite. Quand nous nous sommes finalement séparés, je savais que ce serait la dernière fois que je la serrais dans mes bras.

Je reculai, mes yeux tenant ceux de Savannah.

– Je t'aime aussi, John, dit-elle.

– Au revoir.

Je levai une main. Et avec cela, elle essuya son visage et se mit à marcher vers l'hôpital.

Lui dire au revoir a été la chose la plus difficile que j'ai jamais eu à faire. Une partie de moi voulait revenir à l'hôpital, lui dire que je serais toujours là pour elle, de lui confier les choses que Tim m'avait dites. Mais je ne l'ai pas fait.

Sur le chemin pour sortir de la ville, je me suis arrêté dans un petit dépanneur. J'avais besoin de gaz pour ma voiture. À l'intérieur, j'ai acheté une bouteille d'eau. Comme j'ai approché du comptoir, j'ai vu un bocal que le propriétaire avait mis pour collecter de l'argent pour Tim, et je l'ai regardé. Il était rempli de monnaie et de quelques billets d'un dollar; sur l'étiquette, il était inscrit le numéro de compte d'une banque locale. J'ai demandé quelques dollars supplémentaires, et l'homme derrière le comptoir s'est exécuté.

J'étais abasourdi comme j'ai fait mon chemin vers la voiture. J'ai ouvert la porte et commencé à pêcher dans les documents que l'avocat m'avait donnés, en cherchant également un crayon. Quand j'ai trouvé ce dont j'avais besoin, je me suis ensuite rendu à la cabine téléphonique. Elle était située près de la route, avec des voitures rugissant derrière. J'ai composé le numéro et dû appuyer le récepteur durement contre mon oreille pour entendre la voix informatisée me donner le numéro que j'avais demandé.

Je l'ai gribouillé sur les documents, puis a raccroché. J'ai laissé tomber quelques pièces de monnaie dans la fente, composa un le numéro longue distance, et entendu une autre voix informatisée demander de mettre plus d'argent. J'ai encore laissé tomber quelques pièces de

monnaie. Bientôt, je pus enfin entendre la sonnerie du téléphone.

Quand il a répondu, j'ai dit à l'homme qui j'étais et lui a demandé s'il se souvenait de moi.

– Bien sûr que je me souviens, John. Comment allez-vous ?

– Très bien, merci. Mon père est décédé.

Il y eut une courte pause.

– Je suis désolé de l'entendre, a-t-il dit. Vous vous en remettez bien ?

– Je ne sais pas, ai-je dit.

– Est-ce qu'il y a quelque chose que je puisse faire ?

Je fermai les yeux, en pensant à Savannah et Tim et en espérant en quelque sorte que mon père me pardonne pour ce que je m'apprêtais à faire.

– Oui, ai-je dit au négociant de pièces de monnaie. Je tiens à vendre la collection de pièces de monnaie de mon père, et j'ai besoin d'argent aussi rapidement que vous pourrez m'en obtenir.

Épilogue

Lenoir, 2006

Qu'est-ce que le véritable amour veut vraiment dire ?

Je pense à nouveau à la question, comme je suis assis sur le côté de la colline et regarde Savannah se déplacer parmi les chevaux. Pendant un instant, je me rappelle la nuit où je me suis présenté au ranch pour la retrouver... mais cette visite, il y a un an maintenant, ressemble à un rêve pour moi.

J'ai vendu les pièces de monnaie pour moins que ce qu'elles valaient, et pièce par pièce, je savais que les restes de la collection de mon père seraient distribués aux gens qui n'auraient jamais autant pris soin d'elles comme mon père l'a fait. En fin de compte, j'ai gardé seulement la pièce avec la tête de buffle, car je ne pouvais tout simplement pas y renoncer. Mis à part la photo, c'est tout ce que j'ai de mon père, et je le porte toujours avec moi. C'est une sorte de talisman, celle qui porte tous mes souvenirs de mon père; de temps en temps, je la sors de ma poche et la regarde. Je passe mes doigts sur le boîtier en plastique qui maintient la pièce de monnaie, et parfois, je peux voir mon père lire le Greysheet dans son repaire ou sentir l'odeur du bacon qui grésille dans la cuisine. Je constate que cela me fait sourire, et pendant un moment, je ne me sens plus seul.

Mais je le suis, et une partie de moi sait que je le serai toujours. Je tiens cette pensée comme je recherche les visages de Savannah et Tim au loin, se tenant par la main comme ils marchent vers la maison; je vois qu'ils se touchent d'une manière qui parle de leur véritable affection pour l'autre. Ils ont bonne mine comme couple, je dois l'admettre. Tim appela Alan pour qu'il se joigne à eux, et ils sont tous les trois entrés à l'intérieur. Je me demande pendant un instant de quoi ils parlent et comme ils entrent, car je suis curieux de connaître les petits détails de leur vie, mais je suis pleinement conscient que cela ne me regarde pas. J'ai su, toutefois, que Tim ne reçoit plus aucun traitement et que la plupart des habitants de la ville s'attendent à ce qu'il s'en remette.

J'ai appris cela par l'avocat de la ville que j'ai embauché à ma dernière visite à Lenoir. Je suis entré dans son bureau avec un chèque de la

banque et lui demanda de le déposer dans le compte qui avait été ouvert pour le traitement de Tim. Je connaissais le lien de confidentialité avocat-client, et je savais qu'il ne dirait rien à personne en ville. Il était important de ne pas laisser savoir à Savannah ce que j'avais fait. Dans n'importe quel mariage, il y a de la place pour seulement deux personnes.

J'ai cependant demandé à l'avocat de me tenir informé, et au cours de la dernière année, j'ai parlé avec lui à plusieurs reprises de l'Allemagne. Il m'a dit que quand il a contacté Savannah au téléphone pour lui dire qu'un client avait fait un don anonyme, mais qu'il voulait être tenu informé des progrès de Tim, elle s'est effondrée et a pleuré quand il lui a dit le montant. Il m'a dit qu'une semaine plus tard, elle avait emmené Tim au MD Anderson et a appris que Tim était un candidat idéal pour l'essai du vaccin que MD Anderson planifiait de débiter en novembre. Il m'a dit qu'avant de joindre l'essai clinique, Tim a été traité avec une thérapie adjuvant et une chimiothérapie, et que les médecins avaient bon espoir que les traitements allaient tuer les tumeurs cancéreuses qui se massaient dans ses poumons. Il y a quelques mois, l'avocat m'a appelé pour me dire que le traitement avait eu plus succès que les médecins avaient même espéré, et que maintenant, Tim était techniquement en rémission.

Cela ne garantit pas qu'il vivra jusqu'à un âge très avancé, mais cela lui garantit vraiment une chance de gagner son combat, et c'est tout ce que je voulais pour eux. Je voulais qu'ils soient heureux. Je voulais qu'elle soit heureuse. Et à partir de ce que j'avais vu aujourd'hui, ils l'étaient. Je suis venu parce que j'avais eu besoin de savoir que j'avais fait le bon choix en vendant les pièces de monnaie pour le traitement de Tim, que j'avais fait la bonne chose de ne jamais la contacter à nouveau, et d'où j'étais assis, je savais que j'avais bien fait.

J'ai vendu la collection parce que j'ai finalement compris ce que signifiait le véritable amour. Tim m'avait dit – et m'avait montré – que l'amour signifie que vous vous souciez du bonheur d'une autre personne plus que le vôtre, peu importe combien ces choix auxquels vous êtes confrontés peuvent être douloureux. J'avais quitté la chambre d'hôpital de Tim en sachant qu'il avait eu raison. Mais faire la bonne chose n'était pas facile. Ces jours-ci, je mène ma vie avec le sentiment qu'il manque quelque chose pour que ma vie soit complète. Je sais que mon sentiment pour Savannah ne changera jamais, et je sais que je vais toujours m'interroger sur les choix que j'ai faits.

Et parfois, malgré moi, je me demande si Savannah ressent cela de la même manière. Ce qui explique bien sûr l'autre raison pour laquelle je suis venu à Lenoir.

Je regarde fixement le ranch comme la soirée s'installe. C'est une nuit de pleine lune, et pour moi, les souvenirs reviendront. Ils reviennent toujours. Je retiens mon souffle comme la lune commence sa lente remontée sur la montagne, son éclat laiteux bordant un peu plus l'horizon. Les arbres deviennent argent liquide, et si je veux revenir sur ces souvenirs doux-amers, je me détourne et regarde à nouveau le ranch.

Pendant longtemps, j'attends en vain. La lune continue son arc lent à travers le ciel, et une à une, les lumières de la maison s'allument. Je me retrouve à me concentrer avec anxiété sur la porte d'entrée en espérant l'impossible. Je sais qu'elle n'apparaîtra pas, mais je ne peux toujours pas me forcer de partir. Je respire lentement, comme si l'espoir allait la faire sortir.

Et quand je la vois finalement sortir de la maison, je ressens un picotement étrange dans ma colonne vertébrale, quelque chose que je n'ai jamais connu auparavant. Elle fait une pause sur les marches, et je la regarde comme elle se retourne et semble regarder dans ma direction. Je me fige pour aucune raison – je sais qu'elle ne peut pas me voir. De mon perchoir, je regarde Savannah fermer doucement la porte derrière elle. Elle descend lentement les marches et se promène au centre de la cour.

Elle fait une pause et croise ses bras, regardant par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne l'a suivie. Finalement, elle semble se détendre. Et puis je me sens comme si je suis témoin d'un miracle, comme elle lève lentement son visage vers la lune. Je bois la vue, en détectant un flot de souvenirs qu'elle a déchaîné et ne veut rien de plus que lui laisser savoir que je suis ici. Mais au lieu de cela, je reste où je suis et regarde aussi la lune. Et pendant le plus bref l'instant, je me sens comme si nous étions à nouveau ensemble.